Ex Bibl. Dom.
AD S. PATRITIUM,
Quebec. C. SS. R.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

5241

DE LA VIE

ET

DES VERTUS CHRÉTIENNES

CONSIDÉRÉES DANS L'ÉTAT RELIGIEUX.

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

DE LA VIE

ET DES

VERTUS CHRÉTIENNES

CONSIDÉRÉES DANS L'ÉTAT RELIGIEUX

PAR L'ABBÉ CHARLES GAY

CHANOINE THÉOLOGAL ET VICAIRE GÉNÉRAL DE POITIERS
SUPÉRIEUR DE PLUSIEURS COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

Omnia et in omnibus Christus.
SAINT PAUL.

Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Poitiers
et recommandé par Nosseigneurs les Archevêques de Malines, de Tours, de Perge
(coadjuteur de Son Éminence le cardinal Archevêque de Bordeaux)
et les Évêques de Tulle, de Mende,
de Saint-Claude, d'Angers, d'Autun, de Moulins
et d'Hébron (vicaire apostolique de Genève)

SECONDE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET PRÉCÉDÉE D'UN AVANT-PROPOS.

TOME II.

HENRI OUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

POITIERS
4, rue de l'Éperon, 4.

PARIS
68, rue Bonaparte, 68.

1875

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

DE LA SAINTE PAUVRETÉ

QUEBEC

DE LA SAINTE PAUVRETÉ

Avant d'aborder en particulier le premier des trois conseils évangéliques qui regarde la sainte pauvreté, il est nécessaire d'expliquer la nature, la raison et la portée de ces conseils que Dieu nous donne.

L'homme a besoin d'être bien conseillé. Il ne le sent pas toujours; il ne veut pas, du moins, toujours le reconnaître ; mais ce besoin existe. La vie est si compliquée! Tant de devoirs s'y présentent, et si difficiles; tant d'affaires s'y pressent, et si ardues; tant de routes se croisent devant nous! Les choses qui nous entourent ont tant d'aspects divers! Tant de faux jours nous peuvent tromper, tant de mirages nous séduire, tant d'orages nous épouvanter, et par-dessus tout, dit l'Écriture, nos vues sont si courtes, nos pensées forcément si timides et nos prévisions si risquées[1]! Même avec une conscience très-droite et un sincère amour du bien, on n'échappe ni au péril des écarts, ni à l'angoisse du doute, ni au fardeau honteux de l'embarras. Or, pour qu'on soit soustrait à tous ces maux, un

1. Sap. IX, 14.

conseil est souvent nécessaire, et souvent ce conseil suffit. C'est en ce sens que l'Esprit-Saint nous dit : « En tout ce « que tu as à faire, commence par demander conseil, et tu « ne te repentiras pas après avoir agi [1] ». Il y a là trop de sécurité pour que nous n'y trouvions pas un précieux élément de bonheur. Aussi, nous dit le Sage, « comme le baume « et la variété des parfums réjouissent le cœur de chair, « de même les bons conseils sont les délices de l'âme [2] ». Il s'ensuit qu'une des œuvres de miséricorde les meilleures et les plus bénies, c'est l'aumône du conseil; et ce qui fait qu'un ami véritable est un si grand trésor [3], c'est qu'il devient d'office un fidèle conseiller.

L'ami incomparable, l'ami qu'il faut appeler unique, tant il surpasse les autres, Jésus, venant en ce monde et liant commerce avec les hommes, pouvait-il ne nous point donner des conseils? Certes, il nous donne des lois. « Pour « moi, dit-il, Dieu m'a établi Roi sur Sion, qui est sa « montagne sainte » : il veut dire sur l'Église, et par elle sur le monde entier : « et je me tiens là promulguant et « prêchant ses préceptes [4] ». Avant tout, il est souverain et prétend fonder un royaume. L'Évangile n'est que l'annonce et la constitution du règne de Dieu. La religion de Jésus s'appellera la loi nouvelle, loi de grâce sans doute, loi d'amour et de liberté; mais loi véritable, fondée sur de vrais droits, émanant d'une vraie souveraineté, signifiant des volontés de maître, s'intimant à de vrais sujets, et les liant tous sans exception par l'obligation morale la plus forte. La gloire de Jésus-Christ demandait qu'il en fût ainsi, et notre faiblesse plus encore que sa gloire. Car qui ne voit que cette loi est l'astre le plus brillant qui puisse

1. Eccli. XXXII, 24.
2. Unguento et variis odoribus delectatur cor, et bonis amici consiliis anima dulcoratur. Prov. XXVII, 9.
3. Eccli. VI, 14. — 4. Psalm. II, 14.

éclairer nos voies, notre principale force contre nous-mêmes, et notre plus ferme bouclier contre tant d'ennemis conjurés pour nous perdre? D'autant que, comme toute parole divine, cette loi est un glaive à deux tranchants [1], pouvant décider, par la crainte des châtiments dont elle les menace, ceux qu'elle n'a pas vaincus par sa propre beauté, ou du moins par l'attrait de ses prodigieuses récompenses. Il y a donc dans l'Évangile des préceptes formels ; et ceux-là sont frappés d'aveuglement, s'ils ne mentent pas avec impudence, qui ne veulent voir dans le christianisme qu'une pure proposition faite par Dieu à ses créatures, ou une affaire de sentiment pouvant intéresser le cœur, mais n'atteignant point la conscience. L'homme peut choisir assurément, et suivre durant sa vie le chemin qu'il préfère; mais ce choix que nous pouvons faire entre l'obéissance et la rébellion, n'est que l'alternative qui nous est laissée pour un temps de nous sauver ou de nous perdre, et hors celle-là, il n'y en a point d'autre.

La religion de Jésus-Christ contient donc des préceptes; c'est sur quoi elle est d'abord fondée et ce qu'on y voit au premier coup d'œil. Mais n'y a-t-il que cela, et Jésus ne pouvait-il pas aussi nous donner des conseils? Pouvait-il même ne nous en donner point? Vous savez les sept noms de ce divin Esprit qui repose sur le Sauveur, c'est-à-dire qui demeure substantiellement en lui et y prend d'infinies complaisances : l'un de ces noms, c'est l'Esprit de conseil [2]. Quand, après sa résurrection et en vertu de sa Passion bénie, Notre-Seigneur répand en nous cet Esprit dont il est tout plein, il nous le donne donc aussi comme Esprit de conseil. L'Écriture nous l'enseigne quand elle dit qu'un des priviléges du sage (entendez du croyant), c'est d'être « conseillé dans ses obscurités », dans ses voies les plus

1. Hebr. IV, 12. — 2. Isaï. XI, 2.

difficiles, dans ses affaires les plus embrouillées, enfin dans les conjonctures de sa vie les plus délicates et les plus importantes [1]. L'Esprit de Jésus nous conseille justement ici comme il nous instruit, c'est-à-dire au dedans, dans l'intime du cœur, par les touches de sa grâce et ce que saint Jean nomme son *onction* [2] : c'est beaucoup; mais, étant ce que nous sommes, je veux dire, ayant encore en nous ces ombres et ces infirmités qu'y laissent l'état de grâce et même une sainteté avancée, cela nous suffisait-il? et par suite, Jésus devait-il, pouvait-il même s'en tenir là dans l'œuvre de la formation de nos âmes et de la direction de notre vie?

Il y a toujours une sorte de témérité à demander si Dieu peut ou ne peut point faire une chose, puisque, enfin, hormis ce qui est mauvais et absurde, il est évident qu'il peut tout; et, loin d'être en mesure de juger que tel acte est pour lui nécessaire, à peine sommes-nous capables d'apprécier après coup la convenance de ceux qu'il fait. En réalité, le droit ici, c'est le fait même, ou, du moins, le fait est la preuve et l'expression du droit. C'est pourquoi dans la science sacrée, dès que le fait divin est démontré, le mieux, en général, est de partir de là comme d'un principe et d'y appuyer tout le raisonnement. Outre que cela semble plus respectueux, c'est manifestement plus sage.

La vérité est donc qu'en plus des lois qu'il a portées, Jésus-Christ a donné ici-bas des conseils. Partout dans l'Évangile, à côté des volontés que Notre-Seigneur formule, il y a des pensées pratiques qu'il énonce, et comme des procédés moraux qu'il indique; les accompagnant presque toujours d'exhortations qu'il nous adresse. Or, c'est précisément là ce qui constitue le conseil et le distingue du précepte. L'un dérive de l'autorité, l'autre se rattache à la

1. Eccli. XXXIX, 10. — 2. I Joann, II, 27.

sagesse ; l'un est l'œuvre d'une volonté, l'autre le fruit d'une intelligence ; et si, à certains égards, la volonté paraît s'y joindre, ce n'est jamais qu'une volonté naissante et imparfaite, qui voudrait, mais définitivement ne veut point, une volonté enfin qui s'arrête au désir et ne va pas jusqu'à l'ordre [1]. Aussi, tandis que le précepte oblige et qu'on ne l'enfreint pas sans pécher, le conseil nous laisse libres. Il le faut sans nul doute estimer et respecter. On est tenu de croire et de confesser que tous ces conseils sont bons, sages et salutaires aux hommes. Qui en pense mal ou en médit, comme il arrive, hélas ! si souvent dans le monde, cite la raison de Dieu à la barre de la sienne, ce qui est une grave insolence, et de plus l'y condamne, ce qui est le comble de l'outrage et de l'absurdité [2]. Mais pour ce qui est de régler ses voies sur les avis du conseiller céleste, il est incontestablement très-louable de le faire ; qui le fait mérite certainement et recevra infailliblement une récompense plus belle, sans parler des profits nombreux qu'il s'assure ici-bas ; mais qui ne le fait point ne commet en cela aucune faute, et ne trouvera dès lors, pour cette seule omission, ni son juge plus sévère, ni son compte plus chargé [3].

Admirable discrétion de Dieu, et révérence avec laquelle il traite ses créatures ! Certes, en rigueur de justice il pouvait tout exiger de nous, je dis tout le possible : car, hormis

1. Cfr. Suarez. De virtute et statu Religionis. Tom. III, Lib. I, c. 8.

2. Au huitième Livre de son admirable Traité de l'amour de Dieu, saint François de Sales a écrit un chapitre entier sous ce titre : *Que le mépris des conseils évangéliques est un grand péché.* Il y déclare que ce mépris est une « impiété insupportable, une hérésie, un blasphème et une irrévérence horrible ».

3. Ubi præceptum datur, ibi necessitas est servientis; ubi consilium, ibi offerentis arbitrium. S. Hieron. Epist. XXII, ad Eustoch. — Consilium qui libenter audierit et fecerit majorem habebit gloriam; qui verò præceptum non impleverit, nisi pœnitentiam egerit, non evadet pœnam. S. August. Serm. LXI. — Cfr. S. Thom. Summ. 2da 2dæ. Quæst. CVI, art. 4; et Suarez, ubi suprà, dicentem : Consilium, qua tale, nullam obligationem inducit, nec etiam sub veniali : consentiunt omnes moderni Theologi.

devant l'impossible, où s'arrêtent ses droits ? Il pouvait, à tout le moins, nous demander plus qu'il n'exige : il se borne à l'indispensable. Ainsi, il faut de toute nécessité parvenir à la fin dernière et prendre les moyens sans lesquels nul n'y peut arriver : c'est sur quoi portent les préceptes[1]. Où il s'agit pour les enfants de vivre ou de mourir, l'amour du père n'est satisfait que s'il engage dans ses intérêts et la souveraineté qui commande, et la justice qui contrôle, et la toute-puissance qui punit. Mais pour le reste, c'est-à-dire pour l'emploi de tel ou tel moyen, plus sûr cependant, plus expéditif, et rendant infiniment plus magnifique ce succès qu'il commence par rendre plus certain, ce n'est la matière que d'un conseil, et Dieu le laisse à notre liberté. Tu gardes la loi, c'est bien, tu auras la vie éternelle ; mais si tu veux être parfait, s'il te plaît d'avoir le centuple, de t'asseoir un jour sur un trône pour juger le peuple des saints et de chanter là-haut un cantique inconnu des autres, va, vends ton bien, donne tout aux pauvres, reste vierge, suis-moi de près et pas à pas. Ce que je te conseille est sans doute le meilleur ; heureux es-tu si tu m'entends ; plus heureux si je te persuade. Toutefois, si décidément la justice commune t'agrée mieux, borne-toi à l'accomplir ; tu n'encourras pas ma disgrâce.

Voilà l'Évangile et le caractère propre de la nouvelle alliance[2]. La grâce est déjà dans la loi, car le même qui établit la loi nous mérite et nous donne toujours la grâce pour l'accomplir. De plus, cette loi si douce et si facilitée, est vraiment pleine d'attraits[3] : c'est bien assez pour cela que ce soit Jésus qui l'intime, et que ce soit à lui qu'elle unisse, et qu'il l'ait lui-même observée le premier. Mais au delà de la loi s'ouvre une région

1. S. Thom. loc. cit. — 2. Id. ibid.
3. Lex convertens animas. Psalm. XVIII, 8.

plus haute, plus aérée, plus lumineuse aussi et plus fertile; une contrée réservée, quoique ouverte, où l'amour parle seul et en son propre nom, où il ne s'adresse plus qu'à l'amour et ne reçoit plus de dons, hors ceux que l'amour lui fait spontanément. La créature y est laissée si maîtresse d'elle-même, qu'elle peut, en s'y donnant, faire comme une ombre de grâce à Dieu. Trouvez-vous que ce soit là, entre Dieu et l'homme, un commerce recevable, digne de l'un, honorable pour l'autre? C'est celui que fondent les conseils. Voilà pourquoi ils sont si fort de mise en cet état nouveau de la Religion où les serviteurs de Dieu sont ses fils, « ne recevant plus l'esprit de crainte, mais « l'esprit d'adoption, qui fait crier : Mon Père! mon « Père[1] ». Et c'est parce que nous regardions déjà cette convenance, que nous osions demander si, dans l'économie qu'il institue, Notre-Seigneur pouvait ne point ajouter le conseil au précepte; et si, dans l'Évangile, beaucoup d'œuvres vertueuses ne devaient pas être simplement conseillées, surtout les plus vertueuses, et celles que Dieu agrée par-dessus toutes les autres. Oui, entre nous et ce Dieu qui meurt pour nous faire vivre et nous nourrit chaque jour de sa chair immolée, il sied que le cœur, le libre mouvement du cœur, la grâce enfin, occupent la plus grande place ; d'autant que, demandant moins ainsi, Dieu obtient davantage, et qu'agissant moins en maître, il est incomparablement mieux servi.

Heureux donc, encore une fois, ceux qui entendent ces saints conseils! Tous les entendent à la vérité, car Dieu, parlant par Jésus-Christ, les donne devant les foules ; mais tous ne les saisissent pas au point d'en être eux-mêmes saisis et persuadés. Il faut pour cela une grâce spéciale[2], et que le Verbe frappant à la porte de l'âme, le Saint-Esprit

1. Rom. VIII, 15. — 2. Matth. XIX, 11.

vienne l'ouvrir et consomme l'œuvre que la parole a commencée. Le nombre est grand, sans doute, de ceux qui reçoivent cette grâce et n'y répondent point; mais tous ceux qui se rendent aux conseils de Jésus la reçoivent, et ne se rendent que pour l'avoir reçue. Ils n'ont pas le droit de s'en glorifier; mais qu'ils ont donc celui de s'en réjouir! car y a-t-il un don comparable à celui qui devient le principe d'une vie si éminente en ouvrant une source à de si rares vertus?

Les conseils particuliers abondent dans la morale chrétienne: il y en a mille pour un précepte, puisqu'il y a tant de manières plus parfaites les unes que les autres d'accomplir ce qui est commandé. Chaque vertu a, par la même raison, son cortége de conseils. Entre la vertu obligatoire qui exempte l'âme du péché contraire, et la vertu héroïque, telle qu'elle est dans les saints, combien de degrés que la liberté humaine peut franchir, encore que Dieu ne l'exige point[1]! Néanmoins on est d'accord, et l'Évangile fait foi, que Jésus-Christ nous donne trois conseils principaux, et que, sanctifiant très-efficacement la vie de ceux qui les embrassent, ces conseils mettent dans un état de perfection ceux qui s'y engagent par vœu. La raison de ces trois conseils est tout ensemble évidente et profonde.

Toute vie est dans l'amour. En nous donnant notre vie, le premier amour, qui est Dieu, nous destine la sienne; et l'unique condition à laquelle il la met, c'est que notre amour réponde à son amour. La connaissance elle-même n'est que pour l'amour : si elle n'y aboutit point, elle n'est qu'un avorton, et sa séve ainsi comprimée peut tuer celui qu'elle devait faire vivre. L'âme qui vit le plus ici-bas devant Dieu, c'est celle qui aime le plus, et qui mérite par

1. Cfr. Suarez. loc. cit. cap. 8.

suite de mieux posséder là-haut l'objet qu'elle aime. Mais si l'amour est la vie, il est nécessairement aussi la loi, car la loi n'est jamais que la formule divine de la vie, et c'est pourquoi on ne la viole point sans mourir. Si donc, comme nous l'avons dit déjà, les trois conseils évangéliques se rapportent à la loi et ne vont qu'à préparer l'âme à la mieux accomplir, c'est une conséquence rigoureuse qu'ils se réfèrent aussi à l'amour qui est la loi à son comble et dans sa plénitude.

Or, il est aisé de voir que tous trois tendent à lui, le servent et lui profitent. Ils guérissent le mal qui le tue; ils brisent tous les liens qui l'entravent; et protégeant son intégrité, aidant à son progrès, ils assurent enfin son triomphe. Nous ne pouvons qu'indiquer ces choses; mais, outre qu'en les méditant, on fera sortir de chacune les précieuses lumières qu'elle contient, nous ne présentons ici que l'esquisse générale d'un tableau dont toutes les parties seront précisées et éclairées ailleurs[1].

Le mal qui tue l'amour en nous, nous vous l'avons nommé, il s'appelle la concupiscence, et cette concupiscence est triple. Or, chaque conseil évangélique est un remède divin qui a la vertu d'en guérir une. La convoitise des yeux cède à la pauvreté, celle de la chair à la chasteté, et l'orgueil meurt du coup dont le frappe l'obéissance. Quiconque suit les conseils, surtout s'il a fait vœu de les suivre toujours, sauve donc en soi la vie de l'amour, en détruisant dans leur principe toutes les forces qui lui sont contraires.

Mais de plus cet amour qu'ils font vivre, les conseils le rendent libre. De lui-même, l'amour tend en haut : Dieu est son centre, son foyer, sa fin dernière : il va à Dieu par son mouvement propre, et parfois même sans le savoir.

1. Cfr. S. Thom. Summ. Contra Gentes. Lib. III, cap. 130 et 133.

Mais souvent ici-bas il se sent retenu, et c'est là cette violence dont saint Paul nous révèle qu'elle lui fait pousser en nous tous « d'inénarrables gémissements[1] ». Même après que l'ignoble chaîne du péché est rompue par la grâce, il faut naturellement subir le lien asservissant des nécessités de la terre : et par exemple, ce grand souci qui sort pour nous des choses, comme le tracas d'une fortune à acquérir, à défendre, à gérer; puis cet autre souci plus grand que nous causent les personnes, spécialement les proches; l'époux à qui, par le mariage, on a livré sa vie et engagé son cœur; les enfants dont on a la charge : charge douce à bien des égards, et plus noble encore que douce, mais charge très-réelle et parfois écrasante; enfin le souci dont chacun trouve la source en soi-même par la difficulté de discerner sa vraie route et d'y marcher toujours droit, de se créer une position et de la conserver, de se décider habituellement seul, et de cheminer sans cesse ici-bas sous le poids d'une grave et redoutable responsabilité.

Sans doute, il faut le dire pour l'honneur de Dieu et la consolation des âmes, l'amour peut vivre et opérer même avec ces entraves. La grâce de Jésus-Christ est forte, souple, variée, universelle; elle s'assortit à tous les états réguliers. Donc pour les riches il y a l'aumône, la libéralité, l'économie qui, si elle est chrétienne, suppose tant de vertus; il y a même l'esprit de pauvreté que les saints ont su garder jusque dans les cours et sur le trône. Sans parler de la chasteté qui leur est propre, les gens mariés ont sous la main, et par la nature même et les devoirs de leur état, mille sources vives, intarissables, inévitables de dévouement, d'abnégation, d'immolation. Et quant à ceux qui restent leurs maîtres, quelles occasions naissent chaque jour sous leurs pas de recourir à Dieu, de se confier et de

1. Rom. VIII, 26.

s'abandonner à sa sainte providence, d'être réfléchis, prudents, forts, constants, magnanimes ! Tout cela profite à l'amour.

Néanmoins, il n'est pas nécessaire d'étudier bien à fond les hommes ou le monde, pour comprendre que de telles vertus, forcées de vivre de luttes, et devant triompher toujours du milieu contraire où elles s'exercent, ne peuvent être que très-rares ; et que par suite, en brisant tant de liens qui asservissent déplorablement et presque fatalement la plupart des gens du monde, les conseils évangéliques font à l'âme une part toute de choix ; et que, lui donnant à elle une liberté sans prix, elles assurent à l'amour en elle des facilités merveilleuses, et dès lors de merveilleux succès.

Et c'est précisément par là qu'ils procurent son triomphe ; car en droit, dès que l'amour est libre, il est maître : qu'on ôte seulement les obstacles, il se répand de lui-même et remplit tout. L'âme qui a voué les conseils vaque à Dieu, comme dit l'Écriture [1]. Elle est mise en mesure d'être toute à un seul, de tendre par conséquent à lui de toutes ses forces, de lui consacrer tout son temps, d'employer pour lui toute sa vie. Qui empêche alors qu'elle soit sa conquête et sa proie : sa proie puisqu'il est « un feu consumant [2] » ; sa conquête puisqu'il est souverain par nature et conquérant par volonté ?

On peut se faire quelque idée de ce que la grâce de l'immaculée conception a donné de liberté à l'amour dans l'âme de la Très-Sainte Vierge : je dis à l'amour que Dieu lui porte, comme aussi à l'amour qu'elle lui rend. Rien n'y pouvait contrarier ou retarder ou gêner soit cette prévenance, soit cette correspondance, cet amour enfin qui d'instant en instant les précipitait l'un vers l'autre et les unissait l'un à

1. Psalm. XLV, 11. — 2. Hebr. XII, 39

l'autre. Tout allait droit, tout allait vite, avec une force, une sûreté, une simplicité, une suavité, une plénitude qui dépassent tout ce qu'on en peut dire. Or, les vœux qui établissent l'âme dans la sainte nudité évangélique, ont en elle des effets analogues. Ils lui reconstituent, comme il se peut, une sorte de justice originelle ; et de là vient précisément qu'on appelle la profession religieuse un second baptême. L'âme y naît à nouveau ; et le premier fait de la nouvelle histoire qui date de cette naissance, c'est l'inauguration du règne complet de Dieu. Il faut donc prendre à la lettre ce que Notre-Seigneur nous dit des huit béatitudes, qui manifestement reviennent toutes à ses trois grands conseils et s'y résument. Quiconque s'engage à les suivre toujours s'oriente vers son propre bonheur, en prenant la voie royale de la perfection et de la sainteté.

Voilà, en partie du moins, les raisons des saints conseils que Dieu nous donne dans la Loi de grâce, et voilà leur portée. Il fallait vous montrer cela afin qu'en commençant à les étudier isolément sous leur forme particulière, vous en eussiez déjà une idée vraie et haute, et que vous prêtassiez dès lors à cette étude une attention plus respectueuse et plus zélée.

Nous pouvons maintenant aborder directement la question de cette bienheureuse pauvreté volontaire qui commence d'établir dans l'état religieux tous ceux qui en font le vœu.

Nous vous expliquerons donc d'abord en quoi consiste la pauvreté religieuse, vous disant avant tout les obligations qu'elle impose, mais aussi les sentiments qu'elle inspire, la direction qu'elle donne à la conduite, et le caractère général qu'elle imprime à la vie : de telle sorte qu'ayant premièrement compris ce qui lui est nécessaire pour vivre, vous verrez, tout de suite après, les degrés qu'elle doit parcourir pour monter à sa perfection et nous rendre parfaits

nous-mêmes. Mais comme c'est là une matière si importante qu'elle est fondamentale; comme on ne saurait y attacher trop fortement des cœurs qui, par nature, y ont souvent tant d'opposition, nous vous exposerons en second lieu les nombreux et puissants motifs qui vous doivent décider à pratiquer toujours et coûte que coûte cette indispensable vertu.

I.

La pauvreté religieuse consiste à se dépouiller et à se détacher des richesses par amour pour le bien éternel qui est Dieu même.

Nous parlons de dépouillement. Tout chrétien doit être pauvre en un sens et dans une mesure. Jésus dit que « plus « aisément un chameau passera par le trou d'une aiguille « qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux [1] ». Il dit plus formellement encore : « Si quelqu'un ne renonce « pas à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple [2] ». Mais pour payer la dette de ce renoncement obligatoire et participer, dans le degré requis, à la sainte pauvreté de Jésus, c'est assez de tenir son cœur libre au milieu des richesses [3], d'user de ce monde comme n'en usant pas [4], et, comme le dit le vénérable Bède après saint Augustin, de posséder les biens d'ici-bas sans être par eux possédé et rivé à la terre [5]. Cette pauvreté est de précepte. Le conseil

1. Matth. XIX, 24. — 2. Luc. XIV, 33. — 3. Psalm. LXI, 11.
4. I Cor. XII, 30.
5. Sic tenere omnia quæ in mundo sunt, ut per ea non teneantur in hoc mundo. Ven. Beda ex S. August. in Epist. ad Corinth.

va plus loin, et qui le suit fait davantage. « Toi qui veux « être parfait, dit le Seigneur, va, vends ton bien, et don- « nes-en le prix aux pauvres [1] ». Qui obéit se dépouille et reste dénué. Tel est le religieux, et c'est là ce qui par le dehors le distingue du chrétien du monde. Mais il va de soi que Dieu le veut d'abord et intérieurement détaché de tous les biens qu'il abandonne. Que la main soit vide d'argent, oui; mais surtout que le cœur soit pur d'avarice. Dieu ne se paye pas de semblants, et son royaume est dans les âmes.

C'est le vœu de pauvreté qui dépouille le religieux, c'est la vertu de pauvreté qui le détache : par où l'on voit qu'ayant un seul et même objet, le vœu et la vertu sont pourtant choses fort différentes. La vertu est la fin du vœu; le vœu n'est qu'un moyen d'exercer plus parfaitement la vertu. La vertu est le sanctuaire ; le vœu n'est qu'un rempart qui l'environne et le protége. La vertu s'étend aussi bien plus loin que le vœu. Son champ est vaste, et elle tend à la perfection la plus haute; au contraire, le vœu, comme tel, demeure exclusivement dans la sphère de l'obligatoire. Non sans doute que l'on soit obligé de le faire, nous l'avons assez dit; mais après qu'on l'a fait, il oblige. On peut blesser la vertu sans violer le vœu qui y correspond; mais si l'on manque au vœu, c'est une conséquence nécessaire que la vertu reçoive une blessure. Enfin, le vœu n'est que pour la terre, la vertu demeure éternellement. Tel est l'ordre : tout acte bon se rattache à une vertu, toute vertu se relie à l'amour, et l'amour se consomme et nous consomme en Dieu.

C'est pourquoi nous avons pris soin de dire que si le religieux se dépouille et se détache des biens temporels, ce doit être par amour pour le bien éternel. Jeter son or aux mendiants par insouciance ou par vaine gloire, s'affection-

1. Matth. XIX, 21.

ner à la pauvreté, s'y réduire même par un orgueilleux mépris des richesses, ou pour se faire un nom, ou par attache à un système, ou par une manie naturelle, assez bizarre pour qu'on pût la croire impossible, ce n'est nullement embrasser la pauvreté de Jésus-Christ. C'est très-souvent pécher; et s'il arrive que ce ne soit pas positivement pécher, c'est du moins faire un acte nul au point de vue de la perfection morale et du salut. « Vends ton bien », dit le Maître, puis reviens et « marche à ma suite », montrant ainsi à quelle fin tu as tout sacrifié [1]. Laisse ton champ, ta fortune et le reste, « mais à cause de mon nom [2] ». C'est là le principal, et ce qui, donnant à l'acte son caractère chrétien, lui assure sa valeur céleste.

C'est donc en vue de Dieu, en vue des rapports présents et futurs de son âme avec Dieu que le religieux se dépouille et se détache ; et l'objet propre de cette double désappropriation extérieure et intérieure, je le répète, c'est tout ce qui est compris sous le nom général de richesses.

Quelques explications sont ici nécessaires.

Il y a plusieurs degrés de pauvreté religieuse, et ces divers degrés donnent lieu à des vœux différents. Outre que dans plusieurs Congrégations, on ne fait que des vœux temporaires, même dans les Instituts où l'on en fait de perpétuels, ces vœux, pareils alors par la durée, ne le sont pas toujours par l'étendue. Les Règles et les Constitutions de chaque Ordre ou Congrégation fixent précisément la mesure dans laquelle se dépouille le religieux qui s'y engage. L'Église approuve tous ces degrés, parce que tous sont saints, sanctifiants, et certainement compris dans le conseil donné par le Sauveur. Le moindre d'entre eux met déjà l'homme dans un état incomparablement plus relevé que celui des propriétaires, quels qu'ils soient, fussent-ils

1. Marc. x, 21. — 2. Matth. xix, 29.

d'ailleurs prodigues en leurs aumônes. Saint Thomas l'enseigne et le prouve [1]. Toutefois il est clair que l'Église garde sa plus haute estime, sa plus tendre affection et sans nul doute aussi ses plus grandes grâces pour les vœux qui établissent l'homme dans une désappropriation plus radicale, et par suite dans une pauvreté plus étroite.

Le plus parfait de ces vœux est celui par lequel on renonce absolument au droit de posséder jamais quoi que ce soit. Par là le religieux profès est rendu aussi inhabile à recevoir, à acquérir, à revendiquer, à hériter, à léguer, à vendre, à prêter, à donner, à faire enfin un acte de propriété quelconque, que s'il avait déjà quitté ce monde. Bien que la loi civile ne reconnaisse plus dans son for cette incapacité du religieux, comme elle n'a jamais eu par elle-même le droit de l'établir, elle n'a pas davantage celui de l'empêcher. Acte tout spirituel dans son essence, le vœu ne relève, à ce titre, que de Dieu et de la sainte Église. Sans doute celui dont il s'agit ici a des effets dans l'ordre temporel ; mais ces effets restent participants de l'acte qui les produit et lui empruntent leur nature morale. « Si sacrée « est la racine, dit saint Paul, sacrées sont donc les bran- « ches [2] ». En somme, connaissant seule du vœu, l'Église peut seule légitimement connaître de l'incapacité qui en résulte ; et si, comme il est évident (et c'est sa coutume ou plutôt sa législation séculaire), elle accepte ce vœu d'une désappropriation absolue, c'est assez pour qu'il ait sa réalité devant Dieu, et oblige la conscience [3].

Le moins parfait des vœux de pauvreté est celui où, gardant la propriété radicale de ses biens, et même le droit

1. Il dit que le mérite du religieux, quant à l'aumône, surpasse celui des séculiers, comme ce qui est universel surpasse en étendue ce qui n'est que particulier, et comme l'holocauste surpasse les autres sacrifices.

2. Rom xi, 16.

3. Vid. Bouix. De Jure Regular. Pars III, cap. 3, sect. 3.

d'en disposer, on renonce seulement à le faire de soi-même. On reste vraiment alors possesseur de sa fortune, mais on se rend dépendant pour l'usage qu'on en fera. Si peu loin que s'étende un tel vœu, comme il resserre manifestement l'exercice naturel du droit de propriété, qui est la libre et entière disposition de ce qu'on a, il implique une vraie immolation, il constitue une sorte de pauvreté à laquelle aucune loi n'oblige, qui dès lors est purement conseillée ; et de là vient qu'il suffit strictement à mettre l'homme dans l'état religieux.

Or, indépendamment de toute application qu'on pourrait faire des principes généraux à tel ou tel Institut religieux, la règle capitale ici est qu'on pèche contre le vœu, toutes les fois que, par un acte extérieur ou intérieur, on sort de la mesure de dépouillement ou de dépendance dans l'usage où l'on a entendu se réduire, en s'engageant par vœu dans sa communauté.

S'il faut dire après cela quelque chose de plus particulier sur les divers devoirs que produisent ces vœux divers, et spécialement ces deux espèces extrêmes auxquelles il est aisé de rattacher les autres, voici des règles posées partout et qui sont très-certaines. D'abord on voit d'emblée en quoi consiste la pratique du moindre vœu de pauvreté. Qui l'a fait ne doit plus, sans l'agrément de son supérieur, disposer ni effectivement, ni même mentalement, des biens dont il n'a pas réglé l'emploi avant sa profession. Si l'occasion se présente d'exercer en fait la propriété qu'il a gardée en droit, qu'il expose ses idées, qu'il déclare même au besoin ses désirs, qu'il les appuie de bonnes raisons et plaide discrétement et humblement la cause qu'il croit ou plus vraie ou meilleure; mais qu'il ne formule pas de volonté, et surtout ne fasse décidément rien par sa volonté propre. Au reste, nous pensons parler selon Dieu à ceux qui vivent sous ce régime en leur disant : puisque l'imperfection de

votre vœu fait que vous êtes spirituellement moins riches, dédommagez-vous-en du côté de la vertu. En droit vous êtes moins dépouillés ; soyez en fait plus détachés. Pensez d'autant moins à vos biens que la propriété vous en reste ; et le moment venu de vous en occuper, rendez-vous d'autant plus dociles aux décisions des supérieurs, qu'ils ont moins de liberté pour vous les intimer.

Que si vous avez voué la pauvreté totale, souvenez-vous alors que, par la grâce de Dieu, vous ne possédez plus aucune chose au monde. C'est le sentiment de tous les Pères; et quelles que soient vos Règles, je pense que le texte en contient la déclaration très-expresse. *Rien ne vous appartient plus en propre* [1] : ni votre patrimoine, ni votre dot, ni les biens de la communauté, ni quoi que ce soit des objets que la communauté vous donne pour votre usage ; et, par exemple, ni vos habits, ni vos bréviaires ou autres livres, ni les meubles, de votre cellule, ni vos images, ni vos reliques, ni une épingle, ni un brin de fil; non pas même le pain que vous mangez, tant que vous ne l'avez pas mangé. Du morceau de pain qu'on lui donne, le mendiant peut faire ce qu'il veut : il peut à son gré le garder, le jeter, le donner ou le vendre : vous n'avez pas ce droit. Vous ne pouvez licitement employer une parcelle de ce pain à un autre usage que celui pour lequel on vous l'a donné. Dans la mesure où vous n'en usez pas, ce pain reste la propriété d'autrui ; par où vous êtes vraiment plus pauvres que les pauvres. Et la merveille, puisque, loin de posséder quoi que ce soit d'extérieur, « le religieux, dit l'admirable saint « Benoît, n'est plus réellement propriétaire, ni de son « corps, ni de sa volonté [2] ».

1. Vid. Reg. S. Basilii et SS. PP. Augustini, Benedicti, Albert. Carmelit., Francisci Assis, Francisci Sales. Constitut. Stæ Theresiæ, et cæt.
2. Quibus nec corpora sua, nec voluntates licet habere in propriâ potestate. Reg. cap. XXXII.

Si donc, hors de la permission expresse ou sagement présumée du supérieur, vous vous appropriez quoi que ce soit ou du bien de la communauté, ou d'un bien qui n'est point à elle, fût-ce d'un bien qui n'a pas de maître, comme serait un objet trouvé et non réclamé; si, toujours sans permission explicite ou tacite, vous recevez une chose quelconque en don ou en prêt, ou si vous-même donnez, prêtez, échangez, aliénez un objet, fût-il ordinairement livré à votre usage; si enfin par votre faute vous laissez perdre ou gâter cet objet dont vous usez, quand surtout il est officiellement confié à votre garde, vous cessez d'être dépouillée et péchez contre le vœu. Il y a plus : si, sans disposer aucunement d'une chose, vous en usez avec ce sentiment intime qui exclut l'idée de bien commun et se traduit naturellement par l'adjonction au nom de la chose d'un terme possessif quelconque, vous péchez encore.

Le simple regret volontaire, le simple désir consenti d'une propriété quelle qu'elle soit, serait un péché de même nature. Vous savez bien que la loi chrétienne est surtout intérieure, et que Dieu dit à tous pour tout ce qui est défendu : « Tu ne convoiteras pas ». Sans doute, si cette pensée, ce désir, ce regret passent du cœur jusqu'aux lèvres, la faute est plus considérable; et si la voix qui sort des lèvres est entendue, à la malice propre de l'acte s'ajoute celle plus grave du scandale. Mais, même contenus dans le secret de l'âme, de tels actes sont opposés au vœu et constituent dès lors de vraies fautes. Comprenez toutefois que, pour aller contre le vœu, tout acte extérieur ou intérieur de propriété n'est pas pour le religieux une faute mortelle. Ici comme partout, il faut, pour un pareil péché, plénitude dans le consentement et gravité dans la matière. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, qui s'empare d'un objet pour ne faire qu'en user, ne pèche pas comme s'il le prenait pour se l'approprier. Qui s'approprie quelque chose de nécessaire

ne commet pas la même faute que s'il faisait sien quelque chose de superflu. Qui donne ou prête au dehors est plus coupable que celui qui prête ou donne à un membre de la communauté. Une règle universellement reçue est que ce qui, en matière de larcin, constituerait une appropriation mortelle, suffirait, si en religion on le prenait sans y être autorisé, pour constituer une faute également mortelle. Rendez-vous compte aussi qu'encore bien que telle ou telle Règle, où la pauvreté est prescrite, n'oblige pas par elle-même sous peine de péché, néanmoins celui qui manque à la pauvreté qu'elle prescrit commet un péché très-réel : non pas, bien entendu, à raison de la Règle souscrite, mais à cause du vœu par lequel on s'est obligé[1]. S'il arrivait qu'une Règle religieuse commandât tel ou tel point de morale appartenant déjà à la loi naturelle, ou divine, ou ecclésiastique, n'est-il pas vrai qu'on ne pourrait manquer à ce point sans pécher; non pas, encore un coup, à raison de la Règle considérée en elle-même, mais à cause de la loi qu'on a jugé bon d'y rappeler? Il en va de même pour tous les points de la Règle auxquels le vœu oblige. Et j'ajoute, pour finir, que, plus ou moins grief, tout péché contre le vœu est un péché multiple, impliquant, outre la faute contre la vertu de pauvreté, une désobéissance, une injustice et, par suite du vœu violé, un péché contre la religion et un vrai sacrilége. C'est jusque-là que le vœu de pauvreté dépouille celui qui le prononce.

Mais, nous l'avons dit déjà, le vœu n'est que pour la vertu : le vœu n'est qu'un rempart et un tuteur : la vertu est la chose foncière et capitale, formant le véritable état de l'âme et fondant son mérite. Or, cette vertu de pauvreté ne vit point assez dans une âme, si on l'empêche seulement

1. Rodriguez Tr. de la perfect. chrét. de la Pauvreté, ch. 10. Voir aussi sur toutes ces matières l'excellent Traité sur l'état Religieux, par le P. Gautrelet.

d'y mourir : elle y veut vivre assez pour grandir et donner des fruits. Qu'une âme soit détachée de tout ce dont le vœu la dépouille, assez du moins pour ne le pas violer gravement, cela suffit pour que la vertu de pauvreté ne meure point en elle : c'est trop peu pour qu'elle y ait sa vie pleine et parfaite. Par quels progrès la pauvreté religieuse atteint-elle donc sa perfection, et qu'inspire-t-elle à l'âme qui l'écoute ?

Ce qu'elle inspire avant tout, c'est de retrancher tout le superflu ; je dis l'usage des choses superflues, et l'usage superflu des choses. Le superflu, le mot le dit, c'est ce qui est au delà du nécessaire. Et quand on parle ici du nécessaire, on n'entend pas, vous le comprenez, ce qui est strictement requis pour ne pas mourir de froid, de soif ou de faim : on veut dire ce qui est convenable à l'état du religieux. Ainsi entendu, ce nécessaire est évidemment relatif à la Règle qu'on a embrassée, aux emplois qu'on exerce, à la santé dont on est doué, même aux besoins particuliers qu'on peut légitimement avoir et dont les supérieurs sont juges. Or, tout ce qui dépasse ceci, c'est justement ce superflu qu'il faut fidèlement et généreusement retrancher.

Prenez la sainte pauvreté de Jésus pour flambeau ; à sa lumière, considérez vos habitudes. Voyez si dans les choses dont vous usez, dans celles que vous réclamez, soit pour vous, soit pour vos offices, dans celles même que vous désirez, il n'y a rien dont vous puissiez réellement vous passer. Le plus commode est superflu lorsque le moins commode suffit : le nouveau est superflu quand l'ancien permet d'aboutir : ce qui ne doit servir que plus tard est superflu aujourd'hui, puisque aujourd'hui on n'en fait point usage. Le soulagement est superflu quand avec un courage ordinaire on peut porter sa peine. O Dieu ! que d'illusions peut-être ici ! Que de prétextes pour demander ! Que d'industries pour obtenir ! Que de sophismes pour conserver !

Pour une âme à qui le superflu fait peur, n'y en a-t-il pas cent qu'il séduit ?

Sans doute, il ne faut d'excès en rien ; et la pauvreté qui a les besoins imaginaires en horreur, a pour sœur la simplicité qui fait naïvement avouer les véritables. Mais qui ne sait combien sur ce point de ses intérêts propres la nature est aveugle, partiale, exigeante ? Quand donc ce sentiment vous vient que ceci ou cela vous serait nécessaire, avant tout, défiez-vous de vous-mêmes : prenez du temps pour réfléchir, un temps proportionné à l'urgence du besoin, à la vivacité du désir que ce besoin fait naître, à l'importance de la chose qui le pourrait satisfaire, à la difficulté qu'il y a de se la procurer, à l'effet que pourra produire sur les sœurs la concession qui vous en sera faite. Bien apaisées alors et disposées à croire plutôt vos supérieurs que vous, soumettez-vous d'avance à leur réponse ; et si cette réponse est un refus, supposé que vous n'ayez pas la vertu de vous en réjouir, ayez du moins celle de demeurer tranquilles et résignées.

Le grand secret ici, le moyen radical, universel, infaillible, je vous le dirai, c'est la vie commune. Aimez la vie commune ; aimez la nourriture commune, les vêtements communs, les livres, les instruments de travail, les usages, et même, hors les cas particuliers vérifiés par les supérieurs, les secours spirituels communs. Je sais la liberté que l'Église vous donne sur ce point ; à Dieu ne plaise que j'en médise, et surtout que je la restreigne : cette liberté est sacrée, elle est indispensable. Mais « tout ce qui m'est per« mis, dit saint Paul, ne m'est pas par là même expé« dient [1] » ; et je vous parle aussi, j'en suis sûr, dans l'esprit de la sainte Église en vous disant : jusque dans les secours spirituels aimez, et le plus possible préférez ce qui

1. I Cor. VI, 12.

est commun. O la pauvreté excellente que celle qui range ainsi une religieuse à la pure communauté ! Par là le superflu se trouve retranché d'un seul coup ; par là l'esprit de propriété est cloué sur la croix, l'illusion rendue impossible, l'amour-propre déconcerté. Et les profits d'une pareille conduite sont d'autant plus grands, qu'avec le bien particulier, elle assure le bien général. Si pourtant dans les choses communes il y a, comme il est presque inévitable, quelque inégalité, et par exemple un vêtement plus usé, un aliment plus grossier, une image moins belle ou moins touchante, une cellule moins agréable ou même moins saine, et que l'une ou l'autre des sœurs doive nécessairement habiter, la pauvreté les fera-t-elle choisir ? Non, car le pauvre ne choisit pas ; il prend ce qu'on lui donne. Mais cette bénie vertu inclinera pourtant votre cœur à préférer le moindre, peut-être à demander à Dieu qu'il vous soit attribué ; et si c'est précisément ce moindre qu'on vous donne, elle vous fera regarder ce don comme une grâce : vous en direz merci à Dieu, et vous vous en réjouirez comme d'une bonne fortune.

Poussant ainsi à retrancher tout superflu, la pauvreté religieuse fait de plus aimer la privation momentanée du nécessaire. Est-ce un cas bien pratique ? Jésus disait à ses apôtres : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans « bâton, sans chaussure, quelque chose vous a-t-il man- « qué[1] » ? Et vous, depuis que vous êtes en religion, quelque chose vous a-t-il manqué ? Peut-être votre monastère a-t-il du revenu, un revenu sûr et plus que suffisant pour vous faire vivre : alors qu'est-ce qui vous a jamais fait défaut ? Et si votre couvent n'est point renté, ou si l'étant, il ne l'est point assez pour ne vous laisser pas quelque chose à attendre de la bonne Providenee, en quoi cette Provi-

1. Luc. XXII, 35.

dence a-t-elle trompé votre foi ? Sainte Thérèse écrivait : « Moins nous avons, moins j'ai de souci, et Notre-Seigneur sait très-bien que j'éprouve plus de peine quand les aumônes vont au delà du nécessaire que quand il nous manque quelque chose. Encore ne saurais-je dire que nous ayons été dans la nécessité, tant cet adorable Maître est prompt à venir à notre secours [1] ». Quelle maison n'en dira autant, du moins si elle est fidèle à l'esprit de pauvreté ; ce sans quoi l'admirable sainte déclare qu'on perd tout droit à l'assistance et qu'on s'expose à mourir de faim [2]. « Je « n'ai vu nulle part le juste cherchant son pain », disait le Roi-Prophète [3]. Qui a vu les pauvres de Jésus-Christ ne pas trouver le leur ?

Cependant Dieu a pu, Dieu pourra encore éprouver votre confiance, se faire prier, paraître sourd et différer de vous assister. Sainte Thérèse, dont nous parlons, s'y attendait sans doute quand elle faisait écrire dans ses Constitutions : « Il ne peut y avoir rien de réglé pour l'heure du dîner, parce que c'est quand il y en aura [4] ». Et même sous une Règle adoucie, n'y a-t-il pas mille accidents possibles, sans parler des oublis, qui causent momentanément des privations réelles ? Eh ! qu'est ceci, je vous le demande, auprès de la condition de ceux qui, sans avoir fait vœu de pauvreté, la pratiquent par force ? Quel est le pauvre qui, dans le siècle, ne manque parfois de pain pour se nourrir, de vêtements pour se couvrir, de feu pour se chauffer, de loisir dans ses fatigues, de médecins et de remèdes dans ses maladies ? Que serait une pauvreté religieuse qui, loin d'exposer à manquer quelquefois, offrirait à qui l'aurait vouée, plus de sécurité et d'abondance qu'il n'en aurait souvent trouvé dans sa propre famille ? « Vouloir être pauvre et n'en

1. Chemin de la perfection, ch. 2.
2. Ibid. — 3. Psalm. xxxvi, 25. — 4. Constit. ch. 4.

recevoir pas d'incommodités, c'est une trop grande ambition, dit saint François de Sales : car c'est vouloir l'honneur de la pauvreté et la commodité des richesses[1] ». A quoi sainte Thérèse ajoute que « c'est vraiment tromper le monde[2] ». N'y en a-t-il pas quelqu'une parmi vous, qui, se trompant d'abord elle-même sur ce point, trompe ainsi les gens du dehors ? Hélas ! dit saint Vincent Ferrier, « ils sont nombreux ceux qui sont fiers du nom de pauvres : mais à quelles conditions souvent ? A celle de ne manquer de rien. Ils se disent amis de la pauvreté, et quand les vrais amis de la pauvreté se présentent, à savoir la faim, la soif, l'indigence, l'humiliation, ils les fuient tant qu'ils peuvent[3] ». Ne fuyez pas dans ces rencontres. Plus elles sont rares pour vous, plus, quand Dieu les permet, vous devez l'en bénir et mettre de zèle à en profiter. Vous vous rappelez ce que disait Jésus par la voix du Prophète royal : « Je suis pauvre et souffrant[4] ». Que votre pauvreté soit donc aussi, quelquefois du moins, douloureuse.

Mais c'est jusque dans l'usage des choses dont d'ordinaire on ne peut se passer, que la sainte pauvreté détache l'âme. Patiemment courageuse quand elle manque, l'âme pauvre, quand elle use, reste libre et indifférente. Tout la sert, rien ne la captive. On lui donne ce qu'elle n'a pas, on lui ôte ce qu'elle a, on dispose comme on veut de tout ce qui l'entoure et d'elle-même, elle n'en murmure point, elle ne s'en plaint jamais. Elle rougirait de dépenser son temps et son âme à s'occuper de ces riens : son âme, une créature si noble ! son temps, un bien qui est voué à Dieu ! Oui, elle en aurait honte. D'ailleurs elle est donnée, aliénée, *vendue*, comme dit saint Jean Climaque[5]. Que peut-on lui deman-

1. Introd. à la vie dévote. Partie III, chap. 16.
2. Ste Thérèse., loc. cit.
3. De vitâ spirituali, cap. 1. — 4. Psalm. LXVIII, 30.
5. Scala. grad. 3.

der qu'elle ne regarde comme déjà donné en principe, et qu'elle ne livre sur l'heure aussi simplement que le marchand livre à l'acheteur la marchandise payée? Elle n'a le cœur attaché ni à sa santé, ni à ses talents naturels, ni à ses habitudes, ni à ses dévotions, ni à plus forte raison à ses emplois. Quand bien même ou par une dot plus forte ou par des dons plus généreux, ou par un travail plus actif, elle aurait notablement accru le bien de la communauté, elle ne s'en prévaut pas et ne prétend jamais, fût-ce intérieurement, à plus d'égards, de soins et de bien-être que les autres. Il lui plaît de ne rien avoir. La vue de son dénuement, loin de la troubler, la ravit. Elle répète volontiers ce que dit Jérémie ou plutôt Jésus : « Je suis un homme qui « voit sa pauvreté[1] »; qui la regarde avec tranquillité, qui la contemple avec amour et qui la porte, non-seulement avec patience, mais encore avec action de grâce. Elle chante avec David : « Je suis unique et pauvre[2] ». Si elle a le seul qui soit tout, que lui importe le reste? D'autant que moins elle a ce reste, plus elle est assurée d'avoir ce tout. Aussi est-elle égale et contente. O la vraie pauvre! O la bonne, l'agréable pauvre! Que si un instant la nature l'a surprise; si une pensée plus fréquente, un sentiment plus vif, un désir plus empressé d'avoir, une crainte de n'avoir plus, lui font soupçonner quelque attache secrète, elle court la confesser et prie qu'on l'en guérisse en lui ôtant ou lui refusant ce qui, par la préoccupation qu'elle en a, ravirait peut-être à Dieu une parcelle de ses affections.

Cette vraie pauvre est soigneuse. Elle ménage avec sollicitude les choses qu'on lui confie. Ce n'est même pas seulement comme choses confiées qu'elle les regarde, mais bien et davantage encore comme choses sacrées. Aussi n'est-ce

1. Ego vir videns paupertatem meam. Thren. III, 1.
2. Psalm. XXIV, 16.

point assez qu'elle les épargne ; elle les respecte, elle les vénère. Moins économe en ceci que religieuse, elle traite le bien commun comme le bien de Jésus, et partant, proportion gardée, comme elle traiterait des vêtements sacerdotaux, ou les vases du saint sacrifice.

Que si elle est en charge, ses soins augmentent d'autant : je dis ses soins, non pas son inquiétude, et encore moins son trouble. Quoi qu'il arrive, qu'elle se défende du trouble, s'occupant d'être fidèle à ses devoirs, de garder l'esprit de son état, et s'en remettant pour le reste à la sainte Providence. « Dieu veut qu'on se fie en lui, dit admirablement saint François de Sales, chacun selon sa vocation. Il n'est pas requis en un homme laïque et mondain de s'appuyer sur la Providence de Dieu en la sorte que nous autres ecclésiastiques le devons faire,... ni les ecclésiastiques ne sont pas obligés d'espérer en cette même Providence comme le religieux [1] ». Et il montre que chez les religieux, cette espérance en Dieu doit monter jusqu'au comble. Ainsi disait, ainsi faisait la sainte fondatrice des Sœurs du Sauveur, mère Marie de Jésus, qui, encore bien qu'elle eût à pourvoir une trentaine de maisons, écrivait : « Je ne veux m'inquiéter ni pour or ni pour argent : j'en aurai quand il m'en faudra, c'est bien sûr. Dieu est mon ami et mon économe très-fidèle : il donne à mesure de la nécessité. Je ne crains que de manquer de confiance [2] ». Ce doit être là, en effet, la grande, sinon l'unique crainte d'une supérieure, en cette matière du temporel.

Si, étant ainsi affectée, elle prend tout son appui en Dieu, et s'en remet de tout à sa conduite, on ne la verra jamais porter dans les affaires inévitables, je dis les ventes, les achats, les échanges, les paiements, enfin dans la gestion et

1. Lettre à la communauté des Filles-Dieu de Paris, de l'Ordre de Fontevrault. Lettre 45e. Tome V. Edit. Migne.
2. Lettres de la Mère Marie de Jésus du Bourg. Tome II.

la dispensation des biens communs, le moindre esprit de cupidité, de ténacité, de lésinerie. Et d'abord, il est manifeste que toute supérieure doit soigneusement procurer le nécessaire à ses religieuses. Dans la sainte Église de Jésus, qui dit supérieur dit pasteur : dans les communautés, toutes les supérieures se nomment mères : cela montre assez leur devoir et l'esprit dont Dieu veut les voir animées. Que rien ne soit donc donné que conformément à la Règle, et selon qu'il convient à un état de pauvreté ; mais que ce que la Règle permet soit donné avec exactitude, et même, j'ose le dire, avec une discrète abondance, surtout aux faibles et aux malades.

Est-il besoin de parler ici des aumônes ? A qui convient-il mieux d'en faire qu'à ceux à qui Dieu même en fait, et de si continuelles et souvent de si magnifiques ? Saint Paul veut que Timothée dise aux riches de ce siècle « de ne « mettre point leur confiance dans leurs biens si fragiles... « Qu'ils se fassent riches de bonnes œuvres, écrit-il, qu'ils « aient pour donner la main large et facile : ils amasseront « ainsi pour l'avenir et obtiendront la vie véritable [1] ». Que les supérieurs de tout nom et de tout rang méditent bien ces paroles. Assurément se confier en Dieu n'est pas tenter Dieu ; et s'il y a une prudence terrestre et charnelle, il y en a une céleste dont on ne se doit point départir : mais qu'on tienne pour certain qu'une des sources les plus abondantes de bénédictions spirituelles et même temporelles pour les communautés, ce sont les aumônes largement faites.

Quant aux affaires proprement dites et à tout ce que les supérieurs décident régulièrement touchant les biens communs, avec ou sans le conseil de la communauté, s'imaginera-t-on, parce qu'on ne traite pas personnellement pour soi, qu'on doit se rendre rigoureux et devenir serré ? Ne

1. I Tim. VI, 17.

serait-ce pas une honte qu'un homme du monde, un marchand, quelquefois même un ouvrier, trouvât dans une religieuse, je ne dis pas moins de droiture et de délicatesse, à Dieu ne plaise, mais moins de largeur et un esprit moins accommodant que chez les gens du siècle ? Quoi de plus opposé à l'Évangile et à l'esprit religieux ? Est-ce que si chacun des membres du monastère a fait vœu de pauvreté, le monastère ou plutôt ceux qui le représentent sont dispensés d'en avoir et d'en montrer la vertu ? On représente le monastère, c'est vrai, et l'on défend ses intérêts. Mais ne représente-t-on pas aussi Notre-Seigneur, et doit-on, même un seul instant, quitter le soin de sa gloire ? On peut faire un grand mal en ne prenant pas garde à ceci. N'en est-ce pas un, et des plus graves, que de déconsidérer les monastères, et d'exposer au mépris du monde des personnes qu'il importerait tant que le monde estimât ? Car enfin cela l'obligerait à estimer l'Église, dont, par état, ces personnes sont l'élite, et la religion elle-même dont elles devraient être les témoins, les apôtres, l'honneur et la démonstration vivante.

Soigneuse en tout et généreuse quand il convient, l'âme vraiment pauvre est encore laborieuse. Elle ménage le temps et ne ménage jamais sa peine. Les pauvres ne travaillent-ils pas beaucoup et rudement ? S'écoutent-ils dans leurs malaises ? S'arrêtent-ils dans leurs langueurs ? La nécessité est là qui les pousse : ils la subissent, et souvent sans se plaindre. Fera-t-on moins en religion ? L'esprit de foi, la volonté de Dieu, la Règle, la conscience, le zèle de sa perfection, l'amour de Jésus-Christ, ne sont-ce pas des forces comme la nécessité ? Et cependant, si vous avez le bonheur d'être contemplatives, gardez-vous d'un autre excès, et ne changez jamais en atelier profane une maison vouée à la prière. La part régulière faite au travail des mains, vaquez tranquillement au service personnel d

Dieu, et attendez de lui le secours. Les saintes larmes fécondent la terre aussi bien que les sueurs, et quand la terre reste stérile, l'oraison a le secret de faire pleuvoir la manne du ciel.

Que vous dirai-je enfin? La vraie pauvre est constante en son esprit de pauvreté; et jusque dans la maladie on la trouve égale à elle-même. Les pauvres ont leur manière d'être malades; elle ne ressemble guère à celle des riches. Ne l'oubliez jamais dans vos infirmités. Soyez-y contentes de peu : ne demandez alors, ne désirez ni des soins trop particuliers, ni des remèdes extraordinaires. Plus vous vous démettrez du soin de vous-mêmes, plus Notre-Seigneur inspirera à vos supérieurs de vous soigner scrupuleusement, et plus il bénira ce qu'ils feront pour vous soulager. Au reste, il ne s'agit pas en religion de prolonger sa vie à tout prix, mais plutôt de procurer à tout prix la perfection de son âme. Et je ne sais s'il y a rien qui puisse mieux y contribuer que d'être fidèle à l'esprit de pauvreté, même quand on est tout appauvri, et privé de cet entrain naturel que le bien-être du corps donne pour toutes choses, y compris la vertu.

C'est là ce que la vertu de pauvreté inspire par rapport à tous ces biens que nous nommons richesses, et qui forment le champ spécial et immédiat où elle doit s'exercer. Mais elle a qualité pour donner un sens très-exquis de cet «excès», jusqu'où, au témoignage des Écritures, Dieu nous commande de garder ses préceptes[1]. La place qu'elle fait dans l'âme en enlevant ce qui l'encombrait, y cause cette dilatation dont l'Esprit-Saint nous dit qu'elle donne l'élan au cœur et rend les pieds rapides[2]. De sorte que, inévitablement, elle dépasse son domaine propre et pousse l'âme à se déprendre, au dedans d'abord, puis au

1. Psalm. CXVIII, 4 — 2. Ibid. 31.

dehors, selon que Dieu lui en donne la grâce et l'occasion, de tous ces autres biens naturellement si chers qu'on appelle l'honneur, l'estime, le crédit, l'influence, l'affection, la joie, la science même : non pas certes qu'aucun de ces biens soit mauvais en lui-même et que, par le côté où ils regardent Dieu, la vie future, l'intérêt surnaturel de l'âme et des âmes, l'esprit de pauvreté empêche de les estimer, de les désirer, de les rechercher par suite et de les posséder. Mais en tant que ces biens sont humains et regardent la terre, en tant qu'ils peuvent flatter et nourrir l'homme terrestre ; en tant, par exemple, que cette science enfle, donne du lustre, pousse aux recherches vaines, nuit à la simplicité du cœur et trouble la limpidité de cet œil intérieur qui seul perçoit directement les choses de Dieu ; en tant que cette affection des créatures asservit, distrait, préoccupe ; en tant que cette joie enivre et force à s'arrêter ; en tant que cette estime, ce crédit, ce succès produisent l'illusion, gonflent le cœur et portent à prendre son appui en soi-même ; en tant, pour tout résumer en un mot, que tout cela favorise et entretient cet esprit de propriété qui est comme la vie de l'amour-propre et l'obstacle par suite à la charité pure et à la plénitude du règne de Dieu, la vertu de pauvreté porte à ne le plus aimer, à s'en passer, à le répudier, à le fuir. Elle fait ainsi la nuit sur tout le monde sensible et inférieur, et même sur la partie de l'âme qui s'y réfère. L'âme pauvre dit donc comme l'Épouse des cantiques : « Je suis noire ». Et c'est ce qui fait qu'en la voyant telle, le monde s'effraie et se scandalise, la plaignant quand il ne la méprise pas. Mais qu'elle peut bien ajouter : « Je suis belle » ! Et pourquoi ? Parce que ce qui l'a décolorée ainsi et noircie, c'est le soleil de la divine beauté dont elle est à jamais éprise, et auprès duquel tout lui paraît et tout lui est ténèbres [1].

1. Nigra sum, sed formosa... Nolite considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol. Cant. 1, 4, 5.

Au reste, Dieu lui-même ajoute souvent à ces ténèbres ; car lui seul peut vraiment achever l'œuvre divine que fait cette vertu : c'est pourquoi il s'est réservé d'y mettre la dernière main, et les âmes généreuses savent s'il s'épargne à ce travail. Nous n'avons point en ce monde l'idée exacte, et moins encore l'idée complète, du raffinement de pureté où il faut qu'arrive l'âme pour s'assortir à l'union béatifique; spécialement certaines âmes prédestinées à un degré d'union plus élevé. C'est le secret du purgatoire. Un très-petit nombre de saints en connaît parfois quelque chose ici-bas. Toujours est-il que cette pureté divine ne peut être maintenant l'état de l'âme humaine que par l'effet de dépouillements successifs; dépouillements dont celui qui résulte du vœu de pauvreté n'est que l'ombre et le lointain prélude; dépouillements tels, je veux dire si douloureux et si intimes, que l'Écriture les compare à l'action du glaive et du feu ; mais d'un glaive affilé, pénétrant, irrésistible, qui va, nous dit saint Paul, « jusqu'à diviser l'âme d'avec l'esprit [1] » ; et d'un feu si intense et si dévorant, que l'âme que Dieu y jette, est comme « dans une fournaise [2] ». Par ces appauvrissements, par ces dépouillements, Dieu réduit l'âme à une telle nudité, que si elle ne gardait pas le sentiment de son néant, il semblerait qu'elle n'est plus qu'un néant véritable. C'est positivement le purgatoire commencé sur la terre. On peut en prendre quelque idée en lisant les récits que sainte Catherine de Gênes nous a laissés de sa vie intérieure.

Or, la vertu de pauvreté livre l'âme à ces opérations et la maintient dans ces états. Elle la rend toute docile, elle la garde confiante ; elle l'abîme dans l'humilité, elle l'enserre dans les liens les plus forts de l'amour. Mais à ce degré la

1. Hebr. IV, 12.
2. Elegi te in camino paupertatis. Isaï. XLVIII, 10.

pauvreté est si sublime, et ses fruits deviennent si divins, que le ciel seul est digne de les voir ; comme aussi cette opulente et délicieuse vie, qu'on appelle la vie éternelle, peut seule récompenser ses mérites et payer ses travaux.

Reste à considérer les nombreux et puissants motifs qui vous doivent décider à la pratique fidèle, courageuse et parfaite de cette admirable vertu.

II.

Nous parlons de motifs à la fois nombreux et puissants. La vérité est que dès qu'on y pense dans la lumière de Dieu, ils se présentent en foule, et chacun d'eux est tel qu'il suffirait, non-seulement à conquérir l'entier assentiment de l'esprit, mais encore à ravir le cœur et à fixer pour jamais la conduite.

Nous en choisirons six, et le premier de tous est l'intérêt, le plus grave intérêt de ce monastère où l'on est entré, c'est-à-dire de cet Ordre sous l'étendard duquel on milite, et de cette sainte famille religieuse dont on a l'honneur et la grâce d'être membre.

Certes, si, après ces trois premiers préceptes qui regardent Dieu et son service, il y a, dans la loi divine, un grand commandement, c'est celui d'honorer son père et sa mère : et si, pour toute âme bien née, il y a un devoir sacré, cher au cœur et doux à remplir, c'est celui de la piété filiale. Qui dira jusqu'où il oblige une religieuse envers la religion, spécialement envers sa religion à elle, à savoir sa Congrégation et sa Communauté? Que ne lui doit-elle

pas en effet, que n'en reçoit-elle pas chaque jour? Et que de sueurs, que larmes, souvent que de sang a coûté ce qu'elle en reçoit! Je ne parle même pas de la Passion de Jésus, des profondeurs de laquelle sortent d'abord toutes ces saintes familles; ni de la compassion de Marie qui, en s'unissant à cette Passion, les a toutes enfantées. Je parle de la passion des fondateurs et des réformateurs; de leurs travaux, de leurs pénitences, de leurs angoisses, et de tout ce que, de génération en génération, leurs disciples, qui déjà sont devenus des maîtres et des ancêtres, ont ajouté de surcroît à ces trésors de charité: car les communautés vivent de ce qui les a d'abord fait naître. Pierres vivantes, disait Dieu à son peuple, « faites attention « au rocher où vous avez été taillées, et à la carrière d'où « l'on vous a extraites. Considérez Abraham votre père et « Sarah qui vous a mis au jour[1] ». Repassez, vous aussi, méditez l'histoire de ceux à qui vous devez votre nom, votre Règle, votre esprit, votre existence enfin comme religieuses, et dites si, quoi que vous fassiez, vous vous acquitterez envers eux! Votre communauté est très-réellement votre mère, une mère qui, comme cette grande Jérusalem d'en haut, dont parle l'Écriture, est descendue du ciel[2], tout imprégnée de la paternité, c'est-à-dire de l'autorité, de la fécondité et de la sainte tendresse de Dieu dont elle est l'expression et l'organe. Si la piété filiale est de mise quelque part, c'est donc ici. Or, même avant l'obligation d'honorer, d'assister, de servir une telle mère, de travailler à sa prospérité et de réjouir son cœur, il y a, n'est-il pas vrai, l'obligation de ne la point compromettre, de ne lui point causer de dommage, de ne lui point infliger de honte, de ne la point couvrir de deuil et de ne la pousser point à sa ruine?

1. Isaï. LI, 1. — 2. Gal. IV, 20. Apocal. XXI, 2.

Or, laissez-moi vous dire d'abord que c'est là ce que fait, étourdiment peut-être et sans méchanceté, mais véritablement et non sans se grever d'une responsabilité effrayante, toute religieuse qui trahit ses devoirs sur ce point de la pauvreté.

C'est la doctrine de tous les théologiens et le dire unanime de tous les fondateurs d'Ordre que la pauvreté est le fondement et la racine de la vie religieuse, « son mur de défense », dit saint Ignace[1]. L'histoire est là pour montrer s'ils se trompent. Faites l'histoire de la pauvreté ou de la richesse des couvents, vous faites celle de leur progrès ou de leur décadence. Sans nul doute on a vu et l'on peut voir encore des Instituts religieux posséder, comme tels, des biens considérables. Les œuvres pies dont ils se chargent, parfois même la fin spéciale qu'ils se proposent, comme est celle d'élever la jeunesse, rendent ces grandes possessions utiles et comme indispensables. Mais si la vie religieuse se maintient dans ces compagnies, c'est que la sagesse des règles, la vigueur de la discipline et la perfection de l'obéissance y rendent chaque religieux d'autant plus pauvre d'affection que le corps tout entier possède plus de richesses.

Que fait donc dans un monastère une religieuse habituellement infidèle à la sainte pauvreté ? Ce que font aux racines des plantes ces vers affreux qui désolent les agriculteurs. Elle dévore, pour sa part, la séve de cet arbre béni, de cet arbre divin qui, depuis tant d'années, l'abrite sous son feuillage et la nourrit de ses fruits : elle en dessèche la tige, elle travaille à le rendre stérile, et fait ainsi l'œuvre de Satan. Le relâchement, qui est la ruine spirituelle des couvents et prépare leur ruine matérielle, ne vient jamais que

1. Paupertas ut murus Religionis firmus diligenda. Constit. P. VI, c. 2.

du relâchement de chacun de ceux qui les composent. Or, c'est par la défaillance dans la pratique de la pauvreté que très-ordinairement ce relâchement commence. Le mal est contagieux, et surtout celui-ci. La nature tenue captive en religion cherche sans cesse des prétextes pour s'échapper : or, quels prétextes meilleurs que des exemples, surtout s'ils sont donnés par des anciennes ? Certes, les sœurs âgées ont ici une obligation plus stricte que les jeunes. Si elles allèguent qu'elles sont plus faibles, comment ne leur répondra-t-on pas qu'elles doivent être aussi plus parfaites ?

Que chacune se le dise donc : le jour où elle commence de se rendre négligente et lâche à pratiquer la pauvreté, elle s'expose d'abord à pécher, et à pécher contre son vœu ; car si le vœu est fait pour la vertu, s'il la protége, il est vrai aussi qu'à son tour la vertu garantit la fidèle observance du vœu. Mais de plus et surtout, elle commence d'être dans son couvent, et par suite dans tout son Ordre, un germe de peste et de mort. « L'aspic de la dissolution et du déréglement n'est pas encore enclos dans votre maison, écrivait saint François de Sales aux Filles-Dieu de Paris, mais prenez garde à vous, ces défauts en sont les œufs. Si vous les couvez en votre sein, ils écloront un jour à votre ruine et perdition, et vous n'y pensez pas ! » Et de quels défauts s'agissait-il dans cette maison, d'ailleurs si vertueuse et si bien réglée, que le saint n'hésite pas à la déclarer *excellente?* De manquements à la pauvreté. « C'est Ismaël attaquant Isaac, continue-t-il en parlant de ce désordre, chassez-le et bannissez-le. Qu'il soit petit tant qu'il voudra, qu'il soit enfant tant qu'il vous plaira, qu'il ne soit pas plus grand qu'une fourmi ; mais il est mauvais, il ne vaut rien, il vous ruinera, et gâtera votre maison elle-même[1] ».

1. Lettre citée plus haut.

Il n'y a rien peut-être sur quoi les fondateurs insistent davantage dans leurs Règles, dans leurs Constitutions, dans leurs avis. Dès qu'il est question de la pauvreté, on voit ces âmes d'agneau entrer par zèle dans des colères de lion. Vous savez le terrible et solennel châtiment que, s'inspirant de la conduite de Pierre à l'égard d'Ananie, les Pères du désert infligeaient à tout religieux qu'on trouvait à sa mort coupable de propriété. Tous les Pères s'assemblaient autour de sa dépouille pour lui crier : « Que ton argent périsse avec toi » ! et sa sépulture était infâme [1]. Cette coutume a été consacrée par le droit canonique. Saint Dominique mourant menaça de la malédiction de Dieu et de la sienne quiconque ternirait par la poussière des possessions terrestres l'éclat de pauvreté dont doit briller l'Ordre des Frères-Prêcheurs [2]. Saint Vincent de Paul maudit un jour trois fois de suite ceux de sa Compagnie qui se laisseraient aller aux sentiments du propre intérêt [3]. Sainte Thérèse, qui veut d'ailleurs pour ses filles un gouvernement si maternel, ordonne que s'il s'agit de la pauvreté, on use de rigueur et châtie fortement [4]. « Pour l'amour de Notre-Seigneur, écrit-elle en son *Chemin de la perfection,* songez, mes filles, que nos armes sont la sainte pauvreté..... Que le plus cher de vos vœux soit donc de conserver cette pauvreté intacte. Que tout réponde à notre glorieux blason, nos demeures, nos vêtements, nos désirs, nos paroles, et surtout nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez pas de voir tomber la régularité qui règne dans cette maison..... Gardez-vous surtout de jamais élever des bâtiments magnifiques ; je vous le demande pour l'amour de

1. S. Hieron. Epist. XXII, ad Eustoch. S. Gregor. Magn. IV. Dialog. cap. 9.
2. Ejus vita à Jordan. Scripta. cap. XX. Et commentar. prævius : apud Bolland. T. I. August.
3. Sa vie par Abelly. Livre III.
4. Const. chap. 5.

Dieu et par le précieux sang de Notre-Seigneur. Si cela vous arrivait, mon vœu, que je forme en conscience, est qu'ils s'écroulent le jour même où ils seront achevés [1] ». Pensez-vous qu'il soit de conséquence un point que des âmes si éclairées et si charitables sanctionnent unanimement par de tels anathèmes ? Et qui voudra s'exposer à la malédiction des saints ?

Un second et excellent motif qui doit vous inspirer du zèle pour cette vertu, c'est le haut degré où elle importe à votre perfection morale et religieuse. Écoutez le Maître, c'est-à-dire la Sagesse éternelle qui, dans l'excès de sa miséricorde, tient école ici-bas. Jésus ouvre la bouche pour enseigner les foules sur la montagne. Il leur dit tout de suite le mot de la béatitude. C'est sa première leçon, parce que le bonheur est notre premier besoin et le plus essentiel. Révélant donc d'abord ce fait splendide et capital de l'identité du bonheur et de la sainteté, il dit : « Bienheu-« reux les pauvres par l'esprit [2] ». Sur cette première assise, il en établira sept autres, et par ces degrés d'ascension, l'âme montera jusqu'à cette cime suprême où l'on contemple la face de Dieu [3]. Mais cette assise de la pauvreté est un fondement, et portera tout l'édifice. On s'attachera aux biens célestes de manière à n'avoir plus pour les autres que du mépris et du dégoût ; on n'aura de cœur que pour Dieu, on n'aura qu'un cœur avec Dieu : c'est la fin ; mais le commencement, c'est de détacher son cœur de la terre, c'est d'être pauvre par l'esprit.

On ne sait point assez quelle chaîne la richesse est aux âmes, et combien fortement elle les rive à ce monde. Pour s'en rendre compte il faut s'en dépouiller, et encore n'est-ce point assez ; car on a bientôt fait un acte généreux : un élan

1. Chemin de la perfection, ch. 2.
2. Matth. v, 1. — 3. Psalm. LXXXIII.

de cœur y suffit ; et que de cœurs ont l'élan facile ! Il faut de gré ou de force vivre dans la pauvreté. Alors on commence de reconnaître, avec les besoins frustrés et les attaches rompues, les passions plus ou moins secrètes qu'on a condamnées à mourir. Je ne parle pas même de l'avarice, ni de la cupidité. Je parle de cette large et toujours béante ouverture que la richesse donne à la satisfaction des désirs : non-seulement des mauvais, ce qui fait d'elle comme une tentation perpétuelle ; mais des permis, des désirs naturels, humains, terrestres. Je parle de cette sorte de rempart qu'elle élève entre l'âme et la mortification des sens, l'austérité chrétienne et cette pénitence évangélique dont nul enfant d'Adam n'est dispensé. Je parle de cette étrange exemption qu'elle assure à qui la possède au regard d'une grande partie des maux qui pèsent sur le genre humain : « On ne « les voit pas dans les travaux des autres, dit le Psalmiste, « et les fléaux qui frappent tout le monde ont coutume de « les épargner [1] ». Je parle du caractère de solidité et de fixité qu'elle imprime à cette vie d'ici-bas qui, sous peine de forfaiture envers Dieu et notre destinée, doit cependant rester pour nous voyagère. Je parle encore de cette indépendance qu'elle favorise, de ce pouvoir dont elle investit, de cette haute protection qu'elle permet d'exercer, de cette suprématie où elle semble établir, et par là même, de cet orgueil qu'elle insinue, qu'elle nourrit, j'allais dire qu'elle autorise. Je parle enfin de cette atmosphère d'illusion et de mensonge dans laquelle elle oblige à vivre, soit à cause des mirages qu'elle produit, soit à cause de l'esprit bas, politique et faux qui, le plus souvent et comme irrésistiblement, devient celui des gens qui forment l'entourage d'un riche.

Voyez donc quelles racines un tel être a en ce monde, et

1. Psalm. LXXII, 5.

à quelle profondeur chaque jour d'une telle vie les enfonce ! Aussi, comme le riche y tient à ce monde, et comme il s'y déploie ! Qu'il y a d'aplomb, qu'il y est paisible, épanoui, souriant ! Comme facilement il s'admire ! Comme instinctivement il se fait centre ! Tout cet appareil qui l'environne l'asservit au dedans par la sotte vanité qu'il en tire, par l'attache souvent misérable qu'il y a, par l'impérieux besoin qu'il s'en fait : cela va dès lors à diminuer moralement sa personne; et néanmoins, chose étrange, cela tend à exalter sa personnalité en se présentant à lui comme une sorte d'extension de son être, et un rayonnement naturel de sa vie. Je vous dirai le plus grand des malheurs de cet homme : il peut presque se passer d'espérance. Que voulez-vous que la pensée du ciel émeuve, réchauffe, ravisse un cœur à qui la terre donne tant, et peut-être, sauf la durée, les joies qu'il préfère? Sent-il vraiment l'exil? La mort, pour lui, n'est-elle pas le départ bien plus que l'arrivée? Et, que dis-je, que le riche peut se passer d'espérance? C'est presque de la Providence qu'il semble se pouvoir passer. Il a tant de raisons pour dire, il dit si volontiers : « Mon âme, voici « que tu as amassé des provisions pour bien du temps; « donc repose-toi, mange, bois, mène joyeuse vie [1] ». Que s'il a le bonheur ou plutôt la vertu de ne pas moins croire que ses frères à cette indispensable et évidente Providence du bon Dieu, cependant il y a moins recours, je dis pour moins de choses, moins souvent et moins humblement. Conçoit-on, pour l'homme tel qu'il est, une condition plus malsaine et plus dangereuse que celle où, forcément, il sent moins le besoin immense, profond, incessant que la créature a de Dieu? Réfléchissez à toutes ces conséquences naturelles et comme fatales de la richesse, et dites-moi si chacune d'elles ne vous apparaît pas comme une opposi-

1. Luc. XII, 19.

tion et une sorte d'antipathie d'état à l'esprit du saint Évangile, comme un obstacle à la vie parfaite, comme une ombre, sinon comme un mur, entre l'âme et Dieu ? En somme un riche humble, sincèrement dépendant, vivant de cœur étranger sur la terre, un riche pauvre par l'esprit, l'Écriture dit que c'est un prodige. « Bienheureux l'homme « qui ne s'est point attaché à l'or et n'a pas mis son espé- « rance dans des amas d'argent. Qui est cet homme, s'écrie « le Sage; qu'on le trouve et qu'on le produise ! Nous ne « lui ménagerons point la louange; car il a vraiment fait « des merveilles en sa vie[1] », et sa vie même est un miracle. Dieu peut toujours faire des miracles et, grâces lui en soient rendues, il en fait. L'impossible de l'homme, nous dit-il, reste toujours son possible à lui[2]; mais comment oublier, surtout ici, que si ce jeune homme que Jésus aima et qu'il appela, le laissa suivre sa route et s'en alla tout triste, c'est qu'il possédait de grands biens[3] ?

Eh bien ! ces ombres dont nous parlons, la pauvreté religieuse les dissipe; cette opposition, elle la détruit; cet obstacle, elle le fait disparaître et s'y substitue elle-même comme un puissant moyen d'arriver à la fin désirée. C'est comme une soudaine mise en liberté de l'âme. Cela fait plus que la dégager : outre que la route s'ouvre, s'éclaire et s'élargit devant elle, elle-même se sent soulevée, vivifiée, pleine d'essor, comme si tout à coup il lui était poussé des ailes.

Saint Ambroise ose bien dire que cette bénie pauvreté est la mère et la nourrice de toutes les vertus[4]. Saint Ignace de Loyola la nomme la mère des âmes[5]. Toujours est-il que si elle ne les enfante pas, elle les livre

1. Eccli. XXXI, 9. — 2. Matth. XIX, 26. — 3. Ibid. 22.
4. Generatrix, nutrixque omnium virtutum. In Epist. I, ad Timoth. cap. 6.
5. Diligant eam ut matrem. ap. Roderic. Tr. de perf. Tr. III, cap. I.

du moins aux mains de Dieu, source de leur vie et de toute vie. Il y a une parenté si étroite entre la pauvreté d'esprit et l'humilité, que la plupart des Pères expliquent également de l'une et de l'autre la première des huit béatitudes. Plusieurs même semblent l'entendre exclusivement de cette dernière vertu. En effet, nous disions que la richesse tend toujours à exalter la personnalité ; la pauvreté tend au contraire à la réduire ; et qui ne sait, qui ne sent que c'est justement entre cette exaltation et cette réduction intérieure de notre *moi* que se pose devant nous le problème du salut, et que se passe ce grand débat entre la chair et l'esprit qui remplit toute notre existence ? Une des beautés de la pauvreté et l'un des principes les plus actifs de son influence sur les âmes, est qu'elle traduit extérieurement l'état le plus essentiel de la créature, quoique non pas, hélas ! le plus facile à reconnaître : je veux dire l'indigence. Vous étonné-je en vous disant que c'est là notre état essentiel ? Il n'y a qu'à voir l'enfant qui naît ; et si ce n'est point assez, on peut regarder l'homme qui meurt. Est-on plus dépendant, plus dénué, plus pauvre ? Ces deux extrémités de la vie la marquent de son vrai caractère. La richesse peut bien recouvrir ce fond dans une mesure ; mais elle ne le détruit point, et du berceau à la tombe, l'homme reste un être qui a besoin, qui a faim, toujours faim, faim de mille choses, parmi lesquelles il y en a toujours beaucoup qui lui manquent : de sorte que, criant la faim à chaque instant, il se voit très-souvent obligé de crier misère. La pauvreté empêche d'oublier cela, ce qui revient à dire qu'elle empêche qu'on s'oublie soi-même. Elle tient l'âme dans la vérité, et c'est ainsi d'abord qu'elle contribue à la rendre humble. Comment ne pas voir du premier coup combien est vraie cette parole que Notre-Seigneur disait à sa servante Angèle : « L'orgueil ne peut trouver place qu'en ceux qui possèdent ou croient posséder.

L'homme et l'ange tombèrent, et tombèrent par orgueil, car ils crurent posséder. Ni l'ange ni l'homme ne possèdent rien, tout appartient à Dieu[1] ». C'est aussi profond que simple ; et quel jour sort de là ! En voyant par expérience qu'on ne possède rien au dehors, en le voyant habituellement, à tout propos, et avec une clarté que chaque privation et chaque douleur nouvelles viennent rendre plus évidente, on comprend bien plus aisément qu'on ne possède non plus rien d'intérieur, et que, par suite, on n'est pas plus propriétaire de soi que du reste. Quelle ouverture sur Dieu, sur l'absolu de son être, l'éminence de ses perfections, la souveraineté de ses droits ! Quelle préparation à tout reconnaître en ceci, à tout confesser, à tout subir ! Quel fondement à l'abnégation, quelle avance dans la mort à soi-même ! Comme une âme ainsi éclairée et affectée est divinement orientée en ce monde, et quelle sûreté s'ensuit dans ses conduites ! Elle compte le rien pour rien ; elle ne s'appuie plus sur le rien ; et moins elle s'appuie sur ce rien qui est elle-même, plus elle s'appuie sur ce grand tout qui est Dieu, le seul être qui, possédant tout en se possédant lui-même et lui seul, corresponde complétement à cette totalité de rien qu'elle est. Nul n'éprouve autant qu'elle la vérité de cette loi selon laquelle « Dieu donne « sa grâce aux humbles[2] ». L'âme qui a compris cette pauvreté, qui s'y complaît, qui la pratique, n'est plus, pour ainsi dire, qu'une pure capacité de Dieu, et une capacité attirante : non par elle-même assurément, mais à cause de la nature de Dieu qui est une plénitude infinie de bonté, et à cause aussi du caractère qu'il a et de l'habitude où il est de s'incliner vers ce qui est petit, de soulager ce qui souffre et de combler ce qui est vide.

1. Le Livre des visions et instructions de la Bienheureuse Angèle de Foligno. Ed. Hello. ch. 55e.
2. I Petr. v 5.

Et en même temps quelle source de patience et de tranquillité! Le vrai pauvre attend si peu, si même il attend quelque chose! Tout ce qu'il reçoit revêt à ses yeux la forme d'une grâce. Il ne vit que d'aumône; il sait qu'il ne peut vivre autrement, et il l'accepte. Sa pauvreté le met dans une sorte de nudité intérieure de tout droit : non-seulement il n'en a pas, mais il renonce à en avoir. Quel fondement y a-t-il dès lors en lui à la révolte, à l'indignation, ou seulement au murmure? On ne lui fait pas tort, tout titre lui manque. Il souffre sans aucun doute, et quelquefois beaucoup; mais il n'est point déçu, et s'il se permet de gémir, jamais il ne profère une plainte. Peut-on imaginer une disposition plus radicalement favorable à cette libre, active et continuelle effusion de Dieu dans l'âme, qui est l'essence de la vie chrétienne et le principe de toute vraie vertu? Cet humble, ce pacifique est inévitablement doux. Il est naturellement sobre et chaste. Saint Paul disait : « Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde [1] ». Quelle croix que la pauvreté entre le monde sensible et l'âme! Ce n'est pas assez dire; ajoutons entre elle et ses sens et toute sa vie animale. Tout est tenu à distance et mis hors de portée. La possession des choses faisant défaut, quelle joie y pourrait-on prendre? La rapport forcé qu'on garde avec tous les biens du dehors, comme avec la partie de son être qui y correspond et qui les touche, est presque exclusivement un rapport de souffrance. Quelle place reste donc au péché? Là même où le riche en trouve l'occasion, en y trouvant celle d'une jouissance, le pauvre, tout au contraire, trouve celle d'une expiation; et tandis que celui-là contracte une nouvelle dette, celui-ci continue d'acquitter les siennes. Au regard de ce qui tente et séduit la plupart des hommes, le

1. Galat. VI, 14.

pauvre évangélique est comme ce lys de l'Écriture, gardant sa rectitude et sa blancheur parce qu'il est entouré d'épines [1].

Mais une âme si peu prise par la terre, si sevrée du sensible, si vierge de ce bas monde, ne progressera-t-elle pas chaque jour dans la foi et, par la foi, dans la science, l'intelligence et le goût des choses divines? Quel intérêt peut-elle jamais avoir à ne pas trouver vrai ce que Jésus lui enseigne; à ne pas trouver sage, discret, opportun, ce qu'il daigne lui demander? L'esprit pauvre n'a pas d'objection, il ignore le sophisme; il est d'avance acquis et comme assorti à tout ce qui lui viendra d'en haut. Le soleil en s'élevant de l'horizon, n'inonde pas plus facilement de ses clartés une atmosphère sans nuages, que le Verbe de Dieu n'illumine, soit par l'Église, soit par l'Écriture, soit par lui-même, cette créature toute simplifiée. Elle entre par la pauvreté dans l'ordre de ces *petits* à qui, au témoignage de Jésus, Dieu révèle ses meilleurs secrets, et ceux-là précisément qu'il cache aux yeux des sages, des grands et de tous les possesseurs d'eux-mêmes [2].

Il est clair que ce pauvre vit d'espérance encore plus que de pain. Il a son cœur là où est son trésor [3], et son trésor est ailleurs qu'ici. Tout le présent le pousse vers l'avenir; il lui en est la démonstration, comme l'ombre est celle de la lumière; et en lui prouvant que cet avenir est réel, il le lui fait sentir comme souverainement désirable. La vie du pauvre n'est qu'une émigration vers la patrie céleste. Nul ne peut dire comme lui que « sa chair même languit, tant elle « désire le Dieu vivant [4] et que la soif qui le brûle est mul- « tiple [5] ». En effet, tout sentiment de ce qui lui manque se change en désir de ce qu'il doit avoir, en prière pour l'obtenir, et en espérance de le posséder : de sorte qu'il as-

1. Cant. II, 2. — 2. Matth. XI, 25. — 3. Matth. VI, 21.
4. Psalm. LXXII, 26. — 5. Ibid. LXII, 2.

pire incessamment et, pour ainsi parler, par tous ses pores [1].

Enfin et surtout, cette âme est libre pour l'amour. Autant la richesse fournissait de prétextes pour ne pas se rendre aux appels de Dieu [2], autant la pauvreté rend apte et prompt à entendre sa voix, à répondre à ses demandes, à suivre tous ses mouvements, à contenter tous ses désirs. Et comment, mortifiant si fort le vieil homme qui est tout cupidité, ne vivifierait-elle pas le nouveau qui est tout charité ? Au reste, si la pauvreté volontaire est une préparation et une provocation directe à l'amour, en ce que, nous dépouillant de tout ce qui n'est pas lui, elle montre assez qu'à nos yeux il est toutes choses (selon qu'il est écrit : « J'ai « estimé que, comparé à l'amour, qui est la suprême « sagesse, les richesses ne sont rien, et qu'à côté de lui, l'or « n'est qu'une poussière menue et l'argent un peu de « boue [3] »), l'amour, de son côté, achève nécessairement de rendre pauvre, pauvre d'esprit, de cœur et d'effet, par l'abondance dont il remplit toute l'âme, et l'expérience qu'il donne qu'avec lui on peut se passer de tout. Saint Grégoire dit ingénieusement qu'il en est de l'homme qui aime beaucoup, comme de celui qui met le pied dans un pays chaud : l'ardeur même de la température l'oblige à se dévêtir. De sorte que la pauvreté et l'amour se servant d'abord mutuellement comme des amis dévoués, s'embrassent ensuite comme une sœur et un frère, et qu'à la fin, dans une région plus haute, proche de celle où demeurent les Trois qui sont Un, ils s'unissent comme une épouse et un époux, n'étant plus qu'un dans un même es-

1. Voici d'admirables paroles de saint Augustin qui viennent à notre sujet : Tota vita christiani boni desiderium est... Deus differendo extendit desiderium, desiderando extendit animum, extendendo facit capacem. In Epist. I, Joann. Tract. IV.

2. Luc. XIV, 18. — 3. Sap. VIII, 9.

prit, pour y avoir une même fécondité et y donner le même fruit au Père céleste. Le grand pauvre d'Assise fut savant en cette science et vécut de cette vie, dont il est resté dans l'Église un des plus merveilleux exemplaires. La pauvreté le livra comme une proie à l'amour, et l'amour, en le consumant, mit le comble à sa pauvreté.

Mais comment là où nous essayons d'indiquer quelle perfection morale engendre la pauvreté, omettre de citer ce que Dieu lui-même en dit un jour à sainte Catherine de Sienne, une admirable pauvre, elle aussi? « Sache, ma fille, que tout bien, toute paix, tout repos naît de la pauvreté. Contemple mes chers pauvres et admire dans quelle joie sainte ils passent leurs jours. Jamais ils ne sont tristes que des offenses qui me sont faites, et cette tristesse, au lieu de les affliger, nourrit leur âme. Ils ont par la pauvreté trouvé la souveraine richesse. Ils ont quitté d'épaisses ténèbres pour la lumière parfaite... Leurs rapports avec les créatures raisonnables sont pleins d'amour, et ils ne font acception de personne... C'est une reine, cette pauvreté : elle a un royaume que rien ne peut troubler. La paix y réside, la justice y abonde parce que tout ce qui cause l'injustice en est banni. Les murailles de sa cité sont puissantes, parce qu'elles ne sont pas faites de terre molle, ni bâties sur le sable, de manière à être renversées par le moindre vent. Elles sont appuyées sur la pierre inébranlable qui est Jésus-Christ, mon Fils. Le jour y est sans nuit, l'été sans hiver, parce que la mère de cette grande reine est la charité infinie [1] »

C'est ainsi que se réalise cette promesse du Seigneur : « Si tu veux être parfait, va, vends ton bien et donnes-en « le prix aux pauvres [2] ». Non pas, vous l'entendez, et c'est

1. Dialogues. CI.
2. Matth. XIX, 21.

la remarque d'Origène [1], que cette perfection s'acquière tout d'un coup, et par le seul fait de ce dépouillement volontaire; mais ce dépouillement y dispose l'âme, et lui donne, avec une ample liberté pour y vaquer et pour y tendre, une sorte de droit aux grâces spéciales qui y conduisent : de telle sorte que si, partant de là, l'âme se rend fidèle à ces grâces, infailliblement elle parviendra à ce degré de perfection dont elle est capable et que Dieu lui destine.

De plus, et c'est le troisième motif que nous voulons faire valoir, cette pauvreté établit entre Dieu et l'âme des rapports particuliers, nombreux, et tout à fait admirables. Vous le pouviez induire de ce que nous venons d'exposer; mais ici l'induction est dépassée de beaucoup. Avec des formules précises et des détails sans prix, nous avons le comble de la certitude; car ce ne sont plus les saints seulement, c'est Dieu même qui rend témoignage, et nous n'avons qu'à citer l'Écriture.

O Dieu! lui dit David tout plein de son Esprit, « c'est « vous, vous-même, qui vous chargez du pauvre [2] »; ses intérêts vous sont confiés, et vous prenez en main ses affaires. En effet Dieu lui-même est « son refuge [3]; il est sa « force, sa force dans la tribulation, son espérance dans la « tempête, et l'ombrage qui tempère pour lui les ardeurs « de l'été [4] ». Dieu ne le quitte point, pour ainsi dire, des yeux [5], et il semble le regarder de préférence à tous les autres. Il porte des lois spéciales à son sujet; et il a tant à cœur qu'on les observe, que, les appuyant d'abord sur les raisons les plus touchantes, il les munit des plus redoutables sanctions. « Les pauvres ne manqueront point, ils « ne manqueront jamais dans la terre où tu demeures », dit-il à son peuple choisi. Il y a là plus qu'un fait, cela

1. In Matth. Tom. xv, nº 16 et seq. Opp. Tom. III. Ed. Migne.
2. Psalm x, sec. Hebr. 14. — 3. Ibid. ix, 10. — 4. Isai. xxv, 4.
5. Psalm. x. Vulg. 5.

ressemble déjà à une institution, une vraie institution sociale et dont tous profiteront : « C'est pourquoi je te com-
« mande d'ouvrir la main pour assister ton frère pauvre
« et indigent qui habite la même terre que toi », cette terre qui est à moi et que je t'abandonne[1]. Mais ce n'est point assez. « Si tu prêtes à ce pauvre et qu'il te donne son vête-
« ment en gage », n'ayant pas sans doute autre chose, « tu
« ne garderas pas ce vêtement plus d'un jour; tu le lui
« remettras avant le coucher du soleil, afin que, son vête-
« ment le couvrant durant son sommeil, il n'ait pas à se
« plaindre de toi, ce qui est une condition à mes yeux pour
« que je ne t'accuse pas d'injustice[2]. Que s'il a travaillé
« pour toi, donne-lui son salaire le soir même; car c'est là
« ce qui sustente sa vie »; et si, parce que tu y as manqué, ce pauvre fait monter sa plainte vers moi (et elle m'arrivera dès qu'elle se sera échappée de ses lèvres)[3], sache que « je t'en demanderai compte parce que tu as péché[4] ». Ainsi le pauvre gémit-il, Dieu s'irrite; Dieu le voit-il opprimé, il se dresse pour le venger[5]. Il se souvient de ses cris[6]; il entend jusqu'à son désir[7]. Que ce pauvre se recueille seulement pour prier : même avant que son cœur ait formulé une demande, Dieu l'a compris et exaucé[8]. Il l'épargne dans les fléaux; et si même il l'a vu pécher, il trouve dans la rigueur de la vie qu'il endure, une raison pour lui accorder un pardon plus prompt et plus ample[9]. Cette pauvreté si douloureuse, qu'elle est comme un feu dévorant, et que celui qui la subit semble être dans un brasier, c'est un lieu d'élection[10]; et quand l'âme y a passé, quand elle s'y est épurée et raffinée comme l'or, Dieu la prend pour la glorifier : car « le nom de pauvre est devant lui un nom

1. Deuter. xv, 11. — Psalm. xxiii, 1. — Deuter. i, 39.
2. Ibid. xxiv, 12 et seq. — 3. Eccli. xxi, 6. — 4. Deuter. ubi suprà.
5. Psalm. xi, 6. — 6. Ibid. ix, 13. — 7. Ib. x, sec. hebr. 17.
8. Ibid. — 9. Psalm. lxxi, 13. — 10. Isaï. xlviii, 10.

« d'honneur[1] ». Qu'on l'humilie donc et qu'on le méprise, ce pauvre du bon Dieu ; qu'il soit abandonné du monde comme Lazare, ou couché comme Job sur un fumier abject, Dieu lui tendra la main ; et, remplaçant les haillons fangeux par la pourpre, il le fera asseoir sur un trône dans l'assemblée des saints, au milieu des princes de son peuple[2]. Ce serait peu qu'il lui envoyât un ange comme à Élie pour lui donner le pain du corps ; lui-même nourrit son âme d'aliments mystérieux et exquis. « Les pauvres « mangeront, dit-il, et ils seront rassasiés[3]. » Et quelle sera cette nourriture ? Une part de la douceur de Dieu, de l'ineffable onction qui découle de son être, et de la suavité sans nom qu'on goûte en partageant sa vie[4]. Dieu les inondera de lumière en leur donnant son Verbe ; il les rassasiera en répandant en eux son Saint-Esprit.

On le vit bien quand ce Verbe apparut sur la terre. Une des premières fonctions qui lui étaient prophétiquement assignées, c'était d'être le juge des pauvres, de leur faire rendre justice, et d'écarter les mains dures et pesantes qui les asservissaient[5]. Il ne fut pas leur juge seulement, il fut leur ami et leur frère. Les pauvres furent les premiers avertis de sa naissance, et avertis par les anges du ciel. Ils furent les premiers appelés à la crèche, les premiers évangélisés, les premiers convertis, les premiers honorés du titre d'apôtres et de l'intimité du Maître, et de la coopération à son ministère de salut. De sorte que, depuis, ils n'ont pas cessé de former l'aristocratie de l'Église, et sont restés les préférés du cœur de Dieu[6].

Méditez chacun de ces traits, examinez chacune de ces prérogatives, comprenez et savourez chacune de ces relations spéciales, étonnantes, hors de prix, que Dieu

1. Psalm. LXXI, 14. — 2. Psalm. CXII, 7. — 3. Psalm. XXI, 27.
4. Psalm. LXVII, 11. — 5. Psalm. LXXI, 2, 4, 12.
6. Tout le monde connaît le beau sermon de Bossuet intitulé : *De l'éminente dignité des pauvres dans l'Église.*

déclare établies, régulièrement et irrévocablement établies entre lui et le pauvre; et dites si ce gain, fût-il le seul, ne vaut pas toutes les richesses du monde et, partant, le centuple de ce qu'on a quitté?

Certes, l'Église est comme une flotte naviguant sur les ondes du temps, sous la conduite du Christ, sagesse infaillible, puissance invincible, providence pleine d'amour. La flotte entière est dirigée, surveillée et assistée par lui, y compris les plus humbles barques. J'ose bien dire que les pauvres, les pauvres par l'esprit, et surtout les pauvres par vœu, naviguent avec le chef lui-même sur le vaisseau amiral. Et ce n'est là encore que le dehors de ces relations divines, puisqu'ici il s'agit surtout d'assistance. Qui en dira le dedans, et ce que le cœur fidèle, pur et fervent sait y trouver et en tirer? Il y a là tout un monde de clartés supérieures, de grâces inestimables et de saintes délices.

Une raison explique en partie ces rapports et fonde un motif nouveau d'aimer la pauvreté : cette pauvreté fait que l'âme ressemble à Dieu.

On peut se demander : Dieu est-il riche ou pauvre? Selon qu'on l'envisage sous tel ou tel aspect, on répondra différemment. Si nous considérons le dehors, l'attirail, les ressources placées sous la main, enfin ce qu'ici-bas nous appelons richesse et qui en est une pour nous, Dieu n'a rien de tout cela. En lui-même il est sans vêtement, sans maison, sans domaine et sans lieu; il est sans trésors, sans armées, sans serviteurs; il est sans nourriture, sans instruments, sans organes, enfin sans quoi que ce soit. La fleur est nue, c'est sa beauté; mais elle a une racine qui la porte, une séve qui l'anime, une atmosphère qu'elle respire et dans laquelle elle s'épanouit; elle a le soleil qui la chauffe, et les rosées du ciel qui la rafraîchissent à propos : c'est sa richesse à elle. Dieu n'a pas ce que possède la fleur. L'ange est nu, lui aussi : la lumière dont il est investi n'est que la splendeur de son être.

S'il emprunte une forme sensible, ce n'est point à son profit, mais au nôtre, et, sa mission remplie, cette forme s'évanouit plus vite qu'une fumée dissipée par un vent violent. Il agit sur le monde des corps; mais c'est là pour lui un service et non point un accroissement. Au regard de nos biens il reste tout dépourvu et, les eût-il, il ne saurait qu'en faire. Toutefois l'ange a ses richesses comme il a ses besoins : besoin de lumière, besoin de secours, besoin d'amour, besoin de joie. Quand ces biens lui adviennent, ce n'est pas de son fond qu'il les tire ; il les emprunte, ou plutôt les reçoit ; et dès qu'il les a reçus, encore bien qu'en principe ils restent de vrais dons, ils constituent néanmoins une possession réelle. L'ange est donc riche. Dieu ne l'est point comme lui : il est nu de tout bien étranger à son être. Sous cet aspect il est donc pauvre, il est le grand pauvre, le seul pauvre et, comme tout ce qui est en lui, sa pauvreté est infinie. La création n'y change rien. Sans doute elle lui appartient et lui forme un domaine : tout en elle est à lui comme tout y est de lui. Mais soumise à sa toute-puissance, elle n'intéresse en rien son essence : il la possède pour elle et non pour lui, par bienfaisance et non par indigence : de sorte qu'en réalité il reste exclusivement ce qu'il est éternellement, c'est-à-dire démuni de tout bien extérieur et réduit à lui-même.

Et cependant qui ne voit qu'il est le grand riche, le seul riche, et que sa richesse est infinie comme sa pauvreté? Où est-elle cette richesse divine? En Dieu. Et qu'est-elle? Dieu lui-même. Vie, science, sagesse, puissance, beauté, gloire, amour, tranquillité, bonheur, Dieu est tout. Se posséder, c'est pour lui posséder tout bien, le posséder en perfection et d'une manière immuable. Il se regarde, et tout est vu ; il s'aime, et tout est plein ; il jouit de ce regard et de cet amour, et sa béatitude est au comble.

Or, voyez-vous comme le vrai pauvre imite ceci ? « Vends

« tout, donne tout, et tu auras un trésor dans le ciel[1] ». Pauvre, il devient donc riche, et riche parce qu'il est pauvre; pauvre sur la terre, riche dans le ciel; pauvre au dehors, riche au dedans; pauvre selon l'homme animal, riche selon l'homme spirituel; pauvre de ce monde et en ce monde, riche de Dieu et en Dieu. Enfin c'est justement à la manière de Dieu qu'il est simultanément riche et pauvre; et c'est ainsi qu'il lui ressemble. Parce qu'il entre librement, et pour autant qu'il peut, dans ce saint dénûment où Dieu vit par nature, il entre du même coup dans cette opulence supérieure qui est l'état propre et essentiel de la divinité. « Manquant de tout », disait saint Paul en traçant le portrait des chrétiens ou du moins des apôtres, « et possédant « toutes choses[2] ». Ah! désormais, s'écriait saint François, en ôtant, pour le rendre à son père, le dernier vêtement qu'il avait reçu de lui, désormais je vais pouvoir dire hardiment : Notre Père qui êtes aux cieux[3]. Comprenez-vous cette grande doctrine, ce commerce merveilleux, et quelle perle c'est que la pauvreté, et que, pour l'acquérir, on fait bien de tout vendre[4]?

Elle revêt l'âme d'une beauté surhumaine; elle l'élève à une dignité, à une hauteur de vie où ni science, ni sagesse, ni puissance, ni aucune vertu purement naturelles ne la feraient jamais parvenir. Un mot dit tout, elle la transforme divinement. Le pauvre a les mœurs de Dieu, il emprunte ses goûts, il prend son caractère, il commence de mener sa vie : c'est plus que l'apprentissage et le prélude du ciel. L'Évangile ne dit pas : Bienheureux les pauvres parce qu'ils auront le royaume des cieux : il dit parce qu'ils l'ont, et que c'est déjà leur propriété sur la terre. On se réduit

1. Marc. x, 21. — 2. II Cor. vi, 10.
3. Vita S. Francisci Assis. ap. Boll. Tom. II. Oct. Comment. præv. § vi, 130.
4. Matth. xiii, 46.

comme à Dieu seul, assuré qu'il suffit, et on le déclare devant tous. Que si l'homme inférieur proteste, on le laisse protester, lui enjoignant d'attendre que « ce qu'il y a de « mortel en nous soit tout à fait absorbé par la vie [1] ». Alors on verra bien si la richesse est du dehors, comme le monde s'acharne à le dire, ou du dedans, comme l'Évangile l'affirme. Jusque-là, s'il paraît à la chair que Dieu ne suffit pas, on est pourtant très-décidé à se suffire de lui ; et c'est la vérité qu'on trouve en lui sûrement, au temps voulu, en la mesure requise, ou plutôt avec une abondance qu'on ne peut se lasser d'admirer, tout ce qui est nécessaire pour conduire à bon terme son pèlerinage en ce monde.

Vous ne pouvez ignorer que Dieu est très-éminemment toutes choses : c'est-à-dire que tout ce qui paraît de vrai, de bon, de beau, d'efficace dans l'univers, sous les formes variées et innombrables des créatures, non-seulement vient de Dieu comme de son principe, mais encore subsiste en lui d'une manière exemplaire, incomparablement plus excellente et, comme on a coutume de dire, transcendante : de sorte que, ce que Dieu donne d'être et de faire à des créatures quelles qu'elles soient, il l'est toujours lui-même et le peut opérer sans leur intermédiaire. Or, voilà le sort des pauvres et jusqu'où leur vie est divine. Dieu devient leur tout, comme il est son tout à lui-même : ils ont un titre à ce que Dieu leur devienne personnellement tout ce qu'ils ont quitté pour lui, dans la mesure du moins où ils en ont besoin pour vivre. « Vous n'aurez pas comme les « autres d'héritage en Israël, disait le Seigneur aux Lévites : « votre héritage à vous, c'est moi [2]. » O quelle part ! Et comment ne pas s'écrier : « L'héritage qui m'est échu est « vraiment magnifique [3] » ? Mais nul n'a plus de droit que le pauvre à chanter ce cantique. Dieu est toute sa fortune.

1. II Cor. v, 4. — 2. Ezech. XLIV, 28. — 3. Psalm. XV, 6.

Si cela plaît à ce Dieu aussi sage que puissant, il emploie sans doute et souvent le ministère des créatures, pour subvenir aux nécessités de ses pauvres. Si l'univers entier doit un jour combattre avec lui pour tourmenter et précipiter les impies [1], il est simple que, sur son ordre, toutes choses soient dès maintenant au service des saints. Mais même alors, et pour montrer qu'il n'abdique point, qu'il tient parole et garde son rôle, Dieu, en donnant à l'œuvre qu'il fait faire la forme du miracle, la marque fréquemment de son sceau personnel. Depuis Élie jusqu'à saint Antoine, depuis saint Antoine jusqu'à saint François, depuis saint François jusqu'au curé d'Ars, la vie des pauvres du bon Dieu est toute remplie de ces assistances prodigieuses. On dirait que dans ce béni climat où demeure la pauvreté, ou plutôt qu'elle se crée elle-même en y demeurant, le miracle germe tout seul et naît spontanément. Il y a les miracles que Dieu fait pour ses pauvres ; il y a aussi ceux que les pauvres font au nom de Dieu. Nul n'a l'histoire des saints familière, qui n'ait été frappé de ceci, que les pauvres volontaires y sont très-souvent thaumaturges. Quel thaumaturge et quel pauvre que saint Martin de Tours, pour n'en citer qu'un seul dont la taille dépasse celle des autres ! Saint Léon l'a dès longtemps remarqué à propos de saint Pierre. Vous savez la réponse de l'apôtre au boiteux de la porte du temple : « Je n'ai ni or ni argent, lui dit-il ; « mais ce que j'ai, je te le donne : lève-toi et marche [2] ». « Quoi de plus riche que cette pauvreté, s'écrie ici le grand Pape. Pierre n'a pas la ressource de l'or, mais Dieu l'a enrichi dans sa propre personne. Cet homme que sa mère avait enfanté tout infirme, Pierre le guérit d'un mot. Et celui-là même qui, pour payer le tribut, n'avait pas une pièce de monnaie à l'effigie de César, eut le pouvoir de réformer dans

1. Sap. v, 21. — 2. Act. III, 6.

un homme la divine effigie du Christ..... Et non-seulement cela, mais ce même pauvre qui n'avait pas une obole à donner à qui lui tendait la main, était en possession de répandre une si large abondance de grâces que, comme il avait remis le boiteux sur ses pieds, il redressa le cœur des milliers d'hommes qui écoutaient sa parole [1] ».

En se dépouillant de tout ce qui est terrestre, il est clair que le pauvre le domine ; car on domine ce dont on sait se passer, et c'est pourquoi les saints disent que le pauvre est roi. « C'est être roi de ce monde, écrit sainte Thérèse, que d'en mépriser les biens [2] ». Saint Bernard avait dit : « L'amitié des pauvres fait des amis au roi ; mais l'amour de la pauvreté fait des rois [3] ». Ils entrent, selon saint Ambroise, en participation du domaine de Dieu sur l'univers [4]. C'est-à-dire que cette bienheureuse pauvreté rétablit autant qu'il se peut l'homme pécheur dans ce sublime état de la justice première, où toute la nature inférieure lui était régulièrement soumise, comme à son souverain incontestable et à son dieu immédiat. Ceci explique en partie ce que nous disions de la facilité qu'ont les saints pauvres à opérer des miracles. Et cette puissance, aussi bien que leur dignité et tout le reste de leurs priviléges, vient de cette ressemblance avec Dieu dont leur pauvreté est le principe.

Est-ce tout ? Non : cette pauvreté a été la part de Jésus

1. Quid hâc paupertate locupletius? Non habet præsidia pecuniæ, sed habet dona naturæ. Quem debilem edidit mater ex utero, sanum fecit Petrus ex verbo : et qui imaginem Cæsaris in nummo non dedit, imaginem Christi in homine reformavit.... Et ille pauper qui non habebat quod petenti daret, tantam dedit gratiæ largitatem, ut, quemadmodum unum hominem redintegravit in pedibus, sic tot millia credentium sanaret in cordibus. S. Leo. Serm. xcv. De gradibus ascens. ad beatit.

2 Chem. de la perf. chap. 2.

3. Amicitia pauperum constituit amicos Regis ; amor paupertatis reges facit. Epist. cm.

4. Cui portio Deus est, totius naturæ possessor est effectus, videlicet totius quidam cum Domino dominus In Psalm. cxviii.

sur la terre. Je n'ose pas décider si c'est là un motif plus sublime que le précédent ; mais sans doute, il est plus touchant pour nous tous. Je dis nous tous; entendez tous les membres du Christ qui sont les chrétiens, mais davantage assurément ces âmes consacrées, ces chastes, ces vierges, qui, lui étant unies, sont plus spécialement nommées ses épouses. Car, qui épousera la vie de Jésus comme celles qui ont épousé sa personne? Angèle de Foligno disait que « une vraie amitié ne saurait exister entre un riche et un pauvre[1] ». Si l'amitié ne saurait subsister, combien moins l'amour et l'union conjugale! Y a-t-il une femme au monde qui, en épousant un homme, n'épouse aussi sa condition? S'il y en a une qui vit dans l'abondance quand son époux est indigent, est-ce une épouse fidèle? Si elle n'a pas tout à fait manqué à la fidélité, elle a déjà trahi l'amour, et quelle pente est-ce là à trahir la fidélité! Eh bien! vous le savez, mais il faut le redire, la part de Jésus sur la terre, sa part voulue, choisie, préférée, gardée, défendue toujours et contre tout, ç'a été la pauvreté.

Je dis que ce fut sa part gardée et défendue; car si la création extérieure souffre violence et gémit de ce qu'elle sert si souvent le péché et les pécheurs, cela suppose donc que sa pente et son besoin et sa joie eussent été de servir le juste par excellence, son chef d'ailleurs, son vrai propriétaire, son créateur, son Dieu, Jésus. Elle allait à lui d'elle-même, lui apportant tout ce qu'elle a de vie, de beauté, d'utilité et de délices; elle lui en faisait hommage, trop honorée et trop heureuse de lui être tout entière un tribut, et de se livrer à ses usages. Elle s'inclinait vers lui comme les fleuves suivent le lit qui les porte à la mer. Ce doux mystère est caché sous ce mot de saint Paul : « La joie était offerte au « Christ »; et, l'humanité exceptée, offerte par tous et de

1. Sa vie, chap. XII.

partout. Jésus arrêta cet élan en refusant cette offre ; et il refusa cette offre, parce qu'il avait résolu de répudier la joie pour prendre la croix en échange[1]. Sans doute, la pauvreté n'était pas toute cette croix que Jésus embrassait ; elle en était cependant une des branches principales, si même elle n'en formait pas la tige.

Au reste, quand on y pense, quoi de mieux assorti que Jésus et la pauvreté[2] ? Se figure-t-on le Messie comme le rêvaient les Juifs, surpassant Salomon en richesses, et environné d'une pompe qui eût éclipsé celle des rois d'Assyrie ? Voit-on Jésus ayant pour siége une capitale glorieuse et fortifiée, y demeurant dans un palais où seraient entassés les trésors de la terre, personnellement gardé par des soldats, servi par des officiers de toute sorte ; ayant ici son trône, là ses archives, plus loin la salle de ses festins, puis celle de ses fêtes, que sais-je ? enfin tout cet attirail envié, éblouissant, mais misérable à force d'être vulgaire, et qui relève ordinairement la majesté indigente des souverains d'ici-bas ? Il n'y a pas à demander si cela convenait au pénitent universel, à la victime qui portait notre péché, et venait en payer la dette aux mains de la justice de Dieu. A ne regarder en Jésus que le docteur du genre humain, le pasteur des âmes et leur initiateur dans les voies divines, était-il séant qu'il commençât par s'adjuger tout ce monde inférieur des richesses humaines, sources-mères de toutes les joies sensibles et qui, depuis le fruit de l'arbre défendu jusqu'au luxe effréné des empereurs de Rome, avaient été le grand instrument de l'iniquité, la cause des aveuglements, le stimulant des passions les plus détestables, le voile jeté sur la fin dernière, l'obstacle dressé dans la voie qui y conduit, les rivales de Dieu dans les âmes, et l'arme capitale de Satan

1. Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem. Hebr. XII, 2.
2. Cfr. S. Thom. 3 pars Summæ : Quæst. XL, art. 2 et 3.

pour les lui soustraire et les perdre ? O Dieu ! qui ne voit qu'un tel Christ n'était pas recevable, et qu'au lieu de traduire la divinité et d'aider à son œuvre, cet étalage n'eût fait que dérober l'une et compromettre l'autre ? Quel signe en effet pour un Dieu, que de paraître ou si indigent ou si avide de ce que les hommes peuvent posséder de plus bas, de ce qu'ils recherchent avec d'autant plus de passion qu'ils sont moins éclairés et moins sages, et de ce qui, servant utilement à quelques-uns, n'est pour le plus grand nombre qu'une occasion, sinon une cause de corruption morale et physique ? Puis, cette richesse eût créé des ressources et par suite fondé une vraie puissance humaine. Or, faire quelque chose avec beaucoup, est-ce un acte étonnant où l'on puisse voir une force qui nous dépasse ? Mais avec rien faire quelque chose, faire beaucoup, changer la face du monde, fonder l'Église, constituer et ordonner cette création nouvelle qui surpasse l'ancienne en beauté et qui, après avoir rempli les siècles qu'elle illustre, entre de plain pied dans l'ordre des réalités divines et immuables, est-ce d'un homme ou d'un Dieu ? L'humanité entière a répondu. Tertullien avait donc raison de dire : « Si j'ai devant moi un Christ sans gloire, sans noblesse apparente, sans honneur au dehors », un Christ dénué, appauvri, sans ressources, « c'est là mon Christ à moi, le vrai, l'unique, celui que les Prophètes ont annoncé et que dépeignent les Écritures [1] ».

Toutefois, vous le comprenez, la suprême convenance de cet état ne le rendait ni moins rude, ni moins douloureux pour l'Humanité sainte : et c'est précisément parce qu'il était rude, douloureux, abject, qu'il lui seyait si bien et qu'elle l'avait choisi. Jésus-Christ fut donc pauvre ; mais comme il convenait aussi, sa pauvreté atteignit en tous

1. Si inglorius, si ignobilis, si inhonorabilis, meus erit Christus : talis enim habitu et adspectu annuntiabatur. Advers. Marcion. Lib. III, cap. 17.

sens des proportions où nulle n'est parvenue et ne saurait jamais parvenir [1]. Il naquit pauvre, de parents pauvres, dans une pauvre étable, n'ayant pour berceau qu'une crèche, et de pauvres langes pour vêtements. Il fut pauvre en Égypte et resta pauvre à Nazareth : il fut pauvre dans sa vie cachée et pauvre encore dans sa vie publique. Il s'entoura de pauvres et se choisit de pauvres disciples. Lui qui donne la pourpre aux rois, il n'avait qu'une pauvre robe de laine ; lui qui nourrit les anges et les oiseaux, il souffrait de la faim ; lui qui crée les soleils, il endurait le froid ; lui qui n'a qu'à ouvrir la main pour enrichir toute créature [2], il n'avait pas même une obole pour acquitter le cens ; lui dont les séraphins sont le marchepied vivant, il n'avait pas une pierre où reposer sa tête [3]. A la fin, il n'eut plus absolument rien, ni son peuple qui se révoltait. ni le chef élu de son Église qui le reniait, ni les apôtres qui l'abandonnaient, ni son honneur qu'une condamnation publique lui enlevait, ni sa puissance qu'il laissait manifestement succomber sous les efforts conjurés de l'enfer, ni sa force qu'il livrait comme une proie à l'agonie et à la mort, ni sa beauté, ni même sa forme humaine disparues sous les plaies saignantes et le désordre des chairs déchirées, ni son sang qu'il versait jusqu'à la dernière goutte, ni sa vie qu'il donnait à qui voulait la prendre, ni sa mère dont il se dépouillait en faveur de saint Jean, ni même son Père céleste, toujours présent en lui sans doute, toujours et indissolublement un avec lui, mais dont il tenait à distance et séparée de lui, autant qu'il se pouvait, toute l'influence sensible, d'où vient qu'il poussait ce cri : « Dieu ! mon « Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé [4] ? »

1. La Bienheureuse Angèle de Foligno est une des saintes qui ont le plus profondément sondé ce mystère de la pauvreté de Jésus, et en ont parlé de la manière la plus exacte et la plus saisissante. Voy. le chap. 59e, édit. Hello. — 2. Psalm. CXLIV, 16.

3. Luc IX, 58. — 4. Psalm XXI, 1. — Matth. XXVII, 47.

Est-ce assez? La quitte-t-il sur la croix? la quitte-t-il du moins au sépulcre cette tant aimée compagne de toute sa vie! Ah! la justice éclate enfin, et cette splendeur intime du Christ qui, depuis trente-trois ans demeurait enveloppée et captive, commence de se faire jour. Jésus se dresse tout vivant, à jamais victorieux de la mort, radieux, éblouissant, divin. C'est par miracle qu'il ne remonte pas tout de suite à la droite de son Père, seul lieu qui lui puisse à présent convenir. Il est contraint enfin de sortir personnellement de son premier état de pauvreté, et de partager l'opulence de son Père comme il partage sa gloire. Et cependant, par un secret que son amour demande à sa sagesse et dont il obtient de sa toute-puissance la prodigieuse exécution, il trouve moyen d'accommoder en lui ces deux conditions apparemment contradictoires d'être divinement riche au haut des cieux, et de demeurer encore, et jusqu'au dernier jour, humainement pauvre sur la terre. Jésus reste pauvre dans l'Eucharistie où son corps naturel est présent; il reste pauvre dans l'Église qui est son corps mystique.

Certes, vous pouvez bien voir qu'il est pauvre dans l'Eucharistie. Regardez-le dans son tabernacle, ce Jésus qui illumine toute la Jérusalem céleste. Quel entourage! quel séjour! quel état! quels abaissements! quels délaissements! Hélas! il faut ajouter quels traitements! Ce n'est pas l'injure seulement, c'est la profanation, ce sont toutes sortes d'abominations innombrables auxquelles il y est tous les jours exposé, et que presque chaque jour il endure. C'est un abîme de charité; oui, les anges s'y perdent; mais n'est-ce pas aussi un abîme de pauvreté; et lequel des deux vous semble plus profond que l'autre?

On ne saurait dire non plus si Jésus est plus ou moins pauvre dans son état d'Eucharistie que dans son corps mystique. Car comme il est prêtre dans ses prêtres, martyr dans ses martyrs et vierge dans ses vierges, il est pauvre

dans tous ces pauvres ; et les pauvres sont et seront toujours très-nombreux dans l'Église. Bien plus que chez les Juifs, ils y sont une institution, et telle, je veux dire si bien fondée et si essentielle, qu'aucune force ne la détruira, et qu'aucun âge ne la verra disparaître. La pauvreté chez nous fait partie de l'héritage reçu ; elle est un véhicule régulier de cette grâce qui nous fait vivre ; elle forme l'un des traits indispensables de la ressemblance de l'Église avec le Christ, et l'un des caractères de cette sainteté qui découle de cette ressemblance pour briller aux yeux du monde et le condamner, si elle ne parvient pas d'abord à le convaincre et à le convertir. Or, Jésus, qui est dans ce corps tout entier, est très-spécialement dans les pauvres qui en sont les membres principaux ; et, comme aux jours de sa vie mortelle, il y est pauvre de toute manière : pauvre d'esprit, pauvre de fait, pauvre de biens, de crédit, de puissance ; pauvre de joie extérieure, pauvre d'estime et d'approbation, pauvre de succès humain, hélas ! et surtout pauvre d'amour ; car en échange de celui qu'il donne et des services qu'il rend, et des grâces divines qu'il dispense, et de ce sacrifice de soi qu'il fait à tout instant et sans se plaindre et sans compter, vous êtes témoins que, la plupart du temps, il ne reçoit que l'ingratitude, l'indifférence, l'oubli, quand il ne reçoit pas l'outrage et la haine.

« Nous courrons, dit l'Épouse, à l'odeur des parfums « que tu exhales en marchant dans nos voies [1] ». Cela s'entend très-spécialement de la sainte pauvreté de Jésus. Vous ne la méditerez pas, vous n'en mesurerez pas l'étendue sans vous sentir irrésistiblement attirées à suivre toujours et avec ferveur et jusqu'au bout ce vœu de pauvreté que vous avez eu la grâce de faire : vous voudrez animer votre vie tout entière et vos œuvres de l'esprit qu'il suppose, signifie

1. Cantic. I, 3.

et contient; vous serez heureuses enfin de vous livrer sans cesse et sans réserve au mouvement divin de la vertu envers laquelle il vous oblige. Vous n'irez pas seulement au dépouillement et au détachement de ces biens périssables que votre Époux céleste a estimés comme rien et dont il n'a jamais voulu pour lui-même; mais, avec humilité, révérence et piété, vous pénétrerez dans le mystère de sa pauvreté intérieure, afin d'y communier, comme c'est le devoir d'une vraie épouse. Ainsi que je vous l'insinuais en vous exposant les degrés supérieurs de perfection où cette vertu de pauvreté s'élève et nous élève, vous vous désintéresserez, ne fût-ce que par le désir et par la volonté, de tout ce qui n'est pas purement Dieu. Tout ce qui est moins que lui, vous ne l'appellerez plus profit, ni richesse, mais détriment, comme dit saint Paul[1]; en tant du moins que cela pourrait faire obstacle à votre unino consommée avec Dieu. Oui, même en cet ordre des possessions élevées, spirituelles, intérieures, vous aimerez souvent à avoir moins que plus, de peur que, prenant trop d'attache à ce plus qui vous serait donné, vous méritiez qu'il vous échappe. Ah! vous voudrez être très-riches de Dieu. Ici l'ambition, la convoitise ardente la recherche passionnée est bien plus que permise; elle est conseillée ou plutôt ordonnée[2]. Dites la limite posée par Dieu à l'amour que les âmes lui doivent, je vous dirai où se doit arrêter le désir de le posséder. Ici l'excès pour nous n'est pas même la mesure. Croyez que si, par impossible, la très-sainte âme du Christ n'avait pas été créée tout d'abord dans cet état d'union hypostatique qui fait de la divinité sa possession immédiate et totale, et que d'ailleurs elle eût vu possible d'acquérir cette union, cette âme n'eût rien tant désiré; elle l'eût poursuivie à outrance et payée de n'importe quel prix. Ce serait donc mal entendre la pauvreté

1. Philipp. III, 7. — 2. Psalm. CIV, 4, et alibi passim.

d'esprit et l'humilité, avec qui elle n'est plus ici qu'une même chose, que de lui demander d'inspirer des désirs de Dieu moins fervents et moins magnanimes. Ce qui est dit de ceci par certains auteurs spirituels, spécialement par saint Jean de la Croix, s'entend des dons de Dieu, mais non de Dieu lui-même qui est toujours supérieur à ses dons et qui seul est la fin dernière. Et encore pour ce qui est de ses dons, outre qu'il y en a plusieurs qui ne se peuvent point séparer de la possession de Dieu, comme la grâce en ce monde et la lumière de gloire dans l'autre, et que dès lors, commettant un vrai péché si on ne les désirait pas du tout, on serait au moins très-imparfait si l'on n'en avait qu'un médiocre désir ; outre cela, dis-je, et étendant cette doctrine aux dons de Dieu quels qu'ils soient, le pauvre qui sait, il est vrai, ne les mériter jamais, les demande cependant souvent et même avec ardeur; non pas pour la consolation qu'il espère y goûter, mais surtout à raison du secours qu'on y trouve pour s'élever plus haut dans la connaissance et dans l'amour de celui qui les fait, et qu'on ne connaît, qu'on n'aime jamais ni trop, ni même assez[1].

Nous ne dirons plus qu'un mot, et n'alléguerons plus qu'un motif. Cette pauvreté religieuse qui vous rend si bienfaisantes à votre famille surnaturelle, qui vous dégage, qui vous délivre et vous spiritualise, qui établit entre vous et Dieu des relations si touchantes et fait de vous les vraies images de la divinité; cette pauvreté qui vous met en communion pratique avec la vie de Jésus et marque ainsi la fermeté, la profondeur, la générosité de votre amour pour lui, elle vous associe encore à son œuvre et vous donne la vertu d'y coopérer puissamment. Œuvre de répa-

1. On peut voir comme la sainte Église, notre Maîtresse en la prière, nous fait demander ces dons de Dieu dans les Oraisons du Missel et du Bréviaire, qui étant sa prière officielle, sont la règle de nos conduites et de nos sentiments.

ration et de rédemption, œuvre d'illumination et de sanctification, œuvre de réconciliation et de paix universelle dans la vérité et dans l'amour : c'est l'œuvre du Christ, mais aussi celle de ses pauvres ; c'est l'œuvre et l'effet ici-bas, l'effet naturel et immanquable, de leur commune pauvreté.

Vous qui avez tout quitté, renonçant par vœu à jamais rien posséder sur la terre, vous réparez, pour votre part, ce monde d'iniquité dont la richesse terrestre est et sera jusqu'à la fin l'odieuse et infatigable productrice. Ah ! que cette certitude (car c'en est une), que cette vue (car vous l'avez), doit vous rendre léger le fardeau de vos privations et de toutes les souffrances qu'elles amènent ! Je suis pauvre et je pâtis ; oui, mais par là « je finis d'accomplir en « moi ce qui manque encore à la passion du Christ [1] » ; je continue cette passion bénie, je la localise, je me l'approprie, je l'étends et je l'applique à d'autres ; et de ma vie volontairement dénuée, comme d'un de ces autels catholiques où Jésus est encore immolé, mon sacrifice monte jusqu'à Dieu pour lui rendre un peu de la gloire que lui ravit incessamment l'idolâtrie de l'or et du bien-être.

Et en même temps qu'il fait cela, le pauvre éclaire et sanctifie les hommes. Il maintient l'Évangile en professant si notoirement ce qui s'y trouve de plus vigoureux, de plus ardu, de plus parfait. Il prouve la réalité de la grâce, un secours surhumain donnant seul le moyen de faire des œuvres surhumaines, et surtout de vivre persévéramment dans des états où la nature est ainsi sacrifiée. Il honore la vertu de la prière et des sacrements, qui sont manifestement et exclusivement les viatiques de sa route et les soutiens de sa force. Il prêche : même en se cachant, même en se taisant, il annonce la bonne nouvelle et enseigne Jésus-

1. Coloss. I, 24.

Christ. Il dit, et par le seul fait du singulier état où il persiste, que le vrai bonheur n'est pas là où le rêvent les mondains, là où ils s'obstinent à le chercher, encore que jamais ils ne l'y trouvent. Il dit que l'on peut vivre en joie sans s'attacher à rien de ce qui est sur la terre, et même que moins on s'y attache, plus on a de joie. Il est le garant des promesses divines, le commentateur éloquent du mystère de la croix, le prophète du ciel et le témoin anticipé des délices qu'on y savoure. Il porte les âmes en haut. Il apprend l'aumône aux riches et la patience à toute cette foule humaine qui forcément subit la pauvreté. Il oblige les uns à réfléchir, et convie les autres à espérer : il fait que ceux-là se souviennent de l'enfer, et que ceux-ci attendent le paradis.

Et c'est par là qu'il travaille à cette grande réconciliation que les séparations haineuse causées par le péché ont rendue nécessaire. Jésus est venu apporter parmi nous le précepte, la grâce, et le secret de cette paix de tous avec tous, que Satan déteste et entrave, parce que, depuis qu'il est la haine, tout ce qui dit et donne l'amour et relie dans l'amour contredit sa passion, traverse son dessein, énerve sa puissance, et le blesse lui-même, non point au cœur, il n'en a plus, mais à la place où était le cœur, c'est-à-dire à l'intime de l'être. Les pauvres de Jésus-Christ n'ont pas cessé un jour de travailler à cette pacification universelle. Que de fois d'abord ils ont sauvé l'Église, trésor et source de toute paix ! Dans un songe demeuré célèbre, le grand Pape Innocent III vit chanceler les murs de l'église du Latran, mère et maîtresse, vous le savez, de toutes les autres églises du monde : il semblait que le temple allât s'effondrer. Mais un homme, un seul homme, et de chétive apparence, soutenait l'édifice. Cet homme, Innocent le vit bientôt réellement : c'était un pauvre, le père d'une innombrable famille de pauvres, François d'Assise, dont le Pape, d'abord

hésitant, approuva complétement la Règle[1]. Saint Augustin estime que, dans les derniers temps, des saints surgiront dans l'Église qui dépasseront en héroïsme tous ceux qu'elle aura vus, honorés et invoqués dans le cours des siècles précédents[2]. Ce sera sa gloire et sa force dans ces jours d'effroyable épreuve. Mais justement parce que l'épreuve sera effroyable, et que le mal, en la personne de l'antechrist, aura extérieurement vaincu les justes et mis la main sur tout, on peut être assuré que ces géants de vertu seront d'incomparables pauvres.

Si le monde le voulait, ces pauvres du Christ, qui sauvent l'Église, pacifieraient le monde. Il n'y a qu'un mal, racine de tous les maux, saint Paul le dit : c'est la cupidité[3]; il n'y a qu'un bien d'où tous les biens découlent, c'est la charité. Supposez l'esprit des pauvres de Jésus répandu et vivant dans le cœur de tous les hommes, la guerre cesse aussitôt, la guerre sociale surtout[4]; les bras ne servent plus aux hommes qu'à s'entr'aider et à s'embrasser; les classes, restant distinctes, parce que tel est l'ordre de Dieu, sont cependant unies, comme Dieu le veut aussi et le commande; elles s'obligent par de mutuels services et entretiennent des rapports amis. Parce qu'on ne cherche plus que le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste arrive par surcroît[5]. La fraternité vraie s'établit par l'amour, et la terre, malgré ses travaux durs et ses inévitables larmes, devient le vestibule du ciel. C'est jusque-là que porte cet oracle du Maître : « Bienheureux les pauvres « en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient « en propre[6] ».

1. Vita S. Francisci ap. Bolland. Loco jam cit. § XI.
2. De civit. Dei. Lib. XX, cap. 8. — 3. I Tim. VI, 10.
4 Comment ne pas rappeler ici la parole de saint Jacques : « Unde « bella et lites in vobis? Nonne hinc? ex concupiscentiis vestris. » Tout ce que, dans cette Épître, l'apôtre dit aux riches de sévère et de terrible, prouve ce que nous disons en faveur de la pauvreté.
5. Matth. VI, 33. — 6. Ibid. I.

DE LA CHASTETÉ

DE LA CHASTETÉ

Il n'est personne qui ne voie l'importance, au point de vue moral, des questions qui regardent le corps. La vie morale est toute dans l'âme : l'âme seule entend la loi ; seule elle a en elle-même, avec la possibilité de l'enfreindre, la puissance de l'observer, et d'y maintenir ou d'y réduire tout ce qu'elle a naturellement dans sa dépendance. Elle est le siége des vertus et par là même aussi des vices, étant d'abord le foyer de toutes ces passions qui, selon qu'elles sont réglées ou déréglées, produisent ces vices ou ces vertus. Mais qu'est-ce que la loi morale, sinon l'ordre vrai des rapports; et qu'est-ce que la moralité d'un être, sinon son ajustement volontaire et constant à cet ordre sacré? Or, s'il y a pour l'âme humaine un rapport nécessaire, incessant, prochain, délicat, certes c'est celui qu'elle a avec ce corps dont elle est la forme substantielle, le soutien, la vie, l'unité; ce corps sans lequel elle n'existe pas un instant sur la terre, et dont la mort elle-même ne la sépare que pour un temps, et par une violence dont le péché est l'unique cause. Tant de relations que l'âme subit ou noue sponta-

nément avec le monde extérieur se résolvent presque toutes dans cette relation première et capitale qui la lie à son propre corps ; d'autant que, mille fois contre une, c'est pour le service et au profit de ce corps qu'elle recherche tel ou tel objet, s'en empare et en use. C'est pour jouir qu'on veut posséder, surtout pour jouir sensiblement : le luxe est plus que le frère de la luxure, il en est le père et le pourvoyeur.

En outre, qui ne sait, qui ne sent à quel point, depuis qu'en délaissant Dieu, l'homme a perdu son équilibre, l'âme est naturellement inclinée vers le corps, pour ne pas dire enfoncée en lui ? Qui ne voit la place énorme qu'en chacun, mais surtout dans la foule humaine, la vie animale envahit et occupe ? Ce serait déjà beaucoup que cette vie eût tant d'exigences, et si asservissantes ; il y faut joindre l'audace, la fougue, l'excès et le succès, hélas ! des convoitises les plus désordonnées. L'Écriture dit le mot, qui est effroyable à force d'être vrai : depuis le péché, à cause du péché, l'homme est devenu chair, et cette chair même a corrompu sa voie [1].

Il ne se pouvait qu'à tant et de si graves questions, le christianisme ne donnât pas des solutions précises et péremptoires. Sur ce point comme sur tous les autres il a tout dit ; du moins tout ce qui nous importe en ce monde, en attendant qu'il nous dévoile là-haut tout ce que nous avons besoin de savoir pour être pleinement satisfaits. Le christianisme enseigne donc la dogmatique du corps ; il en formule la loi morale, il en raconte l'histoire, il en explique l'état, il en révèle la destinée dernière. Et tout cela, il l'enseigne comme le reste, magistralement, sans hésiter et sans permettre non plus la moindre hésitation, après qu'ayant prouvé sa compétence et exhibé son mandat, il a énoncé sa

1. Gen. VI, 3, 12.

doctrine. Puis, parce qu'étant lumière pour découvrir, il est en même temps grâce et vertu pour opérer, relevant avant tout le corps de cette chute, dont il n'est la victime que pour en avoir été d'abord le complice, il le guérit ensuite peu à peu de la langueur où ce premier relèvement le laisse encore, et l'assortit successivement à toutes les conditions réclamées par sa destinée. Au reste, l'exemplaire que le christianisme propose ici à l'homme, comme aussi le remède qu'il lui indique et lui livre, c'est la chair même du Christ; d'abord infirme et affligée à cause de l'iniquité dont elle porte innocemment et saintement la charge afin d'en acquitter la dette; puis délivrée, glorieuse et bienheureuse, après que cette dette est payée, et que l'amour du Père pour son Fils incarné peut suivre librement et totalement son cours[1].

Un mot savant et profond résume l'ordre que la loi morale prescrit à l'âme dans ses rapports avec le corps, c'est le mot de chasteté : il nomme tout à la fois un devoir et une vertu.

Dans le système classique, la chasteté se rattache à cette grande vertu cardinale qu'on appelle la tempérance; elle forme comme un domaine distinct de cette vaste région où la tempérance est maîtresse. En elle-même, elle est une habitude royale qui fait que l'âme tient sous son sceptre et dans une soumission complète, les actes, quels qu'ils soient, du corps, et jusqu'à ses mouvements. Elle est comme une alliée puissante, prêtant sa force à la raison, pour que, parmi tant de sujets que cette raison trouve en chacun de nous, et spécialement parmi nos organes, si facilement émus, si indisciplinés et toujours si près d'être rebelles, il

1. Saint Ignace d'Antioche parle de la chasteté comme d'un honneur spécial que l'on rend à la chair du Christ : « Si quis potest, in castitate ad honorem carnis Christi cum humilitate maneat. » Epist. ad Polycarp.

n'y en ait pas un seul qui n'attende ses ordres, ou du moins ne s'y range quand il les a prévenus. Et lorsque de morale et naturelle qu'elle est en faisant cela, cette vertu devient chrétienne et surnaturelle, outre que sa force grandit immensément, ce n'est plus alors la seule raison qu'elle sert, mais encore la foi, la vraie reine divinement sacrée, et de qui relève la raison elle-même. Si bien que, s'inspirant de cette foi et épousant sa cause, la chasteté enlace tout ce monde inférieur de notre corps dans des liens plus nombreux, plus fermes, plus serrés : liens de lumière et d'amour, qui l'obligent à des réserves et à des œuvres non plus sages seulement, mais saintes. Vous le voyez donc : elle met l'ordre, et un ordre divin, dans toute l'économie humaine organique, en tant du moins que cette économie est soumise à notre liberté et tombe sous la loi morale. Elle devient ainsi comme la main même de Dieu appliquée au corps de l'homme, et le gouvernant totalement, toujours et sans contestation.

C'est une vertu austère, forte, mâle, jalouse, délicate, difficile, et tout ensemble pleine de délices.

Elle est austère, parce que maintenir la paix et l'harmonie dans ce corps divisé et orageux que le péché nous fait, c'est positivement le dompter, et l'on n'y parvient pas sans le traiter durement, il faut dire, sans le maltraiter. Chasteté, châtiment, même en français, quoique moins évidemment qu'en latin, qui est la langue à laquelle ces termes appartiennent, ce sont deux mots germains, nés de la même racine, et exprimant une idée analogue, quoique le second dise plutôt le moyen employé et le premier l'effet obtenu. C'est aussi une vertu forte : il le faut pour qu'elle soit austère et s'acquitte de son rude office. Il le faut de plus, pour qu'elle résiste aux séductions dont elle vit entourée ; car elle a cela de propre qu'on ne l'assiége guère que par flatterie, et que l'arme la plus redoutable que son ennemi

ait coutume d'employer contre elle, ce sont des tendresses et des caresses. Et de là vient que c'est une vertu mâle. Ce qui est si souvent recommandé dans l'Écriture, d'être homme et d'agir virilement[1], est ici d'une application directe. Aussi a-t-on coutume d'appeler efféminés ceux à qui manque habituellement le courage d'être chastes. C'est encore une vertu jalouse : jalouse à cause de Dieu dont elle défend les intérêts, dont elle fait l'œuvre, dont elle maintient l'empire. Son œil est comme une flamme, sa main comme une torche embrasée : elle tient de ce chérubin qui garde l'entrée du paradis terrestre. Et en même temps elle est d'une délicatesse incroyable. Tout armée qu'on la voit, et toujours prête à guerroyer, elle ressemble aux colombes qui fuient rien qu'à entendre le bruit d'un pas : on dirait une fleur qu'une brise émeut, dont un rayon trop vif fait incliner la tête et qui meurt sous l'étreinte de la moindre gelée. Elle est timide, elle rougit aisément; elle aime l'ombre et se tient à l'écart; elle vit de discrétion, de précaution, de régime. Sous ce rapport, il n'y a pas de vertus qu'elle ait plus de goût à fréquenter que l'humilité, la mortification et la prudence. Mais cela prouve que, comme nous le disions, elle est très-difficile. D'abord c'est une vertu complexe, qui en suppose bien d'autres, et ne peut ni se passer de leur concours, ni vivre hors de leur compagnie[2]. De plus, elle oblige l'homme à des efforts constants. Ce ne peut être une vertu qui chôme ni qui s'endorme. Saint Jean Climaque la nomme « une sublime négation de la nature, ou plutôt une victoire remportée sur elle, et un noble défi jeté par un corps mortel à ces Esprits célestes qui ne peuvent pas mourir[3] ». Tout cela n'indique rien d'aisé. Néanmoins,

1. Jos. 1, 18. — Psalm. xxx, 25, et passim.
2. Quisquis coram Deo castitatem sese servaturum professus est, omni debet præcingi virtute Dei sanctâ. S. Clemens P. Epist. 1, ad Virg. cap. 3.
3. Grad. xv.

malgré ce labeur, auquel on comprend assez que la souffrance vient souvent se joindre, c'est une vertu pleine de délices. Justement parce qu'elle fait répudier et dédaigner les voluptés d'en bas, elle fait mériter celles d'en haut, et prépare l'âme à les sentir. Au livre des Cantiques, l'Épouse « monte du désert »; elle quitte la terre et ses plaisirs; elle s'appuie sur son bien-aimé qui lui est devenu toutes choses : elle est donc chaste, totalement chaste. Or, que dit l'Esprit-Saint, et dans quel état la voit-il? « Elle est inon-« dée de délices, et son âme, toute fondue, s'écoule comme « un ruisseau de joie[1] ».

Dans une mesure que chacun sait, la chasteté est un précepte. Si en nous le corps devient le maître, ne fût-ce qu'un instant, c'est un désordre, et le renversement de l'homme moral. Le ciel ne reçoit pas d'êtres découronnés : il faut que l'âme humaine garde l'empire ou périsse. Rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux[2]; ni la chair ni le sang n'y peuvent avoir accès[3]; et ceux que leurs passions livrent au sang et à la chair sont laissés et précipités. « Dehors les chiens et les immondes », dit Jésus-Christ dans l'acte de sa judicature suprême[4].

Quel que soit donc l'état où notre vocation nous place, nous devons garder avec scrupule la chasteté qui y correspond.

Mais l'Évangile révèle et prêche une chasteté bien plus excellente; et comme Jésus y donne le conseil de renoncer pour lui à tous les biens qu'on nomme richesses, il y conseille également de répudier pour son amour l'usage même de ces plaisirs sensuels, dont il suffit, dans des états moins saints, d'user avec sobriété. Je n'ai point à vous prouver l'opportunité d'un tel conseil au point de vue de la pureté,

1. Cant. VIII, 5. — 2. Sap. VII, 25. — 3. I Cor. XV, 50.
4. Apocal. XXII, 15.

de la dignité, de la liberté et de la paix des âmes. Tout se voit d'emblée ici, et dans une lumière évidente. Or, c'est là la chasteté parfaite; et quand on l'a toujours gardée, elle constitue cette sainte virginité qui est comme la perle précieuse de la nouvelle alliance, et y forme le premier lien de l'humanité avec Dieu; car c'est à elle, après l'amour, que nous devons Jésus-Christ. Qui ne comprend dès lors que tous les disciples du divin Maître la louent, l'exaltent, la chérissent; et que tout le long des siècles, beaucoup d'entre eux s'y dévouent à la vie, à la mort : oui, à la mort; car comme la foi, dont elle n'est d'ailleurs qu'un fruit exquis, la virginité a ses martyrs et les compte par milliers.

Mais quiconque a compris le trésor caché dans cette vertu, éprouve le besoin de le placer sous bonne garde, et quelle meilleure garde qu'un vœu? Si le vœu est déjà de mise pour séparer l'âme des biens extérieurs, combien plus viendra-t-il à propos pour la défendre contre les sollicitations et les défaillances de la chair! On veut ici un mur, et un mur infrangible; c'est pourquoi on en pose le fondement hors du temps : on met sur son sacrifice comme un sceau inviolable : on se donne pour toujours à Celui qui est toujours : car, tandis qu'on livrait ses biens en se constituant pauvre par vœu, en vouant la chasteté, on commence de se livrer soi-même. L'offrande est donc meilleure, plus digne de Dieu, et éternellement plus profitable à l'âme. Ce vœu, tous les religieux le font, et ils ne sont religieux qu'à la condition de le faire : c'est leur sûreté et leur honneur. Et encore bien qu'ils promettent seulement par ce vœu de renoncer pour jamais à ces sortes de joies sensibles qui sont la matière spéciale de la vertu de chasteté (ce qui est immoler à Dieu leur corps); de fait cependant, ils embrassent aussi et avant tout cette chasteté supérieure de l'âme, sans laquelle l'autre servirait de peu, impliquât-elle une virginité véritable. En effet, écrit saint Thomas, « quand l'âme

s'unit spirituellement à certaines choses (et par exemple, par l'imagination, la mémoire, la pensée, l'affection, le désir), il peut y avoir là pour elle une sorte de délectation. L'âme la modère sans doute si elle est chaste; mais si, pour n'être pas ainsi modérée, cette délectation passe les bornes, cela constitue ce que l'Écriture nomme une fornication intérieure, et partant une grave impureté. Si donc, continue le saint docteur, l'âme qui se délecte légitimement dans l'union spirituelle avec Dieu, s'abstient au contraire de chercher du plaisir en s'unissant aux créatures en dehors de l'ordre divin, elle est spirituellement chaste, et fait dès lors partie de ces vierges dont saint Paul écrivait : « Je « vous ai fiancés comme des vierges chastes, à l'unique « époux qui est le Christ [1] ».

En somme, et considérée sous son aspect pratique, la chasteté proprement dite n'est que le respect religieux que l'âme a pour son corps, par amour pour ce Dieu qu'elle a épousé en Jésus-Christ : et là est la matière du vœu de chasteté : tandis que la vertu faisant d'abord garder exactement tout ce qui est compris sous le vœu, porte ensuite l'âme à s'épurer elle-même de plus en plus, en se détachant et en se privant autant que possible de toute délectation irrégulière prise d'une manière quelconque en un être créé quel qu'il soit, et surtout en soi-même : ce qui revient à dire qu'elle étend à l'être humain tout entier cette vigilance et cette réserve où le vœu maintient l'âme à l'égard du corps.

Après ce que nous avons dit dans la première partie de

1. In quâdam spirituali conjunctione mentis ad res aliquas consistit quædam delectatio, circa quam est quædam spiritualis castitas metaphoricè dicta, vel etiam spiritualis fornicatio, similiter metaphoricè dicta. Si enim mens hominis delectetur in spirituali conjunctione ad id cui debet conjungi, scilicet ad Deum; et abstinet se ne delectabiliter aliis conjungatur contrà debitum divini ordinis, dicetur castitas spiritualis, secundùm illud. (II ad Corinth. II) : « Despondi enim « vos uni viro virginem castam exhibere Christo. » Summ. 2da 2dæ. Q. CLI, art. 1, 10.

ce livre sur la sainte crainte de Dieu, dont l'un des effets principaux est, selon l'Écriture, de clouer la chair de l'homme et de fixer ses emportements [1]; après nos entretiens sur les vertus d'humilité et de mortification; enfin après tant de conseils donnés pour vous armer contre les tentations, parmi lesquelles celles qui attaquent la chasteté occupent une place considérable, nous n'avons pas, ce nous semble, à parler longuement des devoirs particuliers qui se réfèrent à la chasteté. Il n'y en a guère sur lesquels une conscience chrétienne et surtout religieuse soit plus habituellement éclairée ou le puisse être plus aisément. L'instinct même est ici une lumière suffisante : au besoin (et ce besoin est plus rare et moins grand qu'on ne pense), on a, pour achever de s'instruire, bien des livres de spiritualité où les détails abondent. J'ose ajouter que dans la morale chrétienne et la science de la perfection, il n'y a pas une matière où le divin amour enseigne les âmes plus naturellement, plus efficacement et tout ensemble plus chastement, ce qui importe plus que tout le reste. Il fait mieux qu'enseigner; il fait sentir ce qu'il enseigne, goûter ce qu'il a fait sentir, et pratiquer, pratiquer constamment et à plein cœur ce qu'il a fait goûter.

Vous renvoyant donc à ce maître, sans dédaigner les autres ni les exclure, nous croyons plus à propos de contempler d'abord au grand jour de la foi, ce corps ou plutôt tout cet être qui est vous-mêmes, et que la sainte profession religieuse vous oblige à conserver inviolablement chaste. Nous en considérerons l'état chrétien, c'est-à-dire la dignité étonnante, les dotations merveilleuses, les mandats tout célestes : les caractères très-saints : autant de titres évidemment à ce qu'on ait pour lui plus que de la révérence. Après quoi, élevant encore nos regards, nous chercherons à décou-

1. Psalm. CXVIII, 16.

vrir quelque chose des perfections infinies, souverainement attrayantes et décidément triomphantes de cet Époux sublime pour l'amour de qui vous avez voué de demeurer toujours chastes, et à qui le vœu de chasteté vous consacre et vous lie. Ou nous nous trompons bien, ou vous ne nous suivrez pas dans cette double étude sans sentir s'allumer dans votre cœur la passion d'être vierges à jamais, et de vous virginiser chaque jour davantage.

I.

La première chose qui frappe quand on cherche dans l'homme les fondements de ce respect religieux qu'il se doit à lui-même et qui est comme l'essence de la chasteté soit corporelle, soit spirituelle, c'est que cet homme est tout entier la propriété de Dieu. La raison voit cela et l'affirme ; mais quelle splendeur la foi ajoute à cette vision, quelle force à cette affirmation ! La propriété que nous avons ici-bas de nos biens n'est guère qu'une apparence. Dans l'humble mesure où nous l'exerçons, ce droit de posséder est sans doute très-réel. Dieu lui-même l'a établi et entend qu'on le respecte : il y va de l'ordre public et de la vie des sociétés. Ce droit vaut donc pour ce monde et fonde des faits très-légitimes. Mais qui ne voit que, limitée de toutes parts, notre manière de posséder est caduque par mille endroits? Dieu seul est véritablement propriétaire ; il possède parce qu'il crée ; et parce que lui seul peut dire : « Mon œuvre », lui seul aussi peut dire : « Mon bien ». L'homme est la chose de Dieu parce qu'il est la créature de Dieu. C'est

une propriété absolue d'où dérive une appartenance absolue[1].

Dieu nous possède essentiellement, c'est-à-dire par le fait même de sa nature et de la nôtre. Il nous possède totalement, non pas seulement par les surfaces, ou en partie, ou pour un temps, ou jusqu'à un certain point : outre que c'est tout son être qui nous possède, son domaine atteint notre fond, prend nos racines, embrasse toute l'étendue réelle et possible de notre être, de notre vie, de nos puissances et de nos actes. Il est fondé sur tous les titres, il s'exerce toujours, à tout instant, sous toutes les formes, à travers tout, malgré tout; d'une manière enfin si souveraine que, comme Dieu a pu à son gré nous tirer du néant ou ne nous en tirer point, il pourrait nous y replonger, si tel était son bon plaisir. Et, vous l'entendez bien, ce domaine de Dieu est actif : le droit de Dieu sur nous n'est jamais à l'état de pouvoir inerte ou de principe inappliqué : nous posséder, pour lui, c'est nous tenir; et nous tenir, c'est nous saisir : Dieu nous saisit actuellement, il nous saisit continuellement.

Même quand, par le droit d'usage qu'on y a joint bénévolement, un dépôt profite à celui qui l'a reçu, il ne dépouille en rien celui qui l'a donné en garde. Celui-ci demeure toujours l'unique propriétaire, tandis que le dépositaire ne le devient jamais : le dépôt reste un dépôt, et l'on en rendra compte. Tel est au regard de Dieu l'homme doué de liberté et moralement maître de lui-même. Pas plus que la liberté, le péché, qui en est l'abus, ne soustrait l'homme à Dieu. Le

1. Est-il besoin de faire observer que ce que nous disons de la propriété qu'a Dieu de toutes choses n'infirme en rien ce que nous avons dit dans le traité précédent touchant sa pauvreté? Il est clair en effet que tout absolue qu'elle est, cette propriété ne lui profite à aucun titre et ne correspond à aucun besoin qui soit en lui : elle ne saurait dés lors constituer pour lui ce que nous avons coutume de nommer une richesse.

pécheur n'est pas moins possédé par Dieu que le juste, quoiqu'il le soit tout autrement; et, à certains égards, on peut dire qu'il l'est davantage, puisque de cette main très-douce qui le tenait et qui le tient encore, le malheureux a trouvé le secret de se faire une chaîne effroyable[1]. Ce n'est pas tout. Dans son principe, ou du moins dès son début humain, le péché est devenu pour Dieu l'occasion de faire une chose qu'on eût cru impossible. Il semblait impossible que rien pût s'ajouter jamais à la propriété essentielle de Dieu sur toutes ses créatures. Le mystère de la rédemption du monde par le Christ double pourtant en droit cette propriété primordiale, puisque ce que Dieu possède déjà, il le rachète ainsi, le paie et le reprend.

Qui mesurera donc la profondeur, la sublimité, l'immensité, l'inviolabilité de ce double domaine de Dieu sur nous tous, et de cette double appartenance qui en résulte et nous fait siens? « Vous n'êtes point à vous », dit saint Paul aux chrétiens[2]. Voyez jusqu'où va cette parole.

Or, essayez de contempler l'homme sous cet aspect, je dis vous-même et les autres, car il s'agit d'un fait commun : abstraction faite du reste, regardez l'homme comme la propriété de Dieu, comme l'objet du droit de Dieu, comme sa chose; et dites s'il ne revêt pas aussitôt à vos yeux un caractère d'élévation, d'importance, de beauté morale, presque de majesté, qui incline ou plutôt oblige l'âme au respect, aux égards, aux réserves, enfin à tous ces sentiments et à ces actes qui se lient à la chasteté et en sont l'expression en même temps que l'exercice.

Qui méprisera, mais surtout qui revendiquera, qui prétendra s'approprier cet être que Dieu possède en propre? Qui usera de lui sans discrétion, sans ménagements, sans

1. Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Hebr. x, 31.
2. I Cor. vi, 19.

règle, par passion, par caprice, par égoïsme? Qui en abusera surtout pour le mal? Il est sûr que toute faute contre la chasteté implique, au moins dans une mesure, l'oubli actuel de cette appartenance divine. Nous en devons conclure que l'un des meilleurs garants de cette vertu, c'est cette pensée fortement méditée et cette vue habituellement gardée. Saint Paul en juge ainsi, puisque, après avoir dit : « Vous n'êtes plus à vous, car vous avez été achetés d'un « grand prix », il en tire cette grave conséquence, qui revient juste à notre conclusion : « Glorifiez Dieu et portez-« le dans votre corps [1] ».

Mais l'homme n'est pas seulement divinement possédé, il est divinement aimé. C'est là pour lui comme une seconde investiture, un surcroît de dignité, et par suite un titre nouveau à être sincèrement révéré et chastement traité. Personne n'ignore le prix que l'affection ajoute à la valeur des choses. Un rien qui est aimé devient un bien considérable : à le regarder en lui-même, peut-être l'eût-on pris sans scrupule : si l'on y sait un cœur attaché, la pensée de le dérober commence de faire horreur.

Dans ce touchant et foudroyant apologue dont Nathan se servit pour confondre et convertir David, il parle de ce que valait pour le cœur du pauvre qu'il met en scène, cette petite et unique brebis en laquelle consistait sa fortune. Certes, en soi, c'était peu ; mais ce pauvre avait acheté et nourri cette brebis, il l'avait vue grandir au milieu de ses fils; elle mangeait de son pain, et buvait dans le vase où il buvait lui-même; la nuit elle dormait dans son sein; enfin, dit le Prophète, « elle lui était comme une fille [2] ». Pour le dire en passant, n'est-ce pas là notre histoire, et, au regard de la sainte Providence, chacun de nous n'est-il pas cette brebis? Mais quel abri, il faut dire quel sanctuaire

1. I Cor. VI, 10. — 2. II Reg. XII.

pour cette innocente créature, qu'une tendresse si légitime, si vive et si témoignée ! Et quel mur de défense un tel amour semblait-il devoir élever entre elle et la rapacité de cet étranger sans entrailles qui roulait dans son âme l'affreux dessein de la ravir? Et s'il la ravissait malgré tout, de quel crime était-il coupable?

Ah ! si l'affection sortie du cœur d'un homme peut élever une pauvre petite bête jusqu'à la rendre de droit inviolable, que fait de l'homme, qu'ajoute à l'homme, jusqu'où grandit l'homme l'amour de Dieu pour lui? Les physiciens supputent le poids de la colonne d'air que chacun de nous porte sur soi. Qui dira le fardeau d'amour sous lequel vit chaque enfant d'Adam? Saint Paul parle d'un « poids im- « mense de gloire » que, sans être écrasés ni chargés, les élus porteront dans le ciel [1] : sans doute comme on porte un vêtement royal ou un diadème. Ce fardeau n'est et ne saurait être que la révélation suprême et l'éclat de cet autre fardeau de charité divine qui, dans ce monde, forme comme la colonne atmosphérique des âmes, et sous laquelle nous vivons, marchons et opérons. « Mon amour c'est mon poids », disait saint Augustin [2]. Que pèse le cœur d'un Dieu? Or ce cœur, l'Ecriture l'affirme, il s'est posé sur l'homme [3], sur tous les hommes sans exception. Dieu ne nous voit pas seulement, il nous regarde ; il ne se borne pas à nous tenir, il nous embrasse : nul ne peut nous trouver, nous aborder, nous toucher hors de ce regard et de cet embrassement de notre doux Créateur. C'est là que nous sommes le jour, là que nous sommes la nuit : c'est là que nous sommes quand la tentation fond sur nous; c'est là que nous sommes quand les créatures traitent avec nous, pouvant nous séduire, hélas ! même quand elles viennent pour nous servir. C'est là que notre liberté fait ses choix, et,

1. II Corinth. IV, 17. — 2. Confess. lib. XIII, 19. — 3. Job. VII, 17.

lorsque ces choix sont mauvais, c'est de là qu'elle nous arrache et nous précipite. Quel désordre! quel mal! quel malheur! Y tomberait-on, croyez-vous qu'on y tomberait, surtout comme on y tombe, si, tenant l'œil intérieur ouvert, chacun ne considérait jamais ni soi, ni personne, en dehors de cet amour immense et saint qui nous enveloppe et nous protége en nous honorant? Et tiendrait-on toujours cet œil ouvert et attentif, sans que la main restât réservée, sans que le cœur demeurât chaste?

Ajoutez que cet amour de Dieu pour l'homme n'est ni inactif ni stérile. Dieu aime trop ardemment pour n'être pas très-ambitieux de rendre heureux l'être qui lui est cher. Par suite, il fait à l'homme une destinée sublime. On disait de Jean-Baptiste, à l'heure de sa naissance : « Qui pensez-« vous que sera cet enfant [1] »? C'était une interrogation, mais qui impliquait une espérance, et le soupçon, pour ce nouveau-né, de quelque destin merveilleux. On peut dire la même chose près de tous les berceaux : Qui pensez-vous que sera cet enfant? Si l'on prétend deviner son avenir terrestre, on se heurte à l'inconnu, et ce n'est pas d'ailleurs ce qui importe. Que si, attendant un peu pour avoir une réponse, on interroge l'enfant lui-même, je veux dire sa liberté, on n'aura jamais que des peut-être, car de ce côté tout est incertain. La plus droite volonté peut fléchir, le plus ferme dessein avorter; jusqu'à notre dernier soupir le succès de notre vie reste une question pendante. Mais du côté de l'amour, de cet amour qui nous prévient et nous domine; du côté de la volonté de Dieu, la réponse est prompte et précise. Dieu nous a faits pour lui; il entend nous avoir avec lui, et que nous voyions sa lumière, et que nous vivions de sa vie, et que nous savourions sa joie, et que nous soyons illustrés par sa gloire; et cela, hors du

1. Luc. 1, 66.

temps et de l'alternative, pleinement, paisiblement et pour l'éternité. Ce corps lui-même, que le péché a rendu tributaire de la mort et qui fatalement paie ce tribut, le tombeau, si avare, ne le pourra point garder cependant : la vie aura raison de la mort; et de cette poussière qui n'a plus de nom parce qu'elle n'a plus de forme et paraît n'être même plus une substance, le corps humain se lèvera vivant, jeune, splendide, immortel, pour partager la gloire et la félicité de l'âme. Tel est pour nous l'avenir et la vraie destinée. Sans doute, encore un coup, l'homme peut la manquer et se perdre ; mais si cela arrive, lui-même et lui seul l'aura fait ; il l'aura fait parce qu'il l'aura voulu, et il l'aura fait et voulu malgré Dieu. Oui, si, depuis le péché, on ne peut plus entrer dans le ciel sans se faire violence à soi-même [1], depuis Jésus-Christ, c'est-à-dire au fond depuis toujours, on ne peut plus descendre en enfer sans faire violence à Dieu. Dieu ne veut pas que ses créatures périssent [2] : il est leur fin, lui qui est la vie; éternellement il le sera. Aucun soleil n'attire à soi ses satellites comme Dieu, soleil vivant et centre universel, attire les êtres qu'il a créés. Nous vivons donc tous ici-bas, non-seulement dans la splendeur de cette destination divine, mais encore sous l'empire de cette ineffable et efficace attraction. Cet appel, cet attrait, c'est le fond même des choses; c'est ce qui se passe en tout lieu, en tout temps et pour tous; c'est l'œuvre principale de ces deux travailleurs dont Notre-Seigneur disait : « Mon Père opère toujours, et moi aussi j'opère [3] ». Je ne sais, mais il me semble que ces certitudes qui, pour la foi, sont presque des visions, donnent de l'homme une idée si haute et l'inondent de clartés à la fois si ravissantes et si redoutables, qu'il devient comme impossible à celui qui en subit l'impression, je ne dis pas de souiller pour si

1. Matth. XI, 12. — 2. Ezech. XVIII, 31. — 3. Joann. V, 17.

peu que ce soit un tel être, mais de ne l'estimer pas immensément et de ne lui rendre point toutes sortes d'honneurs.

D'autant que tout n'est pas futur ici. Dieu, qui exhorte l'homme à se lever matin, devance lui-même notre jour. Il n'attend pas que la raison s'éveille en nous et donne l'essor à notre libre arbitre ; pour lui, pour nous, il est pressé : tel est l'amour : en prenant ses avances, il prend ses sûretés. Ce n'est point assez qu'il ait la fin, il lui faut les prémices ; et comme il sera notre oméga, il veut être aussi notre alpha. Vous l'avez déjà vu, le baptême qui suit ordinairement et peut suivre toujours l'heure de la naissance humaine, est la prise de possession surnaturelle que Dieu fait de sa créature. C'est la divine saisie de l'homme au nom du Christ et de ses droits de Rédempteur. Cela marque l'enfant d'un sceau intérieur, spirituel, sacré, divin, ineffaçable ; et ce sceau, c'est le nom même de Dieu, dont la substance s'imprime dans l'être : nom divinement vivant, divinement vivifiant, nom plein de vérité, nom ruisselant de grâce. L'homme est par là si fort approprié à Dieu que, comparée à cette appartenance nouvelle, cette autre dont nous parlions et que nous déclarions déjà si profonde, semble n'être plus rien. Jugez-en : ils sont pour Dieu « des étrangers », et pour ainsi parler, des barbares, écrit saint Paul en qualifiant les non baptisés : « placés « hors de l'alliance », ils ne font pas partie de la famille, et « vivent comme sans Dieu en ce monde[1] ». Et cependant tout ce que nous avons dit demeure : c'est la vérité pure, et un seul iota n'en saurait être retranché. Mais alors qu'est donc ce rapport que le baptême fonde entre Dieu et l'homme ?

En outre, la destinée entière est là à l'état de semence :

1. Ephes. II, 12.

autre titre, et titre puissant aux respects. Qui honore-t-on, qui ménage-t-on comme une femme en voie d'être mère? Or, tout homme baptisé porte un Dieu dans son sein. La gloire n'est que l'épanouissement de la grâce, c'est-à-dire du germe divin que le baptême a déposé dans ce fragile enfant d'Adam. Si l'enfant meurt, ce qui est fait suffit; la moisson sort d'elle-même et mûrit soudainement au premier rayon du soleil éternel. Si l'enfant vit, la semence reste confiée à sa garde; il la devra défendre souvent et cultiver toujours, mais elle demeure en lui : elle fait plus; régulièrement elle y grandit sans cesse et y fait d'autant grandir Dieu. Dieu même a commencé cette œuvre; Dieu même, quoique non plus lui seul, entend la continuer et la mener à terme. L'homme est né divinement, il aura une croissance divine; et dès qu'il le voudra ou qu'on le voudra pour lui (car n'eût-il qu'un jour ou qu'une heure, tout enfant baptisé peut être enrichi de ce don), un sacrement nouveau lui conférera la virilité qui correspond à cette naissance et la plénitude de cette vie que le baptême inaugure en lui. Ce n'est pas tout encore, et qui pourrait tout dire? Pour être éternelle en son fond, cette vie surnaturelle subit en nous les conditions du temps; comme aussi, d'être en soi toute-puissante ne l'empêche pas de contracter par rapport à nous quelque chose de notre infirmité. En somme, comme la vie naturelle, elle doit être entretenue, il faut qu'elle soit nourrie; et, parce qu'elle est divine, divine aussi sera sa nourriture. L'aliment de la vie chrétienne, c'est le Christ, c'est-à-dire Dieu lui-même : le chrétien mange Dieu dans cette Eucharistie qu'il peut, si bon lui semble, recevoir tous les jours. Voyez-vous donc cet être! Vous le voyez sans doute et en même temps vous ne le voyez point, car Dieu seul, qui fait cette dignité de l'homme, est capable de la mesurer et peut-être de la concevoir. Ne parlons point des autres sa-

crements, encore que, selon l'adage scolastique, tous soient le bien de l'homme et institués pour lui ; l'Eucharistie suffit. L'Eucharistie existe, l'homme vit de l'Eucharistie : n'y eût-il pas d'autre raison, ne trouvez-vous pas que cet homme est un être sacré, et que, dès lors, le péché est exécrable, surtout le péché contre la chasteté ? Ne trouvez-vous pas que la chasteté elle-même, celle du corps, celle de l'âme, est le plus impérieux des devoirs ; qu'étant la plus indispensable pour nous des vertus, elle devrait être aussi la plus facile ; qu'elle devrait couler comme de source de notre baptême et de nos communions, et qu'enfin si parmi les vertus il y en a une qui, dans sa perfection la plus exquise et si l'on veut la plus héroïque, convienne à l'état surhumain où Dieu daigne nous placer, assurément c'est elle ? Non, dès qu'il y a un tabernacle, et à ce tabernacle une porte, et derrière cette porte une hostie, et devant cette hostie une table où on la mange, on ne peut plus être étonné du nombre des âmes qui, pour l'amour de Dieu, veulent demeurer vierges ; le prodige est qu'à chaque génération il n'y en ait pas d'innombrables. C'était au reste la vision du Prophète contemplant les temps messianiques, ce qui revient à dire eucharistiques : « Des pierres saintes seront dressées partout chez « ce peuple, disait-il : et quelle sera sa richesse, qu'y « aura-t-il surtout de beau parmi ses possessions, sinon « ce froment qui produit les élus, et ce vin mystérieux qui « fait germer les vierges [1] » ?

Nous n'avons pas fini pourtant : de ce baptême, de cette Eucharistie, de tout ce mystère de grâce, d'amour et d'appropriation divine, que résulte-t-il encore ? Nous ne devenons pas seulement le bien de Jésus, les images de Jésus, nous devenons ses membres et constituons son corps : saint Paul le dit expressément : « Vous êtes le corps du

1. Zachar. IX, 17.

« Christ [1] »; et ailleurs : « Ignorez-vous que vos corps « sont les membres du Christ [2] » ? Ainsi, vous l'entendez, c'est l'homme tout entier, âme et corps, qui entre dans le mystère et s'unit au Verbe incarné, comme en nous le corps est uni à la tête. Ce que les Pères enseignent de cette union est effrayant à force d'être hardi : et cependant c'est la vraie doctrine. Je vous ai cité ailleurs ce passage du pape saint Léon où il dit que « le corps du baptisé est devenu la chair du crucifié [3] ». Et Augustin commentant saint Jean : « Admirez, s'écrie-t-il, soyez dans la joie, nous voici devenus le Christ! S'il est le chef, nous sommes les membres; lui et nous, sommes un seul et même homme, l'homme total [4] ! » On pourrait faire cent citations pareilles.

La vérité est que nous ne saurons jamais en ce monde à quel point est réelle, à quel point est étroite, profonde, vivante, cette union qui nous lie à Jésus et fait de nous son corps. Parce que c'est une union mystique, la faiblesse de nos entendements, et chez plusieurs l'infirmité de la foi la fait trop souvent concevoir comme quelque chose d'imaginaire ou du moins de vague et d'abstrait, qui n'a guère de réalité en dehors de l'esprit qui le pense : or, le principe de cette union, sa source active, son soutien, sa substance, c'est cet Esprit-là même qui étant dans la Trinité adorable l'unité du Père et du Fils, est dans le mystère du Christ l'opérateur nommé de l'union inénarrable du Verbe avec la chair et, par suite, de la conception du Christ dans les chastes entrailles de Marie. Oui, le même Esprit qui fait l'unité merveilleuse de ce corps, de cette âme et de ce Verbe dont

1. I Cor. xv, 17. — 2. I Cor. vi, 15.

3. Susceptus à Christo Christumque suscipiens non idem est post lavacrum qui ante baptismum fuit, sed corpus regenerati fit caro crucifixi. Serm. xiv, de Passione.

4. Admiramini, gaudete! Christus facti sumus : si enim caput ille, nos membra; totus homo ille et nos. Tract. in Joann. Tr. xxi.

le nom sommaire est Jésus, ce même Esprit, disons-nous, et par la même vertu et avec une vigueur pareille naissant d'un même amour et allant à une même fin, fait l'union de notre être à tous avec le Christ, et par là, l'unité de son corps mystique. Mon Sauveur ! si nous oublions ce dogme, qui est le triomphe de votre miséricorde et le comble de notre gloire ; si, parce que notre charité languit, nous ne le regardons plus que de loin et à travers mille fumées terrestres qui en diminuent pour nous la grandeur et en ternissent la beauté, vous ne l'avez pas oublié, vous, dans les jours de votre vie mortelle. Vous ne le voyiez pas seulement dans la pleine clarté de cette science idéale qui vous découvrait tout, vous le voyiez par l'expérience et, comme saint Paul l'a écrit de l'obéissance, vous l'appreniez à vos dépens [1]. Oui, quand à Gethsémani une sueur de sang inondait votre corps, quand au prétoire des fouets impitoyables faisaient aller votre chair en lambeaux, quand surtout à la croix, noyé dans un océan de peines et vous poussant vous-même à ces limites extrêmes où la douleur est forcée d'expirer entre les bras de la mort, vous disiez : « Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé » ? quand vous ajoutiez aussitôt : Mais c'est juste, car je porte sur moi l'iniquité du monde, et ces péchés que je me suis appropriés crient tous qu'il convient de me traiter ainsi et de me tenir à distance [2] ; alors, ô amour des âmes, ô victime, ô Jésus, vous saviez, vous sentiez, tout votre être sentait si elles sont vraies, vivantes, effectives, cette union avec vous de vos membres pécheurs, cette incorporation à vous de toute l'humanité coupable et cette épouvantable solidarité qui en résulte entre vous et nous ! Or, de ceci, comme de tout le reste que nous avons exposé,

1. Didicit ex eis quæ passus est obedientiam. Heb. v, 8.
2. Deus ! Deus meus ! ut quid dereliquisti me ? Longè à salute meâ *verba delictorum meorum !* Psalm. XXI, 1

quelle est la conséquence morale rigoureuse, immédiate, indéclinable ? Tout le monde peut la voir ; mais parce qu'elle sort d'un principe si haut et si saint, le Saint-Esprit a voulu la tirer lui-même par saint Paul, et avec quelle énergie il l'a fait ! « M'emparant des membres du « Christ, s'écrie l'apôtre, irai-je les prostituer en en faisant « les membres d'un être immonde[1] » ? L'acte du vice impur est désormais un sacrilège : n'en devons-nous pas conclure que toute la grâce du christianisme aboutit à la chasteté ?

Toutefois, en comprenant mieux encore l'étonnante dignité où cette grâce vous élève, vous comprendrez davantage aussi avec quel soin sévère il vous faut garder cette vertu et avec quelle perfection vous la devez exercer. Comme le Christ en s'unissant à nous prend vraiment nos langueurs et jusqu'à l'image de nos fautes, nous avons part à ses grâces, à ses états, à ses relations, enfin à tout ce qu'il a comme homme et à tout ce qu'il est comme Dieu. Nous sommes à lui, il est à nous ; nous sommes en lui, il est en nous : c'est ce que vous pouvez lire à toutes les pages de l'Évangile.

Avant tout, Jésus-Christ est le séjour de Dieu. « La plé- « nitude de la divinité, dit saint Paul, habite en lui corpo- « rellement[2] » : c'est-à-dire, comme l'expose saint Thomas[3], réellement, substantiellement, totalement. Sa sainte humanité tout entière est le trône de cette divinité, elle en est le sanctuaire et le temple. Donc, à votre rang, dans votre mesure, au-dessous du Christ, à cause du Christ, par le Christ, mais comme le Christ, vous êtes aussi ce temple, ce sanctuaire et ce trône de Dieu. « Ne savez-vous pas », dit encore notre admirable apôtre à qui semble dévolu le pri-

1. Tollens membra Christi, faciam membra meretricis ? I Cor. VI, 15.
2. Coloss. II, 9.
3. Exposit. in Epist. S. Pauli in h. l.

vilege de nous éclairer toutes ces voies, « ne savez-vous pas « que vos membres sont les temples de l'Esprit-Saint qui « est en vous[1] »? Ainsi, nous sommes tous de vrais temples; des temples non-seulement dédiés à Dieu, mais habités par Dieu. Or, ce temple, enseigne Tertullien, a une gardienne qui est aussi une prêtresse, à savoir la chasteté, et elle en interdit l'accès à tout ce qui est impur et profane[2]. Il dit qu'ayant à garder ce temple, la chasteté y remplit les fonctions de prêtresse, parce que le simple respect ne suffit plus ici, et l'on ne peut plus se contenter d'égards, ni de réserves : il faut une vraie religion et des actes de culte : la chasteté requise se confond avec la sainteté. La maison de Dieu veut être sainte, et ne comporte rien que de saint[3]. Ah! si de l'ancien tabernacle, où Dieu n'habitait qu'en figure, l'Esprit disait pourtant : « N'abordez ce lieu qu'en « tremblant[4] »; si des cimes de ce Sinaï où Dieu ne siégeait qu'en la personne d'un ange, jaillissaient des foudres mortelles à quiconque osait approcher, qu'en est-il de ces temples vivants du Dieu vivant qui sont les membres de la sainte Église, étant d'abord les membres de Jésus? C'est pourquoi, si par malheur « quelqu'un souille et viole ce « temple, dit saint Paul, indubitablement Dieu le perdra[5] ».

Mais non-seulement le chrétien participe aux états du Christ, il entre dans toutes ses relations, spécialement dans les relations de sa sainte humanité avec les trois personnes divines.

Et d'abord comme le Christ, le chrétien est fils de Dieu,

1. I Cor. VI, 19.
2. Cum omnes templum Dei simus, illato in nos et consecrato Spiritu Sancto, ejus templi ædituus et antistes pudicitia est, quæ nihil immundum nec profanum inferri sinat, ne Deus ille qui inhabitat, inquinatam sedem offensus derelinquat. Tertull. De cultu fœminarum. Lib. II, cap. I.
3. Psalm. XCII, 5.
4. Pavete ad sanctuarium meum. Levit. XXVI, 2.
5. I Cor. III, 17.

ayant le droit de dire à Dieu : Mon Père! et ayant reçu l'Esprit de Dieu pour le dire avec efficace en même temps qu'avec vérité[1]. Oui, « nous sommes nés, non de la chair, « ni du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu[2] : « librement engendrés de lui par sa parole[3] », recevant par cette génération sa vie avec son nom; une vie qui, tant qu'elle dure en nous et y règne, comme c'est son droit, empêche que jamais nous ne péchions[4] et, nous maintenant dans l'innocence, nous fait marcher dans la sainteté. Dieu est lumière[5] : fils de Dieu, nous sommes donc « fils de « lumière[6] », et, comme l'écrit saint Paul, « lumière dans « le Seigneur[7] ». Alors quelle société possible entre cette lumière que nous sommes, et ces ténèbres que nous avons été[8]? Allume-t-on une lampe pour la cacher sous un boisseau[9]? Devient-on une étoile du ciel pour rester gisant sur la terre? Est-on fait Dieu pour vivre au-dessous même des hommes raisonnables[10]? Une telle naissance oblige. Déroger ici est un tel crime, qu'il devrait être inouï, sinon tout à fait impossible. Nous sommes les fils de Dieu; il nous faut donc marcher en ce monde droit et ferme, les reins ceints, l'œil ouvert, l'âme en haut, opérer dans la vérité, accomplir la justice, vivre enfin, comme dit l'Écriture, « d'une manière digne de Dieu[11] »; lumineux au dehors, lumineux au dedans, lumineux sous tous les aspects, lumineux par nos doctrines, par nos mœurs, par nos œuvres; ne pensant, n'aimant, ne voulant, ne faisant rien que Dieu ne puisse regarder, rien qui n'appelle son regard, rien où il ne prenne une complaisance et ne trouve une joie. Qu'est-ce à dire en définitive, sinon que, de corps, de cœur et d'esprit, tout enfant de Dieu doit être chaste?

1. Rom. VIII, 15. — 2. Joann. I, 13. — 3. Jacob. I, 18.
4. Qui natus est ex Deo non peccat. I Joann. V, 18.
5. Id. ibid. I, 5. — 6. I Thess. V, 8. — 7. Ephes. V, 8.
8. II Cor. VI, 14. — 9. Matth. V, 15. — 10. Psalm. XIII, 21.
11. Coloss. I, 10.

« O quelle est belle, s'écriait le Sage, quelle est belle la gé-
« nération des âmes chastes toute rayonnante de clarté[1] ! »
Lumière, chasteté, vie divine, vie chrétienne, aux yeux de Dieu c'est tout un.

Nous sommes les fils du Père : et que sommes-nous au Fils ? ses épouses. « Le royaume de Dieu, dit l'Évangile, est « semblable à un Roi qui fit des noces à son fils[2] ». Dieu veut épouser toute l'humanité dans la foi[3] : il nous fait déclarer ce dessein dans les Écritures, et c'est pourquoi il nous envoie son Verbe. Le Christ est l'Époux, et il vient comme Époux[4]. Lui qui est la vie[5], il veut que nous ayons cette vie et que nous en ayons l'abondance[6] : il la donne donc en se donnant ; c'est ce qui nous fait vivre ; et il en donne aussi l'abondance, afin que tout réceptacle de vie devienne source de vie. Quiconque entre dans la race est capable de la propager. En unissant l'homme au Verbe, la foi le virginise[7] : en vivifiant cette foi et en scellant cette union, la charité le rend fécond. En somme, toute créature surnaturalisée, adoptée, déifiée par la foi, devient la sœur du Christ, et dès que sa foi s'épanouit en amour, cette sœur devient une épouse : ma sœur qui es mon épouse », dit-il dans le Cantique[8].

Il y a sans doute ici des degrés, il y en a d'innombrables : ils répondent justement aux degrés de la charité, et peut-être y en a-t-il autant que d'âmes qui aiment. Quels que soient d'ailleurs l'état humain et les rapports qu'il fonde du côté de la terre, dès qu'une âme est en grâce avec Dieu, elle est l'épouse de Jésus-Christ ; car l'épouse, dit saint Bernard, « c'est toute âme qui aime[9] ». Celle-là même

1. Sap. IV, 1. — 2. Matth. XXII, 2.
3. Sponsabo te mihi in fide in sempiternum. Ose. II, 20.
4. Joann. III, 29 et passim. — 5. Id. XIV, 16. — 6. Id. X, 10.
7. Fide purificans corda eorum. Act. XV, 9.
8. Cant. IV, 9.
9. Sponsæ nomine censetur anima quæ amat. Serm. VII, in Cant.

qui a trouvé bon de donner à l'un des fils de la famille humaine ce nom sacré d'époux, n'a donc pas perdu pour cela le droit d'appeler ainsi son Sauveur. Toutefois il est manifeste que ces états de vie qui, ouvrant par eux-mêmes un champ plus libre et plus vaste à la charité, sont en outre, dans ceux qui s'y vouent, la preuve d'un parti pris d'aimer Dieu davantage et déjà d'un amour plus grand, il est manifeste, dis-je, que ces états fondent entre l'âme et Jésus une union plus étroite, plus sainte, plus indissoluble. Comme l'essence de toute union conjugale est d'être libre et volontaire, plus il y a de volonté dans chacune des parties contractantes, plus l'union est profonde et parfaite. Or ici, du côté de l'Époux divin qui appelle, cette vocation à la virginité sacerdotale ou religieuse est le comble de la grâce, et partant, de l'amour. Dieu ne veut rien tant que de tels liens entre sa créature et lui, et quand ils sont formés, il n'y en a pas où son cœur se repose avec tant de bonheur. S'il ne les exige pas par un commandement exprès, ce n'est qu'une marque de plus du prix qu'il y attache ; car qui ignore qu'entre gens qui s'aiment, on ne souhaite ordinairement rien avec tant de passion que ce dont on se retient même d'exprimer le desir; n'estimant pas que ce désir soit pleinement satisfait, si celui qui en est l'objet ne montre pas, en le prévenant, qu'il l'avait deviné. Et quant à la créature qui épouse ainsi son Seigneur, se peut-elle donner à lui davantage? Non, puisque l'alliance qu'elle forme ici exclut positivement toutes les autres, et que de plus, comme cette sainte ville de l'Écriture qui a « ses « fondements sur les hautes cimes[1] », cette union, se nouant par un vœu perpétuel, s'établit par là hors de la sphère des choses qui passent, et se soustrait à toutes les chances même d'un repentir. Rien, dans l'ordre de ces unions d'état avec

1. Psalm. LXXXVI, 1.

Dieu, ne peut être comparé à ce contrat sacré qui, en présence et sous la garantie de ce grand témoin qui est l'Église, marie à Jésus-Christ une âme vouée à la chasteté. Aussi, telle est l'éminence du degré où ces âmes deviennent ses épouses que, dans le langage usuel des chrétiens, ce nom leur est approprié et presque réservé. A elles d'avoir la pleine intelligence de ce qui n'est dit aux autres qu'en paraboles[1]; à elles d'entrer dans les celliers du Roi[2]; à elles de suivre l'Agneau partout, et de lui chanter un cantique dont elles seules savent la mélodie[3].

Vous le voyez, toute âme chrétienne, mais plus excellemment toute âme religieuse est constituée épouse du Fils, c'est-à-dire à la fois épouse du Verbe comme l'humanité sainte, et épouse du Christ comme Marie et l'Église; car ce sont deux aspects de cet unique mariage. D'abord l'âme entre d'une certaine manière dans le mystère de l'union hypostatique, source et type de toute union de grâce : mais de plus, pour sa part et dans sa mesure, elle devient l'Ève de l'Adam céleste, « son aide semblable à lui[4] », associée à sa vie humaine, à ses mystères, à ses travaux, à ses douleurs, à son sacerdoce, à son sacrifice. Elle est comme lui, et pour ainsi parler, de moitié avec lui, témoin et envoyé du Père, ministre de la grâce et de la vie éternelle, hostie de religion, de rédemption, de sanctification; enfin, dans toute la force et selon toute l'étendue de ce mot, elle est épouse, et d'autant plus qu'elle a quitté plus de choses, et qu'elle a mieux quitté toutes choses pour s'attacher à son époux.

Ne sentez-vous pas dès lors ce qu'un pareil lien suppose, appelle, commande, exige de chasteté soit corporelle, soit surtout spirituelle ? La chasteté revêt ici le caractère de la fidélité : de la fidélité du cœur qui, à plusieurs égards, sur-

1, Luc VIII, 10. — 2. Cant. I, 4. — 3. Apoc. XIV, 4.
4. Gen. II, 10.

passe celle de la conscience, et de la fidélité conjugale qui, entre toutes celles du cœur, paraît être la plus sacrée. Et de là vient que l'acte impur, dont nous disions déjà qu'il est un sacrilége, devient ici un vrai adultère, et commis envers Jésus-Christ. Mais, ne parlant que pour mémoire d'un crime si détestable et qu'il est à peine permis de nommer dans l'assemblée des saints, où est-ce que cette certitude d'être l'épouse du Fils de Dieu, du fils de la Vierge, du Christ Jésus Notre-Seigneur, modèle et roi des vierges, ne pousse pas une âme droite et docile dans les voies de la chasteté, si surtout elle a voué la chasteté complète et perpétuelle?

« L'épouse humaine, écrit saint Paul, pense à Dieu et à « son époux » : cela lui est naturel, et plutôt commandé qu'interdit; « mais par là elle est divisée[1] », et c'est son état de l'être. Au contraire, « celle qui n'est pas mariée », la vierge, l'épouse du Christ, « peut et doit ne penser qu'aux « intérêts de Dieu », ne goûter que les choses de Dieu, ne vaquer qu'aux affaires de Dieu. Elle n'a pas d'autre souci que de lui plaire en étant « sainte de corps et d'esprit », et en progressant chaque jour dans cette double sainteté[2]. Dans l'ordre des délices, l'Époux lui est toutes choses. Comme, par le vœu de pauvreté, Jésus est devenu toute sa fortune, de même, quand elle a voué pour lui la chasteté, il est devenu toute sa joie. Elle se garde pour lui : excepté lui et tout ce qui vient de lui et ce qui mène à lui, elle ne veut plus rien sur la terre. Sans doute l'Époux est absent pour ses yeux, et sous ce rapport elle est veuve : mais outre que ce veuvage n'est qu'apparent, puisque, loin d'être mort, son époux est plein de vie, de vie radieuse et immortelle, elle

1. Qui cum uxore est sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori et divisus est. I Cor. VII, 33.

2. Et mulier innupta et virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. Id. ibid. 34.

est tout au plus veuve par les sens. Elle ne voit pas, elle n'entend pas, elle ne saurait toucher celui qu'elle aime; elle ne le possède que par la foi, elle ne jouit de lui qu'en espérance : mais, loin de s'en plaindre, elle en triomphe; car elle tire de cette condition même, avec l'exercice d'une chasteté plus vaillante et plus méritoire, la précieuse occasion de montrer à celui qui a son cœur, un amour plus désintéressé. Oui, plutôt se passerait-elle de toute joie en ce monde, je ne dis pas que d'en mendier (à Dieu ne plaise), mais que d'en recevoir d'une créature quelconque comme créature, c'est-à-dire sans rapport à Dieu, et surtout une joie sensuelle. Que lui importe ? Tout passe, hormis celui qu'elle chérit uniquement : elle sait quel il est, où il est, et qu'infailliblement, et bientôt, il doit venir et apparaître; elle attend donc en paix. Et en attendant, elle vit tout appliquée à celui qu'elle espère : elle le contemple, elle l'admire, elle s'efforce de le mériter, elle travaille à lui ressembler. Elle a lu « qu'il est un lys et paît parmi les « lys [1] » : c'est-à-dire que comme un vrai Dieu qu'il est, il ne vit que d'hosties, d'hosties pures et sans tache, et c'est ce qu'elle veut être toujours, pour lui être toujours un festin. Offensera-t-elle jamais l'époux ? Peut-être : même sincère, elle est si fragile ! même aimante, elle est si tentée ! Mais si elle s'oublie, si elle s'écarte, si elle tombe, la faute à peine aperçue est noyée dans tant de larmes, qu'elle-même paraît ensuite plus belle que si elle n'avait pas pleuré.

Tout contribue à la rendre pure, et elle prend soin d'y faire tout concourir. La pureté l'attire, une pureté universelle, une pureté divine : elle sent qu'ici l'excès n'est pas possible, et elle n'atteindra même jamais la pureté qu'elle a rêvée. Elle vit donc de désir, d'élan, d'aspiration; sa paix

1. Cant. II, 16.

c'est son labeur. Elle épure son corps et ses sens en les rendant chaque jour plus dépendants de l'esprit : si bien que dès ici-bas, comme l'écrit saint Cyprien, « ce corps commence d'emprunter quelque chose de l'état spirituel et glorieux promis aux justes ressuscités [1] ». Elle épure sa conscience en évitant scrupuleusement jusqu'à l'ombre du mal, et en ne laissant pas un instant la moindre faiblesse impunie. Elle épure son intelligence par l'exercice continuel de la foi, l'application constante aux réalités spirituelles et le renoncement courageux à tout souvenir, à toute pensée, à toute occupation qui ne conduit pas au but. Enfin, elle épure son cœur et son âme en se rendant libre à tout prix, et en se maintenant saintement dégagée de toutes les créatures, et surtout d'elle-même ; car elle sait que c'est là le comble de la pureté, parce que c'est l'exigence suprême de l'amour et la condition de sa pleine liberté. « Je me suis » par mes vœux « dépouillée de ma tunique », c'est-à-dire de ma vie terrestre, dit-elle avec la grande Épouse du Cantique des Cantiques, « comment la reprendrai-je jamais? Mes pieds « lavés dans l'eau ont leur netteté et leur blancheur, com- « ment leur permettrai-je maintenant de toucher la boue « qui salit [2] ? » Ah ! plutôt « mes mains distilleront des « parfums, et de mes doigts découlera la myrrhe la plus « précieuse [3] ». Vous devinez, vous voyez, sous ces doux et transparents symboles, la vie chaste, virginale, divinement embaumée d'une véritable épouse du Christ.

C'est ainsi que le mariage des âmes avec le Fils de Dieu est en droit, pour elles toutes, la raison d'une chasteté excellente : et de fait, il en est la source, au moins pour toutes les âmes fidèles. Oui, la source, et c'est ce qui, en

1. Quod futuri sumus jam vos esse cœpistis. Vos resurrectionis gloriam in isto sæculo jam tenetis; per sæculum sine sæculi contagione transitis. S. Cypr. De habitu virginum. cap. 22.
2. Cant. v, 3. — 3. Ibid. 5.

consommant en nous la grâce, élève à son dernier niveau la chasteté chrétienne et religieuse.

Tout époux, outre qu'il se donne lui-même, apporte une dot à son épouse. La dot, qui d'abord est un signe de l'amour, est ensuite une ressource pour la vie, quelquefois la ressource unique. L'époux, ou plutôt l'union avec l'époux met le bonheur dans la maison ; la dot y met l'aisance, d'où naissent la sécurité et la paix. Quand le Verbe épousa son humanité, il garda cette coutume, sinon cette loi des mariages : il apporta sa dot avec lui. Nous vous l'avons expliqué dès le début de ce livre [1], c'étaient ces dons, ces grâces, ces qualités, ces forces, ces possessions surnaturelles, c'étaient mille beautés et mille biens inconnus dont cette humanité bénie fut ornée dès sa conception : c'est d'elle en effet qu'il est dit : « Toutes les autres créatures ont pu « amasser des trésors, mais toi, tu les as toutes et d'emblée « surpassées [2] ». Mais cela ne suffisait point : à une union si transcendante qu'elle est absolument unique, devait correspondre une dotation transcendante aussi et unique. Là où l'époux était personnellement Dieu et où, par suite, l'union était toute divine, toute divine devait être la dot ; et les dons créés, quels qu'ils fussent, ne répondaient comme il convient ni à l'amour d'un tel époux, ni à la dignité de son heureuse épouse, ni à la vie que, par le fait de leur union, elle avait à mener avec lui et pour lui. De sorte que, selon l'unanimité de Pères et des docteurs, ce que le Verbe donna vraiment en dot à son humanité, ce fut l'Esprit-Saint, qui procède de lui comme du Père, et qui est substantiellement la plénitude de la sainteté [3]. Ce fut là l'onction vivante et infinie dont il oignit cette nature em-

1. Tom. I, Tr. I. De la vie chrétienne. Partie II. — 2. Prov. XXXI, 29.
3. Jesum a Nazareth, quomodo unxit eum Deus Spiritu Sancto et virtute. Act. x, 38. — Dominus ipse Jesus Spiritum Sanctum non solùm dedit ut Deus, sed etiam accepit ut homo. Aug. de Trinit. Lib. XV, c. 26.

pruntée ; ce fut le trésor qu'il lui appropria, ce fut la ressource inépuisable qu'il lui donna pour vivre en ce monde et y faire toutes ses œuvres. De là vient que, tout en possédant lui-même et lui seul, quant à l'union hypostatique, cette humanité sainte, le Verbe n'opérait jamais en elle, et ne la faisait opérer que par son Saint-Esprit. L'Écriture le dit plusieurs fois en termes explicites, spécialement de la venue de Jésus au désert [1] et de son oblation sur la croix [2]. Mais il en était de même de tous ses actes, et c'est un point hors de doute dans la théologie que Notre-Seigneur ne faisait rien, comme homme, que par l'impulsion de l'Esprit-Saint et sous sa dépendance.

Or, ce mystère de la dotation s'étend avec l'union. Nous aussi en épousant le Verbe, nous recevons toutes sortes de grâces créées : il le faut bien, car sans cela toutes nos puissances restant purement humaines, nous serions incapables de traiter surnaturellement avec Dieu, de le voir, de l'entendre, de partager sa vie, d'agir à sa manière et de lui donner gloire. Tout notre être est donc orné, enrichi, rempli de ces dons surnaturels qui sont comme les joyaux dont notre céleste Époux nous pare [3]. Mais pour nous, membres de son humanité, comme pour son humanité propre, cela ne contente pas tout à fait son amour. Dans une mesure sans doute et d'une manière bien moins parfaite, mais réellement néanmoins, il nous apporte et nous constitue cette dot sublime qui est son divin Esprit. En même temps que les fruits, nous avons la racine ; avec les dons créés, nous recevons le don incréé ; avec les largesses de l'amour,

1. Tunc Jesus ductus est in desertum a Spiritu, ut tentaretur à diabolo. Matth. IV, 1. — Jesus autem plenus Spiritu Sancto, regressus est à Jordane. Luc. IV, 1.

2. Quanto magis sanguis Christi qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo. Hebr. IX, 14.

3. C'est de ces dons que parlait sainte Agnès quand elle disait : « Il m'a parée de joyaux innombrables : immensis monilibus ornavit me. »

nous possédons l'amour lui-même : de sorte que par Jésus, en Jésus et comme Jésus, nous avons en nous et à nous l'Esprit-Saint qui devient notre esprit, notre esprit propre et caractéristique, selon qu'il est écrit : « Celui qui adhère « au Seigneur n'est plus avec lui qu'un Esprit [1] ». Et ailleurs : « Quiconque n'a pas l'Esprit du Christ n'appartient « pas au Christ [2] » : et au contraire : les vrais chrétiens, les vrais frères du Christ et ses membres, « les vrais enfants « du Père, ce sont ceux que l'Esprit de Dieu anime et « gouverne [3] ». Voilà donc, grâce à Jésus-Christ, notre relation régulière avec cette troisième et adorable personne divine qui unit les deux dont elle procède, et termine dans la divinité l'évolution éternelle de cette vie qui est tout être. Nous ne sommes plus seulement ici ses séjours et ses temples, nous devenons ses moyens, ses agents, ses organes. L'Esprit-Saint est en nous, comme fond vivant et permanent de notre état surnaturel, et il y devient le principe de toutes les œuvres que doit produire ce saint état. C'est là ce que Notre-Seigneur appelle « la source d'eau vive qui, des « profondeurs de notre être, jaillit jusqu'à la vie éternelle [4] ».

Cette présence fait notre puissance, mais, très-évidemment, cette puissance fonde pour nous un devoir. Quel devoir ? Toujours le même, mais plus impérieux, plus urgent, comme aussi plus facile que jamais ; le devoir d'être chastes, purs, vierges, célestes, saints, et véritablement divins en tout ce que nous sommes, en tout ce que nous pensons, en tout ce que nous aimons, en tout ce que nous voulons, ou disons, ou faisons ; le devoir de n'agir jamais, soit au dehors, soit au dedans, non-seulement sous l'influence des passions déréglées, mais même de la nature isolée de la grâce ; le devoir d'être en tout et toujours et à tout prix,

1. I Cor. VI, 17. — 2. Rom. VIII, 9. — 3. Rom. ibid, 14.
4. Joann. IV, 14.

dociles à cet Esprit qui n'est en nous que pour régner sur nous; le devoir enfin de *n'opérer jamais qu'en Dieu*, selon le mot sublime de Notre-Seigneur[1] ; c'est-à-dire en partant de Dieu notre principe, en aboutissant à Dieu notre fin, et en nous maintenant exactement en Dieu, dans les pensées, dans les vouloirs de Dieu, notre loi et notre exemplaire. C'est là définitivement la chasteté parfaite, un état constant de l'âme, écrit saint Augustin, qui la maintient si bien en ordre que jamais elle ne soumet ce qui est supérieur à ce qui est inférieur, mais au contraire fait du divin la règle invariable de l'humain[2].

Dieu ayant décrété que son Verbe vivrait humainement sur la terre, voulut qu'il y fût enfanté et nourri par une vierge. Ce mystère de grâce et d'union s'étendant à tous les chrétiens, et faisant de chacun d'eux un vrai Christ, il semblait nécessaire que chaque baptisé eût, lui aussi, une vierge pour mère et pour nourrice. Après Marie, après l'Église, cette mère divine et cette indispensable nourrice des chrétiens, vous savez à présent que c'est la chasteté.

Nous avons essayé de vous dire ce que la théologie catholique enseigne sur l'état et les qualités de cet être qui est à la fois le sujet et l'objet de la chasteté. Que nous découvre-t-elle de la nature, des perfections et des attraits de ce Dieu dont l'amour est la raison formelle, soit de la chasteté ordinaire qu'il commande, soit de la chasteté parfaite qu'il conseille et inspire, en même temps qu'il leur donne à toutes deux leur caractère chrétien, leur portée éternelle et leur valeur céleste? C'est ce que, aidés de sa grâce, nous allons rechercher ensemble.

1. Qui facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta. Joann. III, 21.

2. Castitas est ordinatus animi motus, non subdens magna minoribus. Lib. De mendacio, cap. XX. — Saint Augustin parle ici d'un *mouvement* parce que, dans sa pensée, il s'agit de l'acte de la chasteté. Mais la vertu elle-même qui produit cet acte et lui donne son caractère moral, est une habitude et par là même constitue un *état*.

II.

Tout acte qui viole la chasteté vient en principe d'un égarement du cœur. Sans doute, quand le cœur s'affaisse et s'oublie sous le charme des témoignages qu'il donne et qu'il devrait toujours dominer et régler, comme la raison libre de l'homme domine et règle ses discours; quand l'amour, devenu convoitise, livre l'âme tout entière en proie à l'ignoble tyrannie des sens, et que par suite la vie instinctive, prenant le pas sur la volonté, détermine les choix et les œuvres, il y a des fautes impures où le cœur n'est plus pour rien, et ce sont naturellement les plus graves et les plus honteuses. Mais les premiers faux pas, les premières chutes qu'on fait dans cette voie ont pour cause ordinaire un amour qui s'égare. Ce n'est pas sans une raison profonde que, considérée sous l'un de ses principaux aspects, la chasteté se nomme la continence. Son office, en effet, et partant sa vertu, c'est de contenir en nous l'amour, ce qui est contenir l'âme tout entière, puisque l'amour est le poids de l'âme et l'entraîne où il va [1]. Contenir l'amour, vous entendez que c'est le maintenir en son lieu qui est un lieu sublime, le conserver dans son intégrité, l'enserrer dans sa loi et ne le laisser opérer que pour sa fin et dans sa sphère. Telle est l'œuvre de la chasteté! Elle ne contient pas l'âme comme un corps en contient un autre, mais bien à la manière dont les esprits contiennent, c'est-à-dire de haut et par dedans : précisément comme notre âme contient notre corps, étant son unité, et la force éminente, intime, centrale,

1. Eo feror quocumque feror. S. August. Conf. Lib. XIII, cap. 9.

qui l'empêche de se dissoudre et d'aller en poussière, comme il arrive quand elle est partie.

Or, qu'est-ce qui trouble cet ordre? Qu'est-ce qui fait que le cœur éèhappe à l'empire de la continence, et que dès lors, n'étant plus contenu, il s'en va, se dissipe et se perd, nous perdant hélas! avec lui? L'histoire des cœurs prodigues est trop fréquente parmi les hommes pour n'y être pas très-bien connue. Ce qui entraîne le cœur et l'arrache à la chasteté, c'est toujours ou une beauté qui l'a séduit, ou un amour qui l'a blessé, ou une joie dont le sentiment ou le pressentiment l'enivre. Souvent ce sont ces trois causes réunies, mais il n'y en a pas d'autres à ces sortes de déréglements.

Or, si Dieu est la beauté parfaite, l'amour infini, la joie absolue; si l'âme le sait, si elle peut s'en convaincre à toute heure et en avoir cette certitude qui touche à l'évidence, est-ce que sa chasteté court fortune de périr? Est-ce que, même étendue aux conseils et scellée par un vœu, cette chasteté n'est pas un devoir si motivé, si pressant, si noble et en même temps si doux, qu'il perd, pour ainsi dire, la forme de l'obligation pour prendre celle de la délivrance, et qu'en la pratiquant, on semble moins encore exercer une vertu que profiter d'un don et savourer une grâce? Saint Thomas l'insinue quand il dit que la principale raison de la chasteté spirituelle, sa grande lumière par conséquent, sa force radicale, sa loi suprême, sa vie, le principe de sa constance, de sa splendeur et de sa fécondité, ce sont les vertus théologales, et spécialement la charité[1].

Eh bien! qu'est d'abord notre Dieu, le Dieu de notre raison, le Dieu de notre foi, sinon la source et l'océan de toute beauté, l'être d'où toute beauté dérive, l'être en qui toute beauté subsiste, enfin la beauté même?

1. Summa 2da 2dæ. Quæst. CLI, art. 2.

Étrange condition de l'homme sur la terre! S'il y a en lui une passion naturelle, profonde, vivace, assurément c'est celle du beau. Le beau le prend, le saisit, le ravit à lui-même : non que tout ordre de beauté frappe ainsi tous les hommes; mais il n'y a aucun homme qui, en face de la beauté que sa nature et son éducation le rendent capable de sentir, ne subisse un charme qui le domine, et n'éprouve, avec cette délicieuse stupeur qui constitue l'admiration, cet épanouissement intérieur que nous nommons la joie. Il n'y a qu'à voir son visage à l'heure de ces rencontres : ce visage s'illumine alors et va parfois jusqu'à se transformer : comme si c'était le propre de la beauté qu'on ne puisse jamais la regarder sans en refléter quelque chose.

Cet amour inné du beau est l'un des caractères de la nature humaine. Il suffit seul à nous classer scientifiquement bien au-dessus de la brute, laquelle en est tout à fait incapable. Mais il fait plus et mieux encore : il est un point d'appui pour nous élever jusqu'à Dieu, et l'on ne saurait y voir au fond qu'une des formes multiples de notre aptitude radicale à nous unir à lui. C'est plus qu'un ornement, c'est un moyen : marque de notre origine, il nous indique le but et nous pousse dans la voie qui y mène. Car enfin, quand nous considérons ces formes naturelles dont l'univers est plein, formes dont beaucoup sont ravissantes et dont aucune n'est sans beauté, la raison même nous dit que ce ne sont là que des signes traduisant des réalités supérieures et par là même aussi plus parfaites. Les formes artificielles, qui s'essaient à imiter celles-là, ne sont jamais que l'expression telle quelle d'un idéal conçu par une intelligence. Que peuvent être dès lors les ouvrages de l'artiste divin, sinon les signes de ses pensées? L'Esprit-Saint nous le dit au livre de la Sagesse : « Si, charmés de la beauté des créatures visi-
« bles, les hommes les ont prises parfois pour des divinités,
« qu'ils sachent donc combien est plus beau Celui qui en

« est l'artisan et le maître. L'auteur de toutes ces choses « est le principe de la beauté : de ce qu'il y a de « grand et de beau dans ces œuvres du Créateur, l'esprit « peut donc et doit tirer, par une analogie certaine, la « connaissance de ce Dieu qui leur a tout donné [1] ».

Ainsi toute beauté extérieure n'est qu'une sorte de témoignage que Dieu se rend ici-bas à lui-même, un voile sous lequel il s'enveloppe, une ombre de sa bienfaisante présence, un appel de sa voix, une amorce que sa main nous jette, une douce et tendre invitation, j'allais dire un soupir d'amour que son cœur laisse échapper vers nous. D'autant que, sans l'avoir appris, nous savons tous que le beau est la forme du bien ; et de là vient qu'on ne l'admire pas seulement, mais qu'on l'aime, et cet attrait s'ajoute à l'autre : comme si, pour se mieux révéler et nous mieux décider, Dieu, par chaque beauté créée sous laquelle il se propose, nous tendait à la fois les deux bras.

Hélas ! hélas ! et encore une fois hélas ! car c'est le deuil de la terre et la honte de l'humanité, le moyen devient l'obstacle, l'amorce tourne en poison, les créatures nous sont un piége [2]. Ce qui devait nous montrer Dieu est justement ce qui nous le dérobe, ce qui nous le prêchait nous mène à l'oublier, ce qui commençait de nous le donner nous le fait décidément perdre : en somme, la grande et trop souvent l'heureuse rivale de la beauté suprême et éternelle, c'est la moindre de toutes les beautés et la plus éphémère, celle des corps. Mais enfin c'est là un désordre dont l'horrible fréquence n'excuse pas plus l'injustice qu'elle n'en couvre l'absurdité. Au fond, ce désordre est contre

1. Quorum si specie delectati deos putaverunt, sciant quanto his dominator eorum speciosior est : speciei enim generator hæc omnia constituit... A magnitudine enim speciei et creaturæ cognoscibiliter (litt. j. 70 analogicè) poterit Creator horum videri. Sap. XIII, 3, 5.

2. Sap. XIV, 11.

nature et violente la raison avant même d'outrager la foi. Les créatures restent en droit les révélations de Dieu, comme aussi ses ambassadrices, et ce droit devient un fait pour toute âme de bonne volonté.

Suivez donc votre nature, je dis la bonne, celle que Dieu a faite et que le péché n'a pu défaire. Suivez surtout votre grâce qui, étant d'abord un mouvement venu de Dieu, devient pour vous une impulsion vers Dieu, en même temps qu'elle dépose en vous une force divine pour le connaître. Sûres d'être puissamment aidées par lui, puisque vous ne le cherchez jamais que parce qu'il vous cherche, et qu'il désire plus ardemment se découvrir à vous que vous ne souhaitez le contempler, allez à tous ces rendez-vous qu'il vous assigne, et là, humblement, patiemment, amoureusement, étudiez sa beauté. Encore que sa face reste et doive présentement rester cachée, tant de rayons s'en échappent qu'elle finira par ne vous être plus tout à fait étrangère. Et si lui-même déclare, comme nous le lisons dans les saints Livres, que c'est sa beauté surtout qui lui assure l'empire[1], c'est donc que ceux de nos cœurs qu'elle a conquis l'ont au moins parfois entrevue. Est-ce que l'Épouse des Cantiques ne dit pas en parlant de lui, « qu'il se tient derrière la « paroi[2] » ? Peut-être que cette paroi est une muraille ; peut-être n'est-elle qu'un treillis : mais si même elle est une muraille, c'est une muraille ouverte ici et là, puisqu'au témoignage de l'Esprit-Saint, Dieu nous regarde par ces ouvertures. Qui sait dès lors si un jour ou l'autre, nos yeux ne rencontreront pas les siens ? Ne le pouvant pas voir ici-bas tout entier, quel bien est-ce pour nous que d'apercevoir de lui quelque chose ! Quelle avance pour

1. Specie tuâ et pulchritudine tuâ prosperè procede et regna. Psalm. XLIV, 5.

2. En ipse stat post parietem nostrum, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos. Cant. II, 9.

l'amour, et pour la chasteté quel foyer, quel aiguillon, quelle défense !

Étudiez donc la beauté de Dieu, d'abord dans ce monde visible qui vous entoure et où elle reluit déjà partout. Regardez-la dans la splendeur des jours, dans la paix profonde et majestueuse des nuits, dans la terre si ornée et si riche, dans l'océan si vaste, dans l'immense firmament et dans les prodigieuses et silencieuses évolutions des astres qui le peuplent : regardez-la dans cette expansion de vie créée qui est comme l'âme de l'univers et donne naissance à tout ce qui s'y produit : regardez-la plus radieuse encore dans cette ineffable harmonie de toutes choses qui fait que toutes les variétés s'unissent, que tous les contrastes s'accordent, que le désordre lui-même n'est que le serviteur de l'ordre, que tout enfin s'attire, s'enchaîne, s'embrasse, se complète, et que la création entière n'est qu'un concert. Ne craignez pas, en faisant cette étude, que le spectacle des choses sensibles vous égare ou même vous distraie : quand sincèrement et purement vous y chercherez Dieu, la nature ne sera pour vous que ce qu'elle est en elle-même, c'est-à-dire sainte et sanctifiante ; et non-seulement vous resterez vierges d'esprit et de cœur en la considérant, mais à mesure que vous la verrez mieux, vous deviendrez plus vierges encore.

Cependant, dépassez ce monde élémentaire qui, selon la philosophie chrétienne, n'est que celui des *vestiges* de Dieu : pour belles que nous paraissent toutes les créatures qu'il renferme, elles ne sont donc à la beauté divine que ce qu'étaient, par exemple, à celle de Jésus et de Marie, les traces bénies de leurs pas sur les sables de la Palestine. Montez par la pensée jusqu'à ces êtres spirituels qui, plus rapprochés de Dieu, sont comme ses ombres, ses miroirs ou même ses images. Malgré les très-certaines et très-précieuses lumières que la théologie

catholique nous fournit sur la nature et l'état des anges, il vous sera peut-être malaisé de considérer Dieu dans ces magnifiques et bienheureux Esprits. S'il vous était donné de le voir réfléchi par le moindre d'entre eux, vous auriez de lui une connaissance très-supérieure à celle que produirait en vous la connaissance complète du monde matériel. Mais du moins, regardez Dieu à votre niveau, dans les âmes, dans la vôtre, et dans celles de vos frères. Quels chefs-d'œuvre! Quel livre! Quelle divine manifestation! Je parle de leur nature, mais bien plus encore de leur grâce, de leur état, de leur vie, de leur histoire dans la grâce; et qu'en sera-t-il de la gloire? Regardez Dieu dans l'âme des saints, des patriarches, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges. Le regardant d'abord en chacune, contemplez-le ensuite dans l'incomparable société que leur réunion constitue. Vous verrez que la beauté de ces cieux vivants et aimants surpasse indiciblement celle du ciel visible.

Cela fait, ne vous arrêtez point : vous efforçant pieusement de considérer Dieu en lui-même, étudiez la beauté de son intelligence : n'est-ce pas là aussi une forme de beauté qui a la vertu de vous séduire? La grandeur et l'étonnante multiplicité des œuvres divines, la science qui s'y déploie, l'art inouï qui y éclate, les sages et puissantes lois qui y règlent tout, la simplicité, la tranquillité, l'inflexibilité, toujours suave pourtant, du gouvernement de l'univers et spécialement des êtres libres, vous donneront sans doute quelque idée de cette intelligence incompréhensible. Étudiez de même la beauté du caractère de Dieu, autre aspect merveilleux et qui devra vous ravir ; et pour cela, repassez dans votre esprit ce que vous savez des actes personnels de ce Dieu adorable, de ses conduites, de ce que l'Écriture appelle ses voies, de ce que l'on pourrait nommer ses mœurs, enfin de toutes ses manières d'être, de vivre et d'opérer à

l'égard des petits et des grands, des faibles et des forts, des pécheurs et des justes, des amis et des ennemis, à l'égard de tous. Ce que la nature est pour ses œuvres, les livres Saints et toute l'histoire surnaturelle de l'humanité le sont pour son caractère : ce sont là comme deux éditions, ou plutôt deux parties d'une même Bible, la grande Bible de la divinité. La première de ces révélations nous fait voir dans l'ordre intellectuel quelque chose qui est infiniment supérieur au génie ; la seconde nous découvre dans l'ordre moral quelque chose qui surpasse incommensurablement l'héroïsme. Qui parle de génie fait penser aux éclairs, aux illuminations rapides, aux intuitions soudaines. Et de même, qui dit héroïsme éveille l'idée d'actions saillantes, surprenantes et extraordinaires. Il n'y a rien de pareil en Dieu : intelligence et caractère, tout est inexprimablement sublime, mais aussi tout est simple, normal, uni, continu, paisible : tout va de soi, tout reste en soi, tout se tient, tout persiste : et c'est de cela que saint Jacques a écrit : « En Dieu, Père « des lumières, il n'y a pas l'ombre d'un changement ni « d'une vicissitude[1] » ; encore moins d'un effort, ou de ce qui ressemblerait à un travail quelconque.

Étudiez ensuite une à une ces innombrables perfections divines que notre nature et la faiblesse de notre entendement nous forcent de distinguer, encore que la raison elle-même nous fasse voir jusqu'à l'évidence qu'elles sont réellement toutes identiques, n'étant que cette perfection unique qui est Dieu même. Vous n'y réfléchirez pas une heure sans comprendre que chacune est pour nous un trésor et comme un monde spécial de beauté, aussi bien que de vérité, de bonté et de vie; que chacune est un aspect particulier de la beauté absolue et comme un des traits de la physionomie de Dieu. Car vous ne doutez

1. Jacob. I, 17.

pas, je pense, que Dieu en ait une. Est-ce qu'en mille endroits l'Écriture ne nous parle pas de sa face et de son visage, ce qui doit évidemment s'entendre de l'apparence entière de son être, de tout ce qu'on voit quand on le voit? Et comment se pourrait-il que lui qui donne la forme à toute créature, n'eût pas de forme qui lui soit propre? Il en a une, croyez-le bien, et si déterminée, si singulière, qu'elle le distingue infiniment de tout ce qui n'est pas lui, même de ce qui lui ressemble le plus dans ses œuvres. Certes, Dieu est un pur esprit : néanmoins on se tromperait beaucoup si l'on s'imaginait que sa beauté est seulement *morale* au sens que nous avons coutume d'attacher à ce mot : Dieu a une beauté *physique*[1] ; et logiquement cette beauté est la première en lui, car il n'est beau dans ce qu'il fait que parce qu'avant tout il est beau dans ce qu'il est. Ah! pauvres enfants d'Adam, épuisez-vous à rêver des lignes pures, des contours pleins de grâce, des couleurs à la fois vives et douces, des gammes de tons délicatement nuancées, des harmonies reliant suavement entre elles les diverses parties d'un même tout; montez aux cimes de l'idéal sensible, par delà tant de chefs-d'œuvre dont la nature ou l'art ont pu offrir le spectacle à vos yeux : sans rien oublier de tout cela, abstrayez-en ce qui s'y rencontre toujours et fatalement d'imparfait: pénétrez-vous alors de cette vérité indiscutable que si toutes ces choses existent hors de vous, ou même en vous, je veux dire dans votre intelligence, et si elles y sont déjà admirables, c'est que le type en est en Dieu; que Dieu en est le suprême et parfait exemplaire : si bien qu'en le voyant dans le ciel, vous aurez tous ces ravissements accumulés que vous causent en ce monde les éléments

1. Il est superflu d'expliquer qu'ici ce mot *physique* est pris dans son sens étymologique et équivaut dès lors au mot *naturel* : il s'agit de la beauté naturelle et propre de cet être qui est Dieu : beauté toute spirituelle comme lui, mais comme lui très-réelle et qui ne résulte aucunement de la nature ni du caractère moral de ses actes.

séparés ou unis de la beauté sensible et d'autres ravissements mille fois plus délicieux dont vous n'avez ni l'idée ni le soupçon. David le dit : « Vous serez rassasiés [1] », tout pleins, tout combles, tout débordants d'admiration, d'amour et de bonheur, car vous serez en face d'une forme incomparable : la forme vraie, fidèle, adéquate du bien absolu ; vous verrez une splendeur ineffable et ineffablement douce, une pureté exquise, une grâce sans pareille, une harmonie pleine et immense, une unité parfaite, l'harmonie même et l'unité, la symphonie de l'unité, l'unité harmonique, l'unité vivante, essentielle, éternelle, infinie, s'épanouissant infiniment et s'épanouissant en elle-même, et c'est là la beauté [2].

Est-ce trop haut ? Est-ce inaccessible ? Ce ne l'est du moins ni à la foi, ni à l'oraison, ni à l'amour ; ce ne l'est pas surtout à la virginité à qui des regards sont permis dont la foule n'est pas capable. Et cependant, si maintenant c'est trop haut pour vous, n'en soyez ni découragées ni tristes. Ce qui est fermé ce matin pourra s'ouvrir ce soir ; ce qui vous échappe aujourd'hui, demain vous l'atteindrez peut-être. Mais quand, jusqu'à l'heure inconnue où vous entrerez dans les puissances de Dieu [3], ce monde purement divin vous serait interdit, Dieu ne vous aurait point pour cela laissées sans ressources dans votre besoin inné de trouver, dès la vie présente, une beauté supérieure qui, en fixant votre cœur, sauvegarde votre chasteté. Dieu s'est fait chair, et éternellement désormais il est chair. La beauté personnelle de Dieu qui est son Verbe, celui-là même que l'Écriture appelle « l'image de sa bonté, la blancheur de sa « lumière [4], la splendeur de sa gloire et la figure de sa sub- « stance [5] », le Fils éternel du Père a été vu sur la terre ; il s'est

1. Psalm. XVI, 15. — 2. Omnis pulchritudinis forma unitas. S. Aug. Epist. 18, al. 63, ad Cœlest.
3. Ibid. LXX, 16. — 4. Sap. VII, 26. — 5. Hebr. I, 3.

fait homme comme nous et a pris séjour parmi nous. Regardez donc Dieu dans ce lieu authentique où il vient justement pour paraître; regardez-le à travers cette humanité de Jésus, trop divinement possédée, trop sainte, trop pure, pour n'être pas très-transparente. Ah ! c'est elle qui est le treillis des Cantiques, le treillis à travers lequel Dieu, présent et vivant, nous regarde, nous parle et traite avec nous [1]. Ni la nature, ni l'art, ni l'apparition même d'un ange ne vous révèlerait, ne vous traduirait Dieu comme cette humanité sacrée. Il est vrai que vous ne la voyez point des yeux du corps ; vous ne l'avez même jamais vue ainsi. Ne vous en plaignez pas, croyez-moi, et n'enviez pas tant le sort des contemporains de sa vie voyagère. Combien ont vu Jésus physiquement qui ne l'ont ni admiré, ni aimé, ni reconnu ! « La chair toute seule ne sert de rien [2] ». Certes, il était « beau entre tous les enfants des hommes [3] »; beau comme il n'y a qu'un Dieu qui puisse l'être, et nous ne pouvons comprendre qu'on en ait parfois douté. Mais cette beauté était trop sainte pour être indifféremment perçue par tous les yeux humains, comme il arrive des beautés vulgaires; le cœur, la foi du cœur, la pureté du cœur étaient pour la bien voir une condition indispensable, et les divers degrés de ces vertus faisaient les mesures diverses de cette vision. Ce que Jésus était par exemple pour les yeux de sa très-sainte Mère, il ne l'était pour personne autre ; ce qu'il était pour ses intimes, il ne l'était pas pour les étrangers; ce qu'il était pour les justes, les purs, les humbles, les croyants, il ne l'était pas pour les incrédules, les orgueilleux, les impudiques et les pécheurs. Or, quand, à l'aide soit des types consacrés, soit des descriptions que certains historiens anciens en ont faites, soit des récits évangéliques, soit des révélations particulières, soit même des œuvres nées du

1. Cant. II, 9. — 2. Joann. VI, 63. — 3. Psalm. XLIV, 3.

génie chrétien, vous vous recomposez intérieurement une image du Sauveur, vous êtes définitivement, quant à la vraie beauté et à l'efficacité de cette divine image, dans une situation analogue à celle des contemporains de Jésus. Le principal ici dépend de votre état moral; et plus. comme dit saint Paul, Jésus-Christ sera formé en vous[1], plus vous lui ressemblerez par l'esprit, le cœur et la conduite, plus aussi dans l'oraison vous aurez de grâce et de facilité pour vous l'imaginer tel qu'il est.

Eh bien ! dans cette lumière intime qui brille régulièrement au fond de toute âme baptisée, regardez ce Dieu fait homme. Regardez sans doute et avant tout sa beauté intérieure, celle de son esprit humain, celle de son sacré Cœur; regardez son caractère inimitable et toute cette ineffable physionomie morale qui ressort de l'Évangile saintement étudié et compris. Mais, de plus, contemplez son admirable corps, le plus parfait assurément de tous les corps ; d'ailleurs tout chaste, tout virginal, rayonnant de sainteté autant que de beauté; contemplez successivement ses pieds, ses mains, son côté entr'ouvert, ses yeux, ses lèvres, son front, son visage. Suivez Jésus dans tous ses mystères et dans tous ses états : enfant à Bethléem, couché dans sa crèche ou porté par Marie; adolescent et travaillant avec Joseph ; jeune homme, homme fait et parfait : regardez-le au Thabor, à la cène, au Calvaire, où, à mesure que sa beauté extérieure est flétrie, sa beauté intérieure augmente et éclate ; si bien que nulle part il n'est spirituellement si beau que quand il n'a plus, pour ainsi dire, figure humaine. Rien que de le chercher ainsi est déjà une des plus grandes douceurs que l'âme puisse goûter sur la terre ; mais quand, à force de foi, d'humilité, de désir, de confiance, de patience, d'amour, vous aurez enfin mérité de

1. Galat. IV, 19.

l'entrevoir comme on le peut entrevoir dans nos ombres, vous rendrez témoignage alors et direz si votre cœur n'est pas gagné, conquis et saintement asservi. Oui, sa beauté lui assure l'empire. C'est par là qu'était prise la très-chaste Épouse des Cantiques qui, dès qu'elle parle de cette beauté de l'Époux, ne sait plus finir ses discours ; tant, ayant tout considéré en lui, elle est comme hors d'elle-même et ne peut plus se retenir de dire très-haut et devant tous que tout ce qu'elle a vu est une merveille [1]. C'est encore cette divine beauté qui subjuguait la douce Agnès quand, avec l'accent du triomphe, elle s'écriait : « Que me voulez-vous ? j'ai déjà un fiancé qui m'aime et que j'aime. Mon fiancé qui a ma foi, c'est celui que servent les anges et dont les astres du ciel admirent la beauté. J'aime le Christ, né d'une mère vierge et d'un Dieu vierge ; quand je l'aime, je suis chaste ; quand je le touche, je suis pure, et quand je l'épouse, je suis plus vierge que jamais [2] ».

Comprenez donc que l'étude sérieuse et pieuse de la beauté de Dieu, soit dans ses œuvres, soit en lui-même, soit dans son Verbe fait chair, Jésus, est l'un des grands secrets de la vie spirituelle, parce qu'étant un des foyers les plus ardents de l'amour, elle est par suite un principe puissant et infaillible de chasteté [3].

Cependant, quelle que soit la force de la beauté pour ravir et fixer le cœur de l'homme, elle ne le fait guère avec sûreté qu'autant que l'amour qu'elle provoque est agréé et partagé. Une beauté sans cœur et sans vie, comme est celle

1 Cant. v, 10, 17.
2. Breviar. Rom. Off. Stæ Agnetis.
3. Au Livre de l'Ecclésiastique, Jésus fils de Sirach, exalte les hommes glorieux qui sont les pères de la race Juive, si chère à Dieu malgré ses fautes; et parmi les louanges qu'il leur donne, il y a celle-ci « qu'ils ont été des hommes épris de la beauté, en ayant le « goût, et la cultivant avec zèle : homines divites in virtute, pulchri- « tudinis studium habentes. Eccli. c. XLIV, 6.

des êtres purement matériels, peut charmer l'imagination et donner quelque joie à l'esprit; mais, mis à part cette basse convoitise qui est la passion de la propriété et que ces sortes de choses peuvent inspirer, une telle beauté ne tire du cœur qu'un sentiment d'admiration qui, loin d'épuiser ce qu'il peut naturellement donner, n'est, pour ainsi parler, que le tressaillement de sa surface. Une beauté vivante et intelligente, mais dénuée de bonté, choque d'abord comme un désordre, et finit, dans certains cas, par tellement irriter le cœur, que la répulsion y va jusqu'à la haine. Nous l'avons dit, la nature veut que toute beauté soit bonne : c'est la loi, et nous ne la sentons pas violée sans souffrir. Mais s'il suffit au contentement de notre intelligence que l'être qui est beau soit bon, pour que notre cœur soit vraiment gagné, il faut que cette bonté nous regarde, qu'elle devienne pour nous bienfaisante, ou du moins bienveillante, et, pour tout dire, que cet être à la fois beau et bon nous aime.

Est-ce le cas envers nous de la beauté divine ? En elle-même incontestablement, elle exprime une bonté infinie : la bonté est son fond, son principe, sa substance. Mais nous regarde-t-elle à titre de bonté ? est-elle bonne pour nous ? nous aime-t-elle ? La réponse est sortie de votre cœur avant que j'eusse fini de poser la question. A moins d'être aveuglée à force d'être ingrate, toute créature répond : Oui ! Mais qui a, pour faire cette réponse, autant de titres que l'homme ? Je ne dis pas seulement l'humanité, je dis chacun de ses membres, chaque enfant né d'une femme, quels que soient d'ailleurs sa valeur, son rang, son état. De la part de cette beauté souveraine dont nous avons essayé de parler, chaque homme est personnellement l'objet d'un vrai amour, mais d'un amour incomparable, qui a toutes les dimensions et toutes les perfections de l'Être qui l'a conçu.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur les caractères

généraux de cet amour étrange : il est très-manifestement gratuit, généreux, magnifique ; il est miséricordieux, compatissant, patient, désintéressé, dévoué, inépuisable et comme invincible. Mais ce qu'il paraît opportun de remarquer surtout, parce que, dans l'ordre d'idées où nous sommes, ce caractère devenant spécial en Dieu, devient pour nous pratiquement décisif, c'est que cet amour a tout ensemble la particularité, l'ardeur et la tendresse qui constituent l'amour d'époux. C'est de cet amour-là que, de toute éternité, par désir, par volonté formelle, et toujours réellement quant à ce qui est d'elle, cette indescriptible beauté qui est Dieu, aime chacun d'entre nous. Toutes ses autres manières d'aimer l'homme, et par exemple à titre de créateur, de maître, de père ou même d'ami, aboutissent à celle-ci et s'y résument : et de là vient que tous les actes que sa dilection pour nous lui fait faire, ne vont qu'à préparer, assurer et consommer l'union, qui est le vœu suprême et le repos de ce suprême amour.

La méditation de ce dogme, car c'en est un, mène l'âme chrétienne en face d'un véritable abîme. Hormis l'âme de Jésus, et à sa suite, l'âme de sa très-sainte Mère, nul n'en a sondé le fond. Mais quiconque n'est pas du moins venu jusqu'au bord de ce gouffre, ne connaît ni le don de Dieu, ni Dieu ; et quiconque, s'étant avancé jusque-là, n'a pas ensuite arrêté et plongé son regard dans cette incommensurable profondeur, n'a pas, comme il convient, profité de ce don. La beauté infinie a pour chaque homme un amour d'époux. Rien ne peut plus que ceci nous révéler clairement la puissance absolue de l'amour ; car de l'indubitable fait dont nous parlons, il semble résulter qu'en Dieu même l'amour domine tout. En effet, Dieu aimant sa créature et se donnant à elle à titre d'époux, qu'est-ce sinon l'appropriation de l'universel, une sorte de privauté de l'infini, et l'immense se réduisant lui-même à un point : ce

qui revient à dire la réalisation d'une chose qui paraît impossible ? Or cette chose, l'amour la fait. « Mon bien-aimé « est à moi, » dit l'Épouse triomphante [1] : Dieu est mon propre bien comme je suis son bien propre ; il est à moi comme s'il n'était qu'à moi. De ce don si entier, sur lequel se fonde un état, un état éternel, sortent ces incendies sacrés dont Jésus-Christ disait : « Je suis venu apporter le feu sur « la terre, et que veux-je sinon qu'il s'allume [2] » : et en même temps, des fleuves de tendresse et de vie s'en échappent, qui font penser à ce que David prophétisait du ciel : « Vous les abreuverez au torrent de vos propres délices [3] » ; et à cette autre parole de Jésus à la Samaritaine : « Si tu « savais le don de Dieu, et qui est celui qui te demande à « boire, peut-être que tu l'aurais prié de te désaltérer, « et il t'aurait donné de l'eau vive [4] » ; et enfin à cette autre, plus sublime encore s'il se peut, et qui, étant la dernière du dernier discours de Jésus, semble le dernier mot de son cœur : « Père ! que l'amour dont tu m'aimes soit en « eux, et que j'y sois moi-même [5] » !

Ceci vous montre que cet amour particulier, ardent et tendre de Dieu pour ses pauvres créatures humaines s'est manifesté à nous en Jésus et par Jésus, comme beaucoup d'autres des perfections et des opérations divines. Sans rappeler que le Christ étant personnellement l'époux, c'est lui qui dit dans le livre des Cantiques tout ce que l'Époux dit à son heureuse Épouse, il n'est pas d'âme tant soit peu éclairée et adonnée à la vie intérieure, qui ne voie un rayon de cet amour sans prix traverser l'atmosphère où elle vit, quand elle pense à Jésus pleurant sur la mort de Lazare, ou laissant son disciple aimé reposer sur son cœur à la cène, ou bien encore disant à Madeleine éperdue, dans le jardin

1. Cant. II, 16. — 2. Luc. XII, 49. — 3. Psalm. XXXV, 9.
4. Joann. IV, 10. — 5. Id. XVII, 26.

de la résurrection : « Marie » ! C'est ce que nous nommions des privautés divines : convenez que celles-ci sont adorables. Une seule ferait plus que suffire à la gloire et au bonheur de toute une vie, cette vie égalât-elle en durée celle des patriarches; mais, pour l'honneur de son cœur et la consolation du nôtre, Dieu n'a pas seulement rendu ces privautés fréquentes, il les a rendues régulières et même obligatoires : obligatoires pour lui, autant qu'il se pouvait, et tout à fait obligatoires pour nous. En somme, il lui a plu d'en faire une vraie *institution*, l'institution capitale et centrale de sa religion et de son culte, et par là même une institution universelle et perpétuelle. L'Eucharistie, que tout chrétien est tenu de recevoir, est le témoignage institué, l'exercice officiel et normal, le don innombrable et quotidien de cet amour d'époux par lequel Dieu s'unit et s'approprie à chacun, dans une mesure que n'atteint aucune des autres unions possibles sur la terre.

Or, quel est l'effet naturel de cet amour ainsi témoigné, et que répond à Dieu qu'il voit l'aimer jusque-là le cœur qui suit sa loi, ce qui devrait être pour lui suivre sa pente? Certes, notre âme n'est point immense : toutefois, si nombreuses, si variées, si étendues et si capables sont les puissances dont Dieu l'a douée, qu'elle peut par elles concevoir toutes choses, et jusqu'à un certain point Dieu lui-même ; et non-seulement elle les conçoit par son intelligence, mais elle garde dans sa mémoire les images qu'elle en a perçues, ou les idées qu'elle s'en est formées, et elle embrasse par sa volonté, qui s'y repose avec complaisance, tous ces êtres qui demeurent dans sa connaissance et que le souvenir lui rend présents : et de là vient qu'elle aussi est appelée un monde. Eh bien ! quand, parmi tant de spectacles que ses sens, sa raison et sa foi lui découvrent, elle voit cet incompréhensible Dieu, que déjà elle admire et adore concentrant, pour ainsi parler, tous ses attributs dans

l'amour, et concentrant ensuite sur elle, pauvre infirme créature, cet amour prodigieux, pour se donner totalement à elle, et lui devenir, lui devenir à jamais ce que l'époux est à l'épouse, non-seulement elle fond d'émotion, d'étonnement et de reconnaissance, comme il est raconté de l'Épouse des Cantiques[1]; mais, imitant celui qu'elle voit, elle réduit elle aussi au seul amour la foule de ses puissances intérieures et même extérieures, et elle consacre, elle voue, elle livre, elle approprie cet amour à Dieu seul. Du côté de la terre et du temps, on peut encore appeler cela un sacrifice; mais, qui le regarde du haut du ciel ou dans la lumière qui en vient, n'y saurait voir qu'une justice accomplie, et avant cela, et bien plus que cela, une grâce reçue, une grâce inénarrable. Mais alors ne comprenez-vous pas que, par le fait même de cet amour, et de celui qu'on lui donne et de celui qu'elle rend, cette âme est toute chaste; que la chasteté est devenue la loi intime et la nécessité de sa vie et, par suite, son état normal et invariable? Elle est plus que chaste, elle est vierge; elle est plus que vierge, elle est sainte; et tout cela est l'œuvre de la beauté se livrant à elle par amour.

La beauté est le parvis de l'amour; la joie en est le sanctuaire. Il n'y a rien que l'âme convoite tant que la joie : c'est ce qu'elle pressent dans la beauté, c'est ce qu'elle veut trouver dans l'amour. Tout le reste, elle le traverse, pour ne se reposer que là. La joie est sa fin, il est simple et régulier qu'elle y tende et s'y précipite. Tout ce qui est en elle est orienté de ce côté; tout y va droit, comme à un centre. L'âme veut si passionnément la joie, que, plutôt que de ne la trouver nulle part, elle la demande aux biens défendus, c'est-à-dire au mal, et elle l'y prend de force. C'est

1. Cant. v, 6.

un feu que ce désir : la nature même l'allume en nous, et loin de l'éteindre ou de le rendre moins ardent, les tristesses sans nombre de ce monde servent à l'attiser encore ; car, à l'attrait propre de la joie, se joint pour l'âme affligée le charme souverain de la consolation et de la délivrance. Mais comme le feu, si utile et si bienfaisant lorsque la lumière en précède et en gouverne l'action, devient au contraire la plus terrible de toutes les forces s'il agit seul et aveuglément ; de même, cette passion de la joie, qui nous porte puissamment vers Dieu, lorsqu'elle est chrétiennement éclairée et conduite, nous pousse inévitablement aux abîmes et à la mort, dès que, se rendant indépendante de la raison et de la foi, elle suit uniquement l'impétuosité qui lui est propre. S'il se pouvait qu'en s'unissant dans leurs rapports avec un être, la beauté et l'amour ne produisissent point la joie, malgré leur double et incontestable empire, la beauté et l'amour ne sauraient retenir cet être : il s'en dégoûterait, il s'en détournerait, il les fuirait avec le sentiment d'avoir été trahi, c'est-à-dire avec mépris et colère. Mais si, comme il est dans l'ordre, la beauté et l'amour donnent cette joie qui est leur fruit naturel, l'âme est incapable de résister, elle ne peut plus vouloir s'en aller, enchaînée qu'elle est par « ce triple lien » dont l'Écriture nous dit qu'il ne peut point se rompre[1]. Si donc une âme en vient à savoir et à voir que, comme Dieu est la beauté et l'amour, il est encore la joie, la joie parfaite, la joie totale, la joie inépuisable et éternelle, il devient comme impossible, non-seulement qu'elle se sépare de lui, mais qu'elle n'adhère pas à lui pleinement, constamment et de toutes ses forces.

A moins d'être insensé, on ne nie pas qu'en lui-même Dieu soit la joie absolue : on ne nie pas davantage que cette joie soit communicable. Lorsqu'on a le bonheur

1. Eccles. IV, 12.

d'être chrétien, on croit et on professe qu'il nous la veut réellement communiquer et qu'il a promis de le faire. Mais, pour ferme que soit en nous cette assurance, notre cœur souffre, et comme cette joie n'est pour nous qu'à venir, et que la certitude d'avoir demain du pain, fût-ce à satiété, ne calme pas la faim d'aujourd'hui, nous sommes tous, en attendant, inclinés à nous plaindre.

Supposé vrai qu'en fait de bonheur tout restât ajourné pour l'homme, qui oserait y trouver la raison d'un scandale ou seulement d'un murmure? Adam, même innocent, n'eût pas été placé dans le paradis terrestre, il lui eût fallu, au prix d'un travail âpre et de la privation acceptée pour un temps de toute joie sensible, acheter l'incomparable bonheur d'entrer et de s'établir dans la joie essentielle de Dieu, eût-ce été là pour lui une condition injuste ou même dure? Non certes, car pour lui comme pour nous, entre ces peines de quelques jours et l'éternelle félicité qui les devait payer, il n'y a pas l'ombre d'une proportion quelconque [1]. S'il en eût été ainsi d'Adam juste et innocent, combien plus de ses enfants pécheurs! En vérité, le prix du ciel fût-il mille fois plus élevé, notre sort resterait beau et la miséricorde de Dieu magnifique. Et que de joies médiocres, misérables, fausses même et corruptrices, l'homme se trouve heureux de payer ici-bas par des attentes presque aussi longues et des sacrifices bien autrement pénibles que ne le sont les nôtres au regard de la béatitude céleste!

Mais est-il vrai que la terre n'est qu'un lieu de désolation et de deuil? Est-il vrai que la vie présente n'est qu'une suite de peines sans mélange, sans trêve et sans compensation? Est-il vrai que Dieu nous interdit ou nous jalouse tout contentement, tout épanouissement, tout plaisir, et

1. Rom. VIII, 18.

que les chrétiens en particulier voient s'écouler les jours de leur pèlerinage, sans boire jamais une goutte de cette joie divine dont la foi leur enseigne qu'ils portent substantiellement en eux l'océan?

Dieu disait à Abraham : « Essaie de compter les étoiles[1] » : essayez donc, vous aussi, de compter les joies que Dieu vous donne. « Il ouvre la main », dit le Psalmiste, « et il « emplit de bénédiction toute créature vivante[2] ». C'est à la première heure du monde qu'il a ouvert ainsi la main, et depuis, même après le péché, il ne l'a pas refermée une seconde. Il y a des jours de pluie; mais que de jours de soleil! Il y a des ombres et des brouillards, mais que de lumière et de ciels sereins! Il y a de rudes hivers; mais quels printemps fleuris et quels automnes fertiles! Il y a quelques bruits effrayants; mais que de chants d'oiseaux, et que d'harmonies dans la nature entière! Et au-dessus de ce premier monde, à travers lequel si souvent Dieu lui-même nous sourit, que de joies, et quelles joies! Qui dira celles de la science, celles de l'art, celles de l'industrie? Qui racontera celles de la famille, celles de l'amitié, celles de l'amour? Tout cela cependant, ce n'est que l'ordre naturel, l'ordre des biens communs à toute l'humanité, sans distinction de race, de pays, d'état social et même d'état moral; car l'Évangile le dit, et nous en sommes témoins : « Dieu « fait luire ces soleils et pleuvoir ces rosées sur les champs « du pécheur aussi bien que sur ceux du juste[3] ». Oui, tout cela, s'écrie saint Augustin, « ce sont les consolations des misérables, et même des réprouvés; ce n'est pas le salaire des élus. Mais alors, continue-t-il, si telles et si nombreuses, et si excellentes sont ces consolations, que sera ce salaire[4] »?

1. Gen. xv, 5. — 2. Psalm. cxliv, 16. — 3. Matth. v, 45.
4. Et hæc omnia miserorum sunt damnatorumque solatia, non præmia beatorum. Quæ igitur illa sunt, si tot ac talia et tanta sunt ista? De Civit. Dei. Lib. xxii, cap. 24.

Sans monter encore jusque-là, regardez les joies divinement répandues dans l'ordre de la grâce, cet ordre que le baptême nous ouvre et dans lequel nous demeurons jusqu'à notre heure dernière. De droit, le péché n'est plus là : si dans un certain sens on peut dire qu'il y entre, puisque le péché, comme tel, n'exclut pas le baptisé de l'Église, ce n'est que pour y être pardonné et détruit : c'est dans cette espérance et à cette fin qu'on l'y souffre; et qui ne comprend que la disparition du péché, c'est l'apparition de la joie et le commencement de son règne? Et, de vrai, la joie ne commence pas seulement de régner dans la grâce, quoique, par rapport au bonheur promis, nous n'en soyons jamais ici-bas qu'aux préludes; ce règne va s'affermissant et se dilatant toujours : si bien, que dans les âmes fidèles, il devient un règne tranquille et incontesté. Le christianisme tout entier n'est que joie. N'est-ce pas comme ère de joie que les prophètes de l'ancienne alliance le présentent partout au désir et à l'espoir des hommes? Et quand il naît avec Jésus, est-ce que le ciel, infailliblement véridique, ne dit pas aussitôt aux bergers par la voix d'un ange : « Voici que je vous annonce une grande joie, ou plutôt « la grande joie, qui sera celle de tout le peuple », du vôtre d'abord, puis de tous ceux qui vivent ou qui vivront[1]? Jésus, né à Bethléem, c'est la joie même de Dieu descendue sur la terre, et Jésus ne vient que pour se donner. Il est la source de ce fleuve qui, « rapide comme un torrent, « dit David, porte partout la joie dans la cité de Dieu[2] », c'est-à-dire dans la sainte Église. L'Esprit qui sacre et emplit cette Église en ce jour de la Pentecôte où, finissant de mûrir, elle donne ses premiers fruits, l'Esprit-Saint est une onction de joie[3], et lui-même le déclare. Aussi, toute pleine de lui, l'Église ne travaille qu'à faire des bienheu-

1. Luc. II, 10. — 2. Psalm. XLV, 5. — 3. Ib. XLIV, 8.

reux. Dans la mesure exacte où elle propage la sainteté, elle propage le bonheur. A le bien prendre, la vie tout entière de l'Église n'est qu'une fête : chacun de ses jours est appelé par elle une *férie*, c'est-à-dire une vacance, un loisir, un temps de réjouissance; et de là vient qu'elle chante toujours. Quelle autre société le fait, quelle autre a imaginé ou entrepris de le faire, et quelle autre l'eût jamais pu faire? Or, voici dix-neuf siècles que celle-ci n'a cessé de chanter, et ainsi continuera-t-elle jusqu'à la fin du monde [1]. Et le chant est tout autre chose pour elle qu'un passe-temps, un plaisir qu'elle prend ou qu'elle donne à ses heures; c'est un besoin, c'est un devoir, un devoir toujours prescrit et toujours accompli : c'est l'accent régulier de son langage et l'une des formes de son culte. On chantait dans les catacombes, on a chanté sur les échafauds, on chante sur les cercueils : on ne chantera jamais tant, ni d'un cœur si joyeux, que quand, sur les ruines amoncelées partout par l'antechrist, on lèvera les yeux du côté de l'orient, pour saluer enfin la venue de la rédemption dernière et totale [2]. Quel signe! quelle révélation! mais en même temps quel privilége! La joie n'est donc pas seulement le but de l'Église et le terme qu'elle propose à tous : elle entre dans son tempérament et est son œuvre principale.

D'un mot plusieurs fois répété par saint Paul [3] on doit conclure que c'est une de ses lois, et, pour qui sait comprendre, cette loi est capitale : on pourrait même prouver qu'en morale tout s'y réduit, et que la joie est à la fois la cime et la somme de nos devoirs. Mais cette joie qu'elle prescrit, l'Église la fait d'abord, elle la donne à qui veut la prendre. Est-ce que la joie ne sort pas naturellement des

1. Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ. Psalm. CXVIII, 54.
2. Luc. XXI, 28.
3. Philipp. III, 1 et 4. I Thess. V, 16.

lumières qu'elle verse dans le monde par sa doctrine, des perspectives qu'elle ouvre, des espérances qu'elle fonde et entretient, des pardons qu'elle accorde, des trésors de toute sorte qu'elle dispense, des sacrements qu'elle administre, du sacrifice qu'elle offre, des prières qu'elle adresse à Dieu, des miséricordes sans nombre qu'elle exerce envers l'homme, de la liberté qu'elle lui rend, de la paix qu'elle lui assure ? « Mon Dieu ! Quelle est donc grande, chantait le Roi-Pro-« phète, l'abondance des délices que goûtent dans le secret « ceux qui vous craignent, vous aiment et vous servent [1] » ! L'Écriture est toute pleine du récit de ces joies que savourent les serviteurs et les enfants de Dieu. Elles sont ineffables, et en même temps elles sont innombrables : joies de l'esprit, joies du cœur, joies de la conscience, joies de l'âme tout entière; joies même des sens, comme il arrive dans le culte extérieur auquel la nature et l'art contribuent à l'envi : joies alors d'autant plus vives qu'étant plus élevées dans leur but, elles sont plus sobres en elles-mêmes et plus chastes dans leur objet. Que dirons-nous encore des joies chrétiennes ? Il y en a d'intimes, il y en a de publiques, il y en a de sociales et même d'universelles. Et tout cela, parmi nous, c'est la part de chacun, et nul ne nous le peut ravir que nous-mêmes. De leur nature toutes ces joies sont inaltérables, et le don que Dieu nous en fait ne souffre point de repentir [2]. Le monde n'y peut rien, hormis les envier quand il ne s'aveugle pas au point de n'y pas croire; l'enfer lui-même est impuissant à nous les arracher : il n'y a que le péché qui les trouble d'abord, et ensuite nous les enlève quand il est consommé. Mais ne pèche que qui veut pécher ; et dès qu'on regrette sa faute et qu'on l'accuse, elle est remise, et alors il n'en résulte qu'un accroissement d'amour et de joie dans l'âme récon-

1. Psalm. XXX, 20. — 2. Rom. XI, 29.

ciliée et une immense exultation dans toute l'Église du ciel [1].

Telle est enfin la triomphante vertu de cette joie que Dieu fait aux siens et qui devient leur état normal sur la terre, qu'elle ne résiste pas seulement à la douleur, en fût-elle assiégée de toutes parts; elle va jusqu'à la transformer, la saisissant d'abord comme le feu saisit le bois, puis l'envahissant, l'attirant à elle, se l'appropriant, et finissant pour ainsi dire par se l'identifier. Nous l'avons déjà dit ailleurs : on devient heureux de pleurer et l'on jouit de souffrir. Où y a-t-il, hors de chez nous, hors de la famille de Dieu, hors de Dieu, des joies pareilles, si fermes, si puissantes, surtout si victorieuses? Notre adoré Sauveur disait : « Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur « des ronces [2] »? Cela ne se voit jamais dans la nature, et hors que Dieu y mît la main par un miracle, la chose est impossible : dans la grâce, c'est un fait quotidien. Oui, depuis que ces ronces et ces épines, que le péché d'Adam a fait germer de notre sol, ont couronné la tête mille fois bénie de Jésus et percé sa chair virginale, les épines produisent des raisins et les figues se cueillent sur les ronces. Et justement parce qu'ils naissent ainsi, ces fruits ont un goût plus exquis que s'ils étaient poussés sur leur tige naturelle. N'est-ce pas plus que le raisin et la figue issus d'un buisson épineux, ce sacrement, cette joie, ce trésor infini de toutes les joies chrétiennes, ce pain plus qu'angélique « qui fait « goûter toutes les délices, parce qu'il a toutes les saveurs [3] », cette Eucharistie enfin, qui sort du sacrifice et de la croix sanglante de Jésus? Et si toute la substance de notre joie est dans la grâce, est-ce que toute grâce ne découle pas de la Passion de Jésus? Oui, désormais, être affligé avec Jésus est la chose la plus douce du monde; et souffrir pour son

1. Luc. xv, 7. — 2. Matth. vii, 16. — 3. Sap. xvi, 20.

nom, c'est ouvrir toute son âme à des inondations de joie. « Ils s'en allaient pleins de joie », est-il dit des apôtres injustement cités devant la justice de leur pays ; et pourquoi étaient-ils joyeux ? « parce qu'ils avaient été trouvés dignes « d'être injuriés et flétris pour le nom de leur maître[1] ». Et saint Paul, qui n'était pas là cette fois, mais à qui il était réservé de pâtir pour ce nom plus que les autres[2] : « Je « surabonde de joie, dit-il, dans mes tribulations[3] ».

C'est jusque-là que, dès ce monde, nous entrons, comme dit l'Évangile, dans la joie de Notre-Seigneur[4]. Car si Dieu nous donne des joies, si surtout il est notre joie, comme il l'est par la grâce et dans la grâce, c'est que lui-même est la joie par essence, comme il est par essence l'amour et la beauté. La grâce est, selon saint Pierre, une participation à la nature divine[5] : puisque, pour Dieu. exister ou être heureux n'est qu'une seule et même chose, on ne peut participer à sa nature sans participer à sa joie : et plus parfaitement on communie à l'une, plus parfaitement aussi on communie à l'autre. Quelle lumière pour éclairer notre vie et nos voies ! Quel principe, quelle règle, quelle sauvegarde, quel aiguillon ! Nos joies chrétiennes sont les premiers rayonnements en nous de la joie qui est Dieu même, le signe de sa présence, l'effet de son amour pour nous, le fruit de son union avec nous ! Dieu montrait cette vision à Augustin pour achever de le séduire, c'est-à-dire de le convertir : « Je voyais la chasteté, dit l'admirable saint en racontant ses dernières luttes ; elle était toute radieuse d'une joie pure et sereine : comme l'eût pu faire une amie ou une sœur, elle m'invitait à venir ; et toute prête à m'embrasser, elle me tendait ses mains pleines d'encourageants exemples : enfants, adolescents, jeunesse nombreuse, tous les âges,

1. Act. v, 41. — 2. Ibid. ix, 16. — 3. II Cor. vii, 4.
4. Matth. xxv, 21. — 5. II Petr. i, 4.

veuves vénérables, femmes vieillies dans la virginité, toutes ces âmes étaient chastes, et cette chasteté ne restait stérile en aucune; elle y était une mère féconde, y enfantant la foule des vraies joies, comme autant de fruits qu'elle doit à votre amour, ô Dieu qui êtes son époux [1] ! »

Cette expérience des joies divines peut aller fort loin sur la terre; si loin qu'on a entendu des saints crier parfois à Dieu : C'est trop, Seigneur, c'est trop; arrêtez-vous, épargnez-moi, sinon je vais mourir. Mais, même portée à ce comble, qui devient un excès, la joie présente n'est jamais que l'ombre de celle qui est divinement promise à quiconque aura eu la sagesse et la force d'être ainsi saintement heureux ici-bas et de s'en tenir fidèlement à ces bonheurs chrétiens, dédaignant tous les autres. Fût-on ravi comme sainte Thérèse et enivré comme saint François, il reste que « l'œil de « l'homme n'a pas vu, que son oreille n'a pas entendu, et « que son cœur n'a pas conçu ce que Dieu réserve à ceux « qui l'aiment [2] ».

1. Aperiebatur enim ab eâ parte quâ intenderam faciem et quò transire trepidabam, casta dignitas continentiæ, serena et non dissolutè hilaris, honestè blandiens ut venirem, neque dubitarem; et extendens ad me suscipiendum et amplectandum pias manus, plenas gregibus bonorum exemplorum. Ibi tot pueri et puellæ; ibi juventus multa et omnis ætas, et graves viduæ, et virgines anus, et in omnibus ipsa continentia, nequaquàm sterilis, sed fæcunda mater filiorum gaudiorum de marito te Domine. Conf Lib. VIII, c. 11.

2. I Cor. II, 9.

DE L'OBÉISSANCE

DE L'OBÉISSANCE

Il est aussi attrayant de rechercher que difficile de définir ce qui se passa dans l'âme de Jésus-Christ au moment où, tirée du néant par la toute-puissance divine, elle eut, avec le premier sentiment de son existence, celui de son union personnelle avec le Verbe de Dieu. Quoique née dans la vie voyagère et pour mener d'abord cette vie, cette âme jouissait déjà, par ses sommets du moins, de la vie céleste des bienheureux et de la vision qui en est l'essence. Exister, être hypostatiquement unie au Verbe et voir Dieu face à face dans une perfection qu'aucun autre bienheureux n'atteindra jamais, ce fut tout un pour l'Humanité sainte; et pour que tout cela fût, il avait suffi d'un instant. On comprend que l'histoire de cet instant soit tout à fait inénarrable. L'âme de Jésus dut être tout de suite et totalement ravie. Voyant Dieu tout ensemble dans sa nature et dans son don, c'est-à-dire en lui et en elle, elle s'élança incontinent vers lui par un mouvement si spontané, si impétueux et si plein; elle l'embrassa avec tant de vigueur et s'unit à lui si ardemment, que cette seconde union volontaire imita d'aussi près que possible l'union hypostatique qui l'avait précédée et provoquée : si bien que cette grâce sans pareille

ne pouvait recevoir d'un être créé quel qu'il fût une correspondance plus parfaite.

Hors de lui, Dieu n'avait jamais été tant aimé, non pas même par Marie, à l'heure où par amour elle s'ouvrit et se livra à cet adorable mystère. Ce premier acte d'amour de Jésus pour son Père répondait à la totalité et à l'étendue des amabilités divines. Mais si tous les caractères essentiels de l'amour se rencontrent nécessairement dans cet acte excellent, il y en a un néanmoins qui très-probablement a dominé les autres, surtout dans ce premier moment dont nous parlons, et par suite de ce premier regard dont il paraît être l'effet direct et immanquable : ce caractère est celui de l'adoration. L'âme de Jésus vit tout en Dieu; mais c'était bien assez qu'elle fût une créature pour que ce qui la frappa davantage en celui qu'elle voyait ainsi, fût son absolue transcendance et sa souveraineté. Pour tout être créé en effet, voir Dieu, c'est avant tout voir un maître et un seigneur. La lumière toute divine qui inondait l'être humain du Christ ne faisait que lui mieux découvrir l'inexprimable disproportion qui existe entre ses deux natures : la condescendance étonnante de la plus haute des deux en relevait encore la sublimité, et aux droits déjà infinis de la divinité, ajoutait ceux qui naissent d'un bienfait sans égal. Il paraît donc qu'ici le respect dut prendre le pas sur la tendresse; et si, dans son terme final, le premier mouvement du Christ fut une union consommée avec Dieu, dans son principe, on n'en saurait douter, il a été un acte de complet anéantissement en soi-même, ce qui constitue précisément l'adoration.

Il en résulte que l'âme bénie de Jésus prit tout de suite à l'égard de Dieu une attitude qu'on peut nommer foncière, parce qu'on la retrouve invariablement au fond de tous ses actes; parce que, les inspirant très-souvent, elle s'y mêle toujours; parce qu'elle détermine leur direction et leur

donne vraiment la forme, et qu'enfin elle imprime à la vie entière du Sauveur son caractère le plus général et le plus éminent. Un être que sa propre lumière, jointe à sa rectitude parfaite, anéantissait si profondément devant Dieu, ne pouvait se regarder et se tenir que comme son très-humble sujet et son très-docile serviteur. Cette sujétion et ce service étaient pour Notre-Seigneur la vérité pratique, l'ordre, la loi, la justice : cela seul le mettait en harmonie avec Dieu et scellait leur paix mutuelle. C'était le premier honneur qu'il eût à rendre à la divinité, le fondement nécessaire de tous ses rapports avec elle, comme aussi l'âme de tous les devoirs auxquels ces rapports donnaient lieu.

Ainsi par le double fait de sa nature humaine et de sa volonté, qui, une fois décidée, décidait en lui tout le reste, Jésus était le premier sujet de Dieu, le premier et le plus dévoué de tous ses serviteurs. C'est sous ce noble nom que l'avaient bien des fois annoncé les prophètes, et Dieu lui-même s'était plu à désigner ainsi son Messie[1]. De sorte que, moralement parlant, tout, pour Jésus, se réduisait à l'obéissance ; et cette attitude primordiale dont nous parlions était celle d'un obéissant. La lumière béatifique était en lui comme une séve ; l'adoration y était comme une racine vivante ; l'obéissance allait y être la tige qui, poussant d'innombrables branches, porterait mille et mille fruits. En somme, de même que l'Écriture nous dit que « le Verbe a « été fait chair[2] », elle nous dit que Jésus « a été fait obéis- « sant[3]. » Être fait chair, c'est sa constitution ; être fait obéissant, c'est sa condition : l'une sort de l'autre, et celle-ci s'appuie sur celle-là ; d'où vient qu'elle est comme essentielle et ne saurait changer.

Au reste, cette obéissance de Jésus ne regardait pas seulement la souveraineté de Dieu en elle-même, elle la regar-

1. Isaï. XLI, 9, XLIX, 5. — Zachar. III, 8.
2. Joann. I, 14. — 3. Philipp. II, 8.

dait encore, en tant que Dieu l'exerce sur lui. Jésus savait, Jésus voyait d'avance jusqu'où irait cet exercice, et que Dieu le pousserait à de vraies extrémités. Il savait, il voyait en outre qu'il est lui-même un domaine assorti à cette souveraineté divine, un champ immense et tout ouvert à ses vouloirs et à ses opérations. C'était même là la raison première de sa venue et de son existence : il n'était entré dans le monde que pour l'honneur des droits divins, c'est-à-dire pour que ces droits reçussent enfin le culte, l'amour et la soumission qu'ils méritent. Il fallait qu'une fois du moins, Dieu pût faire dans une créature tout ce que bon lui semble, non-seulement sans obstacle et sans retardement, mais sans réserve et, pour ainsi parler, sans limites. Il fallait que du sein de la création une voix sortît librement, qui, par conviction et par amour, fît écho à l'assentiment plein de louange que Dieu donne, dans sa vie intime, à cette perfection absolue qui est l'essence de sa supériorité et de son tout-puissant domaine sur toutes choses.

Supposé même Jésus venu dans un monde exempt de péché, pour y être simplement médiateur de religion et chef divin de tout l'univers, il eût trouvé ici-bas le même ordre; il se fût vu lui-même en face des mêmes droits augustes réclamant de l'homme la même docilité avec les mêmes respects. Lui seul, alors comme à présent, y pouvait équivalemment satisfaire et acquitter ainsi tout entière notre dette envers Dieu. On raconte que certains potentats ne s'estimaient point arrivés au faîte de leur pouvoir, ou du moins ne jugeaient pas ce pouvoir assez honoré, tant qu'ils n'étaient pas servis par des rois. C'était sans doute en eux un orgueil détestable. Mais telle est l'excellence de Dieu que, s'il lui plaît d'être servi, et cela lui plaît forcément dès qu'il y a des créatures, il ne le peut être tout à fait dignement que par une créature personnellement déifiée, telle qu'est Jésus, vrai Dieu et vrai homme.

La seule vue des droits de Dieu eût donc fait de Jésus, dans tous les cas, le plus obéissant des êtres; mais qui ne voit l'immense accroissement que prit en lui ce besoin d'obéir, quand il vit tous ces droits violés par l'humanité pécheresse? car le péché n'est jamais que la violation des droits de Dieu, étant toujours et avant tout une désobéissance : et c'est de quoi il est écrit que « par la désobéissance « d'un seul le genre humain tout entier a été fait pécheur [1] ». Certes, on aime son père et sa mère en tout temps, et toute circonstance paraît bonne pour leur témoigner cet amour ; mais un père et une mère outragés, comment les aime-t-on et quel besoin a-t-on de leur en prodiguer les preuves pour leur faire oublier l'outrage? Telle était à l'égard de son Père la situation de Jésus. Aussi, comme son élan naturel vers Dieu s'augmenta de toute la passion qu'il avait de compenser l'ingratitude, l'indifférence ou même la haine de cette foule égarée dont il se constituait le chef; de même son obéissance fut rendue d'autant plus profonde, qu'il était affamé de réparer et de couvrir toutes nos insoumissions. Ce n'était donc plus assez que son obéissance allât jusqu'au service; il fallait qu'elle allât jusqu'au sacrifice. Elle ne faisait plus seulement de lui un sujet; elle faisait de lui une victime : et de là vient que saint Paul ayant dit d'abord que « le Christ a été fait obéissant », ajoute aussitôt : « obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la « croix [2] ».

Or, cette double obéissance fut simultanément rendue à Dieu par Jésus-Christ dans ce premier mouvement de son âme qui ouvrit ici-bas la série de ses actes. Sa vie entière, cette vie dont un livre grand comme le monde ne suffirait point à contenir le récit [3], ne fut que le déploiement et comme l'épanouissement successif de cette soumission ini-

1. Rom. v, 19. — 2. Philipp. II, 8. — 3. Joann. XXI, ult.

tiale et totale. En principe et pour l'œil de Dieu, tout était consommé par cet acte; et l'on comprend qu'à l'heure où ce premier obéissant parut au monde, le ciel, éclatant de joie, ait chanté ce cantique : « Dieu a sa gloire dans les « hauteurs ; la paix est désormais assurée à la terre [1] ».

Cette obéissance est donc le caractère principal de la vie de Jésus; mais elle en est encore la vertu réparatrice et vivifiante, car en soldant les dettes, elle relève les ruines; et ce que la rébellion du vieil Adam avait fait pour la mort, dit saint Paul, la soumission de l'Adam nouveau le fait pour la vie [2]. Elle est, par suite, le grand exemple que Jésus nous propose, le grand secret qu'il nous révèle, le chemin royal qu'il nous ouvre et le devoir capital qu'il nous prescrit : si bien que, dans la morale évangélique, tout, on peut le dire, se résume dans l'obéissance. Oui certes, tout s'y résume, puisque l'amour lui-même, qui est à ce point la loi suprême qu'il paraît être la loi unique, l'amour n'est définitivement tenu pour vrai et n'a de valeur pour le ciel, que si l'obéissance y a mis sa marque et fait couler sa séve. Voilà pourquoi Jésus ordonne l'obéissance à tous et en inculque partout la rigoureuse obligation. Au moment des adieux, il y revient encore, comme s'il n'y avait rien qui importât davantage au bien de ceux qu'il quittait, et qui, dès lors, lui tint plus au cœur. « Comme mon Père m'a « aimé, leur dit-il, moi aussi je vous ai aimés : demeurez « dans mon amour. Si vous obéissez à mes préceptes, vous « demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai « obéi aux préceptes de mon Père et je demeure dans son « amour [3] ». Ainsi, il y va de l'amitié de Jésus et, partant, de la grâce, et partant du salut. La loi est donc universelle et ne souffre point de dispense. Obéir ou être chrétien, obéir ou vivre devant Dieu, c'est une seule et même chose.

1. Luc. II, 14. — 2. Rom. V, 17, 19. — 3. Joann. XV, 9, 10.

Le ciel cessera d'exister avant d'ouvrir sa porte à un désobéissant.

Mais ici comme ailleurs il y a la vertu nécessaire et élémentaire qui répond au précepte et fonde la justice commune des chrétiens; puis la vertu plus haute qui, dépassant le strict devoir, achemine à la perfection ceux qui l'embrassent et s'y exercent, et finit par rendre saints ceux qui y sont consommés. Il n'était pas possible que les membres ne fussent point invités à pratiquer d'une manière excellente cette obéissance où le chef avait tant excellé. L'exemple de Jésus faisait plus qu'y suffire. Tant de liens sacrés et touchants dans lesquels on voyait qu'il s'était librement engagé pour y vivre et y mourir, devaient attirer l'élite des âmes humaines et en séduire quelques-unes irrésistiblement. Étant d'abord un objet de culte, ces liens ne pouvaient manquer d'être ensuite un objet de zèle et d'imitation; et c'était une sorte de nécessité que la crèche, la Croix, l'Eucharistie, allumassent dans certains cœurs la passion de ne se plus appartenir. Toutefois, à l'exemple déjà si pressant, le Seigneur daigna vouloir ajouter la parole; et comme il avait conseillé de renoncer pour son amour aux richesses temporelles et aux joies de la chair, il conseilla encore de lui sacrifier son indépendance et ce pouvoir que la nature nous donne à tous de diriger nous-mêmes nos voies selon nos volontés raisonnables et nos goûts légitimes.

L'Église, sa confidente, sait qu'il a caché ce conseil dans le dernier mot dit par lui à ce jeune Juif pour qui l'Évangile nous raconte qu'il se prit d'affection et qui, parce qu'il fut lâche en face du sacrifice, mérita de ne point répondre à ce divin amour. « Va, vends ton bien, lui dit le Maître, « distribues-en le prix aux pauvres ». Il l'appelait ainsi à la sainte pauvreté : « puis, viens, suis-moi [1] » ; et par là, il

1. Marc. x, 21.

lui ouvrait la voie de la sainte obéissance. Suivre Jésus en effet, ce n'était pas seulement, comme l'écrit saint Jérôme, l'imiter et marcher sur ses traces[1], mais encore, comme l'enseigne Suarez après saint Thomas, s'attacher tout à fait à lui comme disciple, s'engager dans sa compagnie et lui remettre pour toujours le gouvernement de sa vie et de son âme, afin d'être par lui instruit, formé et sanctifié[2].

C'est de ce mot tout rempli de grâce et éclairé par la vie entière du Sauveur, qu'est sortie toute la théorie de cette obéissance éminente, qui, déjà pratiquée en substance par les apôtres de Jésus, n'a pas cessé un jour d'être en honneur dans la sainte Église, et y est restée la base immortelle de ce magnifique et impérissable état qu'on nomme l'état religieux. Nous disons sa base, parce que, selon l'unanimité des docteurs catholiques, on n'est pas religieux pour avoir voué seulement la pauvreté ou même la chasteté, mais on le devient par le seul fait que l'on a voué l'obéissance[3].

Nous avons à traiter de cette noble vertu. Puisqu'elle est commandée à tous, nous devrons en parler pour tous; mais, suivant notre coutume, nous nous adresserons plus spécialement encore aux âmes qui ont eu la grâce d'en faire le vœu et qui s'y doivent dès lors exercer dans une mesure beaucoup plus étendue et avec une perfection plus

1. Sequitur Dominum qui imitator ejus est et per vestigia illius graditur. S. Hieron. in cap. XIX. Matth.

2. Dico Christum verbo illo : « Sequere me », non invitasse adolescentem illum tantùm ad suam imitationem in omni genere, sed etiam ad sequendum realiter et corporaliter, ut sic dicam, se et actiones suas illi committendo... atque, ut semel dicam, obedientiam illi præstando, non illam tantùm quæ ad salutem necessaria est, sed aliam specialiorem et ad perfectionis viam assequendam necessariam. Suarez, De statu Relig. Lib. X, cap. I, 9. Cfr. S. Thom. 2da 2dæ. Q. CLXXXVI.

3. Si aliquis absque voto obedientiæ voluntariam paupertatem et continentiam etiam voto servet, non propter hoc pertinet ad statum religionis S. Thom. ibid, art. 8. 6.

exquise. Il nous semble qu'avec l'aide de Dieu, nous aurons suffisamment exposé cette doctrine capitale si, après avoir déclaré les principes qui fondent, éclairent et régissent la sainte obéissance, nous montrons les grâces qu'elle renferme et les profits divins qu'elle assure, expliquant en dernier lieu les devoirs qu'elle impose : devoirs nombreux, variés, difficiles peut-être, mais trop évidents à la foi pour n'être pas très-doux à l'amour.

I.

Il y a deux formes, deux manifestations, deux actions de la souveraineté : la première est le pouvoir, la seconde est la loi : sous chacune de ces formes elle réclame l'obéissance. On doit l'obéissance au pouvoir légitime; on la doit à la loi légitimement portée par ce pouvoir.

Dieu est l'être absolu. « Je suis celui qui suis », dit-il [1]. Il est tout être; on pourrait dire qu'il est tout l'être, car tout ce qui est sans être lui, tient l'être de lui, ne le peut tenir que de lui, et ne le peut non plus conserver que par lui. Il pouvait être seul à jamais, puisque seul il est nécessaire et qu'il se suffit pleinement; mais, même après qu'il a créé, il reste encore seul en un sens, les créatures étant si peu, quelque ressemblance d'ailleurs qu'il leur donne avec lui et si voisines de lui qu'il les fasse, qu'elles sont devant lui comme n'étant point : l'Esprit de vérité le leur fait confesser dans l'Écriture [2]. Il s'ensuit que Dieu étant simplement ce qu'il est tant que le monde n'existe pas, lui est de tout point supérieur dès qu'il lui a donné l'existence : il le domine

1. Exod. III, 14. — 2. Psalm. XXXVIII, 6.

infiniment, il l'embrasse de toutes parts, il le pénètre jusqu'en son fond, il en possède toutes les parties, les maintenant distinctes, unies et chacune à sa place; enfin à tous les titres et de toute manière il en est le maître tout-puissant, et c'est là sa souveraineté considérée en elle-même [1].

Or, nous l'avons dit ailleurs, ce Dieu qui est tout être est également tout bien; et parce qu'il est tout bien, il est la bonté même. La bonté est son essence, son caractère, sa vie, son acte naturel et éternel : toutes choses qui en lui sont une seule et même chose, à savoir, pour parler avec le IVe concile de Latran, cette chose au-dessus de tout nom et de toute conception qui est lui-même [2]. Et par un mystère insondable, cette bonté si parfaitement et si nécessairement bienheureuse, déborde pourtant hors de Dieu comme si elle cherchait là quelque autre objet que lui : et comme hors de lui elle ne saurait trouver que le néant, elle se prend à ce néant et en tire la multitude des êtres. Ce n'est pas tout : posant d'abord ces êtres en eux-mêmes, c'est-à-dire dans leur nature propre, ce qui est un premier bienfait, Dieu les attire incontinent à lui, chacun selon la destinée qu'il lui assigne et l'aptitude dont il le dote : et l'élite de ces êtres, élite qui est plus qu'une foule, élite qui n'est rien de moins que l'innombrable société des anges et des hommes, il ne cesse pas de l'attirer jusqu'à ce qu'elle soit non-seulement rapprochée de lui, mais transformée et consommée en lui.

1. Omnitenens Deus dicitur quod ipse sit omnium sedes, omnia continens atque complectens et cuncta stabiliens, fundans atque constringens, et universum insolubile in seipso præstans et ex se, tanquam ex omnitenente radice, cuncta producens, atque ad se tanquam ad fundum omnitenens universa convertens et continens, ut omnium sedes omnicapax; omnia contenta unâ præcellenti connexione communiens, neque sinens ea sibi excedere, ne tanquàm perfectâ domo motâ dispereant. S. Dionys. Areop. De div. nomin. cap. 10, 1.

2. Quædam summa res est Pater Filius et Spiritus Sanctus. Concil. Lateran. IV, ann. 1215, cap. 2, Definitio contra abb. Joachim.

Or, cette bonté qui attire ainsi les créatures à la ressemblance divine et, autant qu'elles en sont capables, à l'unité de vie avec Dieu ; la sagesse qui d'un seul coup d'œil infaillible découvre tous les moyens conduisant à cette fin ; la puissance qui tient en main tous ces moyens trouvés par la sagesse et, de concert avec elle, les emploie à faire aboutir le dessein de l'amour, ces trois ensemble constituent la souveraineté de Dieu dans son acte et son exercice ; la souveraineté de Dieu telle qu'elle se présente à nous pour influer sur nous, régler nos rapports avec lui et déterminer moralement nos dispositions intérieures, nos résolutions libres et toute la série de nos œuvres.

Telle est dans sa réalité suprême, dans son exemplaire éternel, telle est dans son principe et dans sa source cette force auguste, sainte, sereine, bienfaisante, que nous nommons la souveraineté, l'autorité, le pouvoir.

Mais ce magnifique et généreux dessein de l'amour, que Dieu veut et peut accomplir, n'est pas pour demeurer caché aux êtres qu'il concerne. Des hauteurs infinies de l'intelligence de Dieu où il resplendit toujours, des profondeurs du cœur de Dieu où il est éternellement conçu, il s'échappe à un jour donné : il vient comme un rayon toucher la créature, et en inondant son esprit de clartés, il emplit son cœur de force en même temps que de grâce, d'espérance et de joie. En tant qu'elle fixe nos pensées et fonde nos croyances, cette déclaration authentique du dessein de Dieu sur nous s'appelle dogme ou doctrine : en tant qu'elle impose un ordre à notre vie, commande à nos volontés et règle nos conduites, elle prend le nom de loi. Au reste, tout dogme est déjà une loi, car il oblige ceux qu'il éclaire ; et toute loi est aussi un dogme, car elle éclaire tous ceux qu'elle lie. Cependant, comme Dieu n'obligeant l'homme que pour le sanctifier et le sauver, ne l'éclaire non plus que pour l'obliger ; comme aussi l'œuvre

du salut débutant par la foi, qui est l'hommage de l'esprit, ne s'achève que par l'obéissance, qui est l'hommage de la volonté, cette relation mutuelle de Dieu et de l'humanité que nous appelons la religion, reçoit plus justement et plus communément le nom général de loi que celui de dogme ou de doctrine. C'est ainsi que pour désigner l'institution religieuse qui a précédé la nôtre, on dit la Loi ancienne ou la Loi de crainte, et que pour signifier celle qui date de Jésus-Christ, on dit la Loi nouvelle ou la Loi de grâce et d'amour. La loi est donc la forme, le verbe, le sacrement de la souveraineté. A ce titre, elle contient ce qu'elle exprime et communique ce qu'elle contient : c'est-à-dire que tout ce qui entre comme élément constitutif dans l'acte de la souveraineté, cette bonté qui nous veut, cette sagesse qui nous trouve, cette puissance qui nous prend, tout cela est dans la loi et vient en nous par elle. Tout cela nous est offert quand la loi nous est proposée; tout cela passe en nous dès que nous l'avons accomplie. « Celui qui cherche la loi, dit l'Écriture, sera rempli par la « loi[1] ». Et de quoi le remplira-t-elle, sinon de cette triple vertu divine qui est vraiment sa substance ?

Il est clair que, par toutes ses racines, la loi plonge dans l'amour; c'est de lui qu'elle prend toute sa séve, d'où il suit que tous les fruits qu'elle pousse en sont pleins. Elle est comme la première démarche et l'invitation de l'amour : elle est son gage : elle pose les conditions de l'union qu'il ambitionne, et si elle est acceptée, elle en devient le contrat. Voyez si saint Paul a raison d'enseigner qu'elle est bonne[2] ! Œuvre et organe de la bonté, elle rend bons tous ceux qui la gardent.

Elle est lumière aussi : la raison le dit, l'Esprit-Saint le confirme : « Mon fils, lisons-nous au livre des Proverbes,

1. Eccli. XXXII, 19. — 2. Rom. VII, 12.

« sois fidèle aux préceptes que tu as reçus de ton père, et « prends soin de n'oublier jamais la loi que ta mère t'a ap- « prise. » Et pourquoi? « Parce que le précepte est un « flambeau et la loi une lumière [1] ». Et comment ne serait-elle pas une lumière en elle-même, puisqu'elle n'est que l'irradiation et l'expression de la pensée divine, « la « forme, comme dit saint Paul, de la science et de la vé- « rité [2] », la dictée, écrit saint Thomas, et l'oracle de la raison absolue [3]? Et comment, étant lumière elle-même, ne serait-elle pas lumière pour nous, puisqu'elle n'a d'autre but que de faire le jour dans notre âme, pour le faire ensuite dans notre vie, et nous éclairer le chemin où nous devons marcher « comme enfants de lumière [4] » ? Au premier jour du monde, Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut [5] ». C'était sans doute une lumière subtile et diffuse qui, à raison même de sa subtilité, était sans proportion avec notre atmosphère terrestre, et ne pouvait dès lors correspondre à nos besoins. C'est pourquoi, au quatrième jour, Dieu forma dans le firmament cet astre merveilleux que nous nommons le soleil et dans lequel se détermine et semble se concentrer pour nous cette lumière générale et plus haute qui existait déjà : d'où vient que Dieu charge cet astre d'éclairer notre globe, et d'y régler la série de nos jours [6]. C'est l'image exacte de la loi, soleil du monde moral. La raison éternelle et infinie de Dieu, qui est la règle essentielle des choses, se formule pour nous dans la loi : elle y prend corps, et s'y accommode à nos usages.

Nous venant de la Puissance aussi bien que de la Sagesse et de la Bonté, la loi, qui est déjà une lumière et un gage,

1. Prov. VI, 20, 23. — Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos. Psalm. XVIII, 9. — 2. Rom. II, 20.

3. Dictamen rationis in principe. P. 2da. Quæst. XCI, 1, o. Ratio divinæ sapientiæ moventis omnia ad debitum finem obtinet rationem legis. Id. ibid. XCIII, 1, o.

4. I Thessal. V, 5. — 5. Gen. I, 3. — 6. Ibid. 16.

ne peut pas manquer d'être une force. Sans même parler de la grâce qui accompagne régulièrement toutes les œuvres de Dieu (grâce et attrait sensibles dans l'ordre extérieur, grâce et attrait spirituels dans l'ordre spirituel); sans rappeler que Dieu agissant tout entier quand il opère, et ne traitant surtout avec l'homme que pour avoir l'homme tout entier, il ne lui intime aucun ordre sans lui donner un secours pour le comprendre, le goûter et s'y soumettre; la loi en elle-même, et par cela seul qu'elle est divine, possède une vertu qui attire. Non-seulement elle persuade l'esprit, mais elle charme le cœur et subjugue la volonté : non pas, il est vrai, cette volonté basse, instinctive, animale, que l'Écriture appelle charnelle et qui est un appétit bien plus qu'une volonté, mais la volonté supérieure que la grâce rend *spirituelle* après que la nature l'a faite *raisonnable*. Saint Paul, témoin éloquent et confesseur sincère des oppositions radicales de la chair à la loi, dit cependant que, « selon l'homme intérieur, il trouve dans cette loi ses « délices[1] ». Il n'y acquiesce pas seulement; il ne se contente pas d'avouer qu'elle a raison et qu'elle est sainte; il s'y attache, il s'y complaît, et y savoure des joies ineffables. Ce n'est pourtant pas encore assez. A la vertu de ce premier attrait qui, devant être décisif pour tous, suffit à peine au plus grand nombre, Dieu, dans sa bonté indulgente et sa savante miséricorde, a joint une force secondaire, extrinsèque, indirecte, mais singulièrement efficace, et qui est juste à la loi, ce qu'est à un bras vigoureux l'arme qu'il brandit en cas d'attaque : cette force, c'est la sanction, c'est-à-dire la menace intimée du châtiment qui attend les indociles. Cette sanction est la ressource de l'amour contre les volontés perverses ou paresseuses. Elle fait que la crainte elle-même et l'intérêt propre sont obligés de conspirer au

1. Rom. VII, 22.

dessein de cet amour béni. Elle fait que la loi presse l'homme de toutes parts, et finit, autant que possible, de s'emparer de lui, ne lui laissant plus que son indispensable et inviolable liberté, dont elle lui rend d'ailleurs le bon usage facile. Elle est donc vraie autant qu'admirable cette parole du divin Psalmiste : « La loi du Seigneur est sans « tache : elle a en elle le secret de convertir les âmes ; et, « rendant d'abord à Dieu un témoignage fidèle », puisqu'elle dit ses pensées et déclare ses vouloirs, « elle rend « participants de la divine sagesse tous ceux qui sont pe- « tits », c'est-à-dire manifestement les humbles, les simples et les obéissants [1].

Tout ce que nous venons de dire s'entend du pouvoir et de la loi en général, mais d'abord et très-principalement du pouvoir souverain de Dieu et de la loi divine : soit de cette loi qu'on nomme naturelle, parce qu'elle est divinement imprimée dans nos âmes par le seul fait de notre nature raisonnable ; soit de cette autre loi positive et divinement révélée qu'on nomme surnaturelle parce que, fondée sur le dessein très-libre et tout gratuit qu'a Dieu de déifier notre race, elle nous impose cette volonté glorieuse et nous donne le moyen d'en procurer l'accomplissement.

Mais ces réalités divines et par là même sublimes qui sont le pouvoir et la loi, Dieu, sans les abaisser, les incline ; sans les diviser, il les étend ; sans les amoindrir, il les communique. Ce qui est écrit, qu'il est jaloux [2], s'entend de l'inviolabilité et de l'inflexibilité de ses droits, de la toute-puissance et de l'urgence de ses vouloirs, des exigences surtout de son miséricordieux amour : cela n'implique en lui rien d'exclusif, et l'ombre même de l'égoïsme n'a pas de place possible en cet être qui est tout charité [3]. Aussi, ne

1. Lex Domini immaculata, convertens animas : testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis. Psalm. XVIII, 8.
2. Exod. XXXIV, 14. — 3. I Joann. IV, 16.

lui suffit-il pas de déifier ses créatures, il daigne encore les employer comme coopératrices dans l'œuvre de cette déification : de telle sorte qu'en étant d'abord les sujets, elles en deviennent ensuite les instruments et les auteurs. « Entre tant de dons que Dieu nous fait, dit le grand Aréopagite, il n'y en a pas de plus divin [1] ».

Comme dans l'ordre physique, entre lui, cause première et universelle, et les derniers effets qu'il a résolu de produire, Dieu dispose d'innombrables séries de causes secondes et particulières en qui il écoule quelque chose de sa vertu productrice, si bien qu'ayant reçu elles donnent, et qu'à l'honneur de leur vie propre elles joignent la gloire et le bonheur de la fécondité; de même dans l'ordre moral, entre lui, pouvoir suprême, et les directions très-spéciales qu'il entend imprimer aux êtres les plus humbles pour qu'ils suivent leur voie régulière et parviennent à leur fin, il établit divers ordres de puissances qui, investies par lui d'une portion de ses droits, empruntent de sa vigueur, s'associent à son action, et contribuent pour leur part au succès de son entreprise. Entre Dieu et la fleur des champs, il y a la tige qui pousse cette fleur, et la racine qui porte cette tige, et le germe d'où sort cette racine, et le sol où ce germe a d'abord été jeté. Entre Dieu et l'enfant qui vient de naître, il y a le père et la mère qui lui ont donné le jour. Entre Dieu et notre corps, il y a l'âme qui le domine, l'anime et le gouverne. Et de même entre Dieu dominateur souverain et nous, les derniers de cette création intelligente qui tout entière est sa sujette, il y a des autorités constituées, des pouvoirs d'ordre et de caractères variés, les uns invisibles

1. Etenim cujuslibet eorum qui sacrum ordinem sortiti sunt, in hoc situ perfectio est, ut ad divinam, pro captu quisque suo, promoveatur imitationem; quodque divinius est omnium, ipsius etiam Dei, ut Eloquia loquuntur, cooperator existat. De cœlest. hierarch. cap. III, § 2.

et purement spirituels, comme sont les anges; les autres sensibles et humains, comme sont les pontifes, les rois, les princes, les magistrats, enfin les supérieurs de tout rang et de tout nom. En un mot, Dieu entre lui et nous fonde la hiérarchie, c'est-à-dire, comme l'explique admirablement saint Denys, « un système sacré et divin où l'ordre, la science et l'énergie, qui sont éminemment en Dieu, prennent par sa volonté une existence et une consistance créées, afin de propager régulièrement et suavement dans tout l'univers ce mouvement lumineux, sanctifiant et béatifiant qui, sous l'action de l'amour, part éternellement du sein du Père, pour y ramener et y fixer à jamais les créatures purifiées, éclairées et devenues parfaites [1].

C'est là cette grande doctrine que saint Paul énonçait quand, sous le souffle de l'Esprit-Saint, il formulait pour tous les chrétiens le devoir de l'obéissance : « Que toute « âme, disait-il, soit soumise aux puissances supérieures ; « car il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu ; et « toutes celles qui existent, c'est Dieu qui les ordonne [2] ». Quel qu'il soit donc, et quoi qu'il fasse, le pouvoir, comme tel, est divin. Ce n'est pas quelque chose qui monte d'en bas et, par exemple, d'une volonté humaine quelconque, ni d'un fait, ni d'un pacte, ni d'un prétendu droit popu-

1. Est hierarchia. . sacer ordo et scientia et actio quæ ad deiformitatem, quantùm fas est, accedit atque insitis sibi divinitùs illustrationibus proportione quâdam ad Dei subvehitur imitationem... Scopus igitur hierarchiæ est Dei, quanta fieri potest, assimilatio conjunctioque; quem cùm habeat omnis sacræ et scientiæ et operationis ducem, ad divinissimum ejus decorem constanter intuendo, eumdem, quoad potest, exprimit nec non divinos suî consortes sacra quædam perficit simulacra speculaque clarissima et immaculata, quæ primitivæ lucis summæque deitatis radium excipiant : cujus indito splendore sacro plena, denuò eumdem ex divinis legibus, in ea quæ sequuntur sine invidiâ transfundunt. De cœlesti hierarch. cap. III, 1, 2. — Hierarchia nostra Deo insitæ ac divinæ deificæque scientiæ nec non afflationis et perfectionis est functio. Id. de ecclesiast. hierarch. Cap. I, 1.

2. Rom. XIII, 1.

laire, ni du suffrage des foules. Même quand ces sortes de causes contribuent extérieurement, comme il est souvent arrivé, à la naissance historique et à la constitution du pouvoir, elles en fournissent tout au plus la matière en en déterminant le sujet ; mais elles n'y donnent jamais et n'y sauraient donner la forme, c'est-à-dire ce qui en fait la vie, la vérité, la sainteté, la solidité, ce qui fonde dans l'homme le droit de commander aux autres, et légitime les actes de son gouvernement. Ce n'est donc pas, encore un coup, quelque chose qui monte d'en bas : comme la lumière, comme la grâce, comme tout ce que la terre reçoit du ciel et ne peut recevoir que de lui, c'est quelque chose qui vient d'en haut.

Dieu n'abdique jamais ; jamais non plus il ne s'éclipse. Les mandats qu'il confie ne sont pas des dispenses qu'il se donne d'intervenir. S'il commande qu'on travaille en son nom, ce n'est pas pour chômer, en se bornant à regarder faire ceux qu'il députe. Il a bien des ministres, il ne peut point avoir de remplaçants; et, loin de donner lieu à croire qu'il s'absente, ces formes qu'il emprunte signifient qu'il se rend présent ; comme aussi les organes qu'il emploie obligent à penser qu'il opère. C'est une nécessité que la cause première agisse dans toutes les causes secondes, et qu'elle y ait la principale action[1] : c'est une nécessité pareille que le pouvoir suprême régisse réellement et principalement, par les pouvoirs intermédiaires, ceux qui lui sont naturellement soumis. Le pouvoir institué n'est qu'un miroir vivant placé au-dessus d'un certain nombre d'êtres pour leur renvoyer la lumière supérieure qu'il reflète : il faut par conséquent que cette lumière rayonne d'abord sur lui. Le pouvoir n'est qu'une image et une sorte de sceau sacré devant imprimer la forme divine en tous ceux à qui il s'applique : lui-même doit

1. S. Thom. 1, p. Quæst. CIV, 2, o. 1a 2dæ. Quæst. XIX, 4.

donc avant tout ressembler à son prototype et en porter excellemment l'empreinte. Ainsi, vous le voyez, principe et fin de toute la hiérarchie dont il est aussi l'exemplaire, Dieu en est encore le fond indispensable, persistant, agissant ; d'où il suit qu'il reste le premier et principal auteur de tout ce qu'elle opère, et des dons qu'elle répand, et des efforts qu'elle produit, et des saintes œuvres qu'elle provoque. De là vient que ces pouvoirs créés sont si vrais et si saints : de là vient qu'ils réclament de tous un respect si religieux et une obéissance si fidèle : de là vient enfin que, selon la déclaration expresse du Saint-Esprit, on n'y résiste pas sans résister à l'ordre même de Dieu et encourir la réprobation [1].

Si tels sont les pouvoirs hiérarchiques, il est simple que, comme cette souveraineté divine dont ils émanent et qu'ils imitent, ils aient, chacun dans sa mesure, et pour la fin qui lui est départie, tous les attributs essentiels du pouvoir. Ils ont donc, eux aussi, le droit d'intimer des ordres, ils peuvent établir de vraies lois. Tout être revêtu d'un pouvoir est un père : or, comme celui « de qui toute paternité « découle au ciel et sur la terre [2] », il a son verbe à lui : ce verbe qu'il énonce, c'est la loi qu'il formule. Tout être revêtu d'un pouvoir est un prince, ce qui revient à dire un principe ; principe de lumière, de vie, d'unité, de progrès, de sainteté, de bonheur. Or, comme ce principe absolu qui n'a point d'origine, mais qui enfante éternellement un autre principe égal à lui, tout prince est en possession d'émettre un principe qui lui est tout semblable, et ce principe qu'il émet, c'est la législation qu'il institue. En somme ce qu'est le Fils dans cette Trinité adorable, que saint Denys nomme quelque part *la Théarchie* [3], la loi l'est justement

1. Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit : qui autem resistunt, sibi damnationem adquirunt. Rom. XIII, 2.
2. Ephès. III, 15. — 3. De Divin. nomin. Cap. X, 1.

dans la hiérarchie créée : elle y naît du pouvoir comme le Fils naît du Père, et comme lui, elle est la splendeur, le caractère, l'image de celui dont elle procède.

Après cela quelles sont ces lois qui émanent de la hiérarchie ? Il est clair qu'avant tout cette hiérarchie adore, confesse, promulgue, publie, propage, explique la loi divine. C'est sur cette loi qu'elle est fondée ; c'est de cette loi qu'elle vit, et dans la vertu de cette loi qu'elle opère. Avant d'être « le ministre de Dieu pour le bien [1] », tout pouvoir est nécessairement son sujet et son serviteur. Servir Dieu, c'est régner, oui ; mais aussi régner, c'est servir Dieu. La hiérarchie s'assimile donc d'abord la loi suprême et s'identifie avec elle autant qu'il est possible. C'est là son premier devoir et sa première fonction. Ensuite, nous venons de le dire, elle promulgue cette loi et l'interprète ; ce que ce pouvoir éminent qui est l'Église a seul mission de faire ici-bas d'une manière souveraine et infaillible. De plus, elle applique cette loi, veille à ce qu'on l'exécute, et en procure l'accomplissement par tous les moyens légitimes dont elle peut disposer. Enfin, elle-même établit des lois qui, pour être secondaires, survenues, relatives, n'en sont pas moins des lois véritables et lient par conséquent la conscience des sujets. Se fondant sur des raisons divines ou même humaines, mais toujours d'un ordre élevé et en vue d'un bien général, elle impose à ceux qu'elle régit certains devoirs particuliers. Comme le prisme, en divisant le rayon solaire, rend perceptibles à nos yeux les diverses couleurs qui, pour nous, y sont confondues ; comme en rompant le pain et en l'émiettant, s'il le faut, la mère met son enfant à même de s'en nourrir; comme en lui épelant les syllabes, elle fait entrer en lui la science des mots, et par les mots le sens des penseés qu'ils traduisent ;

1. Rom. XIII, 4.

ainsi par ces fractionnements et ces applications spéciales de la loi unique et éternelle, par ces formules pratiques, par ces verbes abrégés et comme humanisés, le législateur fait pénétrer dans les pensées des hommes, dans leurs vouloirs, dans leurs actions, la vérité, la beauté, la bonté, tout le divin enfin, qui est l'essence de cette loi première et adorable [1].

Telles sont les lois humaines, soit ecclésiastiques, soit civiles; expression du pouvoir que Dieu communique aux hommes, et forme active du droit qui y est inhérent : d'où l'on voit qu'il en est de la loi exactement comme du pouvoir, et que, comme nous le disions en commençant, ce sont là deux réalités également divines, ayant toutes deux le même droit qui donne naissance aux mêmes devoirs. La loi divine, vous l'avez vu, est le soleil du firmament des âmes : les lois humaines en sont, si l'on veut, les étoiles : celle-là préside au jour ; mais celles-ci président à la nuit [2], nous permettant de voir clair et de marcher correctement, là où les ombres de nos ignorances et les ténèbres de nos passions nous empêcheraient naturellement de discerner la route.

Est-il besoin de dire que ces lois secondaires restant, si hautes qu'elles soient, fort au-dessous de la loi divine, n'ont ni sa perfection, ni sa stabilité; que, par suite, elles lui demeurent entièrement subordonnées et sont toujours souverainement réglées et contrôlées par elle? Si donc, dans l'exercice qu'il fait de son pouvoir, le mandataire excède son mandat, s'il le trahit surtout et abuse de sa force contre celui-là même qui la lui a prêtée, il cesse d'être un pouvoir pour devenir une tyrannie, et perd tout le droit qu'il avait à l'obéissance. Pareillement, si les lois humaines contredisent celles de Dieu, si surtout elles prétendent ou infir-

1. Cfr. S. Thom. P. 2da. Quæst. XCI, 3, o. et Quæst. XCVI.
2. Gen. I, 16.

mer son droit, ou entraver son action, ce ne sont plus des lois, mais des violences, et si l'on est parfois contraint de les subir, la conscience cependant ne les peut jamais accepter[1]. Il s'ensuit, et c'est la conclusion à la fois consolante et glorieuse de toute cette théorie divine, il s'ensuit qu'en définitive il n'y a pour nous tous qu'un pouvoir et qu'une loi ; et que de même qu'ayant ici bas des pères et des maîtres, nous n'avons pourtant qu'un seul père qui est Dieu et qu'un seul maître qui est le Christ[2] ; de même aussi, en nous soumettant librement à tant de volontés créées qui ont la charge de régir la nôtre, nous ne faisons jamais que la volonté de Dieu, « seule règle suprême de nos actes », dit saint Thomas[3], comme elle en est le principe par sa puissance, comme elle en est la fin par son béatifique amour.

C'est donc ainsi que sous le voile et par l'action de la hiérarchie, c'est ainsi que sous la forme et par le ministère des pouvoirs et des lois, « Dieu, comme dit saint Denys, tient tout sous son domaine, gouverne tout sans être mêlé à rien ; c'est ainsi que, somme infinie de toutes les amabilités, et centre de tous les désirs, il impose à tous les êtres de nobles liens, des jougs volontaires; les soumettant par là aux ardeurs fécondantes de cette bonté divine et toute-puissante et éternellement incorruptible dont ils ont la grâce d'être aimés[4] ».

1. S. Th. P. 2. Q. XCVI, 4, o. Lex humana in tantùm habet rationem legis in quantùm est secundùm rationem rectam; et secundùm hoc manifestum est quod à lege æterna derivatur. In quantùm verò a ratione recedit, sic dicitur lex iniqua et sic non habet rationem legis, sed magis violentiæ cujusdam. Id. ib. 9, XCIII, 3 ad 2.

2. Matth. XXIII, 9.

3. Divina voluntas est prima regula quâ regulantur omnes rationales voluntates. S. Th. 2da 2dæ. Quæst. CIV, art. 1. ad 2.

4. Dicitur omnitenens Deus ut omnia dominatu suo tenens et qui iis quæ gubernat præest immistè, et ut omnibus desiderabilis et amabilis et cunctis juga voluntaria imponens et dulces parturitiones amoris divini et omnitenentis et insolubilis ipsius bonitatis. S. Dion. de Divin nomin. CX, 1.

Telle est la théorie chrétienne, et partant la théorie vraie, exclusivement vraie du pouvoir; tel est par conséquent le fondement de l'obéissance, soit chrétienne, soit religieuse; tels sont les principes qui l'éclairent et en doivent invariablement régler la pratique.

Il est plus qu'inutile de rechercher si, pour régir ses créatures, Dieu pouvait instituer un autre ordre que celui-ci. Qui limitera sa toute-puissance? En fait, c'est celui-ci qu'il lui a plu d'établir : et nul n'y réfléchira sans être émerveillé de sa beauté et ravi de sa convenance. Nous ne saurions en concevoir un qui, étant de tous les attributs de Dieu une révélation plus splendide, fût à tous égards plus honorable pour nous, plus conforme à notre nature, plus assorti à nos besoins, j'oserai dire à notre faiblesse, plus salutaire enfin, et nous offrant plus d'avantages. Nous verrons mieux cela en étudiant les riches trésors cachés dans la vertu d'obéissance; mais la vérité est que, sous quelque aspect qu'on envisage cette sage et bienfaisante économie, on ne peut qu'être pénétré pour Dieu, qui a daigné l'établir, d'une adoration enthousiaste. Le mystère de la grâce n'émeut pas plus profondément l'âme éclairée d'en haut, que ce mystère de la souveraineté divine nous sanctifiant et nous sauvant par l'action hiérarchique. Les formes de ces deux mystères sont sans doute différentes; leur substance est unique, et cette substance, c'est la bonté même et l'amour. Cela est si vrai que, quand l'amour arrive à ce point où la volonté de l'homme est comme identifiée avec la volonté divine, la loi passant alors, dit l'Écriture, jusqu'au centre du cœur [1] et en devenant comme le foyer, l'âme, pour parler avec saint Paul, « n'est plus sous la loi, mais « sous la grâce », la loi n'étant pas faite, et n'ayant même plus de raison d'être pour ce juste qui est sa loi à lui-

1. Psalm. XXXIX, 9.

même, et pour qui c'est tout un, de vivre ou de bien vivre [1].

David voyait ces choses et les sentait, quand, inspiré de Dieu, il chantait en l'honneur de la loi ce cantique savant, abondant, affectueux, qui forme le psaume cent dix-huitième, et que l'Église, éclairée dans ses choix comme lui dans ses chants, oblige ses prêtres, ses clercs et ses religieux à redire chaque matin pour consacrer par la prière les premières heures de la journée, et prendre pour eux-mêmes ce premier repas quotidien qui doit divinement nourrir leur âme. On voit là, je dis dans ce psaume et dans cette récitation régulière qu'on en fait, les sentiments que l'Esprit-Saint veut que nous ayons de l'autorité, et par suite, l'estime et l'affection où il entend que nous tenions l'obéissance.

Rien n'est plus important, en effet, rien n'est plus nécessaire, et vraiment, rien n'est plus sacré. L'autorité est ce qui relie la terre au ciel; elle est la force qui porte le monde, l'arche sainte du genre humain, l'âme des sociétés et des familles, le secret de la vie de tous et de chacun. Y toucher méchamment, se lever à l'encontre, la contester, la nier, et surtout la vouloir détruire, c'est la grande *impiété*, parce qu'on ne le fait point sans nier pratiquement, et à la fin théoriquement, le mystère de la paternité divine qui est le principe de la piété, et que la seule piété reconnaît et honore. Aussi nul n'est d'ordinaire plus sévèrement châtié que les indociles publics et les auteurs de rébellion. La Bible fait foi que Coré, Dathan et Abiron, outrageusement révoltés contre Moïse, furent engloutis vivants par la terre entr'ouverte, et que des flammes, s'échappant de ce gouffre, dévorèrent en un instant ceux du peuple qui avaient pris leur parti [2]. Or, saint Jude nous apprend que ces trois révoltés sont des types [3] : ils le sont par leur inso-

1. Rom. VI, 14. I Tim. I, 9. — 2. Num. XVI, 32. — 3. Epist. II.

lence, ils le sont par leur châtiment. Et passant de ce monde à l'autre, saint Pierre déclare que, parmi tant de coupables que l'enfer réclame et attend, il n'y en a pas qu'il exige avec plus de force et doive bientôt plus furieusement tourmenter, que les contempteurs du pouvoir, les indisciplinés, les séditieux, et, pour dire le mot désormais le plus employé et le plus juste, les révolutionnaires[1]. Cet esprit d'insurrection méprisante et violente est d'ailleurs un des signes communs des réprouvés, et tous les hommes de mal le portent. Un des noms de leur chef est Bélial : Bélial veut dire *sans joug*. C'est donc le nom propre de cet être indompté, égaré et sauvage, qui bondit plutôt qu'il ne marche, qui va partout, hormis par les chemins frayés, qui a l'ordre en horreur, qui ne se lie à rien, qui ne cède jamais, même à l'amour, et qu'on ne réduit que par la force. Tel est Satan, tels sont ses fils qui crient comme lui : « Je ne « servirai point[2] », et qui, pour avoir refusé d'être des serviteurs, sont déjà comme lui des esclaves et le seront éternellement. Au contraire et nécessairement, le signe des bons, des justes, des saints, de ceux que l'Écriture appelle « les fils de la sagesse[3] », ou bien « les fils de la lumière », ou bien encore « les fils de Dieu », la marque de leur origine, leur génie natal, le caractère essentiel de leur âme et de leur vie, c'est la docilité et l'amour. Saint Pierre dit leur vrai nom : « ce sont des enfants d'obéissance[4] ». Tels sont les vrais chrétiens.

Maintenant, nous vous l'avons dit, et vous devez plus aisément que jamais le comprendre, même parmi ces chré-

1. Novit Dominus pios de tentatione eripere, iniquos verò in diem judicii reservare cruciandos : magis autem eos qui... dominationem contemnunt, audaces... blasphemantes. II Petr. II, 9.
2. Jerem. II, 20.
3. Filii sapientiæ ecclesia justorum et natio illorum obedientia et dilectio. Eccli. II, 1.
4. I Petr. I, 14.

tiens il s'en trouve qui, ayant de ces mystères une intelligence plus parfaite, se sentent pris pour la justice d'une faim plus passionnée; et, voyant que la justice de l'homme est surtout d'obéir, c'est d'obéissance qu'ils ont faim. Ces formes divines du pouvoir et de la loi les ravissent; ils voient Dieu rayonner à travers et opérer par elles, Dieu qu'ils voudraient servir quand bien même ils n'y auraient nul profit. La vue du monde aussi les pousse; tant de révoltes insensées dont ils entendent l'histoire, quand ils n'en sont pas eux-mêmes les témoins, allument dans leur cœur le zèle des saintes réparations, et l'obéissance jusqu'au sacrifice n'est plus pour eux qu'un apaisement. Par-dessus tout ils considèrent que Jésus, sur la terre, n'a pas obéi à Dieu seul : il s'est choisi des supérieurs humains : il a rendu l'obéissance à Marie et à Joseph [1]; plus tard même, encore qu'il fût roi, il a voulu se montrer sujet des pouvoirs qui, plus ou moins régulièrement, régissaient sa nation. Tout méchants qu'ils étaient, et malgré l'abus qu'ils en faisaient, Anne, Caïphe, Pilate tenaient leur pouvoir d'en haut [2]. Loin de l'oublier, Jésus le leur rappelle en face, et c'est pourquoi il ne leur refuse ni le respect, ni la soumission. Il avait du reste, toute sa vie, pratiqué cette loi juive si rigoureuse parce qu'elle était dressée pour des pécheurs, si minutieuse aussi parce qu'elle avait pour but de retenir, en l'occupant, un peuple déplorablement faible. Depuis la circoncision jusqu'à la dernière pâque où cette loi expira pour ainsi dire entre ses mains, il n'avait pas cessé de l'accomplir, et cela, nous dit-il, « jusqu'à un point « et un iota [3] ». Ces vues décident ces âmes. Elles ne peuvent plus se contenter des pouvoirs communs ni des lois générales : il leur faut des guides plus prochains, des lois plus assujettissantes; elles réclament des ordres plus nombreux et

1. Luc. II, 51. — 2. Joann. XIX, 11. — 3. Matth. V, 18.

plus pressants, des commandements qui déterminent jusqu'aux moindres détails de leurs actes, des préceptes enfin qui enserrent leur vie tout entière et leur être dans ce réseau étroit et fort que l'Écriture nous montre formé par la sagesse, et qu'elle nomme « un réseau de salut[1] ». Ils choisissent donc une Règle, d'ordinaire écrite par un saint, toujours du moins approuvée par la sainte mère Église, c'est-à-dire ici par le Saint-Siége; ils font de cette Règle leur évangile particulier; et, sous l'autorité et la direction d'un supérieur spécial, ils s'engagent solennellement à la garder jusqu'à la mort. Par là ils sont vraiment et définitivement constitués religieux. Il est clair en effet que c'est le comble du dépouillement où se puisse réduire un être libre, comme aussi le sacrifice le plus élevé qu'on puisse offrir à Dieu; puisque lui ayant déjà consacré et livré ses biens et même son corps par les vœux de pauvreté et de chasteté perpétuelle, en faisant celui d'obéissance, on lui abandonne entièrement sa volonté, ce qui est lui donner toute son âme dont cette volonté est la cime, et vraiment toute sa vie dont elle est naturellement la maîtresse et la gouvernante.

C'est là l'obéissance religieuse, terme et couronnement de l'obéissance chrétienne. Vous en avez compris les raisons, la nature et sans doute déjà la beauté. Avant de vous expliquer les nombreux devoirs qu'elle impose, nous devons, selon notre promesse, vous dire quelque chose des grâces divines qu'elle contient, et des incomparables profits qu'elle assure.

1. Vincula illius alligatura salutaris. Eccli. VI, 31.

II.

Le dogme de l'origine divine du pouvoir et de l'emploi que Dieu en fait pour déifier ses créatures, est l'astre qui éclaire toute cette vaste région morale dont l'obéissance est la reine. C'est donc à la lumière de ces doctrines sacrées que nous devons rechercher et que nous sommes certains de découvrir les grâces et les profits que contient pour nous cette vertu; grâces insignes, profits admirables, qui, dans leur fond essentiel, sont les mêmes pour les chrétiens que pour les religieux, mais qui, s'élevant et s'étendant dans la mesure exacte où l'obéissance s'étend elle-même et devient plus parfaite, sont en somme bien plus considérables pour les religieux que pour les simples chrétiens.

Le premier de ces gains célestes, c'est que, par le fait de l'obéissance qu'on lui rend, la hiérarchie rapproche sensiblement Dieu de la créature et établit par suite entre la créature et Dieu des communications très-libres, très-sûres, très-claires, et d'un prix infini. Nous l'avons sans doute insinué, et nous ne pouvions même pas vous donner l'idée vraie du pouvoir, sans que cette conséquence éclatât à vos yeux; mais nous devons l'approfondir.

Les Juifs aimaient à célébrer dans leurs cantiques les priviléges dont Dieu les avait honorés. Le plus grand de tous évidemment, et la source des autres, était cette résidence spéciale que Dieu avait promis d'avoir toujours au milieu d'eux, et qui fondait entre eux et lui des relations régulières. On lit partout dans l'Écriture l'assurance de cette faveur divine. Le tabernacle, et plus tard le temple,

est le séjour personnel de Dieu[1]. La montagne de Sion est sa demeure, la demeure de son choix : il y prend ses complaisances et déclare y trouver son repos[2]. C'est de là qu'il règne sur ce peuple, et fait voir jusqu'où il est son Dieu. Certes, il est le Dieu de tous[3]; mais nul ne lui appartient au même titre que Juda, nul n'est aimé de lui comme Israël. Dieu lui découvre ses secrets, il lui confie ses plans, il met en dépôt chez lui ses mystères; il lui livre cette sainte semence d'où doit sortir un jour le Messie ; il lui intime directement ses ordonnances, il règle jusqu'aux minimes détails du culte qu'il attend de lui, comme aussi de la vie qu'il lui veut voir mener dans l'ordre domestique, civil et politique. Il le suit dans ses voies que lui-même a d'abord tracées ; il le forme, le reprend, le corrige, le châtie ; il l'encourage, le soutient, le console et le récompense ; souvent, pour mieux l'aider dans le présent, il lui révèle l'avenir ; enfin, étant son Dieu, il est encore son roi, son législateur, son précepteur, son pourvoyeur, et véritablement son Père. Aussi, le cœur tout rempli du sentiment d'une sollicitude si particulière et d'une tendresse si témoignée, Israël s'écriait avec de grands transports : « Non, « Dieu n'a pas traité ainsi tous les peuples, et ce n'est pas « à tous qu'il a manifesté jusque-là ses jugements[4] » ! Moïse avait déjà dit : « Il n'y a pas sous le ciel une nation « si glorieuse et si grande, ayant pour la régir des dieux « prochains et condescendants comme le nôtre[5] ».

Mais si les Juifs avaient déjà le droit de se glorifier ainsi dans le Seigneur, quel sujet en ont les Chrétiens ! Si la Loi approchait Dieu de l'homme, à quelle proximité de nous l'établit l'Évangile! Comparée à la présence dont Dieu nous gratifie, celle qu'il avait en Israël fait à peu près l'effet d'une

1. Exod. XXIX, 45. — 2. Psalm. LXVII, 17; CXXXI, 13.
3. Sap. XII. 13 ; Rom. III, 29.
4. Psalm. CXLVII, 20. — 5. Deuteron. IV, 7.

absence. Et comment, sans cela, les justes d'autrefois lui eussent-ils si souvent crié, et avec tant de larmes, de descendre enfin, de venir, d'apparaître, selon qu'il l'avait depuis si longtemps promis ? Je ne parle même pas de la vie humaine de ce Dieu devenu l'un des nôtres, et prenant place dans notre histoire. Cette vie de Jesus, dont l'Évangile contient le récit inspiré, cette vie que nous savons depuis les jours de notre enfance, que l'Église nous redit sans cesse, que les révélations des saints nous illustrent, dont notre mémoire peut à toute heure nous suggérer les faits, et que notre imagination a le pouvoir de faire revivre, il est clair qu'elle met Dieu à notre portée et, pour ainsi parler, sous notre main. Elle nous le fait voir à découvert, et donne lieu par suite à toutes sortes de rapprochements, d'entretiens et d'échanges ravissants. Mais qui dira jusqu'où l'Eucharistie rend ce Dieu nôtre et les rapports qui, grâce à elle, deviennent possibles, réels, aisés, nécessaires entre lui et nous? Ici, Dieu est plus que rapproché de l'homme, il est livré à l'homme, et le commerce qu'autorise un tel don, l'intimité qu'il permet ou plutôt qu'il appelle, ne peuvent plus être dépassés que par cette vision immédiate et cette possession consommée que nous nommons l'état de gloire, et qui est la cime de nos espérances en même temps que de nos vertus. Aussi l'Eucharistie est-elle l'honneur principal des chrétiens, la source intarissable de leurs lumières, de leur sainteté, de leurs délices, l'ardent et inextinguible foyer de la vie de l'Église.

Or, si l'on veut y réfléchir, on se convaincra facilement que la pratique de l'obéissance, et surtout celle qu'implique le vœu qu'on en fait en Religion, établit entre Dieu et l'âme une communication qui, si elle n'est pas plus intime que la communication eucharistique, est du moins plus intelligible, et peut aussi être bien plus fréquente.

Le jour où, selon la forme prescrite par vos Constitutions,

un supérieur quelconque a été régulièrement établi dans sa charge, au nom de Dieu source de tout pouvoir, au nom du Souverain Pontife, vicaire du Christ en terre, principe de toute juridiction, et supérieur premier de tous les religieux [1], il s'est passé dans votre monastère quelque chose d'analogue à ce qui se produit sur l'autel au moment de la consécration. Je veux dire que, comme à l'instant où le prêtre qui tient le pain achève la formule sacrée, Jésus-Christ, homme-Dieu, prend la place de ce pain et se rend substantiellement présent sous les espèces sacramentelles; de même dès que toutes les conditions canoniques de l'élection ou de la nomination se sont trouvées remplies, Dieu s'est rendu réellement présent d'une présence toute particulière dans la personne du supérieur choisi. Ici et là ç'a été pour le sens humain un pur mystère de foi; mais, ici comme là, ç'a été en soi-même une réalité toute divine.

Vous savez ce que le Seigneur disait à Salomon le jour où l'on célébra la dédicace du Temple : « J'ai exaucé ta « prière et accueilli ta supplication : c'est pourquoi j'ai « sanctifié cette maison que tu m'as librement construite. « J'y poserai mon nom, mon autorité, ma sagesse; « mes yeux et mon cœur seront ici tous les jours [2] ». Tout supérieur religieux est, lui aussi, un temple : le jour de son institution est celui où ce temple est dédié. Dieu pose en lui son pouvoir, sa raison, sa force; il fixe en lui ses yeux et son cœur : ses yeux, pour veiller sur toutes les âmes qu'il lui confie; son cœur, pour s'incliner vers elles; ses yeux pour les conduire, son cœur pour les aimer. Tout supérieur devient ainsi une sorte de sacrement humain dont les apparences, il est vrai, restent, comme celles de l'Eucha-

1. Votum obedientiæ religiosæ respicit Summum Pontificem tanquam supremum prælatum uniuscujuscumque religionis. Suarez. de statu Relig. Lib. X. cap. 11.

2. III Reg. IX, 3.

ristie, petites, fragiles et misérables, mais qui, comme celles du pain consacré, contiennent réellement Dieu pour le transmettre aux hommes. Dieu est dans l'eau du baptême pour régénérer l'âme et lui communiquer la vie surnaturelle ; il est dans le saint chrême pour faire croître cette âme et la rendre divinement virile ; il est dans la sentence du prêtre pour remettre les péchés à qui vient les confesser avec les dispositions requises ; il est substantiellement sous les espèces du pain et du vin pour entretenir cette vie de la grâce, que le baptême nous donne et que la pénitence répare après que le péché l'a détruite. Vous croyez tout cela sur la parole du Christ : croyez donc, sur cette même parole, que, par la même vertu à laquelle rien n'est impossible, Dieu est présent dans cette créature investie du pouvoir; et comprenez, vous tous spécialement qui vivez en religion, que la fin de cette présence de grâce est de vous façonner à la sainteté et de vous conduire sûrement dans ce chemin de la perfection où l'état embrassé par vous vous engage.

Mais qui ne voit dès lors que par ces supérieurs réguliers, Dieu vous parle plus intelligiblement, plus pratiquement, plus humainement qu'il ne le fait par l'Eucharistie? L'Eucharistie est un pain de vie, l'autorité est un pain de lumière; l'Eucharistie soutient dans la voie, l'autorité montre la voie ; l'Eucharistie c'est la manne, le pain des anges tombant du ciel et devenant la nourriture de l'homme; l'autorité, c'est l'ange de Dieu ou plutôt Dieu lui-même dans la personne d'un ange, prenant l'homme par la main et le menant au but. Le genre humain a en lui, quant à Dieu, deux besoins essentiels : le besoin de savoir et de contempler cet Être unique, qu'il désigne sous le grand nom de Dieu, dans une sphère de vie et d'état infiniment supérieure à tout ce que l'expérience lui révèle, afin de le pouvoir admirer, adorer et aimer sans mesure; et

en même temps le besoin non moins vif de posséder ce Dieu comme son bien propre, de l'avoir proche de soi, de recourir à lui pour toutes choses et d'user de lui en liberté. Toujours il a fallu à l'homme et un Dieu transcendant et des dieux domestiques; là-haut le Dieu du ciel, et ici-bas les dieux du foyer. L'autorité répond à ce dernier besoin, et elle y satisfait dès que l'on consent à lui obéir.

Vous êtes dans l'inquiétude, votre conscience est embarrassée; vous avez perdu votre chemin, vous doutez de votre devoir et de la volonté de Dieu sur vous : à la bonne heure, que vous alliez alors vous prosterner devant le tabernacle, ou, mieux encore, communier s'il se peut : vous recevrez là mille grâces, puisque vous y trouvez et y recevez Jésus. Mais si définitivement vous n'aviez que l'Eucharistie pour éclairer vos doutes, est-ce que, vingt fois contre une, vous ne quitteriez pas l'autel dans le même état d'incertitude où vous y êtes venues; et s'il vous semblait parfois en rapporter quelque décision pratique, ne risqueriez-vous pas toujours d'être le jouet d'une illusion? Jésus, en effet, n'est pas là pour résoudre des difficultés et trancher des cas de conscience; il y est pour nourrir les âmes et les vivifier divinement. C'est pourquoi, connaissant vos nécessités et soigneux d'y pourvoir, il vous a fait dans chacun de vos supérieurs une sorte d'Eucharistie parlante; et lorsque, comme Saul sur le chemin de Damas, vous lui adressez cette question qui est la grande question de la vie, pour ne pas dire l'unique, et que nous sommes amenés à répéter presque à chaque pas : « Seigneur, que voulez-vous « que je fasse » ? il vous répond comme au futur apôtre : « Va trouver cet homme qu'on appelle Ananie », mon prêtre, mon voyant, ma bouche humaine : c'est lui qui te dira tout ce que tu as à faire[1]. Va donc, âme qui hésites et

1. Act. IX, 7.

m'interroges, va trouver ton père ou ta mère; expose-leur ton embarras, ils t'en sortiront; confie-leur ton attrait, ils le vérifieront ; raconte-leur ta tentation, ils la dissiperont; enfin, ce que je veux, ce que j'attends de toi, ce que, pour m'être agréable, tu dois présentement penser, vouloir et faire, ils te le déclareront. « Qui les écoute m'écoute[1] » ; qui leur obéit m'obéit; si bien qu'en faisant leur volonté, tu seras toujours sûre de faire la mienne.

De plus, quand tu aurais la pureté de saint Jean ou la ferveur de Madeleine, tu ne pourrais cependant communier qu'une fois le jour, et le fais-tu chaque jour ? Mais grâce à ma présence dans le pouvoir qui te gouverne, tu peux cent fois dans la journée recourir à moi, m'aborder, m'entretenir, m'entendre et recevoir ainsi la lumière que tu cherches. Par là, il n'y a rien de ta vie que tu ne puisses me soumettre et faire régler par moi; que je ne puisse dès lors ajuster à mes desseins, marquer de mon empreinte, pénétrer de ma séve, et rendre éternellement l'objet de mes complaisances. Par là, je veux dire par cette foi qui me découvre à toi sous l'enveloppe de tes supérieurs, et par l'obéissance que tu me rends en leur personne, tu n'es plus jamais seule ici-bas. Je disais dans les jours de ma vie voyagère: « Mon Père qui m'a envoyé ne m'a pas laissé « seul; mais, demeurant toujours avec moi et en moi, il « opère vraiment toutes mes œuvres[2] » : l'obéissance où tu vis étend jusqu'à toi le mystère de cette compagnie et le bienfait de cette assistance. Elle réalise en perfection ce que j'ai promis dans l'Évangile, à savoir de demeurer avec les miens jusqu'à la consommation des siècles[3]. Et c'est de quoi j'ai dit aussi que le bon pasteur, ayant appelé ses brebis par leur nom et les ayant fait sortir de la bergerie,

1. Luc. x, 16. — 2. Joann. xiv, 10.
3. Matth. xxviii, 20.

passe devant pour marcher à leur tête, de telle sorte qu'elles entendent sa voix et n'ont plus qu'à le suivre[1].

Ce premier gain de l'obéissance est déjà inappréciable : cependant elle fait mieux encore que d'imprimer à tous nos actes une direction divine en ouvrant et en soumettant notre âme à toutes ces divines volontés que l'autorité lui dénonce d'une manière explicite : elle nous fait communier à Dieu ; et c'est là le second profit qu'elle assure à qui la pratique.

David formule une loi universelle quand il dit que « la « vie est dans la volonté de Dieu[2] ». C'est de cette volonté que sont nés tous les êtres ; c'est dans cette volonté qu'ils puisent la vie dont l'éternelle sagesse a réglé qu'ils seraient pourvus. Le secret de la vie du monde est dans la dépendance où il se tient de son Créateur : il subsiste, chante le Roi-Prophète, il persiste dans sa régularité, dans sa beauté, dans sa splendeur, parce que tout y sert Dieu et obéit à ses ordonnances[3]. Nulle part en effet, dans l'univers sensible, il n'y a trace d'un mouvement qui ressemble pour peu que ce soit à ce que, dans l'ordre moral, les ascétiques nomment la volonté propre ; entendant par là cette indépendance affectée qui devient de l'insubordination, et met un être à part en le réduisant à lui-même. L'Esprit-Saint maudit l'isolé, c'est-à-dire très-assurément l'être qui se garde, se retire, ne se rattache à rien et ne dépend de personne[4]. Il est clair que l'inévitable état d'un tel être est la stérilité et la mort. Sous prétexte d'affranchir le corps, isolez-le de l'âme qui ne le vivifie que si elle le domine; il n'est plus qu'un cadavre et ne sera bientôt plus qu'une poussière. Ainsi en serait-il du monde s'il s'isolait de Dieu et cessait de lui obéir. Mais il s'en faut de tout qu'il le fasse; car s'il arrive que, par la

1. Joann. x, 3. — 2. Psalm. xxix, 6.
3. Ordinatione tuâ perseverat dies quoniam omnia serviunt tibi. Psalm. cxviii, 91.
4. Væ soli. Eccl. iv, 10.

tyrannie de l'homme ou du démon, ces choses qui nous sont naturellement soumises soient détournées de leur fin, arrachées à leur loi et employées au mal, cela va si droit contre leur inclination la plus essentielle et par suite les violente si fort, qu'au dire du grand saint Paul, elles s'exhalent alors en soupirs et en gémissements, dans l'attente impatiente où elles sont de cette délivrance suprême et absolue que l'avénement du règne de Dieu apportera à toute créature qui souffre injustement [1].

Or, comme cette soumission fatale des êtres irraisonnables aux volontés de leur Auteur est ce qui les fait vivre de la vie qui leur appartient, de même l'obéissance des êtres libres est la condition rigoureuse de la vie supérieure que la munificence de Dieu leur destine. « La nécessité naturelle fait place ici, dit saint Thomas, à une nécessité de justice, et la puissance qui meut cède le pas à l'autorité qui oblige [2]. » Au fond, la loi reste la même, et nul ne vit qu'en s'y rangeant.

De là vient que pécher, c'est positivement se tuer. Le châtiment ne vient pas ici après coup, comme il arrive dans les jugements de la justice humaine : l'acte coupable porte sa peine en lui-même, et cette peine qu'il fait encourir n'est que l'inévitable effet qu'il produit. Qui obéit au contraire ouvre son être à la vie. L'Écriture nous l'enseigne partout. « Quiconque, y lisons-nous, aura gardé les commandements, vivra par ces commandements-là mêmes [3] ». Et ailleurs : « Adhère à Dieu et sois-lui soumis, tu verras au « dernier jour combien ta vie aura grandi [4] ». Il ne s'agit

1. Rom. VIII, 19, 23.
2. Sicut naturali necessitate, omnia naturalia subduntur divinæ motioni, ita etiam quâdam necessitate justitiæ omnes voluntates tenentur obedire divino imperio. 2da 2dæ. Quæst. CIV, art. 4.
3. Levit. XVIII, 5.
4. Conjungere Deo et sustine ut crescat in novissimo vita tua. Eccli. II, 3.

pas seulement ici, vous l'entendez, de la vie naturelle de l'âme : « le commandement de Dieu, dit Jésus, c'est la vie « éternelle [1] » ; il en est à la fois la révélation et le chemin ; il enseigne à la conquérir et commence d'y introduire tous ceux qu'il trouve soumis. C'est pourquoi nous avons dû dire que l'obéissance est une vraie communion.

La vie de Dieu en effet, en tant qu'il juge bon de nous la départir, est pour nous dans sa volonté : en quiconque fait cette volonté, cette vie s'écoule et demeure. Ce que la foi est à la vérité que Dieu nous apprend, l'obéissance l'est à la vie qu'il nous propose. Notre-Seigneur disait aux Juifs : « Faites-vous une nourriture qui ne périsse point, mais « qui dure pour la vie éternelle : vos pères ont mangé la « manne » ; et encore qu'elle fût un pain céleste, « elle ne « les a pas empêchés de mourir [2] ». Quel est donc cet aliment meilleur qui, conjurant la mort, fait vivre dans l'éternité? Sans doute, continue Jésus, c'est ce pain nouveau, ce pain plus qu'angélique qui est ma chair immolée pour le salut du monde [3] ; mais c'est aussi la volonté de mon Père qui est dans les cieux. J'ai dit que « ma nour- « riture à moi, c'est de faire la volonté de celui qui m'a « envoyé [4] » : j'ai vécu de ce pain, je l'ai mangé jusqu'à la « mort, je suis mort de l'avoir mangé ; mais pour l'avoir mangé ainsi, je suis ressuscité le troisième jour ; et ne pouvant plus mourir désormais, je suis devenu, pour tous ceux qui le mangeront à mon exemple, la cause indéfectible d'une gloire et d'un bonheur sans fin [5]. On mange déjà divinement quand on médite l'Écriture sainte, car elle est cette parole « qui procède de la bouche de Dieu » et vivifie les hommes [6]. Mais on mange plus divinement encore quand on obtempère aux lois qu'elle contient ; car les vrais

1. Joann. XII, 50. — 2. Joann. VI, 27, 49. — 3. Id. ibid. 52.
4. Id. IV, 34. — 5. Hebr. V, 9. — 6. Matth. IV, 4.

justes, dit Jésus-Christ, et par là même les vrais vivants, ce ne sont pas ceux qui entendent ce que Dieu dit, mais ceux qui font ce qu'il ordonne [1]. Aussi le Sage a-t-il écrit que les préceptes de Dieu sont un festin, et que celui qui les observe s'asseoit à une table où l'on fait vraiment chère divine [2]. Les festins terrestres sont courts ; celui-ci peut être incessant; car un chrétien, et bien davantage un religieux, peut ne pas cesser d'obéir. C'est ce que savait et enseignait l'admirable saint Vincent de Paul, quand il disait aux Pères de la Mission : « Dieu est une communion perpétuelle à l'âme qui fait sa volonté [3] ».

Sans doute, nous l'avons dit, cette volonté suprême, et, partant, la vie qu'elle renferme est cachée pour nous sous des voiles : Dieu n'agit jamais autrement dans ses opérations sacramentelles. Cette seconde Eucharistie a donc comme l'autre ses *espèces ;* et ces espèces, c'est une volonté et une parole humaines, une supériorité de seconde main, en somme une créature qui, par nature, est notre égale. En soi cela vaut plus et semble moins éloigné de Dieu que la matière eucharistique ; mais là n'est pas la question, puisque, par rapport à la réalité intérieure, seule importante et seule efficace, ce n'est ici et là qu'une pure forme, un accident, et, comme on dit, une sorte d'apparence. Et que vos supérieurs soient cela, qu'ils ne soient que cela, laissez-moi vous dire en passant que c'est simplement adorable, et l'une des marques les plus touchantes de l'amour sans nom que Dieu vous porte, à vous surtout qui avez tout quitté pour lui. Oh ! qu'il tient donc à votre perfection, puisque, pour l'obtenir, il semble que rien ne lui coûte ! Nous comparions l'institution canonique des supérieurs religieux à la consécration eucharistique. L'analogie

1. Luc XI, 28; Rom. II, 13.
2. In mandatis ejus epulabuntur. Eccli. XXXIX, 37.
3. Sa vie par Abelly. Liv. III, chap. 5.

va loin. En effet, de même qu'après la consécration, toute la substance du pain est changée au corps du Seigneur, qui, d'une manière inénarrable, la convertit, sans s'en nourrir, en sa propre substance; de même après l'institution, le temps, les forces, la santé, la vie, l'esprit, le cœur, ce que l'on a bien sans doute le droit de nommer la substance des supérieurs est en quelque sorte dévorée, elle aussi, et absorbée par le mandat reçu, par le pouvoir conféré, par la charge imposée. « Le « fardeau du Seigneur, répétaient souvent les Prophètes, le « fardeau du Seigneur[1] ». Oh! qu'ils le sentent ceux qui commandent! Et jusqu'où parfois ils éprouvent que si Dieu pèse, il brûle aussi, et que ce n'est pas en vain qu'il se nomme « un feu consumant[2] »! « Qui souffre sans que je souffre, « disait saint Paul? Qui est scandalisé sans que je sois dans « le feu[3] »? Et que de fois, comme Moïse pliant sous le faix de sa fonction, ils crient secrètement à Dieu : « Est-ce « donc que j'ai conçu dans mes flancs toute cette foule? » Est-ce que j'ai enfanté ces âmes pour que vous me disiez : « Porte-les dans ton sein comme une mère porte son « nouveau-né, et mène les dans la terre que j'ai promise « pour eux à leurs pères[4] »? Oui, ces êtres aimés comme vous, plus aimés que vous peut-être, c'est jusque-là que Dieu les prend, les envahit, les occupe, les possède; c'est jusque-là qu'il vous les sacrifie; car vous pouvez bien voir que vos supérieurs sont vos victimes, étant avant tout celles de Dieu.

Mais celui qui pour l'amour des hommes s'est livré et immolé le premier, celui qui n'a pas craint d'acheter, au prix de plusieurs millions de martyrs, l'évangélisation universelle et la conversion des peuples à la foi, a pareillement consenti que, pour la sanctification et le salut de ses chers

1. Zach. IX, et passim.
2. Hebr. XII, 23. — 3. II Cor. XI, 29. — 4. Num. XI, 12.

religieux, il y aurait toujours et partout dans les communautés une créature dévouée qui, devenue sa proie à lui et réduite à l'état d'hostie, le donnerait lui-même en communion aux autres. C'est ainsi qu'à leurs dépens, mais non sans grand mérite, vos supérieurs sont parmi vous le sacrement de Dieu et vous le livrent en nourriture. Dites-vous-le donc sans cesse que par leur entremise, que grâce à leur autorité, que sous les accidents créés, éphémères, infirmes de leurs ordres et de leurs personnes, la substance divine vient à vous, cette substance qui est lumière, vérité, sagesse, justice, bonté, stabilité, félicité parfaite, vie éternelle enfin. Elle passe dans l'âme obéissante, la pénètre, se l'assimile, et, la rendant par là de plus en plus conforme à son type divin qui est le Christ, la déifie autant qu'il est possible, ce qui est le terme et le fruit de toute vraie communion. Nul peut-être n'a mieux su ces choses que le grand saint de l'obéissance, saint Ignace, l'illustre fondateur de la Compagnie de Jésus. « L'obéissant, écrivait-il, dépasse le niveau de la condition humaine, et s'élance puissamment jusqu'au plus haut degré de la gloire et de la dignité. Se dégageant des chaînes de sa propre nature, il s'unit, par des liens serrés et de la manière la plus intime, à Dieu, le bien souverain, dont il revêt ainsi la nature; et comme c'est la coutume de Dieu de remplir l'âme de l'homme, dans la mesure où il la trouve libre de ce qui s'oppose à ses effusions, c'est-à-dire de la volonté propre, il s'ensuit que quiconque en vient à cette parfaite obéissance, est en droit d'emprunter à l'apôtre cette parole qu'on peut nommer la formule de la sainteté : « Je vis, non plus moi, « mais Jésus vit en moi[1] » . Là est le second et merveilleux profit que l'âme trouve dans l'obéissance.

1. Insuper humanæ conditionis sortem prætergressus, ad sublimiorem dignitatis gradum maxime provehitur : propriæ si quidem naturæ impedimentis exutus, Deo summo bono, cujus naturam induit,

Mais si elle rapproche ainsi Dieu de l'homme et fait que l'homme s'unit à Dieu, de quel bien n'est-elle pas la source? Ne serait-elle pas cette sagesse dont Salomon disait : « Tous les biens me sont venus avec elle[1] »? Et de fait, en dehors des bénédictions que lui assurait par anticipation l'amour particulier de Dieu pour David son père, qu'est-ce qui avait d'abord ouvert l'âme de ce prince à tant de grâces dont il fut comblé? L'humble prière qu'il fit au début de son règne, quand Dieu lui ayant dit : « Demande-« moi ce que tu veux », il répondit incontinent : Seigneur « mon Dieu! vous m'avez placé sur un trône : je ne suis « pourtant qu'un tout petit enfant qui ne sais ni entrer ni « sortir : donnez-moi donc, à moi votre serviteur, un cœur « obéissant. » Or, cette « prière plut au Seigneur », dit l'Écrivain sacré[2]; et de là datèrent ces dons prodigieux qui rendirent ce roi sage, savant et illustre entre tous les monarques de l'Orient.

Premièrement, il est clair que l'obéissance nous fait accomplir d'emblée toute la justice chrétienne. Elle met l'âme à l'abri du péché. On ne pèche qu'en désobéissant : loin de pécher, celui qui obéit fait juste le contraire du mal. Une volonté docile à Dieu est nécessairement une volonté réglée, et l'âme dont la volonté est réglée est nécessairement une âme pure et innocente. En enfer, on n'obéit jamais, parce que les volontés y sont éternellement fixées dans une opposition radicale à Dieu. Dans le ciel au contraire, on obéit toujours, parce que Dieu y règne sans contestation et sans limites, et que l'amour, désormais consommé, fait entre la volonté divine et celle des bienheureux une unité

arctissimè copulatur; qui quidem hominis animum catenùs replere consuevit quoad suâ ipsum voluntate non offenderit occupatum; ut sane, quibus hùc evadere contigerit, jure liceat illud usurpare : « Vivo jam non ego, vivit verò in me Christus. » S. Ignat. Epist. ad Scholast. Coll. Gand. Lib. II. Epist. 19. Jul. 1547.

1. Sap. VII, 11. — 2. III Reg. III, 8.

parfaite. Sur la terre, on peut, à son gré, obéir ou désobéir; mais si l'on obéit, si l'on est décidé à obéir toujours, si surtout on en fait le vœu, on se fixe, comme il se peut ici-bas, dans l'état même du ciel.

Mais non-seulement l'obéissant ne commet point le péché; on peut dire qu'il se met presque hors d'état de le commettre, car, autant que la terre le comporte, il en tarit la source en son âme. « O heureuse et affranchissante obéissance, s'écriait saint Jérôme, qui, dès qu'on la possède, rend le péché comme impossible[1] » ! En effet, livrant totalement notre volonté à Dieu, elle l'enlève du même coup aux forces inférieures qui la peuvent surprendre et enchaîner; elle la soustrait aux convoitises mauvaises, aux influences perverses de la chair et du sang, aux appétits grossiers, aux enchantements, aux illusions, aux passions, aux caprices, aux faiblesses, aux vaines craintes, à l'orgueil, enfin aux puissances conjurées du monde et du démon. Par où pénétrera le mal dans une âme ainsi abritée contre tous ceux qui lui peuvent faire la guerre ? On est d'accord que la volonté propre est le principe de toutes nos fautes, et, à la fin, de toute damnation : or, cette volonté propre, l'obéissance la tue. Le vœu d'obéissance, dit saint Grégoire, est comme le prêtre qui l'immole[2] : il fait même plus que l'immoler, il l'ensevelit, dit saint Jean Climaque[3], de telle sorte qu'à moins d'un parjure, elle ne peut plus ressusciter.

On comprend donc ce qu'enseignent unanimement les Pères et les Docteurs, que l'obéissance est, en quelque sorte, la mère et la gardienne de toutes les autres vertus[4] ;

1. O summa libertas quâ obtentâ vix possit homo peccare. S. Hieron. in Reg. Mon. Cap. 6.

2. Per obedientiam mactatur propria voluntas. Tantò igitur quisque Deum citius placat, quantò ante oculos ejus, repressâ arbitrii sui superbiâ, gladio præcepti se immolat. S. Greg. Moral. Lib. XXV, c. 10.

3. Spontanea mors... sepulcrum propriæ voluntatis. S. Joan. Cl. Gr. IV.

4. Obedientia in creaturâ rationali mater quodammodo est omnium custosque virtutum. S. August. de Civit. Dei. Lib. XIV, c. 12.

qu'elle seule a le secret de les insérer dans l'âme, pour les y maintenir ensuite et les faire fructifier[1]. Elle suppose et couronne cet ordre entier des vertus que l'on peut appeler négatives, parce qu'elles vont toutes à nier et à ruiner en nous le vieil homme et tout ce qui s'oppose au règne de Dieu. Ainsi elle est le sceau du renoncement, le comble de la mortification, le signe nécessaire de l'humilité; elle est la fleur de la sainte crainte, le gage de la vraie patience, la garantie et le lustre de la pauvreté, la perfection de la tempérance, et partant, de la chasteté. Et quant aux vertus positives qui ne regardent plus le mal à éviter, ni l'inclination au mal à détruire, mais le bien à pratiquer et Dieu qu'il faut servir, elle est tellement et si indispensablement mêlée à toutes, qu'à un titre ou à l'autre elle importe à leur vie, et qu'aucune ne saurait être un seul instant séparée d'elle.

D'abord, selon la remarque de saint Thomas, par cela seul que Dieu nous les commande, les actes de toutes les vertus se rattachent à celle-ci : de telle sorte que, pour faire tout bien et toujours bien, il suffit vraiment d'obéir[2]. Mais, de plus, et chacun s'en peut rendre compte, l'obéissance est la pratique même de la justice, l'exercice principal de la force, le dernier mot et la mise en œuvre de la prudence. Elle constitue un acte éminent de religion, selon qu'il est écrit : « Mieux vaut obéir à Dieu que de lui offrir « des sacrifices[3] »; et ailleurs : « Celui qui obéit à la loi « offre par là même à Dieu des oblations nombreuses[4] ». Que dirons-nous de plus? Elle est certainement le plus

1. Obedientia sola virtus est quæ virtutes cæteras menti inserit insertasque custodit. S. Greg. Moral. Lib. ult. c. XII. Cfr. S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. CIV, art. 3.

2. Ad obedientiam pertinent omnes actus virtutum prout sunt in præcepto. Id. ibid. ad 2.

3. I Reg. XV, 22.

4. Qui conservat legem multiplicat oblationem. Eccli. XXXV, 1.

beau fruit de la foi, comme on le voit en Abraham, dont la foi, assez robuste et assez haute pour que Dieu la propose en exemple, eut pour épreuve et pour suprême exploit cette obéissance héroïque qui lui fit sans hésitation lever le bras pour immoler son fils[1]. Elle est encore le pain qui console l'espérance, et la soutient « tant que nous cheminons loin « du Seigneur[2] ». Rien n'apaise en effet l'âme altérée de Dieu comme de lui obéir : rien ne nous adoucit davantage le fardeau de la vie présente et ne nous donne plus de patience pour en attendre la fin. Rien non plus ne nous rend plus fermes en nos espoirs, puisque chacun des mérites que notre obéissance nous vaut est pour nous une raison nouvelle de compter sur la récompense. Quant à la charité, l'obéissance lui est si étroitement unie qu'elle semble tout à fait se confondre avec elle. « Celui qui prétend connaître « Dieu, dit saint Jean, et n'observe pas ses commandements, « est un menteur et n'a point la vérité en lui; celui au « contraire qui garde la parole », c'est-à-dire qui lui obéit, « la charité de Dieu est parfaite en son cœur[3] ». Et pourquoi? Parce que, dit saint Thomas, « le propre de l'amour « est de faire entre ceux qui s'aiment un même vouloir et « un même non-vouloir[4] ». Dès longtemps le Sage avait dit : « Le zèle de la discipline est déjà l'amour; et l'amour « c'est l'observance des lois, laquelle fait la pureté con- « sommée qui conduit à l'union divine[5] ». Nul ne peut « témoigner un plus grand amour, dit Jésus, que de donner « sa vie pour ceux qu'il aime[6] », d'où il suit que pour nous, le martyre paraît être la perfection de l'amour. Encore faut-il

1. Gen. XXII. — 2. II Cor. V, 6. — 3. I Joann. II, 4.
4. In hoc charitas Dei perfecta est quia amicitia facit idem velle ac nolle. 2da 2dæ. Quæst. CIV art. 3, o.
5. Cura disciplinæ dilectio est; et dilectio custodia legum illius est; custoditio autem legum consummatio incorruptionis est; incorruptio autem facit esse proximum Deo. Sap. VI, 19.
6. Joann. XV, 13.

pourtant qu'en se livrant à la mort, on ait conscience de faire la volonté de Dieu, de suivre le mouvement de sa grâce, et qu'on agisse en vue de lui plaire [1] : car si, comme il est arrivé, on s'y précipitait de soi-même, je ne dis pas par vaine gloire ou par fanatisme, mais seulement sans prudence et avec présomption, on risquerait de succomber par faiblesse, ou de perdre dans l'autre monde tout le bénéfice de son action. Il faut donc que, d'une certaine manière au moins, l'obéissance consacre le martyre. Mais saint Ignace nous mène plus loin, ne craignant pas d'affirmer qu'à certains égards l'obéissance l'emporte sur le martyre ; et il en donne cette raison évidente, que celui qui affronte ainsi la mort immole, il est vrai, ce désir si naturel et si violent que l'homme a de conserver sa vie, tandis que celui qui fait profession d'obéir, sacrifie d'un seul coup tous les désirs que la nature peut faire éclore en lui, et il en coupe jusqu'à la racine [2].

Quelle vie simplifiée nous fait donc cette vertu ! Elle réduit tout à une seule vue, à un seul devoir, à un seul acte ; par elle, on satisfait à tout et, autant que possible, à tous, en faisant toujours la même chose ; une chose dont on ne se lasse jamais, car c'est celle que l'on fait au ciel ; et de la faire, c'est déjà le ciel.

Nous créant une vie si simple, l'obéissance nous ouvre en même temps une voie plane et assurée. David parle d'entrer dans les puissances de Dieu [3] : il semble que ce soit

1. Quæcumque alia virtutum opera ex hoc meritoria sunt quod fiunt ut obediatur voluntati divinæ. Nam si quis etiam martyrium sustineret... nisi hoc ordinaret ad impletionem divinæ voluntatis, quod rectè ad obedientiam pertinet, meritorium esse non posset, sicut nec si fieret sine charitate quæ sine obedientiâ esse non potest. S. Thom. ubi suprà.

2. Neque vitæ solius desiderium, quod fit in martyre, per obedientiam præciditur, sed omnia prorsùs ad unum desideria resecantur. S. Ignat. Epist. jam cit.

3. Psalm. LXX, 16.

là son plus beau rêve, et partant, son plus vif désir. L'obéissance nous introduit dès ce monde dans le sanctuaire de ces puissances d'en haut, car elle nous fait participer pratiquement à l'infaillibilité divine. Un supérieur peut se tromper et même pécher en commandant ; l'inférieur en obéissant ne peut ni pécher, ni errer. — Mais tu as fait telle action qui était imprudente ; tu as omis cette œuvre que tout le monde eût jugée nécessaire ? — Seigneur, j'ai obéi ! — C'est bien, bon serviteur, servante fidèle : ce n'est point une peine que tu encours, c'est une récompense qui t'est due : tu l'auras, sois-en sûr. — Vivre sous une autorité régulière, c'est vivre sous les rayons des exemplaires divins ; et obéir à cette autorité, c'est faire d'une vie terrestre le pur miroir des réalités éternelles.

Par suite, quelle paix profonde, immense, inaltérable ! Un pilote sacré veille sur moi : il répond de mon âme, de ma vertu, de ma persévérance, de mon salut enfin, à la seule condition que je reste dans son navire : hormis d'y demeurer, je puis, je dois ne m'inquiéter de rien. O saint loisir ! O soucis disparus ! O troubles si éloignés qu'ils sont devenus comme impossibles ! O bonne et douce vacance qui laisse et livre tout l'être humain à Dieu ! — Cependant ce pilote est une créature : quelle garantie m'offre une créature, et que peut-elle pour moi ? — Lire en soi tes besoins, puiser dans l'expérience de sa propre misère les trésors d'indulgence dont la tienne ne saurait se passer, et compatir à des maux qu'elle-même a ressentis. Ton pilote est une créature : c'est vrai, et cela t'est particulièrement bon et favorable ; de plus, ce n'est vrai qu'en partie ; oui, l'enveloppe, le dehors, l'accident, c'est bien une créature ; mais le pouvoir en lui-même n'est point une chose créée ; et comme tu n'obéis jamais qu'au pouvoir, c'est donc réellement Dieu qui conduit ton vaisseau. « La Providence divine, dit saint Ignace, est liée ici par un contrat. Dieu n'est plus

libre de ne s'occuper point avec suite, patience et amour, d'une âme qui, par le vœu d'obéissance, s'est confiée à sa garde et jetée dans ses bras [1] ». De sorte qu'il n'y a pour l'obéissant qu'à s'abandonner, à se reposer, les saints disent, après David, à s'endormir [2]. Oui, dit saint Jean Climaque, « dans la voie de l'obéissance on chemine en dormant [3]. » Et si elle fait cette sécurité dans la vie, quels baumes pacifiants ne répand-elle pas sur la mort? « Celui « qui craint le Seigneur », dit l'Esprit-Saint, celui qui craint de l'offenser, et par là même de lui désobéir, « se sentira « heureux lorsque viendra son heure dernière, et le jour de « son trépas sera un jour de bénédiction [4]. » C'est pour lui que la mort est véritablement un sommeil, le sommeil d'un enfant entre les bras de sa mère. Il meurt comme ce divin obéissant qui, ayant fait jusqu'au bout la volonté de son Père, et voyant sa tâche accomplie, inclina doucement la tête et dit : « Père, je remets mon âme entre vos « mains [5] ».

L'obéissance simplifie, assure et pacifie la vie; elle la féconde aussi, et dans des proportions inexprimables. Il n'y a rien de ce qu'un homme peut naturellement faire ici-bas qu'elle n'ait le secret de rendre saint, spirituel, agréable à Dieu, méritoire. Elle déifie nos moindres œuvres, les ajustant aux pensées de Dieu et les marquant de son caractère. C'est elle qui pousse ces fruits dont l'Évangile dit qu'ils demeurent [6]. Le dehors, le dedans, tout ce qu'elle touche prend vie et vie immortelle. La volonté propre corrompt

1. Eò plus sibi divinam providentiam humano loquendi modo abstringet ut accuratiùs ab eâ dirigatur, quò pleniùs potestati ejus per obedientiam se committet quam superiori præstat Dei personam referenti. S. Ignat. Epist. 5. cit. — 2. Psalm. IV, 9.

3. Tuta navigatio, confectum dormiendo iter. S. Joann. Clim. Gr. IV.

4. Timenti Dominum bene erit in extremis et in die defunctionis suæ benedicetur. Eccli. I, 13.

5. Luc XXIII, 46. — 6. Joann. XV, 6.

tout et ne produit que des fruits morts. Ce qu'il y a de meilleur en soi devient mauvais dès qu'elle s'y mêle. Que Dieu la trouve dans un jeûne, il rejette ce jeûne; qu'il l'aperçoive dans un sacrifice, ce sacrifice n'est plus pour lui que mensonge et abomination [1]. Au contraire, quoi qu'on fasse de petit, de bas, de vulgaire, d'insignifiant ou même d'aisé et d'agréable, l'obéissance rend tout sublime et digne de Dieu. C'est ainsi que manger, se récréer, dormir même par obéissance, vaut pour le ciel, et peut valoir beaucoup; beaucoup plus assurément qu'un acte, d'ailleurs fort saint, et par exemple une messe entendue ou une communion faite, mais où l'on se serait porté par propre choix et en esprit d'indépendance. Si, comme dit l'Écriture, « l'obéissant « a de nombreuses victoires à raconter [2] », vous voyez qu'il a aussi de merveilleuses richesses à produire : il en amasse à chaque pas : ses jours sont pleins, et sa vie ressemble à ce champ fertile dont le parfum réjouissait Isaac à l'heure où il bénissait Jacob [3], figure en ceci du Père céleste, bénissant ses enfants dociles.

On parle de liberté : c'est aujourd'hui la grande question qui devient pour beaucoup le thème d'attaques violentes contre l'Église, et surtout contre l'état religieux. On prétend, et souvent de bonne foi, tant à force de répudier et d'oublier l'enseignement chrétien, on a perdu la vraie notion des choses, on prétend que l'obéissant cesse d'être libre. Sans doute, entre son libre arbitre et le mal qu'ici-bas il peut naturellement choisir et faire, le religieux qui voue l'obéissance creuse un abîme profond. Faisant acte de souverain et montrant par cet acte jusqu'où Dieu lui permet d'être son maître, il oblige librement son libre arbitre à se protéger lui-même contre les égarements et les défaillances dont il le sait toujours capable. Mais, est-ce là le détruire ou

Isai LVIII, 3. — 2. Prov. XXI, 28. — 3. Gen. XXVII, 27.

même le réduire ? Qui ne voit au contraire que c'est le guérir et le sauver ? Depuis quand, si je trouve et m'applique le secret de ne jamais plus faire un faux pas dans ma route, ai-je annulé ou amoindri ma puissance naturelle de marcher ? Ne lui ai-je pas bien plutôt assuré son intégrité et son libre exercice ? Tout ce qui vit suivant sa loi et s'avance vers sa fin, se confirme, mûrit, grandit, se perfectionne : c'est un principe commun et une règle universelle. « Le libre arbitre n'est pas donné à l'homme, dit saint Thomas, pour lui permettre de suivre toutes ses fantaisies et de satisfaire tous ses caprices : il lui est donné pour que, à la différence des êtres sans raison, il n'agisse pas sous l'impulsion d'une nécessité naturelle, mais par l'effet d'un libre choix né de l'exercice régulier de ses propres puissances [1] » : de telle sorte que l'homme, devenant ainsi l'auteur de ses actions, elles puissent lui être imputées à mérite, et lui valoir devant Dieu une juste récompense. La fin dernière du libre arbitre est donc de procurer à l'homme, sous l'action principale de la grâce, sans laquelle il ne peut rien ici, mais qui ne peut rien non plus finir sans lui, cette gloire et cette béatitude dont Dieu a promis de payer nos vertus. Il s'ensuit que sa fin prochaine est de nous établir et de nous maintenir dans un tel état de liberté que nous ne soyons plus, s'il est possible, ni arrêtés, ni retardés dans notre route vers nos destinées : partant, c'est avant tout de nous soustraire à toutes les servitudes, puis même à toutes les influences qui entraveraient notre progrès. Pouvoir sans contradiction, sans difficulté, spontanément, suavement, pleinement et toujours s'épanouir dans la vérité, croître dans la justice, se dilater dans l'amour, se développer dans la sainteté, s'ap-

1. Deus reliquit hominem in manu consilii sui, non quia liceat ei facere omne quod velit, sed quia ad id quod faciendum est non cogitur necessitate naturæ, sicut creaturæ irrationales, sed liberâ electione ex proprio consilio procedente. 2da 2dæ. Quæst. CIV, art. I, ad I.

procher enfin de son idéal divin par une ressemblance de plus en plus exacte, et de la joie absolue qui est le fruit de cette ressemblance dès qu'elle est consommée, c'est là vraiment être libre; et qui entend la liberté autrement, qui la rêve sous d'autres formes et la cherche dans d'autres conditions, se trompe pour son malheur en ce monde et en l'autre. Est-ce qu'il s'affranchit, l'homme qui pèche? Est-ce qu'il est libre surtout après avoir péché? Il est vrai, l'acte insensé qu'il fait suppose et prouve qu'il est libre : comme l'acte de celui qui se tue suppose et prouve qu'il est vivant. Oui, le suicide est l'acte d'un vivant, mais un acte qui plonge pour jamais ce vivant dans la mort; et de même le péché est l'acte d'un être libre, mais un acte qui précipite cet être dans un esclavage effroyable, et de lui-même irrémédiable. « Quiconque fait le péché, dit Jésus, est l'esclave « du péché [1]. » Tant que dure la vie d'à présent, la grâce et le repentir peuvent sans doute briser cette chaîne; mais si le pécheur ne se repent pas, s'il s'obstine à pécher, sa chaîne s'alourdit d'autant et se serre : et s'il meurt dans cet état, sa chaîne, l'enserrant alors tout entier et violemment, ne peut plus jamais se rompre : c'est une chaîne de ténèbres, d'ignominie, de douleur, et elle est éternelle.

Le juste au contraire, l'humble, l'obéissant, parce qu'il a volontairement rompu avec le mal, échappe à cette loi d'en bas que saint Paul nomme « la loi du péché et de la mort [2] » et qui est le principe de tous les asservissements de l'âme. Il est libre de la liberté que le Christ nous mérite et nous donne, de cette sainte, radieuse et joyeuse liberté, qui est comme l'aurore de celle du ciel, et que l'Écriture appelle « la liberté des enfants de Dieu [3] ».

Et le religieux qui va plus loin et fait bien davantage, le religieux qui ne rompt pas seulement avec le mal, mais

1. Joann. VIII, 34. — 2. Rom. VIII, 2. — 3. Rom. VIII, 21.

avec la grande occasion du mal qui est le monde; le religieux qui nie pratiquement tout ce qui, dans sa nature, pourrait l'induire à mal, et surtout cette propriété de soi-même qui est l'âme de toute iniquité, le religieux est bien plus libre encore que le chrétien du monde. Si celui-ci a des pieds, celui-là a des ailes; si l'un marche et court dans des voies droites et aplanies, l'autre prend son vol dans une atmosphère immense, lumineuse et ouverte. Nul n'est à même, comme lui, d'aller toujours, et uniquement, et tout entier, et par tous ses mouvements et par tous ses actes à Dieu, terme de ses désirs et centre de son repos. Nul n'est en droit de dire comme lui : O Dieu! « vous « avez brisé tous mes liens, je vous sacrifierai une hostie « de louanges[1] ». J'avais quitté l'Égypte en sortant du péché : en renonçant au siècle, j'ai traversé la mer, et j'y ai vu submergée toute l'armée de mes ennemis : sans être troublé ni inquiété, je puis maintenant manger ma manne, chanter mes hymnes, offrir mes sacrifices; je puis planter ma tente partout où se posera devant moi la colonne de feu et de nuée dans laquelle l'ange de Dieu me guide : je ne suis pas encore, il est vrai, établi dans la terre des promesses; mais entre cette terre et moi, il n'y a plus rien que l'espace et le temps, l'espace de quelques lieues, le temps de quelques jours; je l'aperçois d'ailleurs à l'horizon, cette terre de mon espérance; et que de fois déjà j'en sens les brises et les parfums arriver jusqu'à moi! Je suis donc libre, aussi libre que le puisse être un homme cheminant sur la terre : la vérité m'a délivré[2]; le Fils de Dieu m'a délivré[3] : je jouis de la liberté de Jésus, parce que je communie pleinement à la vie de Jésus : car, au fond, c'est la vie de Jésus que je mène : je l'imite en étant pauvre, je l'imite en étant chaste; mais je l'imite bien plus encore en me

1. Psalm. CXV, 17. — 2. Joann. VIII, 32. — 3. Id. ibid. 36.

rendant obéissant ; j'entre ainsi dans l'intime de son état de Fils, l'essentiel de cet état béni consistant en ceci, que le Fils, ne fait rien qu'il ne le voie faire au Père, et que tout ce qu'il voit faire au Père, il le fait pareillement [1]. Quant à sa nature et à son état de Dieu, cela s'entend du mystère de sa génération éternelle par lequel tout ce qu'il fait, comme tout ce qu'il est, il le tient du Père qui l'engendre ; mais quant à sa nature et à sa vie humaines, cela s'entend de son obéissance qui est la forme même de sa piété.

Tels sont, en abrégé, les profits de l'obéissance. Une page de sainte Catherine de Sienne résume admirablement tout ce que nous avons essayé de vous en dire : je ne résiste pas au plaisir de vous la citer. La sainte y fait parler Dieu ; et l'on sent bien, en l'écoutant, qu'en effet Dieu parle par sa bouche : « O douce obéissance, écrit-elle, aimable et chère obéissance, obéissance resplendissante ! combien tu es glorieuse, puisque les autres vertus n'existent que par toi !.. Tu es une reine magnifique. Celui qui t'épouse est riche de tous les biens et ne ressent jamais aucun mal. Ses jours sont pleins de paix et s'écoulent dans le repos : les flots d'une mer irritée ne peuvent lui nuire par leurs orages. Le centre de son âme est inaccessible à la haine, et l'injure même ne l'émeut pas... O douce obéissance ! tu ressembles au Verbe, mon Fils bien-aimé... Aussi, tu plais à tout le monde : ton visage est toujours serein ; tu exhales le parfum d'une humilité sincère, et tu ne désires rien du prochain en dehors de ma volonté. Tu es droite et sans détour, parce que tu rends le cœur charitable.... Tu es comme l'aurore qui annonce la grâce divine. Semblable au soleil, tu réchauffes celui qui te possède, parce que l'ardeur de la charité ne t'abandonne jamais. Chaque jour tu fécondes la

1. Joann. v, 19.

terre en faisant produire au corps et à l'âme un fruit qui donne la vie... Tu es une perle précieuse, mais cachée, que beaucoup méconnaissent et que le monde foule aux pieds ; mais en te méprisant toi-même et en te faisant petite en toute occasion, tu élèves les créatures dont tu inspires la conduite. Ton pouvoir est si grand que personne ne peut te résister, parce que tu es affranchie de la servitude mortelle de la sensualité, qui détruit toute grandeur et réduit l'âme en esclavage [1] ». Et pour prouver ce qu'elle dit, elle montre comment cette vertu fait triompher même des éléments et force la nature aux plus miraculeux services [2]. C'est déjà, nous l'avons remarqué, le privilége de la pauvreté; c'est, à des titres supérieurs, celui de l'obéissance.

Reste que nous exposions les devoirs que souscrivent ceux qui en font le vœu.

III.

Il en est des devoirs qu'impose l'obéissance comme des profits divins qu'elle procure : les uns et les autres ont dans la doctrine chrétienne du pouvoir leur principe et leur fondement : et comme il nous a suffi de savoir ce qu'est l'autorité pour nous rendre compte de ce qu'on gagne à s'y soumettre, de même il nous suffira de la considérer, pour avoir dans sa clarté et son intégrité l'idée des soumissions qu'en religion surtout, on est obligé à lui rendre.

Avant tout, dès que c'est Dieu qui commande par les supérieurs, c'est comme à Dieu qu'il leur faut obéir, et les

1. Dialogues. CLV. De l'obéissance.
2. Ibid. CLXIV.

simples chrétiens sont tenus à cela comme les autres. « Serviteurs, dit saint Paul, et vous tous qui avez des « maîtres selon le chair, obéissez-leur dans la simplicité « de votre cœur, comme vous obéiriez au Christ... Servez- « les comme faisant spontanément la volonté de Dieu, « voyant en eux non pas des hommes, mais le Seigneur [1] ». Dès que c'est Dieu qui commande par les supérieurs, il faut se tenir dans la disposition de leur obéir selon l'étendue du droit que Dieu leur donne de commander, et obéir effectivement à leurs commandements légitimes. Ainsi l'entendait Israël, lorsque, après la lecture de la Loi, il s'écriait unanimement : « Tout ce que le Seigneur a dit, nous « le ferons, et ainsi nous lui montrerons que notre obéissance « est sincère [2] ». Enfin, dès que c'est Dieu qui commande, sa souveraineté s'étendant sur la création tout entière, il n'y a rien dans cette création qui soit dispensé d'obéir. Pour que l'obéissance soit parfaite, il faut donc que l'âme, aussi bien que le corps, plie sous l'autorité, et l'âme avec toutes ses puissances ; d'abord la volonté et le cœur qui inspirent et déterminent nos actes, puis même l'esprit qui est la source de nos jugements. L'apôtre l'insinuait lorsqu'il écrivait aux Hébreux : « Obéissez à vos supérieurs, et « soyez-leur entièrement soumis [3] ».

Ainsi, que l'obéissance soit divine, qu'elle soit universelle, qu'elle soit totale : divine dans son intention, universelle dans son extension, totale dans sa soumission, c'est ce qui lui donnera la proportion voulue avec cette sainte autorité qui est sa raison d'être et sa règle.

Ces trois points doivent être éclaircis.

L'obéissance, disons-nous, sera divine dans son intention, c'est-à-dire qu'en obéissant à ses supérieurs, c'est à Dieu

1. Ephes. VI, 5, 7. — 2. Exod. XXIV, 7.
3. Obedite præpositis vestris et subjacete eis. Hebr. XIII, 17.

qu'on aura l'intention d'obéir. Du texte de saint Paul que nous avons cité, vous avez déjà pu conclure que cette vue de Dieu dans la personne des supérieurs est un devoir certain. La doctrine des saints sur ce point est formelle et unanime. Saint Ignace la résume quand il écrit à ses religieux : « Révérez la divine majesté en ceux qui vous commandent, et rendez-leur l'obéissance avec une religion parfaite[1] ». Prenez garde d'ailleurs qu'il ne s'agit point ici d'une pratique de surcroît concourant à la perfection de l'acte qu'elle accompagne, mais n'en intéressant pas l'essence. Ce regard vers Dieu est essentiel : ôtez-le de l'obéissance, elle n'est plus même chrétienne : comment dès lors pourrait-elle être religieuse[2] ? Qu'est-ce en effet que la religion ? « Quelque chose, répond saint Thomas, qui implique une relation de la créature à Dieu; une force, une vertu qui nous relie à lui comme à notre éternel principe et à la fin dernière où notre liberté doit tendre assidûment[3] ». Comment nommera-t-on religieux un acte qui n'aboutit qu'à l'homme ? Le devoir est donc certain, il est indispensable.

Hélas ! où en est la pratique ? Que souvent on obéit à ses supérieurs parce qu'ils sont sages, bons, agréables, parce qu'on redoute leur blâme ou qu'on désire leur approbation ; quelquefois même par un intérêt plus ou moins déguisé d'amour-propre, pour obtenir d'eux, sinon des égards particuliers, ce que la conscience leur interdirait, du moins une estime et une prédilection que leur cœur pourrait ressentir, et qu'on se donnerait la joie de deviner ! Laissons

1. In superiore quolibet Christus... in eo Dominicæ majestati reverentiam atque obedientiam summâ cum religione præstate. S. Ignat. Epist. 29. ad Conimbr. Coll.

2. V. Rodriguez. Tr. de la perfection chrétienne. Partie III, Tr. 5, ch. 12.

3. Religio propriè importat ordinem ad Deum : ipse enim est cui principaliter alligari debemus tanquam indeficienti principio, ad quem etiam nostra electio assiduè dirigi debet sicut in ultimum finem. S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. LXXXI, art. 1.

de côté l'amour-propre et la politique qu'il inspire : il est trop clair que de tels sentiments gâtent tout. Parlons seulement de ceux qui sont avouables, comme une affection légitime ou le désir naturel de contenter. Sans doute, si cela vous aide à obéir, on ne saurait vous blâmer d'en user ; mais si, à l'œil sept fois clairvoyant de Dieu, ces motifs humains sont les seuls qui vous poussent, si même ils sont les principaux, que faites-vous, vous qui avez voué l'obéissance ? Encore un coup, rien de bon ni qui soit propre à votre état. Voulez-vous l'entendre dire à saint François de Sales ? Vous savez s'il est sûr et doux dans sa doctrine : « Vous obéissez à vos supérieurs, dit-il à ses chères filles de la Visitation, parce que vous leur avez de l'inclination et pour le respect de leurs personnes : hélas ! vous ne faites donc rien de plus que les mondains : car ils en font bien de même ; et non-seulement ils obéissent aux commandements de ceux qu'ils aiment, mais ils n'estimeraient pas leur amour bien satisfait, s'ils ne suivaient encore au plus près leurs inclinations et affections [1] ».

Cela étant, que de déchets peut-être dans nos mérites, et d'abord que de défaillances dans nos vertus ! Les vertus sont des habitudes : les habitudes, en tant du moins qu'elles sont acquises, ne se peuvent jamais former que par des actes réitérés : telle est la nature d'une action, telle aussi la nature de l'habitude qu'elle forme. Si donc, quand vous obéissez, vous suivez des attraits humains ; si, au lieu de vous soumettre à Dieu parce qu'il est Dieu, vous cédez simplement à l'homme pour des raisons humaines, votre acte qui n'est pas religieux pourra-t-il contribuer à produire dans votre âme une habitude ou une vertu religieuse ? Vous aurez pu ne pas scandaliser votre communauté, l'édifier même, puisque le dehors seul édifie ou scandalise, vous

1. Entretien XI.

aurez pu arriver à cette fin, d'ailleurs bonne, d'être commode à vos supérieurs et de gagner leur affection ; mais vous n'aurez point réellement pratiqué l'obéissance ; et comme elle est fondamentale en votre état, votre édifice n'aura pas de base. C'est encore ce qu'enseignait le saint évêque de Genève. « Je dis que si le religieux n'obéit, lisons-nous dans l'Entretien que je vous citais tout à l'heure, il ne saurait avoir aucune vertu, parce que c'est l'obéissance qui le rend principalement religieux, comme étant la vertu propre et particulière de la religion [1] ».

Ce point est donc de conséquence et demande de vous la plus grande attention. Voyez Dieu dans vos supérieurs ; sinon d'une vue toujours actuelle, ce qui n'est guère possible et d'ailleurs n'est pas nécessaire, au moins d'une vue habituelle et souvent renouvelée. Dieu veut que vous ayez cette foi, il vous en donne incontestablement la grâce, et il prend un merveilleux plaisir à voir que vous y répondez. Savez-vous pourquoi si souvent il laisse plusieurs défauts à ceux qui commandent ? Certes on les exagère : si l'égal voit aisément des pailles dans l'œil de son égal [2], combien plus l'inférieur est-il tenté d'en voir dans l'œil des supérieurs qui, ayant la charge de le conduire, sont par là même obligés de le corriger, ce qui ne peut se faire sans qu'ils le reprennent et au besoin le punissent. Mais enfin, il en faut convenir, les supérieurs ont des défauts. Pourquoi Dieu les leur laisse-t-il ? D'abord parce que instituer un supérieur n'est point faire un miracle. Ensuite parce que ces défauts sont la plupart du temps profitables à ceux qui les ont. « La « vertu, Dieu lui-même l'atteste, se perfectionne dans l'in- « firmité [3] » : la vertu vit d'humilité, et l'humilité, chacun

1. Entretien XI. — Telle est pour le religieux la nécessité de l'obéissance que N.-S. disait à sainte Catherine de Sienne : « Le désobéissant est dans la barque de la vie religieuse, de corps et non d'esprit. Ce n'est pas un religieux, c'est un homme vêtu ». Dial. CLXI.

2. Matth. VII, 3. — 3. II Cor. XII, 9.

le sait, ne vit guère en nous que de l'expérience de notre propre misère. Qui ne comprend que des imperfections notables, visibles à tous, et surtout obstinées, sont à l'exaltation intérieure que peuvent produire les charges, un contrepoids heureux et parfois nécessaire? Mais savez-vous de ces défauts persistants une autre raison principale? C'est qu'ils sont pour les inférieurs un moyen très-puissant de perfection. Obéir à quelqu'un dont l'esprit vous est peu sympathique, dont le caractère vous déplaît, dont les manières vous choquent, ne suppose-t-il pas plus de vertu que d'obéir à une personne en qui tout est aimable? Qu'une communauté eût pour supérieur un archange, serait-elle, sous ce rapport, de l'obéissance, en mesure de devenir aussi parfaite que celle qui, comme il y en a tant, est conduite par une pauvre fille?

Aussi est-ce une règle commune dans les directoires religieux que, tout en gardant toujours dans leur cœur cette mansuétude, cette tendresse et cette compatissante indulgence que des pères doivent à leurs enfants; gardant même habituellement dans la forme cette affabilité et cette bonne grâce qui adoucissent le joug et invitent à la soumission, les supérieurs examinent quelquefois, à l'aide d'un commandement un peu rude, si l'obéissance qu'on leur rend est divine ou humaine, naturelle ou religieuse. Assurément la discrétion est requise ici comme partout; mais cette pratique est excellente. On peut lire dans la Vie des Pères du désert à quelles épreuves les anciens solitaires soumettaient sur ce point leurs disciples. Ces hommes de Dieu imitaient Dieu. Voulant continuer d'habiter avec nous, et n'y pouvant pas convenablement demeurer en la forme qui lui est naturelle, Notre-Seigneur aurait pu du moins s'y cacher sous des apparences attrayantes : et par exemple, il aurait pu se montrer sous l'enveloppe d'une lumière brillante, révéler sa présence par quelque suave

parfum, et puisqu'il s'exposait là surtout pour être notre nourriture, prendre la saveur du miel ou d'une liqueur exquise. Mais parce que la foi gagne tout ce que perdent les sens, et que la grâce vit surtout d'immoler la nature, Jésus a choisi les apparences les plus vulgaires et, quant au goût, les plus insipides.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? La foi est si faible, le respect si rare et si peu profond, l'amour de l'indépendance si répandu, et cela jusque dans les monastères, que les épreuves anciennes ne seraient plus que des témérités, et que les supérieurs prudents les jugent à peu près impossibles. Sous peine de tourner à scandale, l'autorité est forcée d'être timide, et il faut maintenant opérer dans les âmes avec ces précautions, ces ménagements, ces craintes qu'on voit aux ouvriers occupés à consolider une maison qui menace ruine. N'est-ce pas un grand malheur et une décadence lamentable ? « Si le sel lui-même s'affadit, avec quoi « le salera-t-on [1] » ?

Il convient donc que les religieux se renouvellent dans l'esprit de foi à la présence de Dieu en tous leurs supérieurs. Certaines règles ordonnent qu'on ne leur parle qu'à genoux, au moins quand ce sont des supérieurs majeurs. Si votre règle ne l'enjoint pas, et si cela n'est point autorisé par l'usage de votre monastère, je ne vous dis pas de le faire : ayez cependant l'esprit qui le fait faire, et quand vous abordez ceux qui vous gouvernent, parlez-leur avec tant de révérence et d'humilité qu'on vous sente comme intérieurement agenouillées devant eux. Là est le nerf de l'obéissance. Dieu lui-même a révélé à sainte Catherine de Sienne que le premier principe de l'obéissance excellente de Jésus envers son Père était la vue continuelle que sa très-sainte âme avait de la divinité [2]. Ce dont Jésus avait la claire

1. Matth. v, 13. — 2. Dialog. CLIV.

vision, vous en avez la certitude, et le même objet divin que lui découvrait la lumière de sa gloire intérieure, la foi, qui est une lumière aussi, le rend présent à votre esprit. Tenez donc toujours allumée en vous cette sainte lampe, et ne marchez qu'à sa clarté. Ah ! que vos pas seront alors éclairés, que vos démarches seront fermes, que rapides seront vos progrès, que parfaite sera bientôt votre obéissance ! Comme elle sera fructueuse aussi ! Voici deux âmes qui viennent successivement trouver leur supérieur : pourquoi l'une s'en va-t-elle éclairée, apaisée, contente ? Pourquoi a-t elle compris et goûté soit le commandement, soit le conseil ? Pourquoi, avec la lumière, a-t-elle emporté de là l'onction, la grâce et le courage ; tandis que l'autre s'en retourne vide, déconcertée, troublée, aigrie peut-être ? La seule raison est que l'une est venue pleine de foi pour interroger Dieu et recevoir de lui la réponse, tandis que l'autre est venue tout humainement entretenir une créature humaine. « Si vous allez à vos supérieurs comme à Dieu, disait la bienheureuse Madeleine de Saint-Joseph, vous recevrez d'eux comme de Dieu, quelque imparfaits qu'ils soient ; si vous recherchez en eux la créature, vous ne recevrez d'eux que comme d'une créature, quelque saints qu'ils puissent être [1] ».

Sans doute, les supérieurs doivent être les premiers à croire d'une foi ferme et pratique à leur autorité. S'ils ne sont pas persuadés que, n'étant rien par eux-mêmes, ils sont cependant rendus divins par leur pouvoir, comment feront-ils l'œuvre divine ? Beaucoup manquent à ce devoir, et de là vient souvent l'incertitude, la faiblesse et l'inefficacité de leur gouvernement. La foi du prédicateur appelle la foi de l'auditeur ; et de même celle du supérieur provoque, facilite, affermit celle de l'inférieur. Mais je dis à ces inférieurs :

1. Maximes des Saints, recueillies dans le *Banquet sacré*.

Si même ceux qui vous dirigent ne font point suffisamment leur personnage de Dieu, s'ils paraissent douter de leur droit, et sont en vous commandant plus humains qu'il ne faut, ce n'est point à vous d'en juger : votre devoir, dans tous les cas, est de ne vous point méprendre à leur endroit; de regarder par-dessus tout et malgré tout leur caractère divin, de considérer par conséquent Jésus en eux et de leur obéir comme à Jésus.

Divine par l'intention, il faut en outre que l'obéissance soit universelle dans son extension : c'est-à-dire que le religieux doit se soumettre à toute personne revêtue de l'autorité légitime et à toutes les choses que ces personnes lui commandent légitimement, en quelque manière d'ailleurs qu'elles le commandent.

Et d'abord, il faut obéir à toute personne revêtue de l'autorité légitime. Vous l'entendez bien, toute personne : quel que soit son âge, ou son âge naturel, ou son âge de religion, quel que soit aussi son caractère, quelle que soit son expérience ou même sa vertu. J'aime en toute cette matière à vous citer saint Ignace. « De même, écrit-il, qu'on ne doit pas obéir à un supérieur parce qu'il est prudent, bon, doué de belles qualités ou enrichi de dons divins... de même, si un supérieur n'a que peu de jugement et une prudence médiocre, ce n'est point une raison pour lui rendre une obéissance moins parfaite : car, quel qu'il soit, il représente Celui dont la sagesse est infaillible, et Dieu ne manquera pas de suppléer pour vous à ce qui fait défaut dans son ministre[1] ». C'est dans le même esprit que saint Pierre avait

1. Superiori nec si prudentiâ, bonitate, cæterisve quibuslibet divinis donis ornatus instructusque sit propterea obtemperandum, sed ob id solùm quod vices gerat Dei... nec contrà si consilio aut prudentiâ minus valeat, quidquam idcircò de obedientiâ est remittendum, quatenùs ille superior est, quando illius personam refert cujus sapientia falli non potest, supplebitque ipse quidquid ministro deuerit. S. Ignat. Epist. 29 ad Conimb.

dit, et cela pour tous les fidèles : « Soyez respectueusement « soumis à vos maîtres, non-seulement à ceux qui sont « bons et doux, mais encore à ceux qui sont fâcheux et « difficiles [1] ».

Pour vous qui êtes en religion, ce dernier cas est au moins rare. Vos supérieurs portent régulièrement le nom de père ou de mère, et c'est ce qu'ils sont d'ordinaire plus par le cœur encore que par le nom. S'il arrivait cependant que le pouvoir dont vous dépendez fût exercé par quelque personne froide, disgracieuse ou exigeante, vous devriez encore, dans cette main dure mais consacrée, reconnaître, adorer et baiser la main toujours suave du bon Dieu.

L'Église latine, vous le savez, consacre l'Eucharistie avec du pain azyme; l'Église grecque la consacre avec du pain levé. Le pain levé est moins blanc que l'autre, il est aussi plus rude au toucher; mais après la consécration, qu'importent ces apparences diverses? Jésus est sur l'autel grec comme sur l'autel latin : l'orient et l'occident lui rendent les mêmes devoirs.

De plus, dans les monastères et à plus forte raison dans les congrégations, ce n'est jamais une seule personne qui est chargée de tout le gouvernement. Comme les supérieurs majeurs sont régulièrement délégués par le souverain pontife ou, dans certains cas, par l'évêque, eux-mêmes délèguent des autorités subalternes. Que ces aides leur soient donnés par l'élection ou qu'eux-mêmes les choisissent, peu importe, du moment que les choses se font conformément aux règles. Le pouvoir qui est dans les supérieurs les plus élevés passe aux autres sans quitter ceux de qui il émane; et il y passe dans les proportions requises par les dignités qui leur sont conférées ou les offices auxquels on les députe. Ce sont là des hiérarchies particulières, imitant cette grande hiérarchie

1. I Petr. II, 18.

dont nous avons parlé, s'inspirant d'elle et contribuant à son œuvre.

Or, à quelque degré qu'une personne participe au pouvoir, elle est, dans la mesure exacte de cette participation, aussi divinement respectable que celle qui le possède intégralement. Le crucifix que vous portez n'est pas à beaucoup près aussi grand que celui qui surmonte le tabernacle de votre église : vous ne rendez pas pourtant un moindre honneur à l'un qu'à l'autre ; et vous avez raison, puisque tous deux vous représentent le même Jésus. Ainsi devez-vous proportionnellement la même obéissance au dernier des délégués qu'à celui qui délègue, et véritablement qu'à Dieu lui-même, principe de toute délégation.

On s'oublie aisément ici, et pourquoi ? Toujours par manque de foi. Que souvent, pour n'être que transmis, l'ordre est moins bien reçu ; qu'une personne usant de son droit et remplissant son devoir, règle quelque chose dans un emploi qui lui est commis, n'arrive-t-il pas que ce règlement ou n'est point accepté, ou ne l'est qu'avec murmure, quand ce n'est pas avec mépris? Obéir au supérieur ou à la supérieure paraît chose fort simple : il semble qu'on soit déshonoré si on cède à quelque autre pouvoir, surtout quand on compte plus d'années de religion que celui qui l'exerce, et davantage encore quand on l'a exercé soi-même. C'est ressembler à ceux qui seraient moins respectueux envers la sainte Eucharistie, parce qu'au lieu d'être portée par un prêtre, comme c'est la coutume et la règle, elle le serait par un diacre, comme il arrive extraordinairement, ou même par un laïque, comme on s'y est vu réduit dans les temps de persécution.

S'étendant à toute personne légitimement constituée en puissance, la vraie obéissance s'étend encore à tout ce que ces personnes commandent légitimement. Nous disons légitimement, car il ne s'agit pas, dit saint François de Sales,

d'obéir « à tort et à travers [1] » ; et saint Thomas enseigne que « comme l'obéissance est suffisante lorsque l'on se soumet dans les choses d'obligation ; comme elle devient parfaite quand on se soumet dans toutes les choses permises, elle serait indiscrète si elle portait l'âme à se soumettre jusque dans les choses illicites [2] ». Il est donc manifeste que comme on ne doit jamais obéir à une autorité humaine quelconque contrairement à la loi ou à l'ordre de Dieu, on ne devrait pas non plus obéir à une puissance subordonnée dont les préceptes contrarieraient les volontés déclarées d'un pouvoir même humain, mais qui lui serait hiérarchiquement supérieur. Hors ce cas qui dans la vie religieuse est assurément peu pratique, l'obéissance doit s'étendre à tout, au temporel, au spirituel, à l'extérieur, à l'intérieur ; aux actes de communauté, aux actes particuliers ; à ce qui doit se faire, à ce qui doit s'omettre, à ce qui plaît, à ce qui déplaît. Nous parlons d'actes spirituels et intérieurs comme sont certaines prières, certaines pratiques de dévotion, certains exercices de l'intelligence et de la volonté. « En effet, dit Suarez, le supérieur a toujours le droit d'exiger de tels actes quand il les juge utiles au progrès de l'âme qu'il gouverne : si cette âme s'est livrée à lui, ç'a été sans doute pour qu'il la formât à la perfection ; or, les actes intérieurs y sont essentiels. Et c'est surtout en ceci, continue le grand théologien, que le vœu d'obéissance est supérieur aux deux autres vœux de religion ; car ceux-ci ne livrent à Dieu que le dehors, celui-là le rend maître absolu du dedans [3] ».

1. Entret. XI.

2. Sic ergò potest triplex obedientia distingui : una sufficiens ad salutem quæ scilicet obedit in his ad quæ obligatur : alia perfecta quæ obedit in omnibus licitis : alia indiscreta quæ etiam in illicitis obedit. 2da 2dæ. Quæst. CIV, art. 3, ad. 3.

3. De perfectione acquirendâ agitur et ad eam obtinendam religiosus se tradit superiori tanquàm ab eo informandum. Porrò sive quia

Mais entre tant de sacrifices que l'autorité peut vous imposer, il y en a deux qui ont coutume de paraître moins tolérables, et tout ensemble moins nécessaires : les uns regardent les emplois, les autres les dispenses. Des âmes bonnes, mais peu clairvoyantes, s'imaginent aisément qu'un office imposé, même par l'obéissance, est nuisible à leur perfection. On voudrait n'avoir pas cette responsabilité ; on a faim d'un plus grand loisir ; on ne peut jusque-là s'occuper du prochain sans se perdre soi-même de vue, ce qui est évidemment commencer de se perdre. Que sais-je ? les raisons fourmillent, et l'esprit en est assiégé. S'il s'agit d'une dispense, on prétend qu'on se sent bien, et assurément mieux que personne ; on a fait l'épreuve de ses forces, on n'a nul besoin de soulagement. Le médecin ne sait pas l'importance de la règle ; celui qui veille à l'infirmerie s'alarme trop aisément ; le supérieur est trop paternel. S'il s'agit d'une loi de l'Église, c'est bien pis encore : est-on venu au monastère pour faire moins pénitence qu'on eût fait dans le siècle ? D'ailleurs on sera rendu plus malade par l'extrême contrariété de ne pas observer la règle, qu'on ne le serait en la gardant intégralement, et alors quel profit ? Illusions que tout cela. Nous réservons certaines observations humbles et discrètes que l'on peut, que parfois on doit faire, et dont nous toucherons un mot tout à l'heure ; mais, cela mis à part, nous disons qu'en face d'une volonté bien décidée et déclarée des supérieurs, le vrai obéissant garde paisiblement sa charge, et estime que la régularité la plus rigide ne vaut pas pour lui la dispense

contemplativa vita, quæ ad perfectionem maximè necessaria est, in his actibus maximè consistit, sive quia ad moderationem internorum affectuum sine quâ non obtinetur perfectio, media interna requiruntur, necesse est ut actus merè internos præcipere possit... In hoc maximè duo alia religionis vota excedit votum obedientiæ quod non jam res exteriores, sed interiorem voluntatem Deo offert. Suarez : de stat. Relig. Lib. x, cap. 9.

ordonnée. Qui obéit prie suffisamment; qui obéit fait assez pénitence; ne rien faire quand l'inaction est commandée, c'est faire tout ce que l'on doit; et faire beaucoup par propre choix, jeûner, chanter l'office, passer les nuits en oraison, se mettre en sang, faire de grandes charités, convertir le monde s'il était possible, c'est, quant à son propre avancement du moins, ne rien faire du tout. Souvenez-vous d'Esther. Admise au nombre des jeunes vierges parmi lesquelles Assuérus devait élire une épouse, elle laissa ses compagnes se choisir elles-mêmes leurs parures. Pour elle, modeste, indifférente, docile, elle prit les ornements qu'on trouva bon de lui donner. Or, qu'advint-il? « Le roi, dit l'Écriture, l'aima plus que « toutes les autres, et lui posa sur la tête le diadème qui la « faisait reine [1] ». Demeurez, vous aussi, dans cette simplicité d'obéissance : c'est le chemin qui mène au trône; non pas au trône d'un roi mortel, mais à celui du Roi des rois. Hors de la volonté de Dieu signifiée par vos supérieurs, tout est pour vous vain comme un nuage, et dangereux comme un précipice. Au contraire, quoi que vous dise cette voix bénie de l'autorité, ouvrez l'oreille et obéissez. Dites-vous que chaque action prescrite est comme un rendez-vous sacré que Dieu daigne vous assigner. Vous l'y trouverez, comme la Samaritaine trouva Jésus au puits de Jacob : il y est avec sa grâce, avec sa force, avec son doux amour, avec l'eau vive qui fait qu'on n'a plus soif, et qui devient en ceux qui la boivent une source jaillissant à la vie éternelle [2]; enfin il y est, c'est tout dire. Vous ne le trouverez nulle part comme à ces rendez-vous, et le trouverez-vous même ailleurs?

Faisant ainsi tout ce qui vous est régulièrement commandé, faites-le encore en la manière qui vous a été commandée.

1. Et adamavit eam rex plusquàm omnes mulieres... et posuit diadema regni in capite ejus. Esther. II, 17.

2. Joann. IV, 7.

Je l'entends du lieu, du temps, de la mesure, enfin de toutes les circonstances où il convient que vous posiez l'acte prescrit. Oh! que les détails sont chers à l'amour! Qu'ils ont de prix pour l'amour! Ne sont-ce pas d'ailleurs les fils dont le tissu de la vie se compose? Otez-en les détails : que reste-t-il de votre vie pratique? Prenez donc un soin religieux des détails. Le sens humain vous soufflera peut-être que c'est là de la minutie : répondez hardiment que c'est de la délicatesse : vous savez ce qu'elle vaut entre amis : cent fois plus que de gros services. Elle est la fleur du cœur et le parfum des affections. Donnez à Dieu ce parfum et cette fleur : il est mieux de dire: rendez-les-lui ; car, outre que ce que vous en pourrez jamais avoir viendra nécessairement de lui, regardez ce que lui-même en a mis, ce qu'il en met chaque jour dans tous ses rapports avec vous! Le soin de Dieu, les petits soins de Dieu, ses attentions, l'à-propos merveilleux de ses secours, la perfection exquise de ses bontés, en un mot, sa délicatesse, c'est chose que le cœur sent quand il est pur et éclairé, mais quelles lèvres le pourront dire? Vous aussi, soignez tout dans vos actes, spécialement dans ceux d'obéissance. N'est-ce pas ainsi qu'a fait Jésus? Regardez-le, suivez-le dans sa vie : il n'a rien retardé, rien avancé, rien ajouté, rien retranché, rien négligé; et il n'a quitté ce monde que lorsque, ayant repassé dans sa divine mémoire toutes les figures qu'il devait réaliser, toutes les prophéties qu'il devait accomplir, toutes les lois qu'il devait observer, tous les services qu'il devait rendre, toutes les grâces qu'il devait mériter, tous les exemples qu'il devait donner, enfin toutes les parties de cet immense ouvrage que lui avait confié l'adorable volonté de son Père, il put se rendre le témoignage que son obéissance avait été universelle et s'écrier : « Tout est consommé [1] ».

1. Joann. XIX, 30.

Enfin, nous vous l'avons dit, rendant l'obéissance à tous et pour toutes les choses commandées, rendez-la encore. quels que soient la forme ou même le degré du commandement. Sans doute si l'ordre n'est pas formel, vous pourrez n'y obtempérer point sans violer votre vœu [1]. Sans doute, si, en vous déclarant sa volonté, votre supérieur n'entend pas obliger votre conscience, vous pourrez ne vous point soumettre sans vous charger par là d'une désobéissance proprement dite [2]. Mais, outre que là même où il n'y aurait pas de faute contre le vœu, il se pourrait qu'on eût péché contre la vertu; et que si l'on n'avait pas non plus formellement péché contre la vertu, on ne serait point assuré pour cela de n'avoir pas manqué à d'autres devoirs, n'est-il point entendu que ne pas offenser Dieu ne saurait vous suffire, puisque, par le fait même de votre état, vous devez tendre à la perfection, et qu'on ne tend point à la perfection si l'on ne fait pas habituellement abonder sa justice? Qu'une volonté prudemment présumée soit donc pour vous comme une volonté déclarée; que le conseil vous décide aussi vite que le précepte, et que le simple désir agisse sur vous comme un vrai commandement [3].

Nous touchons du reste par là à cette totalité de soumission qui est le dernier point que nous devons traiter et qui, bien pratiquée par vous mettra le comble à la perfection de votre obéissance.

David se disait à lui-même: « Est-ce que mon âme ne « sera pas soumise à Dieu, puisque c'est de lui que vient « mon salut [4] »? Il aurait pu parler des droits du Créateur: vous avez vu ce qu'ils sont et jusqu'où ils s'étendent. Mais

1. Suarez. loc. cit. cap. 7. — 2. Ibid.
3. Nunquàm exspectat, sed solam prælati voluntatem sciens vel credens, ferventer exsequitur pro præcepto. B. Alb. Magn. de Virtut. cap. 3.
4. Psalm. LXI, 2.

comme, dans la vie morale, c'est le cœur qui décide les choses, et que notre cœur est plus assurément gagné par la bonté du bienfaiteur que par la majesté du souverain ; sachant d'ailleurs sa faiblesse et la nôtre, sachant aussi la suprême importance de cette soumission qu'il nous prêche en se la prêchant, le saint roi se donne pour la rendre les raisons les plus triomphantes. Mon salut vient de lui, dit-il : Jésus sort du sein de ce Dieu avec qui je traite ; c'est l'amour qui promulgue le droit et se charge de faire accepter la puissance. Tout ce que je puis désirer et concevoir de bien a sa source en celui qui me commande et qui fait de mon obéissance la condition de ma félicité. Ne lui serai-je donc pas soumis, soumis sans réserve et toujours ? Garderai-je, pour en user malgré lui, quoi que ce soit de ma volonté, quoi que ce soit de mon jugement et, à plus forte raison, de mes puissances corporelles ? Car par nature l'âme est reine chez moi : si la reine obéit, que ne feront pas les servantes ? O mon Dieu, mon Sauveur, y aura-t-il quelque chose en moi qui ne vous soit point soumis ?

C'est ce qu'en religion surtout, chacun doit se dire ; et pour aller du moindre ou plus considérable, ne sera-t-on pas d'abord fidèle, exact, ponctuel, fervent dans l'obéissance extérieure, c'est-à-dire dans l'exécution de l'acte commandé ? Je ne dis pas : résistera-t-on jamais, mais donnera-t-on même lieu à ce qu'un ordre se réitère ? Oh ! qu'il a peu d'amour, celui qui, entendant l'ami heurter le seuil de la maison, ne lui ouvre pas au premier coup et le force à attendre ! Un supérieur qui vous intime un ordre ou même vous exprime un désir, qu'est-ce pour la foi, sinon l'ami céleste qui vous dit : « Voici que je me tiens à la porte et « que je frappe [1] : ma sœur, mon amie, mon épouse, ouvre-« moi [2] ». Je t'ai dit de mon cœur : « Frappe, et l'on t'ou-

1. Apoc. III, 20. — 2. Cant. V, 2.

« vrira [1] ». Sera-t-il dit du tien que quand j'y frapperai à mon tour, tu refuseras de m'ouvrir ? Donc, pas de ces obéissances disputées ou maussades, qu'il faut comme emporter d'assaut par des préceptes formels, ou du moins acheter par des paroles sans nombre et des instances sans fin. « Quand tu feras entendre un seul coup de trompette, dit « Dieu à Moïse, les princes et les chefs du peuple accour- « ront vers toi. Que si tu veux faire mouvoir la foule, tu « feras retentir des sons prolongés [2]. « Elite de Jésus-Christ, âmes religieuses, vierges consacrées à Dieu, princesses de la cour céleste, voudrez-vous être régies à la manière des foules profanes ? Qu'un seul son, qu'un seul mot vous suffise : obéissez au premier signe, « sans crainte, sans retard, sans tiédeur », dit admirablement saint Benoît [3] : sans crainte, parce que Dieu est avec l'âme docile, et que, fort de cette société, l'obéissant ne procède que par victoires [4] ; sans retard, parce que la parole de Dieu est rapide en sa course, dit saint Bernard après David, et qu'elle veut voir courir aussi ceux qui prétendent la suivre [5] ; sans tiédeur enfin, parce que obéir à Dieu c'est lui donner, et que « Dieu « aime celui qui donne avec joie [6] ». Pas de questions, pas d'examen : « se les permettre ici, dit Pierre de Blois, c'est présomptueusement goûter aux fruits de l'arbre de la science du bien et du mal [7] » ; le genre humain sait ce qu'il

1. Matth. VII, 7.

2. Si semel clangueris, venient ad te principes et capita multitudinis Israël ; si autem prolixior atque concisus clangor increpuerit, movebunt castra primi qui sunt ad orientalem plagam. Num. X, 4.

3. Hæc ipsa obedientia tunc acceptabilis erit Deo et dulcis hominibus si quod jubetur non trepidè, non tardè, non tepidè... efficiatur. Reg S. Bened. cap. 5.

4. Prov. XXI, 28.

5. « Velociter currit sermo ejus » (Psalm. CXLVII) et velocem desiderat habere sequentem. S. Bern. Serm. XLI, de div.

6. II Cor. IX, 7.

7. Quid vel quale vel quantum sit quod injungitur, non discernat. Alioquin præsumit comedere de ligno scientiæ boni et mali. Petr. Bles. Epist. 134.

en coûte. « Avez-vous vu l'homme qui est prompt, dégagé, « alerte dans ses œuvres, dit le Sage ; il se tiendra debout en « la présence des rois[1] ». N'objectez donc jamais que vous avez ceci ou cela à faire : la cloche qui sonne, la règle qui parle, le supérieur qui fait un geste, c'est Jésus qui dit : Je veux. Quand Jésus dit : « Je veux », qu'a-t-on à faire qu'à obéir ? « Rendez donc vos mains libres, conclut saint Benoît : laissez votre ouvrage inachevé, et d'un pied empressé courez faire ce qu'on vous ordonne[2] ».

Nos vieux maîtres aiment à comparer les religieux aux oiseaux : même quand ils se tiennent sur la terre, les oiseaux n'y sont que posés : au moindre bruit ils s'envolent. Où que vous soyez, quoi-que vous fassiez, posez-vous aussi, et ne prenez racine nulle part. La racine, c'est un attachement déréglé à ce qui vous occupe ; la racine, c'est l'inattention, l'immortification, le séjour en soi-même, l'indolence. Qu'aisément vous obéiriez, si votre cœur était toujours en haut ! Voyez les saints : un Abraham, un Samuel, un Joseph ! Ils sont prêts la nuit comme le jour[3] : le sommeil de leurs yeux laisse leur cœur éveillé[4]. Dieu parle, ils sont debout ; Dieu finit de parler, ils sont déjà en train d'exécuter ses ordres. C'est en se souvenant d'eux que saint Bernard écrivait : « Le vrai obéissant ne connaît point les délais ; il a horreur du lendemain, il ne sait ce que c'est qu'une entrave ; il prévient le commandement ; il tient ses yeux attentifs, ses oreilles dressées, sa langue prête à parler, ses mains disposées pour agir, ses pieds libres pour s'élancer ;

1. Prov. XXII, 29.

2. Hi tales relinquentes statim quæ sua sunt et voluntatem propriam deserentes, mox exoccupatis manibus et quod agebant imperfectum relinquentes, vicino obedientiæ pede jubentis vocem factis sequuntur. Reg. S. Benedict. cap. 5.

3. Gen. XXII, 3, et passim.

4. Cant. V, 2.

il est tout entier recueilli pour saisir, dès qu'il le pourra, la volonté de celui qui gouverne[1] ».

Et quand il a connu cette bénie volonté, non-seulement il l'exécute, mais il ne l'oublie point : chaque prescription, chaque décision, chaque intention se grave ineffaçablement dans sa mémoire, et il ne lui arrive pas de croire que, pour n'être pas de nouveau et sans cesse rappelé, un règlement tombe en désuétude. Enfin, que vous dire de plus que les saints, et puisque les saints l'ont dit, pourquoi ne pas le redire ? Le vrai obéissant, le vrai et bon religieux, c'est un outil dans la main de l'ouvrier[2], un bâton dans celle du voyageur ; il ne résiste pas plus qu'un cadavre[3].

Donc, avant tout, fidélité, ponctualité, promptitude dans l'obéissance extérieure ; mais ensuite et surtout soumission sincère de la volonté, adhésion pleine et toute cordiale à la volonté qui commande. C'est là l'âme de l'obéissance, sa vie par conséquent, et Dieu ne se paie point d'hosties mortes. Si le dedans de la coupe n'est pas pur, qu'importe le dehors[4] ? Quand vous plieriez les genoux, si votre âme reste haute, quel hommage avez-vous rendu ? « Toute la « gloire de la fille du Roi vient de son intérieur[5] ». Quand on vous dit d'être dociles comme un instrument, cela ne

1. Fidelis obediens nescit moras, fugit crastinum, ignorat tarditatem, præripit præcipientem, parat oculos visui, aures auditui, linguam voci, manus operi, itineri pedes : totum se colligit ut imperantis colligat voluntatem. Serm. XLI. de div. — Notre-Seigneur a donné sur ce point cette instruction à sainte Catherine de Sienne : « On doit tout abandonner pour l'obéissance : tellement que si tu étais élevée à une si haute et si parfaite union avec moi que ton corps fût séparé de la terre, tu devrais, si l'obéissance te rappelait, faire tous tes efforts pour obéir. » Dialog. CLXV.

2. « Sicut faber aut ædificator unoquoque suæ artis instrumento utitur pro suo arbitrio... ità addecet religiosum velut instrumentum suo artifici ad consummationem spiritualis ædificii in omnibus obedire. » S. Basil. Constit. Monast. cap. 23.

3. Perindè ac baculus... perindè ac cadaver. S. Ignat. Loy. Constit. P. VI, § 1, Reg. 36.

4. Matth. XXIII, 25. — 5. Psalm. XLIV, 14.

s'entend point d'une obéissance mécanique, mais d'une obéissance qui a sa source dans la volonté. L'instrument ici, avant tout, c'est votre âme; et c'est votre liberté qui doit ainsi l'assujettir. « Obéissez de cœur », dit saint Paul[1]. Toute autre obéissance n'est pas digne d'être appelée vertu[2]: et puisqu'on ne voue jamais qu'un bien d'une certaine excellence, comment cette soumission du corps serait-elle la matière d'un vœu, de celui-ci surtout qui surpasse les autres[3]?

Lors donc que vous faites une œuvre commandée, inclinez-vous, appliquez-vous, contraignez-vous à la vouloir, à l'aimer, à la faire précisément parce qu'elle est commandée. Mettez votre volonté sous celle du supérieur, comme le cheval est sous le cavalier qui le monte et le dirige; attachez votre cœur au précepte, comme on attache la barque au navire qui la remorque; soyez loyalement, profondément, totalement en dépendance, recevant de l'autorité tout votre mouvement, comme Jésus recevait le sien de son Père[4].

Si l'œuvre commandée vous agrée, prenez garde, dit saint Grégoire le Grand, de vous y laisser entraîner par l'attrait. Agissez par vertu, jamais par passion, et jamais non plus par routine. Qui se plaît à soi-même en obéissant rend nulle son obéissance[5]. Si, au contraire, l'œuvre ordonnée vous est pénible, portez-vous-y énergiquement, de telle sorte que là où il est question de souffrir, votre obéis-

1. Ex animo. Ephes. VI.

2. Si molestè cœperis sustinere, si murmurare in corde, etiam si exteriùs impleas quod jubetur, non est hæc virtus patientiæ, sed velamentum malitiæ. S. Bern. Serm. III. de Circumcis. Illa obedientiæ forma quæ mandata duntaxat opera exsequitur virtutis nomine minimè digna est. S. Ignat. Epist. j. cit. ad Conimbr.

3. Saint-Jure L'homme religieux. De l'obéissance.

4. Joann. V, 19.

5. Obedientiæ sibi virtutem evacuat qui ad hæc (scilicet prospera) etiam et proprio desiderio anhelat. S. Greg. M. Moral. Lib. XXXV. cap. 13. (Vet.).

sance ait cette gloire d'aller jusqu'à aimer cette peine qu'il semblait suffisant d'accepter; et que là où Dieu prescrit ce qui peut flatter votre nature, votre indifférence volontaire vous fasse dominer le plaisir et laisse à votre obéissance tout son mérite avec toute sa pureté [1]. Craignez au reste ici une illusion facile et trop peu rare, je veux dire celle où l'on tombe quand, par des représentations adroites, des sophismes plus ou moins colorés, des plaintes, des prières ou quelque autre industrie, on amène les supérieurs à ordonner ou conseiller ce qu'on désire soi-même. C'est renverser tout l'ordre, fausser l'obéissance et la rendre pour le moins stérile. Ecoutez saint Bernard : « Si, désirant une chose, dit-il, vous travaillez, soit secrètement, soit à découvert, à vous la faire ordonner par votre père spirituel, ne vous flattez pas d'obéir en ceci : vous ne faites que vous séduire. Celui qui gouverne alors, ce n'est plus votre supérieur, c'est vous [2] ».

Enfin, quand Dieu a formulé son grand précepte, l'alpha et l'oméga de la loi, sa perfection, sa plénitude, il a dit : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, « de tout votre cœur et de tout votre esprit [3] ». Vous avez vu comment aimer Dieu pratiquement, c'est lui obéir [4]. L'amour est un feu, l'obéissance en est la flamme : l'un ne va pas sans l'autre. Dieu dit donc équivalemment : Vous obéirez de toute votre âme, de tout votre cœur et de tout

1. « Debet obedientia et in adversis de suo aliquid habere et rursùm in prosperis ex suo aliquid omnimodo non habere; quatenùs et in adversis tantò sit gloriosior quantò divino ordini etiam ex desiderio conjungitur, et in prosperis tantò sit verior, quantò à præsenti quam divinitùs percipit gloriâ funditùs ex mente separatur. » Id. ibid.

2. « Quisquis vel apertè vel occultè satagit ut quod habet in voluntate, hoc ei spiritualis pater injungat, ipse se seducit, si forte sibi quasi de obedientiâ blandiatur. Neque enim in eâ re ipse prælato, sed magis ei prælatus obedit. » S. Bern. Serm. xxxv. de divers.

3. Deuter. vi, 5. Matth. xxii, 37.

4. Deuter. xi, 13. Joann. xiv, 23.

votre esprit. Mettez qu'obéir de toute son âme, ou, comme il est écrit ailleurs, de toutes ses forces[1], ce soit exécuter promptement, vaillamment et constamment ce qui est ordonné; mettez ensuite qu'obéir de tout son cœur, ce soit soumettre sa volonté à la volonté qui commande ; obéir de tout son esprit, ce sera manifestement faire céder son jugement à celui de son supérieur. Et en effet, c'est là le point culminant de l'obéissance. Tous en religion sont tenus d'obéir jusque-là, et cette obligation est essentielle. « Si l'obéissance du jugement fait défaut, dit saint Ignace, adieu l'obéissance parfaite... adieu la simplicité, adieu l'humilité, adieu le courage et la force... adieu enfin toute la vigueur, toute l'efficacité, toute la dignité de cette grande vertu[5] ». Ou vous mentez à votre profession, ou vous êtes des holocaustes. Or, qui prétend s'immoler à Dieu tout entier, continue ce grand saint, doit nécessairement lui livrer, non-seulement sa volonté, mais encore son intelligence ; de telle sorte qu'il n'ait plus avec ses supérieurs qu'un seul et même jugement, comme il n'a avec eux qu'un seul et même vouloir[3] ». « Il faut, dit saint François de Sales, approuver tout ce que les supérieurs font et disent, permettent ou défendent... Les inférieurs doivent toujours croire et faire confesser à leur propre jugement que les supérieurs font très-bien et qu'ils ont de bonnes raisons pour le faire[7] ». En la

1. Luc. x, 27.

2. Si deest obedientia judicii... perit obedientiæ perfectio... perit exsequendi studium et celeritas... perit illa celebris obedientiæ cæcæ simplicitas... perit humilitas... perit in rebus arduis fortitudo, perit denique, ut summatim complectar, hujus virtutis vis omnis ac dignitas. S. Ignat. Epist. ad Conimb.

3. Qui se totum penitùs immolare vult Deo, præter voluntatem intelligentiam quoque offerat necesse est : ut non solùm idem velit sed etiam ut idem sentiat quod superior ejusque judicio subjiciat suum, quoad potest devota voluntas intelligentiam inflectere. S. Ignat. ibid.

4. Entret. XI.

personne de ces deux saints, vous entendez tous les docteurs.

Sans doute il ne s'agit point ici de cette première appréciation que l'esprit fait des choses au moment même où il les voit : ceci est plus une impression qu'un acte; en tout cas, ce n'est pas un acte assez libre pour tomber sous la loi. Il s'agit d'une appréciation réfléchie, volontaire et définitive, en un mot d'un jugement. Or, nous disons qu'excepté le cas à peu près chimérique d'une erreur manifeste contre la foi ou d'un ordre immoral, l'inférieur doit toujours juger que le supérieur a raison et que la chose qu'il commande est bonne.

Mais est-ce là, me direz-vous, une conduite raisonnable? Je laisse même passer le cas où la raison que se donne mon supérieur m'échappe; mais si je vois positivement qu'il a tort, lui céder extérieurement est déjà bien méritoire; que si vous me demandez encore de l'approuver en moi-même, n'est-ce pas exiger de mon esprit une sorte de suicide, et ce suicide n'est-il pas absurde, immoral, impossible? Il y a bien des réponses à faire, et d'abord celle-ci qui est de saint Augustin : « Êtes-vous chrétiens? Et si vous l'êtes, quel nom portez-vous? Celui de raisonnables ou celui de fidèles? Vous vous appelez des fidèles[1] ». Ce n'est donc pas la raison qui pour vous dit le dernier mot. Puis cette autre qui vient de plus haut, qui est plus fière, plus radicale, et qui, pour tout dire, est divine, puisqu'elle est divinement inspirée : « Si quelqu'un d'entre vous paraît sage selon le monde, « dit saint Paul, qu'il devienne d'abord insensé, et il pourra « ensuite espérer d'être sage[2] ». Rougirons-nous de l'Évangile? Supprimerons-nous du christianisme la folie de la croix? Aurons-nous peur et cesserons-nous jamais de scan-

1. Non vocamini rationales sed fideles.
2. Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens. I Cor. III, 18.

daliser la sagesse humaine ? Toutefois, s'il faut condescendre et parler humainement, comme saint Paul l'a fait tant de fois [1], nous dirons : Oui, ce qu'on vous commande ici est éminemment raisonnable.

D'abord, si vous êtes dans la vérité, et vous n'y êtes que si vous êtes humble, vous vous défierez beaucoup de votre propre jugement. Il est faible, borné, et mille petites passions mal réglées jettent souvent, à votre insu, des ombres dans votre esprit, si clairvoyant qu'il soit par nature. « Ne « vous appuyez pas sur votre propre prudence », dit le Sage [2] : cette leçon est pour tous. De plus, eussiez-vous le coup d'œil aussi sûr qu'il vous semble, il reste qu'étant inférieur, vous êtes mal placé pour juger ; car c'est de haut, et par vues d'ensemble, que se peuvent bien apprécier les choses. Ainsi les jugent vos supérieurs. Ils peuvent avoir, pour prendre tel ou tel parti, vingt motifs d'intérêt général qui vous demeurent forcément cachés. Joignez que, d'habitude, ils ont plus de sagesse que vous, plus d'expérience aussi, la coutume n'étant pas de choisir pour le gouvernement les moins capables et les moins dignes. Et si l'Apôtre veut que, par humilité, chaque chrétien estime ses frères comme lui étant supérieurs [3], jusqu'où va ce devoir à l'égard des supérieurs d'office ? Enfin, considérez les grâces spéciales que Dieu leur donne pour gouverner, grâces qui sont avant tout des lumières, et qui vous manquent à vous, puisqu'elles sont attachées aux charges : que de raisons accumulées pour que vos supérieurs aient véritablement raison, et pour vous obliger dès lors, dans le cas d'un dissentiment, à préférer leur jugement au vôtre ? Prenez garde que l'Esprit-Saint nous dit d'une manière qui semble absolue : « Ne jugez « pas contrairement au juge, car il juge selon la justice [4] ».

1. Rom. VI, 19. — 2. Prov. III, 5. — 3. Philipp. II, 3.
4. Ne judices contrà judicem, quoniam secundùm quod justum est judicat. Eccli. VIII, 17.

Mais enfin, continuez-vous, cela ne va pas à établir que les supérieurs sont infaillibles. Qu'ils se trompent rarement, très-rarement, à la bonne heure : dès qu'ils peuvent se tromper pourtant, je puis voir qu'ils se trompent ; et si vraiment je le vois, comment contraindre mon esprit à trouver du bon sens à un ordre insensé ?

Où sont les petits enfants, les âmes simples et naïves, les disciples de la crèche, les solitaires des anciens jours, les premiers religieux de saint François d'Assise? Où sont les parfaits obéissants ? Plaise à Notre-Seigneur qu'en ceci tous les religieux deviennent aveugles ! Y a-t-il un saint docteur qui ne leur ait prêché l'obéissance aveugle [1] ? Heureuse cécité que celle-là ! heureuse nuit ! nuit de foi et d'humilité ! nuit qui, aux yeux de Dieu, resplendit comme un jour [2] ! Mais une fois de plus nous voulons condescendre, et nous vous parlerons encore humainement.

Malgré votre bon vouloir, malgré vos efforts, vous ne pouvez vous empêcher de voir que tel commandement qu'on vous fait n'est pas raisonnable. Eh bien ! exécutez-le néanmoins : chacun est maître de ses mouvements ; forcez donc votre corps à obéir. Ensuite, conformez votre volonté à celle du supérieur : vous le pouvez aussi, car, quoi que dise l'esprit, on veut définitivement ce qu'on veut. Enfin, puisque votre esprit ne peut point se retenir de juger ici quelque chose, laissant l'ordre pour ce qu'il est, jugez que ce qu'il y a pour vous de meilleur, de plus raisonnable, d'exclusivement raisonnable, parce que cela seul est conforme à l'esprit et aux engagements de votre sainte profession, c'est d'obéir là même où l'ordre n'est point raisonnable. « Au supérieur le discernement, disent les saints ; à

1. Voir en particulier saint François de Sales dans l'Entretien déjà cité tant de fois.

2. Psalm. CXXXVIII, 12.

« l'inférieur l'obéissance [1] ». Dieu demandera à l'un comment il a gouverné, à l'autre comment il s'est laissé conduire. Ce jugement pratique une fois formé, tenez-vous-y absolument ; et, de peur d'en former un autre, défendez-vous de penser à la nature de l'acte commandé. Si la pensée vous en revient, si elle vous sollicite, si elle vous assiége, ce qui arrivera d'autant plus que vous serez plus jeune dans la vertu, traitez-la comme vous feriez de toute autre pensée inutile, dangereuse ou même défendue ; luttez contre elle comme vous luttez contre toute tentation, courageusement, patiemment, et ne déposez pas les armes avant de l'avoir complétement vaincue. Est-ce impossible ? Est-ce difficile ? Est-ce outré ? Vous voyez noir : on ne vous dit pas : voyez blanc ; on vous dit : ne regardez point. Un enfant pourrait le faire. Suivez donc cette règle, ne vous départez jamais de cette règle, et voici que vous pratiquez l'obéissance de jugement, que votre esprit est sacrifié à Dieu comme votre cœur, et que rien d'essentiel ne manque plus à votre soumission.

Quoi même ! (ah ! que le joug de Jésus-Christ est doux, et que les serviteurs de Dieu sont libres !) si en face d'une volonté supérieure connue, mais que vous présumez n'être point encore définitive, vous sentez votre esprit se soulever et votre cœur faillir ; si même, ayant commencé d'obéir, il vous paraît que l'entreprise surpasse décidément vos forces ou vous engage en quelque notable inconvénient, ne craignez pas de le représenter à votre supérieur. Si votre père ou votre mère en religion ont part à l'autorité de Dieu, ils ont sans doute aussi quelque chose de sa sagesse, quelque chose surtout de sa bonté. Allez donc vous ouvrir à eux de votre peine : loin de nuire à la perfection de votre obéis-

1. Discernere superioris est, obedire inferioris. Epist. ad Fratres de Monte Dei. Int. opp. S. Bernard.

sance, cette simplicité pourra la rehausser ; et, pratiquant ainsi plusieurs vertus d'un seul coup, vous plairez à Dieu davantage. Cependant, avant d'agir, priez, réfléchissez, éprouvez-vous : attendez, s'il se peut, quelque temps, afin de vous assurer que vous ne cédez ni au caprice, ni à l'imagination, ni à la paresse. Prudemment décidées à parler, faites-le très-humblement, discrètement, tranquillement, disant ce qu'a pensé votre esprit, mais gardant votre volonté dans une indifférence parfaite. Soyez prêtes à l'insuccès comme au succès de votre démarche ; accueillez du même visage le refus et le consentement ; et si votre supérieur ne juge pas vos observations recevables, s'il persiste en son premier dessein, ne doutez pas alors que ce ne soit là pour vous le parti le plus convenable, voyez-y sans hésitation la volonté de Dieu, et, confiantes dans sa grâce, ne vous souciez plus de rien que d'obéir [1].

Nous nous trompons beaucoup si l'esprit chrétien qui est en vous n'a pas constamment rendu témoignage à toutes ces vérités que nous avons déclarées, et à ce grand nombre de règles que nous venons d'établir. Elles sont si claires, si simples, si discrètes, si bienfaisantes, et par-dessus tout, si appuyées, qu'aucune objection n'est sans doute demeurée possible ; et si l'esprit n'objecte rien, comment le cœur résistera-t-il ? Ne faites jamais le schisme entre l'amour et la lumière. Tout ce que vous voyez de vrai, aimez-le ; tout ce que vous aimez de bien, faites-le. L'obéissance est l'hommage nécessaire de la créature à son Créateur ; elle résume

1. Si cui fratri aliqua forte gravia aut impossibilia injunguntur, suscipiat quidem jubentis imperium cum omni mansuetudine et obedientiâ. Quod si omninò virium suarum mensuram viderit pondus oneris excedere, impossibilitatis suæ causas ei qui sibi præest patienter et opportunè suggerat, non superbiendo aut resistendo vel contradicendo. Quod si post suggestionem suam in suâ sententiâ prioris imperium perseveraverit, sciat junior sibi expedire, et ex charitate, confidens de adjutorio Dei, obediat. Reg. S. Bened. cap. LXVIII.

et caractérise toute sa religion envers lui; elle constitue vraiment sa justice, elle la fait vivre individuellement et socialement; elle la rend bonne, sage, libre, sainte et heureuse; par une voie courte et infaillible, elle la mène à la perfection et au salut. Donnez donc à Dieu cette gloire, à Jésus-Christ cette preuve d'amour, à l'Église cette joie, à votre communauté ce lustre et cette force, à votre âme cet inestimable profit d'une obéissance parfaite, unanime et constante.

L'incomparable saint Ignace d'Antioche écrivait au peuple d'Éphèse : « Empressez-vous d'obéir à l'évêque. Unis et ajustés à lui, vos prêtres illustres et vraiment dignes de Dieu sont comme des cordes attachées à une lyre... Entrez tous dans cette harmonie, afin que, reliés et accordés dans cette unité qui est la musique de Dieu, vous n'ayez tous qu'une voix pour chanter au Père céleste l'hymne saint dont Jésus est le coryphée. Le Père vous entendra, et, vous jugeant sur vos bonnes œuvres, vous reconnaîtra pour les vrais membres de son Fils [1] ». Ames fidèles, à qui nous venons de parler, si par une habitude constante fondée sur la lumière de la foi et sur une résolution inébranlable, vous êtes ajustées à votre règle, soumises à vos supérieurs et unies dans cette soumission, vous voici devenues semblables à ce saint clergé d'Éphèse : Dieu prend nécessairement en vous ses complaisances, car vous lui faites entendre sur la terre l'harmonie qu'il entend au ciel, cette harmonie qui est l'écho créé de l'harmonie éternelle et absolue, à savoir du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dans l'ordre immuable de leurs relations et dans l'unité de leur essence.

1. Decet vos in episcopi sententiam concurrere, quod et facitis. Nam memorabile presbyterium vestrum, dignum Deo, ità coaptatum est episcopo ut chordæ citharæ... sed et vos singuli chorus estote ut, consoni per concordiam, melos Dei recipientes in unitate, cantetis voce unâ per Jesum Christum Deo Patri : quo et vos audiat et agnoscat, ex eis quæ bene operamini, membra esse vos Filii ipsius. S. Ignat. Antioch. Epist. ad Ephes. 4.

DE LA CHARITÉ ENVERS DIEU

DE LA CHARITÉ ENVERS DIEU

Ce n'est pas assez d'avoir la foi, encore qu'elle soit la lumière de la vie et qu'elle nous mette à même de suivre celui qui est la lumière du monde[1]. Ce n'est pas assez de craindre Dieu et d'espérer en lui, encore que ce soient là des grâces et des vertus considérables. L'humilité et la mortification, qui sont indispensables dans l'édifice de la vie et de la sainteté chrétiennes, n'y mettent pas cependant le comble. Si, dépassant la stricte obligation et cédant à l'attrait des conseils, on s'est fait pauvre volontaire pour imiter le maître de plus près; si l'on a voué la chasteté parfaite, et que, pour la mieux garder, on mène une vie sérieusement pénitente et généreusement sacrifiée, on a certes avancé sa tâche et l'on n'est plus éloigné du but. On s'en rapproche encore et beaucoup cette fois, si à ces renoncements déjà si saints, on joint l'immolation de sa volonté propre, en se rangeant pour jamais sous l'obéissance régulière. Néanmoins aucun de ces degrés franchis n'a par lui-même la vertu d'établir l'âme à ce sommet moral où elle doit parvenir : et par ce sommet dont nous parlons, il ne faut pas entendre la

1. Joann. VIII, 12.

perfection qui fait les saints, mais cette justice élémentaire qu'on nomme l'état de grâce, et qui, étant l'état normal des chrétiens, devient la condition absolue de leur entrée dans le ciel.

Que faut-il donc et quel est le terme de ce long voyage dont la foi est le point de départ? Que demande Dieu pour être satisfait, et que lui devons-nous définitivement donner pour mériter ses complaisances ? Une seule chose, mais si essentielle que, si elle fait défaut, tout avorte; une chose qui remplace tout, mais que rien ne remplace; une chose si impérieusement, j'oserai dire si passionnément voulue de lui, que, non content de l'avoir demandée et prescrite, pour l'obtenir enfin il ne s'épargne aucun travail, il n'a peur d'aucun abaissement, il ne recule devant aucune douleur et en vient à des actes, à des états, à des excès que lui-même est contraint d'appeler insensés[1]. Vous comprenez qu'il s'agit de l'amour, et nous n'avons guère fait que commenter ces paroles si célèbres de l'apôtre saint Paul : « Quand je parlerais les langues des hommes et celles des « anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain « sonnant et une cymbale retentissante ; et quand j'aurais « l'esprit de prophétie, quand je connaîtrais tous les mys- « tères et posséderais la science universelle; quand j'aurais » même cette foi pleine et puissante qui fait transporter les « montagnes, si je n'ai pas la charité je ne suis rien ; et quand « bien même je distribuerais tout mon bien pour en nourrir « les pauvres et livrerais mon corps au martyre pour être « consumé par le feu, si je n'ai pas la charité, tout cela ne « me sert de rien[2] ».

Dieu veut qu'on l'aime : il suffisait, ce semble, qu'il le permît : il en a donné l'ordre. Et ce n'est pas seulement l'un de ses commandements, c'est le premier de tous, et en

1. I Cor. I, 21. — 2. Ibid. XIII, 1. 4.

même temps la fin de tous; car tous les autres que Dieu établit ne sont que pour préparer et assurer l'accomplissement de celui-là. « La fin des préceptes, dit saint Paul, c'est « la charité naissant d'un cœur pur, d'une conscience droite « et d'une foi sincère [1] ». L'amour est plus que la fin de la loi, il en est la somme et la plénitude, si bien que « celui « qui aime a rempli la loi tout entière [2] ». On connaît ce mot d'Augustin : « Aime et fais ce que tu voudras [3] ». L'amour achève de lier la créature à Dieu : il la met par là même en possession de ce souverain bien qui est sa fin dernière. Voilà pourquoi l'Apôtre le nomme « le lien de la « perfection [4] ». On ne peut être uni à rien de plus parfait que Dieu, et l'on ne peut non plus lui être uni par un lien plus parfait que l'amour. L'amour livre la créature à Dieu, il livre Dieu à la créature, car c'est nécessairement un amour réciproque; telle est même la dilection des deux qui s'aiment ainsi, qu'elle les jette l'un dans l'autre et les y fait rester. « L'âme qui aime demeure en Dieu, dit saint Jean, « et Dieu demeure en elle [5] ». Ainsi, grâce à l'amour et par l'amour, la créature devient le repos de Dieu, et Dieu le repos de la créature : repos qui n'est pas le sommeil, mais le comble de la vie et de l'activité. On entrevoit par là comment l'amour est la même chose que la sainteté, et comment la sainteté est identique à la béatitude. Comme dans la vie divine l'Esprit-Saint est l'amour, l'union, l'unité consommée du Père et du Fils; ainsi dans la vie de la grâce, la charité, œuvre et rayonnement en nous du Saint-Esprit, est l'amour, l'union et l'unité consommée de la

1. I Tim. I, 5. — 2. Rom. XIII, 8.

3. Semel ergò breve præceptum tibi præcipitur : dilige et quod vis fac : sive taceas, dilectione taceas, sive clames, dilectione clames : sive emendes, dilectione emendes; sive parcas, dilectione parcas : radix sit intùs dilectionis; non potest de istâ radice nisi bonum existere. S. August. In Epist. Joann. Tract. VII, 8.

4. Coloss. III, 14. — 5. I Joann. IV, 16.

créature et de son Créateur. « Qu'ils soient un, dit Jésus « dans sa suprême et toute-puissante prière, comme vous, « mon Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi « soient un en nous..... et que l'amour dont vous m'aimez « soit en eux et que j'y sois moi-même [1] ».

Nous devons vous parler du saint amour de Dieu. On en pourrait écrire, on en a écrit des volumes : nul n'a tout dit, nul n'est capable de tout dire ; et ceux qui en ont le mieux parlé, les plus doctes, les plus saints, les plus divinement inspirés, si même ils ont, et avec justice, excité l'admiration des hommes qu'ils instruisaient, n'ont pu néanmoins que s'humilier et demeurer confus en eux-mêmes, dans l'évidence où ils étaient d'en avoir misérablement et comme indignement parlé.

Entre tant d'aspects différents sous lesquels on peut envisager ce redoutable et ravissant sujet, nous choisissons celui-ci : que l'amour dont Dieu nous aime est la règle et le modèle de celui dont nous devons l'aimer. C'est nous donner pendant quelques instants le spectacle des vérités les plus magnifiques, et ouvrir aux âmes avides de progresser les voies les plus directes, les plus sûres et tout ensemble les plus larges et les plus engageantes.

« Dieu est amour », dit saint Jean [2]. L'amour est son essence ; c'est sa vie, c'est sa loi. L'amour est le mouvement de l'être vers la beauté et la bonté [3]. La beauté ravit, la bonté attire : cet attrait et ce ravissement, c'est l'amour. Or, Dieu étant la beauté infinie, il se ravit lui-même inexprimablement ; étant la bonté sans limites, il s'attire sans mesure ; il s'aime donc et d'un amour sans bornes. Brûlant

1. Joann. XVII, 21, 26. — 2. I Joann. IV, 8.

3. Est nomen virtutis cujusdam unificæ ac collectivæ excellenterque contemperantis, quæ in pulchro ex bono per pulchrum et bonum præexistit et ex pulchro et bono propter bonum et pulchrum emanat. S. Dionys. de Divin. nomin. cap. IV, 12.

de cet amour immense, il s'élance vers sa propre beauté pour la saisir, vers sa propre bonté pour en jouir, et trouvant en lui-même et parfaitement tout ce qu'il veut, il s'y arrête, il s'y repose, il s'y fixe : et comme cet élan n'a pas précédé ce repos, ce repos n'arrête pas non plus cet élan : tout est simple ici, tout est un, simultané, immanent, éternel. L'amour, c'est aussi le don de soi. Or, le Père, en engendrant le Fils, lui communique toute sa nature : le Père et le Fils donnent ensemble à leur commun Esprit cette nature qui leur est commune ; et si total est ce double don, que la personne qui reçoit est Dieu comme la personne qui donne. L'amour enfin, c'est l'union : c'est cette force vivante et bienfaisante qui de plusieurs ne fait plus qu'un. Or, ce Père, ce Fils, cet Esprit, ces trois qui subsistent distinctement sans jamais ni se séparer ni se confondre, ils sont un seul et unique Dieu : leur Trinité, c'est l'Unité même. On voit donc qu'à tous les titres et sous tous les aspects Dieu est amour.

Cet amour s'aime lui-même de toute nécessité : il est son propre objet comme il est sa fin propre et son propre principe ; le seul objet qui soit digne de lui, le seul objet qui lui corresponde, le seul objet qui, sans l'épuiser, lui permette de s'épanouir selon toute sa vertu et d'agir dans toute sa puissance. Il aime aussi tout ce qu'il fait. O Dieu ! lui dit le Sage : « vous aimez tout ce qui existe, et dans les œu-« vres de vos mains, il n'y en pas qui soit privée d'amour[1] ». On ne peut s'expliquer comment cela se fait, car si l'on dit avec saint Denys que ce que Dieu aime dans ses œuvres, c'est la beauté et la bonté qu'il y a mises[2], comment ne pas

1. Sap. XI, 25.

2. Audendum est hoc etiam pro veritate dicere quod ipsemet omnium auctor pulchro et bono omnium amore... extrà se per providentias omnium rerum existit et bonitate et dilectione atque amore veluti delinitur et oblectatur. De divin. nomin. c. IV, 13.

convenir avec saint Thomas que cette beauté et cette bonté des créatures sont déjà un don spontané de l'amour créateur[1] ? En tout cas, il est sûr qu'il nous aime, et rien, dans les amours créés, ne peut nous faire soupçonner jusqu'où.

Voilà le modèle. « Imitez Dieu, dit saint Paul, comme « des fils bien-aimés[2] », c'est-à-dire très-assurément et avant tout, tâchez de l'aimer comme il vous aime. Si, au témoignage des Écritures, l'amour de Dieu pour nous est le type de celui que nous devons avoir pour nos frères[3], combien plus de celui que nous devons rendre à Dieu ! Or, quand on considère de près cet amour prodigieux de Dieu pour les hommes, entre mille excellences qu'on y trouve, il y en a quatre dont on demeure plus spécialement frappé. L'amour dont Dieu nous aime est un amour actif; c'est un amour éternel; c'est un amour total; c'est enfin un amour généreux : autant de caractères qui, après avoir servi d'aliment à nos contemplations, doivent devenir l'objet de nos imitations.

I.

Dieu nous aime d'un amour actif. C'est cet amour qui a créé toutes choses : le néant n'a ni droit qui oblige, ni beauté qui attire : sans être aucunement provoqué, l'amour se penche vers lui, s'étend sur lui, le couve, l'inonde de sa surabondance; et de ce rien, librement pénétré par l'amour, sort soudain cet incomparable univers. Pour qu'un grain de sable existe, il faut l'acte d'une puissance infinie. Ce grain ne pouvant non plus exister sans avoir une substance

1. Amor Dei est infundens et creans bonitatem in rebus. Summ. I P. Quæst. xx, art. 2.
2. Ephes. v, 1. — 3. Joann. xv. 12.

qui le constitue, une forme qui le détermine et le distingue, un ordre où il soit maintenu, et toutes sortes des rapports avec sa cause, avec sa fin, avec le lieu, le temps, le nombre, son existence suppose encore l'action d'une sagesse souveraine. Mais l'amour voulait ce grain de sable, ce fut assez : la puissance se mit à l'œuvre, et la sagesse prêta son concours. Il en va de même pour toutes choses : l'amour dit, et tout est fait ; il commande, et tout est créé [1]. Il a la clef de ce trésor sans fond qui est la divinité ; il l'ouvre en maître, il y plonge, il y puise ; et, d'une main à la fois magnifique et discrète, il disperse, sur ce qui n'est pas, tout ce qui se peut imiter et posséder de cette opulence intime de Dieu. C'est ainsi qu'il donne l'être, la vie, la beauté, la lumière, l'intelligence, la liberté, la fécondité, l'harmonie, la paix, le bonheur. Puis, quand il a fait cela, il regarde son œuvre, il déclare que tout y est bon, et que l'œuvre tout entière est excellente [2] : il s'y délecte, il s'en félicite, il en est fier, comme le père quand il contemple son premier-né, et en même temps il l'embrasse et l'étreint comme une mère.

Car ne croyez pas qu'il se repose après avoir créé. L'Écriture nous dit bien qu'après l'œuvre des six jours « il rentra « dans son repos [3] ». C'est une parole qui cache et annonce de grands mystères : sans les approfondir, pensez que Dieu, parlant ici pour enseigner les hommes, s'accommode à notre faiblesse et emprunte son langage aux coutumes usitées chez nous. Il est vrai ; ayant créé toutes les natures qu'il a voulues, ayant déposé dans chacune tous les germes nécessaires au développement qu'il leur destine, Dieu n'en créera plus de nouvelles : mais cesser d'opérer, de donner, de se donner surtout, ce n'est pas le compte de l'amour, et c'est lui qui disait par les lèvres sacrées de Jésus : « Mon

1. Psalm. CXLVIII, 5. — 2. Gen. I, 31. — 3. Ibid. II, 2.

« Père opère toujours, et moi aussi j'opère [1] ». Comme, sans sortir de lui-même, il demeure dans sa création, sans quitter son repos, il travaille dans tout l'univers. Qui dira ce qu'il y fait, ou plutôt, excepté le péché et la mort, qui dira ce qu'il n'y fait pas ? Tout l'être qu'il a donné, c'est lui qui le conserve. Incessamment et seul, il fournit à ses créatures et la force qui les soutient, et la constance qui les fait durer : il est la cause de tous leurs mouvements, le principe de tous leurs progrès. Si le soleil point à l'horizon, si le ruisseau coule sur sa pente, si la fleur éclot sur sa tige et si le fruit sort de sa fleur, c'est l'amour qui fait tout. Il fait bondir l'agneau et voler l'hirondelle ; il guide le poisson dans les eaux, il dirige toute chose vers sa fin, vers son bien, vers son centre ; il influe, il excite, il attire, il retient. C'est une force secrète qui anime tout, un foyer qui envoie partout sa chaleur, une séve qui circule, un ciment qui unit ; c'est un attrait que tous ressentent, un appel fait à tous par celui qui est l'unique et vraiment l'unité. Car, nous l'avons dit déjà bien des fois, si Dieu pose d'abord en eux-mêmes tous les êtres qu'il a créés, ce n'est point pour qu'ils y demeurent : qu'y feraient-ils, grand Dieu ! et, s'ils y restaient, quel exil ! L'amour les réclame et entend les avoir ; son sein leur est ouvert, c'est leur patrie éternelle : il veut donc qu'ils y viennent, et que, par ce libre retour, ils méritent d'être à jamais consommés dans sa joie. La paix, l'union, ce qu'il daigne nommer sa gloire, ce qui est aussi la nôtre et en même temps notre félicité, c'est tout ce que l'amour prétend, c'est après quoi il soupire, comme s'il ne pouvait s'en passer, c'est à quoi il travaille sans cesse et nous provoque à tout instant. Tout lui sert de parole pour se déclarer, et d'appât pour nous séduire : chaque rayon qui nous touche est un de ses regards, chaque beauté qui se montre est un

1. Joann. v, 17.

de ses sourires, chaque joie que nous goûtons est un mot affectueux qu'il nous dit. Et ses dons vont toujours croissant comme la lumière du jour à partir de l'aurore. Une grâce, si grande qu'elle soit, n'est jamais que le prélude et le moyen d'une grâce encore plus grande. Dans l'âme qui la reçoit, c'est une goutte de rosée; dans la volonté qui la donne, c'est la source d'un fleuve immense; car tant que tout n'est pas donné, l'amour croit n'avoir rien donné. Il est inépuisable, il est infatigable. Ne croyez pas qu'il dorme jamais : il n'y a pas de nuit pour ses yeux ; aucune veille n'allourdit ses paupières, et s'il vous semble parfois qu'il sommeille, sachez que c'est vous qui dormez. Qui racontera toutes ses œuvres ? Il protége, il défend, il instruit, il gouverne, il dirige; si on l'y contraint, il punit : nous ne le croyons pas assez que c'est l'amour qui punit en ce monde : cependant Dieu lui-même l'enseigne : « Ceux que « j'aime, je les châtie », nous dit-il [1]. Et quand il a châtié, il pardonne, il relève, il guérit, il console. Et que fait-il encore ? Je le répète : tout ce qui se fait ici-bas de salutaire et de bon : il illumine, il perfectionne, il sanctifie, il déifie [2]. C'est son action en nous, son action en toute créature. Les bienheureux du ciel la voient, les justes de la terre y croient; et ceux-là même qui n'y croient pas, et les malheureux qui l'ignorent, et les pécheurs qui la contestent, et les impies qui la blasphèment, tous sont forcés de la subir; car rien n'est hors de l'amour, et nul, pas même le damné, ne parvient à lui échapper tout à fait [3]. Dieu nous aime d'un amour actif.

1. Apoc. III, 19.

2. Hinc (n. ex illustratione Spiritûs sancti) gaudium numquàm finiendum ; hinc à Deo perseverantia, hinc similitudo cum Deo et, quo nihil sublimius expeti potest, hinc est ut Deus fias. S. Basil. Lib. de Spir. Sto. c. 18.

3. Numquid... continebit in irâ suâ misericordias suas? Psalm. LXXVI, 10.

Il nous aime d'un amour éternel. Vous savez le prix que la durée ajoute à l'amour. L'amour n'accepte point d'être limité par le temps. Toujours est sa devise, et si elle vient seulement à pâlir dans le cœur où l'amour en naissant l'a gravée, la rougeur monte au front. Qui a jamais commencé d'aimer, sans dire, sans espérer qu'il aimera toujours ? On a besoin de le prometire, surtout de se le promettre, et l'on ne peut pas sentir que l'amour promis a fléchi, sans mépriser secrètement son cœur : tant il est vrai, tant chacun voit que, de sa nature, l'amour est immortel. Saint Paul le dit[1] : mais le genre humain le savait, car rien ne l'avait découragé de poursuivre cet idéal. Déçu mille fois, déçu toujours, toujours il s'était repris à courir après ce rêve d'un amour qui n'aurait pas de fin. De tant de choses convoitées ici-bas, il n'y en a pas qui, plus inutilement cherchée, l'ait été cependant avec plus d'insistance, on pourrait dire d'acharnement. Il importait qu'on fût décu, car on ne cherchait pas ailleurs que sur la terre, et si la terre avait donné ce fruit de l'amour incorruptible, que restait-il à désirer au ciel ? Et maintenant que l'idéal divin est trouvé, trouvé parce qu'il s'est donné, maintenant que l'amour infini s'est personnellement répandu dans les âmes[2], et qu'en y créant la charité, il a épuré, baptisé, consacré, immortalisé tous nos autres amours, il importe plus que jamais que quiconque cherche sa paix dans l'amour humain soit trahi. C'est du reste ce qui arrive ; et quand, au lieu de demeurer sous l'empire de la charité, notre cœur se remet en indépendance et s'aventure encore à ces sortes d'affections qui ne sont que terrestres, Dieu charge le temps de nous faire la leçon, et le serviteur obéit ponctuellement au maître. Quelques jours passent, l'ardeur tombe, le feu

1. Charitas nunquàm excidit. I Cor. XIII, 8.
2. Rom. V, 5.

s'éteint, le cœur se retire en lui-même; et force est bien de convenir que, comme le ruisseau ne coule pas séparé de la source, ainsi l'amour des créatures ne vit pas sans l'amour de Dieu. Vanité donc que nos attaches, je dis les plus sincères et les plus légitimes, vanité quand elles ne sont qu'humaines; vanité le plus souvent coupable, vanité nécessairement trompeuse et qui, parce qu'elle est trompeuse aujourd'hui, sera demain fatalement douloureuse.

Cependant prenez même l'amour chrétien, l'amour qu'on donne aux autres pour Dieu, l'amour qui reste en Dieu, l'amour qui peut ne point mourir et qui de lui-même ne meurt jamais : pour qui a-t-il toujours vécu ? Reculez tant qu'il vous plaira sa naissance : cet amour dont vous êtes l'objet a vingt ans, trente ans, soixante ans, votre âge peut-être et celui de votre ami, puisqu'il y a des amis d'enfance; il n'a pas l'âge de votre mère. En tout cas, la veille du jour où il est né ici ou là, où était-il et qu'était-il? A la bonne heure, il ne finira plus ; Dieu sera sa durée parce qu'il est son principe et sa règle; il n'en est pas moins vrai qu'il a commencé.

Or, tel n'est pas l'amour de Dieu pour nous, et c'est de quoi il est écrit : « Je ne céderai ma gloire à personne [1]. ». « Je t'ai aimé, nous dit Dieu, d'un amour éternel [2] ». Qu'est-ce à dire ? Que l'amour dont il nous aime précède le temps et le domine; que c'est un amour sans commencement, un amour sans vicissitude; un amour ancien comme Dieu, jeune comme lui, et comme lui immuable. Je t'ai aimé d'un amour éternel : quelle révélation ! quelle lumière ! quel appui ! quel trésor !

Avant que le monde fût, avant qu'il y eût des heures, avant que les aînés de la création, qui sont les angès, eussent chanté leur premier cantique [3], alors qu'il n'y avait

1. Isaï. XLII, 8. — 2. Jerem. XXXI, 3. — 3. Job. XXXVIII, 7.

rien que Dieu; quand, ravi de sa propre beauté, riche de son opulence essentielle, enivré de son inépuisable amour, fécond, glorieux, heureux, absolument heureux, Dieu vivait seul, sans regard au dehors, sans conversation, sans contact, il m'aimait, moi qui n'étais pas! J'étais parlé dans sa propre parole substantielle [1], j'étais aimé dans sa personnelle dilection [2]. Cette parole qui est son Verbe et qu'éternellement il profère, avant même d'avoir créé le monde elle était créatrice; et tout ce qu'il avait lui-même résolu de tirer du néant, elle le contenait comme en étant la cause et l'exemplaire. J'étais là, non tel que je suis, mais tel que je dois être; non tel que l'abus de ma liberté et mon péché m'ont fait, mais tel que la grâce m'a refait, tel surtout que j'espère être un jour dans la gloire. J'étais là : en se voyant Dieu me voyait : et comme éternellement il se repose en ce Verbe avec une complaisance infinie, l'étreignant, pour ainsi parler, dans cet embrassement paisible, ardent, vivant, qui se nomme le Saint-Esprit, il étreignait avec le même amour tout ce que contenait ce Verbe; de sorte que j'étais là, moi aussi, divinement embrassé. Enfin il m'aimait, c'est tout dire : il m'aimait en s'aimant lui-même : son amour pour moi date de l'heure impossible où il a commencé de s'aimer : il m'a aimé, il m'aime d'un amour éternel.

Et cet amour qui précède le temps, il le domine aussi : il n'est pas sujet à ses lois, il n'en subit pas les atteintes. L'éternité, c'est bien l'antiquité, et une antiquité qui n'a

1. Quia Deus uno actu et se et omnia intelligit, unicum Verbum ejus est expressivum non solùm Patris, sed etiam creaturarum. Summ. I P. Quæst. XXXIV, art. 3.

2. Pater non solùm Filium, sed etiam se et nos diligit Spiritu Sancto... Et sic etiam patet quod respectus importatur ad creaturam et in Verbo et in amore procedente quasi secundario; in quantùm scilicet bonitas et veritas divina est principium intelligendi et amandi omnes creaturas. Id. ibid. Quæst. XXXVII, art. 2, ad 3.

pas d'origine : c'est encore l'immutabilité : l'amour de Dieu pour nous est immuable. « Cette terre que vous avez « assise sur de si fermes bases, lui dit son Saint-Esprit, « ces cieux que vos mains ont formés, ils passeront; on « les verra changer comme on change un vêtement : mais « pour vous, vous êtes toujours le même; et les siècles ont « beau s'amonceler, ils n'amènent point en vous la « moindre défaillance[1] ». Votre nature ne comporte pas l'ombre d'une vicissitude[2]. « Vous êtes le Seigneur », vous qui êtes l'amour, « et vous ne changez pas [3] ».

Nous changeons, nous, pauvres créatures. D'abord nous vivons peu à peu : une de nos heures pousse l'autre, et nous croissons avec le temps. Le temps, qui est la forme actuelle de notre vie, s'impose à tout ce qui la compose. Des efforts successifs et gradués traduisent donc forcément cet amour unique et immuable. Le soleil semble tourner sur nos têtes; cependant c'est nous qui tournons : et de même quand il paraît que Dieu change, il n'y a de changement qu'en nous. Encore, si ce changement était constamment un progrès! Mais que de haltes, que de chutes, que de retours en arrière! Nous aimons beaucoup aujourd'hui, et parce que aimer ainsi, c'est ouvrir un libre passage à l'amour de notre Père céleste, nous en recevons quelque ravissante effusion. Le lendemain nous aimons moins; le cœur de Dieu semble attiédi. Le jour d'après nous n'aimons plus; on dirait que Dieu s'irrite et se retire. Il y a plus : sans que notre amour ait diminué, quelquefois même parce qu'il augmente, il arrive que, sage et habile dans sa tendresse, Dieu use d'adresse pour nous éprouver, et joue avec nous d'adorables rigueurs. Il est si saint, et nous le sommes si peu ! Il est si haut, et nous venons de si bas ! Ses desseins sont si grands, l'union en laquelle il nous veut

1. Psalm. CI, 28, — 2. Jacob. I, 17. — 3. Malach. III, 6.

consommer avec lui est si parfaite! « Ils seront deux en « un », dit prophétiquement l'Écriture [1], deux dans le Saint-Esprit? Pour en arriver là, que d'épurations nécessaires, que d'illuminations, que d'ascensions, que de transformations! Mais c'est précisément parce que l'amour ne change pas qu'il produit en ceux qu'il convoite ces modifications innombrables [2]. Nos ombres même naissent de ses lumières; les gouttes d'absinthe qui tombent dans notre calice s'échappent de cette source unique qui est sa béatifiante bonté, et l'arbre dont nos croix sont faites a ses racines au milieu de son cœur. Croyons-le donc que l'amour de notre grand Dieu est immuable; et que ni les eaux dormantes de nos indifférences, ni les eaux impétueuses de nos mauvaises passions, ni les glaces même de nos péchés ne peuvent parvenir à l'éteindre [3]. Que dire de plus? Il est l'amour : exister pour lui, c'est aimer. Il aime quand on l'aime; il aime quand on le hait; si on le persécute, il aime encore. Si on le trahit durant une nuit, il y aime à ce point qu'il ne peut plus aimer davantage [4]. L'homme est au bout de sa perversité; l'enfer vient de faire son chef-d'œuvre: l'amour y répond par le sien en se poussant lui-même à son dernier excès. Tous les chrétiens l'ont lu « qu'en la nuit où on le trahissait, il prit du pain dans « ses mains saintes et vénérables et que, rendant grâces à « son Père, il dit à ses apôtres : Prenez et mangez tous : « ceci est mon corps qui est livré pour vous [5] ». Or, c'est là ce que je vous disais, à savoir que comme Dieu nous aime avant le temps, il nous aime aussi dans tous les temps et indépendamment du temps.

1. Gen. II, 24.
2. Opera matas, sed non consilium. S. August.
3. Cant. VIII, 7.
4. In finem dilexit eos. Joann XIII, 1.
5. I Cor. XI, 23. — Canon Missæ.

Ce n'est pas tout : son amour pour nous est un amour total. Dieu n'est pas divisible ; quand il aime, il aime tout entier : « Dieu aime de tout son être, dit saint Bernard en l'un de ses plus beaux ouvrages, car c'est la Trinité tout entière qui aime, si toutefois on peut employer ce terme de totalité quand il s'agit de l'infini, de l'incompréhensible, de l'être enfin qui est absolument simple[1] ». Dieu ne fait donc ici ni partage ni réserve. Il est bien vrai qu'il aime toutes ses créatures ; mais ce qu'il donne d'amour à l'une, il ne l'ôte pas à l'autre, et il n'aime pas moins chacun que s'il n'aimait personne avec lui. Ce patrimoine de ses enfants, qui est son amour, n'est pas semblable au champ que le père de famille divise entre ses fils, creusant ici un fossé que l'aîné ne franchira pas, élevant là une haie que devra respecter le plus jeune : son cœur qui appartient à tous, appartient vraiment à chacun. Dès que Dieu m'aime, c'est toute l'essence divine qui m'aime, ce sont les trois personnes divines qui m'aiment. Toutes les infinies perfections de cet Être à qui rien ne manque entrent nécessairement dans cet amour qu'il a pour moi : et quoique chacune, considérée à part, semble y apporter une nouvelle et spéciale excellence, cependant aucune n'est là par manière de qualité, d'ornement ou d'aiguillon. Toutes ensemble forment le caractère propre et singulier de cet amour incomparable ; elles en sont le fond et la substance. Je puis les nommer l'une après l'autre : de toutes celles que je nommerai, de celles même dont je n'ai pas l'idée, quoique j'aie bien l'idée qu'il y en a qui me dépassent, je puis toujours affirmer qu'elle m'aime. Ainsi, la puissance m'aime, la beauté m'aime, la bonté m'aime; la lumière, la vie, la sainteté, l'amour, la joie m'aime; et ainsi jusqu'à l'infini.

1. Amat Deus et ex se toto amat, quia tota Trinitas amat, si tamen totum dici potest de infinito, de incomprehensibili, aut saltem de simplici. S. Bernard. De dilig. Deo. cap. 4.

Mais je dis tout cela d'un seul mot quand je dis que Dieu m'aime, et je ne puis dire que Dieu m'aime sans dire équivalemment tout cela.

Sans doute Dieu « souffle où bon lui semble [1] » et « dis-« tribue ses dons à son gré [2] ». « Les étoiles diffèrent en « clarté [3] » et « il y a beaucoup de demeures dans la maison « du Père [4] ». Oui, je sais bien cela, car je le lis dans l'Évangile. J'y lis aussi que « Dieu est le maître de ses dons [5] »; et si j'ai peu reçu, si même je n'ai rien reçu, quel droit ai-je de me plaindre? Bon maître! s'il vous plaisait de me dire : « prends ce qui t'appartient en propre et va-t'en [6] », en vérité qu'emporterais je? Mais ce que je sais aussi, quoique ces deux certitudes ne s'unissent en moi qu'à travers un mystère, c'est que celui de nous à qui Dieu donne le moins, il l'aime pourtant de tout son cœur de Dieu, c'est-à-dire d'un amour réellement infini. C'est ce que saint Thomas enseigne expressément; et pour étonnée qu'elle en soit, la raison est forcée d'y souscrire. Oui, à regarder le don concédé par l'amour, dit l'angélique docteur, il y a de la diversité, de l'inégalité même. Dieu ne veut pas à tous la même mesure de bien, quoique définitivement il veuille à tous ce bien souverain qui est lui-même : à regarder la chose sous cet aspect, Dieu aime donc vraiment l'un plus que l'autre. Qui lui refusera cette joie exquise d'avoir de justes préférences et de se créer par là des intimités? C'est d'ailleurs ce qui fait la beauté de la création; la variété et l'inégalité des parties étant aussi essentielles à l'harmonie d'un tout créé que l'unité elle-même. Ainsi, il aime par-dessus tout son très-saint Fils Jésus, lui voulant et ne voulant qu'à lui cette grâce ineffable de l'union personnelle avec le Verbe. Ainsi, après Jésus, aime-t-il excellemment Marie,

1. Joann. III, 8. — 2. I Cor. XII, 11. — 3. Ibid. XV, 41.
4. Joann. XIV, 2. — 5. Rom. IX, 19, 21. — 6. Matth. XX, 14.

voulant que seule entre tous les enfants d'Adam, elle soit immaculée dans sa conception; qu'elle soit de plus toute pleine de grâce, mère de Dieu, reine des anges et de tout l'univers; et ainsi en va-t-il de toutes les créatures, selon le rang qu'il leur assigne, et qu'il leur est naturel et bon de garder. Mais à considérer l'amour qui fait le don, poursuit le saint docteur, à regarder cette bonté radicale où tout bien a son origine, cet amour primordial et actif qui inspire et détermine toutes les œuvres extérieures de Dieu, il y a unité parfaite et identité absolue[1]. Dieu n'a pas un cœur et un cœur, un amour pour aimer ceux-ci, et un amour pour aimer ceux-là : son amour est unique et simple comme son essence. Petit enfant, pauvre jeune fille, pécheurs ou pécheresses que la grâce a touchés hier ou qu'elle convertira demain; créatures, qui que vous soyez, l'amour dont Dieu vous aime, c'est dans son dernier fond et dans sa vérité première, l'amour dont il entoure sa création entière, l'amour qui l'unit à ses anges, l'amour dont il inonde Marie, l'amour dont il verse en Jésus l'infinie plénitude, l'amour enfin en qui s'embrassent, s'unissent et se consomment, dans l'éternel secret de leur joie intérieure, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Étonnez-vous après cela que Notre-Seigneur ait dit un jour à sainte Catherine de Gênes : « Si tu savais combien j'aime une âme ! mais ce serait la dernière chose que tu saurais en ce monde, car de l'apprendre te tuerait ». Je le crois bien, mon doux Seigneur , car

1. Quum amare sit velle bonum alicui, duplici ratione potest aliquid magis vel minus amari. Uno modo ex parte ipsius actûs voluntatis qui est magis vel minus intensus : et sic Deus non magis quædam aliis amat, quia omnia amat uno et simplici actu voluntatis et semper eodem modo se habente. Alio modo ex parte ipsius boni quod aliquis vult amato... et hoc modo necesse est quod Deus quædam aliis magis amet. Quum enim amor Dei sit causa bonitatis rerum, non esset aliquid alio melius si Deus non vellet uni majus bonum quam alteri. I P. Quæst. xx, art. 2 et 4, ad 1 et ad 2.

apprendre cela, c'est vous voir face à face, et « nul ne vous « voit ainsi sans mourir[1] ».

Enfin, Dieu nous aime tous d'un amour généreux. Qu'a-t-il besoin de nous? quel intérêt a-t-il à nous aimer? N'est-il pas plein et parfait en lui-même? Dites-moi la beauté, la gloire, le bonheur qui lui manquent? Dites-moi la grandeur, la splendeur ou la joie qu'ajoute le monde à celles qu'il a déjà? Qu'est-ce que le fleuve donne à la source? Encore ici-bas sert-il à la faire écouler : mais cette source infinie qui est Dieu, s'écoule tout entière en elle-même : source pour toujours donner, océan pour tout contenir. On peut tout recevoir de lui, on ne peut rien lui rendre. « Comme il ne revient rien au soleil d'éclairer, ni au feu de brûler, ni au parfum d'embaumer, de même, dit saint Hilaire, les dons divins, si précieux à qui les reçoit, sont sans profit pour qui les concède[2] ». Prosternée à ses pieds qu'elle adore, l'armée des anges lui crie d'une seule voix : « O Dieu! vous êtes mon Dieu, car vous n'avez nul « besoin de mes biens[3] ». Ces perfections dont vous m'avez ornée comme d'un manteau[4], cette vie d'une vigueur immortelle, cette vue soudaine et pénétrante, cette dévorante ardeur d'amour, cette puissance qui s'étend si loin, tout cela vous est inutile. Si les anges parlent ainsi, si Marie parle ainsi, si la sainte humanité de Jésus rend à Dieu le même témoignage, comment parlerons-nous? Qui sommes-nous? un peu de limon hier, et demain un peu de cendre. Et ce peuple de nos nations, qu'est-il? Quelque chose « comme la goutte d'eau qui s'échappe d'un seau » emporté par un serviteur, ou bien encore comme « ce petit grain qui « fait baisser le plateau d'une balance[5] », un vrai rien. Or,

1. Exod. XXXIII, 20.
2. Bonitatis usus, ut splendor solis, ut lumen ignis, ut odor succi non præbenti proficit, sed utenti. S. Hilar. in Psalm. II, n. 15.
3. Psalm. XV, 2. — 4. Ezech. XXVIII, 13. — 5. Isaï. XL, 15.

Dieu aime ce rien, il chérit cet atome ; il a des prédilections inouïes pour cette boue et pour cette poussière. Job n'en peut pas revenir, et il s'écrie : « Mon Dieu ! qu'est-ce « donc que l'homme, pour que votre cœur se repose ainsi « sur lui [1] ? » Oui, cet amour est désintéressé, il est gratuit, il est généreux, généreux jusqu'à l'héroïsme. Car non-seulement Dieu aime ce qui n'a pas avec lui l'ombre d'une proportion ; non-seulement il fait du bien à ce qu'il aime et l'enrichit de dons merveilleux : après tout, des largesses quelconques ne messiéent jamais à un Dieu ; mais depuis le péché, ne pouvant plus aimer qu'en pardonnant, il continue d'aimer néanmoins ; on dirait qu'il aime davantage ; et ce qui met le comble et arrive à l'énormité, c'est qu'exact envers sa justice autant qu'il est miséricordieux envers nous, il paie rigoureusement tout ce que son amour le pousse à nous donner encore : il nous le donne en se dépouillant, il nous le donne en s'appauvrissant, il nous le donne en s'immolant.

Le jour où Dieu s'est incarné, il a eu dans ce monde tout un apanage naturel qu'il pouvait à son gré répudier ou conserver. C'était l'éclat originel de sa personne sacrée et l'incomparable splendeur qui devait en rejaillir sur toute sa vie humaine ; c'était sa beauté extérieure et sa joie intérieure ; c'était la liberté de revendiquer tous ses droits, de manifester toute sa science et toute sa sagesse, c'était le plein exercice de son suprême pouvoir : par suite c'était le rang qu'on lui devait partout assigner, l'honneur que tous devaient lui rendre ; c'était la gratitude des hommes et leur admiration ; c'était leur foi, leur dévouement et leur amour : quoi de plus ? c'étaient toutes les richesses du ciel et de la terre dont il était né roi ; enfin c'était en toute manière l'état régulier d'un homme-Dieu, avec l'imperturbable dé-

1. Job. VII, 17.

veloppement et la durée sans fin d'une vie infinie dans sa source et naturellement établie hors de la portée de la mort. Qui ne voit comme il était juste que Jésus possédât et gardât tous ces biens? Or, il ne les avait pris en droit que pour pouvoir les perdre, et en fait il les a perdus; non perdus parce qu'on les lui enlevait, quoiqu'on y ait employé la violence, mais perdus parce qu'il le voulait [1], consentant à ce que cette violence eût tout son effet contre lui. Certes, il ne les a pas non plus perdus pour toujours, c'était chose impossible; car si Dieu, qui est le principe du droit, permet que, pour un temps, ce droit semble céder et se taire, ce n'est qu'à la condition de déclarer finalement qu'il est immortel et de lui rendre à tout jamais la parole et l'empire. Cependant autant et aussi longtemps qu'il l'a pu, Jésus s'est dépouillé. Prenez-le où vous voudrez : à la crèche en Égypte, à Nazareth, à Jérusalem, au Calvaire, rappelez-vous ce qu'il est, réfléchissez à ce qu'il porte en lui, considérez ce qui en paraît : je n'exclus même pas les jours de ses miracles les plus prodigieux et de ses plus éclatants triomphes : qu'est-ce autre chose qu'une humble et adorable dissimulation de sa gloire, un abaissement obstiné, un état permanent de sacrifice, enfin ce que saint Paul nomme si bien un anéantissement [2]?

Joignez-y que, supposé même cette générosité inouïe d'apaiser pour nous sa justice et de racheter le monde en souffrant, une de ses larmes, un seul gémissement faisait plus qu'y suffire : que dites-vous de ce qu'il a donné? les larmes jusqu'aux sanglots, les gémissements jusqu'aux cris [3], les sueurs jusqu'à baigner la terre [4], le sang jusqu'à la dernière goutte; et après des ignominies sans pareil et des douleurs sans nom, sa vie, sa sainte et précieuse vie sacrifiée sur une croix! Est-ce assez généreux?

1. Isaï. LIII, 7. — 2. Philipp. II, 16. — 3. Hebr. V, 7. — 4. Luc. XXII, 47.

Et pour qui cette dépense insensée de lui-même? Pour qui ces abjections, ces tortures et cette mort? car l'homme n'est même plus l'homme quand Dieu l'aime à ce point. Descendu lâchement du trône où l'amour l'avait mis, « l'homme a cessé de comprendre et s'est ravalé au rang « des bêtes [1] ». L'enfant des complaisances est un « fils de « colère [2] »; l'ami est un ennemi, et capable, même en regardant la croix, de rester ennemi. Or, c'est pour un tel être, et dans un tel état, que Dieu se dépouille et s'immole. « Personne, dit-il, ne peut montrer un plus grand amour « que de mourir spontanément pour ses amis [3] ». « O maître, reprend saint Bernard, vous avez fait pourtant davantage, car c'est pour vos ennemis que vous avez voulu mourir [4] ». Saint Paul l'avait écrit déjà : « ce qui fait voir « dans tout son déploiement, ce qui revêt de son dernier « lustre la charité de Dieu pour nous, c'est que le Christ « est mort pour nous quand nous étions encore pécheurs [5] ».

Voilà quelques-unes des excellences de l'amour de Dieu pour nous tous; lui-même en dit : « Je vous ai donné « l'exemple afin que vous fassiez comme je fais [6] ». Que ferons-nous donc, et comment imiterons-nous un si parfait modèle? C'est ce qu'il faut humblement et pieusement chercher pour mériter de le découvrir.

1. Psalm. XLVIII, 13. — 2. Ephes. II, 3. — 3. Joann. XV, 13.
4. Tu majorem habuisti, Domine, ponens eam pro inimicis tuis. Serm. in fer. IV. Maj. hebdom.
5. Rom. V, 8. — 6. Joann. XIII, 15.

II.

L'amour de Dieu pour nous est un amour actif : tel doit être le nôtre envers lui. Dieu donne, il faut donner : il travaille à sa manière, il faut travailler à la nôtre. « Le propre de la charité, dit saint Thomas, c'est bien plus d'aimer que d'être aimé[1] ». A parler rigoureusement, on ne saurait dire que Dieu soit aimé en lui-même, car être aimé, c'est recevoir, et Dieu ne reçoit rien : rien n'est réellement passif en lui. « Dieu est un acte pur », dit l'ange de la théologie[2]. Il est, il aime, il donne, c'est tout un et c'est tout. Sous ce rapport, nous sommes donc plus semblables à Dieu en l'aimant qu'en étant aimés de lui, encore que nous ne l'aimions jamais que s'il nous aime et parce qu'il nous aime : et c'est l'une des vérités cachées dans cette adorable parole du Maître : « Il est plus heureux », c'est-à-dire plus doux, plus saint, plus divin « de donner que de recevoir[3] ».

Nous nous faisons souvent illusion sur ce point. La nature aime bien mieux recevoir que donner : cela est vrai de tous les biens, mais surtout de l'amour. Aimer, donner, se donner par amour, c'est sortir de soi-même ; être aimé, c'est y revenir, et enrichi d'un butin merveilleux : voilà ce qui nous rend si constamment avides de l'un et si souvent paresseux à l'autre. Nous l'éprouvons plus particulièrement dans nos relations de cœur avec Dieu, car Dieu étant invisible et insensible, ce que nous lui donnons par

1. Charitati magis convenit amare quàm amari. 2da 2dæ. Quæst. XXVII, art. 1.
2. Deus est purus actus. 1a Quæst. XXV, art. 1.
3. Act. XX, 35.

amour implique de notre part un plus grand renoncement, un esprit de foi plus énergique, en somme une vertu plus vaillante et plus généreuse.

La source de l'illusion dont nous parlons est que, le bonheur n'étant régulièrement qu'une forme de la bonté et comme la splendeur et le fruit du bien moral, nous concluons facilement du sentiment de l'un à la réelle possession de l'autre, nous estimant meilleurs parce que nous sommes plus contents. Qui n'a glissé sur cette pente ? Dieu nous visite dans l'oraison ; l'âme s'émeut, les yeux se mouillent, le cœur fond d'admiration, de gratitude et de tendresse : qui résiste à penser qu'il aime bien plus Dieu que la veille où il avait travaillé dans la nuit sans rien prendre ? Sans doute il se peut qu'on l'aime plus : ce serait calomnier Dieu que de ne point convenir que son lait même nourrit, qu'en nous caressant il nous forme, et que la vertu propre de ses prévenances est de provoquer nos retours. Mais si on l'a vraiment aimé sous cette action plus sensible de son amour ; si, quand il donnait tant, on lui a rendu quelque chose, si l'on a été meilleur enfin en étant plus suavement consolé, ce n'est certes pas la consolation qui le prouve. Et que souvent après ces émotions de l'âme qu'on prend si volontiers pour des transformations, quelques secondes après parfois, une lâcheté très-réfléchie ou une chute pleinement volontaire force à reconnaître que l'on s'était mépris, et qu'on paraît souvent se donner sans cesser de s'appartenir ! On peut sans doute juger le jardinier au soin habile et complaisant qu'il prend de l'arbre ; « mais l'arbre ne se connaît qu'aux fruits[1] ». Il est bon qu'on le comprenne et qu'on ne l'oublie jamais ; la sensibilité est une puissance passive ; par suite, elle ne

1. Matth. XII, 33.

fait et ne peut faire que recevoir [1] ; c'est notre volonté seule qui donne, et c'est elle, elle seule qui est le siége de la charité [2]. Or, le signe, sinon nécessaire, du moins naturel et commun d'une donation vraiment résolue, c'est une donation effective. « Vous voulez me prouver votre amour, dit saint Grégoire le Grand; montrez-moi donc vos œuvres [3]». Vous citerai-je un saint moderne, un vrai maître en cette science du divin amour ? « Aimons Dieu, disait saint Vincent de Paul aux prêtres de la Mission, aimons Dieu ; mais que ce soit aux dépens de nos bras et à la sueur de nos visages; car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance et autres semblables affections d'un cœur tendre, quoique bonnes et désirables, sont néanmoins très-suspectes quand on n'en vient pas à l'amour effectif. Plusieurs se flattent de leur imagination échauffée; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison; mais, au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque disgrâce, il n'y a plus personne [4] ».

Qu'est-ce à dire? Que l'amour affectif n'est rien, que c'est du moins un don médiocre et servant de peu ? A Dieu

1. Amor qui est in appetitu sensitivo quædam passio est. Summ. 2da 2dæ. Quæst. XXVII. art. 2.

2. Charitatis subjectum non est appetitus sensitivus, sed appetitus intellectivus, id est voluntas. Ibid. Q. XXIV, art. 1.

« La charité est un amour d'amitié, une amitié de dilection, une dilection de préférence, mais de préférence incomparable, souveraine et surnaturelle, laquelle est comme un soleil en toute l'âme pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultés spirituelles pour les perfectionner, en toutes les puissances pour les modérer, mais en la volonté comme en son siége pour y résider et lui faire chérir et aimer on Dieu sur toutes choses. » Saint François de Sales. Traité de l'amour de Dieu. Lib. II, ch. 22.

3. Probatio dilectionis exhibitio est operis. Homil. XXX in Evang.

4. Sa Vie, par Abelly.

ne plaise que nous le pensions : cet amour est un don magnifique : aucun bien temporel n'y saurait être comparé. C'est une source de nobles enthousiasmes, un foyer de beaux dévouements : c'est pour plusieurs le rempart de la chasteté, pour d'autres le moyen assuré de la persévérance, pour tous un allégement à la douleur et une facilité à la vertu. Croit-on d'ailleurs qu'une âme puisse servir Dieu longtemps sans le ressentir, et, à le prendre en son dernier fond, en tant qu'il est l'acte même du cœur, et que dès lors il dépend en partie de notre liberté, peut-on vraiment s'en dispenser ? Plus d'un théologien a risqué de le dire [1]. Dieu est si réservé dans ses lois, si discret envers l'homme, que plusieurs ont pu douter qu'il exigeât cet amour. Obéir, accomplir les préceptes divins, oui, tous unanimement l'ont jugé nécessaire ; mais avoir pour Dieu un peu de vraie tendresse, un peu de ce dont le cœur de l'homme est si riche, un peu de ce qu'obtient de lui si aisément et à si bas prix une créature, et parfois quelle créature ! un peu de ce qu'une nature sublime et inconnue comme celle de Dieu pouvait n'inspirer pas facilement à des êtres grossiers tels que nous, mais que l'apparition, la vie, les souffrances et la mort de ce Dieu dans la chair semblaient devoir tirer des cœurs les plus durs et faire couler à flots de ceux qui ne le sont pas, c'est ce qui ne nous est pas si clairement demandé, que l'obligation ait frappé tous les regards. Rien ne saurait nous donner du caractère général de Dieu une idée à la fois plus vive et plus touchante que la possibilité d'un tel doute : car enfin, dans quelle mesure est définitivement exigé un amour dont plusieurs bons et doctes esprits ont douté qu'il le fût ? Malgré tout, la saine

1. Non pauci docuerunt... dilectionis Dei præceptum nihil aliud esse quàm observantiam cæterorum mandatorum, etiam sine ullo internæ dilectionis affectu... contra quos, etc... Billuart, Tract. de charit. Dissert. IV, art. 7.

théologie n'hésite pas sur ce point : le précepte de la dilection proprement dite et de l'amour affectif envers Dieu est réel ; il fonde pour nous tous un devoir grave et certain. A la condition de demeurer toujours le premier dans notre estime, et pourvu qu'à aucun prix nous ne consentions à le perdre, Dieu acceptera bien encore qu'on aime une créature, plus sensiblement que lui. Si, en considérant le berceau où dort son premier-né, une mère se sent plus tendrement émue qu'en contemplant la croix où l'amour cloue le Fils de Dieu, Dieu n'en sera ni blessé ni jaloux ; il n'accusera cette femme ni d'injustice ni d'ingratitude ; il ne se plaindra pas qu'elle lui fait tort. Il y a là incontestablement des abîmes d'indulgence ; mais les abîmes eux-mêmes, la Sagesse les mesure, nous dit le Saint-Esprit[1]. Donc plus ou moins sensible ou intense, une affection cordiale pour Dieu est commandée. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu », dit la loi, non-seulement « de toute ta volonté », en la soumettant à ses ordonnances, mais aussi « de tout ton cœur », en t'attachant à lui par une vraie affection.

Mais tout cela infirme-t-il ce que nous avons dit d'abord touchant la nécessité d'aimer Dieu d'un amour pratique et actif? Non pas certes : « Dieu nous garde, disait saint Bernard, de tomber dans ce mal que saint Paul range parmi les plus grands et les plus graves dont l'humanité puisse gémir, le mal d'être « sans affection », et de ne pas nous soucier si nous travaillons d'un cœur sec quand, sur l'ordre du Maître, nous mettons la main à l'ouvrage[2] » ! Travaillons donc d'un cœur aimant, avec entrain, avec onction, mais travaillons, et que cette séve de notre tendresse filiale

1. Prov. VIII, 27.

2. Neque hoc dico ut sine affectione simus et corde arido solas manus moveamus ad opera. Legi enim inter alia quæ scribit Apostolus magna et gravia hominum mala hoc quoque annumeratum sine affectione scilicet esse. (Rom. I, 31). Serm. L. in Cant.

fructifie constamment en opérations de vertu. « Celui qui « demeure en moi et moi en lui », c'est-à-dire manifestement celui qui m'aime, « porte beaucoup de fruits », dit Notre-Seigneur, « et ces fruits glorifient le Père céleste [1] ». Que faire donc en définitive pour imiter dans son activité l'amour de Dieu pour nous? Faire beaucoup d'actes d'amour, faire beaucoup d'actes pour l'amour, faire tous ses actes par amour.

Faire des actes d'amour : c'est chose aisée autant que douce. Cent fois, mille fois le jour, retournez-vous vers votre cœur, rentrez en vous, dans ce centre de votre âme où l'être infini a son trône, et là, agenouillée en esprit, dites à cet hôte sacré : Je vous aime, je vous aime ; « vous savez « bien, Maître, que je vous aime [2] ». Dites-le-lui à propos de tout, des lumières aperçues, des grâces reçues, des mécomptes survenus, des tentations subies, même des fautes commises. Dites-le-lui à propos de rien, par la seule exubérance naturelle de l'amour. Laissez cet amour s'épancher en toutes sortes d'adorations, de félicitations, de complaisances, de louanges joyeuses et d'actions de grâces ; laissez-le s'épanouir en désirs, en souhaits passionnés, en soupirs, en appels, en prières ardentes ; qu'il s'exhale en regrets amers pour tant de blessures faites par vous et par tous les hommes à l'amour ; qu'il se transforme en compassion pour cet amour vivant qui a souffert ici-bas, prenant sur lui toute la douleur pour expier toute l'iniquité. Aimez Jésus dans tous ses états et dans tous ses mystères ; aimez-le pour toutes ses paroles, pour tous ses exemples, pour toutes ses fonctions, pour tous ses services, pour ses grâces et ses dons sans nombre. Aimez Dieu dans l'unité de son essence et dans la trinité de ses personnes ; honorez par un amour spécial

1. Joann. xv, 5, 8. Amor Dei non est otiosus ; magna enim operatur si est. S. Greg. Mag. hom. xxx in Evang.
2. Joann. xxi, 16.

chacune des perfections divines; c'est tout un monde à parcourir, quoique ce ne soit qu'un Dieu à contempler : aimez le Père, aimez le Fils, aimez leur Saint-Esprit. Aimez en communion avec les saints du ciel, avec les anges, avec Marie, avec le Sacré-Cœur, avec la sainte Eucharistie, vous unissant à cet amour inénarrable qui monte incessamment vers Dieu de toutes les hosties consacrées. Aimez avec le Saint-Esprit qui habite en vous pour y être le principe de votre charité, l'âme de votre prière et la vertu de votre culte. Aimez pour vous, aimez pour tous vos frères, pour les justes, pour les pécheurs, pour les ingrats, pour les impies; aimez pour ces infortunés, anges déchus ou hommes réprouvés, qui, pour avoir refusé d'aimer quand ils en avaient le temps, le devoir et la grâce, n'aimeront plus jamais. Le cœur a ses symphonies, le cœur a sa sphère immense, le cœur a ses trésors. Rien n'est riche comme le cœur; rien n'est inventif, industrieux, inépuisable comme l'amour. Il est simple et il a mille aspects; il n'a qu'une séve, et nul ne saurait compter ni les parfums de ses fleurs, ni les saveurs de ses fruits; il ne fait jamais qu'une chose, et ses œuvres sont innombrables. Faites beaucoup d'actes d'amour.

Faites aussi beaucoup pour l'amour. Vous défiant d'une certaine activité trop fiévreuse pour n'être pas indiscrète, trop agitée pour être féconde, et qui, loin de profiter à l'âme, la dissipe et l'épuise, n'oubliez pas cependant que l'amour véritable est plein de zèle. La gloire de Dieu est sa passion; les intérêts de Jésus sont sa préoccupation continuelle [1] : il a soif de justice; il a faim du salut des âmes; les péchés du monde l'aiguillonnent; il est fort, vaillant, magnanime; d'autant plus courageux à entreprendre, qu'il

1. On lira avec grand fruit sur cette question des *intérêts de Jésus* ce que le P. Faber en a écrit au commencement de son docte et pieux ouvrage intitulé : *Tout pour Jésus*.

est plus profondément humble; d'autant plus intrépide à poursuivre, qu'il est libre de respect humain, pur d'égoïsme, et qu'il n'attend rien que de Dieu. L'amour incréé, vous l'avez vu, circule sans cesse dans toute la création, y opérant partout et y pourvoyant à tout. Entré par grâce dans le cœur de l'homme, cet amour n'y change point de nature et n'y modifie pas ses errements. Sans sortir de l'âme où il réside comme en un foyer, il rayonne jusqu'aux derniers confins des choses; il va courant dans le corps entier de l'Église, au ciel, au purgatoire, sur toute la terre, l'œil ouvert, l'oreille dressée, la main tendue, prenant toutes les formes pour satisfaire aux innombrables besoins qu'il constate; tantôt maître, tantôt et bien plus souvent serviteur, tantôt médecin, tantôt soldat, tantôt apôtre, tantôt martyr, mais toujours actif, toujours dévoué, toujours se dépensant lui-même, et avec une joie qui va croissant à mesure qu'il trouve à se dépenser davantage.

Enfin tout ce que vous faites, faites-le par amour. Chaque jour vous avez naturellement à faire beaucoup d'actions : vous vous levez, vous priez, vous chantez, vous lisez, vous travaillez des mains, vous prenez votre nourriture, vous conversez, vous vous récréez, pour revenir encore à la prière et au travail jusqu'à l'heure de votre repos. Que faites-vous encore? Vous souffrez : cela n'est écrit dans aucune règle; c'est néanmoins une des occupations les plus régulières de votre vie. Eh bien, mettez l'amour partout, faites-en l'âme de tout, le principe et le motif de tout, principe si saint, motif si efficace! Quelle vie alors! vie toute bénie en vérité, tout éclairée, toute méritoire; vie réellement spirituelle, vie déjà bienheureuse, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer ou de la paix dont elle inonde l'âme, ou de la gloire qu'elle donne à Dieu. Ainsi imiterez-vous l'activité du divin amour.

Dieu nous aime, avons-nous dit ensuite, d'un amour

éternel, c'est-à-dire d'un amour antérieur et supérieur au temps. Or ici, comment l'imiter ? Nous serons forcément vaincus : Dieu garde la priorité[1] : notre amour ne sera jamais qu'une réponse, et, à quelque heure qu'il vienne, une réponse tardive. « Je t'ai aimée bien tard, beauté si ancienne et si nouvelle, s'écriait Augustin converti, je t'ai aimée bien tard[2] » : c'est ce qu'un enfant pourrait dire en naissant. Encore, si cette vie tard venue par rapport à l'amour créateur, avait été employée tout entière à aimer ! Si, dès que nous avons été nos maîtres, nous nous étions donnés, ou plutôt restitués à Dieu ! C'eût été là assurément un toujours bien petit; c'était du moins le nôtre et le seul dont nous disposons. Mais, excepté Marie, qui, parmi les enfants d'Adam, se rendra ce témoignage ? Peut-être saint Joseph, peut-être saint Jean-Baptiste : cela n'est tout à fait sûr que pour la très-sainte Vierge. Et est-ce assez, quant à nous, de parler d'heures et de jours ? ne sont-ce que des jours qui, dans le livre des comptes de l'amour, ne figurent pas à notre nom ? Pour beaucoup, ce sont des années; pour plusieurs, des années nombreuses. Comment faire à présent ? L'avenir, quel qu'il soit, peut-il suffire à combler cette lacune, à réparer nos torts envers l'amour, à reconstruire enfin cette ombre d'éternité qui est la durée totale de notre vie terrestre ? Y a t-il quelque secret pour ressaisir le temps écoulé ? N'est-ce pas comme si l'on prétendait enchaîner le vent des tempêtes ? Dieu merci, ce secret existe ; l'amour l'a inventé, l'amour l'a révélé : que l'amour qui est en vous s'en empare. Le secret, ce sont les saintes larmes : non pas même celles des yeux, Dieu ne les accorde pas à tous et ne les demande à personne, mais les larmes du cœur ; le repentir, le brisement de l'âme, la contrition.

1. Ipse prior dilexit nos. I Joann. IV, 10.
2. Serò te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, serò te amavi. Confess. Lib. X, c. 22.

Couvrez de ces pleurs invisibles toute cette région de votre vie qui est demeurée stérile parce que vous n'avez pas permis que l'amour l'éclairât; l'amour y reviendra, porté sur ces eaux. Et qui sait si devant Dieu ces années déplorées ne deviendront pas plus belles, plus florissantes, plus précieuses par la pénitence, qu'elles n'eussent été par l'innocence? On pourrait ne pas vous plaindre d'avoir péché comme Madeleine, si vous pleuriez comme Madeleine.

Reconquérez ainsi votre passé, puis assurez votre avenir. Il est vrai qu'il n'est pas à vous : Dieu seul en est le maître; mais Dieu même est à vous : à vous parce qu'il vous aime, à vous parce que vous l'aimez, à vous parce qu'il a promis de tout accorder à vos prières. Oh! que cette manière de posséder ce dont Dieu seul dispose est plus touchante et plus sûre qu'aucune autre! D'abord si vous avez trahi l'amour dans le passé, vous sentirez sans doute un besoin pressant d'aimer beaucoup à l'avenir. On raconte de certains soldats, d'ailleurs braves, que, s'ils ont un instant lâché pied dans la lutte, ils combattent ensuite comme des lions. Vous voudrez faire doubles et triples les heures que Dieu vous accorde encore. Cela se peut; car la vie, ce n'est point le temps; le temps n'est que le vase; la vie est la liqueur qui le remplit. Vivre, au fond, c'est aimer. L'Écriture dit d'un saint : « Moissonné jeune, il a fourni une longue « carrière comme s'il avait vécu beaucoup d'années[1] ». Certainement ce jeune homme avait beaucoup aimé. Oh! si un jour, et à quelque prix que ce soit, nous pouvions, durant une seule heure, aimer Dieu comme la très-sainte Vierge! Soixante ans de notre plus grande ferveur ne valent pas cette heure-là, ni même une seconde de cette heure. Mais quoi qu'il en soit du passé, comment satisfaire l'amour désormais, et lui assurer notre avenir? Le moyen, c'est de

1. Consummatus in brevi, explevit tempora multa. Sap. IV, 13.

faire à Dieu une complète donation de nous-mêmes, c'est de nous aliéner à tout jamais entre ses mains, et de nous livrer à lui pour toujours.

Les vœux particuliers, qui enchaînant librement la liberté, enferment pour ainsi dire dans la minute où on les fait tout le temps pour lequel on les fait, sont un précieux moyen d'honorer et d'imiter l'éternité du divin amour. Nous entendons ici par vœux particuliers ceux qui peuvent s'ajouter aux vœux généraux de religion, et par exemple ceux par lesquels on s'oblige spécialement à telle ou telle vertu, à telle ou telle pratique; ou encore le vœu du plus parfait, sous quelque forme et en quelque mesure qu'on s'y engage. Plus ces vœux ont d'étendue et de durée, plus ils ont de prix pour l'amour et plus ils lui sont chers. Mais ce qui est meilleur en soi n'est pas toujours meilleur pour tous. Il faut se défier ici des ferveurs indiscrètes, surtout dans les premiers temps qui suivent la conversion, et dans les débuts de la vie religieuse. Il convient qu'on réfléchisse et qu'on s'éprouve avant de se lier, et que, pour l'ordinaire du moins, on ne se lie à rien sans l'avoir pratiqué d'abord, et plus ou moins longtemps selon l'importance et la difficulté de la chose : il convient qu'on prie et qu'on demande conseil, il convient par-dessus tout qu'on ne décide rien en dehors de l'obéissance.

Que ferez-vous en outre pour imiter l'éternité du divin amour? L'éternité, nous l'avons dit, c'est encore la fixité absolue et cette souveraine indépendance du temps qui rend un être immuable. Repentants pour le passé, consacrés pour l'avenir, nous serons donc pour le présent fermes, constants, inébranlables dans notre amour. Fatalement soumis à la succession, nous nous affranchirons du moins de l'alternative. L'alternative est au dehors : après le jour, la nuit; après l'été, l'hiver qui, l'heure venue, fera place au printemps : c'est une des conditions de la vie extérieure :

l'homme intérieur n'y est pas régulièrement sujet : en droit toujours, et en fait quand il le veut, la grâce le rend immuable. La foi est immuable : « Elle est, dit saint Denys, l'immobile fondement des croyants, leur établissement dans la vérité et l'établissement de la vérité dans leur âme[1] ». L'espérance est immuable : « Elle est, nous dit saint Paul, « une ancre jetée au rivage de l'éternité[2] ». La charité est immuable : « Elle ne meurt jamais[3] » : elle n'est, nous l'avons dit, que le rayonnement du Saint-Esprit demeurant dans l'âme par la grâce; et l'Esprit-Saint, c'est l'amour éternel en personne[4]. Or, la foi, l'espérance, la charité, la grâce enfin, c'est toute la vie de l'homme intérieur. Qu'ainsi amarrée, la barque qui le porte soit encore battue par les flots, à la bonne heure : quant à lui, il peut et doit ne se laisser point arracher de la rive. Que les branches de cet arbre, qui est son âme, plient au souffle des vents, cela est inévitable et ne saurait lui nuire; mais que la racine demeure inébranlée dans le sol où l'a plantée la main du Père céleste; que le sentiment aille et vienne; qu'il fasse clair ou sombre dans l'esprit, que l'humeur soit morose ou joyeuse, le corps alerte ou languissant, peu importe. Mais qu'on croie toujours à l'amour, mais qu'on se fie pleinement à l'amour, mais qu'on aime toujours imperturbablement, ne se permettant de changement que celui qui consiste à se perfectionner et à grandir. O justice de l'amour constant ! O devoir de l'amour immuable ! devoir si évident, si simple, si doux, hélas ! et si rarement accompli par les hommes ! Il y en a tant qui, « amis empressés quand c'est l'heure du « festin, se retirent à l'heure de l'épreuve[5] » ! C'était la

1. Constans fidelium firmamentum fundans illos in veritate et veritatem in ipsis, dùm, indissuasibili identitate, simplicem veritatis cognitionem habent rerum credendarum. De divin. nomin. cap. VII, 4.
2. Hebr. VI, 18, 20. — 3. I Cor. XIII, 8. — 4. Rom. V, 5.
5. Est amicus socius mensæ et non permanebit in die necessitatis. Eccli. VI, 3.

plainte de Jésus sur la croix : « O Dieu, s'écriait-il, en me « laissant aller à cet excès de misère, vous avez éloigné de « moi mes amis et mes proches [1] » ! Est-ce que l'ami digne de ce nom n'aime pas toujours et en tout temps [2] ? Ah ! disait l'un de ces fidèles, « qui nous séparera de la charité du « Christ ? La tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le « péril, la persécution, l'épée ? Je suis bien assuré que ni « la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni « les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la violence, « ni ce qui est en haut, ni ce qui est en bas, ni quelque « créature que ce soit ne pourra jamais nous séparer de la « charité de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Sei- « gneur [3] ». Parlons, pensons, aimons comme l'héroïque apôtre, et nous imiterons l'amour éternel.

Dieu nous aime d'un amour total ; c'est un amour total que nous devons lui rendre. Sur ce point la loi est formelle : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de « tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces [4] ». L'amour veut tout, c'est son droit ; il a tout donné. D'ailleurs quelle est celle de nos puissances dont il n'est pas le bien suprême ? Il veut l'esprit, son attention, son application, sa soumission, son adhésion entière ; il veut qu'ayant adhéré, il pénètre ; et qu'ayant pénétré, il s'efforce de creuser toujours plus avant, avec humilité sans doute, mais avec zèle, courage et confiance, selon qu'il est écrit : « Cherchez toujours la face de Dieu [5] ». L'amour veut toutes les forces, celles de l'âme, celles du corps ; il veut que toutes nos énergies et tous nos appétits soient tenus sous sa discipline ; de telle sorte que rien de nous ne vienne entraver en nous son action, ne retarde son plein avéne-

1. Psalm. LXXXVII, 19.
2. Omni tempore diligit qui amicus est. Prov. XVII, 17.
3. Rom. VIII, 35, 39.
4. Deuter. VI, 3. — Matth. XXII, 37. — Luc. X, 25.
5. Psalm. CIV, 4.

ment et ne restreigne son empire; mais qu'au contraire tout soit réduit et employé à son service, la mémoire, l'imagination, la sensibilité, la santé et tout le reste. Enfin l'amour veut le cœur, surtout le cœur qui est le principe prochain de toute cette action qu'il réclame ; le cœur qui fait qu'on se dompte, qu'on se donne, qu'on s'unit, qu'on appartient et qu'on entre, pour n'en plus sortir, dans la vie, dans les intérêts, dans les œuvres de celui à qui l'on appartient [1].

Aimez Dieu de tout votre cœur, c'est-à-dire sans partage ni réserve. Du partage, et pourquoi ? Et avec qui ? Avec qui Dieu peut-il décemment partager ? Parmi toutes ces divinités créées qui peuvent nous charmer ici-bas, hélas ! et lui ravir son trône, qui donc lui ressemble et peut lui être un instant comparé [2] ? « A qui donc m'assimilez-vous, « avec qui me confrontez-vous », s'écrie-t-il en se plaignant de ceux dont le cœur s'attache aux idoles [3] ? « Le lit est « étroit, dit-il ; si deux viennent s'y coucher, il faut néces- « sairement que l'un des deux tombe par terre. La cou- « verture est exiguë ; elle ne peut ni abriter ni défendre « du froid deux personnes [4] ». Ce lit, cette couverture, c'est notre cœur. On n'a pas deux amours parce qu'on n'a pas deux maîtres. Entendez le préambule de la grande loi, et la raison première où elle se fonde : « Écoute, Israël, le « Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique : tu l'aimeras « donc de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes

1. « C'est ce que Dieu requiert de nous qu'entre tous nos amours, le sien soit le plus cordial, dominant sur tout notre cœur; le plus affectionné, occupant toute notre âme; le plus général, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout notre esprit, et le plus ferme, exerçant toute notre force et vigueur. » Saint François de Sales. Traité de l'amour de Dieu. Liv. X, ch. 6.

2. Non est similis tuî in diis. Psalm. LXXX, 8.

3. Cui assimilastis me et adæquastis me? Isaï. XL, 25.

4. Coangustatum est stratum, ita ut alter decidat, et pallium breve utrumque operire non potest. Id. XXVIII, 20.

« forces [1] ». Qu'est-ce à dire ? Qu'il faut aimer Dieu d'un amour exclusif ? le penser serait tout ensemble une impiété et une folie. Si pour être digne de Dieu et ressembler, comme il est possible, à celui qu'il nous donne, notre amour doit être un, est-il moins nécessaire qu'il soit universel ? Le grand précepte est double, ou plutôt il a deux aspects et crée pour nous deux séries de devoirs. Aimez donc, aimez beaucoup vos amis et vos parents, parents selon la chair, parents selon l'esprit [2]. Personne n'a tant aimé les créatures que Jésus-Christ, précisément parce que personne n'a tant aimé que lui le Père céleste. Mais ceci, c'est de l'ordre [3], ce n'est pas du partage : ce sont des ruisseaux divers, mais qui, plus ou moins larges et rapides dans leurs cours, coulent tous en un même sens, et aboutissent au même océan [4]. Aimez en Dieu, aimez comme Dieu, aimez pour Dieu ; et si nombreuses, si vives, si tendres que soient vos affections, vous aimez Dieu souverainement, vous n'aimez rien ni personne plus que lui, rien ni personne autant que lui, rien ni personne malgré lui, et contre sa défense ; par conséquent vous l'aimez sans partage.

Aimez-le aussi sans réserve. Ne donnant rien à autrui au détriment de Dieu, ne réservez rien non plus pour vous-même. Ce goût est légèrement déréglé, cette habitude est imparfaite, cette liberté vous nuit, cette prétention vous trouble, cette occupation vous absorbe : pourquoi y tenir,

1. Deuter. VI, 5

2. On ne saurait exposer avec plus de clarté, de profondeur et de charme la nécessité de cet accord entre l'amour de Dieu et celui des créatures, que ne l'a fait saint François de Sales dans son Traité de l'amour de Dieu, spécialement dans les chap. 3 et 10 du Livre X.

3. Ordinavit in me charitatem. Cant. II, 4.

4. Nullam vitæ nostræ partem reliquit (Deus) quæ vacare debeat et quasi locum dare ut aliâ re velit frui, sed quidquid aliud diligendum venerit in animam illuc rapiatur quò totius dilectionis impetus currit : sic enim proximum diligens sicut seipsum, totam dilectionem suî et ipsius refert in illam dilectionem Dei, quæ nullum à se rivulum extra se duci patitur. S. August. De doctr. christ. Lib. I, c. 22.

sachant que cela déplaît à Dieu et gêne en vous son saint amour ? Voyez! Dieu qui ne doit rien donne sans mesure, et celui qui doit tout, mesure ce qu'il donne! Si même il finit par céder, il se débat d'abord et discute. Hélas! que faisons-nous de ce que nous gardons? Comment vivra ce qui n'a pas été donné à la vie? Comment ne nous trompera pas à la fin ce que nous avons sciemment refusé à la vérité? Comment moissonnerons-nous dans la joie ce que nous n'aurons pas semé dans l'amour? Et quand nous aurons tout donné, que sera-ce en face des droits de ce premier amour qui daigne nous demander le nôtre? « Eh quoi! dit saint Bernard, voici l'immensité qui aime, l'éternité qui aime, Dieu qui aime, Dieu dont la grandeur n'a pas de fin et dont la sagesse est sans bornes! Quand ce petit monceau de cendre, qui est notre misérable cœur, se sera tout entier ramassé pour aimer, sera-ce à l'amour de Dieu une réponse équivalente ou même acceptable [1] »? « Le vrai amant n'est content, dit saint Jean de la Croix, que quand il emploie pour ce qu'il aime tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut avoir, et il le donne d'autant plus volontiers que la chose a plus de prix ».

Enfin, nous l'avons dit, Dieu nous aime d'un amour généreux. Il nous est au moins malaisé de le lui rendre. La charité est un amour mutuel entre Dieu et la créature, une vraie amitié, dit saint Thomas [2] : oui, mais une amitié, observe ingénieusement le P. Faber, « où la réciprocité ne

1. Amat immensitas, amat æternitas, amat supereminens scientiæ charitas, amat Deus cujus magnitudinis non est finis, cujus sapientiæ non est numerus, cujus pax exsuperat omnem sensum ; et nos vicem rependimus cum mensurâ!... Quid magnum tanto et tanti rependetur amori, si pulvis exiguus totum se ad redamandum collegerit, quum illa majestas in amore præveniens tota in opus salutis ejus intenta conspicitur? De diligendo Deo. Lib. cap. 6.

2. 2da 2dæ. Q. XXIII, 1.

se trouve que d'un côté[1] ». Comment sera-t-il jamais généreux à l'homme d'aimer Dieu? Pouvons-nous empêcher que cet amour béni soit l'honneur de notre nature, la couronne royale de notre âme, la vie de notre cœur, son trésor, sa joie, sa perfection, sa paix? Quelle générosité, je vous prie, d'aimer une beauté infinie, une bonté inépuisable, une sagesse infaillible, une lumière toute pure, un amour sans mesure et sans fin? « O Dieu, lui dit saint Augustin, c'est vous, vous seul, qui êtes la vie bienheureuse : vivre heureux, c'est se réjouir en vous et de vous et pour vous... Quand je vous serai uni de tout moi-même, il n'y aura plus jamais pour moi ni douleur, ni travail, et ma vie sera toute vivante parce qu'elle sera toute pleine de vous[2] ». Ne savons-nous pas ces choses? la foi nous les enseigne : pouvons-nous ne pas les attendre? Dieu ordonne de les espérer. Le moyen, encore un coup, d'être généreux en aimant un tel être ?

Etcependant, comme par la fréquence et la ferveur de nos actes, nous imitons un peu l'activité du divin amour, et son éternité par nos regrets, nos consécrations, notre constance, et sa totalité en lui gardant toutes nos puissances et en les lui dévouant, nous pouvons en quelque manière imiter sa générosité; et ce n'est pas une de ses générosités les moins merveilleuses que de nous avoir rendu possible de l'imiter en ceci, par la savante disposition qu'il a donnée aux choses. La générosité consiste à être de bonne race et à ne dégénérer point. C'est quelque chose de noble dans la provenance, de relevé dans les goûts, de magnifique dans la conduite, de désintéressé, de magnanime, de chevaleresque dans le caractère. Or, à quelque degré qu'il soit en

1. Le Créateur et la créature, Partie II, ch. 2.

2. Et ipsa est beata vita gaudere ad te, de te, propter te : ipsa est et non altera... Quùm inhæsero tibi ex omni me, nusquàm erit mihi labor et dolor, et vita erit vita mea tota plena de te. Confess. Lib. X, c. 22, 28.

nous, l'amour divin est de race plus que noble, puisqu'il y naît précisément du don total et substantiel que Dieu nous fait de lui-même en nous donnant son Saint-Esprit[1]. L'amour, notre amour est donc généreux par nature : il s'agit seulement pour nous d'empêcher qu'il dégénère jamais. Or, pour cela, qu'avons-nous à faire? Trois choses : nous oublier, nous prodiguer, nous laisser prendre.

« Pense à moi, je penserai à toi », disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne. Il l'exhortait à s'oublier : c'était lui indiquer le moyen d'être généreuse. Tâchez de ne pas penser à vous en aimant : « L'amour est extatique, dit le grand saint Denys : il ne laisse point à eux ceux qu'il possède, mais les livre à celui qu'ils aiment[2] ». Vous ne pouvez ni ne devez ignorer que Dieu paie votre amour; vous ne pouvez définitivement vouloir qu'il ne le paie point; car s'il est vrai que cela pourrait être sans qu'une ombre altérât l'éclatante pureté de sa justice, cependant sa perfection en paraîtrait peut-être à nos yeux moins achevée, et l'amour ne saurait souffrir que Dieu n'ait pas toute la perfection concevable. Mais il est bien possible que ce salaire promis, espéré, désiré, immanquable, que ce salaire, qui d'ailleurs est Dieu même, ne soit pas le motif principal qui décide notre amour ou le fasse opérer. C'est la gloire de notre cœur régénéré par Jésus-Christ que nous puissions souvent, très-souvent aimer Dieu pour ce qu'il est, sans considérer actuellement ce qu'il donne. Eh bien, faites ainsi : pour une nature telle que la nôtre, c'est déjà être généreux. De plus, ce salaire a beau être promis et l'objet régulier d'une imperturbable espérance, il reste lointain, caché, très-relevé par-dessus les sens, l'imagination et même la rai-

1. Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis. Rom. v, 5.

2. Est divinus amor extaticus qui non sinit esse suos qui sunt amatores, sed eorum quos amant. De Divin. nomin. cap. IV. n. 14.

son. Dans tous ces ordres inférieurs à la foi, et qui sont l'atmosphère où vit naturellement notre âme, nous pouvons bien trouver parfois que cet amour, dont nous savons pourtant qu'il ne peut ni défaillir, ni surtout se contredire, a toutes les apparences de se donner à lui-même de véritables démentis. Nous vous l'avons dit plusieurs fois, et qui n'en a fait l'expérience? On crie, Dieu semble sourd; on frappe, il n'ouvre point; on a le sentiment qu'il rejette nos prières, qu'on l'a enfin lassé, qu'il est en colère ou, ce qui est pire, qu'il nous a à dégoût. Le cœur de chair murmure qu'il est devenu dur, et le démon ne se fait pas faute de souffler qu'il demeurera impitoyable et que c'en est fini pour nous. Il est écrit que « l'Esprit-Saint nous enseignera « toutes choses [1] » : sachez que quand Dieu vous traite ainsi, son Esprit tient école en vous et vous y donne sa leçon transcendante, la leçon du pur amour. Efforcez-vous d'en profiter : aimez alors plus que jamais. Saint Paul dit de nos rapports mutuels : « Triomphez du mal par le bien [1] ». Laissez-moi appliquer ce mot ici. Soyez douces à ce Dieu sévère; souriez à ce Dieu irrité; jetez-vous dans les bras de ce Dieu qui vous repousse; opposez-le lui-même à lui-même; luttez avec lui comme Jacob avec l'ange, hardiment, persévéramment. Il ne vous regarde pas, faites-lui mille tendresses; dites-lui : « Fais ce que tu voudras, sois ce qui te plaira : je t'aime pour t'aimer, je t'aime parce que je t'aime : il ne s'agit pas de moi, mais de toi; tu es le seul que je considère, le seul dont le contentement m'importe, et tout ce qui t'est bon m'est bon. Si tu pouvais avoir des caprices, j'adorerais tes caprices, et s'il t'était possible d'être cruel, je bénirais tes cruautés. » Vous ne parviendrez pas, même alors, à servir Dieu gratuitement, puisque vous ne lui donnerez jamais

1. Joann. XIV, 26.
2. Vince in bono malum. Rom. XII, 21.

que ce qu'il vous a donné d'abord ; mais enfin comme son don est dans ce cas tout à fait insensible, comme il agit avec vous d'une manière toute secrète et qui dépasse complétement votre portée naturelle, votre homme inférieur reste dans une sorte de nudité et d'abandon qui oblige l'homme supérieur à déployer, s'il veut agir, une énergie plus vigoureuse, et c'est ce qui fait la place à une espèce de générosité. « Celui qui opère par pur amour de Dieu, dit saint Jean de la Croix, encore que, s'il était possible, Dieu n'en sût rien, ne laisserait pas de lui rendre les mêmes services avec une pareille joie et une égale pureté d'amour [1]. »

Oubliez-vous donc, mais de plus prodiguez-vous. Nous vous disions tout à l'heure : Donnez-vous sans réserve ; nous vous disons maintenant : Donnez-vous sans calcul. L'amour, en venant en vous, vous sacre : l'Esprit de Dieu est une onction ; toute âme chrétienne est une reine ; combien plus une âme religieuse ! Or, la libéralité sied aux rois ; l'économie, qui peut être une sagesse chez les petits, est une vilenie chez un prince. Si l'Esprit-Saint est en vous, y créant votre charité, avez-vous peur que votre amour s'épuise? Laissez ce divin Esprit abonder et déborder en votre âme, comme c'est son inclination naturelle et son dessein très-arrêté : vous vous ferez ainsi des richesses innombrables. Ne les amassez pas pour en jouir, amassez-les pour les dépenser. L'amour ne vit que de ce qu'il donne. Quand il s'agit d'amour, ne dites donc jamais : c'est assez. Eussiez-vous enduré toutes les maladies de sainte Lidwine, souffert comme saint François d'Assise les douleurs du crucifiement, fondé comme sainte Thérèse trente-deux monastères, procuré la paix à l'Église comme sainte Catherine de Sienne, converti des nations comme saint François Xavier ; eussiez-vous travaillé comme

1. Sentences. 18.

saint Paul et aimé comme saint Jean, pensez et confessez que vous n'avez encore rien fait; demeurez affamées d'aimer, et demandez humblement à Dieu, demandez-lui à genoux, les mains jointes et, si vous le pouvez, avec larmes, de vous accorder la grâce de ne point mourir sans avoir fait enfin quelque chose pour lui témoigner votre amour.

Enfin, nous l'avons dit, et c'est par où nous terminons, laissez-vous prendre, immoler, consumer : c'est là la générosité suprême et le dernier mot de l'amour. L'amour est une flamme, il lui faut une proie. Jésus est prêtre, il lui faut une victime. Soyez la victime de Jésus, soyez la proie du saint amour. Les perfections divines ont par rapport à ce monde des droits et des besoins que peut-être vous ne soupçonnez pas : la justice a les siens, la sainteté aussi ; la souveraineté, la sagesse, la miséricorde ont les leurs. Sans parler présentement de ce qu'elles peuvent réclamer de vous comme membres de l'Église et solidaires de tous les saints, comme associées, par votre baptême d'abord, puis par votre profession, à l'œuvre catholique du Christ, ces perfections divines ont besoin de vous : elles ont toutes faim de vous ; faim de vous purifier et de vous sanctifier, faim de vous posséder, de vous inonder et de vous rendre inénarrablement heureuses. Tant de portions de votre être leur sont encore soustraites, les unes que vous connaissez, et les autres que vous ignorez ! Saint Augustin admire ce qu'il nomme « les antres et les retraites de la mémoire de l'homme[1] » : il y a dans notre cœur des antres bien plus secrets et des retraites incomparablement plus profondes. L'Écriture nomme ce cœur « inscrutable[2] ». Or, c'est partout et jusqu'au dernier fond qu'il faut laisser l'amour entrer, aller, agir, agir en maître, s'établir en souverain.

1. Ecce in memoriæ meæ campis et antris et cavernis innumerabilibus... Confess. Lib. X, c. 17.
2. Jerem. XVII, 9.

La gloire est pour nous tous au prix de cet envahissement, qui ne se fait ni sans travail ni sans souffrance. Notre justice, notre sagesse, notre sainteté consistent donc à nous laisser prendre ainsi par l'amour. Ce que je livre sincèrement, je dois consentir qu'on l'emporte : or, Dieu n'emporte vraiment de nous que ce dont il nous prive. On voudrait que Dieu se servît de ce qu'on lui a livré et avoir le doux spectacle des merveilleuses utilités qu'il en tire. C'est n'être point généreux ; est-ce même être tout à fait sincère ?

Dès que nous nous livrons à Dieu, il a le droit de faire de nous tout ce que bon lui semble, et sans doute aussi le droit de n'en rien faire. C'est assez, ce doit être assez pour nous, si nous aimons Dieu pour lui-même, que nous soyons passés de nos mains dans les siennes. Viendra le jour où nous serons revêtus, laissons-nous d'abord dépouiller [1]. Ce n'est là que reconnaître un droit : malgré cela, reconnaître que ce droit n'a pas de limites et accepter toujours de bon cœur tout l'exercice que Dieu en fait, vu notre faiblesse, c'est une générosité véritable. Ayez-la, âmes chrétiennes, et vous surtout, âmes religieuses ; soyez dignes de votre race, dignes de votre vocation, dignes de votre modèle, dignes de Jésus-Christ, dignes de Dieu.

« O maître ! s'écriait saint Thomas de Villeneuve, vous m'avez donné ce qui m'oblige ; donnez-moi à présent ce qui peut m'acquitter. Je ne suis pas digne, il est vrai, de vous aimer ; mais vous êtes, vous, infiniment digne que je vous aime. Que je vous aime donc immensément ; car ce que vous avez fait pour moi est immense. La mesure de l'amour, c'est d'aimer sans mesure, et sa raison, c'est d'être sans raison [2] ».

1. II Cor. v. 2, 4.

2. Domine, dedisti unde teneor, da etiam unde tibi reddam : nàm si non sum dignus amare te, tu autem dignissimus es amari à me. Diligam te omnibus modis ; modun enim non habent quæ fecisti pro me .. modus amoris est omnia facere sine modo et ejus ratio nullam attendere rationem. S. Thom. a Villan. Serm. de S. Magdalenâ.

DE LA DOULEUR CHRÉTIENNE

DE LA DOULEUR CHRÉTIENNE

N'était la providence surnaturelle de Dieu, qui, tant que nous sommes en ce monde, ne renonce jamais à nous sauver et travaille sans relâche à empêcher notre perte ; n'était aussi l'étrange facilité que nous avons, grâce à notre faiblesse, de manquer d'attention, de réflexion et de logique, on ne saurait imaginer un être moins explicable que l'homme marchant dans la vie sans la lumière et le secours de la foi. Un tel homme arrivant à l'âge mûr avec l'expérience qu'ont coutume de produire en nous les années, et conservant la paix de l'esprit, restant accessible à la joie, s'efforçant d'achever les tâches entreprises, consentant enfin à continuer de vivre et moralement et physiquement, un tel homme est un vrai prodige. Plus vous lui supposerez de dons naturels, plus son intelligence sera vive et ferme, son cœur noble et ardent, son âme grande et bien ordonnée, moins il sera compréhensible. C'est de lui qu'il faut entendre dans un sens absolu cette parole des saints Livres : « Ce qu'on trouve au fond de la sagesse, c'est le « comble de l'indignation, et quiconque ajoute à sa science « ajoute à son chagrin [1] ».

1. Eò quod in multâ sapientiâ sit multa indignatio et qui addit scientiam, addit et laborem. Eccle. 1, 18.

Que cet homme, en effet, regarde le monde, la société, le genre humain, la vie enfin telle qu'elle est pour lui et pour les autres, il ne rencontre partout que d'indéchiffrable énigmes. De toutes parts se dressent des questions, mais des questions qui s'échappent des entrailles mêmes des choses et qui ressemblent bien moins à une simple interrogation qu'au cri d'une indicible angoisse. Formidables par leur nombre, par leur gravité, par leur profondeur ; formidables surtout parce qu'elles restent naturellement sans solution, ces questions nous écrasent d'abord et finissent par nous désoler. Où qu'aille par la pensée cet homme dont nous parlons, quel que soit l'ordre de créatures auxquelles il demande le mot qu'il cherche, et dont il sent ne pouvoir se passer, le silence est leur réponse unique, constante, inexorable. Non certes que la nature soit muette ; non qu'elle n'apprenne beaucoup à qui la scrute comme il convient ; mais s'il s'agit de ce mot qui fait comprendre notre vie et notre condition, de ce mot qui seul donne la paix parce que seul il fait la lumière, la nature ne l'a pas, et ne peut pas, dès lors, nous le dire. De sorte que si l'homme exclusivement livré à la raison et décidé d'ailleurs à ne consulter qu'elle, s'obstine néanmoins à creuser le problème, il commence d'avoir ici-bas le sort des réprouvés qui tournent éternellement dans un cercle sans issue et sont voués au désespoir.

Naître, passer, souffrir, vieillir, mourir, c'est toute la vie humaine ou du moins ce qui en paraît. Or, quel programme est-ce là pour qui n'a pas la foi ? Souffrir surtout ; car encore ferait-on assez bon marché de tout le reste ; mais souffrir ! Et pourquoi ? Qui peut l'avoir voulu ? O ciel ! ce n'est pas nous, puisque la souffrance nous fait horreur et que nous la fuyons tous irrésistiblement. C'est donc Dieu ; mais alors, qu'est ce Dieu qui veut que ses créatures souffrent ? D'où vient ce fait étrange, anormal,

monstrueux, source du trouble qui ne cesse pas d'agiter la terre? Car y a-t-il dans l'âme une révolte et chez les peuples une révolution qui n'ait pour cause première, sinon unique, une douleur qui s'impose ou du moins qui menace, et à laquelle on veut échapper? Et de prétendre y échapper, cela peut-il jamais être une faute? Quelqu'un a-t-il le droit de nous l'imputer à crime? La douleur n'est-elle pas l'ennemi? n'est-elle pas la violation, l'altération, la contradiction de l'être? Est-ce que Dieu souffre? L'idée de divinité et l'idée de douleur ne sont-elles pas justement entre elles comme le oui et le non, comme le bien et le mal, comme le nécessaire et l'impossible? Mais quoi! cette douleur qui n'est pas en Dieu, qui ne saurait y être, elle est partout chez nous, elle y abonde et la terre en est inondée. De sa première heure à son dernier instant, la vie humaine en est toute pleine et comme pétrie. La douleur est dans notre naissance, elle est dans notre trépas; et lorsque, fatalement poussés, nous cheminons de l'un de ces termes à l'autre, à peine pouvons-nous faire un pas sans qu'une douleur, apostée sur la route, s'élance sur nous comme sur la proie qu'elle attendait, tantôt dévastant notre esprit, tantôt déchirant et rongeant notre cœur, tantôt enfin nous faisant de notre corps un véritable instrument de supplice.

Voilà le fait : soit par stupidité, soit par découragement, on peut n'en chercher point la cause; mais nul ne songe à le nier et, en dehors de la foi, qui est capable d'en donner une raison plausible?

Toutefois, en face de ce fait, un autre se dresse, aussi incontestable que le premier; un fait qui ne peut plus être à l'incrédule un sujet de scandale, mais qui doit le jeter en de grands étonnements. Ce fait, c'est que chez cette race soixante fois séculaire qu'on appelle les enfants de Dieu, la race des humbles, des doux, des purs, des justes, des bons,

et, pour les désigner par celui de leurs noms qui explique et fonde tous les autres, la race des croyants, la douleur subie et sentie comme dans la race adverse, et même ordinairement dans des mesures plus larges, à de plus grandes profondeurs et avec mille surcroîts de délicatesse et de sensibilité, la douleur, dis-je, est pourtant acceptée; et cela, non-seulement sans murmure, mais docilement, patiemment, avec calme, souvent même avec action de grâces. Si tous ne l'accueillent pas comme un bienfait (ce qui est toujours le cas d'un grand nombre), tous du moins en sont affectés comme d'un accident régulier auquel leur esprit, comme leur cœur, se trouvait préparé d'avance.

Assurément les chrétiens pleurent, et parfois de ce qui faire rire les autres. Mais d'abord, et quel que soit le fardeau d'affliction qui les charge, les chrétiens sont des gens consolés. La consolation leur est si accessible, elle se tient toujours si près d'eux, elle se propose à eux sous tant de formes, et les presse, on peut le dire, de tant de côtés à la fois, que, si l'un d'entre eux en paraît totalement dépourvu, ses frères en sont émus de surprise presque autant que de compassion; et si lui-même est sincère, il ne constate jamais dans son âme cette désolation absolue, sans être intérieurement forcé de se la reprocher comme une faute. Oui, nous sommes des gens consolés, et ce seul fait nous classe déjà à part dans la grande foule humaine.

L'antiquité, fertile en douleurs, a cherché la consolation Je parle de la vraie, de celle qui, voulant guérir la douleur, ne commence pas par la violer, comme il arrive au monde quand, usurpant un rôle dont il n'est ni digne ni capable. il offre à l'affligé ses distractions et ses plaisirs. Mais en dehors de ce mauvais et méprisable esprit, qui est de toutes les époques et ne varie jamais, des païens distingués ont employé ce qu'ils avaient de talent et de cœur à consoler ceux qu'ils voyaient souffrir. Dieu a permis, pour notre

instruction, que plusieurs de leurs écrits parvinssent jusqu'à nous[1]. Je ne me rends pas bien compte de ce que ces sortes de composition apportaient aux destinataires d'allégement à leurs chagrins. On reste discret et indulgent en pensant qu'il était médiocre.

Quant à nous, baptisés et habitués aux climats chrétiens, nous ne pouvons parcourir ces pages sans éprouver au fond de l'âme l'impression que produit sur nos corps une promenade faite l'hiver par un temps de brouillard. Sans doute l'homme paraît dans ces thèses, et avec des qualités très-appréciables ; visiblement il y fait tout ce qu'il peut et y donne tout ce qu'il possède ; mais définitivement Dieu n'est pas là, et, dès lors, on n'y trouve point la consolation véritable. Nulle trace ne s'y rencontre de ce baume surhumain qui est comme nécessairement au fond de tout ce qui console une âme : je parle de ce baume que notre sainte et savante langue catholique nomme l'onction, et qui fleurit spontanément en toute saison sur toute plage chrétienne.

1. Indiquons, par exemple, les trois lettres de Sénèque qui portent précisément le titre de *Consolations*. Il adresse la première à sa mère du fond de l'île de Corse où il venait d'être exilé par ordre de Caligula. La pièce est longue et soigneusement élaborée. Voici l'un des motifs qu'il propose à Helvia pour tempérer sa peine. « L'exil n'est point par lui-même une douleur, puisque pour tant de raisons, et souvent si futiles, tant de gens quittent volontairement leur patrie. » A quoi il ajoute que l'âme de l'homme naturellement inquiète et remuante a besoin de changer de lieu : et ce n'est point merveille, dit-il, « car elle n'est pas formée de ce corps terrestre et pesant ; *c'est une émanation de l'esprit céleste. Or, la nature des choses célestes est d'être toujours en mouvement et de fuir emportées par une course agile.* » En conséquence, il engage sa mère à regarder les étoiles, puis il conclut triomphalement : « Eh bien ! maintenant, crois-tu que l'âme humaine, formée de la même substance que les choses divines, supporte à regret les émigrations, tandis que la *divine nature* trouve dans un changement perpétuel et rapide son plaisir et sa conservation ? » Dans la lettre suivante adressée à Polybe, un de ses plus intimes amis, affligé de la mort de son frère, il écrit : « C'est une *puissante consolation* de songer que ce qui nous arrive, tous l'ont souffert avant nous, tous le souffriront après, et la nature ne semble avoir fait commun ce qu'elle a fait de plus cruel, que pour que l'égalité du sort nous consolât de ses

On pourrait définir l'onction, le signe, l'effet, le fruit de la présence et de l'action dans la parole humaine de cet Esprit divin que le Père et le Fils nous envoient, et justement à titre de *consolateur*[1]. La vérité est qu'ayant reçu et possédant en nous cet esprit, nous portons tous au fond du cœur la consolation dans sa source : il suffit de nous y ouvrir et de la laisser s'épancher. C'est pourquoi nous disions que les chrétiens sont par état des gens consolés. Peut-être même qu'étant divine, cette consolation va plus avant dans l'âme que la douleur, laquelle reste toujours humaine : et n'est-ce pas là pourquoi, à force d'estimer et de goûter leur consolation, plusieurs finissent par chérir jusqu'aux peines qui la leur procurent? Toujours est-il que, ne pouvant être décidément bienheureux sur la terre, puisqu'on n'y voit pas Dieu face à face, il n'y a rien, en attendant le ciel, de plus précieux, de meilleur et de plus doux que d'être ainsi divinement consolé.

Mais cette grâce, maintenant si commune, de la consolation, ne suffit pas à expliquer complétement le fait incontesté de la patience chrétienne. Il faut que, pour les disciples

rigueurs. » Que dirons-nous de ce qui suit? « Ce ne sera pas non plus un médiocre allégement de songer que ta douleur ne servira de rien ni à celui que tu regrettes ni à toi-même : car *tu ne voudras pas prolonger une chose inutile....* Nul n'est moins flatté de ta douleur que celui à qui tu sembles en faire une sorte d'hommage. Ou il ne veut pas que tu te tourmentes, ou il ne le sait pas. *Il n'y a donc pas de motif raisonnable à cet hommage;* car si celui à qui il s'adresse ne le sent pas, il est superflu; s'il le sent, il lui est désagréable. » C'est péremptoire et.... impatientant. Enfin, et ceci paraît le comble, le malheureux ose bien écrire à une mère pleurant son fils : « Le préjugé (qui nous fait gémir si longtemps) nous entraîne plus loin que ne le commande la nature. Vois comme chez les animaux muets, les regrets sont véhéments et pourtant comme il sont courts! On n'entend qu'un jour ou deux le mugissement des vaches : la course errante et folle des cavales ne dure pas plus longtemps. » (Consol. à Marcia.) — Qu'on lise après cela quelques chapitres de ce troisième livre de l'*Imitation*, dont le titre général est : *De la consolation intérieure*, on mesurera le don de Dieu et l'on saura ce que nous devons d'actions de grâces à Notre-Seigneur.

1. Joann. XIV, 16.

de l'Évangile, le grand problème de la douleur ait reçu sa vraie solution, et que ces terribles questions, contre lesquelles l'incrédule se heurte et se brise, ne viennent plus agiter leur cœur en troublant leur esprit.

La douleur reste sans doute pour eux une épreuve, il est plus juste de dire l'épreuve; mais elle l'est dans l'ordre pratique bien plus que dans l'ordre dogmatique, et sert de contrôle à leur amour plutôt que d'exercice à leur foi [1]. L'amour, dans l'Écriture, est souvent comparé à l'or. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, dans l'Apocalypse, dit à l'ange de Laodicée : « Je te conseille d'acheter de moi de l'or passé « au feu [2] » : ce qui signifie un amour vérifié par l'épreuve, et, comme l'écrit saint Paul, « une charité patiente [3] ». Là est la grande difficulté, difficulté pour tous, car ni la consolation ni la lumière d'en haut ne diminuent en nous le sentiment des peines terrestres, et par suite elles ne nous dispensent pas de l'effort requis pour les surmonter. Cette difficulté est même plus grande à certains égards dans les états parfaits que dans les états ordinaires. Embrasser les saints conseils évangéliques, c'est se donner le droit, mais aussi s'imposer le devoir de dire plus et mieux que les autres : « Je suis cloué en croix avec le « Christ [4] ». Entrer en religion, c'est monter à l'autel; s'y lier à jamais par des vœux, c'est se fixer d'office dans l'état de martyr et de victime.

Nous avons parlé bien des fois, et en des termes que les gens du monde ont peut-être trouvés excessifs, des innombrables joies de la vie religieuse. Nous ne l'avons jamais fait sans bonheur : d'abord parce que c'était rendre témoi-

1. Dilectio summum fidei sacramentum, christiani nominis thesaurus, quam Apostolus totis viribus Spiritûs Sancti commendat, cujus nisi patientiæ disciplinis eruditur? Tertull. de Patient. cap. 12.

2. Suadeo tibi emere à me aurum ignitum probatum. Apoc. IV, 18.

3. I Cor. XIII, 4.

4. Christo confixus sum cruci. Galat. II, 19.

gnage à la vérité ; puis, parce que, glorieuse à Dieu dont l'honneur nous est plus cher que tout, cette vérité est ordinairement plus méconnue des hommes, et qu'il y a dès lors plus d'importance à la leur persuader. En avons-nous dit assez sur ces joies? Nous avouons ne pas croire qu'en ceci l'exagération soit facile. Vous parlant à présent des nombreuses souffrances inhérentes à ce saint état, nous démentons-nous ? Non pas certes, et cet assortiment n'implique aucune contradiction. Les chrétiens y sont faits, tant ils le retrouvent souvent soit dans leur dogme, soit dans leur vie. Qui racontera, par exemple, les joies des âmes du purgatoire, et en même temps qui dira leur peine [1] ? Qui nous donnera de concevoir les divines allégresses de Marie sur la terre, et qui sondera l'abîme de douleur dans lequel elle vécut plongée [2] ? Y a-t-il enfin une félicité comparable à celle que possédait la sainte âme du Sauveur jouissant dès ici-bas de la vision béatifique; et pourtant cessa-t-il un seul jour d'être, par toute une portion de lui-même, noyé dans une souffrance que l'intelligence des séraphins n'est pas capable de mesurer ? Ainsi, proportion gardée, en va-t-il en religion : joies et peines s'y rencontrent et vraiment s'y embrassent ; joies très-vives et peines très-amères.

En somme, vous le voyez, et qui peut ne le point savoir ? la douleur est pour les fils d'Adam l'épreuve inévitable

1. Voir le dernier Traité de ce volume. Partie II.

2. Dans la magnifique étude qui sert d'introduction au Livre intitulé : *Le pied de la Croix*, le Père Faber écrit : « La sainte Vierge révéla elle-même à sainte Brigitte que ses douleurs étaient constamment accompagnées d'un torrent de céleste joie. Mais en vérité, en pouvait-il être autrement ? Serait-il possible qu'une créature exempte de péché existât autrement que plongée dans la joie ?... L'amour est par lui-même et essentiellement une joie, et la grandeur de la céleste joie de notre Mère doit avoir été proportionnée à la grandeur de son amour. S'affliger et se réjouir à la fois sont chose possible, même pour nous, dont le péché a troublé la vie intérieure.... Mais c'est en Jésus et en Marie qu'eut lieu cette union parfaite de la plus extrême joie avec la douleur la plus vive : elle fut un état permanent de leur vie terrestre ». Le martyre de Marie, § v.

et capitale. Nous voudrions passionnément aider les âmes à la subir : toutes les âmes sans exception, puisque toutes y passent, mais surtout les âmes consacrées, à qui, depuis le commencement, va d'abord notre parole. Nul n'ignore moins que nous à quel point le secours est nécessaire ici, un secours puissant et incessant, un secours qui soit à la fois un refuge, un bouclier et une force, un secours tel enfin que Dieu seul nous le peut donner. Mais, dans cet ordre, comme dans beaucoup d'autres, Dieu daigne ne refuser point le concours de ses créatures ; quelquefois même il le réclame et en fait le voile transparent de ses souveraines opérations. Oh ! qu'il nous aide et nous conduise à cause de ceux que nous souhaitons conduire et aider. « Vous « êtes bon, Seigneur », lui crions-nous avec le saint psalmiste ; « dans votre bonté, apprenez-moi donc vos justices[2]. »

Nous disions tout à l'heure que pour les vrais croyants l'épreuve de la douleur est généralement plus pratique que doctrinale c'est-à-dire qu'on arrive bien plus vite sur ce point à la tranquille conviction de l'esprit qu'à la parfaite patience de l'âme. La chose est manifeste. Jugeant néanmoins que rien n'est de trop dans une pareille matière, et qu'aujourd'hui plus que jamais, il importe d'affermir la foi des fidèles en l'entourant des vives clartés de la raison et de la science chrétiennes, nous vous expliquerons d'abord la loi de la douleur, vous disant d'où elle vient et à qui dès lors en remonte la responsabilité. Nous essaierons de vous montrer, en second lieu, ce que, par Jésus-Christ surtout, Dieu y a mis pour nous de vertu, et par suite, les effets merveilleux qu'avec la grâce elle produit dans nos âmes. Enfin, nous vous rappellerons les conditions requises pour que cette douleur, étant chrétienne et sainte, produise réellement en nous ces bienfaisants effets.

1. Psalm. CXVIII, 68.

I.

Il en est de la douleur comme de la tentation : pour en faire comprendre la loi, il est nécessaire et il suffit d'en raconter l'histoire. La lumière et le feu jaillissent souvent d'un choc. Rapprochons seulement l'une de l'autre la part de l'homme et celle de Dieu dans ce fait de la douleur humaine : du contraste de ces deux parts sortira naturellement l'éclair que nous cherchons, et un éclair assez vif pour dissiper autour de nous et en nous toutes les ombres.

Quand, pour la première fois, Adam ouvrit l'œil de son âme dans la double clarté naturelle et surnaturelle qui formait son jour intérieur, il vit simultanément Dieu, — lui-même, — et le rapport qui l'unissait à Dieu : Dieu qui, par sa libre et toute-puissante parole, venait de l'appeler à l'existence; lui-même qui, sur cet appel de Dieu, commençait d'exister, et la relation essentielle résultant entre lui et Dieu de ce qu'il était sa créature. Cette relation, on le conçoit, était souverainement déterminée par la fin en vue de laquelle Dieu avait tiré du néant ce fils aîné de son cœur. Or, cette fin, vous le savez, et que de fois nous l'avons répété depuis le commencement de ce livre, cette fin dernière, c'était Dieu même; mais Dieu s'ouvrant à l'homme, l'invitant, l'accueillant, le fixant et le consommant dans son sein pour y partager cette vie inénarrable qui naturellement n'appartient qu'à la divinité. Adam vit donc tout de suite qu'un jour, lui, père de la race humaine, et cette race avec lui, verrait l'essence divine et connaîtrait son Dieu comme Dieu se connaît lui-même; il vit qu'un jour il aimerait et posséderait Dieu comme Dieu s'aime et se possède : que Dieu

ne gardant pour ainsi dire plus rien, hormis l'honneur inaliénable d'être le libre auteur de ce don infini, deviendrait immédiatement et substantiellement notre bien, notre patrie, notre paix, le complément de notre être, la perfection de notre gloire, la plénitude de notre félicité. Et alors l'éternité, nous saisissant à la sortie du temps, nous marquerait tout entiers de son sceau et rendrait notre état inamissible et immuable. Par là notre être, naturellement si petit et si fragile, entrait, plongeait, prenait racine dans l'être propre de Dieu ; non-seulement dans l'immensité, mais dans la solidité et l'unité de cet être. Évidemment ce n'était là d'abord pour l'homme que l'avenir, mais un avenir établi sur une promesse divine, et qui, par suite, était infaillible, au moins du côté de Dieu.

Nos conceptions vont loin en fait de bonheur ; les aspirations de notre cœur semblent les dépasser ; mais que sont les unes et les autres auprès de ce qu'Adam connut, dès ce monde, de cette béatitude plus que céleste assignée comme terme à sa vie et promise comme récompense à sa fidélité? Son œil était si simple alors et si perçant ; son cœur si humble, si pur, si fervent, si ouvert; son âme si forte pour embrasser et si vaste pour contenir! Entre son Créateur et lui, les passages étaient libres, les voies droites, les communications faciles et assurées. Sans doute, ce n'étaient là encore que des rapports de foi, et Adam vivait principalement d'espérance. Sans être exilé comme nous, il était comme nous voyageur ; il marchait, il était obligé de marcher pour parvenir au lieu de son dernier repos. Mais que de jour dans cette aurore, et quels pressentiments, quels gages dans cette attente [1] ! Nous n'eussions pas entendu Adam parler de la nature et des secrets qu'elle renferme, et des merveilleuses

1. S. Ambroise dit que « Dieu posa Adam dans le paradis terrestre comme il avait posé le soleil dans le firmament, pour y attendre le royaume de Dieu ». Lib. de Paradiso, c. 1.

lois qui la régissent, et des sublimes vérités qu'elle traduit, sans ressentir une joie inexprimable. A coup sûr, cette joie fût montée jusqu'au ravissement, s'il nous avait confié ce qu'il entrevoyait du ciel. Cependant, même pour ce grand illuminé du paradis terrestre, il restait vrai que « ni son « œil n'avait vu, ni son oreille entendu, ni son cœur expé- « rimenté ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment [1] ».

Telle était donc la fin de l'homme : sa fin suprême, sa fin unique. Tout y était subordonné et par là même coordonné; non pas dans l'homme seulement ni dans la vie de l'homme, mais encore dans tout l'univers. Les six jours sont pour le septième, qui conclut tout parce qu'il est le repos de Dieu [2]; et ce jour n'est le repos de Dieu, que parce qu'il est le repos en Dieu de toutes les créatures. Cet ordre subsiste toujours. C'est là que, même à présent, la puissance de Dieu pousse le monde; là que le conduit sa Providence, qui est l'action combinée ou pour mieux dire unie ou même unique de son infinie sagesse et de son adorable amour.

Dans les questions qui nous regardent (et quelles sont celles qui, en tel ou tel sens, ne nous regardent pas ?), cette fin que Dieu nous a destinée doit dominer toute autre considération et servir à régler nos jugements. C'est un premier principe. Comme elle a tout précédé dans les pensées de Dieu, elle doit tout primer dans les nôtres. Elle est très-manifestement l'œuvre des œuvres divines. C'est donc en elle qu'il convient d'étudier d'abord toutes les autres, comme dans leur type le plus parfait et dans leur loi la plus sublime. Or, ai-je besoin de vous faire observer que non-seulement la douleur n'est pas là; mais que ce qui s'y trouve, ce qui est seul à s'y trouver, c'est plus que l'absence, plus que l'impossibilité de la douleur; c'en est justement le

1. I Cor. II, 9. — 2. Gen. I, 2, 3.

contraire, c'est-à-dire l'infini bien-être et la joie absolue.

Cette bienheureuse fin une fois posée devant Adam et devant toute sa descendance, il pourrait paraître simple qu'elle fût régulièrement conquise par de longs, par de rudes labeurs, et même par une certaine somme de souffrances. La vie des patriarches eût-elle été la mesure ordinaire du séjour des hommes ici-bas, et les hommes, vivant neuf ou dix siècles, eussent-ils dû, en vertu d'une loi primitive et divine, répandre comme nous chaque jour, soit des sueurs, soit des larmes ; eût-il fallu, comme à présent, naître d'une angoisse, vivre dans une lutte pénible et n'entrer dans le ciel que par la porte de l'agonie et de la mort ; même pour l'homme innocent et juste, était-ce, je le demande, une condition, non point inique et inacceptable, mais réellement sévère et dont l'examen pût jeter en nos esprits l'ombre la plus légère sur le caractère ineffablement bon de notre doux Père céleste ? Nul n'osera le prétendre. En condamnant Baïus pour avoir affirmé que Dieu ne pouvait point créer l'homme dans l'état où il est présentement, l'Église nous montre assez que notre hypothèse est recevable. Et si, au lieu d'écouter l'homme qui sophistique à froid, ou qui, subjugué par la passion, dit uniquement ce qu'il veut dire, et non plus ce que sa raison lui enjoint de dire, nous saisissons l'homme sur le fait et au vif de sa vie pratique, l'homme agissant tout droit sous l'empire de ses convictions intimes et de ses sentiments vrais, on verra qu'il pense tout comme nous.

La preuve, ce sont les peines que, en tout état moral, fût-il pécheur, incrédule ou impie, cet homme accepte ou se donne volontiers, quand, au bout de son effort, même violent, et par delà sa souffrance, même vive et prolongée, il voit en imagination sa passion satisfaite. Combien, en effet, qui travaillent, s'agitent, se privent, veillent, endurent

la chaleur et le froid, supportent la faim et la soif, prodiguent leur or et parfois risquent leur vie en vue d'un plaisir ou d'un bien qu'ils convoitent [1] ! Que ce bien demeure éloigné, qu'il semble même reculer quand la main avance pour le prendre, néanmoins, tant que demeure en eux l'espérance de l'atteindre, on n'entend pas ordinairement ces gens se plaindre. Et pourquoi, sinon parce que, déjà transportés tout entiers par l'amour dans cette joie à laquelle ils aspirent, ils passent très-aisément sur la peine qui les en sépare, et font si peu de cas de cette peine, qu'ils l'oublient dès qu'ils ont la joie désirée. Hélas! et quels sont le nom, le caractère, la valeur, la durée de ce paradis qu'ils achètent ainsi sans regret, quoique parfois ils le paient si cher? C'est un paradis éphémère, un paradis superficiel et vain, trop souvent un paradis inavouable et infâme.

On mentirait donc à la nature humaine en prétendant qu'elle répugne à ce que le bonheur, surtout un bonheur éternel, soit pour elle au prix de plusieurs et même de longues années passées dans la douleur. Dès que l'homme est capable d'aimer, il est capable de pâtir en vue de ce qu'il aime, et il ne trouve rien d'anormal à ce que, comme le travail est la condition du progrès, la joie soit au prix d'une souffrance. Évidemment cette loi régit l'éducation. Or, les devoirs pénibles ou même amers que cette grande

1. Saint Augustin fait cette remarque : « Intueamur ergo, charissimi, quanta in laboribus et doloribus homines dura sustineant pro rebus quas vitiosè diligunt... Quanta pro falsis divitiis, quanta pro vanis honoribus, quanta pro ludicris affectionibus periculosissima et molestissima patientissime tolerantur! Pecuniæ, gloriæ, lasciviæ cupidos videmus, ut ad desiderata perveniant, adeptisque non careant, soles, imbres, glacies, fluctus et procellosissimas tempestates, aspera et incerta bellorum, immanium plagarum ictus et vulnera horrenda, non inevitabili necessitate, sed culpabili voluntate perferre. Verùm hæ licitæ quodam modo videntur insaniæ... Quid quod etiam pro apertis sceleribus, non ut ea puniant, sed ut perpetrent, multa homines gravissima perferunt »! Lib. De patientia, c. 5 et seq.

œuvre implique, troublent-ils la conscience du père qui les remplit? Et quand l'enfant en subit les conséquences quelquefois assez rudes, son affection filiale en est-elle diminuée, et son cœur est-il tenté de défiance à l'endroit de la tendresse de ce père qui l'oblige ou l'afflige? Si donc il avait plu à Dieu de régler les choses ainsi dans cette autre et suprême éducation où lui-même est notre précepteur et par laquelle il nous conduit à la virilité divine, condition de notre félicité, cet ordre, plein de miséricorde autant que de sagesse, ne laisserait place en toute âme raisonnable qu'à l'action de grâces la plus ardente et la plus assidue : toute plainte serait une méconnaissance et une faiblesse, tout murmure un péché et toute révolte un crime.

Est-ce l'ordre qu'en effet il a plu à Dieu d'établir? Même pour la terre, même pour le temps nécessaire et toujours si court de l'épreuve et de la formation, la souffrance, une souffrance quelconque, est-elle d'institution divine? Non, vous le savez bien. La douleur n'entrait pas dans le dessein primitif de Dieu sur notre vie terrestre; non pas même la douleur que traduit le vagissement d'un nouveau-né. Le travail s'y trouvait, le travail indispensable, noble d'ailleurs, facile, réjouissant[1]; un travail béni et fécond, qui, achevant de former l'homme à la ressemblance de Dieu, devait finir de former le monde à l'image des pensées de l'homme, reflet elles-mêmes des pensées de Dieu; mais la douleur n'était pas là; aucune forme, aucune nuance, aucune ombre de douleur. Hormis qu'alors comme aujourd'hui, la gratitude, l'amour, l'adoration, la joie eussent fait verser des larmes, l'homme n'aurait jamais su ce que c'est que de pleurer. A peine avons-nous maintenant l'idée d'un tel état, et il nous semble presque chimérique. Il n'est point

1. Non enim laboris erat afflictio, sed exhilaratio voluntatis, cum ea quæ Deus creaverat, humani operis adjutorio lætiùs feraciùsque provenirent. S. August. de Gen. ad litt. Lib. VIII, c. 8.

chimérique ; il a été réel, et, dans la volonté de Dieu, c'était le seul qui dût l'être jamais.

Avant même de former le corps d'Adam, avant de lui inspirer une âme vivante en soufflant sur sa face, Dieu avait disposé et planté un jardin que l'Esprit-Saint ne craint pas d'appeler « un lieu de volupté[1] ». Tout y charmait les sens, tout y éclairait l'esprit, tout y épanouissait le cœur, tout y élevait l'âme et allait à la sanctifier. L'art humain n'a rien fait et ne fera jamais rien de semblable. C'était l'œuvre personnelle de Dieu. Il y avait mis cet art suprême et infini que nous nommons son Verbe ; il y avait tout formé d'après cette forme première qui est son image à lui et sa beauté consubstantielle. Peut-être que si, dans l'état moral où nous sommes, nous revoyions seulement ce paradis, nous n'aurions pas assez de foi pour continuer à désirer et à mériter l'autre. Or, ce lieu tout divin, inaccessible pour nous, s'il n'est pas tout à fait détruit, ce lieu était le séjour préparé pour Adam, et Dieu, l'y ayant transporté, l'y installa comme en son domaine. Il l'en sacra le roi, lui ordonnant de gouverner toutes choses et les lui soumettant[2]. Prince par le pouvoir et par la majesté, Adam était surtout un père veillant sur une famille. Pleinement d'accord avec tout et avec tous, il voyait, il sentait que tout lui était bienfaisant, sympathique et ami. Le ciel l'illuminait, la terre le portait, les plantes le nourrissaient, les animaux le servaient, les anges lui parlaient comme des frères et lui prêtaient mille assistances. Tout marchait symphoniquement, concourant à une seule œuvre et tendant à une seule fin,

1. Plantaverat autem Dominus paradisum voluptatis à principio, in quo posuit hominem quem formaverat. Gen. 11, 8.

2. Præsit piscibus maris, et volatilibus cœli, et bestiis, universæque terræ, omnique reptili quod movetur in terrâ... Crescite et multiplicamini, et replete terram et subjicite eam et dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus quæ moventur super terram. Ibid. 1, 26, 28.

par un mouvement de vie tranquille, uni et continu. Et Adam était au centre de cette belle harmonie, ou plutôt lui-même en était le centre au nom et par la volonté de Dieu.

« Les ouvrages de Dieu sont parfaits », dit Moïse en son beau cantique [1]. Et d'abord tous sont vrais. La vérité est leur principe, comme le bien est leur fin. Le séjour du premier homme répondait donc de tout point à son état intime, comme le trône, le palais et tout l'entourage d'un roi répondent à l'état de ce roi. Il y avait même ici beaucoup plus qu'une convenance : le séjour signifiait l'état et le traduisait au dehors. L'âme d'Adam était aussi un paradis, infiniment plus beau et plus divinement ordonné que l'autre. L'imperturbable concert des sphères célestes est à peine une image de ce concert vivant que formait l'être du premier homme, son corps, son âme, les puissances de celle-ci, les organes de celui-là. Comme il n'y avait jamais alors de nuées au firmament ni d'orages dans l'atmosphère, il n'y en avait pas non plus dans l'âme de celui qui respirait cette atmosphère et vivait sous ce firmament. Dieu avait planté les arbres de ce jardin de délices ; il avait pareillement inséré les vertus dans le cœur de celui qui y demeurait ; et de même que, dans ce paradis, une source jaillissait et s'épanchait ensuite en quatre fleuves pour arroser dans toute son étendue cette contrée bénie [2], ainsi du fond de l'âme d'Adam, l'Esprit-Saint, présent par sa grâce [3], s'élevait comme une source jaillissant à la vie éternelle [4], et retombant sur l'âme elle-même, s'y écoulait pour tout y rafraîchir, tout y entretenir et tout y féconder. Faire sa tâche,

1. Deuter. XXXII, 4.

2. Gen. II, 6 et 10.

3. Erat in paradiso servans adhuc mandatum et divinâ conspicuus imagine per inhabitantem Spiritum... Simul enim et vitam creaturæ Spiritus indidit, et suos characteres divinitùs impressit. S. Cyrill. Alex. in Ev. Joann.

4. Joann. IV, 14.

c'était donc pour Adam comme célébrer une fête : il produisait des œuvres méritoires comme les tiges des arbres poussent leurs fruits ; il s'élevait vers Dieu comme on descend une pente douce, ou comme on suit, dans une nacelle, le cours d'un fleuve paisible bordé de paysages gracieux.

Donc, pas de douleur non plus, pas l'ombre d'une douleur dans ce portique où Dieu voulait que l'homme passât le temps requis pour se rendre capable et digne d'entrer dans le sanctuaire de la divinité et de s'y fixer pour toujours. Un bonheur, élémentaire sans doute, mais entier et parfait dans son genre, était la première sphère où devait s'exercer l'activité humaine, et où, par l'emploi sage et saint de notre liberté, nous fondions ce mérite sans lequel la gloire et le bonheur du ciel demeuraient pour nous impossibles. D'où il paraît assez que la vie de l'homme, ici-bas, n'était pas autre chose que l'apprentissage de la félicité et le crépuscule déjà brillant de ce plein jour qui est la vie céleste.

Quand on traite de la douleur, ou avec les autres pour les instruire, ou avec soi-même pour la soutenir, il faut partir de là et n'oublier plus un instant que tel est le point de départ. Sans cela, on est hors du vrai ; sans cela, Dieu ne reçoit pas de nous cette gloire pure et totale dont les douleurs les plus extrêmes où nous puissions être réduits ne doivent pas lui ôter une parcelle en nos cœurs ; sans cela enfin, l'homme qui souffre risque d'être troublé, perd de ses forces, et commence de plier sous le faix. Remarquez-le, les chrétiens, sinon tous les hommes, s'arrangent presque toujours et assez vite avec eux-mêmes, lorsque Dieu occupe en leur âme la place qui lui est due, c'est-à-dire lorsque son honneur y est sauf et que sa bonté n'y est pas mise en question.

La douleur n'est done pas de Dieu, elle ne peut être

comptée au nombre de ses ouvrages. Si elle se trouve dans la création, c'est uniquement le fait des créatures; c'est surtout la conséquence inévitable de la fausse relation où, en violant leur loi, elles s'établissent avec Dieu, avec elles-mêmes et avec toutes choses. Faites-y bien attention, le principe de nos douleurs est là. Mais ce point est de conséquence et veut être éclairci.

Sans doute, en dehors de ce rapport faussé, la douleur reste naturellement possible, non point à l'ange dont la substance est trop parfaite, non point aux êtres inanimés qui au contraire, sont trop imparfaits, mais à l'homme et à la bête. Si, d'après l'enseignement des docteurs catholiques, la mort même est pour nous, comme pour les animaux, un fait essentiellement naturel, la douleur peut bien en être un ; car elle semble, au moins celle du corps, n'être que le préambule et comme le premier essai de la mort.

Mais, en réalité, Dieu, élevant tout de suite Adam à l'ordre surnaturel, l'avait placé, lui et sa race, dans une région de vie où la mort n'avait point d'empire, ni la douleur d'accès. Ce n'était pas là le meilleur assurément de la justice originelle; mais Dieu l'ayant ainsi disposé, ces biens secondaires de l'immortalité et de l'impassibilité découlaient pour nous de la grâce qui, nous rendant « par-« ticipants de la nature divine[1] », constituait notre justice intérieure et notre sainteté. Dieu ne voulait pas que cet être, en qui il habitait comme en son temple et qu'il remplissait alors tout entier, tombât jamais en ruines. De sorte que, comme l'écrit saint Augustin, l'homme qui, à raison de sa partie animale, pouvait naturellement souffrir et mourir, ne devait connaître en fait, s'il demeurait fidèle

1. II Petr 1, 4.

à Dieu, ni la mort, ni la douleur [1]. Il les connaît, il les subit, mais seulement parce qu'il a péché. Privé de cette grâce première qui, l'unissant à Dieu, était le principe de tous ses priviléges, il retomba forcément sur lui-même, triste objet de sa préférence : or, c'était retomber dans sa vie naturelle, et, par suite, dans la souffrance et dans la mort, dont il avait été gratuitement et surnaturellement exempté. Il en résulte évidemment qu'au fond, et à ne regarder que le fait, cette obligation de souffrir et de mourir n'a pas d'autre cause réelle pour nous que l'altération volontaire et coupable de notre relation primitive avec Dieu [2] : de sorte qu'en définitive il en est de nous comme de l'ange : la nature rend l'ange impassible; nous l'étions par grâce; ni lui, ni nous, ne pouvions donc effectivement souffrir que de la contradiction, où, durant le temps destiné à l'épreuve, l'usage pervers de notre libre arbitre nous placerait à l'égard de Dieu.

S'il faut maintenant parler des animaux, que la logique nous commandait de mentionner en même temps que l'homme, puisque, pour ce qui est de la souffrance et de la mort, leur condition naturelle est pareille, nous confessons d'abord que, à notre sens, ce sont les êtres les plus mystérieux de toute la création. Mais est-il téméraire de penser qu'ayant l'homme à leur tête et étant créés pour lui (l'Écriture en fait foi), ils n'endurent décidément la douleur et la mort que par suite du péché de leur roi, dont, de manière ou d'autre, ils étaient solidaires, et dont

1 Mortalis ergò erat conditione corporis animalis, immortalis autem beneficio conditoris. Si enim corpus animale, utique mortale quia et mori poterat; quamvis et immortale quia et non mori poterat. De Genes. ad litt. Lib. VI, cap. 25.

2. Mortis causa inobedientia fuit; et ideò homo ipse sibi mortis est causa, non habens Deum suæ mortis auctorem. S. Ambros. Lib. de Paradiso, cap. 7.

il était dès lors régulier qu'ils partageassent le sort[1] ? On se figure malaisément un cadavre quelconque souillant de sa présence et infectant de sa corruption un bosquet ou une avenue du paradis terrestre. La suprématie incontestée d'Adam se bornait-elle à la domination qu'il exerçait sur toutes les bêtes et aux services divers qu'il en tirait ? Ce roi n'était-il pas pontife aussi ? S'il pouvait, s'il devait embellir la terre tout entière, la conformant peu à peu, par un travail que ses fils eussent plus tard continué, aux types divins rassemblés par Dieu même au paradis terrestre, comme dans le sanctuaire des principes et des lois, ne pouvait-il pas, ne devait-il pas aussi le sanctifier ; et non-seulement la terre, mais tous les êtres qu'elle contient ? Jusqu'où s'étendait « ce bien » qu'Adam devait procurer au monde comme « ministre de Dieu[1] » ? Jusqu'où avait-il reçu la grâce et le mandat de communiquer ses dons surnaturels, de rapprocher de lui, et par là même de Dieu, les êtres inférieurs que Dieu lui avait soumis et confiés, de

1. On est bien obligé d'admettre que si même la condition des bêtes n'est pas modifiée dans son fond, elle a néanmoins et singulièrement empiré par le fait de la chute de l'homme. Ne parlons pas de l'ordre religieux, où aucun sacrifice sanglant n'aurait certainement eu alors ni place ni raison. Mais, dans l'état de justice, l'homme ne devait se nourrir que de végétaux (Gen. I, 29). Cela exclut tout de suite la chasse et cette tuerie perpétuelle et universelle d'animaux que réclame désormais l'entretien de la vie humaine. Joignons-y tant de souffrances cruelles, tant de morts prématurées et violentes, qu'en dehors même de la nécessité, notre méchanceté et notre caprice infligent si fréquemment à ces pauvres créatures. — N'était-ce pas aussi le sentiment, la conviction plutôt de cette solidarité dont nous parlons, qui portait le roi de Ninive à ordonner que les bêtes même prissent part à la pénitence générale provoquée par la sinistre prédiction de Jonas (Jon. III, 7) ? Si cette pratique, apparemment étrange, ne fut pas inspirée par Dieu, du moins lui fut-elle agréable. Il fallait bien, en tous cas, qu'elle fût conforme aux idées et aux usages de ce peuple ; et quoique l'Écriture n'indique positivement rien de semblable chez les Juifs, ne peut-on pas induire du récit même qu'en fait ici pour eux un de leurs saints Prophètes, que cette pratique, loin de les choquer, leur paraissait raisonnable et louable ?

2. Rom. XIII, 4.

les faire successivement monter dans la vérité, dans la vie, dans la beauté, dans la paix, dans la joie? N'était-ce que pour recevoir un baptême naturel, dans l'imposition officielle du nom qui leur appartenait en propre, que tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel furent amenés au paradis terrestre par l'action des bons anges[1], et présentés si solennellement à leur seigneur et maître? Recevant d'eux cet hommage, Adam si riche, si divinement pourvu, n'avait-il rien à leur donner en échange? Nous sommes, sur tous ces points, réduits aux conjectures; mais celle-ci qu'on ne saurait, pensons-nous, qualifier d'imprudente, n'a-t-elle pas quelque vraisemblance? Et là où la révélation se tait, là où la science est forcée d'être muette, les enfants de Dieu guériront-ils, voudront-ils même guérir jamais de cette innocente manie des hypothèses, qui, soulageant leur cœur et celui de leurs frères, semblent jeter quelque nouvel éclat sur la bonté de leur bien-aimé Père céleste; encore qu'en elle-même et quoiqu'il plaise à Dieu d'ordonner et de faire, cette bonté soit toujours également adorable?

Quoi qu'il en soit, ce que nous souhaitions surtout vous faire comprendre demeure invinciblement établi, à savoir que chez l'homme, aussi bien que chez l'ange, la douleur a pour cause unique le péché et la position fausse, irrégulière, contradictoire, qu'il fonde entre la créature et Dieu. Dieu ne créé pas la douleur après coup; il ne s'en saisit même pas comme d'un fouet pour punir le pécheur : la

1. Formatis igitur, Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terræ et universis volatilibus cœli, adduxit ea ad Adam, ut videret quid vocaret ea : omne enim quod vocavit Adam animæ viventis, ipsum, est nomen ejus (Gen. II, 19). Pour l'intervention des anges en ceci, voir S. Thomas, Sum. I P. Quæst. XCVI. art. I, ad 1. Sa doctrine sur ce point est celle de tous les Pères.— S. Augustin (de Genes, ad litteram, Lib. IX) déclare que ce fait de la convocation des animaux devant Adam renferme une prophétie, et il insinue assez clairement qu'elle cache d'autres mystères.

source du châtiment est au cœur du coupable. Les conséquences fatales et effroyables de ce travers, de cette discorde, de cette opposition, où, par sa volonté formelle, il s'est mis relativement à Dieu, c'est tout ensemble et la douleur qui le tourmente et le châtiment qui le punit. Et la justice de Dieu, c'est le consentement plénier et nécessaire que Dieu donne à ce qu'il en soit ainsi ; c'est l'approbation essentielle, éternelle, pleine d'amour, par laquelle il adhère à cette perfection absolue de son être qui fait qu'on ne se peut opposer à lui sans que cet être vous heurte, vous repousse, vous chasse et vous écrase[1] ; et qu'entre lui et soi, on n'établit jamais de soi-même une distance et une séparation, sans s'éloigner et se séparer de la vérité, de la lumière, de la vie, de l'ordre, de la paix, du bien enfin et du bonheur ; ce qui constitue précisément la douleur et la mort.

Dieu est immuablement bon et heureux : c'est ce qui fait que le pécheur souffre. Dieu est immuablement et par là même éternellement bon et heureux : c'est ce qui fait que le pécheur obstiné, le pécheur qui ne se repent pas et préférerait mille fois l'anéantissement au repentir, le pécheur éternel enfin souffre éternellement dans l'enfer. Le soleil est splendide, le soleil est bienfaisant, le soleil est la joie des yeux et réjouit même les cœurs. Si, sachant ce que je fais et tenant à le faire malgré ma raison, ma conscience, ma famille, mes amis, malgré tout ce qui me parle au nom de Dieu, et, partant, malgré Dieu qui me parle par toutes ces voix et m'adjure par toutes ces forces, j'altère mes yeux au point de les mettre hors d'état de supporter l'éclat du

1. Quòd si nec sic volueritis recipere disciplinam, sed ambulaveritis ex adverso mihi, ego quoque contra vos adversùs incedam. Levit xxvi, 23. A cette doctrine revient aussi le passage de saint Matthieu : « Et qui ceciderit super lapidem istum confringetur, super quem verò ceciderit, conteret eum ». Matth. xxi, 44.

jour, ce qui était bien devient mal, ce qui était joie tourne pour moi en supplice. M'en prendrai-je au soleil? Plus raisonnablement et plus justement m'en prendrais-je à lui, que d'imputer mes peines à Dieu après que je l'ai offensé. « Ta peine, ta mort, ta perte, elle vient de toi et de toi « seul, ô Israël[1]. » Comprenez donc que ce que l'Écriture cache sous ces symboles si usités du repentir, de la colère, de la fureur et de la vengeance de Dieu, n'est autre chose que ce rayonnement substantiel et cette action tranquille et sainte des perfections divines sur cet être réfractaire, retourné, contredisant, qui s'appelle le pécheur.

Et si, dans l'exercice de cette justice divine, on voit quelquefois les créatures paraître et prêter à Dieu leur concours, c'est, nous vous l'avons dit, qu'en faussant son rapport avec Dieu, principe et loi de toutes choses, le pécheur, dans la mesure de son péché, a pareillement faussé ses relations avec ces choses : par le seul fait de leur docilité et de leur fidélité à Dieu, elles deviennent donc, elles aussi, hostiles à ce pécheur; et c'est pourquoi il est dit des réprouvés au jugement final, que « l'univers tout entier combattra « contre eux avec Dieu[2] ».

Là donc et là seulement est l'origine de la douleur humaine ou angélique, ce qui veut dire ici diabolique. En somme, cette douleur n'est pas autre chose que la sombre splendeur du péché, son verbe propre, son fruit spontané et nécessaire.

Or, ce péché une fois produit, Dieu pouvait assurément laisser le mal suivre son cours, et, avec lui, le malheur son compagnon fatal. Née du méfait de l'homme, la douleur n'aurait-elle pas eu d'autre vertu que de venger Dieu en châtiant l'homme, elle avait une raison suffisante et revêtait

1. Perditio tua, Israel, tantummodò ex me auxilium tuum. Ose. XIII, 9. Perditio tua, id est, ex te. Corn. à Lap. in h. l.

2. Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. Sap. V, 21.

une forme sacrée. Elle était bonne et belle à jeter dans l'adoration toute âme ayant pour Dieu un amour éclairé et sincère. Si même les hommes n'avaient alors ni compris ni rempli ce devoir, les bons anges n'y auraient point manqué. Oui, le ciel tout entier eût applaudi à ce deuil de la terre coupable; car comment, en face de créatures méchantes, ingrates et opiniâtres dans leur ingratitude et leur méchanceté, contester à Dieu le droit de penser surtout à lui et au soin de son propre honneur?

Mais si, non content d'exercer ainsi sa justice, Dieu avait répandu dans la douleur des créatures pécheresses assez de vertu pour qu'elle devînt aux yeux du créancier un paiement acceptable, quel don magnifique, quel pardon généreux et quel adoucissement à nos peines? Si, poussé plus avant encore par son amour pour nous, Dieu avait mis dans nos douleurs le secret, non plus seulement d'acquitter nos dettes, mais de nous enrichir positivement; s'il avait ordonné qu'étant d'abord une satisfaction, elles devinssent en outre un mérite, et qu'ayant fermé l'enfer, elles rouvrissent le ciel, l'homme si miséricordieusement traité n'eût-il pas dû passer sa vie entière dans l'action de grâces et dans la louange?

Évidemment cet ordre était possible : les théologiens sont d'accord qu'en dehors du moyen que Dieu a pris, il en avait mille autres pour nous remettre nos fautes[1]. Il pouvait, par exemple, se contenter d'un acte de repentir, d'un aveu, d'une pénitence quelconque. Sans doute, tout cela, restant

1. Potuit in primis gratis omnia condonare : cum enim sit supremus dominus, nulli faceret injuriam : cumque ipse potissimùm fuerit per peccatum offensus, poterat juri suo cedere et culpam condonare... Deinde posset ab unoquoque hominum aliqualem satisfactionem vel pœnitentiam exigere, illâque esse contentus. Denique potuit alicui homini puro munus satisfaciendi pro aliis committere, etiamsi talis homo nonnisi imperfectè præstare id posslt. Neque enim tenetur Deus summum justitiæ rigorem semper servare. Suarez. De incarn. Disput. IV, sect. 2.

sans proportion aucune avec le mal de l'offense, était infiniment loin de satisfaire l'offensé en rigueur. Mais à la condition de regarder moins la terrible majesté de ses droits que l'infirmité et la petitesse de ceux qui les avaient violés, il était loisible à Dieu d'accepter ce paiement. S'il l'avait fait, la douleur, grosse de si beaux fruits, ne perdait-elle pas sa plus grande amertume, ne devenait-elle pas une cause légitime de bénédiction et de joie?

Est-ce donc là le dessein auquel Dieu s'est arrêté? Lui a-t-il suffi d'agréer et de féconder ces douleurs auxquelles, en toute justice, il pouvait nous abandonner, dès que, très-délibérément, malgré sa défense et ses menaces, malgré son prodigieux amour, nous avions résolu de marcher dans la voie dont elles jonchent ou plutôt dont elles forment le sol? L'humanité déchue chemine-t-elle toute seule ici-bas dans sa route obscure et douloureuse, sous l'œil de Dieu qui, lui tendant l'une de ses mains pour réclamer et recevoir son dû, la bénit de l'autre et lui montre le paradis comme terme de son voyage et prix de sa patience? Dieu demeure-t-il ainsi dans sa sphère et nous dans la nôtre; lui, dans sa joie inaltérée, nous, dans nos tristesses incessantes; lui, voulant, je le répète, que nous le rejoignions à la fin, et nous encourageant, nous aidant à le rejoindre, mais enfin nous laissant où nous sommes et demeurant où il est?

Nous ne nous lassons pas de le redire : ce système était possible; il était plus que rationnel et équitable, il était excellemment bon; il étouffait de droit dans leur germe honteux toute objection et toute révolte. Si telle avait été l'institution divine, nous n'aurions même pas soupçonné qu'une autre pût exister, et surtout une meilleure et nous montrant un Dieu plus clément. On passe à moins, parmi les hommes, pour une merveille de condescendance et de magnanimité.

Eh bien! et pour en venir au dernier mot, qu'a voulu

Dieu, qu'a-t-il ordonné, qu'a-t-il fait? O abîme inscrutable des perfections divines, mais surtout de l'amour qui semble les résumer et presque les dominer toutes! Dès que, suivant le péché, comme l'ombre suit le corps, la douleur a commencé de paraître ici-bas et d'affliger les hommes, encore qu'ils eussent fait le mal et ne souffrissent que pour l'avoir fait, Dieu n'a pas pu y tenir. Sans rien se dissimuler, ni rien oublier, il a agi comme s'il ne voyait plus et avait perdu le souvenir. Cette douleur qui honorait sa justice et que toutes ses perfections réclamaient à l'envi, elle a tant ému son amour, et (puisque lui-même le dit, nous pouvons bien le redire) elle l'a tellement saisi au plus intime de ses entrailles [1], que ne trouvant pas bon de dispenser son enfant de souffrir, et peut-être ne le pouvant pas [2], il n'a pu non plus accepter de le voir souffrir seul. Il a regardé l'immensité de son être, et, encore que cet être soit essentiellement impassible, il y a trouvé le secret de s'approprier la douleur; et ce qu'il a vu possible, il l'a voulu, et ce qu'il a voulu, il l'a décrété, pour l'exécuter dans le temps marqué par sa sagesse, au milieu même et comme au cœur du temps [3], afin que, de ce centre, son œuvre atteignît et remplît tous les siècles. Si irrésistible a été pour lui le spectacle de nos premières larmes, qu'il a immédiatement résolu d'en répandre; et avant même que notre sang eût baigné la terre qui nous porte, il s'est promis et il nous a promis d'y verser tout le sien.

1. Viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto. Luc. I, 78.

2. Suarez, que nous venons de citer, dit bien que Dieu pouvait purement et simplement remettre à Adam la faute commise : cela est vrai, mais non pas d'une manière absolue. Dieu pouvait manifestement faire grâce à Adam pécheur de la peine positive édictée contre lui; mais le pouvait-il dispenser du remords et de la contrition? Or, le remords et la contrition, c'est la douleur.

3. Domine opus tuum, in medio annorum vivifica illud : in medio annorum notum facies. Habac. III, 2,

Nous pensons, vous le savez, que, même sans le péché d'Adam, le Verbe eût pris notre nature, et qu'à raison seulement de ce péché, il l'a prise dans l'état où elle est maintenant, c'est-à-dire avec l'obligation de souffrir et de mourir. Si profonde a paru en Dieu sa compassion pour les douleurs de sa famille humaine, qu'un grand nombre de théologiens, et parmi les plus haut placés, a cru que cette compassion-là même était la source première et unique de l'Incarnation, aussi bien que de la Rédemption, dont, en fait, elle n'est point séparée dans la pensée et dans la volonté divines : d'où il suit que, d'après eux, Dieu n'aurait décidé de revêtir la nature de l'homme, que pour se donner à lui-même le moyen de souffrir, et ne serait venu parmi nous que pour y prendre en effet nos douleurs.

Toujours est-il que, de toute éternité, Dieu s'est vu et voulu souffrant, parce que, de toute éternité, il a vu que l'homme souffrirait. Il ne lui a pas suffi de déposer des grâces duns nos douleurs; il s'y est établi lui-même personnellement et substantiellement. La plénitude de la divinité a séjourné par choix dans nos peines. Il y a eu dans notre histoire, dans la portion la plus éclairée et la plus certaine de notre histoire, des heures, des jours, des années où il était vrai de dire : Dieu souffre, Dieu pleure, Dieu pousse des gémissements et des cris; Dieu est calomnié, flétri, accusé, ignominieusement condamné; Dieu endure des supplices atroces, enfin Dieu agonise, Dieu rend l'esprit, Dieu meurt.

Ces souffrances étaient, pour ainsi dire, identifiées à la nature que le Verbe prenait en Marie : revêtir l'une, c'était nécessairement et du même coup se dévouer à subir les autres. Aussi, après le premier regard qu'il donna à son Père céleste, en entrant dans ce monde, ce que Jésus vit et considéra avant tout, ce fut sa croix, symbole et somme de toute douleur, la croix déjà dressée et dont

l'ombre, se projetant sur lui, enveloppait tout son être qu'elle continuerait d'envelopper toute sa vie. Et comme l'amour a fait que, dans ce premier regard qu'il donnait à son divin Père, Jésus lui consacra, lui envoya, lui livra pour jamais tout son cœur, le même amour a fait qu'en regardant la croix, Jésus l'a aimée, embrassée, épousée de manière à ne s'en séparer plus dans les jours si nombreux qu'il allait passer sur la terre.

Dieu est donc désormais dans la douleur humaine; et, comme il convenait, encore bien qu'il ne la sente que selon son humanité, il y occupe une place de Dieu, c'est-à-dire qu'il y est le premier et dans un rang unique, car il y avance bien au delà des limites où notre douleur à nous atteint et peut atteindre. Comme il nous dépasse tous et infiniment en sainteté, en amour, en toute vertu et perfection, il nous dépasse aussi et infiniment en souffrance : et cela même sans excepter la très-sainte Vierge, dont la passion intérieure excède la compréhension des bons anges. Quelle que soit donc maintenant l'extrémité de peine où un enfant d'Adam soit poussé en ce monde, il a Dieu devant lui, Dieu près de lui, Dieu tout semblable à lui, et il entend Dieu lui dire : Regarde et ose prétendre que ta douleur approche de ma douleur [1]! Et pourtant, qui es-tu et qui suis-je? — C'est un prodige inexplicable qu'un seul cœur résiste à ce mystère de Dieu souffrant comme nous, pour nous et avec nous, et que l'humanité entière ne vive pas prosternée au pied de la croix de son Rédempteur.

Voilà l'histoire de la douleur et la part qu'ont en cette histoire la créature et Dieu.

Vous voyez bien que la lumière est faite, que la loi est expliquée, que Dieu est plus que justifié, et que si pour

1. O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. Thren. 1, 12.

les malheureux qui s'excluent eux-mêmes de sa science, parce qu'ils ne veulent point recevoir sa parole, la souffrance, dont nous portons le poids, peut devenir un scandale ; si elle peut être pour l'ignorant l'occasion d'une question plus ou moins plaintive et inquiète, elle n'est pour les chrétiens qu'une raison de s'humilier en eux-mêmes jusqu'à s'anéantir, et d'aimer Dieu avec passion.

Ce fondement posé, il n'est plus difficile de vous découvrir les fruits de la douleur. Ce devrait être superflu. Jésus a dit : « Quand je serai élevé de terre », c'est-à-dire, parvenu au comble de la souffrance et sur le point de livrer à la mort cette vie sur laquelle elle n'avait aucun droit, « j'attirerai tout à moi [1] ». Il savait bien ce qui en serait : l'universalité des attirés ne devait être, en fin de compte, que celle des prédestinés ; mais comme il mourait réellement pour tous, il disait là tout ensemble et la vertu infinie de son sacrifice et l'ambition sans bornes de son cœur. Il est sûr que le mystère de Jésus crucifié devrait vaincre toutes les répugnances et rendre aimables des peines qui, régulièrement, ne sont plus pour nous tous qu'une communion pratique aux siennes. Il n'en est point ainsi ; et même pour les âmes à qui je parle, les âmes fidèles, aimantes, dévouées, consacrées, on fait une chose utile et presque nécessaire en exposant la multitude des biens cachés dans la douleur chrétienne et en en montrant le prix. Nous allons donc nous y essayer, sachant d'ailleurs que nous ne ferons qu'effleurer ce sujet dont la profondeur est sans bornes, et indiquer les lignes principales d'une région dont l'exploration détaillée exigerait un temps infini.

1. Joann. XII, 32.

II.

S'il y a dans l'histoire un étonnement célèbre et justifié, c'est bien celui de la reine de Saba abordant Salomon. Elle avait l'esprit tout rempli de questions et le cœur oppressé par toutes sortes de problèmes. Salomon répondait aux questions quelles qu'elles fussent, et résolvait sans difficulté les problèmes les plus ardus. Sur le grand renom de ce prince, elle se l'était imaginé environné de pompe et de magnificence; mais ce qu'elle voyait maintenant de son palais, de sa cour, de son armée, de l'éclat de sa puissance et de la merveilleuse ordonnance de sa vie, dépassait de beaucoup ses rêves : si bien qu'au dire de l'historien sacré, elle était comme hors d'elle-même [1].

On ne peut mettre le pied dans le sanctuaire de la douleur chrétienne, qui est le sanctuaire terrestre du roi Jésus, on ne peut y avancer surtout et considérer les trésors qu'il renferme sans être, à plus juste titre que la reine de Saba, ébloui, saisi de stupeur et ravi dans son âme. Cependant je crois pouvoir ramener à trois chefs et résumer en trois mots les effets bienfaisants de la douleur chrétienne.

Elle expie, elle forme, elle transforme.

Et d'abord elle expie, ce qui est une trop grande chose pour n'en pas contenir beaucoup d'autres. Ainsi, expier, au sens chrétien, c'est satisfaire, purifier, restaurer, acquitter et enfin délivrer : satisfaire, c'est-à-dire ôter à celui qu'on a eu le malheur d'offenser toute raison de demeurer irrité et de tenir l'offenseur en disgrâce; purifier, c'est-à-dire effacer les taches et détruire les difformités que le péché a fatalement produites dans l'âme coupable; restaurer, c'est-à-dire

1. III Reg. x, 5.

relever tout dans cette âme en y refaisant l'ordre et en la rétablissant elle-même en son premier état; acquitter, c'est-à-dire remettre aux mains du créancier le montant intégral de la dette contractée par la faute et obtenir de lui une quittance finale et plénière; délivrer enfin, c'est-à-dire rompre tous les liens qui entravaient le débiteur et lui restituer, avec l'entière possession de lui-même, la faculté de se mouvoir à son gré et de continuer le chemin qui le mène à la fin dernière. Tels sont d'abord les biens que Dieu a cachés dans la douleur chrétienne.

Grâce à la divine bonté, le sentiment de la justice est profond dans nos âmes. La nature l'y met, la grâce l'y enracine et l'y développe. Non-seulement nous sentons ce qui est juste, mais nous l'aimons. Les exceptions qu'on peut citer sont plus apparentes que réelles; car celui-là même qui viole les lois de la justice, entend qu'on les respecte quand elles protégent ses intérêts, et proteste contre toute iniquité dont il est la victime. Cet amour est en nous comme un temple que Dieu y a bâti. Notre malice peut renverser ce temple et en faire une ruine, mais elle ne parvient jamais à en arracher les fondements. De cet amour inné et comme indestructible vient en nous le remords. Qui dira l'énergie et l'empire des premiers remords ? Y a-t-il au monde une peine plus vive, plus poignante et plus obsédante ? L'Évangile la nomme un ver rongeur [1]. Il y a même plus ici qu'une peine et une peine complexe, où la honte, l'inquiétude, le trouble s'ajoutent toujours au chagrin : il y a la peur, et une peur qui, parfois, va jusqu'à l'épouvante. On sait, on sent, on ne peut pas oublier une seule heure qu'on a offensé Dieu ; que Dieu, qui est juste, ne laisse aucune faute impunie, et que ce Dieu est partout : où que l'on aille et quoi qu'on

1. Marc, IX, 43.

fasse, on est dans son regard et dans sa main ; de toutes choses par suite, et à tout instant, le châtiment mérité peut sortir. On a donc peur, peur de tout, et cette peur est très-légitime. Le tremblement de Caïn est un type, et le dedans ici est pire que le dehors[1]. Cela constitue, en somme, un état effroyable. Aussi, cent et cent fois, l'histoire nous montre-t-elle des coupables à ce point bourrelés et poussés à bout par ce supplice intime, qu'ils allaient se dénoncer spontanément à la justice, et appelaient sur leur tête une punition qui, fût-elle sévère ou même mortelle, leur semblait un refuge contre eux-mêmes et un adoucissement à leurs maux. Quelle place donc assigner, dans la hiérarchie des biens, au remède qui soulage des peines si intolérables ? Or, ce remède, c'est la douleur, la douleur juste et acceptée, qui, dès lors, commence à tout le moins d'être une douleur chrétienne.

Du petit au grand toute âme l'éprouve après ses fautes. La douleur est un bain, la douleur est un baume pour quiconque a péché : non-seulement la douleur qui a sa source au dedans et s'échappe du cœur par les larmes, mais celle même qui vient du dehors et afflige l'âme ou le corps à la manière d'une punition. Nul ne l'expérimente comme les âmes assez avancées pour ne plus faire que contrister l'amour[2] sans jamais l'offenser. Que de fois, par exemple, après une simple indélicatesse envers Dieu, on sent je ne sais quel besoin de se mettre soi-même en pièces. D'où vient cela, sinon du sentiment ou plutôt de la conviction qu'on a de la vertu satisfactoire attachée par Dieu à la souffrance ?

En effet, la douleur est la proclamation de la souveraineté des droits de Dieu : elle en est, dans la créature, la reconnaissance volontaire ou forcée. D'une main magis-

1. Gen. IV, 15. — 2. Fphes. IV, 30.

trale, elle grave à nouveau dans notre cœur le texte de ces droits augustes. Elle se dresse en leur nom et, défendant leur cause, s'écrie avec saint Michel : Qui est semblable à Dieu ? Elle est comme un ange grave et saint précédant la face du Seigneur pour chasser devant lui les ténèbres, lui frayer les avenues de nos âmes, et enfin lui en rouvrir les portes. Elle rend à Dieu en nous toute la place que le mal lui a fait perdre ; elle y relève son trône et l'oblige à s'y asseoir, lui restituant sa couronne, son manteau royal et son sceptre ; elle nous jette à ses pieds et devient un encens que nous avons alors une joie exquise à lui offrir. Enfin elle *satisfait*, ce qui signifie qu'elle *fait assez*, ou mieux, qu'*elle nous fait faire assez*. Qu'est-ce à dire «assez», mon bon maître ? Assez, pour abolir un mal qu'il faut appeler infini, puisque, en un sens, il vous affecte ? Assez, pour changer votre malédiction en bénédiction, votre absence en présence, votre colère en tendresse, votre aversion en embrassement ; assez, pour que vous pardonniez et qu'il vous devienne comme impossible de ne pardonner point.

Est-ce que dès le premier pas et par cela seul qu'elle satisfait, la douleur ne revêt pas à vos yeux la forme d'un bien incomparable ? Songez que, sans exception, tous les hommes sont pécheurs. « Celui qui croit être sans péché, « dit saint Jean, se fait simplement illusion à lui-même[1] ». Mettez-vous donc, tenez-vous à ce point de vue, vous tous qui marchez sur la terre ; et lorsque la douleur vous approche ou vous touche, loin de la fuir, saluez-la comme la divine messagère de la paix ; baisez ses mains qui sont des mains sacrées, des mains amies, des mains ineffablement bienfaisantes ; courbez la tête, ouvrez votre cœur, livrez docilement votre être tout entier, et l'âme remplie

1. Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. I. Joann. 1, 8.

d'une gratitude joyeuse, dites-vous : Voici pour moi l'heure où je puis enfin commencer de *faire assez* pour celui qui, m'ayant fait moi-même, a ensuite tant et tant fait pour moi.

Mais en donnant satisfaction à Dieu, la douleur épure l'âme. Même quand nous savons par cœur les effets du péché tels que la sainte Église les expose, nous en sommes peu émus, et, pratiquement du moins, nous n'y avons qu'une foi médiocre. Parce que rien n'est sensible ici, tout nous y semble voisin du pays des chimères. Est-il pourtant si malaisé de comprendre qu'autant la substance de l'âme est supérieure à celle du corps, autant la beauté et par suite la difformité de celui-ci sont inférieures à la beauté et à la difformité de celle-là ? Le monde physique, et très-spécialement le monde humain, est riche en laideurs de toute sorte. La nature en fournit, la maladie y joint les siennes, qui parfois sont pour faire horreur. Tenez pour certain qu'aucune de ces laideurs dont la vue vous révolte ne peut vous donner l'idée vraie de celle d'une âme en état de péché. Privée de la grâce sanctifiante qui est sa forme divine, sa splendeur et le principe de son harmonie, l'âme n'est plus, aux yeux de Dieu et de ses anges, qu'un véritable monstre. Ne taxez pas ce mot d'excessif : aucun ne saurait l'être ici. Cette âme est toute ténébreuse et semble devenue opaque. Selon la nature de sa faute, elle a pris une physionomie diabolique ou bestiale; quelquefois même elle a tout à la fois l'aspect d'une bête et celui d'un démon. En tous cas, elle est renversée, retournée, repliée sur elle-même. Ses puissances sont en désarroi et ses traits en désordre. Elle a une langueur d'agonisante et une pâleur de morte. Elle est comme frappée d'inertie, au moins du côté de Dieu; car en elle-même et du côté des créatures, elle s'agite et tourbillonne comme une insensée. Par instants, on croirait qu'elle dort; mais quel sommeil! qu'il est pesant!

qu'il est honteux! quels rêves le traversent! quels fantômes l'obsèdent! quels cauchemars le tourmentent! Ajoutez que dans l'ordre de sa vie qui, comme elle, est toute spirituelle, cette âme exhale des senteurs de corruption et de sépulcre, senteurs non-seulement affreuses, mais contagieuses. Et que sont définitivement toutes ces images, horribles cependant et dégoûtantes, pour traduire un état qui défie toute description? Les saints, à qui parfois il a été miraculeusement donné de l'entrevoir, déclarent qu'il dépasse tout ce qu'on s'en peut figurer, et que nul parmi nous n'en soutiendrait la vue sans mourir. Or, c'est précisément cet état que la langue catholique nomme la souillure ou la tache du péché, l'état par conséquent que produit et laisse en nous toute faute volontaire.

Sans doute, cela s'entend principalement de la souillure mortelle; mais la vénielle en tient plus ou moins, et infiniment plus que les chrétiens même pieux et instruits n'ont coutume de le supposer. Quel mal donc, quel mal en soi, quel mal surtout par les inappréciables biens qu'il nous ôte! Oh! la pureté, l'intégrité, la transparence de l'âme, son jour intime, son doux éclat, sa jeunesse, sa santé, sa vigueur, sa beauté, sa virginité, sa sainteté; ce qui fait d'elle le miroir de Dieu et partant son image, puisque c'est justement en le reflétant qu'elle lui ressemble; ce qui fait que si tout à coup elle sortait de ce monde, elle verrait Dieu tout de suite et se sentirait prise entre ses bras : voilà ce que perd notre âme dès que le péché vient la salir. N'y a-t-il donc pas au monde un secret pour enlever cette tache exécrable? O vous, si empressés, si patients, si courageux quand il s'agit de faire disparaître vos difformités extérieures ou même la moindre irrégularité déshonorant votre visage, si la bonté divine a donné aux hommes un moyen pour sortir de l'état misérable et hideux où le péché les met, ne serez-vous pas tout de feu pour l'apprendre et pour l'employer? Or, ce moyen

existe; il y a un baptême toujours possible, toujours présent, toujours offert, et dont, grâce au sang de Jésus, la vertu est en même temps infaillible et inépuisable; ce moyen qui nous purifie, ce baptême qui nous lave, c'est la douleur chrétienne. Elle venge Dieu, elle épure l'âme [1].

Je n'ai pas pu vous dire que la douleur purifie l'âme pécheresse sans indiquer déjà qu'elle la restaure. En effet, c'est par un acte unique et en vertu d'un même principe qu'elle lui ôte le mal qui la souille et lui rend le bien qu'elle a perdu [2]. S'il s'agit d'une restauration intégrale et parfaite, quoique, élevée à un certain niveau, la douleur puisse la produire instantanément, elle ne la procure d'ordinaire que peu à peu, par des opérations réitérées et une influence persistante. Mais ce qu'il y a dans notre restauration intérieure d'essentiel et de fondamental, la douleur le fait toujours en un moment, ou plutôt donne à la grâce le congé de le faire; car la grâce

1. Disons une fois pour toutes (car cela est applicable à tous les autres effets dont nous allons parler), disons que la douleur qui purifie les âmes, comme aussi celle qui satisfait à Dieu, c'est avant tout cette première et indispensable douleur du cœur qu'on nomme la contrition et que notre miséricordieux Sauveur a fait entrer comme partie essentielle dans la constitution du sacrement de Pénitence. Elle y est régulièrement unie à la confession de la faute, ainsi qu'à l'acceptation sincère des satisfactions juridiquement imposées par le prêtre, lequel donne ensuite à tous ces actes leur forme, leur complément et leur divine efficacité en prononçant sur le pécheur la sentence d'absolution. Mais telle est, même ici, l'importance et la prééminence de la douleur chrétienne, que ne pouvant être suppléée par rien, elle peut à elle seule suppléer tout le reste : c'est ce qui a lieu quand le pécheur, ayant la contrition parfaite, est hors d'état de se confesser ou n'a pas de prêtre qui puisse l'absoudre. Or, ce que la contrition commence dans le sacrement pour l'épuration de l'âme, la douleur chrétienne quelle qu'elle soit, le continue et l'achève en dehors même des sacrements, et cela tant que dure notre pèlerinage en ce monde.

2. Hanc dispositionem seu præparationem justificatio ipsa consequitur, quæ non est sola peccatorum remissio, sed et sanctificatio et renovatio interioris hominis per voluntariam susceptionem gratiæ et donorum; unde homo ex injusto fit justus, ex inimico amicus, ut sit heres secundùm spem vitæ æternæ. Trident. Sess. VI, c. 7.

est ici l'agent principal et divin ; mais cette grâce agit dans la douleur, avec la douleur et par la douleur. La grâce sanctifiante est une reine ; elle ne va pas sans son cortége : son cortége, ce sont les vertus et tous les dons célestes. Vertus et dons rentrent en nous dès que la grâce y rentre. C'est comme une résurrection, un rajeunissement, un refleurissement de toutes choses. La douleur, qui est comme un hiver, a le privilége de ramener le printemps après elle, et un printemps qui, chaud et brillant comme l'été, est riche et fécond comme l'automne. Et ce n'est pas seulement au dedans que la douleur répare ; dès qu'elle a rebaptisé notre âme, tout ce qui nous entoure nous redevient favorable. L'ange gardien se rapproche, et, plus libre dans son action, influe sur notre vie d'une manière plus puissante. Il faut dire la même chose des saints, et d'abord de la très-sainte Vierge, leur souveraine et notre Mère. La douleur, en nous saisissant, nous vaut leur compassion ; mais à mesure qu'elle fait son œuvre en nous, elle nous assure de plus en plus les bénéfices de leur amour, de leurs prières et de leur assistance. Tant de grâces qu'il plaît à Dieu de cacher pour nous dans les choses, dans les personnes et dans les plus minimes circonstances de notre vie, affectent l'âme redevenue surnaturellement sensible ; et parce qu'elle est maintenant docile et pénétrable, elle reçoit ces rayons de vie et de justice qui lui viennent de partout. Depuis qu'elle a pleuré, la création entière ne lui envoie plus que des sourires. Elle éprouve quelque chose de ce que le prodigue dut ressentir en retrouvant tout à sa place dans cette maison rouverte de son père, où plus que jamais tout est à lui. La douleur a fait ce prodige : ce que le mal avait dévasté, elle le relève et le restaure.

Par suite de cette épuration et de cette restauration, l'âme recouvre la paix. Quelle source d'inquiétude qu'une dette, et si l'on est hors d'état de la payer, quel supplice?

Or, on avait une dette effroyable, et une dette envers Dieu. Ne correspondît-elle qu'à des péchés véniels, Dieu seul la pouvait calculer. Que n'avons-nous sur ce point la science des âmes du purgatoire? L'amour règne en ces sombres lieux, quoiqu'il y fasse aussi l'œuvre de la justice : la grâce y est partout répandue : il ne s'y passe rien qu'elle n'inspire et ne règle; Dieu ne compte là que des amis, des amis éternels. Malgré cela, les théologiens enseignent tous que la moindre des douleurs qu'on y souffre et, par exemple, celle qui répond à la plus légère faute, surpasse les plus cruels chagrins que nous puissions endurer ici-bas. Eh bien! telle est en ce monde la vertu de la douleur chrétienne, que des peines infiniment moins vives, moins durables et moins bien supportées, je veux dire avec moins d'amour et de patience que n'en ont ces saintes âmes, peuvent néanmoins solder des créances plus considérables que celles qui souvent les retiennent dans cette prison de feu. C'est ainsi qu'en souffrant on s'acquitte.

Enfin, et par le fait même de ce divin acquittement, l'âme se libère. La douleur qui nous rend la paix nous remet en liberté. Je vous l'ai dit, tout péché forge une chaîne : « Quiconque fait le péché devient l'esclave du péché[1] » : c'est la parole de Dieu et un dogme de foi. Chaîne ténébreuse, hélas! que celle qui enserre et étreint cet esclave, chaîne difficile à rompre, et que, abandonné à ses seules forces, il ne romprait jamais; chaîne dont Satan tient le bout, ce qui fait que, n'étaient Dieu et la douleur, il entraînerait fatalement son captif en enfer. L'habitude naît aisément de l'acte du péché; d'autant que notre nature incline toujours à ce que cette habitude se forme, et une fois formée, l'habitude est si tyrannique! Dans quelle nuit

1. Joann. VIII, 34.

d'ailleurs un seul péché peut quelquefois plonger une âme, et à quelle impuissance par suite il la réduit! Car c'est là aussi cette nuit dans laquelle Notre-Seigneur déclare que le travail est impossible[1]. L'âme qui volait gît à terre, comme un oiseau blessé ou enlacé dans le filet où l'oiseleur vient de le prendre. Elle est d'autant plus entravée alors pour s'élever vers Dieu, que, dans sa partie inférieure, la passion satisfaite a rendu plus ardent son désir instinctif d'aller à ce qui éloigne de Dieu et finit par le faire perdre. Où risque-t-on de descendre, ainsi poussé par le dehors et par le dedans, je veux dire par sa propre convoitise et par le démon qui l'exploite? On ne saurait assez déplorer l'état d'une telle âme. Cependant qu'elle pleure elle-même et qu'elle souffre, qu'elle coure à la douleur ou l'accepte aussitôt qu'elle vient, qu'elle dise un *fiat* cordial à la justice divine, un humble et affectueux *amen* à la croix qui se présente, la croix rompra les liens où cette âme était engagée et lui rendra l'essor. Parce que pour le pécheur la douleur est la justice, elle est aussi la vérité. Or, si la vérité nous délivre, dit Jésus, nous serons vraiment libres[2].

Regardez l'un après l'autre ces différents effets de la douleur chrétienne; regardez-les ensuite dans leur ensemble, et dites si, dans l'état où nous sommes, il y a pour nous sur la terre une pareille source de biens et de biens aussi précieux.

Mais, je vous l'ai dit, la douleur ne détruit pas seulement le mal qui défait l'homme, elle forme l'homme moral; elle lui donne sa taille, sa consistance et sa vigueur. Elle développe toutes ses puissances et, en soumettant ses vertus au plus rude des exercices, elle les

1. Joann. IX, 4. — 2. Ibid. VIII, 32.

élève immanquablement jusqu'à leur perfection. Sans doute, on ne saurait prétendre qu'elle soit seule à faire cet ouvrage ; mais l'homme étant ce qu'il est maintenant, il est vrai et évident que, sans elle, rien n'y peut suffire.

Avant tout la douleur éclaire. Elle est un feu qui brûle, mais aussi une flamme qui illumine. Elle paraît envelopper de ténèbres celui dont elle s'empare ; en définitive, elle fait le jour autour de lui et même en lui [1]. Il y a une foule de choses que l'homme qui n'a pas souffert ne sait point, et une autre foule qu'il ne sera jamais capable de savoir, si, par impossible, il continue de vivre sans souffrance. Peut-être est-ce parce qu'elle purifie le cœur, mais la douleur rend l'œil plus simple et le regard plus pénétrant. Y a-t-il un homme qui, à l'heure où il souffre, ne se sente, bon gré mal gré, ramené à la vérité? Notre vie sur la terre est toute pleine de mirages, et, plus nous sommes mondains par l'esprit, plus ces mirages se multiplient et ont de puissance pour nous séduire. Nous convenons parfois que nous sommes trompés et trahis ; mais, au fond, il nous plaît de l'être ; et, tant que la souffrance ne s'ingère pas dans cette vie fantastique, nous y trouvons de tels charmes, qu'ils font pâlir et trop souvent éclipsent en nous ceux même du paradis. C'est là ce qui fait dire au Sage, avec un grand gémissement, que « les créatures de Dieu sont devenues « une tentation aux âmes, et un piége où se prend le pied « des insensés [2] ». A ce mirage extérieur, joignez les illusions qu'habituellement, mais surtout dans le temps de nos prospérités, nous nous faisons presque tous sur nous-mêmes. Que de vaines assurances et que de présomption dans l'homme, dès qu'il ne sent plus rien qui le gêne ou l'afflige! Que de choses il oublie ! Que d'autres il imagine!

1. Dieu dit par Isaïe : Tantummodò sola vexatio dabit intellectum auditui. Isai. XXVIII, 19. — 2. Sap. XIV, 11.

Quelle complaisance il prend en son état! Qu'il reste seulement ainsi quelques années sans souffrance physique et morale, la vie lui paraissant alors une sorte de ciel, il ne sera plus guère éloigné de se regarder comme un dieu. En somme, cet homme est aveugle, ce qui est la pire de toutes les conditions où se puisse trouver un être dont la loi est de marcher et qui, sous peine de mort, ne doit jamais quitter la voie droite.

Vienne alors la douleur — et, Dieu merci, elle vient, — la vie reprend son caractère sérieux, austère, pénitent, c'est-à-dire son caractère vrai. Les fantômes s'évanouissant, les réalités reparaissent et reprennent sur nos esprits l'empire qui leur est dû. Sous l'étreinte de la douleur, on n'est ni en mesure ni en goût de nier qu'on soit petit, faible, indigent, misérable; et l'on se dégage ainsi peu à peu du mensonge. Semblable à la nuée d'Israël, la douleur nous excite à sortir de l'Égypte et nous oriente vers la terre des promesses. Elle nous force à pousser avec une conviction profonde, mais qui n'exclut pas l'espérançe, ce cri terrible que les damnés poussent en désespérés : « Nous nous sommes donc trompés[1] » ! Elle fait toucher du doigt la vanité du monde, le néant des biens temporels, la folie de toute vie qui n'a pas Dieu pour but. Elle donne par là à l'homme la vraie mesure de son âme : en lui montrant ce dont cette âme a réellement besoin pour être satisfaite, elle achève de confirmer sa foi à son éternelle destinée. De plus, elle vient en aide à la conscience; elle ravive le souvenir des péchés commis autrefois, fait mieux sentir la gravité de ceux qu'on porte encore, et oblige l'âme à confesser que « les jugements de « Dieu sont équitables[2] ». « Sache et vois maintenant »,

1. Ergò erravimus à viâ veritatis. Sap. v, 6.
2. Psalm. cxviii, 75.

dit Dieu au pécheur subissant sa peine, « sache et vois « que c'est une chose mauvaise et amère que d'avoir quitté « Dieu ton Seigneur et de ne t'être plus soucié de me res- « pecter ni de me craindre[1] ». Oui, cette bénie vision des effets du péché, la douleur nous la donne ; cette science des suites du mal, la douleur nous l'inculque. On y regardera désormais avant de risquer, en violant la loi de Dieu, d'encourir sa disgrâce et d'en porter le poids. Que de lits de souffrance ont servi de succursale aux fonts baptismaux et de vestibule au confessionnal ! C'est que la douleur annonce les jugements de Dieu ; elle fait mieux, elle les inaugure. Or, l'Esprit-Saint lui-même s'en est fait le garant, quiconque les subit humblement sous cette forme, n'a plus à redouter ceux qui suivront la mort[2]. La parole est puissante assurément, mais non comme la douleur : la doctrine du salut n'a ni propagateur plus zélé, ni interprète plus éloquent, ni apôtre plus persuasif. Vous vous rappelez ce double glaive à l'aide duquel, selon saint Paul, le Verbe pénètre en nous jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit[3] ? La douleur est, sans contestation, l'un des tranchants de ce glaive. Se servant d'une autre figure, Jérémie s'écriait : « Du « haut du ciel, Dieu a envoyé un feu qui me brûle les « os, et c'est par là qu'il m'a instruit[4] ». En effet, comme les chérubins[5], la douleur porte Dieu, ce qui est porter la lumière même. Oh ! que la langue chrétienne est savante et en même temps consolante lorsqu'elle nomme nos épreuves des *visites de Dieu* ! « Je visiterai Jérusa- « lem, armé de torches et de flambeaux, dit Dieu par

1. Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum et non esse timorem meî apud te. Jerem. II, 19.
2. Joann. III. — I Cor. XI. — I Petr. IV, 17.
3. Hebr. IV, 12.
4. De excelso misit ignem in ossibus meis et erudivit me. Thren. I,
5. Ezech. I,

« son prophète ; j'en examinerai de près les voies les « plus secrètes ; j'en fouillerai les coins et les recoins..... « Ce sera le jour du Seigneur, le jour où il fera éclater sa « grandeur, un jour dont la voix sera pleine d'amertume [1]». Certes, voilà des maux dont l'annonce est pour faire frémir; mais, visitée ainsi, Jérusalem recommencera d'y voir clair, elle se reconnaîtra, elle reconnaîtra Dieu, et, se jetant repentante à ses pieds, elle méritera que ce juge qui la terrifiait ne lui soit plus qu'un père qui la caresse. Pensez-y, vous verrez qu'il n'y a pas sur la terre d'école pareille à celle que la douleur y tient ouverte, et où, de la part et dans la vertu de Dieu, elle convoque et enseigne l'humanité entière.

Comment dire après cela son action sur la volonté ? La volonté beaucoup plus que l'esprit nous fait ce que nous sommes. C'est dans la volonté qu'est l'homme moral. Dieu a promis la paix, non point aux hommes d'esprit, mais aux hommes de bonne volonté [2] ; et quoique notre fin dernière soit de voir Dieu, ce qui est un acte de l'intelligence, l'Évangile nous apprend que la condition absolue, sinon la racine de cet acte, c'est la pureté du cœur [3], c'est-à-dire pratiquement la droiture de la volonté et sa totale, sa persévérante fidélité à la loi divine. Une des suites du péché est de rendre notre volonté faible et lâche. La paresse, vous le savez, est un vice capital : dans des mesures inégales et sous des formes différentes, elle est un vice universel. On faiblit devant le devoir : mou dans la décision, on mollit surtout dans l'action. Qui peut se glorifier d'avoir été toujours énergique ou même

1. Et erit in tempore illo, scrutabor Jerusalem in lucernis et visitabo super viros defixos in fæcibus suis... et erit fortitudo eorum in direptionem... Juxtà est dies Domini magnus, vox diei Domini amara; tribulabitur ibi fortis. Sophon. I, 12, 13.

2. Luc. II, 14. — 3. Matth. V, 8.

ferme, je ne dis pas dans l'acceptation des sacrifices imposés par la sainte Providence, ce qui est l'une des tâches évidentes de la volonté, mais dans l'accomplissement de la loi du travail. Que ceux-là ne se méprennent point qui se sentent satisfaits d'eux-mêmes parce qu'ils ont été courageux dans ce travail extérieur qui mène à la fortune ou au succès humain. C'est là le moindre de tous les travaux, et cela à tous égards, puisque étant d'abord et de beaucoup le moins difficile, il n'aboutit par lui-même qu'à des résultats plus que médiocres, et laisse trop souvent l'âme de celui qui s'y est employé et dépensé dans l'état d'un terrain en friche où rien ne pousse hormis les mauvaises herbes. Nous parlons du travail moral, du travail qui ne fait plus la position de l'homme, mais l'homme; enfin du saint travail de la vertu, sans lequel il n'y a pas de développement spirituel. La part de la paresse sur ce point est énorme dans l'humanité. Même dans l'humanité chrétienne ce vice est cause d'une multitude de fautes et partant d'incalculables pertes. Il y faut rattacher la plupart de nos résistances à la grâce, comme aussi nos innombrables et incessantes immortifications. Mais d'où vient cette paresse? Uniquement de l'inertie, de la mollesse, de la faiblesse de notre volonté.

Or, voyez la reprise, qu'au nom de Dieu et pour notre profit, fait ici la douleur! A qui ne regarde que les surfaces, il peut sembler souvent que la douleur abat la volonté. Il est clair qu'elle l'éprouve, l'exerce et la provoque; elle la met hors d'état de décliner le combat, tant, pour ainsi parler, elle la prend corps à corps. Mais d'abord ce n'est pas sur ce qu'elle est ou fait dans tel ou tel instant qu'il faut juger une âme. Que de choses semées dans l'infirmité, se moissonnent ensuite dans la force! Laissons à l'arbre le temps de pousser et aux fruits celui de mûrir; alors nous serons à même d'apprécier la récolte. En outre,

et c'est là un point beaucoup plus important, si, lorsque la douleur la frappe, la volonté perd quelques forces, ce sont, prenez-y garde, ses forces perverses ou factices, ce qui revient à dire celles de ses forces qui n'en sont pas. Ces fausses forces existent en nous; elles y ont pour racines nos convoitises et surtout notre orgueil. Or, en rangeant sous la loi la volonté humaine, la douleur brise et détruit ces forces vaines ou méchantes, et c'est précisément par là que, assainissant et redressant notre volonté, elle la rend vraiment vigoureuse.

C'est une évidence intérieure pour quiconque réfléchit, que si, en travaillant, l'homme se dépasse déjà, en se résignant à souffrir, il triomphe de lui-même. La nature trouve sa joie dans le travail et jusque dans la lutte; dans la douleur au contraire, loin de trouver rien qui l'excite, elle ne se heurte qu'à des contradictions et ne sent que des répugnances. Ce n'est donc qu'au prix d'une violence et finalement d'une victoire, qu'elle peut en venir à se soumettre et surtout à se livrer. Lorsque saint Jacques nous dit que « la patience a l'œuvre parfaite [1] », ce qui équivaut à dire qu'elle est le chef-d'œuvre de la vertu, il ne fait que consacrer l'oracle du sens commun. Regardez en effet la différence d'estime qu'inspirent le travailleur courageux et l'affligé qui souffre avec patience. La moralité de l'un est, sans comparaison, mieux démontrée que celle de l'autre, et elle est d'un ordre beaucoup plus élevé. Cela tient à ce que l'homme moral étant surtout dans la volonté, notre moralité est plus parfaite là où notre volonté a plus de puissance dans le bien et pour le bien : or, il n'y a rien comme la douleur pour fortifier et développer en nous cette puissance du bien. Chacun a pu l'observer en soi-même : notre âme est-elle jamais plus libre, plus vaillante, plus

1. Patientia autem opus perfectum habet. Jacob. 1, 4.

aguerrie, plus sainement, plus saintement ardente, qu'après des jours victorieusement, c'est-à-dire patiemment passés dans la douleur? Le travail pose donc en nous les bases de l'édifice; la douleur seule y met le comble. Le travail, quand il est chrétien, est l'œuvre de l'homme pour Dieu; la douleur, dès qu'elle est chrétienne, est l'œuvre de Dieu dans l'homme. Aussi regardez l'ordre de la vie, non-seulement telle que la grâce la fait aux saints, mais telle qu'elle est réglée pour tous par son cours naturel! Dans le commencement, le travail occupe la grande place; la douleur est surtout réservée pour la fin. C'est tout simple : aux débutants, les tâches aisées ; aux avancés, aux forts, les devoirs difficiles. Dieu commence par nous faire des épaules; ensuite il y dépose la croix. Ceux qu'il appelle sont des enfants; ceux qu'il envoie sont des apôtres ; ceux qu'il couronne sont des martyrs. On ne saurait nier qu'il faille à l'homme une volonté très-énergique pour résister ici-bas à l'attrait du plaisir; qui oserait affirmer qu'il ne nous faut pas une volonté beaucoup plus forte encore pour soutenir une grande douleur ? Dans le premier cas, on se retient; dans le second, on se dompte. Au reste, Notre-Seigneur semble avoir tout dit d'un seul mot, en déclarant que la patience nous met en possession de nos âmes [1]. C'est là aussi l'*œuvre parfaite,* parce que nul n'est ainsi totalement maître de soi, si Dieu ne règne souverainement et totalement sur lui, en quoi consiste la perfection de toute créature. Vous voyez donc ce que fait la douleur, ou du moins la douleur chrétienne, et son effet spécial sur notre volonté. La douleur chrétiennement portée mène à vouloir souffrir; où en est la volonté d'un homme qui peut vouloir souffrir? N'est-elle pas, ne plane-t-elle pas au-dessus de la terre et du monde, au-dessus de ce qui peut séduire, au-

1. In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. Luc. XXI, 19.

dessus de ce qui peut effrayer? Est-ce que le triomphe de la volonté n'est pas dans le renoncement? Est-ce que le comble du renoncement n'est pas dans le sacrifice? La douleur chasse l'homme de lui-même, ne lui laissant que sa liberté. Si l'homme accepte cette expulsion, si, par conséquent, il la veut, je vous le demande, y a-t-il pour lui un moyen de se renoncer davantage, et que lui reste-t-il à sacrifier à Dieu?

Toutefois, c'est dans le cœur surtout que la douleur fait des merveilles. D'abord, si la souffrance saisit le corps, si elle envahit les puissances inférieures de l'âme et les trouble, si elle jette, même dans l'esprit, l'angoisse du doute, des ténèbres ou de l'impuissance, ce qui se nomme proprement *douleur* atteint directement le cœur et ne se fixe que là. La vraie douleur est, sans comparaison, plus rare que la souffrance; il y a même un grand nombre d'âmes qui n'en sont point du tout capables; et d'y être accessible classe déjà un être dans l'élite de l'humanité. C'est aussi par leur prodigieuse capacité à l'endroit de la douleur, que Jésus et Marie dépassent inexprimablement le reste des créatures. Les souffrances de Jésus furent atroces; elles paraissent peu de chose si on les compare à sa douleur intime. Mais douleur ou souffrance, quoique la première bien plus que la seconde, c'est une des forces les plus efficaces qui puissent agir sur notre cœur. Dirai-je qu'elle humilie ce cœur? Oui, et ce n'est pas son moindre triomphe : il y a tant d'orgueil en nous, un orgueil si profond, si vivant, si tenace! Un esprit convaincu de sa faiblesse, de sa nullité, si l'on veut; une volonté rangée à l'ordre et résignée, ce n'est pas encore un cœur humble. A combien de gens terrassés Notre-Seigneur pourrait-il dire : « Apprenez donc de moi que je suis doux « et humble de cœur [1] »! La douleur répète au dedans de

1. Matth. XI, 21.

nous cette leçon divine; elle l'explique, elle l'applique. Il se peut qu'au moment où la douleur nous frappe, nous ne soyons que troublés et ébranlés; mais quand elle a quelque temps séjourné dans notre âme; quand elle s'est montrée à nous telle qu'elle est, dégagée de la poussière que nos agitations soulèvent comme immanquablement à sa première approche, et des nuages plus que sombres dont notre imagination a coutume de l'entourer; quand nous en sommes venus à la considérer en face, dans sa vérité, dans sa simplicité, j'allais dire dans sa paix, car en elle-même la douleur est paisible; quand enfin elle a tout de bon commencé de faire en nous son ouvrage qui est de pénétrer l'âme et d'y répandre l'onction de Dieu, le cœur se calme, s'abaisse, ploie et finit par fondre. C'est le moment béni où il envoie aux yeux les larmes, et cette rosée des larmes fait presque incontinent germer l'humilité. L'homme qui pleure est un être désarmé et livré. Est-ce parce que pleurer est presque la première chose qu'il ait faite en naissant? toujours est-il que l'homme ne pleure jamais sans se rapprocher intérieurement de ses sentiments et de son état d'enfance. Et Dieu aime tant à le voir en cet état! Qui ne sait que les orgueilleux ne pleurent point ou rougissent quand ils pleurent? Les pleurs qui coulent tout simplement sont donc la marque d'un cœur humble. Oh! bénissons nos larmes! Comme on comprend que l'Église ait composé et nous propose des oraisons pour demander les larmes[1]! Chaque larme est une perle pour l'âme. Nous le sentons si bien que nous ne voudrions pour rien au monde n'avoir jamais pleuré. Les jours où cela nous est arrivé, nous les plaçons, ou plutôt ils se placent d'eux-mêmes parmi nos plus chers et plus précieux souvenirs. Tout le monde en a fait l'expérience, les larmes assortissent mutuellement les âmes

1. Miss. Rom. Inter Orat. ad divers.

et font qu'attendries d'abord, elles se rapprochent, se comprennent et s'unissent. Rien ne resserre les liens de deux amis comme de pleurer ensemble.

Mais c'est aussi, c'est surtout à Dieu que les larmes assortissent notre âme. Elles sont à tout le moins un commencement de piété; elles nous inclinent à la confiance; elles ouvrent en nous de nouvelles voies à Dieu, et nous faisant sentir plus vivement le besoin d'une vraie sympathie, nous tournent de son côté et nous livrent à son influence. De là vient qu'elles nous disposent toujours à la bonté. Dieu est bon dans la joie : c'est la nécessité de sa nature. Nous, depuis le péché, nous devenons bons par les larmes. Qui pleure est presque inévitablement miséricordieux et indulgent. Celui dont les yeux sont toujours restés secs, celui surtout dont le cœur n'a pas souffert, croit difficilement au mal d'autrui. S'il y croit, c'est parce qu'il le voit, et ici voir ne suffit point. De la douleur d'autrui on ne sait tout à fait bien que ce qu'on en devine, et même si l'on a deviné cette douleur, on n'a point encore fait assez; il faut y entrer, la partager, montrer qu'on la partage, et c'est ainsi qu'on parvient à la consoler. Le cœur qui n'a pas souffert y demeure impuissant. Au contraire, quel refuge quand on souffre, qu'un cœur que la douleur a souvent visité et broyé! Quelle source vive et rafraîchissante! Quel ferme appui! Quel inépuisable trésor! d'autant qu'avec des tendresses sans pareil, la douleur crée dans le cœur des délicatesses infinies. Comme on comprend dans ces rencontres ce que dit l'Esprit-Saint, « qu'il nous vaut mieux « aller à la maison de deuil qu'à celle où l'on donne des « festins [1] » ! Heureux les affligés qui, en montant leur calvaire, trouvent sur le chemin un cœur qui, comme

1. Melius est ire ad domum luctûs quàm ad domum convivii. Eccle. XII, 3.

celui de Jésus, *a la science de l'infirmité*[1]. Mais plus heureux cent fois ce cœur-là même : il est riche, il est bon à faire envie aux anges, et cette richesse comme cette bonté, c'est en lui le fruit de la douleur.

Que dire encore? Il est aisé de voir que la douleur met toutes les vertus en travail, elle est leur champ de bataille. Je ne sais si on en pourrait citer une seule à qui elle n'emprunte quelque chose et dont elle n'ait réellement besoin pour accomplir dans son entier la tâche dont Dieu la charge. Mais comme elle paie largement leurs services, et de quel lustre elle les revêt ! Qui ne comprend ce que dit Bossuet de « ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu[2] » ? Comme le feu, en brûlant l'encens, fait qu'il exhale toutes ses senteurs; de même aussi la douleur, en consumant l'âme, tire de chacune des vertus qui y résident ce qui s'y trouve de plus intérieur, de plus exquis, de plus divin. En définitive, elle va jusqu'au dernier fond de notre être et y creuse des abîmes dont elle seule a le secret : abîmes de dignité, de magnanimité, de sérénité, de perfection morale. Quels caractères elle fait, nobles, profonds, sublimes ! Regardez les héros et les saints ; au plus intime de leur intime, à la racine même de leur héroïsme et de leur sainteté, vous verrez la douleur[3].

C'est parce que nous sentons ces choses, même quand, faute d'y réfléchir, nous ne les savons pas, que d'instinct et comme forcément, nous honorons tant la douleur. Car,

1. Virum dolorum et scientem infirmitatem. Isai. LIII, 3.
2. Oraison funèbre de la reine Henriette d'Angleterre.
3. Rien ne condense autant la vie que la douleur. Rien ne précipite autant le grand travail de l'expérience. Rien ne dote notre nature d'accroissements plus magnifiques dans nos facultés. Une vie de joie est la plupart du temps superficielle et sans solidité. Peu d'héroïsmes se produisent dans la joie, quoique celle-ci ait aussi ses profondeurs lumineuses qui sont pleines de Dieu. Mais c'est l'affliction qui fait les saints. P. Faber. *Le pied de la Croix,* sixième douleur.

vous pouvez l'observer, nous n'y compatissons pas seulement, nous l'honorons et lui rendons une sorte de culte. Elle qui si manifestement est la part de notre pauvre terre, nous sentons qu'à certains égards elle vient de plus haut. Tout être qu'elle atteint, elle l'investit d'un caractère sacré. L'homme qui souffre semble actuellement touché par la main même de Dieu. Rien n'est vulgaire comme de souffrir, et dès que l'homme souffre, il cesse d'être vulgaire. On se lève devant lui, on ne lui parle qu'avec déférence. Il est inouï qu'on manque d'égards pour une personne qui est sous le coup d'une grande infortune; cela semble presque impossible. En somme, vous le voyez, et c'est ce que nous souhaitions vous faire voir, expiant d'abord les fautes de l'homme et le délivrant du mal, la douleur forme l'homme moral et l'établit dans le bien. Mais elle fait plus et mieux encore, je vous l'ai dit : elle le transforme, et c'est ce que nous devons maintenant tâcher d'expliquer.

Cette transformation de l'homme par la souffrance est la conséquence régulière du dessein de Dieu sur l'humanité. Dieu veut surnaturaliser l'homme, ce qui revient à dire le déifier. Or, depuis notre chute, la douleur entre dans cette œuvre comme agent nécessaire, et elle y est un agent très-puissant.

Un philosophe chrétien de nos jours a écrit que généralement la douleur conduit le genre humain au seuil de la grâce, ajoutant que, « comme dans la nature elle fait l'homme, dans l'homme elle fait le saint ». Rien n'est plus vrai. Il pense, et nous sommes heureux de penser avec lui, que « ce qu'il y a eu de sauvé dans l'antiquité païenne, l'a été surtout par la douleur ». Il faut l'entendre d'abord assurément de ces débris de moralité et de civilisation qui ont surnagé dans l'effroyable déluge d'erreur et de corruption dont le paganisme a inondé la terre, et que le christianisme

a épurés, élevés et fécondés. On peut même, dans une mesure, l'entendre du salut éternel, auquel un certain nombre de gentils est indubitablement parvenu. « Il y a loin, dit l'illustre penseur, il y a loin de la douleur à la pénitence ; la distance de la loi imposée à la loi acceptée. L'une est le breuvage des esclaves, l'autre celui des cœurs libres. Néanmoins continue-t-il, il y a dans toute douleur un commencement de soumission qui accroît la volonté et prépare le cœur : d'où il conclut que la douleur a été pour la gentilité une sorte de christianisme intérieur et anticipé[1]. » Ce qui est hors de doute, c'est que les affligés de ce monde, les humiliés, les pauvres ont été les premiers à recevoir l'Évangile. Au reste, ce que Blanc Saint-Bonnet dit des anciens se vérifie encore dans la mesure, hélas ! trop grande, où l'esprit de l'antiquité vit chez nous. Si, vu le grand nombre des baptisés que le monde compte à l'heure présente, la douleur n'a plus guère à conduire les hommes au baptême, que de fois du moins elle les amène à recouvrer ce qu'ils y ont reçu et à recommencer de faire ce qu'ils y ont promis ! La douleur venge les désertions, mais aussi prépare les retours. Supprimez la douleur dans cette masse d'hommes qui vivent en dehors de Jésus-Christ, il ne leur reste plus la moindre chance de conversion. Quand Néhémie envoya chercher sous terre le feu sacré qu'avant de partir pour la captivité, les prêtres y avaient soigneusement caché, on trouva, non plus du feu, mais de l'eau grasse et sale. Plein de foi, le grand-prêtre ordonna de répandre cette eau sur l'autel où l'on avait eu soin de disposer les victimes. A peine le soleil, perçant les nuages, eut-il touché cette eau de son rayon, elle redevint un feu ardent qui, consumant toutes les victimes, jeta le peuple dans la stupéfaction[2]. En toute

1. Blanc Saint-Bonnet. *De la douleur*.
2. II Machab. I.

âme honorée du caractère chrétien, la douleur garde la grâce comme l'eau bourbeuse gardait le feu sacré.

Qu'à travers la souffrance, Jésus vienne ou revienne, c'est alors qu'à proprement parler commence notre transformation. Jésus, Verbe divin, est cette forme qui, naturelle à Dieu, est transcendante pour toute créature, et dont cependant Dieu veut nous voir revêtus. Que nous soyons formés en Jésus ou que Jésus soit formé en nous (ce qui est une seule et même chose), c'est toute la volonté de Dieu sur nous et tout le but de notre existence. Après la grâce, qui est le principe et l'âme de cette opération divine, et qui ne naît pour nous que des douleurs infinies de Jésus, rien n'y profite comme nos propres douleurs.

Tout se réduit pour l'homme à suivre Jésus-Christ. Toute vertu et toute sainteté sont comprises dans ces deux mots si simples qu'il adresse à toute âme vivante : « Suis-moi ». Mais il ne les dit à personne, sans les faire précéder de ceux-ci, où il stipule les conditions hors desquelles il est impossible de répondre à son doux appel : « Si quelqu'un veut venir « après moi, qu'il se renonce lui-même et qu'il porte sa « croix chaque jour[1] ». Eh ! quoi, Maître qui êtes tout ensemble et la sagesse et la bonté, vous marchez devant nous d'un pas rapide ; vous ne marchez pas seulement, vous courez, et cette course, votre Esprit nous révèle qu'elle ressemble à celle d'un géant[2]. Est-ce en étant chargés et de fardeaux si lourds, que nous pouvons vraiment et constamment vous suivre ? — Oui, parce que « mon royaume « est au dedans[3] », et que la voie qui y conduit est tout intérieure ; oui, parce que souffrir est plus qu'agir ; oui encore, parce que ton vrai progrès, c'est mon progrès en

1. Luc. IX, 23.
2. Exultavit sicut gigas ad currendam viam. Psalm. XVIII, 6.
3. Luc. XVII, 21.

toi, et que la croix, renversant les obstacles, et te renversant toi-même en tant que tu m'es un obstacle, m'ouvre le chemin large et facile et me permet d'en venir à mes fins avec toi.

Certes, l'amour est le vrai lien, le lien parfait, dit l'Écriture [1]. Mais ici la douleur perfectionnant l'amour, resserre inévitablement le lien. « Personne, dit Notre-Seigneur, ne « peut témoigner plus d'amour que de donner sa vie pour « ceux qu'il aime [2]. » Or, il n'y a pas que la mort qui prenne la vie. On n'a pas sérieusement souffert sans savoir ce que l'on donne alors de soi ; mille fois plus, très-souvent, qu'en donnant sa vie corporelle. L'amour de Jésus pour nous ne pouvait pas grandir. Caché, depuis un instant, dans le sein de sa bienheureuse mère, Jésus nous aimait tout autant qu'à la cène, à Gethsémani, au Calvaire ; mais il pouvait témoigner plus ou moins cet amour invariable, et, dans l'ordre de ces manifestations, sa vie nous offre le spectacle de progrès très-réels. La fin de ce progrès, ce sont les douleurs de la Passion. Ces douleurs sont ici-bas le rayonnement suprême et la splendeur totale du cœur de Jésus-Christ. Partis de ce cœur comme d'un foyer, ces rayons en deviennent pour nous les avenues. Marquant les lignes par lesquelles son amour descend jusqu'à nous, ils nous indiquent naturellement celles que doit suivre le nôtre pour monter jusqu'à lui [3].

1. Coloss. III, 14. — 2. Joann. XV, 13.

3. Notre-Seigneur tenait embrassée une âme qui lui est chère : il lui parlait comme à son épouse, et lui ouvrant son cœur dans lequel il l'attirait, il lui disait : Je t'ai déjà donné mon cœur. Maintenant je veux te le révéler. Que veux-tu que je t'en révèle : les joies ou les douleurs? — L'âme se recueillit dans la lumière qui l'inondait et dit : Mon bien-aimé, révélez-moi de votre cœur ce en quoi il y aura plus d'amour. — Jésus lui répondit : Les joies de mon cœur, c'est l'amour en lui-même : ses douleurs, c'est l'amour hors de lui. — L'âme reprit alors : C'est celui-là qui m'atteint, c'est celui que je veux connaître. Et Jésus lui faisant entendre qu'elle avait bien jugé et saintement prié, commença de lui donner la divine leçon qu'elle souhaitait apprendre.

Dès que croyant comme il convient aux douleurs de Jésus, nous y joignons les nôtres, nous complétons en nous, comme dit saint Paul, « ce qui manque encore pour « nous à sa passion bénie [1] ». Assurément cette passion est pleine et parfaite en elle-même ; son efficacité intrinsèque est sans bornes ; mais elle ne devient parfaite dans les chrétiens et n'y produit tous ses effets, qu'autant qu'y communiant d'abord par la foi, l'amour et les sacrements, ils y participent ensuite, selon qu'ils le peuvent et que Dieu le leur demande, par une imitation réelle et une condoléance pratique. Si quelqu'un n'a pas souffert pour Jésus et avec Jésus, il ne peut être sûr d'aimer Jésus. Le baptême nous marque pour la croix, et la confirmation davantage encore. La communion eucharistique n'est qu'une participation substantielle au sacrifice de Jésus-Christ ; et la fin de cette communion, vous le savez, c'est non pas de changer Jésus en nous, mais de nous changer en Jésus. Quel Jésus ? Le Jésus de ce sacrifice, Jésus crucifié. Il en faut donc venir, à l'égard du Sauveur, à cette *compassion* de vie et d'état sans laquelle nous ne saurions avoir part à sa glorification céleste [2]. Dans cet ordre d'opération et d'union, chaque douleur devient comme un baiser que le crucifix nous donne ; plus encore, elle est un trait vivant de ressemblance avec lui, et ce trait, ce sont les trois personnes divines qui le forment et l'impriment dans l'âme. Rien ne nous ajuste si exactement et si vite à notre idéal éternel. On cite d'un de ces Césars romains dont une immonde adulation changeait le deuil funèbre en apothéose, que, se sentant près de mourir, il disait : « Si je ne me trompe, voici que je deviens un dieu [3] ». Pour nous, fils de la croix

1. Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ, pro corpore ejus quod est Ecclesia. Coloss. I, 24.

2. Coheredes autem Christi ; si tamen compatimur ut et conglorificemur. Rom. VIII, 17. — 3. Puto, inquit, deus fio.

du Christ, ce mensonge est la vérité et cette folie n'est qu'une sagesse : en Jésus-Christ tout homme qui souffre est en travail de sa propre déification. Il n'y a pas de douleur chrétienne qui ne nous ramène à nos origines. Les mondains regrettent leur jeunesse et pleurent leur beauté : ce sont de vains regrets et des pleurs inutiles. Notre sort à nous est meilleur : nous pouvons à tout instant nous replonger dans nos sources, et par là nous refaire une jeunesse vigoureuse et une éclatante beauté. Quelles sont ces sources? Le cœur de Dieu et la Passion de Jésus qui rouvre les issues et donne pour nous l'efficace aux gratuites conceptions de ce cœur. Nous sommes nés surnaturellement de l'amour infini et des douleurs du Christ. Le baptême n'est que l'application faite à chacun de ces douleurs et de cet amour qui les emplit pour les féconder. Or, chaque souffrance qui vient ensuite nous retrempe dans ces ondes sacrées et nous unit à notre principe, c'est-à-dire à Jésus, Verbe de Dieu, idéal absolu, suprême, universel; à Jésus fils de Marie, notre Sauveur et Rédempteur. Oh! comment pouvons-nous médire de nos douleurs? Elles ne feraient que nous rendre ce que nous avons perdu de Jésus, elles seraient déjà inestimables; mais c'est Jésus tout entier qu'elles nous rendent, et vraiment elles nous le livrent.

Certes, Jésus est à nous dans tous ses mystères. Est-il pourtant difficile de comprendre qu'aucun ne nous le livre comme celui de ses douleurs? Le caractère propre de sa Passion, c'est qu'il ne s'y appartient plus et s'y abandonne à tous sans résistance. Dans les jours de sa vie publique, il va où bon lui semble. Si on lui demande de venir ici ou là, il ne s'y rend pas toujours; si on le supplie de séjourner davantage en tel ou tel endroit, il répond que, pour obéir à son Père, il doit partir et porter l'Évangile ailleurs; si le peuple le cherche et le presse pour le proclamer roi, il s'échappe; si ses ennemis l'entourent pour le saisir, l'heure

n'étant pas encore venue pour lui de tomber dans leurs mains, il passe au milieu d'eux, comme le ferait un ange; enfin il reste son maître. Dans sa Passion tout change : il n'est plus qu'un agneau qui, sans même pousser une plainte, se laisse lier, emmener et conduire à la boucherie [1]; moins encore qu'un agneau, il ressemble à un « ver de « terre [2] » qu'on peut librement fouler aux pieds et écraser. Et si ce mystère le livre ainsi à ses ennemis, combien plus à ses amis! Il y a des secrets qui ne se disent et des échanges d'amour qui ne se font que dans la croix. Ce mystère est le cœur des autres, et, de plus, lui-même a un cœur, un centre caché, profond, divinement profond. La douleur seule nous l'ouvre : non pas toute douleur, mais la douleur vraie, légitime, aimante, confiante et constante. Oh! qui dira ce qu'une demi-heure passée dans ce dedans du crucifix, cœur à cœur avec ce cœur où la plénitude substantielle du Saint-Esprit repose, qui dira ce que cela révèle, ce que cela fait affluer de grâces, enfin ce que cela donne de Dieu! D'autant qu'on y est presque toujours seul. Outre que Jésus est tout entier à chacun de ceux à qui il se communique, est-ce là, au Calvaire, au mystère, à l'école, au festin et surtout à l'intime de la croix, est-ce là que vient la foule? Vous savez cette plainte de Jésus : « O Dieu, quand ils m'ont vu « réduit à cette extrémité de misère, mes amis et mes pro- « ches se sont éloignés de moi [3]! » « J'ai cherché, j'ai de- « mandé, j'ai attendu quelqu'un qui voulût partager mes « souffrances, et je n'ai trouvé personne [4]! » C'est donc une solitude, c'est-à-dire le lieu propre des confidences les plus réservées et des épanchements les plus tendres. Sans doute, c'est un puissant attrait que les douleurs de Jésus; mais son isolement dans la douleur est quel-

1. Isai. LIII, 7. — 2. Psalm. XXI, 7. — 3. Psalm. LXXXVII, 19.
4. Ibid. LXVIII, 21.

que chose de plus touchant encore. On est contraint de dire ici un mot qui est comme un monde pour l'âme intérieure. Envers quiconque le suit jusque-là, Jésus est *reconnaissant* et cette reconnaissance, il la témoigne. Il y avait de ce sentiment dans cette parole qu'il dit à ses apôtres : « Vous, « vous êtes demeurés avec moi dans mes tribulations [1] ». Ce témoignage du Maître suppose en lui à leur égard une immense indulgence ; car, de douze qu'ils étaient, combien y en avait-il au Calvaire? Mais enfin, d'autres fois, et dans des épreuves moins terribles, il est vrai qu'ils l'avaient fidèlement suivi. Que dira donc Jésus à l'âme qui gravit avec lui la montagne et s'y tient debout près de sa croix, entre Marie et Jean ?

On peut d'ailleurs progresser ici, et la douleur a ses ascensions comme l'amour. Dans le mystère de Jésus souffrant, il y a comme trois sanctuaires superposés les uns aux autres, et se surpassant l'un l'autre en sainteté. Le premier, ce sont les souffrances et les plaies de son divin corps; le second, c'est l'agonie de son cœur ; le troisième, c'est l'inénarrable désolation de son âme ! Si nous sommes fidèles à la grâce, généreux surtout envers elle (et, sans cette générosité, pouvons-nous nous flatter d'une vraie fidélité?), nous séjournerons successivement dans chacun de ces trois sanctuaires, non-seulement en contemplant et en adorant ce qui s'y passe, mais en prenant notre part de ce que Jésus daigne y endurer. Dieu nous aidera.

On doit faire grand état de la douleur physique. Satan sait quelle épreuve elle est, puisque, vaincu par Job sur le terrain des pertes temporelles et des séparations les plus cruelles au cœur, il le défie encore, ou plutôt défie Dieu, en osant bien lui dire : la peau de ce grand patient que vous nommez emphatiquement « votre serviteur » n'ayant

1. Luc. XVII, 28.

pas même été touchée, on n'a pas du tout encore le dernier mot de sa patience [1]. Malgré cela, logiquement, cette souffrance physique, quelle qu'elle soit, n'est qu'une participation élémentaire à la Passion du Christ, et ne fait que nous initier au mystère de ses saintes douleurs. Les chagrins, les déchirements, les agonies du cœur y donnent bien plus d'entrée, et ont, dès lors, pour nous transformer, beaucoup plus de vertu. Mais ce qui consomme tout, ce sont ces douleurs plus hautes et plus exquises dont nous vous avons déjà parlé quelquefois, et qu'il faut appeler *divines* parce qu'elles ont leur cause et leur racine dans les perfections de Dieu, dans sa beauté, dans sa charité, dans son incommensurable sainteté, enfin en Dieu lui-même : douleurs naissant en nous de ses procédés incompréhensibles, de la profondeur de ses voies, de ses délais, de ses éclipses, de ses absences, de ses apparentes dérélictions, enfin de mille blessures sans nom que nous fait son amour.

Quiconque suit Jésus jusque-là entre régulièrement « dans ses puissances » [2]. La passion consommée touche de si près à la résurrection ! L'âme persévérante en sa patience est revêtue tôt ou tard d'une force merveilleuse et finit par être indomptable. Il n'y a personne pour faire l'œuvre de Dieu comme ceux qui ont plus spécialement subi son action crucifiante. « Je lui montrerai combien il est nécessaire « de souffrir pour mon nom » [3], dit Jésus, en parlant du plus infatigable et peut-être du plus béni de ses ouvriers évangéliques.

Nous sommes sans doute toujours et chaque jour en demeure d'implorer de Dieu le pardon de nos fautes. Cepen-

1. Numquid considerasti servum meum Job?... Cui respondens Satan ait : Pellem pro pelle et cuncta quæ habet homo dabit pro animâ suâ. Alioquin mitte manum tuam et tange os ejus et carnem, et tunc videbis quod in faciem benedicat tibi. Job II, 3.

2. Psalm. LXX, 16. — 3. Act. IX, 16.

dant, à ce degré, il ne s'agit plus précisément d'expier, ou s'il s'agit d'expier, ce n'est plus surtout pour soi-même. Une âme qui en est venue là, se charge d'autant plus et d'autant plus volontiers qu'elle est plus pure et que ses comptes sont plus liquides. Toute proportion gardée, il en va d'elle comme de Marie, dont l'ineffable compassion eut pour première racine la grâce de son immaculée conception. On serait donc injuste et aveugle si, comme les amis de Job, on prétendait avoir dans les souffrances d'une telle âme la vraie mesure de ses démérites. Certes, Job était pécheur, il l'avouait et s'en accusait humblement ; il pécha même dans son épreuve, et Dieu, qui l'aimait trop pour craindre de l'humilier, lui en fit à la fin des reproches publics. Mais le Seigneur avait d'autres griefs et formulait d'autres accusations contre ces disputeurs insensés qui, refusant d'admettre que la douleur d'un être puisse jamais aller au delà de ses dettes personnelles envers la sainte justice divine, ne tendaient à rien de moins qu'à nier radicalement la possibilité même du mystère de Jésus rédempteur, dont ce juste admirable représentait la figure et prophétisait la Passion [1]. La pénitence proprement dite se trouve donc dépassée ici : la justice cède le pas à l'amour ; et la fin où l'on tend, c'est bien moins de vaincre la mort que de communiquer la vie.

D'abord celui qui souffre s'enfante lui-même à la vie éternelle, et selon la grande loi portée depuis le péché, il s'enfante par ses souffrances mêmes [2]. Mais cet enfantement va bien plus loin : ce sont d'autres âmes, ce peut être tout un peuple d'âmes que celui qui souffre engendre à la grâce et à la gloire. L'Église vit de deux principes : le sacrifice mystique de Jésus-Christ et son sacrifice historique continué dans ses membres. Ni la messe, ni le martyre ne

1. Job. XL et XLII. — 2. Gen. III, 16.

peuvent cesser chez nous. On se scandalise souvent de ce que souffre la sainte Église. Dieu semble plus que tolérer ceux qui la persécutent : ils seraient en droit de croire qu'ils le servent, tant ils paraissent bénis. La vérité est que nul n'avance autant qu'eux l'œuvre divine : de là vient que Dieu leur laisse le champ libre et les fait durer si longtemps. Le jour où la prospérité extérieure de l'Église serait complète et universelle serait assurément celui de son plus extrême péril: La haine de Satan, mais beaucoup plus encore l'amour de Dieu pour elle se rencontrent pour l'en préserver.

Le sang qui coule dans la famille divine, c'est la vie qui passe et circule. L'action est nécessaire et durera jusqu'à la fin, la souffrance l'est bien davantage. Que de fois on se méprend ici, faisant le procès à la croix sous prétexte que, nous contraignant à ce que nous nommons l'inaction, elle nous réduit à l'impuissance ! L'inaction, l'impuissance ! et c'est en étant immobile et cloué sur une croix, que Jésus a fait la grande œuvre pour laquelle il était venu sur la terre, l'œuvre de la glorification du Père céleste, l'œuvre de la rédemption, de la transformation, de la déification des créatures ! Que les agissants soient des bras dans l'Église, les patients y sont des artères. La prière peut beaucoup, elle est loin de parvenir où la douleur arrive. O chères âmes, âmes précieuses qui souffrez, regardez avant tout Jésus-Christ : c'est votre droit, votre devoir , votre orient, votre force ; mais aussi, dans la simplicité de votre foi et la vigueur de votre confiance, qui ne jettera pas une ombre sur votre humilité, dites-vous que, pour votre part et en union avec Jésus, vous portez le monde, vous servez le monde, vous le rachetez, vous le sanctifiez, vous le restituez à Dieu, son auteur et son seul Seigneur. Quel emploi pour une vie comme la nôtre !

Dites-vous encore, âmes crucifiées, que Jésus est le prêtre

de son sacrifice comme il en est la victime, et que, par le fait même de vos douleurs, vous ne participez plus seulement aux fruits de ce sacrifice divin, mais vous entrez réellement dans l'acte qui le constitue. Vous devenez l'hostie de ce souverain prêtre. Vous êtes semblables au pain eucharistique, matière commune et vile en elle-même, mais apte à devenir, par la vertu du sacerdoce, la chair et le sang de l'agneau immaculé. Votre douleur est tout ensemble et la parole qui vous consacre et le glaive qui vous immole : le cœur de Jésus est votre autel : le feu infini, l'Esprit-Saint, qui consume Jésus, vous consume. Vous êtes à Dieu avec Jésus et en Jésus une seule et même oblation, un seul et même holocauste. Vous rendez à la sainte Trinité le culte parfait que Jésus lui a rendu au Calvaire. Vous atteignez cette Trinité adorable et honorez directement toutes ses perfections. Vous vous élevez au-dessus de toutes les choses terrestres; vous vous outrepassez vous-mêmes et n'êtes plus qu'un hommage total et vivant à la divinité. Rien n'est plus grand, rien n'est plus saint. C'est là que mourir est un gain [1], et que la créature s'enrichit de tout ce que Dieu lui ôte. Quand l'iniquité croissant toujours forcerait Dieu à ne plus regarder la terre, s'il s'y trouvait pourtant une âme, une seule, entrée par la douleur dans le sacrifice de Jésus-Christ, non-seulement Dieu recommencerait à regarder cette terre, mais il la bénirait, mais il s'y complairait et travaillerait à sauver tout ce qui s'en pourrait sauver encore.

Ces vues de la foi donnent plus que de la consolation : elles rendent fier de souffrir et montrent que la croix n'est définitivement qu'un instrument de triomphe. Saint Paul disait : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose « qu'en la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur [2]. » Tout

1. Vivere mihi Christus est et mori lucrum. Philipp. I, 21.
2. Galat. VI, 14

chrétien le doit dire et se glorifier, comme l'apôtre, en ses tribulations [1]. Car, vous le comprenez mieux que jamais, ces mêmes souffrances qui nous faisaient d'abord passer du péché à nous-mêmes et de nous-mêmes à Jésus-Christ, nous font ensuite passer de Jésus-Christ à Dieu et en Dieu, qui en consommant Jésus nous consomme. C'est là la fin[2], c'est-à-dire la transformation achevée, la déification et la gloire. David avait formulé cette loi en disant dans le Saint Esprit : Le chemin qui nous mène à la révélation parfaite de l'éternel salut, c'est le sacrifice[3]. On verra en effet au sortir de ce monde, que, dans l'économie présente, la douleur n'était pas ici-bas autre chose que l'avénement du règne de Dieu, la place de plus en plus large que se faisait en nous l'immensité, l'unité, la sainteté, la plénitude divine de l'amour, et la préparation indispensable de ce bienheureux état dont il est dit que « Dieu y sera tout en tous [4] ». Alors tout ce qui est vieux, tout ce qui peut, tout ce qui fait vieillir sera passé; tout sera neuf, jeune, incorruptible, immortel. Ce seront « les nouveaux cieux et la nouvelle « terre [5] », une nouvelle création enfin, plus belle que la première et d'une stabilité éternelle. Et cette création sans péril, sans ombre, sans larmes, sans soupirs, sans vicissitude, cette création tout inondée de lumière, toute baignée dans l'amour, tout enivrée de joie, ce sera l'œuvre de la douleur.

1. II Cor. XI, 30. — 1. I Cor. XV, 24.
3. Sacrificium laudis honorificabit me ; et illic iter quo ostendam illi salutare meum. Psalm. XLIX, 23.
4. I Cor. XV, 28. — 5. Apoc. XVI, 1 et seq.

III.

Nous vous avons promis de rappeler, en finissant, les conditions requises pour que la douleur, étant ce qu'elle doit être, c'est-à-dire chrétienne et sainte, ait en nous l'efficacité dont Dieu l'a rendue susceptible. Nous pouvons être brefs; car, outre que ces enseignements pratiques sortent naturellement et manifestement des doctrines exposées, nous n'avons même pas pu exposer le dogme de la douleur, sans toucher quelque chose de ses conséquences sur notre conduite morale. Il y a d'abord une vérité que nous avons toujours supposée, comme un fondement nécessaire et accepté de tous : c'est que, si quelques-unes des choses que nous disions pouvait, dans une mesure, s'entendre de toute douleur, nos dires, dans leur ensemble, n'étaient complétement vrais que de la douleur chrétienne, à savoir de la douleur comprise et portée chrétiennement. Cela s'applique surtout aux fruits de nos souffrances.

Il est très-évident que la douleur n'est pas bonne par elle-même, et qu'elle ne devient bonne qu'à ceux qui souffrent bien. « Le monde est une fournaise, écrit saint Augustin ; la douleur en est le feu ; Dieu est l'orfévre qui l'attise. Les bons sont là comme l'or, les méchants y sont comme la paille : le même feu qui consume la paille épure l'or ; l'une s'y change en cendres, l'autre s'y dégage de ses scories [1]. » Il avait dit ailleurs : « Agitez un bourbier, il répand l'in-

1. Fornax ista ; ibi palea, ibi aurum, ibi ignis, ad hanc flat aurifex ; in fornace ardet palea et purgatur aurum ; illa in cinerem vertitur, à sordibus illud exuitur. Fornax mundus, palea iniqui, aurum justi, ignis tribulatio, aurifex Deus. Enarrat. in Psalm. LXI, II.

fection : agitez une essence, elle embaume [1] ». Ainsi fait la douleur. Nous en avons le signe au Calvaire, où deux larrons furent crucifiés à droite et à gauche de Jésus. Tout le mystère de la douleur était représenté là. Dieu et les créatures s'y rencontraient en des tourments apparemment semblables ; mais dans le Fils de Dieu la souffrance était toute sainteté ; dans celui des deux larrons qui se repentit, elle fut si sanctifiante qu'elle lui ouvrit incontinent le paradis ; pour l'autre qui s'obstina dans son péché, non-seulement elle ne le sanctifia point, mais, lui devenant l'occasion de consommer une malice qu'elle pouvait guérir, elle mit le sceau à sa damnation et fut le prélude de son enfer. Il ne s'agit donc pas, pour apprécier la valeur morale et le dernier effet d'une souffrance, de mesurer ce qu'un homme en porte : les passions ont des martyrs, l'hérésie aussi a les siens ; c'est par milliers que le monde et Satan comptent les leurs : mais il s'agit de savoir qui est cet homme qui souffre [2] ; si son esprit est dans la vérité, sa volonté dans la justice, son cœur dans la charité. En somme, je le répète, la question est de bien souffrir, et c'est d'être bon dans la douleur qui rend la douleur bonne.

Or, la première condition pour cela, vous savez que c'est l'état de grâce. Je ne dis pas, vous l'avez compris, qu'en dehors de l'état de grâce toute douleur nous soit inutile : nous avons pris grand soin d'établir le contraire ; mais c'est seulement pour l'âme vivant en cet état que la douleur devient une œuvre strictement méritoire, et que, recevant la séve de la passion de Jésus, elle fructifie ici-bas pour le ciel. Une des plus effrayantes suites du péché, c'est qu'en nous séparant de notre racine divine, il empêche nos douleurs, fussent-elles extrêmes et continues, de produire ces

1. Pari motu exagitatum et exhalat horribiliter cœnum et fragrat unguentum. De civitat. Dei. Lib. I, c. 8.
2. Non qualia, sed qualis quisque patitur. Id. ibid.

fruits éternels : comme aussi un des plus admirables effets de la grâce est de donner à nos moindres maux quelque chose du prix qu'ont devant Dieu les douleurs personnelles du Christ.

Mais le fondement n'est pas le temple, quoique, sans fondement, il ne puisse y avoir de temple. Ce n'est donc pas assez d'être saint quand vient la douleur, il faut encore la sanctifier elle-même, la baptiser dans l'Esprit et dans le feu [1], dans la foi et dans l'amour, y faire enfin passer et abonder, par un ou plusieurs actes, cette vie surnaturelle qui est en nous par la grâce et dont l'intensité plus ou moins grande fait la plus ou moins grande valeur de nos œuvres.

Or, il y a trois manières de sanctifier ainsi sa douleur; inégales en sainteté, mais toutes trois vraiment saintes. La première et la moins élevée, c'est de se résigner à la souffrance; la seconde, c'est de se surmonter et d'opérer pendant qu'on souffre; la troisième et la plus parfaite, c'est de souffrir avec joie et d'aimer à souffrir. Cela revient à peu près à ce que dit saint Bernard en célébrant l'apôtre de la croix, saint André : « Celui que la crainte initie supporte patiemment la croix du Christ; celui que l'espérance fait progresser porte cette croix d'un cœur décidé et vaillant, celui que l'amour a consommé l'embrasse avec ardeur [2] ».

D'abord, il faut se résigner, c'est le moins que l'on doive à Dieu; et, parce qu'on le lui doit toujours, soyez sûres qu'on le peut toujours. Ne dites donc jamais que ce que Dieu vous envoie n'est pas tolérable. Si même Dieu vous écrase, ce qui est assurément possible, ne doutez pas qu'alors il ne vous donne au moins la grâce d'y consentir. La

1. Luc. III, 16.

2. Qui initiatur à timore, crucem Christi sustinet patienter; qui proficit in spe, portat libenter; qui verò consummatur in charitate, amplectitur jam ardenter. Felix anima quæ ad hunc gradum pervenit. S. Bern. Serm. de S. Andreâ.

résignation exclut avant tout le murmure. Elle est même autre chose qu'une tolérance passive : elle implique une adhésion libre et sincère de l'âme à la volonté de Dieu qui afflige, et c'est ainsi qu'elle devient une vertu. Il n'est nullement question d'en venir là sans répugnance. Si l'on a vu quelques martyrs se coucher sur des grils ardents sans plus frémir que s'ils s'étendaient sur des roses, c'était miracle encore plus que vertu ; et quant à se raidir contre les ressentiments naturels par une sorte de fierté humaine ou de ténacité systématique, comme ont fait parfois les païens, c'est moins vertu qu'orgueil. Il y a comme un surcroît de Dieu dans les uns ; il y a en revanche une lacune de Dieu dans les autres, et c'est entre les deux que chemine le commun des justes. Certainement le chrétien est beaucoup plus qu'un homme ; mais d'abord il est homme. Il monte plus haut que sa nature, il ne la supprime point, il ne la fausse point. Saint Augustin, parlant des pleurs qu'on verse sur les défunts, dit cette parole exquise : « Mieux vaut au cœur humain pleurer et se consoler, que de cesser, en ne pleurant pas, d'être un vrai cœur humain[1] ». Il faut le dire de toute douleur. O vous que j'exhorte ici, souffrez très-simplement et demeurez dans la vérité ! Il est parfaitement vrai que la douleur est une violence ; il est très-simple aussi qu'on ne soit pas violenté de plein gré. Ne croyez donc pas qu'une certaine mesure de larmes, de soupirs, d'effroi, d'ennui, d'hésitation, d'accablement, soit opposée à la résignation chrétienne et en diminue nécessairement la perfection. Saint Paul, si vaillant, si magnanime, si constamment, si totalement uni à Dieu, confessait cependant qu'à force d'être affligé, il s'ennuyait de vivre[2]. Ne vous scandalisez donc jamais de

1. Potest non dolere cor humanum defuncto charissimo ; melius tamen dolet et sanatur cor humanum quàm non dolendo fit inhumanum. S. August. Serm. XXXIII, de Verbis Apost.
2. II Cor. I, 8.

voir votre prochain dans ces états. Si même il vous paraît qu'il y excède, dites-vous qu'en beaucoup de cas, cela tient principalement à une plus grande faiblesse physique ou à une sensibilité plus délicate. Pourquoi si aisément penser que c'est manque de vertu? On peut être d'un tempérament très-nerveux et, par suite, très-impressionnable; on peut être très-tendre de cœur et prompt aux larmes, encore bien que l'on ait l'âme très-courageuse et une très-énergique volonté. Voyez s'il y a rien de plus sincèrement humain que la manière dont Jésus a voulu sentir la douleur! Vous savez toutes du sein de quelle tempête et de quels abîmes d'effroi, de dégoût, de tristesse, sa sainte âme tira cette parole adorable : « Que votre volonté se fasse, mon Père, « et non la mienne »! Il en était venu au point de demander grâce. Ce calice était trop amer, ce fardeau du péché trop lourd, cette colère de Dieu trop redoutable, cet abandon de tous trop navrant, les tourments de sa sainte mère et de ses amis dépassaient les bornes! Cette passion même, s'il l'acceptait, serait inutile à un trop grand nombre[1]! « Mon Père, criait-il donc, s'il est possible, que ce calice « s'éloigne de moi! » O mon Dieu! comment vous remercier assez d'avoir été jusque-là notre frère? Pauvres âmes affligées, quel abri pour votre faiblesse, quelle liberté laissée à vos gémissements, quelle justification de vos plaintes filiales, quelle consécration de vos pleurs! Et quand Dieu demande grâce, qui vous reprochera d'implorer merci[2]? Mais comme les flots de la mer qui, durant la tourmente, battaient le rivage avec fureur, finissent par s'y abattre et par le caresser; de même, tous les sentiments orageux du cœur de Jésus-Christ vinrent pour ainsi dire expirer sur l'inflexible dessein de son Père; et baisant cette limite sacrée avec

1. Quæ utilitas in sanguine meo? Psalm. XXIX, 10.
2. Voir sur ce sujet un beau passage du Traité de l'amour de Dieu, par saint François de Sales. Liv. IX, ch. 3.

une résignation tranquille et amoureuse, il conclut en disant : « Cependant, que votre volonté se fasse, ô Père, et « non la mienne [1] » !

Ainsi devons-nous faire pour que nos douleurs nous soient bonnes. Quel que soit le scandale de la chair, du sang, du cœur sensible ou même de la raison, notre esprit doit se rendre sourd à ces réclamations, dominer ces tumultes et tout réduire à l'acquiescement.

Aidez-vous en ceci de la considération des droits de Dieu si souverains et si adorables ; de sa providence si universelle et si maîtresse que, hormis qu'elle y consente, les puissances conjurées du monde et de l'enfer ne peuvent faire tomber un seul de nos cheveux ; de sa fidélité dont nul ne peut douter un instant sans injure ; enfin de son infaillible bonté qui est le premier principe et vraiment l'âme de tous ses desseins. Quoi qu'il fasse donc, ce maître, quoi qu'il permette, résignez-vous, trouvez-le, déclarez-le bon. C'est toute croix qu'il faut accepter : croix du corps, croix du cœur, croix de l'esprit, croix de l'âme ; croix temporelles, croix spirituelles ; croix des souffrances, croix des tentations, des privations, des déceptions, des mépris, des opprobres ; croix venant droit de Dieu, comme elles en peuvent venir, croix venant de Dieu par les créatures, croix des supérieurs, croix des égaux, croix des inférieurs, croix sortant de notre fond et nous faisant de nous-mêmes une confusion et un supplice.

Comme il n'y a rien en nous que Dieu n'aime et ne veuille béatifier, il n'y a rien non plus qu'il ne veuille d'abord crucifier, car, je vous l'ai dit, l'un suppose l'autre : la croix est le germe, la béatitude est le fruit. Sans doute l'homme est un, et, quand il souffre en quelque endroit, c'est bien lui tout entier qui souffre : c'est ce qui explique

1. Luc. XXII, 42.

comment une seule espèce de croix peut purifier toute l'âme. Mais d'ordinaire Dieu emploie pour cette œuvre des croix diverses et d'autant plus nombreuses qu'il a sur l'âme en qui il opère des prétentions plus étendues et des volontés plus aimantes. Je vous disais que chaque douleur est un baiser du crucifix. Comme une mère passionnée ne se borne pas à baiser le front de son enfant, mais le couvre tout entier de caresses, estimant qu'en lui tout est digne d'amour et voulant faire voir qu'elle y aime tout : de même, non pour la beauté qu'il y trouve, mais en vue de celle dont il veut les orner. Dieu promène partout sur ses chères créatures cette sublime caresse de la croix qu'on ne reçoit jamais d'un cœur soumis sans devenir et plus beau et meilleur. Où que Dieu vous touche ainsi, et toutes les fois qu'il daigne le faire, soyez donc au moins résignées, disant comme Job : « C'est ma consolation qu'il ne m'épargne pas, et je ne con- « tredirai jamais les volontés d'un Dieu si saint » [1]. Dites comme le souverain pontife Héli : « Il est le maître; qu'il « fasse donc tout ce que bon lui semble [2] ». Dites comme Marie : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait « selon votre parole [3] ». Dites comme Jésus naissant : « Me voici ! Je viens, ô Père, pour accomplir en tout vos vo- « lontés [4] ». Dites enfin, dites surtout comme Jésus souffrant : « Non pas ma volonté, mon Père, mais la vôtre [5] ». « C'est le refrain du cantique de l'agneau, disait le cher saint François de Sales : quelques-uns peuvent le trouver un peu triste ; mais qu'il est harmonieux et doux au cœur ! Pour moi, je n'en veux pas savoir d'autre [6] ».

Le second procédé pour sanctifier sa peine et la faire fructifier, c'est de se surmonter soi-même et d'opérer spiri-

1. Job. VI, 10. — 2. I Reg. III, 18. — 3. Luc. I, 38.
4. Psalm. XXXIX, 8.
5. Luc. XXII, 42.
6. Esprit de saint François de Sales. Part. XVIII, sect. 7.

tuellement pendant qu'on souffre. Assurément se résigner, c'est déjà se surmonter; c'est nager contre le courant; c'est souvent gagner une bataille et conquérir la paix par la force. Mais cette sainte paix de la résignation, qui est le fruit d'actions courageuses, peut devenir elle-même courageuse et active. Elle peut servir de base et de foyer à des sentiments, à des pensées, à des paroles, enfin à toutes sortes d'actes intérieurs ou extérieurs très-relevés par-dessus le simple acquiescement qui la constitue; et ces actes, sanctifiant plus parfaitement la souffrance, la rendent tout à la fois plus glorieuse, plus féconde et plus douce.

Comme le premier besoin d'un malade est de se mettre au lit, la tendance naturelle de l'âme qui souffre est de se reposer durant sa souffrance. Outre que cela accommode notre faiblesse, nous n'avons pas grand'peine à obtenir de notre conscience qu'elle ne nous reproche point ce repos. Acquiescer sincèrement à la douleur est déjà pour nous tous le fruit d'une vertu très-haute. Quand la grâce nous a fait monter jusque-là, une halte semble permise, et l'on ne saurait nier qu'elle le soit. Mais heureux celui qui dit comme saint Paul : « Je ne me crois pas encore au but et je « ne m'estime pas parfait; mais oubliant ce que j'ai déjà « parcouru de la route, j'entends m'avancer vers de plus « hautes régions [1] : j'ambitionne les dons les meilleurs [2]. »

Essayez donc, quand vous souffrez, de ne pas demeurer entièrement inactives. Nous vous disions que la croix est un lit : souvenez-vous que quand votre époux s'y est couché, ce n'a pas été pour y dormir. Il y a adoré, il y a prié, il y a parlé, enseigné, pardonné; il y a exercé la justice et dispensé la miséricorde. Il y a fait des dons magnifiques et posé le principe de dons plus excellents encore; il s'y est lui-même donné, donné à Dieu, donné aux hommes, enfin

1. Philip. III, 12. — 2. I Cor. XII, 31.

il n'a pas cessé d'y opérer jusqu'à ce qu'il ait rendu l'esprit. Imitez-le. Ce temps de vos crucifiements est un temps d'un prix rare. Le moindre effort y compte beaucoup, une seule victoire en vaut alors plusieurs, et chaque perle devient une couronne. Quand la saison est venue et que le jour est favorable, vous savez l'empressement des gens de campagne à lever la récolte. Tous les bras sont requis, toutes les heures employées ; on devance l'aurore, et les ombres, en s'abaissant, ne mettent pas fin aux travaux. On est vif, ardent, énergique : chacun semble plusieurs. Vos jours d'épreuve sont la saison propice aux récoltes divines : chaque minute saintement employée est grosse d'inappréciables biens. Hâtez-vous, travaillez, multipliez plus que jamais les actes de vertu.

Faites d'abord des actes de foi. Mon Dieu ! je crois très-fermement que cette souffrance me vient de vous. Je crois que, me venant de vous, elle m'est souverainement bonne. Votre miséricorde est dans cette justice, votre sagesse dans ce contre-temps, votre gloire dans cette abjection, votre doux amour dans cette correction si sévère. Je nommerai donc ce mal une grâce : je dirai que vous me bénissez, que vous m'honorez, que vous me visitez, et puisque vous déclarez bienheureux ceux qui pleurent, j'affirmerai mon bonheur et répandrai mon âme en louanges et en bénédictions.

Faites des actes d'espérance. Seigneur mon Dieu ! vous êtes immuablement fidèle : vous ne permettrez donc jamais que la tentation dépasse mes forces[1]. Il vous plaît de m'abreuver de mes larmes; mais vous m'avez d'avance mesuré ce breuvage[2] : il m'éprouvera pour me guérir, il ne me

1. I Cor. x, 13.

2. Cibabis nos pane lacrymarum et potum dabis nobis in lacrymis in mensurâ. Psalm. LXXIX, 6. — Nous croyons pouvoir prendre ici la liberté de donner à ce texte ce sens restrictif que la Vulgate et les Septante paraissent autoriser et qui a été suivi par plusieurs inter-

troublera pas jusqu'à me tuer. Vous êtes partout et partout le même : où que je sois, j'habite dans votre secours [1] ; cependant, parce que je suis dans la tribulation, vous vous êtes rapproché de moi [2] : si vous êtes près de moi, avec moi et pour moi, ô Dieu ! qui sera contre moi [3] ? Qui peut me nuire et qu'ai-je à craindre ? Ah ! je sais en quelles mains je suis, maître, je n'ai pas peur. J'attends la grâce pour aujourd'hui, le progrès pour demain, la paix pour un jour ou pour l'autre, la récompense enfin pour l'heure marquée par votre bon plaisir. J'espère donc, ô Dieu ! j'espère en vous ; éternellement je ne serai pas déçue dans mon attente [4] ; j'espère en vous, et quand bien même vous me tueriez de votre propre main, j'espérerais encore [5].

Faites des actes d'humilité. Dites : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont l'équité même [6] ». « Je porterai le fardeau de votre colère parce que j'ai péché contre vous [7] ». « Je confesserai mon iniquité et je m'accuserai devant votre face [8] ». Les psaumes, et spécialement ceux de la pénitence, sont remplis de paroles dont vous pouvez user. Dites encore comme le bon larron : « Je suis traité suivant mes mérites ; mais lui, Jésus, quel mal a-t-il fait [9] ? »

Faites des actes de force et de confiance, comme Jésus, dont il est écrit : « Qu'il affermissait son visage pour aller à Jérusalem [10] », c'est-à-dire au supplice et à la mort. Dites : « Allons ; levons-nous, marchons, et, s'il le faut, mourons avec lui [11] ». Posez-vous pour souffrir, comme dit le livre de l'*Imitation* [12] : que votre âme soit comme une

prêtes. Les hébraïsants sont d'accord pour traduire ce passage autrement.

1. Psalm. xc, 1. — 2. Ibid. xxxiii, 19. — 3. Rom. viii, 31.
4. Psalm. xxx, 2. — 5. Job. xiii, 15. — 6. Psalm. cxviii, 72, 137.
7. Mich. vii, 9.
8. Psalm. xxxi, 5. — 9. Luc. xxiii, 41. — 10. Luc. ix, 51.
11. Joann. xi, 16. — 12. Lib. II, cap. xii, n° 10 et 11.

enclume [1]. C'est une règle excellente donnée par la bienheureuse Angèle de Foligno, « de ne chercher d'adoucissement à nos souffrances que lorsqu'elles ont un degré qui peut empêcher le bien de l'âme [2] ».

Entrez dans les sentiments d'une religion très-profonde. Adorez la justice de Dieu, sa sainteté, sa souveraineté, toutes ses perfections, vous souvenant de l'honneur singulier que vos souffrances leur peuvent rendre. Anéantissez-vous devant lui, et livrez-vous comme une victime au glaive qui vous immole. C'est Jésus, je vous l'ai dit, qui est le prêtre de votre sacrifice ; et comme il a été agneau en même temps que pontife, entrez dans les adorables dispositions, dans les états et, pour ainsi parler, dans l'attitude de sa très-sainte âme au regard des droits, des desseins, des vengeances de son Père qui est votre père, et de son Dieu qui est votre Dieu. C'est une source vive de sainte patience. Priez aussi dans vos douleurs. Il n'y a rien contre quoi l'on soit ordinairement plus tenté : c'est le signe que rien n'est plus utile. Mais priez avec plus d'ardeur, d'insistance et de confiance que jamais, comme Jésus dont l'Évangile dit « qu'étant tombé en agonie, il prolongeait sa prière [3] ».

Aimez dans la souffrance. Vous pouvez bien comprendre que l'amour si précieux partout est ici hors de prix. Quel triomphe ! Aimer qui vous châtie ! bénir qui vous afflige ! Rendre grâces à qui vous fait pleurer ; car vous pouvez et devez aller jusque-là : « C'est le propre des chrétiens, dit saint Jérôme, de remercier Dieu dans le malheur [4] ». Faites-le. Dites à Dieu qu'il est bon, et que vos lèvres ne s'emploieront jamais qu'à le louer [5]. Dites-lui, répétez-lui sans

1. Sta firmus ut incus quæ percutitur. S. Ignat. Antioch. ad Polycarp.

2. Sa Vie, chap. XVI. — Trad. des Bolland. — 3. Luc. XXII, 43.

4. Christianorum propria virtus est etiam in his quæ adversa patiuntur gratias agere Creatori. S. Hieron. in cap. V. Epist. S. Pauli ad Ephes. — 5. Psalm. XXXIII, 2.

cesse que votre cœur est tout à lui. Oubliez-vous vous-même et pensez à sa joie : cela vous consolera singulièrement dans vos peines. Il y a un admirable mot du Père de Ravignan dans les derniers jours qu'il passa sur la terre, jours de très-vives souffrances d'abord et bientôt d'agonie. On lui demandait ce qu'il faisait la nuit : « Je prie, répondit-il ; je pense que Notre-Seigneur est bon et qu'il est bien dans le ciel : cela me console d'être mauvais et d'être mal sur la terre [1] ». C'est une parole de saint : usez-en : votre vocation à toutes est d'être saintes.

Que vous dirai-je encore ? Taisez-vous. C'est un grand acte. Regardez la place que le silence tient dans la vie de Jésus, dans sa Passion surtout. Méditez ces mots adorables : « Quant à Jésus, il se taisait [2] ». Se taire, ne pas se plaindre lâchement. Se taire, ne pas raconter sa peine à tout le monde, ni vouloir qu'on s'y intéresse à tout prix. Savourer seul et au dedans ce grand don de Dieu qui est la souffrance. Vous vous tairiez si vous portiez entre vos mains le Saint-Sacrement. Vous y portez la croix quand vous souffrez : en un sens, l'un vaut l'autre. « Je suis resté « muet, disait David ; je n'ai pas ouvert la bouche, ô Dieu, « parce que c'est vous qui faisiez tout [3] ».

Si vous le pouvez, et vous le pourrez souvent avec un peu de zèle, vous le pourrez même toujours d'une certaine façon, rendez service au prochain dans vos peines. Soyez-lui bonnes et secourables. Vous êtes sombres, dites-lui quelque parole de joie ; vous êtes navrées, consolez-le ; vous êtes accablées, aidez-le à marcher. Voyez Jésus dans son

1. Maladie et mort du P. de Ravignan, par le R. P. de Ponlevoy.

2. Matth. XXVI. 63. « La patience dépend beaucoup du silence. Les forces s'échappent avec les paroles. C'est seulement à l'aide de la grâce du silence que les saints portent de si lourdes croix... Le silence est l'atmosphère propre de la croix... Les meilleures croix sont secrètes, et nous pouvons être silencieux sous celles qui ne sont pas secrètes. » P. Faber. Le pied de la Croix. Cinquième douleur.

3. Psalm. XXXVIII, 10.

agonie : il est baigné de larmes et inondé de sang ; trois fois cependant il se lève pour venir trouver ses disciples et leur faire cette grande charité de les reprendre et de les avertir. Du reste, si même vous ne pouvez rendre au prochain aucun service extérieur, comme il arrive dans la maladie, vous pourrez toujours lui faire le bien de l'édifier par votre patience. Souriez-lui, accueillez-le suavement, remerciez-le de ses moindres soins.

Il y a plus : faites-lui l'aumône. Vous êtes si riches quand vous souffrez ! Vos richesses sont vos souffrances mêmes. Soyez-en prodigues. Je vous l'ai dit, le chrétien qui souffre n'est autre que Jésus continuant de souffrir pour le rachat du monde. A l'heure où vous portez la croix, voyez Jésus en vous ; considérez qu'il est votre chef et que vous êtes ses membres : livrez-vous à lui à ce titre, et demeurez à ses usages. Quoi de plus émouvant, de plus décisif et d'abord de plus vrai ? Vous avez eu besoin des douleurs de Jésus : voici qu'il daigne avoir besoin des vôtres ! Les lui refuserez-vous jamais, songeant surtout qu'il a encore tant de pécheurs à convertir, tant d'infidèles à conquérir, tant d'âmes à délivrer du purgatoire, tant d'élus à faire entrer en paradis ? Vous êtes miséricordieusement appelées à l'aider dans cette œuvre, et ce sont justement vos souffrances qui vous mettent en mesure de l'aider. Donnez-les lui, mais largement, mais sans réserve. Quelque chose de vos douleurs demeure votre bien inaliénable ; c'est ce qui constitue votre mérite personnel ; mais ce que ces douleurs peuvent réparer de péchés, les dettes qu'elles peuvent solder, et tant de grâces qu'elles peuvent obtenir, c'est ce que vous pouvez à votre gré ou retenir pour vous ou abandonner à autrui. Tout est licite ici, et vous êtes entièrement libres. Mais quelle prudence en cette matière que de ne se soucier plus d'être prudent, et quelle fortune s'assurent ceux qui ne gardent rien ! Comment donc ne vous pas conseiller de

donner tout à Jésus-Christ, le suppliant d'en appliquer le fruit, soit à telle ou telle âme pour qui vous vous sentez une plus particulière tendresse ou que vous savez être en un plus grand besoin, soit à n'importe quelle âme à qui il lui plaira de transmettre votre largesse.

Enfin, le dernier degré du bien en ceci, c'est d'aimer la souffrance, et, comme dit saint Bernard, « de l'embrasser avec ardeur ». C'est le suprême triomphe de l'esprit sur la chair ; c'est la parfaite imitation de Jésus ; car ici, comme partout, c'est Jésus qui est le modèle. Par une délicatesse d'amour infinie, qui était en même temps une prudence adorable, il a daigné se réduire quelques heures à l'état d'un homme accablé. Sachant que nous aurions tant de maux à souffrir et si peu de courage à les supporter, il a tenu à nous faire voir comment, même en ces durs excès qui font crier miséricorde, le chrétien doit se résigner. Mais ce n'était pas l'état ordinaire de son âme au regard des souffrances qu'il était spontanément venu chercher en ce monde. Il disait : « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et « combien je me sens pressé et dans l'angoisse jusqu'à ce « qu'il s'accomplisse [1] ! » Et quand sonna cette heure, après laquelle il avait soupiré trente-trois ans : « J'ai désiré d'un « grand désir, disait-il, manger cette pâque avec vous [2] ». Ces deux paroles révèlent les dispositions habituelles de son cœur. Il avait faim et soif de la justice ; et la justice, pour lui, c'était sa Passion. Tout ce qu'un fils peut avoir d'ardeur pour laver dans le sang l'injure faite à son père, Jésus l'avait à noyer dans son sang les incroyables offenses faites à Dieu par le genre humain. Et comme ces mêmes souffrances, qui devaient venger Dieu, devaient aussi enfanter la création entière à la grâce, sanctifier Marie dans sa vie, dans sa naissance et dans sa conception, purifier, consacrer,

1. Luc. XII, 50. — 2. Id. XXII, 15.

déifier tous les membres de la sainte Église; comme elles devaient abolir le péché, ruiner la mort, vaincre l'enfer, exterminer Satan et rendre à l'adorable Trinité, avec la liberté de ses conseils, l'inénarrable joie de voir ses créatures béatifiées, rien ne se peut comparer à l'ardeur de souffrir qui dévorait Jésus, sinon l'ardeur de son amour pour Dieu, pour Marie, pour l'Église, et cet amour était sans limites. Soyez sûres que comme la douleur semble un feu et une violence à qui n'est pas brûlé par le feu supérieur et plus vif de l'amour, elle fut à Jésus qui aimait tant une sorte de rafraîchissement et une paix véritable. C'est ce qui, de sa très-sainte âme, passe dans l'âme des saints et éclate dans leur vie, au grand étonnement des hommes. Dès que le premier amour est offensé, l'amour créé n'a plus ici-bas qu'à pleurer, à souffrir et à mourir; mais, quand il voit que ce premier amour devient lui-même un amour créé, afin de pouvoir expier en sa personne les outrages faits à sa personne, il est simple que le besoin de souffrir comme lui, avec lui et pour lui, devienne une fièvre et comme un transport. La sagesse, désormais, c'est d'être fou, et, si l'on ne doit point accuser celui qui n'a jamais été saisi par ce délire, il faut plaindre, du moins, ceux qui ne comprennent pas qu'une âme chrétienne y soit parfois en proie.

Mais vous l'entendez bien, c'est la charité qui explique tout. Non-seulement c'est elle qui justifie cet étrange amour des souffrances et le consacre en nous, mais elle seule le rend vraiment possible. Beaucoup d'âmes buttent là, parce que, égarées par des doctrines soit inexactement exposées, soit surtout mal comprises, elles s'imaginent que la perfection consiste à aimer directement et presque sensiblement la douleur, c'est-à-dire ce qui, par son essence même, est le contraire d'une chose aimable. Se jugeant alors incapables d'une vertu réellement impossible, elles déclarent que l'amour des croix est hors de leur portée, et qu'il n'y a pas

lieu dès lors de faire même le premier pas vers un terme qu'on ne doit pas atteindre. Si la croix n'est que la croix, ces âmes ont raison; l'insuccès est certain et l'entreprise est vaine. La sainte Vierge elle-même n'y aurait point réussi. Mais que la croix s'anime, qu'elle devienne le crucifié, tout aussitôt l'amour a sa raison d'être et sa place : il accourt, il se reconnaît, il trouve à qui se prendre; dès qu'il est là, tout est changé, et, s'il vient à abonder, l'impossible devient facile. Dites-vous donc bien cela, et ne rêvez pas des vertus fantastiques. Si petit ou si grand qu'il soit dans une âme, l'amour de la croix n'y est jamais et n'y peut jamais être que le saint et fervent amour de Jésus mis en croix; allez au fond de ces grands cœurs qui, écrasés par tant de peines, s'écriaient : Encore plus, Seigneur, encore plus [1]! Souffrir et être méprisé [2]! Ou souffrir ou mourir [3]! Souffrir et non mourir [4]! Vous n'y trouverez rien qui ressemble à cette chimère d'une âme simplement passionnée pour souffrir; mais vous y trouverez cette réalité concevable et très-sainte d'une créature intelligente, à qui la grâce révélé Dieu et Jésus-Christ, la sainteté de l'un. la charité de l'autre, le mystère du ciel et le mystère du Calvaire, et qui, émue, vaincue, éperdue, enivrée, a conclu légitimement que le péché une fois entré dans le monde, la paix, la loi, la vie, la joie et la gloire de l'amour ici-bas, c'est la douleur.

Puisez à cette source, et ne prenez pas d'autre voie. Laissez-vous, comme saint Paul, presser et pousser par la sainte charité de Jésus [5]. Laissez ce Maître jeter dans votre cœur quelque étincelle de ce feu qui a dévoré le sien et qu'il souhaite voir brûler sur la terre [6]. Aimez Jésus, aimez-le sincèrement, ardemment, constamment; vous aimerez alors,

1. Saint François Xavier. — 2. Saint Jean de la Croix.
3. Sainte Thérèse.
4. Sainte Madeleine de Pazzi. — 5. II Cor. v, 14. — 6. Luc. XII, 49.

et inévitablement ses états; ses abaissements et ses souffrances auront pour vous mille charmes, et vous vous sentirez affamées de douleurs. Quand la douleur viendra, vous serez contentes; quand elle ne viendra pas, vous la chercherez; quand elle fuira, vous la poursuivrez; vous ne vous séparerez jamais d'elle; elle sera votre compagne le jour et votre compagne encore la nuit. Vous marquerez tout dans votre vie du signe sacré de la croix; vous ferez de toutes vos actions un sacrifice; vous tiendrez la nature serrée entre le mors et l'aiguillon, usant contre elle et de l'un et de l'autre et souvent des deux à la fois. Par justice, par religion, surtout par charité, vous voudrez n'être plus que des victimes. Et en même temps vous dilaterez votre cœur; vous lui défendrez d'écouter ce qui en vous gémira plus bas que lui; vous serez très-joyeuses, selon l'homme intérieur, d'être crucifiées selon l'extérieur; vous vous glorifierez dans le Seigneur, vous chanterez dans le Saint-Esprit, et vous persévérerez ainsi jusqu'à la fin sans défaillance. C'est là la manne cachée, la science des saints, le grand don de Dieu, son règne terrestre; c'est là la liberté parfaite et l'entrée dans la vie éternelle; car, dit admirablement notre Augustin : « Quand l'âme a pris son essor vers Dieu (et c'est l'amour qui le lui fait prendre), merveilleusement libre et supérieure à tous les supplices, elle étend, pour voler, des ailes pleines et magnifiques, et, forte de son chaste amour, elle s'élance vers Dieu qui l'appelle pour l'embrasser [1] ».

O vous toutes à qui je parle, n'ayez pas peur des voies parfaites; ne vous défendez pas les nobles ambitions. Si la foi peut déjà toutes choses, de quoi l'amour n'est-il pas capable? Cet amour est en vous. Votre vocation va toute à le faire grandir dans vos âmes. Qui aimera le Christ comme les épouses

1. Cùm se anima rapit in Deum, super omnem carnificinam libera et admiranda volitabit pennis pulcherrimis et integerrimis, quibus ad Dei complexum amor castus innititur. S. August. De moribus Ecclesiæ.

du Christ? qui le suivra de plus près? qui s'appuiera plus fortement sur lui et avec plus de droits? Demandez donc cette grâce insigne d'aimer la croix; implorez-la, attirez-la, méritez-la. Eussiez-vous travaillé toute votre vie pour l'avoir, et ne vînt-elle féconder que votre dernier quart d'heure, vous seriez plus que payées de vos peines. Mais vous l'aurez plus tôt; vous l'aurez peut-être bientôt : espoir, courage, ardeur, persévérance! Méditez tout ce que nous avons dit; armez-vous contre vous-mêmes de tant de vérités certaines, lumineuses, efficaces; et, si vous voulez tout résumer brièvement, gardez au fond de votre cœur et répétez souvent ces trois mots qui disent l'ordre présent des choses et le programme complet d'une vie parfaitement chrétienne, programme que Dieu n'a point rédigé seul, mais qu'il a souscrit après coup et signé de son sang : la croix ici, la joie là-haut, l'amour partout.

DE L'ABANDON A DIEU

DE L'ABANDON A DIEU.

Dans sa première Épître aux Corinthiens, saint Paul traite longuement de certains dons merveilleux que le Saint-Esprit accordait fréquemment aux fidèles du premier siècle pour autoriser plus divinement la prédication évangélique et hâter l'entrée des nations dans l'Église. La sainte théologie a nommé ces dons *grâces gratuites*, parce qu'ils n'étaient ni la source, ni le signe du mérite de ceux à qui Dieu les conférait. C'étaient des lettres de créance plutôt que de vraies vertus. Ils faisaient l'homme plus puissant sans le rendre plus saint par eux-mêmes; et quoique venant du ciel et pour les intérêts du ciel, ils avaient leur première fin sur la terre. Aussi, bien qu'il les révère et entende qu'on les apprécie, saint Paul demande qu'on vise plus haut. « Ambitionnez des dons meilleurs, dit-il, car « voici que j'ouvre devant vous une voie encore plus ex- « cellente[1] » : et il parle de la charité, déclarant que sans elle la science des langues et l'esprit de prophétie, et la connaissance de tous les mystères, et même cette énergie de foi qui fait opérer des miracles, et tout le reste enfin qui se

1. I Cor. XII, 31.

peut faire ou posséder n'est rien, et ne nous avance décidément à rien.

Nous avons parlé de la charité, reine et maîtresse de toute vertu, fin de la loi[1], but des conseils, lien de la perfection[2], vie de Jésus dans l'âme, substance du règne de Dieu en nous. Nous avons ensuite parlé de la douleur qui, unie à l'amour, lui donne ici-bas sa preuve la plus certaine, sa pureté la plus exquise, son entier déploiement et comme son dernier lustre. J'ose pourtant bien vous dire avec l'apôtre : Élevez votre ambition; poussez plus avant vos désirs; demandez, cherchez, méritez des grâces d'un plus grand prix, car voici que je vous découvre une voie encore plus excellente.

Il y a trois cieux dont parle l'Écriture[3]. Tous trois sont le ciel assurément; cependant le troisième est sans comparaison plus haut que le premier. Et de même dans ce ciel des vertus qui est le divin amour, il y a trois degrés, trois états de l'amour et, pour ainsi parler, trois cieux. Il y a l'amour pur et simple qui aime Dieu par-dessus toutes choses et le prochain pour l'amour de Dieu ; au-dessus il y a l'amour qui souffre et qui aime à souffrir; plus haut enfin, il y a l'amour qui n'aime absolument plus rien, si ce n'est le bon plaisir du bien-aimé, et qui, saintement indifférent à tout le reste, s'abandonne tout entier à Dieu pour souffrir ou pour jouir, pour vivre ou pour mourir, pour être quelque chose ou pour n'être rien. C'est là le ciel des cieux, la région suprême de la grâce, région toute de lumière et de feu, vestibule immédiat de la gloire, son aurore, si vous l'aimez mieux; et c'est de quoi j'ai dû vous dire : Nous sommes au ciel; cependant montons encore, car voici que je donne à vos ardeurs un nouvel aliment, et que j'ouvre devant votre zèle une nouvelle et plus belle carrière.

1. I Tim. I, 5. — 2. Coloss. III, 14. — 3. II Cor. XII, 2.

C'est de ce troisième ciel qu'est parti Jésus-Christ. « Il « s'est dressé comme un géant pour courir dans la voie, dit « le Psalmiste ; et son point de départ, ç'a été le sommet « des cieux[1]. » Vous le voyez, où nous devons finir, il commence. En effet, que dit-il en faisant son entrée en ce monde ? Prenez garde que le premier mot d'un tel être est d'une importance souveraine. Sa nature tout entière s'y devra révéler : il y posera son premier principe, le fondement de tous ses ouvrages et comme la substance de tout son dessein. S'il vient combattre, ce premier mot sera son mot de passe et contiendra son plan de bataille. S'il vient guérir, ce mot déclarera le remède qu'il apporte, et, par opposition, la nature du mal qu'il veut faire disparaître. Que dit donc ce nouveau venu ? Ce n'est pas d'abord à nous qu'il parle. Notre tour arrivera, car c'est aussi pour nous qu'il vient ; mais d'abord il vient pour son Père. C'est ce Père qui est l'objet de toute sa religion et le terme de son sacrifice. Il lui parle donc et il dit : « Me voici, je viens « pour faire votre volonté[2] ». Quoi pourtant ! ne vient-il pas prêcher, travailler, souffrir, mourir, vaincre l'enfer, fonder l'Église, et sauver le monde par sa croix ? Il est vrai, c'est bien là sa tâche. Il le sait : en s'ouvrant, ses yeux ont tout vu, et tout ce que ses yeux ont vu, son cœur l'a immédiatement embrassé. Il veut tout accomplir jusqu'à un iota. Il le veut d'un vouloir plein de sincérité, d'amour et d'efficace ; et quant à lui, nous l'avons dit déjà, tout est consommé aussitôt que proposé. Mais s'il veut tout cela, c'est que telle est l'éternelle volonté de son Père. C'est cette volonté seule qui le touche et le décide. Voyant tout le reste, c'est elle seule pourtant qu'il regarde ; c'est d'elle seule qu'il parle, et d'elle seule qu'il prétend dépendre.

1. Psalm. XVIII, 7.
2. Psalm. XXXIX, 8. — Hebr. X, 7. Vid. Cornel. a Lap. in h. l.

Principe, fin, raison, lumière, appui, demeure, aliment, récompense, cette volonté divine lui est tout. Il s'y pose donc, il s'y réduit, il s'y enferme ; et faisant plus tard tant de choses, des choses si relevées, si inouïes, si surhumaines, il ne fera jamais que cette chose très-simple, en laquelle nos petits enfants sont capables de l'imiter ; il fera la volonté du Père céleste ; il s'y livrera sans réserve et y vivra tout abandonné.

Nous pourrons peut-être vous dire plus tard comment on se maintient à cette hauteur du divin abandon, mais nous ne monterons pas plus haut : c'est vraiment aujourd'hui que nous touchons la cime. Je vous répète souvent d'ouvrir vos âmes très-largement, de vous rendre ardentes à nous écouter et dociles à nous croire. Mais à mesure que, marchant à votre tête, nous allons plus avant dans ce monde des vertus chrétiennes et religieuses, la charité du Christ nous presse plus fortement, et nous sommes obligé de vous presser vous-mêmes davantage. Dilatez donc vos cœurs plus que jamais ; que votre foi en s'avivant, que vos saints désirs en s'embrasant, attirent sur nos pauvres efforts ces chaudes influences de la grâce sans lesquelles tout travail humain est stérile.

Nous voudrions d'abord vous exposer les fondements du saint abandon ; puis vous en faire comprendre la nature, ce qui est à peu près la même chose que vous en expliquer la pratique ; enfin, je souhaiterais vous en indiquer les fruits principaux.

I.

J'appelle fondements du saint abandon les vérités dogmatiques sur lesquelles se fonde pour nous le devoir de nous abandonner à Dieu. J'en trouve deux principales.

La première c'est que la volonté de Dieu est la cause souveraine de tout ce qui arrive en ce monde; vérité vulgaire, grâce à Dieu, car comment remercier assez Jésus-Christ de ce que nous ne pouvons plus traiter d'une vérité religieuse importante, sans parler de ce que tout le monde sait? Mais il y a savoir et savoir.

Une des preuves les plus frappantes du désaccord profond produit dans l'homme par le péché, c'est la distance énorme qui sépare, en chacun de nous, la connaissance spéculative de la conviction pratique. La science d'Adam était pratique. La vérité s'était elle-même posée en lui avec tous ses titres de souveraineté, et dans cette créature vierge, tout allait comme de soi à reconnaître son doux empire. Ce qu'Adam savait de vrai, il l'aimait, et son amour livrant passage à la lumière, elle remplissait ses actes et rendait par là toute la vie humaine lumineuse. Ainsi tout entrait, tout demeurait dans la vérité. Dieu était libre en nous; l'homme était son royaume, l'expression pure de ses pensées, le clair miroir de ses perfections, sa ressemblante image. Heureux temps! bienheureux état! Qui ne comprend qu'Adam déchu ait pleuré durant les neuf siècles qu'il passa sur la terre?

Nous ne sommes plus comme il était, même après que l'Adam nouveau, qui est la vérité, nous a refaits « enfants

« de lumière[1] », en se replaçant lui-même, par la foi, à la cime de notre être moral. La vérité personnellement présente en ceux qui croient, n'y a plus l'empire facile et incontesté du commencement. C'est une reine obligée de tenir le glaive en même temps que le sceptre, parce qu'en fait il lui faut soumettre une grande partie de ce royaume dont la propriété lui est rendue en droit. Quant à elle, elle commande toujours et imprime la direction. Elle le fait par la nécessité de sa nature, elle le fait aussi par bonté pour nous. Mais notre liberté, maintenant blessée, lui oppose le plus souvent je ne sais quelle langueur qui fait que, sous un esprit demeuré fidèle à Dieu et que Dieu emplit de ses clartés, le cœur reste tiède en son adhésion, réservé dans sa soumission, quelquefois même décidément rebelle, et qu'enfin notre activité s'égare, notre conduite se fausse, et notre vie se perd.

Ce mal est très-remarquable à l'égard de cette vérité particulière dont nous parlons, à savoir que tout ce qui se passe ici-bas a dans la volonté de Dieu sa cause première et souveraine. Il n'y a pas un chrétien, il n'y a pas même un homme sensé qui puisse spéculativement élever là contre un seul doute. La raison nous fait assez voir que rien de créé n'existant par soi-même, rien non plus ne saurait agir en dehors de cette cause créatrice; que comme tous les effets particuliers dépendent de causes particulières et partant secondaires, ainsi ces causes ne sont capables de produire leurs effets que par une vertu empruntée de la cause universelle. Si parmi ces causes secondes il y en a qui soient libres, c'est-à-dire s'il y a des agents capables de délibérer avant d'agir et de prendre eux-mêmes leur parti, ils n'ont évidemment cette admirable puissance du choix que parce que la cause première la leur a librement donnée : ils ne

1. Ephes. v, 8.

l'exercent que par son influence et sous son contrôle ; et s'ils résistent à certaines volontés que cette cause principale peut avoir et leur intimer, ils lui restent néanmoins et radicalement soumis, ne tenant que d'elle seule la possibilité même de leur résistance. Que si cette résistance donne nécessairement naissance à un mal, ce mal, comme tel, ne remonte sans doute pas jusqu'à Dieu, et l'on n'y saurait trouver d'autre principe que le libre déréglement d'une volonté à qui Dieu ordonnait de rester dans la règle. Mais outre que Dieu ramène toujours à l'ordre, en punissant, tous ceux qu'il n'a pu d'abord y retenir en commandant ; outre que de ce mal, quel qu'il soit, il fait toujours sortir un bien supérieur, ce mal même que Dieu ne fait pas, qu'il défend qu'on fasse au contraire, et qu'il venge quand on l'a fait, ce mal n'arrive pourtant jamais que moyennent son congé et sous sa surveillance. La raison dit tout cela, et l'esprit, s'il veut rester droit, ne saurait y contrevenir.

Pour le chrétien, cette lumière s'augmente des innombrables affirmations du Saint-Esprit dans l'Écriture ; car il n'y a presque rien que Dieu nous enseigne avec plus d'insistance et nous inculque avec plus de soin. Il est le Seigneur et « il fait toutes choses [1] ». Son libre conseil décide de tout [2] : tout est posé dans sa puissance et comme contenu dans sa main ; si bien que sa volonté est tout à fait irrésistible [3], et que définitivement elle s'accomplit toujours [4]. Il n'y a pas à changer ses pensées, à troubler ses desseins, à faire manquer ou simplement à retarder ses entreprises. Sagesse, prudence, profondeur dans le conseil, habileté et

1. Ego sum Dominus faciens omnia. Isaï. XLIV, 24.
2. Operatur omnia secundùm consilium voluntatis suæ. Ephes. II, 11.
3. In ditione tuâ cuncta sunt posita, et non est qui possit tuæ resistere voluntati, si decrevisti salvare Israël. Esth. XIII, 9.
4. Nemo potest avertere cogitationem ejus, et anima ejus quodcumque voluit, hoc fecit. Job. XXIII, 13.

force dans l'exécution, tout échoue contre lui et s'annule[1]. La vie est sa sujette, la mort son esclave ; il mène au tombeau qui il lui plaît, et en ramène qui bon lui semble[2]. Il y a chez nous des clartés et des ombres, des temps de paix et des temps d'affliction ; il y a des biens, il y a des maux : tout vient de lui, et il n'y a absolument rien où sa volonté ne demeure souveraine maîtresse[3].

Tout chrétien sait cela : il n'en peut pas douter, et n'en doute pas d'ordinaire. Nous rendons aux droits de Dieu une adoration théorique. Mais que cette majestueuse volonté divine vienne à nous en la forme où elle a coutume d'y venir, c'est-à-dire sous le voile d'une volonté créée, ou dans le nuage d'un événement qui se relie à la série des autres événements terrestres, n'est-il pas vrai qu'on s'émeut, qu'on raisonne, qu'on agit comme si tout avait ici-bas son premier et unique principe et ne se rattachait aucunement à Dieu? Où sont ceux qui, étendant les ailes de leur foi, remontent de ces ombres mouvantes à la sereine clarté qui les fait, les meut ou les permet, mais qui toujours les domine et les maintient dans l'ordre ? Où sont ceux dont l'œil est si pur qu'ils voient directement Dieu partout, et qui, dès qu'ils le voient, ne peuvent plus regarder autre chose ; qui, ruinés dans leurs biens, par exemple, désolés dans leur cœur, frappés dans leur chair par une action personnelle de Satan, disent comme Job : « Le Seigneur « m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé : en tout « ceci s'est accompli son bon plaisir ; que le nom du Sei- « gneur soit béni[4] ». Convenez que si derrière tant d'ac-

1. Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. Prov. XXI, 30.

2. Tu es, Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem et deducis ad portas mortis et reducis. Sap. XVI, 13.

3. Ego Dominus et non est alter, formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum, ego Dominus faciens omnia hæc. Isaï. XLV, 7. — 4. Job. I, 21.

cidents de tout genre dont la vie est remplie, nous savions reconnaître cette volonté divine, à tout le moins si auguste, nous ne condamnerions pas nos anges à voir en nous tant d'étonnements peu respectueux, tant de scandales sans fondements, tant de colères injustes, tant de découragements injurieux à Dieu, hélas ! et tant de désespoirs qui parfois risquent de nous perdre. Et c'est ainsi qu'orthodoxes dans nos pensées, nous sommes pratiquement infidèles, ou du moins que notre vie échappe déplorablement à l'empire de la vérité qui est en nous pour la gouverner.

Pourtant voyez ce que Dieu a fait, et comme, pour nous aider à reconnaître sa volonté dans des choses qui contrarient la nôtre, il nous a d'abord obligés à la reconnaitre et à la bénir dans ce qui devait nous paraître de tout point contraire à la sienne. Car enfin, c'est notre foi à tous que Dieu est l'auteur premier de cette passion de Jésus qui ne devait pourtant s'accomplir que moyennant l'exécrable fureur de Satan, la haine des pharisiens, la trahison de Judas, l'injustice des princes des prêtres, la lâcheté de Pilate et la cruauté des bourreaux. C'est l'œuvre de Dieu, cela ; c'est son chef-d'œuvre. Jésus en juge ainsi : « Ce « calice que mon Père me donne, ne le boirai-je donc pas[1] ? « Non comme je veux, mon Père, mais comme tu veux[2] ». Ainsi, c'est chose indubitable ; la volonté de Dieu est là ; cette volonté toute lumineuse est cachée dans cette nuit profonde ; cette volonté invincible est l'âme de cette totale défaite ; cette volonté si juste, si bonne, si aimante, reste reine et maîtresse dans ce châtiment sans mesure et absolument immérité par celui à qui on l'inflige ; enfin cette volonté trois fois sainte est au fond de ce prodige d'iniquité. Nous vivons dans cette foi ; c'est le principe même de nos croyances ; nous n'en douterions pas sans pécher, et

1. Joann. XVIII, 11. — 2. Matth. XXVI, 39.

vraiment nous n'en doutons pas ; et il nous semble ensuite exorbitant, il nous est difficile, nous déclarons parfois impossible de reconnaître cette volonté de Dieu, je ne dis pas dans les maux de la sainte Église ou les calamités publiques, mais dans ces pertes particulières, dans ces humiliations, ces déceptions, ces contre-temps, ces petits maux, ces riens que nous nommons nos croix et qui sont nos épreuves habituelles ! Hélas ! si du moins, par compensation, nous reconnaissions cette volonté bénie dans tant de secours, de grâces et de joies qui se mêlent à notre vie comme la lumière solaire se mêle à l'atmosphère ! Mais c'est même quand ses eaux sont limpides et rafraîchissantes, que le ruisseau nous cache la source, et l'on nous voit d'ordinaire aussi lents à la reconnaissance surnaturelle, que prompts à nous plaindre en suivant la nature.

Nous vous disions donc vrai, « rien ne procède ici-bas par des mouvements de hasard ; mais tout ce qui arrive contre notre volonté » (et même, vous l'avez vu, contre cette volonté divine qui se nomme conditionnelle parce qu'elle laisse faire, tout en défendant), « tout sort et tout dépend de la volonté de Dieu, de la providence de Dieu, de l'ordre qu'il a posé, du consentement qu'il donne et des lois qu'il a établies. » Ainsi parle saint Augustin [1].

Mais de plus, et c'est la seconde vérité sur laquelle se fonde pour toute créature le devoir du saint abandon, cette volonté de Dieu si irrésistible et si souveraine, elle est bonne, bonne en elle-même, bienfaisante pour nous, bonne comme le bon Dieu, et je dirai, forcément bienfaisante. Car s'il est vrai que Dieu ne saurait être contraint à vouloir quoi que ce soit hors de lui, cependant, dès qu'il

1. In nostrâ vitâ nihil temerariis motibus agitur... Quidquid accidit contrà voluntatem nostram, noveris non accidere nisi de voluntate Dei, de providentiâ ipsius, de ordine ipsius, de nutû ipsius, de legibus ipsius. Enarrat. in Ps. CXLVIII, 12.

veut librement une chose, il est nécessairement bon qu'il la veuille, il fait acte de bonté en la voulant, et il veut indispensablement qu'elle soit bonne.

Autant qu'on peut comprendre ce qu'est la volonté en Dieu, il en faut dire que c'est précisément l'élan naturel de son être vers ce qui est bon et bien [1]. Ce bien, qui est l'objet propre de sa volonté, n'est évidemment pas d'abord hors de lui-même. Dieu est son unique fin, parce qu'il est son unique principe : aussi, peut-on dire également qu'il s'élance et qu'il est immobile. Il s'élance, car il aime immensément, et il veut irrésistiblement ce qu'il aime ; et en même temps il est immobile, car ce qu'il aime et veut ainsi, il le trouve en lui-même et le possède éternellement. C'est l'activité de l'amour dans la quiétude du bonheur ; c'est la vie et la joie absolues.

Or, pour daigner vouloir quelque chose hors de Dieu, la divine volonté ne change pas de nature. Tout ce qu'elle veut de créé, d'accidentel, d'extérieur, elle le veut naturellement pour ce bien sans mesure et ce bonheur sans nom qui est Dieu même. Il faut que tout parte de lui et que tout y revienne, et que dans ce mouvement, qui est la vie temporelle des choses, tout regarde cette fin et y demeure coordonné. Appelez cette volonté commandement, conseil, inspiration, opération, prohibition, permission, punition, c'est toujours cette même force divine allant au bien absolu et y poussant toutes choses, chacune selon son mode, en sa mesure et à son rang. Saint Paul exprimait ce dogme en énonçant cette loi : « La volonté de Dieu, c'est votre sanctification [2] ». Cela est vrai au regard de toutes les créatures, spécialement au regard de celles qui sont intelligentes et raisonnables ; Dieu veut, et veut exclusivement leur sanctification, c'est-

1. S. Thom. Summ. 1a pars. Quæst. XIX, art. 1 et 2.
2. Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra. I Thess. IV, 3.

à-dire leur conformité parfaite à ses conceptions, leur vérité par conséquent, leur vie, leur liberté, leur gloire, leur joie, leur permanence, enfin tout ce qui, à force de les lui rendre semblables, permet qu'il se les unisse et les consomme en lui. Et ce qu'il veut uniquement, il y travaille incessamment. Il n'y a pas une seconde où, sur un point quelconque de l'univers créé, on puisse surprendre Dieu s'occupant à autre chose. O cieux! si tout d'un coup cette volonté divine était partout maîtresse! Si l'obéissance répondait au droit et l'amour à l'amour, regardez ce que serait le monde! Il me semble voir les écluses lâchées à la miséricorde, l'Esprit-Saint, qui est la joie de Dieu, s'échapper comme un torrent du sein tout grand ouvert de la divinité, et inonder la terre comme un déluge. Au fait, la terre serait devenue le ciel.

Mais peut-être que, voyant sans trop de peine une bonté excellente dans la volonté naturelle de Dieu, et même dans sa volonté générale, vous ne découvrez point la bonté dans ces vouloirs particuliers qui vous atteignent directement, qui donnent incessamment la forme à votre vie, et parfois vous violentent pour l'épurer, l'embellir et finalement la déifier.

Dieu ne se dément point; et vraiment si adorables, si aimables, si ineffablement saintes et bonnes sont toutes ces volontés de détail, que les recevoir à genoux ne serait qu'une justice. Comprenez en effet que, comme la séve de l'arbre passe dans chaque fruit qu'il pousse et s'y résume, de même il n'y a pas une seule des perfections de Dieu qui ne passe, pour ainsi parler, dans chacune des volontés qu'il intime ou qu'il exécute : sa souveraineté, sa sagesse, sa justice, sa miséricorde, sa sainteté, son amour. Une volonté quelconque de Dieu, c'est comme une vertu s'échappant de son essence, un parfum que sa nature exhale, un rayon qui, sans se détacher du foyer, porte jusqu'à nous sa lumière et

aussi sa chaleur. Que vous dirai-je? chacune d'elles sort du Père comme de son principe; elle procède spontanément de cet abîme infini d'être, de cet inépuisable trésor de vie, de cet océan de tout bien que nos docteurs appellent la source de la divinité. Elle en reçoit cette majesté du droit qui impose et cette force de la loi qui oblige [1]. Issue du Père, elle passe par le Fils qui lui donne la forme, la mesure, le nombre; qui lui imprime un caractère inimitable de sagesse, de justice et de discrétion; qui l'énonce dans sa formule, qui la rend claire et définie pour ceux à qui elle est intimée; qui l'ajuste à sa fin, et lui assigne son rang et sa fonction dans cet immense concert des volontés divines dont l'ensemble des choses est l'expression [2]. Enfin, elle reçoit l'empreinte du Saint-Esprit qui y met la bonté, la suavité, la fécondité, la constance; qui la rend pacifiante, capable de dilater le cœur et de gagner la liberté; qui y influe la grâce, au point qu'étant une loi ou un acte quelconque de pouvoir, elle se revêt d'attraits qui la rendent charmante, et donne à ceux à qui elle s'impose une force secrète pour l'aimer et pour l'accomplir. Il y met la joie; il fait qu'elle unit à Dieu ceux qui s'unissent à elle, et qu'elle tend à unir tous les hommes entre eux [3].

1. Ex ipso omnia. Rom. XI, 36.

2. Per ipsum omnia. Ibid.

3. In ipso omnia. Ibid. — Chacun sait que les opérations de Dieu n'ont qu'un principe unique, à savoir la nature divine à qui il appartient de faire comme de penser et de vouloir. Mais nous parlons ici de ce qui, dans cette opération, transcendante à tous égards, peut et doit être approprié à chacune des divines personnes à raison même de ce qu'elle a de propre. C'est dans le même sens que saint Bernard écrivait : « Interlucet hîc mihi mira quædam ac divisa individuæ Trinitatis operatio, si quo modo tamen ab homine sedente in tenebris ineffabilis illa possit capi cooperantium sibi personarum divisio. In primo scilicet gradu (humilitatis) Filius, in secundo Spiritus sanctus, in tertio Pater operari mihi videtur... Filius facit discipulos, Paraclitus consolatur amicos, Pater exaltat filios. Quia verò non solùm Filius sed et Pater et Spiritus sanctus veraciter veritas appellatur, constat quod una eademque veritas, servatâ proprietate personarum in tribus

Autre chose. Entre la Trinité divine et nous, il y a une hiérarchie immense. Cette volonté, née dans la splendeur incréée, traverse toutes les splendeurs créées dont cette hiérarchie se compose. Avant tout, Jésus la reçoit. Il est le médiateur obligé entre Dieu et les hommes, le chef suprême de la création, le prêtre universel. Comme il transmet au Père l'obéissance des fils, il transmet d'abord aux enfants les volontés du Père ; et avant même de les transmettre, tenez pour certain qu'il les adore. J'oserai dire qu'il les accomplit ; car, outre qu'ayant vécu ici-bas pour tous ses membres, il a accompli en principe, et comme en substance, toutes les volontés de Dieu qui, dans la succession des âges, devaient les regarder personnellement, on entrevoit que, même à présent, il n'y en a pas une seule qu'il n'accomplisse d'une manière transcendante et céleste, par l'acquiescement parfait qu'il y donne au nom même de ce membre qui peut-être n'y acquiescera pas, mais qui, s'il y acquiesce, ne le fera jamais que par le mouvement de son chef et sous son influence. Puis, ce que fait Jésus, nul doute que Marie ne le fasse ; s'il est médiateur, elle est médiatrice ; leur vie là-haut n'est pas seulement semblable, elle est une. Et quant aux anges et aux bienheureux, outre que les anges gardiens ne paraissent pas pouvoir ignorer les volontés particulières de Dieu touchant ceux qu'ils conduisent, tout persuade que les anges et les saints de toutes les hiérarchies connaissent aussi ces volontés, au moins d'une manière générale et éminente, et par exemple, dans leurs principes, leurs fins et leurs rapports avec l'ensemble des conceptions divines. Car il n'y a rien de si particulier dans les desseins de Dieu qui ne se rattache au plan universel, et n'aille à l'accomplissement du grand mystère du Christ, qui est la

gradibus operatur. Primò scilicet instruit ut magister ; secundò consolatur ut amicus, tertiò adstringit ut filios Pater. De grad. humilit. c. VII. — Cfr. Summ. 1a pars. Q. XLV, art. 6 et 7.

consommation des choses en Dieu. Toutes les pensées de Dieu sont harmoniques, toutes sont catholiques. A ce titre, il faut convenir qu'elles regardent le ciel tout entier : et non-seulement, comme telles, le ciel tout entier les reconnaît, mais toutes les charités le pressent d'y concourir par sa prière et d'y appliquer son action. Or, qui ne devine qu'en voyant, pour ainsi dire, passer ces volontés sacrées, que Dieu nous déclare ensuite ici-bas sous des formes plus ou moins terrestres, ces pieuses foules les saluent, les acclament, les honorent par toutes sortes d'admirations, de bénédictions et de louanges ; d'abord pour leur rendre le culte dû à leur excellence ; souvent aussi pour les féliciter de ce qu'elles vont être obéies ici-bas, et s'y épanouir au profit du monde ; d'autres fois, hélas ! pour les venger, par avance, de ce qu'elles seront repoussées, et, à certains égards, entravées dans leur efficace ? O Dieu, y pensons-nous ? Cette volonté de Dieu qui me veut malade aujourd'hui, qui me veut contredit, humilié, oublié, qui dispose pour moi cette rencontre, qui m'amène cette difficulté, qui me fait heurter contre cette pierre et me livre à cette tentation, c'est là son origine et son histoire ! Née de Dieu comme en naît Jésus, et vraiment en même temps que Jésus, puisque en Dieu tout est éternel, elle est un fruit dont la divinité elle-même est l'essence. Si je mange ce fruit, je serai déifié ; car si Jésus, Dieu par naissance, a mérité que sa divinité, voilée et retenue pour un temps, éclatât dans son corps, et inondât ensuite son Église, c'est que, durant tous les jours de sa vie militante, il n'a fait que se nourrir des volontés de son Père [1]. Mais, de plus, ce fruit déifiant, ce vouloir de Dieu qui me conserve, il m'arrive tout chargé et comme imprégné de l'obéissance filiale de mon Sauveur et de ma

1. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. Joann. IV, 34.

douce Mère, de la religion des bons anges et de l'adoration des saints. C'est revêtu de cette splendeur et embaumé de ces parfums, qu'il se propose à moi dans le secret de mon âme, avec douceur, avec réserve, avec humilité, l'Écriture dit « avec respect[1] », attendant de ma liberté qu'elle daigne faire écho à cette harmonie universelle dans laquelle il est descendu.

Oh ! oui, les volontés de Dieu sont bonnes, bonnes dans leur source, bonnes dans leur fin, bonnes sous toutes les formes, bonnes sans mélange de mal, bonnes en tout et à tous et toujours.

Il s'agit de s'y abandonner, et c'est ce que nous allons tâcher de vous apprendre à faire.

II.

Nous parlons d'abandon, nous ne parlons plus d'obéissance. L'obéissance, qui est une soumission de la liberté créée à la volonté de Dieu, a bien une parenté étroite avec la douce pratique qui nous occupe ; cependant, à regarder les choses dans leur fond, il convient de l'en distinguer. C'est assez pour cela que l'obéissance se rattache à la vertu cardinale de justice, tandis que l'abandon se relie à la vertu théologale de charité. Nous ne disons pas non plus résignation, quoique la résignation regarde naturellement la volonté divine, et ne la regarde que pour y céder. Mais elle ne livre pour ainsi dire à Dieu qu'une volonté vaincue, une volonté, par conséquent, qui ne s'est pas rendue tout

1. Cum magnâ reverentiâ disponis nos. Sap. XII, 18.

d'abord, et qui ne cède qu'en se surmontant. L'abandon va beaucoup plus loin. Le terme d'acceptation ne serait pas non plus le mot propre. La volonté de l'homme acceptant celle de Dieu, semble, si régulièrement et si humblement qu'elle le fasse, se poser vis-à-vis de Dieu comme partie contractante, et ne se subordonner à lui qu'après avoir bien constaté ses droits. Cela ne nous mène pas où nous voulons aller. L'acquiescement nous y mènerait presque. C'est un doux mot, plein d'onction, de lumière et de grâce. L'Écriture l'emploie : « L'amour « fidèle acquiesce à Dieu, » dit-elle [1]. Toutefois, n'entrevoit-on pas qu'un tel acte implique encore une légère discussion intérieure, après laquelle la volonté, d'abord émue en face du saint vouloir de Dieu, s'apaise ensuite et se laisse faire? Nous avions le mot de conformité. Il est très-convenable; on peut dire qu'il est consacré. Rodriguez a composé, sous ce titre, un excellent traité dans son livre si recommandable *de la Perfection chrétienne*. Cependant ce mot dit plus un état qu'un acte, et l'état qu'il exprime semble préalablement supposer une sorte d'ajustement assez laborieux. On éveille en le prononçant l'idée d'un modèle qu'on a regardé, admiré, et qu'on s'est ensuite efforcé d'imiter. Et là même où la conformité se produit sans travail, si elle est incontestablement quelque chose de très-bon, de très-heureux et d'infiniment respectable, elle demeure néanmoins quelque chose d'assez froid. La conformité d'esprit et d'humeur est précieuse entre gens qui s'aiment : l'amitié, l'amour même y trouvent leur compte et s'y appuient; mais qui ne sent que si l'amour était forcé d'en rester là, il serait prisonnier, il gémirait, et qu'enfin il faut qu'il passe outre? Aurions-nous mieux parlé en nous servant du mot d'indifférence, qui est aussi un mot très-exact et très-

1. Fideles in dilectione acquiescent illi. Sap. III, 9.

employé[1] ? Il exprime en effet l'état d'une âme qui rend à la volonté de Dieu l'entier hommage dont nous voulons parler ; mais il dit surtout cet état au regard de ce que cette âme n'aime plus, au moins d'une affection dominante, et dont par là même elle est dégagée. C'est un mot négatif. L'amour en use, mais comme d'un marchepied, car rien n'est définitivement positif comme l'amour.

Le mot propre ici, c'était donc l'abandon. L'acte doux, plein, vivant, ineffable qu'il signifie, n'est-il pas en effet l'inclination la plus naturelle, le besoin le plus intérieur, et par là même le plus impérieux, enfin l'acte suprême, l'acte décisif de l'amour ? S'abandonner, c'est plus que se donner. Jésus s'est donné dans l'Incarnation ; il s'est abandonné dans sa Passion ; il reste abandonné dans l'Eucharistie. Aussi la croix et l'autel, qui, dans leur dernier fond, ne sont que deux aspects d'une même chose, la croix, dis-je, et l'autel sont le dernier mot de l'amour de Jésus.

S'abandonner, c'est se renoncer, se quitter, s'aliéner, se perdre, et tout ensemble se livrer sans mesure, sans réserve, et presque sans regard, à celui qui doit posséder. S'abandonner, c'est s'écouler. Vous savez ce que dit l'Épouse des Cantiques : « Mon âme s'est liquéfiée, dès que mon bien-« aimé a parlé[2] ». Ce qui est liquide n'a plus de forme par soi-même. La forme d'une liqueur, c'est le vase qui la contient : mettez-la dans dix vases différents, elle y prend dix formes différentes, et elle les prend dès qu'elle y est versée. Telle est l'âme qui s'abandonne : elle fond en eau sous la parole de Dieu; non la parole qui tonne, non pas même la parole qui commande, mais la parole du simple désir et de la moindre préférence. Saint François de Sales dit qu'elle trépasse : heureux et saint trépas ! « Nous disons

1. C'est le grand mot des Exercices de saint Ignace. — 2. Cant. v, 6.

des morts qu'ils sont trépassés, écrit-il, signifiant que la mort n'est que le passage d'une vie à une autre, et que mourir n'est autre chose qu'outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle. Certes, notre volonté ne peut pas mourir, non plus que notre esprit. Mais elle outrepasse quelquefois les limites de sa vie ordinaire, pour vivre toute en la volonté de Dieu. C'est lorsqu'elle ne sait, ni ne veut rien vouloir, ains s'abandonne totalement au bon plaisir de la divine Providence, se meslant et détrempant tellement avec ce bon plaisir, qu'elle ne paraît plus, mais est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu où elle vit, non pas elle, mais la volonté de Dieu en elle [1] ».

L'abandon est donc la pâque de l'âme ; son immolation d'un côté, mais sa consommation divine de l'autre. Car, prenez-y bien garde, c'est Dieu seul qui est l'objet direct de cet acte excellent. Il importe extrêmement ici de se mettre au vrai point de vue, car de là peut dépendre tout le succès de l'entreprise. Nous l'avons dit, tout ce que Dieu veut est bon par cela seul qu'il le veut : et quant à celles de ses volontés que nous nommons particulières, parce qu'elles sont déterminées à ceci ou à cela, elles ne se peuvent pas plus séparer de sa volonté générale, que celle-ci de l'essence divine ; et tout cela, c'est la bonté même. Toutefois ce n'est pas précisément aux choses voulues de Dieu qu'il faut s'abandonner d'abord, ni même, j'oserai le dire, aux volontés spéciales de Dieu. Ces choses peuvent être amères ; ces volontés peuvent sembler dures ; mais Dieu, notre bon Dieu, n'est ni dur ni amer : c'est en lui qu'il faut s'écouler, trépasser et se perdre ; c'est à lui, et à lui seul, qu'il s'agit de s'abandonner. Cela fait, on pourra beaucoup plus aisément rester livré à ses divers vouloirs, et à tout ce qui en sort pour nous d'extérieur et de pratique. L'enfant qui s'abandonne

1. Traité de l'amour de Dieu. Liv. IX, chap. 9.

aux bras de sa mère, se livre par là même à tous les mouvements que sa mère trouvera bon qu'il fasse avec elle : ces mouvements, s'il les prévoyait, pourraient bien l'effrayer ; sa mère ne lui fait jamais peur.

Voyez donc Dieu tout seul, et tout le reste à travers lui. Dites-vous-le bien, c'est à Dieu même que vous avez affaire. Les yeux de la sagesse éternelle, les bras de la toute puissance, les mains de la fidélité, le sein de l'amour, c'est à quoi très-immédiatement l'abandon livre une âme. Est-ce fait pour épouvanter ?

Sans doute on appartient par là à des droits tout à fait extrêmes, et l'on court, au sens humain, des aventures étranges. La souveraineté de ce maître est sans bornes : sans violer aucune loi, il pourrait nous anéantir. Sa justice aurait mille raisons de nous traiter avec rigueur. Il serait libre de nous lancer dans des desseins extraordinaires et de nous demander des sacrifices exorbitants. Quelles que soient d'ailleurs ses voies, elles surpassent nos conceptions. Il commence par réduire à rien ceux qu'il charge de quelque tâche; la mort est la route ordinaire par laquelle il mène à la vie; nul ne comprend par où il passe, ni pourquoi il y passe. Et qu'on ne dise pas qu'il a tous ces droits sur ceux même qui ne s'abandonnent point à lui : il est vrai qu'il les a, il n'est pas toujours vrai qu'il les exerce. Il importe beaucoup qu'on le sache ; car à voir la facilité un peu présomptueuse avec laquelle plusieurs se livrent aux droits de Dieu , et s'offrent à lui comme victimes, on devine qu'ils ne soupçonnent pas à quel point celui à qui ils se livrent a coutume de prendre ces choses au sérieux. Il y a une quantité de droits que Dieu n'exerce pas sur nous avant le congé que notre liberté lui en donne. Heureux cent fois celui qui livre tout ; mais qu'il compte sur de grands travaux et sur des immolations singulières. Ce n'est jamais peu de chose pour une créature que

d'être tout à fait dans les mains du Dieu vivant. Cependant l'insondable abîme de ses droits attire bien plus qu'il ne repousse les âmes qui le connaissent ; et la foi en sait sur lui beaucoup plus qu'il n'en faut pour rendre aux vrais croyants la défiance impossible, à force de la leur montrer absurde.

La vérité est donc qu'on se livre absolument à tout en se livrant à Dieu, car il est cause universelle et dispose de tout en souverain ; et c'est aussi tout entier qu'on se livre, parce que ses droits sur la créature ne sont pas limités. Le mérite propre de l'abandon, c'est justement de les confesser tous, et d'y satisfaire d'un seul coup. Bossuet se place seul en face de Dieu, « dans ce grand silence où tout cesse, où tout se tait », dit-il ; et là, méditant en lui-même, selon la grande manière de saint Augustin, son maître inimitable, il cherche « quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un ; un acte qui renferme toutes choses dans son unité ; qui, d'un côté, renferme tout ce qui est dans l'homme, et, d'un autre côté, réponde à tout ce qui est en Dieu. » Il le trouve ; c'est l'abandon [1].

En effet, regardez l'état, suivez l'histoire d'une âme abandonnée, et voyez s'il y a rien en Dieu qu'elle n'honore, et s'il y a rien en elle qui n'honore Dieu.

Dieu a conçu l'idée de cette vie. Il sait la fin particulière que cette créature doit avoir, la beauté propre dont elle doit être ornée, le rang qu'elle doit un jour occuper dans la gloire ; il sait quel sens elle a, quel mot elle est, dans ce discours merveilleux qui est le monde proféré par son Verbe. Pour parvenir au terme qui lui est destiné et devenir elle-même parfaite, il sait quels chemins elle doit suivre, quelles épreuves traverser, quelles modifications subir. Cette myriade d'événements dont sa Providence tient le fil, et dont

1. Discours sur l'acte d'abandon à Dieu. Tom. X. Edit. de Vers.

sera formée la trame de cette vie, elle va toute à la fin voulue. Du côté de Dieu qui en dispose, tout y est lumière, sagesse, bonté, grâce, amour et salut. Pour l'âme, il n'y a qu'à croire, qu'à espérer, et à se laisser faire. Elle le sait. Où elle en est de sa route, quand cette lumière la frappe et la persuade, elle s'agenouille pour adorer. Si elle est complétement éclairée et sage, elle entre dans l'esprit de Jésus, présent et vivant en elle, et unie à Jésus, elle s'abandonne comme lui et avec lui à tous les droits de Dieu leur commun Père, à tous ses desseins, à tous ses bons plaisirs, enfin à Dieu qui devient plus que jamais par là son Dieu et son Seigneur. Elle lui est comme vendue, et reste à sa merci pour toujours. Cet acte radical une fois fait, elle le renouvelle souvent : sa religion, son amour, et le sentiment qu'elle a de sa faiblesse, l'y poussent de concert. Alors, et par la vertu même de ces actes réitérés, elle est de plus en plus à Dieu un vrai royaume, une vigne choisie, un jardin de délices, une demeure habitée et très-chère. Elle devient un monde de vertus, et le mérite sort d'elle comme le ruisseau de sa source.

Cette âme est pauvre, chaste, obéissante; elle est humble, douce, patiente, et vraiment juste. Elle mène la vie de foi, elle espère comme elle respire, elle aime sans interruption. Chaque volonté divine, quelle qu'elle soit, la trouve libre et s'empare d'elle comme d'un terrain qui n'est à personne. Tout lui semble également bon. N'être rien, être beaucoup, être peu; commander, obéir, obéir à l'un ou à l'autre; être humiliée, être oubliée; manquer ou être pourvue, avoir de longs loisirs ou être chargée de travail; être seule ou en compagnie, et en telle compagnie qu'on veut; voir un long chemin devant soi, ou ne voir de la route que ce qu'il faut pour poser le pied ; être consolée ou être sèche, et être tentée dans cette sécheresse; être bien portante ou malade, ou maladive et forcée de languir des années; être

impuissante, et devenir une charge pour la communauté qu'on était venu servir; vivre longtemps, mourir bientôt, mourir sur l'heure, tout lui plaît. Elle veut tout parce qu'elle ne veut rien ; et elle ne veut rien parce qu'elle veut tout. Elle n'a pas le même goût à toutes choses : c'est impossible, et rien ne serait plus chimérique que de vouloir y arriver. Elle sent, elle souffre en sa nature. Le sens humain trouve, à bon droit, que c'est là une vie de martyre ; il le lui crie souvent. Le sens chrétien répond d'abord : Tant mieux ; il ajoute que c'est aussi une vie de confesseur et de vierge, et c'est ce dont cette âme est ravie : autant de titres de sainteté ici-bas, autant là-haut de diamants à sa couronne. N'écoutant donc pas ce qu'elle sent, et faisant bon marché de sa peine, elle est prête à tout, et livrée à tout par avance. Si d'autres ont plus de grâce et apparemment plus de vertu, elle n'a garde d'en être jalouse; elle s'en réjouit plutôt pour Dieu et pour la sainte Église, et le degré de gloire où elle aspire, est justement celui auquel Dieu l'a destinée. Ses misères, ses imperfections la laissent sereine et presque joyeuse. Les fautes qu'elle a commises, quoiqu'elle les déteste en elles-mêmes, elle accepte de les avoir commises, et se trouve très-contente de relever ainsi, par des ombres plus ou moins épaisses, la splendeur de la grâce, et cette divine miséricorde dont rien ne parvient à la faire douter.

Et ce n'est pas seulement sa volonté qui est toute livrée, je vous l'ai dit, c'est son esprit, c'est vraiment tout son être. Pour se prouver à elle même que Dieu veut quelque chose, elle n'exige point des démonstrations longues et régulières. Elle en juge tout simplement, à la bonne foi du sens chrétien, et, autant qu'elle le peut, par l'avis de ses supérieurs. Pour tous les événements de providence, rien n'est plus clair : réserve faite de la différence entre ce que Dieu permet, et qui peut être mal en soi, et ce qu'il fait réellement, et qui

est toujours bon, elle accepte ce qui arrive et s'y soumet d'un cœur paisible. Pour tout ce qui est commandé et réglé, c'est la même chose; et là où il s'agit des vues et des impulsions secrètes de la grâce, elle va droit et avec confiance, sous le contrôle de la direction. Elle comprend qu'en ceci il n'est ni requis, ni possible de parvenir, avant d'agir, à l'évidence mathématique : elle n'attend pas de la terre les pures splendeurs du ciel; elle préfère de beaucoup ces clartés mêlées d'ombres, ces demi-jours de la foi qui, en lui laissant un sentiment plus bas et, partant, plus vrai d'elle-même, lui fournissent l'occasion d'une confiance en Dieu plus aveugle et d'un abandon plus parfait. Elle est du reste très-persuadée que Dieu peut la mener droit au but, même alors qu'elle a le soupçon de marcher de travers. Aussi elle a peu de retours sur elle-même : à quoi bon? On ne la voit jamais volontairement inquiète; à peine si on peut dire qu'elle est prévoyante. Dieu est son œil et sa prudence. Le lendemain pour elle, c'est uniquement, comme aujourd'hui, le bon plaisir du Père céleste. Elle ne cherche pas à en savoir plus long : que ferait-elle de plus? On ne vit pas deux jours en un seul. Avant que le soleil du bon plaisir divin illumine les choses, on ne s'aperçoit pas qu'elle les désire formellement. Tout ce que cette lumière sacrée n'éclaire point reste ténèbres pour son esprit, et néant pour sa volonté. Elle s'applique à ne toucher rien de créé qui ne soit, comme dit son Jésus, *remonté jusqu'au Père céleste*[1], c'est-à-dire déifié par une vue de foi, et consacré pour elle par la sainte volonté de ce Père. Mais dès qu'une chose lui paraît ainsi divinement éclairée et consacrée, elle s'y porte avec zèle et s'y attache avec passion : car l'amour est le fond de son état, et le

1. Noli me tangere, nondùm enim ascendi ad Patrem meum. Joann. xx, 17.

secret de son apparente indifférence ; et c'est précisément parce que la vie, retirée de tout le reste, est toute concentrée là, qu'elle y est si intense. Chaque volonté de Dieu qui la touche émeut donc jusqu'aux entrailles cette âme qu'on dirait froide. Comme un enfant endormi que sa mère ne peut réveiller sans qu'il lui tende les bras, elle sourit à chaque vouloir divin, et l'embrasse avec une pieuse tendresse. Sa docilité est active et son indifférence amoureuse. Elle n'est à Dieu qu'un *oui* vivant. Chaque soupir qu'elle pousse et chaque pas qu'elle fait est un *amen* brûlant qui va se joindre à l'*amen* céleste et s'y accorde.

Dirai-je le dernier nom de ce bienheureux et sublime état ? C'est la vie des enfants de Dieu, c'est la sainte enfance spirituelle. Oh ! que cela est parfait ! plus parfait, je vous l'ai déjà dit, que l'amour des souffrances, car rien n'immole tant l'homme que d'être sincèrement et paisiblement petit. L'orgueil est le premier des péchés capitaux : c'est le fond de toute concupiscence et l'essence du venin que l'ancien serpent a coulé dans le monde. L'esprit d'enfance le tue bien plus sûrement que l'esprit de pénitence. L'homme se retrouve aisément quand il lutte avec la douleur ; il peut s'y croire grand et s'y admirer lui-même ; s'il est vraiment enfant, l'amour-propre est désespéré. L'âpre rocher du calvaire offre encore quelque pâture à la vanité ; si dépouillé qu'il soit, c'est une montagne ; à la crèche, tout le vieil homme meurt forcément d'inanition. Or, pressez ce béni mystère de Bethléem, pressez ce fruit de la sainte enfance, vous n'en ferez jamais sortir que l'abandon. Un enfant se livre sans défense et s'abandonne sans résistance. Que sait-il ? Que peut-il ? Que comprend-il ? Que prétend-il savoir, et comprendre, et pouvoir ? C'est un être dont on est absolument maître. Aussi avec quelles précautions on le traite, et quelles caresses on lui fait ! Traite-t-on jamais ainsi ceux qui se conduisent eux-mêmes ?

L'enfance, l'abandon par là même, c'est la grâce propre du christianisme. Notre esprit, saint Paul le déclare, l'esprit tout divin qui est en nous, c'est un *esprit de fils*. Il nous vient par Jésus; il est l'esprit même de Jésus, fils aîné, fils unique; et c'est « dans cet esprit que nous crions à « Dieu : *Père! Père!* [1] » C'est dès lors un esprit d'enfant : car du moment que c'est Dieu qui est notre Père, quels sont vis-à-vis de lui notre âge, notre taille et notre attitude? Quand nous serions saint Pierre, ou saint Paul, ou saint Jean-Baptiste, ou saint Joseph, ou saint Michel Archange, ou qui que ce soit des géants de la sainteté, quand nous serions Marie elle-même, serions-nous jamais grands devant Dieu? Est-ce qu'en face de l'éternité, la créature a jamais plus d'un jour? Est-ce qu'en face de l'immensité, elle occupe jamais plus d'un point? Eh! quoi, Jésus, notre Seigneur, Jésus, Fils éternel de Dieu et vrai Dieu comme son Père, Jésus, selon son humanité, n'a jamais été qu'un enfant. Même à nos yeux, c'est le premier état où il ait voulu paraître; mais pour son Père, mais aux yeux de la Divinité, de sa propre divinité, il n'a jamais cessé et ne cessera jamais d'être un petit enfant. Elle mène tout, cette humanité; les séraphins lui baisent les pieds, et le monde entier la salue à bon droit comme sa maîtresse et sa souveraine : les rois sont ses sujets, les peuples, sa propriété, les anges, ses messagers, les prêtres, ses ministres; tout part de son trône et y aboutit; tout ce qui est bon est dans ses mains, tout ce qui est méchant est sous ses pieds; elle est reine comme Dieu même est roi; et cependant, je vous le dis. elle n'est définitivement qu'un enfant, un enfant d'un jour et d'une heure, n'ayant d'elle-même et toute seule, ni pensée, ni parole, ni mouvement, ni vie; un petit enfant caché dans le sein, allaité aux mamelles, porté sur les bras, livré aux

1. Rom. VIII, 15.

droits, aux volontés, aux bons plaisirs, aux usages, aux sourires ineffables, aux caresses sans pareil, à l'amour infini de la Divinité qui est son père et sa mère.

C'est ce qu'imite l'âme abandonnée. Et que vous dire à présent des fruits que cet abandon procure? Je les ai presque indiqués, et vous les devinez sans peine. Pourtant j'en dirai trois qui sont aussi certains qu'inappréciables: la liberté, la paix, la joie. Je n'ai pas à vous prouver que ces biens-là sont inappréciables.

III.

D'abord la liberté. Y a-t-il rien de meilleur et qu'on rêve davantage? C'est le premier des biens que Jésus est venu apporter ici-bas. « La vérité vous délivrera », nous dit-il[1]. « Si vous êtes fils et vrais enfants du Père, vous serez « vraiment libres[2] ». Or, cet esprit de fils, cette sainte enfance, cette entrée dans la grâce essentielle du christianisme et dans l'état le plus fondamental de Jésus, cette vérité par conséquent et cette justice parfaite, vous l'avez vu, c'est l'abandon. « Si quelque chose est capable de rendre une âme libre et de la mettre au large, écrit Bossuet, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa volonté[2] ».

On serait étonné, scandalisé peut-être en voyant ce que les vrais enfants de Dieu se permettent, ou pour mieux dire, ce que Dieu leur permet, et parfois leur ordonne, quand sa grâce les a menés au point de ne plus tenir à rien. Cela est vrai des actions et des entreprises; cela est vrai des affections, vrai même des joies. Avant tout,

1. Joann. VIII, 32. — 2. Joann. VIII, 36.
3. Sur le parfait abandon. Tome X, page 519.

l'abandon est le tombeau des scrupules, qui sont un des procédés capitaux de Satan pour rendre l'âme impuissante et paresseuse en la rendant pusillanime, pour lui rétrécir et lui dessécher le cœur en la repliant sans cesse sur elle-même, et pour assombrir sa vie par mille nuages de préoccupations futiles, de craintes chimériques et de tourments ridicules. On a écrit des livres entiers sur la nature et le traitement de cette terrible maladie : tout s'y réduit à obtenir que le scrupuleux s'abandonne.

Supprimez dans une âme l'amour-propre, le respect humain, la crainte mondaine, ce qui revient à dire, faites que cette âme soit pleinement abandonnée à Dieu, et dites-moi ce qui entrave son activité dans les voies divines. Non-seulement rien ne l'arrête, mais tout la pousse. Elle ressemble à ce char vivant et roulant que voyait Ézéchiel, et dont il dit « qu'un esprit de vie était dans ses roues », et que partout où il était poussé, « il allait sans jamais reve-« nir [1] ». On ne ménage pas la louange aux grandes œuvres des saints, quand elles sont accomplies et que la bénédiction du succès les a couronnées. Mais tenez pour certain qu'il n'y en a pas une seule qui n'ait d'abord passé par le creuset de la critique la plus sévère. D'ordinaire ils ont été jugés d'autant plus fous, qu'ils entreprenaient des choses plus divines. C'était imprudent, disait-on, téméraire, impossible : ils ne tenaient compte ni du temps, ni des circonstances, ni des hommes. Leur dessein avait pris naissance dans une imagination exaltée, leur zèle était excessif; et je tais les railleries, les oppositions déclarées, les persécutions même violentes. Je vous renvoie, pour le bien savoir, à la vie des fondateurs des Ordres religieux, et surtout de leurs réformateurs. Ils ont passé cependant, et marché jusqu'au terme. Quel était leur secret? l'abandon. Vouloir ce

1. Ezech. 1.

que Dieu veut, c'est être fort ; ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est être libre ; être libre et être fort, c'est être capable de tout. Jugez si l'abandon suffit pour vous faire corriger peu à peu vos défauts, pratiquer votre règle, et parvenir à la sainteté.

Le monde dit, les ignorants croient et beaucoup d'étourdis répètent que, ne plus tenir à rien ici-bas, c'est n'avoir plus de cœur. Rien n'est si faux. Il serait aisé de prouver que le cœur n'est jamais plus aimant que quand la volonté est tout à fait indifférente. Cette mort de la volonté au regard de ce qui est terrestre, donne à l'âme une délicatesse de sensibilité, une jeunesse, une ardeur, une simplicité et une liberté d'affection qu'on ne peut guère soupçonner quand on n'en a pas fait l'expérience, et qui, sans un plein abandon à Dieu, serait impossible ou illusoire et périlleuse. C'est la source d'incroyables joies, et l'on trouve souvent ici ce mystérieux centuple authentiquement promis par Dieu à quiconque laisse tout pour le suivre.

La principale raison de ceci, c'est que, par nature et par habitude, Dieu tend toujours à réjouir ses pauvres créatures. Il n'y a qu'à voir l'état divinement heureux où il avait mis l'homme et l'ange en les créant. Si, après le péché, Dieu nous retire la joie, outre que c'est bien moins lui qui la retire que l'homme qui la répudie en s'en rendant indigne ; outre que, même alors, il ne la retire jamais tout à fait, et si peu tout à fait, que les joies de ceux qui l'offensent sont souvent un scandale aux bons ; s'il nous l'ôte dans une mesure, ce semble moins encore pour nous punir que pour nous ménager, puisqu'il est trop évident que nous sommes devenus incapables de jouir d'un grand bonheur terrestre sans oublier, sans mépriser la sainte félicité du ciel, et conséquemment sans la perdre. Mais supposé l'homme sorti du péché, supposé le règne de Dieu rétabli dans notre âme, supposé l'abandon, qui est la condition et le gage de ce rè-

gne béni, c'est merveille comme Dieu se plaît à nous donner abondamment ce à quoi nous tenons si peu, que ce ne peut être pour nous l'objet même d'une prière, et que, même en l'ayant reçu, même en le savourant sous l'œil de notre Père céleste, nous restons prêts à le quitter au moindre signe divin, et cela, sans l'ombre d'une plainte, ni d'un regret volontaire.

Et quant à l'ame qui, croyant prudemment le pouvoir, se donne cette latitude en ce qui de soi-même est licite et bon, que craindrait-elle ? Il n'y a pour le chrétien qu'un vrai sujet de crainte, le péché. Mais le péché, c'est l'acte d'une volonté qui s'attache désordonnément : or, même quand elle aime, même quand elle jouit, cette âme ne veut décidément rien ; elle est libre, elle est détachée. Le péché est donc loin d'elle. Sans doute elle peut se faire ici quelque illusion : hélas ! qui n'en a sur la terre ? Elle le sait, et souvent mieux qu'une autre. Elle croit donc très-volontiers que, pouvant se tromper toujours, elle se trompe quelquefois ; il y a plus, elle tient pour certain que, même en ce qui lui paraît le plus innocent et qui l'est dans son fond, il n'y a à peu près rien où la justice divine n'ait des accusations à faire et des reprises à exercer. Après les festins, sans doute très légitimes et probablement peu somptueux, que se donnaient mutuellement ses enfants, Job, éclairé de Dieu, ne manquait jamais d'offrir des sacrifices, pour réparer ce qui avait pu s'y glisser de coupable [1]. Cette âme compte que son Père et souverain prêtre, Jésus, fera de même pour elle, après tant de festins intérieurs auxquels la divine bonté lui permet de s'asseoir ; d'avance elle s'offre à lui pour être elle-même la matière des réparations jugées nécessaires. Elle n'adore pas seulement ces recouvrements de la justice divine ; elle les appelle avec

1. Job. I, 5.

passion, et quand l'heure en est venue, elle s'y livre avec une vraie joie. Mais étant ainsi sincèrement et toujours disposée, elle se tient en paix, aimant mieux s'exposer à ce que Dieu l'afflige, que de se tourmenter par une recherche minutieuse, pleine d'angoisse et stérile.

Certes, il ne s'agit pas ici d'ouvrir, ni d'entr'ouvrir la porte à la moindre liberté dangereuse, en inspirant des sécurités prématurées et imprudentes ; mais nous ne devions pas taire une vérité qui importe à la consolation des saints, à la beauté de l'Église, et à la gloire de la grâce de Jésus ; cette vérité, c'est que l'état céleste a ses commencements sur la terre, et que, plus une âme croît en sainteté, plus elle voit croître sa liberté. Nous parlions d'enfance : c'est justement ce qui explique ceci. Est-ce que la parfaite innocence de l'enfant n'autorise pas pour lui et avec lui une liberté qui serait impossible ou funeste à des personnes plus raisonnables ? Or, la vertu consommée ramène l'âme à l'innocence et lui en rend les priviléges.

Un autre fruit de l'abandon, c'est la paix. « Acquiesce à « Dieu, dit Éliphaz à Job, et tu auras la paix[1] », mais une paix que l'Écriture déclare ailleurs intarissable, une paix qui est « comme un fleuve » et qui coule à pleins bords[2]. Les pacifiques, c'est-à-dire ceux qui ont un tel trésor de paix, qu'ils la répandent tout autour d'eux, et la font, pour ainsi parler, partout où ils paraissent, ce sont les enfants de Dieu ; et les enfants de Dieu par excellence, ce sont les âmes abandonnées[3]. Ce peuple de mes fidèles, ce peuple des petits, des enfants, des abandonnés, « il s'asseoira dans « la beauté de la paix, sous les tentes de la confiance, et « dans un magnifique repos où il aura tout à souhait[4] ».

1. Acquiesce ei et habeto pacem. Job. XXII, 21.
2. Utinàm attendisses ad mandata mea, et facta esset sicut flumen pax tua. Isaï. XLVIII, 18.
3. Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Matth. V, 9.
4. Et sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ et in requie opulentâ. Is. XXXII, 18.

David demeurait sous ces tentes et jouissait de ce repos, quand il chantait ce doux psaume qu'on pourrait bien nommer l'hymne de l'abandon, et que je répète ici tout entier, afin que vous preniez goût à le dire : « Le Seigneur me « conduit : rien ne me manquera. Il m'a établi au lieu des « plus gras pâturages ; il m'a amené au bord d'un ruisseau « où coule une eau qui vivifie ; il a tourné vers lui toute « mon âme. A cause de son nom », qui est sa gloire, qui est son Fils, son Fils unique Jésus, et qui est devenu mon nom par la grâce, « il a conduit mes pas dans les sentiers « de la justice. » Et maintenant, ô mon maître, ô mon guide, ô Providence ma mère, « quand bien même je devrais « traverser les ombres de la mort, je ne craindrais aucun « mal, parce que tu es avec moi. Ta houlette (qui me « montre la voie), ton bâton même (qui me frappe pour « me ramener quand je m'égare), tout m'est bon, tout « m'est consolant. Tu as dressé devant moi une table où « je trouve, avec la force de vaincre tous mes ennemis, des « délices qui me font sourire aux persécutions par lesquelles « ils me tentent. Tu as inondé ma tête d'une huile embau- « mée et céleste; et ton calice, mon calice, ô Dieu ! le calice « où je m'enivre si chastement, qui dira sa glorieuse beauté? « Enfin, tous les jours que durera ma vie sur la terre, ta « miséricorde marchera pas à pas derrière moi, et je lui « devrai de parvenir à ce séjour qui est ma patrie, parce « qu'il est ta demeure, et où l'on vit des jours éternels[1]. » Oui, l'abandon produit la paix, une paix profonde, parfaite, imperturbable.

Qu'est-ce qui vous trouble ? Je ne parle pas du trouble qui agite les surfaces : il suffit d'être sensible pour n'en pouvoir pas être exempt ; mais je parle du trouble qui atteint le fond de l'âme et y ébranle les vertus. Qu'est-ce

1. Psalm. XXII.

qui le cause? Sont-ce jamais les ordres qu'on vous donne ou les accidents qui surviennent? Non, car alors un même ordre ou un même accident troublerait également toutes les âmes. Or, cette croix qui vous ôte la paix, elle la laisse entière à votre sœur. D'où vient cela? C'est que la volonté de votre sœur est abandonnée, tandis que la vôtre se garde et fait résistance. Le trouble vient donc uniquement de la volonté propre et de l'opposition qu'elle fait à Dieu. « Posez sur un pavé bien aplani un morceau de bois tout tordu, écrit saint Augustin, il n'y trouve pas d'appui régulier, il ne s'y ajuste point, il vacille et ne peut se tenir : non que le lieu où vous l'avez posé manque de rectitude, mais parce que lui-même n'est pas droit[1]. » C'est l'image et l'explication de tant d'agitations et d'inquiétudes que cause la propre volonté, et que l'abandon rend impossibles.

Il assure donc la paix, une paix vraiment divine. « La paix, c'est la tranquillité de l'ordre[2] », et l'abandon c'est l'ordre. La paix, c'est le don par excellence de Dieu à l'homme; et l'abandon, c'est le don par excellence de l'homme à Dieu. La paix, c'est Dieu lui-même; et comme Jean le précurseur marchait devant Jésus, lui préparant partout les voies, l'abandon ouvre à Dieu tous les chemins de l'âme : il y abaisse les éminences, il y relève les défaillances, il y rectifie, il y aplanit tout; si bien que quand son œuvre est faite, il n'y a rien où Dieu ne puisse venir et qu'il ne puisse remplir. C'est donc le commencement du ciel : oui, c'en est le commencement et vraiment la substance; car ce qui nous est montré de plus beau dans le ciel

1. Quomodo distortum lignum, etsi ponas in pavimento æquali, non collocatur, non compaginatur, nec adjungitur, semper agitatur et nutat, non quia inæquale est ubi posuisti, sed quia distortum est quod posuisti : ità et cor tuum, quamdiù pravum est et distortum, non potest colliniari rectitudini Dei. In Psalm. xxx., Enarr. II.

2. Pax omnium rerum, tranquillitas ordinis. S. August. De civit. Dei. Lib. XVIII, cap. 13.

et de plus désirable, ce qui y fait la sainteté des bienheureux et la béatitude des saints, c'est que la volonté de Dieu y est uniquement et totalement accomplie. O Père, « que votre volonté se fasse sur la terre comme dans « le ciel[1] ! »

Enfin, l'abandon cause la joie. Ce serait bien assez pour cela qu'il assurât la liberté et qu'il donnât la paix; car de quoi se réjouira-t-on, sinon d'être libre et paisible, libre dans la vérité, libre dans l'amour, et paisible en sa liberté? Et au contraire, sans la liberté et la paix, quelle joie peut-on goûter ou même concevoir?

La joie, nous la voulons tous, et tout en nous la veut sans cesse. L'âme divinement éclairée et sainte va souvent d'elle-même au-devant de la croix. Ne vous y trompez pas, c'est encore la joie qu'elle y cherche; cette joie haute, pure, incomparable, qu'on ressent à prouver son amour en s'immolant pour celui qu'on aime. Eh bien! voulez-vous un secret pour être constamment joyeuses? je dis un secret; il est trop clair que c'en est un, car dans cette multitude sans nombre qui cherche incessamment la joie, regardez combien la trouvent. Et ne pensez pas que vous, épouses du Christ, vous, disciples du Crucifié, et crucifiées par vœu au monde et à la chair, vous fassiez fausse route en recherchant la joie. Ce serait trop peu dire que cette recherche vous est permise; je dirai qu'elle est obligatoire. Elle est la conséquence rigoureuse de votre foi, des paroles que Dieu vous adresse, des promesses qu'il vous fait, des espérances qu'il vous ordonne d'avoir, de l'amour étrange qu'il vous porte, des grâces sans mesure et sans prix par lesquelles il l'a témoigné, enfin de la merveilleuse destinée qu'il vous prépare. Chercher la joie, c'est avoir compris son baptême, c'est l'honorer et le cultiver. Chercher

1. Matth. VI, 10.

la joie, c'est chercher le ciel qui est la joie de la vérité [1], la vérité de la joie, la source et l'océan de ces joies véritables dont l'âme sainte est la mère et dont le père est l'Époux divin [2]. Chercher la joie, c'est donc chercher Dieu; et être joyeux, c'est lui rendre justice; c'est publier que son joug est doux, et qu'il n'y a pas de bonheur pareil à celui de ses serviteurs [3]. C'est prêcher son saint Évangile : car pensez-vous que si l'on voyait tous les chrétiens joyeux, ce ne fût pas une bonne preuve de la divinité du christianisme, et un attrait pour y gagner tant de malheureux qui ne s'en éloignent que parce qu'ils s'en défient, et qui souvent ne s'en défient que parce que la forme extérieure des chrétiens leur fait peur? C'est aussi la meilleure, on peut dire l'unique voie pour avancer votre sainteté, et assurer ce qui vous importe le plus au monde, votre persévérance dans l'amour de Dieu [4]. Comptez les maux qui viennent de la tristesse, les resserrements qu'elle produit à l'égard de Dieu et du prochain, les doutes dont elle tourmente l'esprit, les fantômes dangereux dont elle obsède l'imagination, la langueur où elle jette l'âme, le découragement qu'elle lui persuade, l'inertie où elle la retient, la stérilité dont elle la frappe; comptez les scandales qu'elle cause journellement, en repoussant les âmes d'une piété dont on peut croire qu'elle est l'effet naturel et la physionomie normale; comptez enfin ceux qu'elle a fini par perdre misérablement après avoir été leur supplice en ce monde; et alors vous saurez quelque

1. Beata vita quæ non est nisi gaudium de veritate. S. August. Confess. Lib. X, ch. 23.

2. Continentia nequaquàm sterilis... sed fecunda mater filiorum gaudiorum, de marito te Domine. Id. ibid. Lib. VIII, ch. 11.

3. La joie humaine est une chose magnifique, un véritable hommage d'adoration offert au Créateur. P. Faber. Le précieux Sang, chap. III.

4. Jucunditas cordis hæc est vita hominis, et thesaurus sine defectione sanctitatis... Congrega cor tuum in sanctitate ejus (Dei) et tristitiam longè repelle à te : multos enim occidit tristitia et non est utilitas in eâ. Eccli. XXX, 23, 25.

chose des biens merveilleux cachés dans la joie spirituelle. Vous pouvez donc, vous devez donc chercher la joie, vous tenir dans la joie et y vivre [1].

Certes, cette joie est une grâce; c'est celle de la loi nouvelle. C'est l'effet propre de la sainte parole de Jésus : « Je « vous ai enseigné ces choses », dit-il aux siens qu'il va quitter, « afin que ma joie soit en vous et que votre joie « soit ainsi portée jusqu'au comble [2] ». C'est un des fruits du Saint-Esprit, celui qui vient après l'amour et en est le rayonnement, j'allais dire le sourire [3]. Mais c'est aussi un devoir. « Réjouissez-vous, répète souvent saint Paul, « soyez « joyeux dans le Seigneur : encore un coup, soyez joyeux, « et soyez-le toujours [4] ». Ce n'est pas un petit mérite que de correspondre à cette grâce et d'accomplir ainsi ce devoir. La joie est une très-haute vertu : vous ne vous y appliquerez pas longtemps sans le savoir par expérience, et vous en viendrez peut-être à juger qu'il n'y a rien de si parfait dans la vie spirituelle. Eh bien! le meilleur secret pour y parvenir et s'y maintenir, un secret vraiment infaillible, c'est l'abandon. Sois juste, dit Salomon, rends à Dieu cette justice de confesser ses droits, de t'y soumettre sans réserve, et de te livrer à ses volontés, et alors, quoi qu'il advienne, rien ne t'attristera plus jamais [5].

On ne peut penser qu'avec une religieuse admiration à la joie que, selon notre manière de concevoir, Dieu ressentit en contemplant pour la première fois cette magnifique création extérieure qui sortait de ses mains; il jugea,

1. Saint François de Sales écrivait à sainte Chantal : « Vous ne voudriez pour rien au monde offenser Dieu; c'est bien assez pour vivre joyeuse ».

2. Hæc locutus sum vobis ut gaudium meum in vobis sit et gaudium vestrum mpleatur. Joann. xv, 11.

3. Fructus autem spiritûs est charitas, gaudium, pax. Galat. v, 22.

4. Philipp. iv 4. — I Thess. v, 6.

5. Non contristabit justum quidquid ei acciderit. Prov. xii, 21.

dit la Genèse, que tout y était bon, et que tout entière elle était excellente[1]. Comme il y a des fleuves sous-marins qui prennent leur source dans les profondeurs de la mer, et qui s'y écoulent sans en sortir jamais, il semble que cette sainte joie, jaillissant du sein même de Dieu, circula comme un torrent délicieux, rapide, infini, dans l'immuable océan de son essence. Il se fait pourtant dans l'âme abandonnée je ne sais quelle effusion de cette joie incompréhensible; car le fond de son abandon, c'est justement l'approbation aimante qu'elle donne à tout ce que Dieu fait et veut, et la complaisance qu'elle prend en tous ses bons plaisirs.

Il n'est pas absolument rare que cette joie soit sensible. D'autres fois, et le plus souvent, elle demeure exclusivement spirituelle. Pour l'atteindre, il faut que l'âme se retire de tous ses sens, et gagne, pour ainsi parler, la cime de ses puissances. Mais de même que si les eaux débordées inondent les vallées et forcent les habitants à gravir les montagnes, ces réfugiés y trouvent un air plus pur et une lumière plus sereine; de même aussi, en émigrant dans ses propres hauteurs, l'âme goûte une joie d'autant plus réelle et plus vive qu'elle est plus céleste. A vrai dire, c'est là plus que partout ailleurs qu'elle comprend ce que l'Écriture nomme la manne cachée[2], et ce qu'il y a de délices surhumaines signifiées par ces mots de saint Paul : « Qui « adhère à Dieu est avec lui un seul et même esprit[3] ».

J'ai ouï raconter qu'un saint religieux, nommé Bernard, s'étonnait un jour devant Dieu de ce que, les croix étant authentiquement et partout annoncées aux fidèles serviteurs du Christ, il ne se rappelait pas avoir jamais souffert en le servant, mais s'était toujours trouvé l'homme le plus heureux du monde. Son étonnement allant à l'inquiétude,

1. Gen. I, 31.
2. Apoc. II, 17.
3. Qui adhæret Domino unus spiritus est. I Cor. VI, 17.

Notre-Seigneur lui dit dans son âme : Bernard, j'ai souffert pour toi. C'est adorable, et Jésus seul dit de ces mots-là. J'ignore du reste la vie de ce saint personnage ; mais il y a une chose que je tiens pour certaine, et, après ce que je vous ai dit, vous en êtes convaincues comme moi : c'était une âme abandonnée.

DE LA

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

ET DES DEVOIRS QUI EN DÉCOULENT

DE LA

CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

ET DES DEVOIRS QUI EN DÉCOULENT

La question de nos rapports avec le prochain est manifestement capitale dans la vie spirituelle. L'état moral de l'homme, c'est l'état de son cœur : il faut que ce cœur soit bien réglé. L'esprit, quand Dieu l'éclaire, donne la vraie théorie de ce règlement ; mais encore est-il nécessaire qu'aidé de la grâce, le cœur s'y accorde et s'y maintienne ; et, selon qu'il remplit ou néglige ce devoir, l'homme est bon ou mauvais, en voie de se sauver ou en train de se perdre.

Sans doute, c'est d'abord à l'égard de Dieu que notre cœur doit être réglé. Cela n'est pas sans difficulté. Nous avons eu l'occasion de le remarquer plusieurs fois, quoique Dieu soit la bonté même et que les preuves de son amour pour nous surabondent, telle est la sublimité de sa nature, qu'on se demande, à bon droit, si notre première dette envers lui est l'amour jusqu'à la tendresse, ou le respect jusqu'au tremblement. Les voies où sa sagesse a coutume d'engager sa bonté sont, en outre, si relevées, qu'elles restent souvent pour nous un mystère ; heureux quand elles ne nous deviennent

pas l'occasion d'un scandale. La foi seule est capable de percevoir ses meilleurs dons; la plupart ne sont l'objet que de l'espérance; et bon nombre de grâces qu'il nous fait dans le temps, sont à peu près à la nature ce que la flamme est au bois, qu'elle n'éclaire qu'en le consumant. Malgré tout, on ne peut pas sérieusement soutenir qu'il soit difficile aux chrétiens d'aimer Dieu, au moins dans la mesure suffisante au salut, ce qui est l'ordre fondamental et indispensable du cœur. Ajoutez que, s'il ne nous est que trop possible, hélas! de n'aimer point assez ce Maître tout aimable, nous ne saurions jamais l'aimer trop; et pour un cœur naturellement immodéré comme le nôtre, c'est une immense décharge que cette impossibilité de faillir par excès.

Toute autre est la question de nos rapports avec nos semblables. Il est clair avant tout qu'elle s'impose à tous et toujours. L'homme n'est seul nulle part, ni dans son origine, ni dans sa voie, ni dans sa fin. Quoique, en droit, ses rapports avec Dieu précèdent tous les autres, il n'en a pas conscience au début. L'homme est le premier être qu'il voit et avec qui il traite; c'est même régulièrement par l'homme qu'il connaît Dieu; et, tant qu'il chemine en ce monde, ces relations humaines l'accompagnent et l'obligent. Elles sont la condition et l'entretien de sa triple vie physique, intellectuelle et morale. Étant presque innombrables, elles sont, de plus, fort diverses et parfois assez compliquées. Les hommes sont placés, à l'égard de chacun de nous, dans des situations très-différentes. Les uns sont proche, les autres sont loin; ceux-ci nous commandent, ceux-là nous obéissent; il y en a de bons, il y en a de méchants; il s'en trouve qui nous aiment, il s'en rencontre qui nous détestent. Et ici, chose considérable, le péril est de tous les côtés; car, dès qu'il s'agit d'une créature, l'exacte mesure est de rigueur, de sorte que l'excès est à redouter autant que le défaut. La nature, consultée, répondrait sans hésitation qu'il faut

aimer les bienfaisants, haïr les malfaisants et demeurer indifférent aux autres. Ce n'est pas ce que dit la loi : il faut les aimer tous, les aimer comme soi-même ; et telle est l'importance que Dieu attache à cet amour, qu'il l'assimile à celui qu'on lui doit, et fait de l'un, comme de l'autre, une question de vie ou de mort éternelle.

Ce qui est vrai pour les chrétiens, reste vrai pour les religieuses. Toutes séparées qu'elles sont du monde par l'esprit, par les habitudes, ou même par la clôture, elles gardent mille relations. Il y a les visiteurs, les amis, les parents ; il y a les supérieurs, les confesseurs, les prédicateurs, sans parler de l'inévitable et quotidienne conversation avec les habitantes du monastère. On comprend aisément que de telles âmes, en une telle vie, ont, à certains égards, plus de difficultés que les simples fidèles à tenir leur cœur bien réglé ; et cela dans le double sens de l'affection et de l'aversion.

Quoi qu'on en pense dans le monde et ailleurs, le cœur s'échauffe en s'épurant, les idées plus élevées rendent les sentiments plus vifs, et c'est le propre d'une vie religieuse bien comprise et saintement menée, de développer considérablement la puissance affective. Or, il arrive précisément que ces âmes devenues plus aimantes trouvent, à raison de leur profession, des créatures plus dignes d'amour. Celles qu'elles appellent du doux nom de mères et de sœurs sont presque toujours une élite. Les prêtres à qui elles ont affaire sont d'ordinaire les plus distingués par leur piété et leur doctrine ; on s'applique du moins à les leur choisir tels ; et si une personne laïque s'attache à elles et les fréquente, la seule sympathie qui la porte à ce pieux commerce est l'indice d'une âme au-dessus du vulgaire, et capable d'intéresser, ne fût-ce souvent que par ses chagrins, ses tentations ou même ses égarements. Quelles pentes à trop aimer !

Au contraire, et cela s'entend surtout des relations domestiques, quel danger de n'aimer point assez! Nous venons de dire des âmes qui embrassent cette noble vie qu'elles sont une élite : c'est vrai, mais par certains côtés seulement. Et même entre âmes bien douées, fussent-elles avancées dans l'œuvre de leur sanctification, quelle épreuve qu'un si proche voisinage et une intimité si complète et si prolongée! Lorsqu'on se voit du matin au soir, et durant des années, en santé, en maladie, dans la joie, dans la peine, enfin dans cette longue suite de vicissitudes dont notre existence se compose, et qui viennent successivement peser sur tous les points sensibles de notre être, comme pour en montrer la faiblesse, quelle place reste possible aux illusions que la rareté ou la cérémonie des communications rend si faciles entre les personnes séculières? La vie d'une religieuse est une vie tout ouverte : l'âme, qu'elle le veuille ou non, y est comme percée à jour. Cela met sans doute à même de découvrir d'admirables vertus; le moyen que cela ne force pas à voir de grandes infirmités morales? Si heureusement peuplé, si saintement réglé que soit un monastère, c'est une école de perfection, ce n'est point un lieu rempli d'anges. Quitter le monde n'est pas quitter la terre; la meilleure volonté d'être vertueux ne donne pas d'emblée la vertu; et, si forte que la grâce soit en nous, notre nature conserve presque toujours assez de vie pour se soulever contre sa divine adversaire et trop souvent la supplanter.

Les contacts sont d'ailleurs trop continuels en communauté pour que les froissements y soient rares. Tout défaut, par impossible, y fût-il supprimé, la seule diversité des esprits et des caractères suffirait à expliquer les chocs. Ajoutez-y la différence et parfois l'inégalité d'éducation, source de heurts très-irritants et de mille peines très-délicates; puis l'influence d'une vie sérieuse, appliquée et aus-

tère sur le système nerveux, et la disposition qui en résulte aux agacements et à l'impatience; puis, pour ne rien omettre, les tentations sans nombre dont l'éternel ennemi de l'union, et l'ennemi particulier des couvents, obsède infatigablement des créatures trop évidemment en voie d'être sauvées pour n'enflammer pas sa colère. Enfin, considérez que « la vertu elle-même se perfectionne dans l'infirmité[1] »; dans l'infirmité qu'on sent en soi et qui humilie, mais aussi dans l'infirmité qu'on rencontre en autrui et qui exerce; que, par suite, là où Dieu prétend moissonner plus de sainteté, il laisse ordinairement se produire plus de misères, vous conclurez qu'en religion, les occasions fourmillent de ne point tenir son cœur en charité et de manquer par là à l'un des devoirs les plus essentiels. Car nulle part plus qu'en cet état, il n'importe d'être entièrement fidèle à cette loi royale de l'amour. On y a voué la perfection; et la perfection, c'est toute vertu pratiquée en excellence, mais, par-dessus tout, l'amour parfait de Dieu et du prochain.

Il est donc nécessaire de vous donner sur ce sujet des idées vraies et claires; comme aussi d'étudier avec soin les obligations fort nombreuses qui découlent de ce divin précepte. Nous devrons vous dire premièrement ce qu'est cette belle charité fraternelle, vous faire connaître sa nature, son caractère, sa nécessité, son objet, sa fin, son principe. Alors, la voie frayée et éclairée, nous pourrons, dès ce premier traité, commencer de vous exposer la série des magnifiques devoirs qui se rattachent à cette vertu, et qui, étant l'honneur et la joie de nos âmes, par cela seul qu'ils nous sont commandés, deviennent, quand ils sont accomplis, le lien des sociétés humaines et la vie des familles religieuses.

1. II Cor. XII, 9.

I.

La charité envers le prochain est une vertu surnaturelle : elle appartient, par conséquent, à cet ordre transcendant de la grâce qu'aucune nature créée ne peut atteindre par elle-même. Mais c'est de plus une vertu théologale, c'est-à-dire une de ces vertus suréminentes qui ont Dieu lui-même pour objet et qui nous préparent à la béatitude, comme les vertus morales nous disposent au bonheur que notre nature appelle et comporte[1]. C'est là une doctrine incontestée. Saint Jean l'enseigne expressément dans ses divines Épîtres ; et saint Thomas n'est que l'organe de toute la tradition, quand il écrit que « l'amour dont nous aimons le prochain est de la même espèce que celui dont nous aimons Dieu[2] ».

En dehors du dogme chrétien, qui pourrait s'expliquer cela ? On conçoit qu'entre nous la sympathie existe ; elle naît de la similitude des natures et de l'assortiment des caractères. On conçoit l'affection de la parenté ; c'est le cri du sang. On conçoit l'amitié qui est la fraternité volontaire des âmes qui se conviennent. On conçoit même l'amour sous diverses formes et en divers degrés. Mais un amour divin, quel titre y pouvons-nous avoir ? Supposé qu'une créature

1. Sunt quædam principia divinitùs addita per quæ ità ordinatur (homo) ad beatitudinem supernaturalem, sicut per principia naturalia ordinatur ad finem connaturalem... Et hujusmodi principia virtutes dicuntur theologicæ, tum quia Deum habent pro objecto, in quantùm per eas rectè ordinamur in Deum. . tum quia à solo Deo nobis infunduntur. Summ. 2da pars. Quæst. LXII. Art. I.

2. Ejusdem speciei actus est quo diligitur Deus et quo diligitur proximus. Ibid. 2da 2dæ. Quæst. XXV. Art. I.

soit capable d'inspirer un sentiment pareil, celle qui lui en donne le fruit n'est-elle pas idolâtre, et l'orgueil n'a-t il pas rendu folle celle qui consent à l'accepter? Cependant, je le répète, cet amour, qui semble insensé, n'est qu'une stricte justice, et Dieu commande expressément cette apparente idolâtrie.

Les disciples du Christ savent pourquoi; et loin d'être pour eux un mystère, cette loi leur apparaît comme une nécessité. En effet, nul d'entre eux n'ignore que l'amour théologal a sa raison dans l'homme; qu'il y trouve son objet, un objet réellement divin; car il n'y a que des choses divines qu'on doive ou même qu'on puisse aimer divinement.

Je n'ai plus à vous apprendre quelle est cette réalité sublime qui, déposée en nous, autorise ou plutôt exige un si sublime amour. C'est notre être surnaturel ou notre être de grâce. C'est notre part personnelle dans la donation que le Père fait au Christ de sa divinité [1]. C'est la parole spéciale que Dieu dit à chacun de nous et qui déifie ceux qui l'entendent [2]. C'est ce que Dieu connaît en nous, ce qu'il y bénit, ce qu'il y aime. C'est notre manière particulière de réfléchir ses perfections, de contenir ses effusions, d'imiter, d'honorer, de signifier sa vie, de participer enfin à sa béatifique nature [3]. C'est le mot que nous sommes dans cet innombrable discours qu'il prononce au dehors pour se manifester, et qui n'est que le libre et symphonique épanouissement de Jésus, sa parole et sa gloire essentielles. C'est la forme de notre prédestination, la source de notre sanctification, la substance de notre perfection. On peut dire que c'est une idée, l'idée que Dieu a de nous, l'idée de nous qui est en Dieu, mais une idée qui n'est point

1. Ephes. IV, 7.
2. Psalm. LXXXI, 6. — Joann. X, 35.
3. II Petr. I, 4.

abstraite, une idée vivante et vivifiante ; une splendeur active et efficace, qui ne se montre pas seulement comme un spectacle à l'être qu'elle concerne, mais qui, l'ayant d'abord ardemment convoité, persévéramment cherché, le pénètre ensuite avec une suave vigueur et ne cesse d'opérer en lui, jusqu'à ce qu'elle l'ait complétement transformé en elle-même. C'est donc une force autant qu'une idée. C'est une loi aussi, mais pleine de grâce ; une loi intérieure qui ne s'impose que par amour, qui ne s'impose qu'à l'amour et qui n'oblige définitivement qu'à l'amour. Enfin, pour dire le dernier mot, le grand et divin mot de nos saintes Écritures, c'est le Christ lui-même, l'idée divine, infinie, unique, universelle, qui contient tout, qui résume tout, de qui tout part, à qui tout revient, sur qui tout s'appuie, en qui tout se repose [1]. C'est le Christ, non pas en lui-même et isolé de nous, mais le Christ avec nous, s'appropriant à nous, se particularisant en nous : pur idéal pour nous, tant qu'il n'est pas entré dans nos âmes, mais devenant, dès qu'il y entre, le premier terme de notre être, notre tête surnaturelle, notre *esprit principal* [2], la source de nos vertus, de nos mérites et de notre salut. C'est le Christ étant, dans une mesure et proportion gardée, pour chaque membre de son corps mystique, ce que le Verbe est pleinement et parfaitement pour son humanité personnelle.

C'est là notre être de grâce, lequel, étant divin, est l'objet régulier et impérieux d'un amour théologal.

On peut se demander : Est-ce vraiment aimer l'homme que d'aimer ainsi le Christ en lui ? Certes, c'est aimer son type, et l'on comprend assez qu'un idéal divin puisse inspirer de l'amour. Mais aimer ce que je dois être, est-ce aimer ce que je suis ; et qui n'aime pas ce que je suis, puis-je bien dire qu'il m'aime ? L'être que j'ai en Dieu par le

1. Coloss. I, 17. — 2. Psalm. I, 14.

Christ, qu'est-ce autre chose qu'une théorie? Est-ce d'un amour théorique que le cœur se contente : je dis le cœur qui a besoin d'être aimé, je dis surtout le cœur qui aime? L'être surnaturel, c'est beau, c'est magnifique; mais tant de créatures vivantes ne se doutent même pas qu'il y en a un! Tant d'autres, sachant que beaucoup de leurs frères y ont foi, refusent absolument d'y croire! Tant d'autres qui y croient, s'obstinent à ne le point accepter dans les seules conditions où il s'offre ! Et parmi ceux-là même qui l'acceptent, combien se livrent assez, pour que la grâce les envahisse et finisse de les ajuster à leur forme éternelle? Si notre amour pour l'homme doit n'aller qu'au divin, on l'élève sans doute, mais quel étroit domaine on lui assigne! Osera-t-on prétendre que la nature n'est pas en ce monde la grande réalité humaine? que, soit dans la race, soit dans l'individu, elle n'occupe pas la plus grande place et n'est pas le grand intérêt? Au regard de cette nature où chacun vit en fait, que chacun aime, et d'un amour irrésistible, qui constitue notre être et est vraiment nous-mêmes, quel est le mot de la grâce et partant de la charité? Est-ce un mot hostile, ou sévère, ou ami?

Oh! n'en doutez jamais, c'est un mot tout à fait ami. Les livres ascétiques parlent tous, et souvent, des combats que se livrent la nature et la grâce. Vous avez lu cent fois, vous ne sauriez trop relire, le chapitre immortel que l'auteur de l'*Imitation* a écrit sur ce grave sujet [1]. Cet antagonisme est indubitable; mais encore faut-il bien l'entendre.

Cette nature à qui la grâce et la charité font la guerre, c'est exclusivement la nature qui s'oppose à la grâce, l'entrave, la déteste, et, qui, poussée par cette haine, n'irait à rien de moins qu'à damner l'âme, et, s'il était possible, à damner Dieu. C'est la nature faussée, viciée par le péché, marquée

1. Lib. III, c. 54.

au sceau de Satan, animée de son esprit, sympathique à tous ses desseins. apte à faire toutes ses œuvres, ambitieuse de son succès. C'est cette triple concupiscence dont tant de fois déjà nous vous avons parlé, et qu'on nomme aussi la nature, parce que tous les enfants d'Adam naissent d'elle et avec elle. Mais, en réalité, c'est la nature dénaturée, la nature contre nature. Ce n'est donc pas la nature telle que Dieu la conçoit, la veut et l'avait faite, telle, par conséquent, que nous avons tous intérêt à la conserver. Celle-ci, la grâce l'aime, et c'est précisément pourquoi elle hait d'abord, et d'une haine implacable, tout ce qui nous déshonore, nous corrompt et nous tue. Puis-je dire que j'aime mon frère malade, si je ne hais pas sa maladie ?

Et pourquoi et comment la grâce n'aimerait-elle pas la nature? N'est-ce pas Dieu qui l'a faite, elle aussi, et n'est-ce pas assez qu'il l'ait faite? Que, par elle-même, isolée de sa destinée et de ce qui l'y dispose, elle ne soit ni digne, ni capable d'un amour strictement divin, cela est clair jusqu'à l'évidence. Mais s'ensuit-il qu'elle soit sans valeur propre, et qu'en dehors et en dessous de l'amour de charité, notre cœur ne lui doive rien? A son rang, dans sa mesure, ne peut-on pas, ne doit-on pas dire qu'elle est divine? Par le seul fait de sa création, l'homme n'est-il pas l'image de Dieu? Mais, de plus, qui ne le sait? Dieu a fait cette nature pour la grâce. Éternellement il ne l'a ni pensée, ni voulue sans la grâce; et dès qu'il l'a eu tirée du néant, il l'a constituée tout entière dans la grâce. De là vient que, pour distinctes et naturellement séparées qu'elles soient, il y a entre elles deux toutes sortes d'affinités, de sympathies, de convenances. Celle-ci suppose celle-là et n'aurait point d'appui sans elle. Si, privée de la seconde, la première est incapable d'arriver à sa fin, la seconde, sans la première, n'aurait même pas en nous d'existence. Peut-on être plus uni, et plus foncièrement, plus nécessairement ami? Ce qu'est la couronne

royale à l'homme que l'élection vient de faire sortir des rangs vulgaires ; ce qu'est la parure nuptiale à l'humble fille des champs qu'un noble et magnifique époux vient de se choisir pour épouse ; ce qu'est le soleil à l'atmosphère, et la rosée du ciel aux prairies ; ce qu'est la plénitude à tout ce qui est vide, et l'opulence à ce qui est indigent, c'est très-exactement ce que la grâce est à la nature. Aussi, dès que Dieu l'élève dans la grâce, la nature y respire et s'y épanouit ; et ce sera bien mieux encore quand elle entrera dans la gloire. En somme, ce que Dieu prédestine, appelle, sanctifie et béatifie, qu'est-ce autre chose que la nature ? Elle est la matière de ses desseins, le sujet de ses miséricordes le trésor où il dépose ses dons, le lieu où lui-même se repose et demeure. Que peut-on dire et désirer de plus ? Quand il veut venir parmi nous, il lui emprunte sa sainte humanité.

Le difficile n'est donc pas de prouver que la grâce aime la nature, et que la charité théologale embrasse dès lors l'homme tout entier. Le difficile et l'impossible, c'est de donner l'idée de cet amour et de décrire cet embrassement. La grâce aime la nature comme la nature ne s'aimera jamais elle-même. Elle l'aime d'un amour pur, éclairé, désintéressé, miséricordieux, généreux. Elle ne l'aime pas pour s'en servir, elle l'aime pour la servir ; elle ne l'aime pas pour la flatter, elle l'aime pour la purifier, l'illuminer et la perfectionner. Elle l'aime à la clarté de la grande destinée qu'elle lui sait, qu'elle lui veut, et à laquelle elle a conscience de pouvoir la conduire. Elle l'aime du haut de l'idée, du haut de Jésus, en qui elle la voit, vers qui elle la pousse, à qui elle souhaite l'unir, en qui elle espère la consommer. Oh ! l'amie sûre, précieuse, incomparable !

Si elle trouve la nature isolée, « hors de l'alliance » vide de Jésus, et, par suite, « sans Dieu en ce monde [1] »,

1. Ephes. II, 12.

elle reconnaît sans doute, elle admire même ce que le Créateur y laisse encore de dignité, de beauté, de génie, de vertu; mais, loin d'en être éblouie, ni séduite, elle déclare tout de suite et très-haut que c'est là, pour l'homme, un état anormal, mauvais et véritablement coupable; que, tant qu'il y demeure, l'homme, quel qu'il soit d'ailleurs, n'est, devant Dieu, qu'un être tronqué, décapité, hideux; un être qui, s'il ne change pas, finira par être un damné[1]. Mais mieux la grâce sait toutes ces choses, plus, à l'égard de cette nature, elle est compatissante en ses affections, ardente en ses désirs, active en ses poursuites.

Ses sentiments deviennent plus vifs encore et ses efforts plus empressés, quand, au lieu d'une nature où l'idéal divin n'a jamais lui, elle en trouve une qui, s'y étant d'abord ouverte, l'a ensuite laissé s'altérer en elle et se perdre. Pleine d'amour pour tous ceux qui ne sont pas nés à Dieu par la foi, elle a une tendresse particulière pour ceux qui, ayant eu la grâce insigne de cette naissance, en ont répudié l'honneur, sinon déchiré l'acte. Pécheurs, incrédules, apostats, déserteurs quels qu'ils soient de l'ordre surnaturel, la charité théologale les regarde tous avec des yeux où, pour être voilés par les pleurs, l'amour et l'espérance brillent encore d'un divin éclat. Elle ne peut pas oublier que l'amour infini, qui est le foyer où elle s'allume, a rendu toute ruine réparable en ce monde et que si l'idée divine a forcément cessé de rayonner dans une âme, elle continue néanmoins de rayonner sur cette âme. « Dieu, « nous dit Notre-Seigneur, fait luire son soleil sur les bons « et sur les méchants; il fait tomber la pluie sur les justes « et sur les injustes[2]. » Ce soleil, c'est l'idée, c'est Jésus, c'est la splendeur des préordinations divines; et cette pluie,

1. Nam et si quis fuerit consummatus inter filios hominum, si ab illo abfuerit sapientia tua, in nihilum computabitur. Sap. IX, 6.

2. Matth. V, 45.

c'est l'onction qui coule du nom béni de ce Jésus, et qui a sa source en sa divine essence. Or, ce secret du cœur de Dieu, Jésus le dit à la charité; et la charité, le mettant dans son cœur à elle, en fait la lumière de ses voies, la règle de ses sentiments et l'inspiration de ses actes.

Sans doute, si l'âme s'obstine et se fixe décidément dans ces ténèbres qu'elle préfère, il se peut qu'à la fin Jésus s'en aille; et alors, cette âme s'en va elle aussi, mais dans une région si lointaine, que Jésus n'y allant jamais, la charité non plus n'y saurait parvenir. La charité va dans le ciel, c'est sa patrie. Elle descend dans le purgatoire; elle a trop de grâces à y répandre pour n'y trouver pas mille délices : elle parcourt le monde en tous sens; c'est son champ de travail et de gloire. Mais il y a quelque part un lieu où elle n'entre point, où il est impossible qu'elle entre : c'est, pour parler comme sainte Thérèse, « le lieu où l'on n'aime pas »; le lieu bas, glacé, ténébreux et terrible que la langue chrétienne nomme l'enfer. Les infortunés qui sont là n'ont plus en Dieu de racines surnaturelles; entre eux et Dieu, tout est coupé; de sorte qu'aucune séve de grâce ne les peut pénétrer. Ce sont des êtres à jamais absents, séparés, effacés du livre des pensées divines. Dieu ne les connaît point [1]. Annulés, sans être, sans pouvoir être anéantis, éternellement ils ne comptent plus. C'est pourquoi, ne trouvant plus en eux cet être surnaturel, qui est son objet nécessaire et spécial, inévitablement et pour toujours, la charité les quitte : la charité des saints, la charité des anges, la charité de Marie, la charité de Jésus qui est celle de Dieu même. Il n'est pas plus possible à un être quelconque d'aimer surnaturellement un damné, qu'il ne l'est à l'homme raisonnable de parler philosophie ou reli-

1. Matth. xxv, 12.

gion avec une bête : l'élément du rapport manque dans les deux cas.

Mais hors de là, mais jusque-là, tant que la charité n'a pas la certitude qu'une créature est irrémédiablement perdue (et quand le sait-elle ici-bas, au moins pour ce qui est des hommes ?), elle s'acharne saintement, comme Jésus, dont elle n'est que l'ombre resplendissante. Comme lui, elle attend, elle prie, elle gémit, elle exhorte avec feu, elle conjure avec larmes, elle menace miséricordieusement, elle revêt toutes les formes et emploie tous les moyens. Enfin, elle aime ; elle aime immuablement, elle aime immensément ; elle aime tout l'homme, et elle aime tous les hommes.

Elle aime tout l'homme dont elle ne se lasse jamais de soulager toutes les misères, de panser toutes les blessures, de partager toutes les peines, de consoler tous les deuils, de porter tous les fardeaux. Elle aime aussi tous les hommes, sans acception de personnes, sans distinction de rang, sans attention aux origines, et malgré tout ce qui semble en eux devoir arrêter l'amour ou même l'empêcher de naître. Amis jusqu'au sacrifice, indifférents jusqu'à l'oubli, ennemis jusqu'à la fureur, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, libres et esclaves, sains et infirmes, bons et méchants, elle ne voit pas en eux le dehors, l'accident humain, la forme terrestre et passagère ; elle regarde le dedans, l'idée divine, le fond de grâce, la forme céleste et éternelle. Elle regarde et elle voit Jésus, Jésus qui veut venir s'il n'est pas déjà venu ; Jésus son souverain amour, ou plutôt son amour unique, qui, répandu partout, par la double grâce infinie de l'incarnation et de la rédemption, devient la raison, la loi, l'aliment, la vie d'une dilection vraiment universelle. Oui, tout à fait universelle ; car de même que du Christ, à qui elle va et se donne avant tout, elle s'écoule, par sa propre abondance, sur tous les membres

du corps dont il est le chef; de même par une seconde et surabondante effusion, elle inonde de son trop plein cette création extérieure et inférieure qui sert au Christ universel de trône et de palais. Sachant que de par la volonté de Dieu le monde est au Christ et aux chrétiens; que pour eux et par eux toutes choses doivent entrer dans la grâce, et être ensuite à jamais établies dans la gloire; voyant toutes choses en son Jésus, voyant son Jésus en toutes choses, elle embrasse tout sans exception dans une tendresse divine. Ainsi, les astres du firmament, et les oiseaux du ciel, et les poissons des eaux, et les animaux de la terre, et les plantes des campagnes, et les fleurs des vallées deviennent l'objet de son amour, d'un amour surnaturel, céleste, théologal ; et par la bouche du grand amant d'Assise, elle leur parle en les appelant du nom même qu'elle donne aux chrétiens ; elle les nomme ses frères et ses sœurs.

Tel est l'objet de la charité : le Christ dans l'humanité et l'humanité dans le Christ.

Sa fin et son principe répondent naturellement à son objet. Sa fin, c'est Dieu le Père; son principe, c'est Dieu le Saint-Esprit : d'où vous voyez qu'elle est divine de toute manière et sous tous les aspects.

Sa fin, c'est Dieu le Père; c'est-à-dire, Dieu purement considéré dans sa nature divine, Dieu fin suprême de toute créature, selon qu'il est écrit : « Tout est à vous, et vous, « vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu[1] ». Et ailleurs : « Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie », quand je vous dis que je vais mourir; car par là « je vais « à mon Père, et mon Père est plus grand que moi[2] ».

Jésus avait une fin dans sa vie voyagère : il en parle

1. I Cor. III, 23.
2. Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem : quia Pater major me est. Joann. XIV, 28.

souvent. En cheminant dans nos voies, il allait à son Père. En vivant au milieu de nous, il vivait surtout pour son Père[1]. Sans doute, étant Dieu en personne, il n'avait, sous ce rapport, aucun progrès à faire ; et même, à regarder les hauts sommets de son humanité, il était arrivé avant que de partir. Dès l'instant où elle fut créée, sa sainte âme vit Dieu face à face. Il était donc au terme, au ciel, dans ce que l'Écriture appelle « la gloire de Dieu le Père[2] ». Néanmoins, selon l'homme, par le côté de lui qui regardait la terre et vivait dans le temps, il devait grandir et marcher ; gravir pas à pas et avec peine une montagne escarpée ; gagner comme nous son paradis, conquérir et payer sa gloire. Ce n'était point là du tout une simple apparence, mais une réalité qui, pour n'être qu'humaine et terrestre, demeurait pourtant très-profonde. C'est sur la terre, c'est humainement, mais véritablement qu'il « croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les « hommes[3]. » Il allait à celui qui l'avait envoyé ; il y allait par la croix, ne voulant, ne devant, ne pouvant rentrer dans le sein d'où il était sorti, sans jamais le quitter, qu'au prix de son sanglant et total sacrifice. Mais enfin, c'était là le terme de sa course, et c'est pourquoi, lorsqu'il y arrive, l'Esprit-Saint dit qu'il s'y assied[4].

Or, ce progrès qu'il a dans sa vie historique, Jésus l'a aussi dans sa vie mystique[5]. Sa vie individuelle est le principe et l'exemplaire de celle qu'il a dans ses membres : ou plutôt, c'est une seule et même vie qu'il a ici et là,

1. Ego vivo propter Patrem. Joann. VI, 56.
2. Philipp. II, 11. — 3. Luc. II, 52.
4. Et sedet à dextris Dei. Marc. XVI, 19. Hebr. I, 3; X, 12.
5. Quidquid gestum est in cruce Christi, in sepulturâ, in resurrectione, in ascensione ad cœlum, et in sedere ad dexteram Patris, ità gestum est, ut his rebus, non mysticè tantùm dictis, sed etiam gestis, configuraretur vita christiana quæ hìc geritur. S. August. Enchirid. c. 53.

sous des formes différentes et en des temps divers. Elle est régie par les mêmes lois, suit le même cours et subit les mêmes phases. Elle naît, elle se déploie, se perfectionne et se consomme. La grâce est un sabbat, mais ce n'est pas le dernier. Dans la région divine où nous sommes, « lorsque « l'homme est au bout, il n'est encore qu'au commence- « ment [1] ». Ce doux et magnifique sabbat de la grâce, où la nature trouve Dieu, où elle entre dans *le repos de Dieu* et célèbre déjà *son jour* [2], ce sabbat, dis-je, ouvre devant l'homme une nouvelle et plus sainte semaine qui aboutit elle-même à un repos plus saint et éternel [3]. Ce don merveilleux de la foi n'est qu'un gage : ce mot miséricordieux de l'amour n'est qu'une première proposition, source sans doute d'un premier accord, mais n'allant qu'à préparer un contrat indissoluble et à commencer des noces qui ne finiront pas. L'idée divine en nous est progressive. Se levant comme l'aurore, elle prétend s'irradier « et grandir jusqu'à « la perfection du jour [4] ». La justification n'est qu'une semence ; cette semence veut produire des fruits. Le Christ est un principe de vie. Le baptême qui, le mettant en nous, et nous mettant en lui, nous donne sa vie et sa nature, le baptême n'est qu'une naissance. Naître dieu, c'est beaucoup ; mais on ne naît que pour vivre : l'homme doit donc vivre divinement.

Ainsi, vous le voyez, notre vie surnaturelle n'est qu'une continuelle et magnifique ascension vers le Père. En nous, Jésus doit et veut encore retourner à son Père, y monter pour y rentrer et tout y faire rentrer. Il est conquérant, il est prêtre. Le baptême l'installe à la cime de notre être :

1. Cùm consummaverit homo, tunc incipiet. XVIII, 6.
2. Gen. II, 2.
3. Relinquitur sabbatismus populo Dei. Hebr. IV, 9.
4. Justorum semita quasi lux splendens... crescit usque ad perfectum diem. Prov. IV, 18.

c'est un trône où il siége, une capitale où il a sa demeure. Mais ce royaume ne lui est pas soumis d'emblée dans sa totalité. Quoique vaincu et en partie détruit, Chanaan, l'ancien peuple, reste encore aux confins de cette Palestine, dont Jésus, dans son incomparable amour, daigne vouloir se faire une autre terre promise. Et, bien que par un dessein digne en tout de son cœur, ce sage Roi ménage et laisse subsister pour un temps ces débris d'une race perverse, maudite et condamnée, cependant il la veut tout à fait exterminer un jour ; de telle sorte qu'il n'y ait plus, dans cette contrée bénie, rien d'insoumis, rien de turbulent, rien de profane ni d'étranger. Il va donc reculant peu à peu les bornes de son empire. Cela ne se fait point sans qu'il y ait à combattre : mais quand sa grâce triomphe de notre liberté, qui, contre lui, n'est forte que de sa propre faiblesse et n'a d'honneur et de profit qu'à être ainsi vaincue, il affermit alors sa propre royauté et étend de plus en plus son bienfaisant pouvoir dans l'heureuse créature sur laquelle il veut bien l'exercer. C'est déjà, en vérité, faire un acte sacerdotal : car tel est le sceptre de ce Roi, qu'il transforme et sacre tout ce qu'il touche. « Jésus est là en nous, dit admirablement saint Cyrille ; et opérant par son Saint-Esprit, il transfère dans l'incorruptibilité ce qui, par nature, était corruptible ; et ce que la mort pouvait légitimement réclamer, il le soustrait à sa puissance [1] ». Mais en outre, ce qu'il a d'abord délivré, sanctifié et possédé, il ne le garde pas pour lui-même. Il l'unit à son propre et suprême sacrifice. « Apôtre », c'est-à-dire messager « de « notre confession, il en est aussi le pontife [2]. Ange du

1. In nobis est Christus, per Spiritum Sanctum ad incorruptionem transferens id quod, naturâ suâ, corruptibile est et à mortalitate ad immortalitatem. S. Cyrill. Alex. Lib. IX, in Joann.

2. Considerate apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum. Hebr. III, 1.

« grand conseil », il porte tout ce qu'il a pris « jusqu'au « sublime autel de Dieu [1] » : et là il livre tout à son Père à qui lui-même se livre tout entier, afin qu'à tout jamais, « Dieu soit tout en tous et en toutes choses ». Et « c'est là « la fin », dit saint Paul [2].

Or, la charité aime ce progrès divin que sa foi lui montre possible, commandé, nécessaire. C'est sa loi de l'aimer. Elle s'emploie à le procurer ; elle y pousse tous ceux qu'elle chérit, et, jusqu'à ce qu'ils y soient parvenus, elle ne se donne ni paix ni trêve. Pleine de zèle pour amener la nature à Jésus, elle en a plus encore pour la faire grandir en Jésus, ce qui est faire grandir Jésus en elle : elle désire d'un désir ardent que tous arrivent à cette perfection que saint Paul nomme « la plénitude de l'âge du Christ [3] » ; condition et prélude de cette autre perfection dernière et absolue qu'il appelle « la plénitude totale de Dieu [4] ».

Ce que l'Apôtre écrit ailleurs que « la charité n'est point « ambitieuse [5] », ne s'entend pas de cette noble ambition. Celle-ci, au contraire, est l'âme de cet amour sublime, qui, tant qu'il n'a pas tout pour tous, ne peut faire qu'aspirer, gémir et s'efforcer. Jésus n'a-t-il pas dit : « Père, ceux que « tu m'as donnés, je veux que là où je suis, dans ton sein, « dans ta gloire, ils y soient avec moi [6] ». C'est ce que veut, c'est ce que dit la charité. Son cœur tout entier est en haut, là où demeure le Christ, son vrai trésor [7]. Tout ce qui est

1. Canon missæ.
2. Deinde finis, cùm tradiderit regnum Deo et Patri, cùm evacuaverit omnem principatum et potestatem... cùm subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. I Cor. XV, 24, 28.
3. Ephes. IV, 13.
4. Ut det vobis... scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. Ephes. III, 16, 19.
5. I Cor. XIII, 5.
6. Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego et illis sint mecum. Joann. XVII, 24.
7. Coloss. III, 1.

moins que cela ne la saurait contenter. « L'amour charnel est crucifié pour moi », s'écrie-t-elle avec saint Ignace, l'illustre martyr d'Antioche : « Entre la convoitise et moi il y a la croix de Jésus. Aussi ce qui est en moi, dans mon fond, dans l'intime de mon être, ce n'est plus ce feu grossier qui cherche sa vie dans la matière, mais cette eau vivante et parlante qui crie sans cesse intérieurement : Viens au Père [1] ».

Et comme, entre la vallée des larmes d'où l'âme monte, et le sommet splendide où elle doit parvenir, la croix se dresse inévitablement ; comme le chemin, c'est le sacrifice [2] ; comme la douleur et même la mort en sont les étapes nécessaires, la charité ne s'émeut pas plus que de raison de certaines immolations qu'elle sait indispensables. Elle les aime au contraire et y coopère au besoin. Je vous l'ai dit : elle a toutes les tendresses et toutes les compassions ; elle est pleine d'indulgence, de douceur, de patience ; mais rien ne ressemble moins qu'elle à un amour efféminé et lâche. Sa lèvre est fidèle, son cœur intrépide, son bras robuste, sa main alerte et vigoureuse. Elle ne recule jamais devant une juste correction ; elle sait menacer et même punir ; et quand le fouet ne suffit pas, elle ne craint pas de saisir le glaive. Sur l'ordre ou par l'inspiration de Dieu, elle le lèverait comme Abraham, et, si l'ange ne l'arrêtait pas, elle frapperait sans sourciller, fût-ce son Isaac [3]. C'est une vierge, sœur de prêtre et fille de grand-prêtre. Elle est née dans le temple et y passe sa vie, en attendant de remonter au ciel, premier lieu de son origine. Les autels, le sang, le feu sont pour elle des objets familiers. Pourquoi tremblerait-elle ?

1. Amor meus (le mot du texte grec indique clairement qu'il s'agit de l'amour charnel) crucifixus est, nec est in me ignis materiæ amans ; sed vivens et loquens aqua in me est, mihi interius dicens : veni ad Patrem. S. Ignat. M. Epist. ad Roman.

2. Sacrificium laudis honorificabit me : et illic iter quo ostendam illi salutare meum. Psalm. XLIX, 23.

3. Gen. XXII, 10.

N'a-t-elle pas ses deux yeux attachés sur le crucifix ; et peut-elle se tromper en traitant ses chères âmes comme le Père a traité le Fils de ses complaisances ? Ne sait-elle pas d'ailleurs, ne voit-elle pas, dans une infaillible clarté, à quoi tout cela sert et conduit ; et que Dieu qui est toujours saint pour ne pouvoir admettre en lui que ce qui est parfaitement pur, est toujours magnifique pour payer au centuple ce qu'on a fait et enduré pour lui ; et qu'enfin il est toujours vivant pour rendre une vie bienheureuse et éternelle, sa propre et inénarrable vie, à quiconque, dans la mesure prescrite ou conseillée, a eu le courage de lui sacrifier la sienne ?

La fin de la charité, c'est Dieu le Père ; son principe, c'est le Saint-Esprit. « Les œuvres de Dieu sont parfaites [1] » ; la proportion s'y trouve partout, et d'autant plus qu'elles sont plus hautes. Pour aimer, comme il convient, une réalité divine, il fallait une puissance divine : Dieu l'a mise en nous. C'est le Christ que la charité aime dans l'homme ; c'est pour le Père, en vue du Père, pour le conduire au Père qu'elle l'aime ; elle l'aime donc par le Saint-Esprit. L'Esprit-Saint, l'amour sans nom et sans limites dont le Père et le Fils s'aiment entre eux, l'Esprit-Saint est le principe de l'amour dont nous aimons régulièrement nos frères. Leur prédestination les fait si grands, que ce seul amour peut les atteindre et leur être assorti. Ce n'est même pas une grâce qu'on leur fait : ils ont droit à cet amour, et c'est un devoir pour chacun de le donner à tous.

Dieu répand son Esprit dans nos cœurs [2], afin que nous l'aimions, lui d'abord et plus que toutes choses, puis, pour que nous aimions le prochain. Nous l'avons rappelé bien des fois : la charité est un don ; l'Esprit-Saint en est le

1. Deuter. XXXII, 4. — 2. Rom. V, 5.

donateur ; mais ici le donateur et le don, quoique distincts, ne sont ni séparés, ni séparables : si bien que ce qu'il y a de plus intime dans le don, c'est le donateur en personne.

Sans doute, notre charité à nous est quelque chose de créé. C'est une qualité divine de notre âme, une habitude accidentelle, une vertu survenue. Mais dans sa source, on peut dire dans sa substance, c'est la charité incréée elle-même [1]. Ne vous imaginez pas qu'entre le Saint-Esprit et l'âme juste, il y ait quelque autre substance intermédiaire [2]. La transparence n'est pas quelque chose de substantiellement intermédiaire entre la vitre illuminée et le rayon qui l'illumine. Il serait plus vrai de dire qu'elle est l'absence d'intermédiaire. Ainsi en va-t-il de la grâce et de toutes les vertus qu'elle produit : c'est une transparence intérieure, qui nous ouvre et nous livre aux libres irradiations de Dieu. Et tandis que le soleil trouve ou ne trouve pas la transparence, mais ne la crée jamais dans les corps qu'il éclaire ; au contraire, Dieu la crée partout où elle est, et elle ne peut exister que s'il l'a d'abord créée. Condition nécessaire du succès de sa donation, elle en est en même temps le gage et le prélude. C'est donc directement, immédiatement, substantiellement que le Saint-Esprit pénètre nos âmes et les possède, et cela fait que le cœur de Dieu devient vraiment notre cœur. « L'amour de Dieu, ou plutôt l'amour-Dieu, qui est le Saint-Esprit, se répand dans l'amour de l'homme et se l'unit étroitement, écrit un pieux disciple de saint Bernard. Alors Dieu s'aimant lui-même

1. Velut qualitas quædam divinitatis in nobis inest (Spiritus Sanctus), et in sanctis habitat et perpetuò manet. — S. Cyril. Alex. Lib. IX, in Joann. — Si in donis Dei nihil est majus charitate, et nullum est majus donum Dei quàm Spiritus Sanctus, quid consequentius est, quàm ut ipse sit charitas quæ dicitur et Deus et ex Deo? S. August. de Trinit. Lib. xv, c. 19.

2. Superfluum videtur per medium aliquod creaturas sanctificari. Nam ipse Deus, pro misericordiâ suâ, ad minima usque pervenit et sanctificat per proprium Spiritum. S. Cyrill. Alex. Thesaur. Lib. 34.

avec et par le cœur de l'homme, fait de l'esprit et du cœur de cet homme une seule et même chose avec lui. Et de même que le corps n'a d'autre principe de vie que l'esprit qui l'anime, de même le cœur de l'homme ne tire sa vie, c'est-à-dire son amour, que de l'Esprit-Saint qui est en lui[1]. »

Ainsi, vous le voyez, notre amour, c'est l'amour. Et ce n'est pas là un fait passager. L'Évangile dit partout que, si le Saint-Esprit descend dans l'âme, c'est pour y fixer son séjour. Cette miséricordieuse descente est un don sans repentance et qui fonde un état. Avoir en soi le Saint-Esprit, aimer par lui Dieu et les hommes, et être vraiment chrétien, c'est exactement la même chose. L'état se traduit par des actes plus ou moins nombreux et fervents; mais même à l'heure où elle n'agit point, la charité subsiste. Le chrétien dort chaque jour, mais son cœur veille toujours[2], car son cœur, son cœur principal est cet Esprit-là même dont saint Ignace martyr disait qu'il ne connaît point le sommeil[3].

Vous ne l'avez pas oublié, nous devons ce don à Jésus. C'est l'effet de sa prière et le fruit de son sang[4]. L'Esprit-Saint ne nous arrive qu'à travers le cœur de cet homme; c'est notre frère qui nous envoie Dieu. Lorsque, remonté dans les cieux, Jésus verse cet Esprit divin sur la terre, il en renouvelle la face[5], et, comme lui-même le dit, « il y

1. Amor Dei, imò amor Deus Spiritus Sanctus, amori hominis se infundens, afficit eum sibi. Et amans semetipsum de homine Deus, secum unum efficit et spiritum ejus et amorem ejus. Sicut non habet corpus unde vivat nisi de spiritu suo, sic affectus hominis, qui amor dicitur, non vivit, hoc est non amat, nisi de Spiritu Sancto. Auct. Epist. ad Fratres de Monte Dei. Inter append. Opp. Sancti Bernardi.

2. Cant. v, 2.

3. Vigila, insomnem Spiritum possidens. S. Ignat. M. Epist. ad Polycarp.

4. Nondùm enim erat Spiritus datus, quia Jesus nondùm erat glorificatus. Joann. vii, 39.

5. Psalm. ciii, 30.

« fait toutes choses neuves[1] », le culte, les sacrements, la loi, les mœurs, la société, la famille, enfin l'état de tout le genre humain.

Saint Paul écrit qu'au fond de nos consciences chrétiennes, il y a « un mystère de foi[2] ». Avouez que, dans nos cœurs, il y a un mystère d'amour; et ce n'est pas dire assez encore : ce qui est dans les chrétiens, c'est le mystère total de l'amour ; car c'est l'amour divin et humain, l'amour unique et universel, la charité créée et incréée dont la source est au cœur de Jésus.

On comprend qu'une telle grâce soit le principe d'une obligation absolue. Aussi Jésus dit-il : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres, comme « moi-même je vous ai aimés[3] ». Toute la loi revient à ce précepte. Cette charité qui embrasse tous les hommes, parce que d'abord elle embrasse Dieu, leur père commun, c'est le point culminant de notre doctrine, le sacrement suprême de la foi, le trésor du nom chrétien, le fondement de notre paix, la source, la consistance et la fermeté invincible de cette unité catholique, qui, dit saint Cyprien, est préférable à toutes les œuvres et l'emporte même sur le martyre[4]. C'est le ciment qui joint ensemble les pierres vivantes du temple de Dieu; c'est la séve de l'arbre de vie; c'est l'âme de la sainte Église. Par suite, c'est le signe propre des disciples du Christ : « On vous reconnaîtra pour miens, « dit Jésus, à cette marque incontrefaisable, que vous vous « aimerez mutuellement[5] ». Ce n'est point d'ailleurs un

1. Ecce nova facio omnia. Apoc. XXI, 5.
2. I Tim. III, 9. — 3. Joann. XV, 12.
4. Hæc dilectio est summum fidei sacramentum et christiani nominis thesaurus. Tertull. de Patient. — Doctrinæ nostræ caput. S. Greg. Naz. Epist. XX. — Fundamentum pacis, tenacitas et firmitas unitatis quæ et opera et martyria præcedit. S. Cyprian. De bono patient.
5. In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. Joann. XIII, 35.

signe muet et purement extérieur : encore qu'il se traduise aussi au dehors, c'est un signe spirituel, divinement gravé au plus intime de l'être, un signe vivant et vivifiant qui fait parler et opérer : d'où vient que c'est un signe indispensable. Qui ne le porte pas encore, ne vit pas encore ; qui ne le porte plus, ne vit plus. « Que tous fassent sur eux le signe de la croix, dit saint Augustin aux chrétiens ; que tous répondent *Amen;* que tous chantent *Alleluia ;* que tous reçoivent le baptême et fréquentent les églises..... cela ne me dit point encore qu'ils soient chrétiens. La note des enfants de Dieu et ce qui décidément les sépare des enfants du diable, c'est uniquement la charité[1] ».

Et de même je dis aux religieuses : montrez-moi vos vêtements pauvres, et vos pieds nus, et vos tables austères, et vos rudes disciplines, et votre chair amaigrie ; parlez-moi de vos veilles, et de vos longs offices, et de vos nombreuses oraisons ; dites-moi que Dieu vous y comble, que vous y recevez de grandes lumières, que vous y savourez des consolations ineffables, je ne sais point du tout encore si vous êtes une vraie enfant de Dieu : je n'en ai pas la vraie preuve. Mais faites-moi voir votre charité, prouvez-moi que vous aimez vos frères, que vous les aimez sincèrement, que vous les aimez efficacement, que vous les aimez tous et toujours ; je sais, à n'en douter plus, qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez ; je sais que vous êtes de Dieu, que vous vivez en Dieu, que vous allez à Dieu ; je sais que vous croyez au Christ, que vous aimez le Christ, que vous glorifiez le Père du Christ, et que vous êtes livrées au Saint-Esprit. Or, c'est là la vraie justice, la

1. Signent se omnes signo crucis Christi, respondeant omnes *Amen*, cantent omnes *Alleluia*, baptizentur omnes, intrent Ecclesias, faciant parietes basilicarum : non discernuntur filii Dei à filiis diaboli nisi charitate. S. August. Tract. v, in I Epist. Joann.

vraie religion, la vraie perfection, en attendant de devenir la vraie béatitude.

Nous vous devions, avant tout, ces explications générales. Les théories bien exposées font les pratiques faciles. Loin d'effrayer, la lumière attire et anime. La vérité ne décourage jamais. Il n'est pas bon de cacher, même au grand nombre, les cimes du christianisme; il suffit de les éclairer. Dieu ne prétend nous gagner qu'en se manifestant, et ce n'est pas en le diminuant qu'on élargit les âmes. On lui doit d'ailleurs de le dire autant que lui-même s'est dit; et pour comprendre ses voies, ses dons et ses paroles, l'étranger de génie ne vaut pas l'enfant de la maison.

Mais, les principes posés, il est bon d'en venir à des applications spéciales. C'est ce que nous avons promis de faire et ce que nous allons commencer.

II.

Les devoirs qui découlent de la charité fraternelle sont aussi nombreux qu'importants. Ils couvrent une vaste superficie du domaine de notre vie morale, et notre fidélité à les remplir est le contrôle indispensable de tous les autres fruits spirituels que la grâce nous fait rapporter. Pour mettre l'ordre en un sujet si étendu et y répandre la clarté désirable, nous ramènerons tout à quelques chefs principaux, d'où il nous semble que tout se déduit naturellement et aisément; parce que, en réalité, tout s'y résume. Et d'abord nous en nommerons trois : la foi, le respect, la dilection.

C'est une doctrine élémentaire, et à laquelle la plupart

des chrétiens réfléchissent fort peu, que, comme dans l'ordre de la grâce, tous nos rapports avec Dieu sortent de la foi et la supposent, cette même foi est la condition et le fondement de tous nos rapports chrétiens avec autrui. Après ce que nous venons de dire de la réalité divine que le baptême met en nous, cet ordre ne peut que nous paraître simple et nécessaire. Quoi qu'il en soit du dehors, et pour cachés que nous laisse actuellement notre vie animale et terrestre, tels sommes-nous en vérité, tels apparaissons-nous, dès maintenant, aux yeux de Dieu et de ses anges; si vive est notre splendeur intime, si sublime notre dignité, si profonde et si sainte notre vie, qu'à moins de nous entreregarder dans la lumière divine, nous ne pouvons point nous reconnaître. Pour voir un homme, il nous faut l'œil d'un Dieu. O maître! il est donc bien vrai que « vos amis « sont investis par vous d'un honneur qui passe la me- « sure[1] » !

Mais c'est surtout quand il s'agit d'aimer, que ce regard divin est d'absolue rigueur. Impossible qu'un acte ou une habitude quelconque de charité sorte d'une appréciation purement naturelle. La nature est changeante : sous peine de n'être plus vraie, l'appréciation qu'on fait d'elle change donc aussi forcément. Et si, l'une se modifiant, on s'efforce d'empêcher que l'autre se modifie, cette illusion de fixité ne fait que préparer un changement plus considérable et ordinairement plus douloureux. Que faut-il pour qu'à la sympathie la plus ardente succède une antipathie naturellement invincible? Que faut-il pour que l'amour lui-même se tourne en haine, un amour passionné en une haine furieuse? L'histoire des affections terrestres est pleine de ces retours. Parfois ils sont instantanés, et souvent à quoi tiennent-ils? C'est une pitié. L'amour qui lie les enfants

1. Nimis honorati sunt amici tui, Deus. Psalm. CXXXVIII, 17.

de Dieu ne peut courir de telles aventures. Il faut qu'il naisse et vive au delà de la zone des nuages et des tempêtes, dans la pure et sereine région des pensées éternelles.

La charité naît et vit de la foi. Il faut donc que celui qui veut aimer chrétiennement son prochain, ne s'arrête point aux surfaces; il faut qu'il perce les enveloppes et s'interdise de rien juger sur la pure apparence. Il faut que, considérant ses frères, il atteigne hardiment et contemple fidèlement ce que nous avons nommé leur être de grâce et leur forme chrétienne. Ce point a été déjà touché dans notre entretien sur la foi, mais il y a lieu d'y revenir.

Cet exercice de foi veut un œil très-perçant, ce qui revient à dire un œil très-pur; il faut, de plus, un œil appliqué. Et d'abord, il y faut un œil pur. Toutes les réalités surnaturelles sont saintes. On ne les voit pas parce qu'on le veut; on les voit parce qu'on en est digne : et encore doit-on l'entendre de cette dignité relative dont Dieu daigne se contenter, et qui, même en ce qu'elle est, est le fruit de la grâce. Ni par force, ni par surprise, on ne viole les domiciles divins. La curiosité y échoue, la science n'y peut suffire, la vigueur naturelle de l'esprit n'y sert de rien. Soyez tranquilles; même quand il est en nous, qui lui sommes des séjours si bas, Dieu reste à l'abri des profanes. L'homme mondain, l'homme animal ne l'y verra jamais[1]. Ce n'est même pas sans condition que l'homme spirituel le peut voir. Le Seigneur apparaît à Moïse sous la forme d'une flamme ardente au milieu d'un buisson que ce feu ne consume point. Moïse s'empresse à ce spectacle. Dieu lui crie : « N'approche pas : commence par délier ta chaus- « sure » (ce qui signifie : humilie-toi, purifie-toi, simplifie-toi); « car le lieu que tu foules est une terre sainte[2] ». Notre-Seigneur énonce donc une loi absolue quand il dit

1. I Cor II, 14. — 2. Exod. III, 5.

que ceux-là seuls verront Dieu qui auront le cœur pur [1]. L'habitude des vues naturelles, la servitude des sens, l'amour trop vif de ce qui paraît, la trop grande importance attachée aux qualités humaines, la promptitude à l'enthousiasme, une tendance consentie à la partialité, surtout l'esprit de critique et de dénigrement, sont autant de défauts qui altèrent la pureté du regard intérieur, et empêchent, par là même, d'atteindre la réalité divine du prochain.

Mais, en outre, il est nécessaire que cet œil pur soit appliqué. Souvent l'enveloppe à percer est épaisse : le divin est enfoui à une grande profondeur. Il y a même un temps, pour un grand nombre d'êtres, où l'idée qui les concerne n'existe encore qu'en Dieu. De là sans doute, nous venons de le dire, elle rayonne sur eux; mais enfin elle n'y est point entrée. Or, on ne peut voir si loin, et à travers tant d'ombres, sans une grande énergie de foi et un patient labeur. Assurément, pour un chrétien à qui il est familier de voir Dieu dans le crucifix et Jésus dans l'Eucharistie, l'acte de foi dont nous parlons peut ne pas sembler difficile. Il est vrai que si rien ne paraît du Christ dans l'hostie consacrée, rien, du moins, n'y repousse les sens ou n'y soulève le cœur. Pour ce qui est du crucifix, je n'ose chercher à deviner ce qu'eût été notre foi, s'il nous avait été donné de le voir tel qu'il était sur le Calvaire. La défaillance patente des disciples, et même des apôtres, ne laisse pas libre en nous une confiance qui, sans ce souvenir, ne nous paraîtrait pas bien téméraire; je dis la confiance que si notre courage avait faibli, notre foi, du moins, fût restée ferme. Et cependant, plongé et comme noyé dans cet océan d'ignominie et de douleur, flétri, défait, méconnaissable, impuissant, vaincu, ce crucifié gardait encore une telle grandeur morale, sa patience était si inouïe, sa douceur si surhu-

1. Matth. v, 8.

maine, ses paroles si efficaces, enfin les signes de sa souveraineté si éclatants, que le voile qui couvrait le Dieu conservait quelque transparence. Mais ce voile de notre humanité à nous, si grossière, même dans les mieux doués, quelle lourde et comme impénétrable étoffe! Tant d'ignorance et d'erreurs dans l'esprit, dans l'âme tant de passions mal réglées ou honteuses, tant d'insupportables défauts dans le caractère, sans parler des ténèbres et des fanges de la vie, quel vase pour contenir un Dieu, quel signe surtout pour le traduire, et par suite quelle difficulté pour l'y reconnaître! Et cependant il l'y faut reconnaître; car, plus ou moins formé, il y est; au moins y est-il toujours d'une présence possible et divinement voulue.

Eh bien! nous devons ne pas craindre ici, mais poser franchement devant nous dans la lumière de l'oraison cet être si imparfait en qui la perfection se cache. Il n'est point du tout requis de le voir autre qu'il n'est et de se dissimuler ce qui lui manque. Ah! je sais bien jusqu'où l'esprit de charité modifie ce spectacle en l'éclairant d'un certain jour dont il a le secret. Puis, même ce que l'on voit, on peut si aisément ne le regarder point! C'est la coutume et le besoin d'une âme charitable de ne point regarder en autrui ce qu'elle voudrait n'y voir jamais, hormis qu'elle ait la charge de reprendre et de corriger. Mais enfin, Dieu voit ces défauts: quel mal y a-t-il donc à les voir? Voir est une perfection. Il ne s'agit point de faire de la charité une aveugle, ni de prétendre qu'une vertu quelconque, et surtout celle-ci, ait besoin d'illusions pour vivre. En morale, ne l'oubliez jamais, la vérité prime tout et règle tout. Mais, monter dans le regard de Dieu pour tout juger comme lui, regarder le dedans en même temps et plus que le dehors, traverser l'état de l'homme pour contempler l'œuvre de Dieu, ce n'est point s'éclairer de jours faux pour se faire des fantômes; c'est, au contraire, considérer les choses dans leur plus

pure clarté, c'est-à-dire dans leur vérité la plus haute.

Le doux saint François de Sales conseille de regarder le prochain, « dans la poitrine sacrée du Sauveur ». On peut et on doit faire plus, car la réalité mystique va plus loin que cette pieuse imagination. Voici une personne pour qui nous éprouvons une antipathie prononcée, très-raisonnée et peut-être, naturellement parlant, très-raisonnable. Certes, s'il arrivait qu'elle nous apparût tout à coup appuyée, comme saint Jean, sur le sein de Jésus, nous serions probablement assez confus de nous surprendre, à l'endroit de cette créature privilégiée, en des sentiments si contraires à ceux que Dieu lui témoigne. Qui sait même si, pour compenser du moins notre froideur, peut-être notre mésestime, nous ne céderions pas à l'envie de réclamer son intercession auprès du divin Maître? Que sous nos yeux, cette personne communie, chose peu rare dans les monastères, ne la voyez-vous pas plus unie à Jésus que ne l'était saint Jean, à ne considérer du moins que l'extérieur? Mais en dehors même de la communion sacramentelle, vous savez bien que, par la grâce, cette personne demeure dans le Christ, qu'elle est un membre de son corps, qu'elle fait par conséquent partie de lui et lui emprunte sa dignité, sa valeur, sa vertu.

Voilà le monde de la foi et l'un des mille spectacles qu'il offre à l'âme chrétienne. Douce vision dont nous ne devrions jamais nous distraire, sinon sans remords, du moins sans regrets, et que, si nous le voulions, nous pourrions contempler toujours. La bonne préparation à la sainte vie du ciel, que ce constant exercice de foi et cette application de notre œil baptismal aux créations surnaturelles, et surtout à cette belle et chère création qui s'appelle du nom de prochain! Est-ce que cet œil de notre foi n'aura pas la portée et la vigueur qu'a, dans tant de mondains, l'œil de la convoitise? L'œil du cupide a-t-il tant de peine à découvrir la moisson dans la semence, ou la jouissance dans l'or

qui la paie? Il ne l'y voit sans doute qu'en idée; il ne l'y touche qu'en espérance; n'est-ce pas assez cependant pour qu'il aime cet or ou cette semence et s'y attache avec passion?

On ne saurait donc trop recommander aux fidèles, et surtout aux religieuses, la pratique, je dirai la culture de ce regard chrétien. C'est là l'un de ces mystères bénis dont l'Époux dit dans le Cantique : « Ma sœur, mon épousé, « tu as ravi mon cœur par un seul de tes yeux[1] ». Heureuse et bienheureuse l'âme qui, s'étant rendue elle-même incapable de regarder autrement qui que ce soit, peut dire avec l'apôtre : « maintenant je ne connais plus personne « selon la chair[2] ».

C'est d'autant plus un devoir pour vous, que vous êtes, par état, plus dégagées des sens, et devez vous montrer en tout plus spirituelles et plus surnaturelles. Joignez-y que, pour ce qui est de vos sœurs, sur qui, d'abord et le plus souvent, ce regard de grâce doit tomber, l'idée que Dieu a d'elles, et par suite leur forme divine, est, sans comparaison, plus belle que celle des personnes séculières. Par le fait de leur vocation, il y a en elles plus de lumière, plus de vérité, plus de vie, plus d'amour, plus de grâce, plus de Jésus enfin. Or, être plus beau et plus divin, être un Christ plus radieux, n'est-ce pas un titre à être plus fréquemment et plus complaisamment regardé par des chrétiennes? Et ce que je dis de vos sœurs, je le dis à meilleur droit encore de vos supérieures, quelles qu'elles soient, puisque, à cette beauté déjà si divine de leur état religieux, vient se joindre la majesté propre du pouvoir que Dieu leur confère.

La foi envers le prochain est donc le premier acte obligatoire qu'implique pour nous la loi de la charité fraternelle. Les autres en dérivent tous, et le premier, c'est le respect.

1. Cant. IV, 9. — 2. II Cor. V, 16.

Après ce que nous venons de dire, vous voyez s'il est légitime; convenez aussi qu'il est aisé. En tous cas, il est sans dispense. Après cette foi envers le prochain, foi dont il est l'expression naturelle et le signe inséparable, il n'y a rien qui importe plus à la charité que le respect. Il est à la beauté et à la perfection d'un monastère ce que l'ajustement des pierres est à la solidité d'une muraille. Sans doute il faut là du ciment, comme entre les âmes il faut de l'amour ; mais mettez entre ces pierres tant de ciment qu'il vous plaira, si elles ne sont pas respectivement placées comme il convient, vous ne bâtirez que pour la ruine. Et de même, si fort que semble l'amour qui vous lie entre vous, ôtez-en le respect, vous verrez, sans beaucoup tarder, que votre union était sans consistance.

On peut dire que le respect a une âme et un corps : l'âme, c'est l'estime ; le corps, ce sont les égards. Tous deux sont nécessaires : la vérité les autorise et la charité les commande. Quand je parle d'estime ici, j'entends plus que l'équitable appréciation du mérite ; j'entends encore cette disposition favorable que le mérite constaté fait naître dans un bon cœur, disposition dans laquelle toutes sortes de sentiments exquis se rencontrent et se fondent : par exemple, la joie sincère d'avoir à approuver quelqu'un ; joie qui s'augmente si, au lieu d'approuver simplement, il convient qu'on admire ; le désintéressement de soi-même dans la justice loyalement rendue à autrui ; une liberté parfaite pour le louer, et une fidélité prompte et facile à lui donner cette louange ; une propension intérieure à le mettre au-dessus de soi, à s'observer en sa présence, à l'écouter, à le ménager, à tenir compte de ce qui le touche, enfin un fonds de sympathie et un commencement de bienveillance. Tout cela se trouve dans l'estime chrétienne, et c'est par là qu'elle est l'âme du respect.

Nous devons en charité nous estimer les uns les autres,

et c'est une grande justice que cette charité-là : justice envers Dieu, dont il semble au moins régulier d'honorer les ouvrages et surtout les images ; justice aussi envers les êtres que Dieu a le premier honorés de ses dons. Je vous prie de réfléchir à l'estime que Dieu fait de nous tous, et à la *grande révérence* avec laquelle il nous traite toujours [1]. Ce mot étrange est du Saint-Esprit. Parcourez la longue et émouvante histoire des rapports de Dieu avec l'homme, depuis ce conseil sublime qu'il tient pour nous créer, jusqu'à cette mort sanglante qu'il endure pour nous racheter ; regardez, comptez, mesurez ces dons, puis ces pardons, puis encore ces services ; voyez ce que Dieu fait, mais la manière surtout dont il le fait : ces préceptes si peu nombreux, ces volontés, si fermes sans doute, mais pourtant si pures d'exigence, cette autorité si ménagée, cette conduite toujours si discrète, cette liberté laissée, et dans une si étonnante mesure ; que vous dirai-je encore ! cette oreille ouverte aux prières, et que des plaintes, souvent si injustes, ne parviennent pas à fermer ; puis ces louanges prodiguées à nos moindres vertus, ces salaires si prompts, encore qu'ils soient si magnifiques, cette générosité clémente, cette longanimité imperturbable, cet espoir à outrance, cette obstination à rendre le bien pour le mal ; enfin, tant d'honneurs accordés, tant de confiance témoignée, et cette incompréhensible association par laquelle il fait de nous, non-seulement ses instruments, mais ses coopérateurs libres, efficaces, solidaires et, jusqu'à un certain point, nécessaires. Et dans quelles œuvres, grand Dieu ! Les œuvres de sa droite, les œuvres de son cœur, celles où semblent s'épuiser ses perfections inépuisables : l'œuvre de la rédemption du monde et du salut des âmes. Est-ce d'un maître, est-ce d'un frère, est-ce d'un serviteur ? En tous cas, c'est d'un Dieu, c'est du

1. Tu autem dominator virtutis, cum tranquillitate judicas, et cum magnâ reverentiâ disponis nos. Sap. XII, 18.

nôtre. Mais alors qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Sauveur[1], et quelle est la valeur d'un être, dont le mystère de votre croix nous force à voir qu'un jour, sinon toujours, vous vous l'êtes préféré à vous-même ?

Ces données si certaines de la foi, je pourrais dire de l'histoire, sont faites pour consoler des rebuts de tout le genre humain. Si jamais vous êtes méprisées, et que, même en face du Calvaire, le fardeau vous semble trop lourd, je vous indique ce refuge et cet allégement, l'estime de Dieu pour vous. Mais cette estime est aussi un exemple et la source pour nous d'une évidente obligation; car si Celui qui est tout, fait tant d'état de ces riens que nous sommes, ces riens, comment devront-ils s'entre-considérer ? Je ne vous dis donc pas seulement : Ne vous méprisez point les unes les autres ; le mépris n'est recevable qu'au regard des damnés. Et encore rappelez-vous comme l'apôtre saint Jude raconte que l'humble et doux archange Michel traite Satan, dans leur mutuel conflit touchant le corps de Moïse; il n'ose ni le juger, ni le maudire[2]. En effet, même en cet affreux damné, d'où sortent, comme d'un principe, la damnation et la malice des autres, la nature première est bonne et doit être estimée.

Que penser alors de vos frères qui sont tous en puissance et la plupart en voie de devenir des saints ? Ce n'est donc pas assez de n'en mépriser aucun; vous devez les estimer tous; plus ou moins, selon leur mérite, l'équité le demande; mais tous en vérité, la charité le veut. Que chacune de vous présume donc bien de toutes, sinon de leur vertu, au moins de leur grâce qui peut toujours tout rétablir, et même tout créer à nouveau. Hors que vous en ayez l'office, gardez-

1. Quid est homo quod memor es ejus? Psalm. VIII, 5.

2. Cum Michael Archangelus cum diabolo disputans altercaretur de Moysi corpore, non est ausus judicium inferre blasphemiæ, sed dixit : Imperet tibi Dominus. Epist. Judæ, 9.

vous de juger qui que ce soit ; je ne dis pas témérairement, je ne dis pas sévèrement, je dis simplement de juger, et de juger qui que ce soit. Combattez à outrance la manie des soupçons. Si Dieu était capable d'antipathie, il en aurait pour les âmes soupçonneuses. Prenez tout en bonne part. Si vous ne pouvez disculper l'esprit, excusez du moins le cœur, réservez l'intention, et surtout renvoyez le mal à sa source, je veux dire à cet inconvertissable méchant qui tente incessamment les pauvres âmes. Enfin, ne vous scandalisez de rien[1]. Il n'y a pas de si vilaine ronce, dans ce vaste jardin des actions du prochain, que les rayons qui sortent d'une âme charitable n'y puissent faire éclore une fleur d'édification pour elle-même, et pour Dieu un fruit d'action de grâces.

Votre intérieur ainsi réglé, qu'il se traduise par les égards. Sans le respect extérieur, l'intérieur sert de peu, au moins pour les relations qui sont la fin de la charité mutuelle, et qui tiennent au fond même de la vie religieuse. Vous ne sauriez faire trop d'état de ceci. On ne peut espérer la perfection d'une religieuse qui, avec conscience et habituellement, manquerait d'égards envers ses sœurs. On pourrait même n'être pas tout à fait sans inquiétude sur son salut : non pas sans doute pour ce manque d'égards en lui-même, mais pour le fâcheux état d'âme qu'il révèle ordinairement. Croyez-nous, évitez à tout prix tout ce qui sent, je ne dis pas l'irrévérence, fût-ce envers la dernière de la maison, mais le simple sans-gêne. L'Évangile nous montre l'homme ennemi semant l'ivraie dans le champ du père de famille[2]. Quand ce triste semeur visite la portion de ce champ béni qui s'appelle les communautés, le sans-gêne entre ordinairement pour une part dans sa

1. Pax multa diligentibus nomen tuum, et non est illis scandalum Ps. CXVIII.
2. Matth. XIII, 25.

provision de mauvaise graine. Qui ne voit d'abord que, dans son fond, le sans-gêne n'est pas autre chose qu'une immortification générale et chronique ? Si encore il n'était que cela, il ne nuirait qu'à l'âme qui s'y abandonne ; mais c'est une peste dans une maison. Ou il choque, et alors, en blessant les plus légitimes délicatesses, il refroidit les cœurs et pousse les âmes à s'isoler ; ou, ce qui est bien pire, il se fait accepter, et alors il déflore tous les rapports, il les rabaisse, il les vulgarise, et fait glisser peu à peu sur toutes sortes de pentes déplorables. Défendez-en vos monastères. Si saint Paul demande aux chrétiens « de se prévenir l'un l'autre en « se rendant honneur [1] », est-ce trop, pour des religieuses, de garder scrupuleusement entre elles les règles de l'urbanité? Abondez donc en égards réciproques. Il y a ceux de la parole, il y a ceux du silence, il y a ceux de l'accent, ceux du visage, des regards, des gestes ; ne manquez à aucun ; soyez promptes à les rendre tous.

Il ne s'agit aucunement de prendre les manières affectées du monde. Rien ne serait plus déplacé chez vous. Prenez garde pourtant que si ces politesses mondaines sont à blâmer, ce n'est pas parce qu'elles sont de trop entre les hommes ; c'est parce que, chez les mondains, elles ne sont la plupart du temps que des formes vides et mensongères. Mettez-y la vérité, mettez-y l'âme, mettez-y la foi et l'amour ; et alors, loin de les trouver excessives, vous en viendrez plutôt à les juger insuffisantes. Et la vérité est qu'on les dépasse régulièrement dans la plupart des monastères, là, par exemple, où, dans certaines rencontres, on se prosterne l'une devant l'autre, là où l'on se met à genoux pour parler à sa supérieure, là encore où, toutes les fois qu'elle donne ou qu'on lui donne quelque chose, on lui baise la main : coutumes très-saintes, pleines de sens, de piété et

1. Honore invicem prævenientes. Rom. XII, 10.

de profit, et qu'il faut entretenir avec une religion profonde.

Au reste, voulez-vous voir ici le vrai modèle, et recevoir en même temps la confirmation authentique de ces enseignements? Considérez les égards, ou plutôt les honneurs étranges, que l'Église, inspirée de Dieu, oblige les membres de son clergé à se rendre réciproquement quand ils officient dans le temple. Je ne pense pas qu'il y ait au monde une plus magnifique révélation de la dignité du chrétien, ni une plus éloquente école de respect, que le code de nos saintes rubriques, et le sanctuaire de nos églises à l'heure de nos cérémonies. Regardez, étudiez à fond cette incomparable ordonnance; dites-vous même que ce type, déjà si élevé, de nos mutuels rapports, n'est encore qu'une copie pâle et amoindrie des respects pleins d'amour et des honneurs vraiment sacrés que les saints, ces princes, ces rois, ces prêtres, se rendent tous à l'envi dans la Jérusalem céleste : je pense qu'alors vous comprendrez la convenance, l'importance, la nécessité de ces égards que nous vous recommandons. Il faut que votre monastère en soit comme embaumé, car c'est un vrai parfum. Irai-je trop loin si je conseille à chacune de vous de marcher habituellement comme si elle avait un encensoir en main, prête à en faire brûler l'encens devant celles qu'elle aborde? N'est-ce pas un des rites de la sainte liturgie? Ce n'est pas le seul célébrant qu'on encense à la messe, ce ne sont pas ses seuls ministres, c'est le clergé de tout rang et de tout ordre, et à la fin tout le peuple chrétien. Quelles paroles suivraient comme d'elles-mêmes un pareil préambule! Quels sentiments il traduirait! et en celle qui en serait l'objet, de quelles saintes et salutaires pensées il deviendrait souvent la source! Je cherche si quelque chose peut porter davantage à Dieu, et maintenir mieux les âmes dans la foi, dans l'amour, dans l'esprit de religion, dans l'onction intérieure, spécialement dans l'humilité.

Et, à ce propos, je ne puis omettre de dire que les supérieurs ont sur ce point des devoirs délicats à remplir, et qu'une grande responsabilité pèse sur eux. Qu'ils ne se croient pas libres de décliner les honneurs dus à leur charge. Ce n'est pas agir humblement que de ne les point accepter, et le comble de l'humilité ici, c'est de les réclamer quand les subordonnés y manquent. Si on l'omet, c'est Dieu qu'on frustre, et l'on donne à penser que quand on les a acceptés, on les a pris pour soi. Il n'est permis à personne de faire bon marché des droits de Dieu. Or, c'est Dieu qui réclame l'honneur dans ceux qu'il constitue en dignité et en puissance [3]. Le premier sujet sur lequel une supérieure ait à exercer sa foi, c'est elle-même ; et d'en avoir assez, est souvent le secret d'empêcher que les inférieures en manquent. Oh ! que c'est être mort à soi-même et rendre service aux âmes, lorsque l'on est en charge, que d'y faire sincèrement et naïvement le personnage de Dieu !

Mais pour nobles que soient la foi et le respect, ils ne peuvent être jamais que les serviteurs de l'amour. Ils vont devant lui et pour lui. Ils lui font son sol ferme, ils lui ouvrent la voie libre et large, ils lui épurent son atmosphère. Leur office est plus qu'important, il est indispensable. L'amour est un tel prince, qu'il ne pourrait rester ni même venir en un séjour moins bien préparé ; mais enfin, il faut qu'il vienne, car Dieu ne vient tout à fait qu'avec lui. L'amour, la dilection, voilà donc le point capital en cette morale de la charité. Mais quoi ! d'abord, y a-t-il une différence entre la charité et la dilection? Aucune, sinon celle qui existe entre la lumière et sa splendeur. La splen-

1. C'est ce qui faisait dire à saint François de Sales : « Nous devons honorer nos honneurs ».

deur est ce qu'il y a d'actif dans la lumière; et la dilection, c'est la charité en action. La charité, vous le savez, peut inspirer mille et mille actes. Elle est une source de bienfaits, une cause efficace de dévouements; elle s'épanouit d'elle-même en toutes sortes de sacrifices; c'est sa gloire et sa joie. L'amour impuissant serait l'amour au supplice; et puis, en venant sur la terre, il aurait par trop dérogé. Est-ce que le premier amour n'a pas tout fait? Est-ce qu'il n'est pas la toute-puissance? La charité est donc active. Mais quand je parle ici de son action, je n'entends pas ces effets lointains qu'elle pourrait ne pas produire, ou que l'on peut du moins détacher d'elle, comme on sépare les fruits de la branche qui les a portés; j'entends cet effet premier, inséparable, essentiel, sans lequel elle n'a pas son existence complète, cet effet qui est sa forme propre et l'exercice même de sa vie : c'est ce que, avec la théologie, je nomme l'amour ou la dilection.

Mais qu'est-ce encore? On répète dans l'École qu'aimer, c'est *vouloir du bien*. C'est bien dire; mais est-ce tout dire? Sous ce vouloir bienfaisant qu'on trouve toujours en celui qui aime, n'y a-t-il pas quelque chose de plus profond, de plus vital, et par là même de plus précieux? Si mon cœur veut votre joie, s'il en sent le besoin autant et plus que de la sienne, s'il en jouit quand elle vous arrive, s'il souffre quand elle vous fuit, n'est-ce pas que, au moins par quelque endroit, nos deux cœurs se pénètrent, et que, dans la mesure de cette mutuelle et douce pénétration, nos deux vies sont identifiées [1]? Ainsi l'union de deux en un, voilà la charité dans son action première et la racine où sa

1. In dilectione, secùndum quod est actus charitatis, includitur quædam benevolentia : sed dilectio seu amor addit quamdam unionem secùndum affectum amantis ad amatum, in quantum scilicet amans æstimat amatum quodammodo ut unum sibi vel ad se pertinens, et sic movetur ad ipsum. S. Thom. Summ. 2da 2dæ. Quæst. XXXVII, art. 2.

riche séve est d'abord posée, pour en jaillir après en toutes sortes de pousses merveilleuses. Vous le voyez, cette union est quelque chose d'actuel plus encore que d'actif; c'est une habitude qui s'exerce, c'est un état vivant.

Or, Dieu entend voir ainsi unis par l'amour tous ceux à qui il concède le droit de le nommer leur père, en leur donnant ou même leur destinant la grâce de faire d'eux ses enfants. Ce n'est point un ornement qu'on brode à volonté sur l'étoffe de la vie chrétienne; cela entre dans son tissu et tient à son essence. Ce n'est point une perfection qu'il est mieux d'acquérir, c'est une dette qu'il faut acquitter[1]. Ne pas faire ni vouloir du mal, c'est quelque chose; vouloir et faire du bien, c'est beaucoup plus; cependant ce n'est point assez. Il faut que le cœur s'engage en ces rapports mutuels, et qu'il inspire ce qui les entretient. Enfin la loi est expresse; il faut positivement *aimer :* « Tu *aimeras*[2] ». « Mon commandement est que vous vous *aimiez* les uns « les autres comme moi-même je vous ai aimés[3] ». « Qui « *aime* a accompli toute la loi[4] ». « Qui n'*aime* pas, demeure « dans la mort[5] ». C'est même la seule chose nécessaire. L'œil peut dormir; quelquefois il dort forcément; la main peut être au repos; même agissante, elle peut être vide; le cœur doit toujours veiller et abonder[6]. C'est aussi la seule chose qui dure. Les œuvres n'auront qu'un temps. Quel service, du moins nécessaire, rendra l'amour créé à celui dont l'amour incréé se sera fait lui-même le serviteur[7]? Mais pour la dilection, elle vivra éternellement[8].

1. Non persuadetur ad placitum, sed imponitur ad debitum. S. Thom. De dilectione Dei et proximi. Lib. II. Cap. 2. inter opuscula.

2. Diliges proximum tuum. Matth. v, 43.

3. Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem. Joann. XIII, 34.

4. Rom. XIII, 8. — 5. I Joann. III, 14. — 6. Cantic. V. 2.

7. Transiens ministrabit illis. Luc. XII, 37.

8. I Cor. XIII, 8.

On comprend cela, on le goûte même; mais quand, considérant la loi jusqu'au fond, on s'aperçoit que cet amour qu'elle veut doit être universel, l'âme ressent je ne sais quel effroi. Nous vous l'avons assez expliqué, et ce n'est un doute pour personne, la dilection chrétienne embrasse de droit toute créature. Qu'un être nous soit, je ne dis pas étranger, mais hostile ; qu'il nous haïsse jusqu'à nous vouloir clouer vivants sur une croix, sous peine de voir Jésus crucifié dans notre cœur nous n'en chasserons pas cet être. C'est le triomphe de la foi et de la grâce, et par cela seul que le Christianisme l'impose et l'obtient, son acte de naissance divine est en règle, Il y aurait lieu sans doute de s'étendre sur ce point, si nous parlions surtout aux gens du monde ; ici, nous le croyons superflu. D'abord, avez-vous, aurez-vous jamais des ennemis? Et, à vrai dire, je ne pense pas que, dans cette obligation d'universaliser votre amour, ce soit d'avoir à aimer vos ennemis qui précisément vous effraie. Cependant vous êtes effrayées : pourquoi? Pour deux raisons, si je ne me trompe : la première, c'est que votre cœur vous semble sans proportion aucune avec une dilection si étendue; la seconde, c'est que si même vous en étiez capables, vous ne la donneriez ni ne la recevriez sans répugnance, à cause de cette fausse et très-commune imagination que l'universalité de l'amour, c'est l'égalité dans l'amour, et que l'égalité, c'est la banalité. Le cœur a son amour-propre, et j'avoue que si les choses étaient telles qu'un grand nombre se les figure, les répugnances ici seraient plus qu'explicables. Si le pêle-mêle est quelque chose d'inexprimablement choquant pour l'esprit, le cœur a bien le droit de le trouver intolérable.

Mais ne se trompe-t-on pas?

D'abord pour l'étendue, est-ce que Dieu vous demande de rayonner ainsi sur tous les points du cercle, sans mettre en vous un foyer qui ait la vertu de les atteindre? Que

vous donne-t-il, quand, par sa grâce, la charité vous est infuse ? Je vous l'ai dit à satiété : son Saint-Esprit, c'est-à-dire son amour personnel [1]. Ainsi, l'Esprit de Dieu, l'amour qui est Dieu, voilà le principe, la source intarissable, l'inépuisable trésor de votre amour surnaturel. A la bonne heure, ce divin Esprit n'agit pas en vous sans vous : votre cœur humain est son organe, et l'organe étant limité, il limite forcément l'action. Nos bras sont les organes de notre âme : qu'elle les ouvre bien grands pour recevoir tous ceux qu'elle aime; cependant, combien réellement en peuvent-ils embrasser? Aussi ce que Dieu demande, ce n'est pas que vous aimiez chacun en particulier : cela serait, dit saint Thomas, simplement impossible [2]. Ce que Dieu veut, et ce qui suffit, c'est cette affection générale qui, fondée sur la communauté de l'origine et de la destinée, crée en nous, à tout le moins, le sentiment de la famille humaine, et fait que nous désirons sincèrement pour tous le bien suprême que Dieu leur veut, c'est-à-dire la vie éternelle et les moyens qui y conduisent. Je ne nie pas que, même réduite à ces termes, cette dilection ne soit une très-haute vertu. Le germe en existe certainement dans toute âme en état de grâce; mais il est relativement rare qu'il y soit développé. C'est une raison de plus de le bien cultiver, surtout pour vous qui, étant religieuses, devez, de toute nécessité, tendre à la perfection. Rien peut-être n'y importe davantage : et si vous faites profession d'être les meilleures chrétiennes, n'est-ce pas une conséquence que vous soyez aussi les plus catholiques ? Or, le fond, l'âme du catholicisme, c'est cet amour de tous dont nous parlons. L'Époux cherche plus

1. Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis. Rom. v, 5.

2. Moveri motu dilectionis in speciali ad quoslibet homines singulariter non est de necessitate charitatis, quia hoc esset impossibile. 2da 2dæ. Quæst. xxv, art. 8.

souvent ce fruit qui ne le trouve dans les monastères. Comme les îles baignent dans l'océan, comme une éponge baigne dans un fleuve, votre cœur baigne dans l'amour infini : croyez-le, dites-vous-le, ne l'oubliez jamais. Aspirez donc souvent, fortement, ardemment et par des actes formels, cette dilection divine qui ne demande qu'à tout inonder; et par des actes formels aussi, versez-la ensuite sur le monde, le regardant et le chérissant comme Dieu lui-même le regarde et le chérit, je veux dire en cet être à la fois idéal et réel qui le résume et le contient, qui en est la vérité, la vie, la beauté, Jésus.

Maintenant, qu'en est-il de cette égalité qui, lorsque le mot d'amour éveille en notre cœur l'idée d'un Éden véritable, ouvre devant notre imagination la perspective peu riante d'une plaine monotone et sans fin? Il est clair que c'est un fantôme. D'abord, comme ce fond commun d'affection bienveillante que chacun doit à tous, n'épuise jamais tout ce que le cœur peut donner, il ne répond pas non plus suffisamment à ce que plusieurs doivent recevoir : je le dis non-seulement dans l'ordre de la charité, mais même dans l'ordre de la justice. Acquitte-t-il, par exemple, la dette d'un fils envers sa mère, d'un frère envers sa sœur, d'une épouse envers son époux? Dans cette plaine dont nous parlions, il y a donc au moins des collines. Savez-vous ce que le grave saint Thomas dit de ceux qui prétendent (et il y en a qui l'ont prétendu) que, les services charitables se diversifiant selon les rapports variés et inégaux que la nature et la grâce établissent entre les hommes, l'amour qui les inspire doit être égal pour tous? Saint Thomas dit qu'ils déraisonnent[1].

On parle d'égalité : où donc est-elle? En Dieu, c'est vrai:

1. Quidam dixerunt quod omnes proximi sunt æqualiter ex charitate diligendi quoad affectum, sed non quoad exteriorem effectum... sed hoc irrationabiliter dicitur. Loc. cit. Quæst. XXVI, art. 6.

les trois y sont égaux ; mais aussi les trois sont un seul et même Dieu. Hors de cette adorable union qui est l'unité elle-même, où se trouve l'égalité ? L'équité, à la bonne heure : elle est ou doit être partout : mais l'égalité n'est et ne peut être nulle part. Où elle commencerait, l'ordre finirait, car l'ordre, dit saint Augustin, « c'est cette disposition qui, suivant la parité ou la disparité des choses, assigne à chacune sa vraie place [1] ». Or, si l'ordre finit quelque part, assurément ce n'est pas dans l'amour : l'amour ne le subit pas seulement, il en vit ; plus encore, il le fait ; j'oserai dire qu'il l'est ; c'est lui du moins qui le consomme.

Et d'où viendrait à l'amour chrétien cette obligation, je dirai cette possibilité d'être égal pour tous ? Il y a deux sources de cet amour : Dieu et la créature, le Saint-Esprit et notre cœur. Serait-ce Dieu qui rangerait nos affections sous ce niveau glacial ? Mais Dieu ne nous impose rien dont il ne nous donne d'abord l'exemple. Sa loi n'est qu'un de ses principaux moyens de nous perfectionner ; et parce que notre perfection est de lui être semblables, la grande loi, c'est de l'imiter. Or, voyez ce qu'il fait ; voyez-le dans ce chef-d'œuvre qui est vraiment toute son œuvre ; regardez Dieu dans le christianisme : il y est tout entier et authentiquement découvert. Ah ! sans doute vous y verrez bien que Dieu veut le salut de tous [2] ; il le veut d'un vouloir sincère, profond, ardent, et il s'y emploie si bien qu'il en meurt. C'est le signe et l'effet d'une dilection immense [3] ; tous y ont part, c'est un bien tout à fait commun [4]. Mais, loin d'exclure en Dieu tout acte de prédilection, cet amour

1. Parium dispariumque rerum sua cuique loca tribuens dispositio. S. August. de civit. Dei. Lib. XIX, cap. 13.
2. Omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire. I Tim. II, 4.
3. Joann. XV, 13.
4. Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti. Sap. XI, 25.

qu'il a pour nous nait en lui d'une prédilection sans pareille. Qu'est Jésus, le premier né de tous, pour qui tous les autres sont faits, en qui ils sont conçus, voulus, aimés, bénis, sauvés [1] ? le préféré de Dieu, l'enfant de toutes les complaisances. Et Jésus, le don de Dieu, don universel s'il en fut, par où débute-t-il ? Certes, son cœur va à son Église ; il l'aime avec passion ; il s'immole pour se l'unir. Oui; mais d'abord à qui va ce don, à qui va ce cœur ? Qui Jésus aime-t-il avant tous, et dans une mesure telle que, si son amour n'était pas infini, il n'en pourrait plus rien donner ensuite à personne ? Vous avez toutes nommé Marie. Elle est la grande élue, la grande sauvée, la grande rachetée, l'épouse unique : c'est-à-dire que comme Jésus est le préféré de Dieu, elle est la préférée de Jésus [2].

Mais peut-être qu'enfin, s'étant fait tout d'abord cette part de choix, l'amour divin embrasse également tout le reste des créatures : il n'en est rien. Laissons les hiérarchies célestes, toutes fondées en principe sur les choix très-libres de Dieu ; qui ne sait les préférences humaines de Jésus-Christ ? Il y en a d'ignorées, il y en a d'historiques : Jean, Madeleine, Lazare ; Jean, couché sur son cœur, Madeleine baisant ses pieds, Lazare dont il pleure tant la mort qu'on s'écrie dans la foule : « Voyez comme il l'aimait [3] » ! autant d'amis qu'il préférait aux autres. Quoi même ! n'est-il pas vrai qu'un jour sa prédilection parut s'égarer ? Certes son œil était infaillible ; mais pour nous ressembler davantage et par là nous mieux consoler, il voulut que son cœur terrestre gardât toute sa liberté, quitte à ce que d'amères

1. S. Paul ad Eph., ad Coloss. et passim.

2. Est-il besoin de faire observer que ce que nous disons ici de l'inégalité de l'amour de Dieu pour ses diverses créatures, n'infirme en rien la thèse que, après nos grands théologiens, et spécialement saint Thomas, nous avons établie dans le Traité de la Charité touchant l'unité essentielle de l'amour de Dieu pour tous ?

3. Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodò amabat eum. Joann. XI, 36.

déceptions en payassent l'exercice, comme cela nous devait arriver si souvent : il regarda donc un jour un jeune homme, et il l'aima, dit l'Évangile : or ce jeune homme ne devait pas répondre à son amour [1].

Ce n'est donc pas de Dieu que l'égalité peut venir ; ni de Dieu pur esprit, ni de Dieu vivant dans la chair. Faut-il vous demander si elle viendra jamais de vous ? Tout vous crie qu'elle est contre nature. La patrie, la famille, les amis, ce sont autant de sources vives d'où l'amour coule à flots. Il coule assurément dans un lit plus ou moins profond, entre des rives plus ou moins larges ; mais il reste contenu dans ces rives et demeure dans ce lit, ce qui empêche ses eaux si précieuses d'aller baigner indifféremment toutes les terres, c'est-à-dire de se perdre sans rien féconder. La grâce change-t-elle cet ordre ? Au contraire, elle le perfectionne [2] : non-seulement dilatant le cœur où elle entre, elle fait qu'on aime bien plus ceux qu'on aimait déjà, mais encore, ouvrant aux âmes tout un monde supérieur et nouveau de relations, elle donne lieu par suite à des unions meilleures, tout à fait inconnues et vraiment impossibles hors d'elle.

Il y a plus ; même ici, dans cette pure et sublime région où Dieu est si évidemment le maître, qu'on la nomme *son royaume*, l'ordre de la sainteté ne règle pas absolument celui de l'amour, et ce n'est ni une loi, ni même un conseil, que le plus saint soit le plus aimé. Sans doute, si l'on regarde dans l'amour cet effet naturel qu'il

1. Jesus autem, intuitus eum, dilexit eum et dixit ei : Unum tibi deest : Vade, quæcumque habes vende et da pauperibus et habebis thesaurum in cœlo : et veni, sequere me. Qui contristatus in verbo, abiit mœrens. Marc. x, 21, 22.

2. Non minus est ordinatus affectus charitatis, qui est inclinatio gratiæ, quam appetitus naturalis qui est inclinatio naturæ : utraque enim inclinatio procedit ex divinâ sapientiâ. S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. xxvi, art. 6.

a de faire vouloir le bien de celui qu'on aime, on veut bien que Dieu donne plus et se donne lui-même davantage à qui l'aura mérité davantage ; et quand, au ciel, l'âme verra cette magnifique justice universellement accomplie, loin d'en avoir du regret, elle éclatera en applaudissements et en transports. Mais sous cette volonté, trop pénétrée par la vérité pour n'être pas éprise de la justice, le cœur, notre cœur humain et chrétien garde sa liberté ; et, selon cet ordre intime et fondamental de ses unions affectueuses, selon les sympathies qu'il sent, les préférences qu'il a, les liens dans lesquels la nature ou son choix l'ont légitimement engagé, il peut non-seulement désirer plus aux uns qu'aux autres le bien qu'il désire sincèrement à tous ; mais son désir de voir ses bien-aimés plus saints et plus heureux, peut dépasser de beaucoup celui qu'il a de voir les plus grands saints bénis et glorifiés en proportion de leurs vertus [1]. Je vous dis la doctrine, et vous traduis même à

1. Omnis actus oportet quod proportionetur et objecto et agenti : sed ex objecto habet speciem, ex virtute autem agentis habet modum suæ intensionis. . Sic ergò dilectio speciem habet ex parte ipsius diligentis. Objectum autem charitativæ dilectionis Deus est, homo autem diligens est. Diversitas ergò dilectionis, quæ est secundùm charitatem quantùm ad speciem, est attendenda in proximis diligendis secundùm comparationem ad Deum : ut scilicet ei qui est Deo propinquior, majus bonum ex charitate velimus : quia licet bonum quod omnibus vult charitas, scilicet beatitudo æterna, sit unum secundùm se, habet tamen diversos gradus secundum diversas beatitudinis participationes. Ex hoc ad charitatem pertinet ut velit justitiam Dei servari, secundùm quam meliores perfectiùs beatitudinem participant. Et hoc pertinet ad speciem charitatis... Sed intensio dilectionis est attendenda per comparationem ad ipsum hominem qui diligit. Et secundùm hoc illos qui sunt sibi propinquiores, intensiori affectu diligit homo ad illud bonum ad quod omnes diligit, quam meliores ad majus bonum... Possumus etiam ex charitate velle *quod, iste, qui est mihi conjunctus. sit melior alio et sic ad majorem beatitudinis pervenire possit...* Est etiam alius modus quo plus diligimus ex charitate magis nobis conjunctos : quia *pluribus modis* eos diligimus. Ad eos enim qui non sunt nobis conjuncti, non habemus nisi amicitiam charitatis : ad eos verò qui sunt nobis conjuncti, habemus aliquas alias amicitias. 2da 2dæ. Quæst. XXVI, art. 7.

peu près les paroles de celui que sa science plus qu'humaine a fait nommer l'Ange de l'École.

Et parce qu'il va plus loin encore, nous l'y suivrons; à vrai dire, notre cœur l'exige; car, que seraient pour nous les solutions du temps, si nous devions présumer que celles de l'éternité viendront les annuler, sinon les démentir? Donc au ciel, en pleine gloire, là où tout est ordre, harmonie, sainteté, fixité, parce que Dieu y est tout en toutes choses, mais Dieu auteur de la nature aussi bien que de la grâce; s'il est vrai que là où l'idée divine sera plus pleine et plus radieuse, elle inspirera un amour qui, à raison même de son principe, sera supérieur en excellence à tous les autres amours possibles[1]; cependant il arrivera aussi que ceux qu'on aura aimés ici-bas à des titres particuliers de nature ou de grâce, on les aimera encore, et incomparablement plus qu'ici, de tous ces amours spéciaux réunis; et ces sortes d'amour, on ne les ressentira point pour d'autres, fussent-ils saints comme des séraphins et beaux comme des archanges. En effet, continue l'admirable docteur, « les causes honnêtes et à plus forte raison les causes saintes de dilection, ne cesseront point d'exister dans l'âme des bienheureux[2] ». Qui oserait même affirmer que si celles qui existaient déjà subsistent, il n'y en aura pas d'autres qui ne naîtront que là-haut? Outre les sympathies ardentes qui pourront y éclore tout d'un coup entre des êtres que Dieu avait d'avance et singulièrement accordés, encore qu'il ne leur ait pas permis de se rencontrer sur la terre; quel autre effet qu'une tendre et spéciale affection devra produire en des âmes si justes et si fidèles la révélation qui pourra leur

1. Omnibus aliis rationibus (diligendi) præfertur incomparabiliter *ratio dilectionis* quæ sumitur ex propinquitate ad Deum. Ibid. Art. 12.

2. Continget tamen in patriâ quod aliquis sibi conjunctum pluribus modis diliget : non enim cessabunt ab animo beati honestæ dilectionis causæ. Ibid.

être faite alors de tant de dévouements ignorés ou mal appréciés ici-bas, et de tant de services dont Dieu seul jusque-là avait reçu la confidence?

J'ai voulu, j'ai dû vous dire d'abord ces choses, encore que l'état où votre sainte vocation vous élève soit trop supérieur à l'état commun des chrétiens, pour ne pas vous constituer en des conditions très-exceptionnelles. Elles le sont un peu pour toutes choses, et si elles ne le sont pas surtout au regard de ces affections naturelles ou particulières, c'est là du moins qu'elles vous sont le plus sensibles. Je vous dirai ces conditions ; mais auparavant il importait de poser solidement et d'éclairer pour vous le fond commun de la doctrine chrétienne sur ce point de la dilection. Les modifications dont ce fond est susceptible le supposent nécessairement. Ce sont des perfectionnements, ce ne sont point des contradictions. L'édifice, en montant, ne détruit pas ses bases, il ne s'en sépare pas, et, sous peine de ruine, il n'en dévie même pas. Ne l'oubliez jamais, qu'une vraie religieuse n'est qu'une chrétienne meilleure, et que, dans cette vigne sacrée dont Jésus est le cep et nous les rameaux [1], s'il y a des branches plus ou moins fortes, plus ou moins fleuries, plus ou moins fécondes, il n'y a cependant qu'une racine et qu'une séve.

Donc qu'en est-il pour vous de ces amours divers, et de ceux que la charité seule inspire, et de ceux qu'elle consacre en les gouvernant? Que devient en religion l'amour de la famille? Qu'y devient l'amitié? Y peut-elle subsister? Y peut-elle naître? Se peut-il même qu'un sentiment plus vif et plus profond y ait place? Et alors, qu'y a-t-il de permis? Qu'y a-t-il d'expédient? Et s'il est vrai que certaines prédilections y puissent être admises, et, par suite, les unions qu'elles fondent, quelle est la dilection qu'il

1. Joann. xv, 5.

faut toujours indispensablement garder pour toutes celles qu'on appelle ses sœurs, et qui forment la famille de grâce? Que faut-il en ressentir ? Que convient-il d'en témoigner?

La famille d'abord : grande question dans la vie religieuse. On peut lire dans bon nombre d'auteurs très-estimables des pages remplies d'ailleurs de vérité et de sens, où, pour mieux inspirer aux âmes ce détachement des parents, sans lequel tout le monde convient qu'il n'y a pas de vraie vie religieuse, on s'applique à faire à la famille une sorte de procès. Je ne nie pas qu'on soit dans son droit, et ce n'est point la matière qui manque. Sans parler de tant d'égoïsme qui se mêle trop souvent aux affections fondées sur la parenté naturelle, rien qu'à voir ce que sont et ce que font, au regard de la sainte vocation religieuse, la plupart des familles, et même beaucoup de celles qui se disent et se croient chrétiennes, le peu d'estime, quelquefois le mépris formel où elles la tiennent, leur crainte de la voir naître, leurs regrets insensés, ridicules, quand décidément elle est venue, leurs plaintes si injurieuses à Dieu et voisines du blasphème, les obstacles souvent injustes, souvent tyranniques, souvent scandaleux et impies qu'elles dressent devant ces âmes que Dieu honore et auxquelles on devrait porter envie; à voir ensuite l'oubli rapide, complet, profond, qui suit parfois ces récriminations et ces violences, quand il est évident que celle qui en était l'objet demeure la part de Dieu, on est fondé à dire qu'à force d'être motivé, le détachement devient facile. Il est sûr, et déjà nous l'avons fait remarquer, il est sûr que si l'exécrable esprit du monde donne à connaître quelque part ce qu'il y a, dans son fond, d'injustice, de méchanceté, de despotisme violent, de haine secrète de Dieu et, par-dessus tout, d'ineptie, c'est dans l'histoire des vocations religieuses.

Cette expérience est-elle le fondement sur lequel il convient d'asseoir cette grande vertu religieuse du détachement

de la famille? Est-elle la principale lumière qui doit régler les rapports, soit extérieurs, soit intérieurs, d'une religieuse avec ses parents? Si certaines âmes se sentent touchées par ce genre de considérations, elles auront raison de les faire : mieux vaut certes aboutir par là que de ne point aboutir du tout. Cependant cette méthode, qui a ses inconvénients pour tous, sera à peu près stérile pour beaucoup, et ne sera, pensons-nous, décisive pour personne. Il y a peut-être à prendre garde que des réflexions si fréquentes sur les misères, disons les défauts, disons, si vous voulez, les vices et les fautes des parents, ne mènent plutôt à l'antipathie, à la froideur, à l'indifférence envers eux, qu'à ce saint détachement qui n'est au fond qu'une justice, la justice dans l'amour, et une perfection véritable. Ce serait précisément tourner le dos au but. Puis, si l'on s'autorise à regarder ainsi l'envers de cette médaille, s'interdira-t-on toujours d'en regarder l'endroit? Il y a dans les parents des misères qui repoussent : sont-ils tous dépourvus des qualités qui charment? Qu'y a-t-il d'ailleurs, dans de pareilles vues, de sûr, d'élevé, d'efficace? Si par une grâce insigne de Dieu, que plusieurs de vos parents méritaient peut-être plus que vous, vous êtes maintenant en mesure de mieux les juger et de voir tout ce qui leur manque, que doit être régulièrement pour vous leur indigence mieux constatée, sinon le mobile d'une affection à tout le moins plus compatissante? Enfin et par-dessus tout, s'agit-il de les moins aimer? Singulier progrès que celui-là ! effet étrange d'une union plus étroite avec Dieu qui est l'amour!

Croyez-moi : aimez mieux tous ceux que vous aimiez, quand vous montez du monde à la vie religieuse; n'aimez moins qui que ce soit. Ne supprimez aucune de vos affections légitimes; seulement, transformez-les toutes. Vous aimiez vos parents comme on aime sur la terre; aimez-les désormais comme on aime dans le ciel. Voilà le vrai point

de vue, et la source pure, splendide, intarissable du détachement que Dieu vous demande.

Dieu vous a dit comme à Abraham : « Sors de ta terre et « de ta parenté[1] ». Il vous a dit comme à Marie : « Écoute, « ma fille, et vois; incline ton oreille. Oublie ton peuple « et la maison de ton père[2] ». Il vous a dit encore : « Viens « du Liban, hâte-toi de venir : une couronne t'attend au « sommet des montagnes fertiles[3] ». Il vous appelait ainsi au paradis de la grâce; mettez qu'il vous eût dit d'entrer dans celui de la gloire : n'est-ce pas aussi une divine vocation que la mort? Dieu n'aurait pas même eu besoin de changer sa formule : il eût suffi qu'il y coulât un amour un peu plus ardent et un attrait plus définitif. S'il l'avait fait, je ne dis pas : aurait-il outrepassé son droit; je ne dis pas : vos parents y eussent-ils mis obstacle? je dis : que fussiez-vous devenues pour eux, et que fussent-ils devenus pour vous? Certes, il y avait alors entre vous et eux une infranchissable clôture. Votre état les tenait à une distance comme infinie : de vous à eux tout rapport sensible et vraiment tout commerce humain devenait impossible; les mains ne serreraient plus les mains, les regards ne rencontreraient plus les regards; plus d'épanchements, plus de confidences, plus de conversations, plus de lettres. Ce serait *la règle*, que cette séparation, *la règle*, que ce silence, une règle inflexible et qui obligerait même alors que le cœur de ceux qui en souffriraient ne l'accepterait point. Tel serait l'état extérieur.

Et l'intérieur, que serait-il? Ah! sans doute, une indépendance tout à fait en rapport avec ce brisement absolu

1. Egredere de terrâ tuâ et de cognatione tuâ et de domo patris tui. Genes. XII, 1.

2. Audi, filia, et vide, inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui. Psalm. XLIV, 11.

3. Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis de capite Amana, de vertice Sanir et Hermon. Cantic. IV, 8.

des communications terrestres, indépendance voulue, indépendance aimée. En quelque état que vos parents eussent été réduits, et quelles que fussent, si vous voulez, la fréquence, la longueur et l'instance des visites qu'ils eussent faites à votre tombe, auriez-vous été moins appliquées là-haut à contempler la face de votre Père céleste, moins occupées de sa gloire et de ses intérêts? Non certes, et c'eût été l'ordre. Dieu n'eût rien absorbé, mais il eût tout primé : primé sans l'ombre d'une résistance, mais plutôt avec une plénitude de souveraineté que tout votre être eût appelée, aspirée, acclamée, adorée! Et parce que Dieu serait devenu votre roi jusque-là, vous vous trouveriez tranquillement et comme naturellement régner sur tout le reste.

Oui, mais avec cette liberté entière, ce détachement complet, cette quiétude imperturbable, quel amour dans votre âme pour ceux que vous auriez quittés, quelle permanence d'amour, quel accroissement, quelle perfection d'amour, maintenant que vous seriez entrées, plongées, et pour jamais fixées dans cet océan d'amour pur que nous nommons ici-bas la patrie! Comme vous les chéririez, ces amis et ces proches, les voyant désormais comme Dieu même les voit, non plus dans leur forme terrestre et passagère, mais dans leur forme idéale, céleste, divine, où votre foi s'essayait déjà à les considérer parmi les épais brouillards de ce monde, et qui, dégagée à présent à vos yeux, vous apparaîtrait évidente et belle à inspirer une inexprimable passion. Aussi que de louanges, que d'actions de grâces adressées à Dieu en leur nom! que d'intercessions, que d'assistances! Quelle entrée ardente et active dans tout ce que Dieu ferait et voudrait pour eux! Oh! comme il serait clair, et comme eux-mêmes finiraient par comprendre, que votre mort leur est un gain, et que rien qu'en portant en vous leur souvenir, lorsque vous vous présentez

devant le trône du Père, vous leur êtes mille fois plus utiles qu'en leur rendant tous les vulgaires services que la vie présente réclame ou comporte !

Vous n'êtes pas dans le ciel, dites-vous. Quant au corps, cela est vrai ; quant à l'âme, en êtes-vous bien sûres ? Saint Paul enseigne que le baptême nous y met déjà, et il demande expressément que notre vie s'y passe [1]. Que fait donc alors la profession religieuse ? Ou votre vie ment à votre état, ou, dans son fond et pour l'œil de Dieu, ce doit être une vie toute céleste. Sachez-le bien, et faites aussi que vos parents le sachent.

Si, en fait, tout rapport humain avec eux ne vous est pas interdit, que ce soit une consolation pour eux et même pour vous, si vous voulez, mais sans devenir jamais pour vous une dérogation, ni une entrave. Ne dépendez que de Dieu, dont vous êtes la propriété exclusive ; pour tout le reste, maintenez-vous libres. Quand vos proches vous demandent, ayant le droit de vous demander, venez à eux de bon cœur. Mais je dis quand ils ont le droit, et c'est ce que la règle fixe ; car autrement répondez-leur : « Il faut que je « sois présentement aux affaires de mon divin Père [2] ». S'ils insistent, si, à force de se montrer humains, ils commencent de vous devenir une tentation ou un scandale, souvenez-vous alors et faites-les souvenir de ce que Jésus dit un jour : « Qui est ma mère, qui sont mes frères ? Celui qui fait « la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est « mon frère et ma sœur et ma mère [3] ». Que si, pour ne pas vous comprendre, quelques-uns s'irritent et déclarent qu'ils ne reviendront plus, vous tâcherez de ne les en aimer que

1. Secundus homo de cœlo cœlestis. I Cor. xv, 47. — Nostra autem conversatio in cœlis est. Philipp. III, 20.

2. Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse? Luc. II, 49.

3. Matth. XII, 48, 50.

mieux, et vous emploierez en partie à prier pour eux davantage ce surcroît de loisir que vous procurera leur absence. Hors le cas, sans doute peu fréquent, de ces importunités et de ces exigences, venez à eux, mais comme les anges du ciel ou les bienheureux sont parfois venus vers les hommes. Vous le savez, ils viennent rarement, ils attendent l'ordre de Dieu pour paraître, ils ne se montrent que le temps qu'il veut, quelquefois même ils parlent sans se montrer; et avec ceux qu'ils entretiennent ils ne s'occupent que de choses divines. Rien n'interrompt leur contemplation : même en étant dehors, ils restent intérieurs. « Je suis Gabriel », dit l'un d'eux à Zacharie; « je me tiens devant Dieu, et je te suis « envoyé pour t'annoncer d'heureuses nouvelles [1] ». Ils parlent peu, mais quelles paroles! comme elles éclairent! comme elles consolent, comme elles pacifient, comme elles font aimer Dieu, comme elles le donnent, comme elles le laissent! Voilà le type. En voulez-vous un autre? Jésus ressuscité, glorifié déjà et pourtant vivant ici-bas; paraissant, non toujours ni à tous, mais dans les heures marquées, aux personnes choisies par son Père [2], et « leur « parlant du royaume de Dieu [3] », Méditez ceci, et si vous êtes fidèles à garder dans votre cœur ces vues si vraies, si saintes, si douces, il vous deviendra facile de pratiquer ce détachement des proches auquel votre état vous oblige. Vous comprendrez, vous aimerez, vous bénirez ces sages et saintes entraves que votre règle apporte à vos relations extérieures avec eux; vous verrez que, ne tournant en rien au détriment de votre charité, ni même de la dilection spéciale que vous devez avoir pour eux, elles sont tout à fait

1. Ego sum Gabriel qui adsto ante Deum et missus sum loqui ad te et hæc tibi evangelizare. Luc. I, 19.

2. Dedit eum manifestum fieri, non omnibus, sed testibus præordinatis a Deo. Act. x, 41.

3. Per dies quadraginta apparens eis et loquens de regno Dei. Act. I, 3.

nécessaires à l'ordre et au bon état spirituel de votre communauté, à la paix et à la perfection de votre âme, et qu'elles sont même singulièrement utiles à vos parents, qui y trouvent mille occasions de participer en quelque mesure au mérite de votre sacrifice, d'épurer leur affection pour vous, et peut-être de réparer tant d'imperfections ou de fautes, dont cette affection ou quelque autre a été pour eux la source.

Il va de soi que tout ce que nous venons de dire des parents, doit s'entendre aussi des amis qu'on a pu laisser dans le monde.

Mais après l'entrée en religion, toute prédilection nouvelle reste-t-elle interdite ? Assurément il y en a qui le sont : d'abord toutes celles qui le seraient ailleurs ; puis même plusieurs de celles qu'ailleurs on pourrait rigoureusement tolérer : celles, par exemple, qui, sans être précisément mauvaises, sont uniquement fondées sur la nature. Oh ! celles-là, fuyez-les : fuyez-les si c'est du dehors qu'elles vous tentent ; si elles s'offrent à vous dans la communauté, fuyez-les davantage encore. Dans le monde elles pourraient n'être que vaines : en religion elles seraient certainement funestes. Les saints ont coutume de les désigner sous le nom d'amitiés particulières. Elles ont de tels caractères et se traduisent par de tels effets, que vous les reconnaîtrez sans peine. Quelquefois elles naissent soudainement, comme s'allume un feu de paille; d'autres fois, c'est peu à peu qu'elles se forment : elles sont alors comme le produit final et fatal d'une longue série de défaillances et d'immortifications ; et Dieu sait en quelle abondance ce triste fruit contient la semence d'où il a germé ! La sensibilité et l'imagination sont l'âme de ces affections déplorables, et d'ordinaire en font exclusivement les frais. Sous l'influence de l'imagination, l'âme qui a le malheur d'être ainsi prise, s'échappe très-

volontiers hors du monde des réalités ; elle se pousse elle-même aux vains rêves, à l'exaltation, à ce qu'elle se plaît à nommer poésie, mais qui ne mérite pas d'autre nom que celui de roman. En revanche, la sensibilité, qui la tient jusqu'à l'asservir, la replonge impérieusement dans le réel, mais dans un réel misérable, tout rempli d'égoïsme, de vanité, de préoccupations puériles, de susceptibilités ridicules, de basses convoitises, d'exigences, d'ombrages, de jalousie. Loin qu'une telle amitié incline à la prière et se dilate dans l'oraison, elle y est une distraction habituelle et comme insurmontable; elle trouble la vue, agite l'âme, dessèche le cœur et finit par y jeter ce détestable et périlleux sentiment qu'on nomme l'ennui de Dieu. Le tabernacle la gêne, la direction lui fait peur, les œuvres de communauté lui pèsent; elle aime l'ombre en attendant d'aimer les ténèbres ; enfin je puis bien vous dire comment ces sortes d'amitiés débutent; je ne puis pas, je n'oserais pas vous dire comment elles ont quelquefois fini. Mais si une religieuse commence d'aimer ainsi qui que soit, ou de se laisser aimer ainsi par qui que ce soit, qu'elle sache bien qu'elle commence de mourir à l'amour véritable Elle quitte le ciel pur et paisible de la charité, pour descendre dans une région de nuages et de tempêtes. Elle s'empoisonne, et, qu'elle le veuille ou non, travaille à empoisonner ses sœurs. Satan peut s'en aller d'une communauté où de telles amitiés subsistent : son œuvre s'y fera sûrement et d'elle-même. Oh ! n'y eût-il là pour vous qu'un monde d'inquiétude, de chagrin et de tourments, ce serait bien assez pour vous dire de ne vous y risquer point; mais s'il y va encore de votre perfection, de votre persévérance dans la religion, de votre salut par suite, s'il y va de la paix et de l'honneur de votre monastère, est-ce trop de vous crier, avec les saints, de regarder ces amitiés comme une peste, d'en redouter même l'ombre, et, s'il arrive que vous en ressentiez jamais une première

atteinte, d'arrêter le mal dans son principe et à tout prix[1].

Ceci dit avec tous les saints, et ces réserves faites, n'y a-t-il pas place en religion pour une prédilection quelconque? Une religieuse, en particulier, ne peut-elle, sans ravir quelque chose à Dieu et à sa communauté, se lier avec quelqu'un par une affection de grâce?

Je ne vous dirai pas : cherchez ces liaisons; je ne vous dirai pas : désirez-les. Outre que, dans une communauté cloîtrée et peu nombreuse, il semble naturel, facile et souhaitable d'ailleurs, qu'au moins pour le dedans, chacune soit l'amie de toutes, et toutes les amies de chacune, il est certain que Dieu ne destine pas ces unions comme un moyen ordinaire de sanctifier les âmes; qu'il entend même que la plupart soient sanctifiées sans cela, et ne soient saintes qu'à la condition d'en être privées, et d'accepter de l'être. Il est certain, de plus, que trop d'illusions sont à redouter ici, pour qu'il n'y ait pas une foule de précautions à prendre. Que d'actes sont simples et salutaires pour des personnes saines et robustes, qui tueraient des malades ou même des convalescents! Or, quelle pente en nous à nous croire plus forts ou plus tôt guéris que nous ne sommes! Et si nous nous trompons là-dessus, quel danger! C'est à faire hésiter si l'on doit parler de ces choses, et le fait est que les livres spirituels en parlent fort peu.

Cependant nous ne nous croyons pas tout à fait libres de nous en taire. Outre qu'elle est glorieuse à Dieu, cette plénitude de vérité peut être utile à plusieurs âmes, et justement à des âmes que Dieu a pour très-agréables. Du reste, parmi tant de voies où nous pouvons marcher ici-bas, y a-t-il quelque sentier si secret et si solitaire, que, s'il plaît au Saint-Esprit d'y pousser une seule âme, elle n'ait pas

1. On lira avec grand fruit, sur ce sujet des affections, les chapitres v et vii du Chemin de la perfection, par sainte Thérèse.

toujours le droit d'y être guidée par la sainte Église? Donc, on le doit confesser, certaines prédilections restent parfois permises à l'âme religieuse. Il y en a qui sont voulues de Dieu, et lui-même alors, formant les unions qui en découlent, les féconde ensuite pour l'honneur de son nom. Les saints ont dit cela aussi; plusieurs en ont fait personnellement l'expérience; les exemples en sont illustres, et tout donne à penser que les plus beaux ne seront jamais connus sur la terre. Si la vie même du ciel comporte ces intimités, pourquoi ne trouveraient-elles pas place dans la vie religieuse, qui en est l'imitation, l'apprentissage et le prélude? Est-ce parce que l'âme y est régulièrement plus pure, plus dégagée des sens, plus près de Dieu, que sa liberté d'aimer, de se donner et de s'unir devra devenir moins grande? Mais si cette liberté était refusée aux chrétiens, dans l'état de grâce ordinaire, et vous avez vu qu'elle ne l'est point, ce sont sans doute les religieux qui devraient licitement commencer d'en jouir. Que dirons-nous donc?

Si vous sentez en vous le besoin et surtout le germe d'une de ces affections spirituelles, éprouvez-vous d'abord, pour voir si c'est vraiment l'Esprit de Dieu qui vous pousse et opère en vous. L'épreuve ici, c'est la prière, c'est la pénitence, c'est la communion, c'est l'examen sérieux du cœur et de la vie, c'est le temps, c'est souvent le conseil. Si vous en venez à être certaine que votre besoin vient de Dieu, encore faut-il attendre qu'il daigne le satisfaire; car ici, comme dans tout ce qui tient à l'ordre de la grâce, ce n'est le fait « ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de « Dieu qui fait miséricorde[1] ». Toutefois, s'il vous a donné ce besoin, c'est le signe très-probable qu'il entend y pourvoir. Il pourra arriver aussi que la rencontre de l'âme pré-

1. Igitur non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei. Rom. IX, 16.

destinée à s'unir divinement à la vôtre soit pour vous la première mais très-suffisante révélation du besoin que vous aviez d'elle. En tout cas, il convient que le dessein de Dieu soit vérifié pour elle comme pour vous. Cette vérification peut quelquefois n'être pas très-longue, Dieu ayant mille secrets pour faire vite de très-grandes clartés; mais, en fait, il faut y voir clair, et que le signe des vouloirs divins soit manifestement apparu. Une sympathie mutuelle, une convenance entre les grâces, une identité d'attraits et de voies, l'influence sanctifiante d'une des deux âmes sur l'autre, ou des deux l'une sur l'autre, seraient des indications déjà considérables. Je n'oserais pourtant pas dire qu'elles constituent à elles seules un signe absolument certain. Que si ces âmes, sentant d'abord cela et se l'étant discrètement confié, restent dans une paix profonde et persévérante, paix de la conscience, cela va de soi, mais aussi paix de tout l'intérieur; si elles gardent toutes deux la liberté d'esprit, qui n'exclut pas du tout le souvenir ou même une sorte de présence intérieure; si elles conservent surtout la liberté du cœur, c'est-à-dire si, pour aimantes et unies qu'elles soient, elles aiment Dieu tout autant ou plutôt davantage, ce qui est toute la liberté; si elles ont plus de goût à la prière, plus d'animation au devoir, plus de courage au sacrifice, plus de zèle à leur perfection; et si, pour le point particulier de leur affection, elles n'ont d'attache à rien d'humain ni de sensible; si elles livrent positivement et complétement à Dieu tous leurs rapports; si elles y font bon marché de la joie et de la peine, de la présence et de l'absence, et ne visent en tout qu'à la sainteté, la lumière qui les enveloppe approche du plein jour, et l'on ne voit plus trop ce qui pourrait les retenir d'y demeurer ou d'y avancer. Que si, enfin, à ces clartés déjà si vives, s'ajoute le jugement favorable de la sainte Église, ce qui veut dire, selon l'occurrence, l'approbation du directeur

ou du supérieur, ou d'un homme docte, pieux et prudent, ou même de la supérieure, à la condition que celui ou celle qui prononce ne soit pas tout à la fois juge et partie, le jour est à son midi ; il n'y a pas à demander plus de sûreté pour agir : non-seulement on peut, mais on doit entrer dans une voie si régulièrement ouverte et si divinement éclairée, et y cheminer, avec les saintes réserves auxquelles la terre oblige et que commande la prudence chrétienne, mais sans crainte, librement, simplement et joyeusement. Quelle que soit la mesure d'une telle prédilection, la forme d'une pareille union, et le nom qui semble lui convenir, elle est bonne, elle est sainte : c'est une grâce, une très-insigne grâce, ou plutôt, c'est une source de grâces qui, si on la laisse toujours couler dans sa pureté et dans son abondance, peut transformer la vie qu'elle arrose, et lui assurer une sainteté, une fécondité, une gloire que, sans ces eaux bénies, elle n'aurait jamais eues.

Qu'une âme soit appelée une ou plusieurs fois dans sa vie à ces prédilections de grâce ; qu'elle contracte successivement ou même simultanément, ce qui est plus rare, plusieurs de ces unions surnaturelles, les règles avant et après seront absolument les mêmes.

En tout cas, loin d'être un dommage pour la communauté dont cette âme fait partie, ce sera bien plutôt un gain. Je veux dire qu'au lieu de diminuer la dilection commune que cette âme a pour toutes ses sœurs de religion, cette sainte prédilection la rendra plus profonde, et plus vive, et plus tendre. Le jour où il en serait autrement, la défiance deviendrait nécessaire ; il faudrait regarder attentivement sa voie, car quelque ombre s'y serait assurément glissée. Mais quand elles sont purement de Dieu, ces affections développent toujours les autres. D'abord elles sont comme une révélation expérimentale de l'immense amour de Jésus pour nous tous. Outre qu'elles

sont elles-mêmes un don de cet amour, mieux que d'autres elles en font concevoir l'idée. Puis, en montrant ce qu'une pauvre créature est capable de donner de tendresse, elles obligent à se souvenir qu'entre ce dernier possible de notre cœur, et la plus réservée des affections de Jésus, il y a une distance comme infinie. Alors, quelle lumière autour de soi, quelle excitation à aimer davantage ! et comme un attrait si fort prend aisément la forme impérieuse du devoir ! Enfin, c'est merveille combien ces saintes unions surnaturelles dilatent l'âme dans la joie, la maintiennent dans l'onction, lui donnent un sentiment vif de l'inanité des choses terrestres, et de la réalité vivante, pleine, prochaine de la patrie ; combien elles l'éclairent aussi sur la bonté de Dieu, sur la douceur de son joug, la suavité de ses voies, la surabondance de ses miséricordes, et combien, par suite, elles la font abonder elle-même en toutes sortes de sentiments favorables, en paroles de consolation, de compassion, d'encouragement et de joie. De telles âmes sont singulièrement saines aux autres, surtout aux âmes pusillanimes, défiantes, à qui Dieu fait peur, et qui sont inclinées à être mécontentes de lui.

Quoi qu'il en soit pour vous de ces prédilections, aimez-vous donc sincèrement, cordialement, tendrement, imperturbablement les unes les autres. Je ne parle pas encore des actes que cet amour doit vous inspirer; je parle de l'amour lui-même, c'est-à-dire de cette dilection intérieure et habituelle dont chacune est redevable à toutes. Évitez avec soin tout ce qui peut l'altérer et, si peu que ce soit, l'amoindrir. Dans ce cœur que l'Époux céleste daigne nommer son jardin, et où il a le désir et le droit de trouver ses délices, ne laissez ni grandir, ni subsister la moindre « racine « d'amertume [1] ». Tout ce qui n'est pas bon et doux à ceux

1. Hebr. XII, 15.

qu'il aime est une épine pour lui. Mortifiez dès le début vos plus petites antipathies : ne souffrez en vous ni éloignement, ni resserrement, ni froideur. Au pays de la sainte dilection, il n'y a ni nuit, ni hiver. Cultivez votre amour mutuel. Tout en vous veut et doit grandir, et rien ne grandit sans culture. Que chaque jour votre amour soit plus pur, mais qu'il soit aussi plus ardent : l'excès n'est point à craindre en cet amour de grâce. « Le glorieux saint Bernard dit que la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure, écrit saint François de Sales, et qu'en notre amour il n'y doit avoir aucunes bornes ; ains il lui faut laisser étendre ses branches autant loin comme il pourra le faire. Ce qui est dit de Dieu se doit entendre aussi de l'amour du prochain, pourvu toutefois que l'amour de Dieu surnage toujours au-dessus, et tienne le premier rang ; mais après, nous devons aimer nos sœurs de toute l'étendue de notre cœur, et ne nous contenter pas de les aimer comme nous-mêmes, ainsi que les commandements de Dieu nous obligent ; mais nous devons les aimer plus que nous-mêmes, pour observer les règles de la perfection évangélique qui requiert cela de nous [1]. »

Enfin cet amour conservé, cultivé, cet amour qui ira se dilatant et se perfectionnant toujours, témoignez-le ; sans doute dans la mesure et dans la forme indispensablement requises, non-seulement par la modestie chrétienne, mais encore par les convenances propres de votre sainte profession, les prescriptions de votre règle et les usages de votre monastère ; cependant témoignez-le. Je vous parlais des signes du respect qui sont les égards : l'amour a aussi ses signes ; et vraiment qu'est-ce qui est vrai et vivant et ne se traduit pas ? Dieu, qui est la vérité, se traduit par son Verbe

1. Entretiens spirituels, IV, de la cordialité.

que, pour cela même, l'Écriture nomme souvent son visage. L'amour a son visage aussi. Entreprendrai-je de vous le décrire ? Si vous ne l'avez pas rencontré, tout au moins vous l'avez rêvé. Son front est serein, son regard droit, tranquille, bienveillant, doux, compatissant, plein d'invitation ; ses lèvres sont entr'ouvertes et presque souriantes ; son oreille s'incline aisément ; sa voix est sympathique ; il exhale, comme de vrais parfums, la simplicité et la paix ; il est à l'aise et il met à l'aise. Il va donnant toujours, ou plutôt se donnant toujours. On ne se l'imagine pas, on le voit ; mais on ne se fait pas cette vision à soi-même, ou plutôt on ne l'aperçoit pas dans cette clarté miséricordieuse dont la grâce nous entoure ici-bas comme d'une atmosphère, sans avoir devant soi la sainte, la ravissante, l'incomparable image de Jésus. Il fut l'amour signifié sur la terre. On sentait bien sans doute qu'il n'était pas au but. Que sera-t-il au but ? Aucun œil mortel ne l'a vu, et il n'y a pas en ce monde un cœur capable de le comprendre [1]. Mais, ici-bas, il marchait vers le but, et entendait y pousser toute créature. C'était l'amour occupé, travaillant, ne s'arrêtant pas aux fleurs du chemin, ne se laissant pas prendre aux caresses, en donnant sobrement. C'était d'ailleurs un amour fort, viril, sérieux, courageux, souvent austère ; mais toujours et partout c'était l'amour, et l'amour témoigné ; l'amour regardant les hommes, les écoutant, les entretenant, les plaignant, leur pardonnant, leur souriant, les bénissant, leur tendant la main, serrant les leurs, leur ouvrant quelquefois ses bras, et recevant leurs baisers, même lorsqu'on s'en servait comme d'un signal pour le trahir. Contemplez-le souvent, contemplez-le toujours : puisque vous êtes ses membres, demandez-lui de vous animer, de vous remplir et de vous posséder tellement, qu'il use de vous comme de

1. I Cor. II, 9.

lui-même; alors pleinement transformées en lui, vous ne serez plus à tous ceux qui vous voient, et surtout les unes aux autres, que sa sainte et bienfaisante apparition continuée parmi les hommes. Je ne sais si vous pouvez le mieux glorifier, le servir plus à son gré et faire plus de bien autour de vous qu'en étant ce que je vous dis là; en tous cas, rien ne vous fera plus sûrement réussir à l'être, que de laisser l'amour resplendir et jaillir de votre fond par la bonté et la grâce de votre extérieur.

DES TROIS DERNIERS DEVOIRS

DE LA

CHARITÉ FRATERNELLE

DES TROIS DERNIERS DEVOIRS

DE LA

CHARITÉ FRATERNELLE

C'est une chose bien digne de remarque que la position occupée par le cœur dans l'organisme humain. La physiologie, éclairée de la lumière chrétienne, pourrait donner sur ce point de grands enseignements, révéler d'importants secrets, et nous mettre, par l'analogie, sur la voie de vérités splendides. Le monde est si harmonique, le dehors est l'expression si fidèle du dedans, le corps dit si bien l'âme, qu'une science complète du cœur, organe central de l'homme, qui est lui-même le centre du monde, deviendrait peut-être une des clefs du système universel des choses. Sans entrer dans des recherches curieuses qui ne vont pas à notre sujet, il est facile pour tous d'observer quels sont précisément les membres dont le cœur se trouve entouré, et avec lesquels il a par suite des rapports plus directs. Nous ne parlons pas de la tête, avec laquelle ses relations sont manifestement nombreuses et intimes. C'est une question à part. Mais tout le monde peut voir que le cœur forme une espèce de centre entre les épaules, les bras et la poitrine : les épaules, dont l'office naturel est de porter les fardeaux ; les bras, qui sont l'instrument régulier du travail ; la poitrine, qui, chez l'homme, est un lieu plein de mystère, un lieu large, chaleureux et

doux, pouvant s'ouvrir à qui s'y jette, pouvant se refermer sur qui s'y est abrité, enfin le lieu sacré de l'embrassement et de l'union. Il est en outre aisé de constater que le cœur, étant proche de ces membres, exerce sur eux une influence. Pour que chacun d'eux fonctionne comme il convient, le bon état du cœur est tout à fait indispensable. Que le cœur soit, non pas même arrêté, mais troublé par quelque désordre un peu grave, soudain l'épaule fléchit, et le bras, devenu languissant ou inerte, est incapable de tout travail sérieux, et n'a même plus la force requise pour une étreinte.

Or, il se trouve que l'ensemble de ces rapports représente très-expressément les conditions imposées ici-bas à l'amour, les principaux devoirs qui lui incombent, les fruits que Dieu et le monde attendent de lui, les buts sacrés où il doit parvenir. Croire, révérer, chérir, c'est beaucoup, et d'ailleurs nécessaire. Mais si tout finit à l'amour, l'amour lui-même ne finit point ; il commence au contraire toutes sortes de choses, et il y en a plusieurs que lui seul peut commencer. Il est l'action par excellence et un très-énergique principe d'action. Il découvre de grands espaces, il ouvre de longs chemins, il forme des pieds forts et rapides ; il fait pousser des ailes et veut qu'on les déploie. L'amour est un trésor aussi ; on travaille pour l'acquérir, on l'acquiert pour le dépenser. Enfin, il est la vie : la vie n'est que pour vivre. Partout où Dieu la met, il entend qu'elle se déclare par la fécondité. Le figuier stérile est maudit [1]. Combien plus cette grande et divine vie qui est l'amour doit-elle s'épanouir et produire ? C'est sa loi. Au ciel, cela ira de soi. Ici, l'action de l'amour est nécessairement laborieuse. D'abord, l'amour y est pénitent. C'est bien juste, il a tant péché, il y pèche tant encore ! non par lui-même : le véritable amour ne pèche point, en un sens il est impeccable, et là où il est le maître,

1. Marc. XI, 21.

on ne pèche jamais[1]. Cependant à cause des défaillances, des trahisons et des aberrations auxquelles le condamne si souvent ce cœur fragile et bas à qui Dieu l'a confié, on peut dire qu'il devient pécheur ; il est le grand pécheur. Il faut donc que, dans ce cœur aussi, qui est la cause de ses fautes, l'amour peine, combatte et souffre. C'est en cela qu'il est pénitent. Il faut qu'il peine, encore que ce soit sa vertu propre d'enlever la peine et d'empêcher qu'on la sente ; il faut qu'il lutte, encore que son effet le plus essentiel soit de donner la paix ; et bien que, par sa nature même, il soit la joie et la joie à son comble, il souffre inévitablement. Il a des ennemis nombreux, puissants, ligués ensemble, et qui sont implacables : Satan, le monde, la chair, le péché sous tous les noms, sous ses mille formes, avec ses forces épouvantables. Tout cela, de quelque semblant qu'il se revête, c'est une contradiction active à l'amour, et au fond c'est la haine. Plus ou moins, l'amour la rencontre partout ici-bas ; or, il doit la chasser de partout. De plus, et n'eût-il pas à subir cette contradiction agissante et armée, que d'obstacles dressés entre lui et son dernier terme ! Quel terrain encombré que celui où l'amour chemine forcément en ce monde ! Quelles montagnes à gravir, quels abîmes à traverser, quels torrents, parfois quels marais à franchir, quelles épaisses broussailles à percer ! Par suite, quelles occasions de faire halte ! quels prétextes à se décourager ! quelles raisons de se refroidir ! L'amour est en ce monde un manœuvre chargé de fardeaux et qui, courbé sous ce faix énorme, a une tâche énorme à fournir. Au fond, sa tâche est celle de Dieu, la libre et noble tâche que Dieu s'est lui-

1. Qui natus est ex Deo non peccat (I Joann.) : hæc enim nativitas, si sola esset in nobis, nemo peccaret, et quando sola erit, nemo peccabit. Nunc autem adhuc habemus quod corruptibiles nati sumus, quamvis secundum id quod renati sumus, si benè ambulaverimus, de die in diem renovabimur interius. S. August. Contra mendac.

même imposée en créant, en s'incarnant, et en mourant pour racheter sa création déchue. L'amour est le grand associé de Dieu, son coopérateur par excellence. Et le comble, c'est qu'ayant devant lui une telle carrière à parcourir, et dans de telles conditions, il lui faut définitivement arriver si près du but, qu'il inaugure chez nous l'état du ciel. Rien ne ressemble moins à une improvisation, que la béatitude. Le ciel est un tableau qui suppose une esquisse, une moisson qu'une culture a dû préparer, une dédicace qui ne se peut célébrer que si le temple est fini de construire. Tous ces préludes divins sont l'affaire de l'amour.

Je vous ai longuement exposé les trois premiers devoirs qui résultent pour nous de la loi de charité mutuelle. Trois mots résumeront ceux dont il me reste à vous parler : le support, le service, l'union : voilà la fin du programme de l'amour. Il faut que, s'avivant sans cesse à son propre foyer, l'amour tende et soumette aux fardeaux des épaules humbles, dociles, larges, robustes ; qu'il accepte de vivre et de marcher courbé, qu'il en soit fier, et finisse même par s'en réjouir. Il faut, en second lieu, qu'il ait des bras vaillants et énergiques, des mains industrieuses, sachant se joindre pour prier, se mouvoir pour travailler, s'ouvrir pour donner, capables de verser l'huile qui adoucit les plaies, mais aussi le vin qui fortifie les chairs ; des mains pleines de cœur, d'intelligence et d'efficacité. Il faut enfin qu'il ait un sein très-vaste, très-dilaté, très-ardent, très-chaste, très-fidèle, où, comme Jésus, il appelle, attire, et embrasse toutes les créatures, les unissant entre elles, pour les unir, et lui-même avec elles, à Jésus, en qui et par qui elles s'uniront au Père céleste et se consommeront dans sa bienheureuse unité. C'est de quoi nous allons successivement vous parler, et d'abord du support.

I.

Il est rare que, dans l'Écriture, le Saint-Esprit parle de la charité sans parler du support. La nécessité du support entre pour une grande part dans cette recommandation que saint Paul fait à la charité d'être patiente [1]. C'est commele premier rayon qui sort d'elle, et, en même temps, l'armure principale qui l'investit et la défend. La patience n'est que la force de résistance de l'amour : et comme, depuis le péché, rien ne s'épanouit ici-bas sans trouver la contradiction, comme tout progrès est au prix d'un effort, comme la vie n'est qu'un triomphe incessant sur la mort, l'amour, sans la patience, mourrait dès le berceau.

Au reste, ce grand devoir du support est bien plus qu'indiqué dans nos saints Livres ; il y est formulé en termes tout à fait exprès. Il faut que « nous portions les fardeaux « les uns des autres [2] » ; il faut que « nous nous suppor- « tions mutuellement en charité [3] », avec une patience humble, douce, inaltérable.

Il n'y a pas lieu d'être fiers de semblables recommandations. Nous naissons d'un père et d'une mère, au milieu de frères et de sœurs. La cité n'est régulièrement que la maison natale agrandie, la patrie qu'une cité plus vaste ; en droit, la terre entière n'est qu'une patrie. Chacun de nous devrait donc être aux autres une image et un instrument de la bonté divine, un flambeau, un bras, un secours.

1. Charitas patiens est, benigna est. I Cor. XIII, 4.
2. Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. Gal. VI, 2.
3. Supportantes invicem in charitate. Ephes. IV, 2; Coloss. III, 13.

Loin de là, chacun est à l'autre un fardeau ; heureux quand il ne lui est pas un obstacle ou une ruine. S'entr'aimer parmi nous, s'entr'aimer fidèlement, constamment, ce qui revient à dire chrétiennement, cela suppose qu'on ferme les yeux sur quantité de choses, qu'on en oublie beaucoup, qu'on en pardonne plusieurs; enfin le mot y est, il y est d'office, et c'est Dieu qui l'inspire, cela suppose qu'*on se supporte*. Et ce n'est pas vrai seulement de l'étranger qu'on rencontre, ou de ceux que la nature et la rareté de leurs relations avec nous, nous donnent presque le droit de nommer les indifférents; cela est vrai des parents, des amis, et vraiment des plus chers. Il y a des moments, sinon des heures, où ceux-là même nous pèsent. C'est amer, c'est humiliant, mais c'est incontestable.

Qu'avons-nous donc à supporter ainsi dans le prochain, même dans le prochain estimé et aimé ?

Quand on regarde ce dont est rempli le champ immense de la misère humaine, et, partant, ce qui fait que chacun est si souvent une charge à autrui, il semble qu'avant tout il faudrait nommer le péché. C'est le fardeau de Dieu. Oh ! qu'il lui pèse ! Il a fait fléchir et tomber Jésus-Christ. Puis il rend l'âme si lourde ! Qui ne sentira le poids d'une âme qui est elle-même écrasée ? Il est vrai, à force de vivre étroitement unies à Dieu, ce qui est vivre dans le Christ, plusieurs âmes en viennent à cette grâce d'avoir de très-vifs sentiments du péché. Elles ne le voient pas commettre sans être atteintes, blessées, troublées dans les dernières profondeurs de leur être. Douloureuse, mais surtout bienheureuse solidarité de ces âmes avec la très-sainte âme de Notre-Seigneur, en qui le péché excite régulièrement toute l'horreur, toute l'indignation et toute la douleur qu'il mérite ! Mais si cette précieuse unité de cœur avec Jésus fait que, regardant le péché dans une lumière plus pure, et l'appréciant d'une manière plus sainte, ces âmes en demeu-

rent plus péniblement affectées, elle y répand en même temps une onction si divine, une plénitude de paix si merveilleuse, une si grande abondance d'amour suave et miséricordieux, que ce soulèvement, causé en elles par le péché, n'altère jamais en rien leur compassion pour le pécheur et leur patience à le supporter. C'est même à peine si le support reste, par quelque endroit, le mot vrai de leur état intérieur à l'égard des pauvres âmes pécheresses.

En somme, ce n'est pas l'ordinaire que le péché de l'homme soit pour nous la plus habituelle et la plus éprouvante occasion de support. Les âmes, même fidèles, sont beaucoup plus sensiblement touchées de l'humain que du divin, et, par ses grands côtés, le péché est un mal divin. La manière dont il atteint Dieu, l'injure et le tort qu'il lui fait, la colère qu'il allume en lui, les terribles effets qui en résultent dans ce monde et surtout dans l'autre, tout cela est très-principalement surnaturel : à ce titre, c'est un mystère ; la foi seule le perçoit et l'embrasse. De cet acte si élevé de la foi à un sentiment quelconque, il y a loin. De plus, le péché est un acte passager : la trace en demeure invisible ; elle peut n'être qu'éphémère ; le repentir chrétien commence de la laver, le sang de Jésus l'efface. Mais indépendamment de cette réparation, qui peut venir tôt ou tard, ou même hélas ! ne venir jamais, le péché n'a pas coutume de modifier, au moins d'une manière appréciable, le fond naturel de celui qui le commet. Un homme horrible aux yeux de Dieu peut garder néanmoins, et montrer dans ses rapports humains, un caractère très-agréable et un esprit charmant. Il n'y a donc bien souvent qu'un mérite fort médiocre à supporter le pécheur, et ce devoir, si saint en lui-même, ne nous est que trop facilité par notre grossièreté et notre insensibilité au regard des choses divines, par l'infirmité de notre foi et la tiédeur de notre amour. Du

reste, quand ce sont là ses sources, il est clair que le support n'est plus une vertu.

Il est plus malaisé de supporter ceux qui nous font des offenses personnelles. Encore est-il qu'une âme un peu vertueuse fait assez facilement bonne contenance devant l'injure. La blessure qu'elle en reçoit l'émeut profondément et remue tout en elle. Le sentiment qu'elle a alors d'une situation critique et d'une lutte, fait que naturellement elle se surveille et se met en défense. Poussée brusquement à sortir d'elle-même, elle a chance, Dieu aidant, d'en sortir par en haut et de surmonter ainsi la nature. Alors, pour peu surtout que l'épreuve ne se prolonge pas, elle y répond avec un vrai courage, je veux dire avec humilité, patience et douceur. Je conviens que si, supporter l'injure est relativement aisé, il en coûte parfois étrangement de supporter la personne qui l'a faite, surtout si l'on vit avec elle, et davantage encore si, la lumière ou le bon vouloir lui manquant, loin de reconnaître et de réparer sa faute, elle se défend d'avoir mal fait et prétend ne devoir point d'excuse. Autant un tel support est chrétiennement indispensable, autant il est naturellement laborieux.

Malgré cela, ces occasions demeurent assez rares, et ce n'est pas encore ici qu'il faut chercher la principale matière du support. Cette matière, ce sont les défauts. La nature humaine en fourmille, et les variétés en sont comme infinies. Il y a ceux de l'espèce, il y a ceux des individus; il y a ceux du dedans, il y a ceux du dehors : chacun a les siens, et le plus souvent en grand nombre; les meilleurs d'entre nous, je dirai même les saints, n'en sont pas exempts. D'autant qu'en fait de support, tout devient relatif, et que mille choses nous choquent, qui, devant Dieu, n'impliquent réellement aucune imperfection. Il n'y a rien à en dire, sinon qu'elles nous déplaisent. Ce ne sera souvent qu'un fait tout extérieur : la

démarche, l'attitude, le son de la voix, l'accent, que sais-je ? Nous avons tous des goûts très-caractérisés qui deviennent aisément des exigences très-impérieuses. Certes, ces exigences pourraient être expliquées déjà par le besoin inné que nous avons de la perfection ; et la vérité est que nous la demandons à tout le monde et à peu près pour toutes choses. C'est notre grandeur ; mais aussi, ici-bas, c'est une source inépuisable de déceptions, de peines et d'exercice. Nous avons beau nous dire que la créature est la créature, que la terre n'est pas le ciel, et qu'il y a aussi peu de justice que de raison à demander aux hommes ce que ni leur nature ni leur condition surtout ne comportent, ce que Dieu même n'exige pas, et ce que, s'il l'exigeait, nous serions moins que bien d'autres en mesure de lui fournir : nous avons beau nous surprendre nous-mêmes et nous avouer incomparablement plus imparfaits, désagréables, pesants, que tous ceux qui nous sont à charge, cependant nous sentons le poids et nous nous en plaignons. Nous gémissons peut-être et nous nous humilions d'avoir des sensibilités si délicates et des susceptibilités si vives ; nous restons néanmoins sensibles et susceptibles, et, par le fait, nous sommes incessamment choqués et irrités. Mais le pire est que cette perfection dont nous avons besoin, chacun l'entend à sa manière. Alors comment se pouvoir flatter que Jésus même nous eût complétement satisfaits ? Ce ne sont pas assurément les critiques qui lui ont manqué ; et si l'Évangile fait foi qu'il a été un scandale à beaucoup, qui empêche de penser qu'il a été un fardeau à plusieurs ? C'est très-principalement de lui que parlent les impies au Livre de la Sagesse. quand ils s'écrient : « Rien que sa vue nous est une charge insupportable [1] ». Je vous appelle toutes ici en témoignage : que d'ignorance,

1. Gravis est nobis etiam ad vivendum. Sap. II, 15.

que de petitesse, que de bassesse, que de bizarrerie dans notre manière de concevoir la vraie vertu et généralement le bien, le beau, le convenable !

Restreint aux défauts véritables, le champ de support serait déjà immense; étendu à ce qui peut nous déplaire, il cesse d'avoir des bornes; d'autant qu'au désagrément propre de ces défauts vrais ou réputés tels, il faut joindre ce surcroît infini d'ennui que nous cause leur persistance. Nous disions du péché que, même quand il atteint le fond, il n'altère pas la surface d'une manière appréciable, et que, d'ailleurs, sa trace dans l'âme peut être très-fugitive. Il en va tout autrement des défauts. Outre que, laissant habituellement le fond moral intact, c'est justement la surface qu'ils déforment, et nous deviennent par là plus sensibles, on dirait qu'ils y sont scellés. Il y en a qui échappent tout à fait à l'empire de la volonté : tels sont, en grande partie, les extérieurs. Mais là même où la volonté peut avoir une action, qu'elle est ordinairement bornée, et surtout qu'elle est lente ! Ajoutons que, dans l'ordre commun de sa providence surnaturelle, Dieu, qui donne tant de grâces à l'homme pour éviter le péché, lui en donne incomparablement moins pour corriger ses imperfections naturelles.

Il a ses vues en ceci, et elles sont adorables. Il y a en nous mille misères qui ne doivent régulièrement finir qu'avec la vie, parce qu'elles tiennent à une portion de nous dont la mort seule nous délivre. Jusque-là, Dieu ne les supporte pas seulement, il les veut. Certes, quoi de plus facile pour lui que de les faire disparaître ? Le vent ne chasse pas les nuages, l'aurore ne dissipe pas les ombres de la nuit avec autant de force et de rapidité, que le moindre regard de Jésus, ou le plus léger souffle de sa bouche, ne ferait, s'il le trouvait bon, évanouir tous nos défauts. Outre qu'il a pour ceci sa toute-puissance de Créateur, il a son mérite infini de Rédempteur. Il a positivement payé

pour chacun le prix intégral de cette restauration complète, et, quand nous y arriverons, c'est à lui seul que la gloire en reviendra. Or, ce n'est pas un regard qu'il abaisse sur nous, ni un de ses souffles qui nous caresse ; c'est sa vertu entière, c'est sa vie souveraine, c'est la somme de ses mystères, c'est sa substance totale, c'est lui enfin qui vient, qui entre, qui s'installe, qui demeure, qui règne, qui fait de notre âme son trône, son temple, son membre, le membre vivant de sa sainte humanité. Le baptême inaugure ce règne, la confirmation le consacre, l'Eucharistie l'entretient, l'étend, le perfectionne ; et cependant la misère reste. Elle ne reste pas seulement, elle se reproduit, elle pullule. Il est écrit de Jésus qu'en ce monde, dans sa vie historique, il a été « entouré d'infirmité [1] » : tel est-il encore à présent dans sa vie mystique.

On s'étonne parfois, parfois même on se scandalise, du peu de fruit apparent des sacrements, quant à la correction des défauts. Il semble bien souvent, en effet, que Dieu y sème une moisson pour recueillir une graine. Sans doute, il faut chercher la première raison de ceci dans l'imperfection habituelle, et souvent déplorable, de nos dispositions. Toutefois, cette raison est loin d'expliquer tout ; et il faut bien convenir que, même en des âmes pures, sincères et ferventes, on voit mille défauts résister à l'influence des sacrements, et en particulier d'une communion fréquente. Mais quoi ! si, sans diminuer sensiblement le nombre de nos misères, cette fréquente communion nous donne plus de lumière pour les discerner, plus d'ingénuité à les confesser, plus de patience à les supporter ; si, tournant précisément la maladie en remède, elle nous fait tirer de sa ténacité même une humilité plus profonde, une défiance

1. Qui condolere possit iis qui ignorant et errant, quoniam ipse circumdatus est infirmitate. Hebr. v, 2.

de nous plus éveillée et plus active, un recours à Dieu plus pressant, une prière plus assidue et plus ardente, une intelligence plus claire de la nécessité, de la valeur et de la gratuité de la grâce, enfin plus d'indulgence et de compassion pour autrui, qui ne sent que ces communions restent suffisamment utiles ? Et quand on réfléchit d'abord à cette magnifique et magnanime bonté de Dieu qui le porte à se contenter avec nous de peu de chose, même quand il a donné beaucoup ; puis, à l'importance souveraine qu'il attache à l'humilité dont il est clair que nos misères sont l'aliment régulier, facile et solide, on n'a plus de peine à se rendre compte de ses lenteurs et de l'apparente parcimonie de sa grâce sur ce point. On juge que cette conduite n'est que le commentaire pratique de cette sublime leçon que Dieu donnait à saint Paul : « Ma grâce te suffit : « c'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne[1] ». Et l'on finit par dire de tout son cœur avec l'Apôtre : « Volontiers je me réjouirai, je me glorifierai de mes infir- « mités, afin que la vertu de Jésus demeure en moi plus « abondante[2] ».

Il y a là avant tout un merveilleux exemple de support ; car enfin Dieu est le premier que ces misères regardent : c'est en ses membres qu'elles subsistent ; c'est donc lui principalement qu'elles semblent devoir charger. Nous recommandons ceci à la méditation des supérieurs qui, en cette matière, comme en bien d'autres, ont des obligations plus étendues et plus étroites. Ce n'est pas même assez pour eux d'attendre que leurs inférieurs viennent s'imposer : ils doivent les prévenir, les prendre et les porter. Le grand-prêtre de l'ancienne loi portait sur ses épaules

1. Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur. II Cor. XII, 9.
2. Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. Ibid.

deux pierres d'onyx où étaient gravés les noms des douze tribus ; mais ces mêmes noms étaient gravés aussi sur les douze pierres du rational dont était ornée sa poitrine [1]. C'est le signe qu'un supérieur n'a pas encore tout fait quand il tend patiemment l'épaule aux fardeaux, s'il n'ouvre pas aussi son cœur aux âmes qui lui sont lourdes et ne les tient amoureusement embrassées sur son sein. C'est ce que dit saint Paul : « Si quelqu'un est faible dans la foi, recueil-« lez-le et portez-le [2] ». Oh ! avec tous, mais surtout avec les petits, par où j'entends les faibles et jusqu'aux misérables, que les supérieurs gardent toujours une imperturbable patience. Que, sans jamais tourner en faiblesse, leur paternité se déploie et se dépense en longanimité et en bonté. Ils sont les dieux humains de ces pauvres créatures : qu'ils s'en souviennent, et ne trompent pas les espérances que tout rapport avec une divinité, même empruntée, donne droit de concevoir. C'est peu de chose qu'une grappe de raisin : considérez cependant le temps qu'elle met à mûrir. Or, depuis le péché, ce ne sont même plus les vignes qui, dans le jardin des âmes, ont à pousser le raisin; c'est des ronces qu'il doit sortir. Quand la simple formation est si longue et si laborieuse, s'étonnera-t-on du temps et des efforts voulus pour les transformations ? Mais c'est précisément parce que nos misères, et spécialement nos défauts, entrent ainsi, par un côté, dans la conduite providentielle de Dieu sur nous, que leur persistance est plus grande, et nous donnant plus d'exercice, devient une plus ample matière au support.

Eh bien ! dites-vous ces choses et supportez le prochain. Supportez tout de tous, et supportez-le jusqu'au bout [3]. Le secret pour y parvenir, c'est la dilection ; l'amour rend tout

1. Exod. XXVIII, 9. 17.
2. Infirmum autem in fide assumite. Rom. XIV, 1.
3. Suscipite infirmos, patientes estote ad omnes. I Thess. V, 14.

facile. Voyez la mère : un petit enfant est certainement en lui-même un être fort lourd à porter. Il y a les cris qu'il pousse ; ceux de la faim, ceux des souffrances, ceux des caprices, ceux des colères. Il y a les vrais besoins, il y a les exigences ; il y a, par suite, des soins sans nombre, des soins difficiles, fatigants, répugnants. Il y a les nuits troublées, les veilles forcées, les alertes soudaines, enfin des sollicitudes et des angoisses de toute sorte. Mais la mère aime ce petit enfant ; toute cette peine lui est douce, et la charge lui devient légère. Aimez beaucoup, vous aussi ; vos fardeaux vous pèseront peu.

Oh ! pensez ce qu'a dû souffrir l'âme si délicate de Jésus, je ne dis pas avec les pécheurs (ses rapports avec les pécheurs constituaient dans son cœur sacré une douleur toute spéciale, et donnaient lieu à une nuance très-particulière de bonté) ; mais pensez ce qu'il a souffert au milieu des grossiers, des mal élevés, des sots, des ennuyeux dont il se vit souvent et inévitablement entouré sur la terre. Sans doute il peut sembler qu'à la hauteur où il vivait, ces défauts d'éducation, d'esprit et de caractère devaient être beaucoup moins sensibles pour lui qu'ils ne le seraient pour nous. On ne s'imagine guère en effet la distinction qu'un homme quelconque pouvait avoir aux yeux de Jésus, ni le soulagement qu'en dehors de sa très-sainte Mère, un rapport avec qui que ce fût pouvait lui donner ici-bas, parmi les déconvenues et les froissements continuels que notre compagnie lui imposait. Mais, au demeurant, il était homme, le plus parfait des hommes ; et, à ce titre, comme sa délicatesse était infiniment plus grande que la nôtre, les chocs qu'il recevait étaient nécessairement aussi plus fréquents et plus douloureux. Ah ! ce serait lui faire injure que de penser qu'il s'est épargné une souffrance si pénible et que nous devions tous avoir à endurer si souvent. Il l'a prise pour la sanctifier ; il l'a prise pour nous

mériter la grâce de la bien prendre ; il l'a prise pour nous faire voir de quelle manière il faut la porter. Regardez donc Jésus, non pas seulement dans sa passion, où tout est manifestement porté au comble, et où il soutient des fardeaux dont l'ombre seule nous écraserait ; mais regardez-le dans sa vie publique, dans ses relations journalières avec les Juifs, avec ses disciples, avec les douze : quelles occasions de support, et toujours quel support !

Pensez aussi à la dépense que vous l'avez personnellement forcé d'en faire. On n'a pas plus mauvais caractère que la plupart des hommes n'ont à l'égard de Dieu. Quelle conduite disgracieuse à l'égard de la grâce ! Quelle insincérité ! Quelle improbité ! Quelle indélicatesse ! Quels mécontentemens stupides ! Quelles plaintes injustes ! Quels refus insensés ! Quelles reprises ingrates ! Quels marchés honteux proposés, essayés, pratiqués ! En tout, que de minutie ! Que de médiocrité ! Que de lâcheté ! Souvent, que de rechutes ! Que de retours à des aliments cent et cent fois vomis[1] ! Que fait Dieu cependant ? La réponse est dans votre cœur. Oh ! l'étonnante révélation de la longanimité divine que l'histoire de la vie intérieure de chacun !

Partant de cet incontestable et éloquent souvenir, qui est moins encore un souvenir qu'une expérience de chaque jour, rappelez-vous ensuite la révoltante histoire de ce serviteur de l'Évangile à qui le maître accorde du temps pour s'acquitter, et qui, lorsque son frère en servitude implore de lui la même grâce, le prend à la gorge et prétend qu'il aille en prison[2]. Tâchez que le souvenir de ce maître miséricordieux vous empêche à tout jamais d'imiter ce serviteur impitoyable ; je ne dis pas dans la forme brutale de son action (le cas n'est pas pratique pour vous), mais je dis

1. Prov. XXVI, 11. — II Petr. II, 11.
2. Matth. XVIII.

sous quelque forme et en quelque mesure que ce puisse être.

Vous comprenez au reste qu'en ceci, comme en toute vertu, il y a des degrés fort divers : il y a le suffisant, le louable, le généreux ; il y a aussi l'héroïque. Le suffisant est indispensable : si vous ne vous sentez pas le courage de l'héroïque, tendez du moins au généreux. La suffisante justice d'une religieuse implique essentiellement une certaine abondance. D'ailleurs, viser plus haut que le but est une sûreté pour l'atteindre. La flèche la mieux lancée baisse toujours en traversant l'air.

Supportez donc, mais sincèrement, pour l'œil de Dieu, plus que pour l'œil de l'homme. Ne passez pas par-dessus la charge : pliez au dedans plus encore qu'au dehors. Excepté le cas où l'ordre est violé, et où vous êtes d'office chargée de le maintenir (ce qu'encore il faut faire humblement et surnaturellement, sous peine de ne le faire utilement ni pour soi ni pour les autres), ne vous haussez pas vous-même à vos yeux en face de la personne qui prétend prendre sur vous le dessus, cette prétention fût-elle injuste ou même ridicule. Il y a certaines patiences très-orgueilleuses, et l'on voit parfois des supports devenir à la nature un festin qui, pour être secret, n'en est que plus exquis. Ne dites donc jamais : Qu'ai-je à faire de telle sœur ? En quoi m'atteint ce qu'elle dit ? Qu'ai-je besoin définitivement de l'affection, de la bienveillance ou même de la politesse d'une créature quelconque et de celle-ci en particulier ? Rien n'est moins selon Dieu que ces détachements hautains et ces indifférences méprisantes : mieux vaudrait, certes, une impatience. Ne passez donc jamais par-dessus la charge imposée. Vous sera-t-il permis de passer à côté ? On le fait quand on se distrait, quand on applique son âme ailleurs ; quand, si l'on n'oublie pas, on s'efforce, du moins, d'oublier. Ce peut être une prudence ; quelquefois,

c'est la seule issue; alors il faut bien qu'on en use. Usez-en toutes les fois que, vous regardant sérieusement vous-même, vous jugerez qu'une considération directe et prolongée du fardeau qui vous pèse n'aboutirait probablement qu'à vous le rendre intolérable à force d'en augmenter le poids.

Mais, en définitive, le meilleur, le plus chrétien, le plus religieux, c'est de se mettre positivement et bravement sous la charge, ce que le mot de support semble, d'ailleurs, impliquer. A une condition toutefois, c'est que, pour savourer la mauvaise joie de constater et d'admirer votre vertu, vous ne vous ferez pas des charges imaginaires; c'est que vous éviterez, à tout prix, c'est que vous aurez horreur de vous poser en face de vous-même et des autres comme une victime que chacun se donne la mission d'immoler. Ces sortes d'imagination, dont l'amour-propre est l'unique cause, sont des sources d'où les illusions, les imperfections, et, à la fin, les péchés coulent à flots. S'il y avait une zone où le support ne dût pas s'étendre, il faudrait y reléguer les âmes qui tombent en cette manie; elles confinent à l'insupportable. Loin de vous exagérer vos fardeaux, efforcez-vous de les trouver petits, ce qu'ils sont, en réalité, beaucoup plus souvent qu'il ne semble, ce qu'ils seraient toujours si vous aviez plus de vertu.

Mais enfin, si la charge est très-décidément réelle, si elle est évidente et urgente, si elle passe à l'état actif, et surtout à l'état aigu, si elle devient, par exemple, une scène et une violence (et, le démon ou certaines conditions physiques aidant, cela peut arriver jusqu'en un monastère; cela peut même être le fait d'une religieuse ordinairement bonne, sensée, édifiante), regardez tout alors dans la pure lumière de la foi : posez-vous en présence de la volonté de Dieu, si souveraine qu'elle gouverne tout, si bonne qu'elle tire du bien de tout, même du mal qu'elle défend : laissez

sa douce lumière pénétrer et absorber cette petite ombre qui sort de terre et vous enveloppe un instant; tenez-vous humble, recueillie, paisible, retirée dans votre cœur, dans ce sanctuaire de votre cœur où demeure l'agneau Jésus; entrez en ce Jésus, restez en lui; et pour lui, avec lui, comme lui, taisez-vous, livrez-vous, laissez-vous fouler. La nature pourra alors s'agiter sous la grâce, comme un serpent se tord sous une pierre assez large pour le contenir, mais trop peu lourde pour l'écraser. Elle cherchera des issues; elle voudra, à tout le moins, se consoler par quelque plainte. Soyez-lui sans pitié; tenez-la muette et captive.

Faites plus encore, et puisque Jésus va plus loin, allez-y. A chaque blessure qu'on lui faisait par les cordes, par les soufflets, par les coups, par les fouets cruels, par les épines, par les clous, par la lance, son précieux sang coulait. Or, il en était de son sang comme de sa vie : nul ne le lui ôtait, il le donnait spontanément [1]. Son cœur l'envoyait donc librement à ses plaies, d'où il se répandait ensuite sur le monde, et avant tout sur ses bourreaux. Jésus est la vérité, la sincérité et la perfection même : toutes ses œuvres sont pleines : il n'y a jamais en lui d'apparences sans substance. Comme sa divinité était toute et toujours dans son âme, son âme aussi, son âme libre, souveraine, aimante, était toujours dans tous ses actes. Soyez donc assurées que chaque goutte de ce sang, qui sortait de sa chair sacrée, était de sa part une donation spéciale, faite par un acte spécial d'amour et que son divin cœur passait tout entier dans cet acte. C'était là sa manière de supporter l'outrage, et sa réponse à la méchanceté. C'était là bien plus que de la patience : pour le mal il rendait le bien, il payait la haine par l'amour. Faites comme lui : que votre support

1. Ego pono animam meam : nemo tollit eam a me : sed ego pono eam a meipso, et potestatem habeo ponendi eam et potestatem habeo iterum sumendi eam. Joann. x, 17, 18.

ne reste pas passif; qu'il réagisse contre le fardeau, l'embrassant avec d'autant plus d'affection qu'il le sent plus pénible. Qu'on ne vous touche pas pour vous blesser, sans faire immédiatement sortir de vous un rayon plus vif et plus chaud de bonté et de dilection. Que toute peine venant du prochain, soit à votre charité ce qu'est au feu le fer qui l'attise. Et n'est-ce pas lorsque l'atmosphère est plus froide que la flamme brille avec plus d'éclat? On dit que le grand secret de toucher le cœur de sainte Thérèse et de s'assurer ses meilleures bontés, c'était de lui faire quelque mal. Imitez-la, comme elle-même imitait Jésus, et vous commencerez peut-être de savoir, par expérience, quelque chose des délices divinement cachées dans ce miel mystérieux dont l'Écriture nous dit qu'on le recueille sur la pierre, et dans cette huile céleste qu'elle nous montre ruisselant des rochers de granit[1].

II.

Mais si, quand il monte ainsi jusqu'à sa perfection, le support devient déjà, pour le prochain, une sorte de bienfaisance active, ce n'est qu'une preuve de plus que l'amour, qui en est l'âme, a, quels que soient sa forme et son degré, faim et soif d'opérer pour le bien de celui qu'il aime. C'est pourquoi, vous disant les devoirs qui ressortent de la dilection, et que j'aurais pu appeler ses besoins aussi bien que ses devoirs, après le support, j'ai nommé le service, l'œuvre des bras après l'humble docilité des épaules. On

1. Mel de petrâ, oleumque de saxo durissimo. Deut. XXXII, 13.

peut sans doute entendre ce mot de service dans un sens très-particulier, et nous serons forcé nous-même de l'employer ainsi : il exprime néanmoins une idée générale, et nous l'avons choisi à ce titre, comme le plus propre à exprimer ce nombre infini d'actions par lesquelles l'âme, remplie et poussée par l'amour, se dévoue au prochain et travaille à lui faire du bien. C'est tout un monde que ces actions. Comme Dieu y est partout, on ne peut guère y assigner de limites. Je crois pourtant possible de tout faire rentrer assez exactement dans trois catégories que nous nommerons l'édification, la prière et les œuvres.

Je dis d'abord l'édification, grand mot, et surtout, grande chose qui, supposant en celui d'où elle sort une puissance admirable, est pour celui à qui elle va un immense bienfait. Vous êtes-vous jamais rendu compte de tout ce que ce mot signifie et contient? Il appartient exclusivement à la sainte langue chrétienne, et nul autre que les chrétiens n'aurait pu l'inventer : ils sont même les seuls qui le puissent parfaitement comprendre.

Édifier, dans le sens vulgaire, c'est construire; non point au hasard, mais régulièrement, d'après un plan donné, et en vue d'une fin déterminée d'avance. Amener ou entasser des pierres en un lieu, ce n'est point édifier : c'est une besogne qu'un ignorant ou même un insensé peut faire. Édifier au contraire est forcément l'œuvre d'un sage; non que le manœuvre qui opère doive toujours avoir par lui-même beaucoup de science ou d'habileté; mais, travaillant sous l'architecte, dont il suit le plan et traduit la pensée, son travail vaut définitivement ce que vaut l'idée magistrale qui l'y inspire et l'y dirige. Je vous l'ai dit, Dieu a voulu que sa création fût un temple. Ayant éternellement résolu de la faire, il a éternellement décidé qu'il l'habiterait. Son temple, il est vrai, c'est Jésus. En Jésus, mais en Jésus seul, la trois

fois sainte essence divine demeure dans toute sa plénitude[1]. Ce temple principal et parfait, Dieu se l'est édifié lui-même : c'est la doctrine formelle des Écritures[2]. Une créature pourtant a eu la grâce insigne d'y prêter son concours : c'est Marie, l'Immaculée, la Vierge, l'Unique de Dieu. Elle est le lieu, divinement béni, sur lequel ce temple se fonde. Elle est la carrière réservée et intacte d'où se tire le marbre très-pur avec lequel il est construit. Elle est la source libre, le cœur vivant, la mère aimante qui donne à Dieu cette chair dont il fait son séjour, son autel et son corps. Mais, nous vous l'avons déjà et plusieurs fois montré, ce temple de Dieu, où l'infini se trouve à l'aise, où la souveraineté absolue règne dans la majesté totale de ses droits, où la béatitude essentielle trouve des joies exquises ; ce temple, où Dieu reçoit toute religion, toute gloire, tout amour, ce temple qui est Jésus, devient par une miséricorde inouïe, le type, le fondement, le saint des saints d'un temple, non pas plus excellent, mais à certains égards plus vaste, qui s'appellera la sainte Église, et dont les hommes et les anges seront les pierres intelligentes. Vous savez ce que saint Paul en écrit aux fidèles : « Vous n'êtes plus des « étrangers, ni des gens du dehors ; vous êtes les citoyens « de la cité des saints et la famille de Dieu, étant posés sur « le fondement des apôtres et des prophètes, assis eux-« mêmes sur cette pierre angulaire et suprême qui est le « Christ Jésus, en qui tout l'édifice va s'élevant toujours « pour devenir le temple saint dans le Seigneur : temple « dans la construction duquel vous entrez chacun pour « votre part, devenant ainsi dans l'Esprit l'habitation per-« sonnelle de Dieu[3]. » C'est bien toujours le même temple ;

1. In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. Coloss. II, 9.

2. Sapientia ædificavit sibi domum. Prov. IX, 1.

3. Jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei, superædificati super fundamentum Apostolorum et

car, comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut non plus y avoir qu'un temple, et ce temple, c'est toujours Jésus; mais l'Église, c'est Jésus étendu dans le temps et dans le lieu par son éternité incarnée et son immensité faite homme ; c'est son humanité prolongée[1] ; c'est la plénitude de son corps[2]. La hiérarchie, les sacrements, la prédication, le ministère ecclésiastique, les sueurs, les larmes, le sang des saints, la vie entière de l'Église et du monde, n'ont d'autre fin que de parfaire ce corps, de donner à cette humanité les proportions voulues, en un mot d'achever ce temple.

Or, dans la langue chrétienne, édifier, c'est prendre part à cet immense et saint travail; c'est attirer des pierres à l'édifice divin, c'est les y amener, les y insérer, les y affermir ; c'est, en les faisant plus belles, les rendre plus dignes d'y figurer. Édifier, pour mieux dire encore, en allant plus avant et en nous servant de termes qui, s'appliquant à l'œuvre générale de l'édification chrétienne, conviennent également à l'action plus secrète de l'édification privée, édifier, c'est *faire Jésus*, c'est dilater Jésus dans les âmes, et dilater les âmes en Jésus. Tout y peut concourir, à la seule condition de venir de Jésus, car Jésus seul peut faire Jésus. Mais, en lui et par lui, tout y sert : les exemples qu'on donne, les pensées qu'on suggère, les préjugés qu'on corrige, les préventions qu'on diminue, les attraits qu'on inspire, les beautés de la vérité qu'on révèle, les charmes de la vertu qu'on fait goûter ou pressentir, les pentes

Prophetarum, ipso summo angulari lapide Chisto Jesu, in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino, in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in Spiritu. Ephes. II, 19, 22.

1. Humanitas Christi est universa Ecclesia, quæ in eo dominatur et regnat, postquàm ille crucifixus est, et inuncta est ad regnum cœlorum. S. Athan. de hum. nat. susc. ap. Thomass. de Incarn. Lib. VI, cap. 8.

2. Ipsum dedit caput super omnem ecclesiam, quæ est corpus ipsius et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur. Ephes. I, 23.

qu'on adoucit dans le chemin qui mène à Dieu, tout ce qui montre enfin Jésus plus nécessaire, plus désirable, plus accessible, plus aimant, plus indulgent, plus facile à servir, plus livré à qui lui appartient, tout cela le propage, le dilate, le fait croître; tout cela, par là même, affermit, monte et agrandit le temple de Dieu, tout cela édifie.

Je n'ai pas à vous prouver que c'est là une grande charité, mais j'ai à vous rappeler que cette charité est pour tous un grand devoir. « Attachons-nous, dit saint Paul, aux choses « qui font la paix, et gardons fidèlement tout ce qui peut « nous édifier les uns les autres [1]. » Et ailleurs : « Que « chacun s'efforce d'être agréable à son prochain, en lui « témoignant cette bonté qui édifie [2]. » Et en un autre endroit : « Que tout se fasse pour l'édification commune [3] ». Cela est dit équivalemment en vingt endroits des Évangiles, et c'est de quoi parle Jésus, quand il demande que « notre « lumière luise si bien aux yeux des hommes, qu'ils en « prennent sujet de glorifier le Père céleste [4] ».

Ce devoir est indispensable; mais est-il difficile? Non certes, il ne l'est point.

Je vous en dirai d'abord une chose merveilleuse : même sans agir, rien qu'en étant, pourvu qu'il soit ce qu'il doit être, le chrétien édifie. « De même, dit saint Denys, que, sans le comprendre ou le vouloir, mais par cela seul qu'il existe, notre soleil éclaire toutes choses, en la mesure où chacune d'elles est capable d'être éclairée; de même le bien essentiel, Dieu, par sa substance même, verse sur tout ce qui existe les rayons de sa totale bonté, et en remplit

1. Itaque quæ pacis sunt sectemur et quæ ædificationis sunt in invicem custodiamus. Rom. XIV, 19.

2. Unusquisque vestrûm proximo suo placeat in bonum ad ædificationem. Ibid. XV, 2.

3. Omnia ad ædificationem fiant. I Cor. XIV, 26.

4. Sic luceat lux vestra coràm hominibus ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est. Matth. V, 16.

chaque créature selon ce qu'elle en peut contenir [1] ». C'est le type du chrétien. Indépendamment même de tout usage qu'il peut faire librement de sa grâce constitutive, son seul état d'homme déifié exerce autour de lui une influence incalculable. Le seul fait de la présence d'un chrétien ici-bas a plus d'action réelle sur le monde que n'en a, par elle-même, toute l'activité commerciale, industrielle, littéraire ou politique qui se dépense en plusieurs siècles. Ah! que les baptisés eux-mêmes seront surpris au dernier jour, quand ils verront ce qui soutenait et vivifiait le monde, et l'inanité définitive de tant de mouvements que l'on prenait pour de l'action et qui n'étaient que de l'agitation.

Qu'est-ce qu'un chrétien? C'est une lumière [2]. « Vous « êtes lumière, nous crie saint Paul, lumière dans le Sei- « gneur. La lumière créatrice a commencé de poindre « dans vos âmes [3]. » Dieu est en vous à l'état d'aurore; votre état de grâce, c'est son matin. Qu'est-ce encore qu'un chrétien? C'est une fleur : un Dieu en fleur, disent souvent les Pères. Le Verbe est la fleur du Père, il en exhale toute la senteur [4]. Ce Verbe vient à nous, entre en nous, s'unit à nous, si bien qu'il vit en nous plus que nous-mêmes. Comme il est Fils, il nous fait fils; comme le Père le dit, il nous dit; l'onction qui le sacre, nous sacre; nous devenons un baume vivant, nous exhalons la vie, l'odeur vivifiante de la vie, dit saint Paul, le parfum

1. Quemadmodum sol ille noster, non cogitatione aut voluntate, sed eo ipso quod est, illuminat universa quæ quoquo modo lucis ejus sunt capacia; sic etiam ipsum bonum... ipsâmet substantiâ suâ, rebus omnibus, pro cujusque captû, totius bonitatis suæ radios affundit. Dion. Areop. De div. nomin. cap. 4.

2. Saint Jean Chrysostôme disait : « Il est plus facile au soleil de ne point rayonner qu'au chrétien de ne point resplendir. La lumière qui est dans le chrétien ne peut rester latente : on ne dérobe pas l'éclat d'une telle lampe. » In Act. Apost. homil. xx, 4.

3. Eratis aliquando tenebræ; nunc autem lux in Domino. Ephes. v, 8.

4. Totam genitoris naturæ fragrantiam exerit in semetipso. S. Cyrill. Alexandr. Dialog. 3 de Trinit.

de notre chef, la divine odeur de Jésus[1]. Qu'est-ce enfin qu'un chrétien ? C'est une force. La nature nous donne des puissances; la grâce crée en nous des vertus, et ces vertus, qui sont des forces, se résument toutes en une seule que saint Paul nomme « la force ou la vertu du Christ » [2]. Elle est sans doute en nous plus ou moins abondante, mais elle est en nous tous.

Or, qui ne sait que, naturellement, toute force étend son action, tout parfum se fait sentir au loin, toute lumière rayonne ? C'est pourquoi, rien qu'en existant, rien qu'en apparaissant, nous tous qui avons la foi, nous pouvons et devons édifier, avancer l'œuvre divine, élever le temple, augmenter Jésus. Croyez d'abord très-fermement à ce principe actif de sainteté qui est en vous par la grâce. Cette foi entretenue et sans cesse avivée, est la pratique fondamentale de l'édification chrétienne. Je puis toujours et partout faire Jésus en laissant rayonner Jésus, et toujours et partout je puis laisser rayonner Jésus, parce que mon fond de grâce, ma vie intérieure et mon être principal, c'est Jésus lui-même. L'âme qui, sachant ces choses, s'en pénètre comme il convient, et se les dit souvent, est, comme nécessairement, un trésor d'édification à ses frères.

Assurées de porter en vous un si divin et si fécond mystère, prenez garde avant tout de le trahir. On le trahit en le contrariant ; on le trahit en l'entravant. On peut le trahir par malice ; on peut le trahir aussi par entrainement, par faiblesse ou par négligence. Dans vos rapports avec autrui, ne mettez jamais la lumière sous le boisseau, la grâce sous la nature, l'esprit de Jésus sous votre esprit. C'est devenir une nuit à qui vous devez être un jour; et, au lieu de monter l'édifice, c'est risquer d'y causer une ruine. Tâchez, quant à ce qui est de vous, de ne vous scan-

1. Odor vitæ in vitam : Christi bonus odor sumus. II Cor. II, 15, 16.
2. Ut inhabitet in me virtus Christi. II Cor. XII, 9.

daliser de rien, mais ayez un soin très-jaloux de ne scandaliser personne. N'oubliez jamais ceci : « Tout m'est permis peut-être, mais tout ne m'est pas pour cela expédient ». Je puis, sans l'ombre de péché, user de cette nourriture, je le sais ; cependant si, en en usant, je deviens un sujet de trouble à mon frère, « éternellement je n'en approcherai pas mes lèvres[1] ». Sans doute il faut savoir parfois mépriser et braver les vaines opinions des hommes ; mais il n'importe pas moins de ménager souvent leur faiblesse. Celui qui disait : « C'est pour moi la moindre des choses que d'être jugé par l'esprit de l'homme[2] », estimait en même temps un grand devoir de tellement se conduire en toutes choses, que, contentant Dieu d'abord, il évitât ensuite, autant que possible, de donner prise aux blâmes humains[3]. Agissez donc en toutes choses avec une grande *circonspection*, et faites à ce devoir si grave de l'édification tous les sacrifices nécessaires. Sachez, quand il le faut, faire taire et oublier vos droits. Même lorsque vous avez raison, ne tenez pas outre mesure à paraître n'avoir pas tort. S'il vous semble que Dieu est en cause, et que cette cause est dans vos mains, cela peut bien être ; mais, même alors, ne défendez Dieu ni plus ni autrement qu'il n'est dans son caractère et dans ses habitudes de le faire en ce monde. Oh ! que souvent Jésus s'est tu, de peur de pousser une âme à bout et d'éteindre le lumignon d'où la fumée sortait encore !

Faites plus que ne contrarier point l'influence édifiante de votre grâce : favorisez-la, aidez-la ; ouvrez-y, livrez-y

1. Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt. I Cor. VI, 12. Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum ne fratrem meum scandalizem. Ib. VIII, 13. Cfr. Rom. XIV, 21.

2. Pro minimo est mihi ut a vobis judicer aut ab humano die. I Cor. IV, 3.

3. Providentes bona, non tantùm coràm Deo, sed etiam coràm omnibus hominibus. Rom. XIII, 17.

votre âme. Retirez-vous, effacez-vous, disparaissez le plus possible pour lui faire et lui maintenir un passage large et libre. Elle y a tous les droits, c'est une reine. Que, comme l'Église le demande chaque jour en sa prière publique, et spécialement en cette heure de Tierce, qui est celle où la grâce incréée, l'Esprit-Saint, descendit en elle au cénacle, « votre visage, votre langue, votre « esprit, vos sens et toute votre énergie, deviennent « autant d'organes toujours actifs de témoignage et de « louange [1] ». En tout ce que vous faites et dites, montrez l'humilité, exhalez la pureté; faites entendre la divine harmonie des vertus; que votre âme, ou plutôt votre être tout entier, soit un foyer toujours ardent de foi, de religion, de sacrifice, d'abnégation, de paix, de régularité, de recueillement, de silence, de charité, de bonté, de suavité, de miséricorde universelle, enfin de vie chrétienne, religieuse et céleste; qu'on ne vous voie jamais sans être ramené au dedans, rappelé à la présence de Dieu, élevé vers le ciel, et par suite, sans donner gloire à celui qui y demeure. Laissez-vous si bien envahir par ce bon et bienfaisant Esprit qui est en vous, que vous ne soyez plus que des formes divines. Vierges de Dieu, cela vous est-il donc si difficile? Ce que le cristal est au soleil, la virginité l'est à Dieu. Puisque Jésus est en vous et que vous êtes vierges, laissez donc toujours voir Jésus à travers vous. Jésus disait: « Philippe, celui qui me voit, voit mon Père [2] ». Comme le Père était en lui, lui à son tour est en vous; que vous voir, ce soit donc le voir. N'a-t-on pas faim de voir Jésus? Définitivement a-t-on faim d'autre chose? Et lui-même n'a-t-il pas faim et soif de se montrer? Lui apparu, c'est l'ombre évanouie, le doute chassé, la peur dissipée, la dé-

1. Os, lingua, mens, sensus, vigor, confessionem personent. Brev. Rom. hymn. ad Tert.
2. Philippe, qui videt me, videt et Patrem meum. Joann. XIV, 9.

fiance vaincue, la langueur guérie, la liberté rendue, la paix faite ; lui apparu, c'est l'amour qui triomphe, la vie qui se répand, et la béatitude qui commence. Si ce n'est pas vrai pour tous, c'est vrai du moins pour tous ceux qui le veulent ; c'est assurément vrai pour ces âmes toutes privilégiées avec qui vous vivez, et envers qui surtout la loi de l'édification vous oblige. Elles sont toutes, comme vous, les fidèles de Jésus, ses amies, ses fiancées, ses épouses : autant de titres qui, faisant d'elles des sources d'édification pour vous, les ouvrent et les disposent à recevoir abondamment toutes ces bienfaisantes vertus qui sortiront de vous pour elles.

La seconde action charitable que nous avons comprise sous le nom général de service, c'est la prière. Oui, avant de parler à l'homme, même au nom de Dieu, avant d'opérer sur l'homme, même pour les fins de Dieu, il est bon, il est nécessaire de parler de l'homme à Dieu, d'agir sur Dieu au profit de l'homme. C'est ce qu'on fait en priant. Parler des hommes à Dieu, c'est bien doux à l'amour. On est si sûr, quand on les aime, de s'entendre avec lui ! Ses desseins sur tous ces chers clients de notre cœur, vont au delà de toutes nos ambitions ; ses désirs de leur faire du bien précèdent éternellement les nôtres. On le soulage en l'implorant : plus est grande en ceci la violence qu'on lui fait, plus est vive la joie qu'on lui cause [1], et rien ne jaillit si amoureusement de son fond que ce qu'il demande qu'on lui arrache. Prier Dieu pour ses créatures, ce n'est que creuser un lit à ces flots d'amour bienfaisant qui, sans en altérer jamais la paix, bouillonnent en son essence et tendent à s'échapper vers nous. Comme sa fécondité, qui est pourtant toute-puissante, attend la sueur de l'homme pour

1. Vis grata Deo. Tertull. Apolog. XXXIX.

produire la moisson, et l'union des époux pour donner naissance à l'enfant, de même, pour verser ici-bas les biens qu'il nous destine, il attend la prière et souvent n'attend qu'elle. Nous nous faisons, par la charité les associés de son cœur; il nous institue, par la prière, les ministres de son pouvoir. Chères et bienheureuses âmes que l'amour a saintement blessées, vous avez soif d'union : je vous dirai un secret pour étancher votre soif : priez beaucoup Dieu pour vos frères : rien ne vous fera plus vite un seul cœur avec lui.

Puis vous êtes si assurées de leur devenir par là une source de biens célestes ! Du reste, voulez-vous avoir la mesure du service que vous leur rendrez ! Regardez la place que tient, dans la sainte vie de Jésus, la prière pour les hommes. Sans nul doute, quand il priait, il adorait premièrement son Père. Il était venu pour sa gloire plus encore que pour notre salut ; pour lui rendre le devoir d'une religion parfaite, bien plus que pour nous tirer de l'enfer et nous ouvrir le ciel. Mais en tout ce qu'il faisait, il était notre chef : jamais il ne s'isolait de nous. Si donc il adorait, c'était toujours au nom de tous : lui priant, c'était la création tout entière qui priait. Je pense même que plus l'acte religieux, qu'il se proposait de faire, était saint, et devait, à ce titre, entrer avant dans la divinité, plus, au moment de le faire, Jésus embrassait le monde et le ramassait dans son cœur, afin que, participant au mérite d'un hommage si excellent, les créatures eussent part à toutes les grâces qui en seraient le salaire. Mais, de plus, qui ne devine à travers les courtes et sobres paroles de nos saints Évangiles, qui ne voit clairement, dans cette incomparable science que la foi, l'amour et l'oraison donnent de lui, que si, dans sa prière, l'adoration de son Père avait la première place, la seconde était tout entière à ses supplications pour nous ? Cette prière, commencée dès le premier moment de son existence humaine, a rempli toute sa vie cachée, c'est-à-dire trente

années d'une vie qui n'en devait durer ici-bas que trente-trois. Et pendant ces trois ans où sa vie fut publique, qui racontera, qui comprendra ce que l'amour de nos âmes et le zèle de nos intérêts lui inspirèrent de demandes ? Il semble ne pas admettre que notre prière défaille et s'interrompe. « Il faut prier toujours », dit-il [1]. Si notre faiblesse et les servitudes de la terre nous obligent à ne pas prendre ce conseil à la lettre, il est clair que Jésus l'a pratiqué littéralement, et qu'ici, comme partout, la théorie qu'il nous présente est l'histoire réelle de son cœur. Il faisait et il enseignait [2] : c'était l'ordre. Donc il ne priait pas seulement pour nous dans son long séjour au désert, dans ses retraites fréquentes, dans ses nuits passées tout entières en oraison sur les montagnes ; il priait pour nous en parlant, en travaillant, en marchant, en mangeant, en dormant ; et quand vinrent les derniers mystères, outre que son sang versé allait crier pour nous plus fort que tout le reste, sa prière, loin de défaillir, s'éleva tout à fait au comble ; et si, comme il était juste, sa dernière parole sur la croix fut un hommage à Dieu [3], la première fut un cri pour implorer notre grâce [4].

Ce n'est pas tout : ayant rempli sa vie terrestre de sa prière pour nous, il y dévoue encore sa vie céleste. Certes, il y appartient d'abord à Dieu. Oh ! les honneurs saints et ardents que son humanité glorifiée rend au Père ! Comme elle dépose aux pieds de Dieu les couronnes dont sa tête est ceinte ! Comme elle se prosterne devant sa face ! Comme elle s'anéantit devant sa majesté ! Comme elle s'exhale sans cesse et tout entière vers lui en louanges enthousiastes, en félicitations innombrables, en actions de grâces infinies, en

1. Oportet semper orare et non deficere. Luc. XVIII, 1.
2. Cœpit Jesus facere et docere. Act. 1, 1.
3. In manus tuas commendo spiritum meum. Luc. XXIII, 46.
4. Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt. Id. ibid. 34.

donations d'elle-même passionnées et totales! Sans souffrir, elle est pourtant toujours comme immolée, et son trône lui est encore un autel [1]! Mais aussi quel souvenir, quelle présence gardée et active, quel souci fidèle, tranquille, fervent de sa chère humanité rachetée! Quelles demandes, quelles instances pour cette portion de son corps qui milite encore et qui souffre! Oh! ces interpellations de Jésus, si humbles, mais en même temps si tendres et si pressantes qu'on les dirait impérieuses! Oh! ces éloquentes plaidoiries! Oh! ces promesses rappelées, ces titres exhibés, ces créances exigées, ces plaies montrées toujours ouvertes! Oh! ces luttes de l'amour avec l'amour, où nul ne triomphe tant que celui qui est vaincu! Que sont, auprès de ceux-ci, ces combats, pourtant si hardis, si touchants, d'Abraham et de Moïse avec Dieu : d'Abraham implorant le pardon de Sodome [2], de Moïse demandant à tout prix le salut d'Israël [3]? Ici-bas humilié, pénitent, environné d'infirmité [4], Jésus criait : « Mon Père, non pas comme je veux, mais « comme tu veux [5] ». Est-on téméraire de penser, que radieux de gloire à présent, certain d'être écouté par justice, il ose dire souvent : Non plus ta volonté maintenant, ô mon Père, mais la mienne. Membres vivants, membres aimés, membres puissants de Jésus, ayez ses sentiments, épousez ses amours, servez ses desseins, entrez dans sa prière. Empruntez-la, continuez-la, propagez-la, aidez-la. Elle est l'exemplaire de la vôtre, elle en est l'aiguillon et le soutien; elle en est le crédit, la beauté, la vertu; elle en contient le succès; qu'elle en soit aussi la substance. Elle le sera, si vous priez, comme prie toujours la sainte Église, par Jésus, avec Jésus, en Jésus : par Jésus comme médiateur

1. Vidi in medio throni... agnum stantem tanquàm occisum. Apocal. v, 6.
2. Gen. XVIII. — 3. Exod. XXXII, 32. — 4. Hebr. v, 2.
5. Matth. XXVI, 39.

et pontife souverain; avec Jésus comme initiateur, comme chef et comme modèle; en Jésus, en son nom et comme étant ses membres; enfin par le mouvement, dans la lumière, l'ardeur et la sécurité de son Saint-Esprit.

Ne vous récusez jamais quand on se recommande à vos prières. Gardez-vous de cette parole trop fréquente parmi les chrétiens : Qu'est-ce que mes prières peuvent valoir? Fussiez-vous en état de péché, vous n'auriez pas encore le droit de dire cela. Faite même par un pécheur, la prière vaut toujours quelque chose; elle peut valoir beaucoup. Sans doute elle ne mérite pas, mais elle peut obtenir; et si la justice est forcée de ne lui point répondre, la miséricorde est toujours en droit de l'accueillir avec faveur[1]. Si vous êtes en grâce avec Dieu, ce qui est assurément votre état ordinaire, comment pouvez-vous dire que vos prières ne valent rien? Quand Jésus est en vous, — et au fond, c'est là l'état de grâce,— vous est-il donc permis de ne regarder que vous? Il vous semble vous humilier : ne courez-vous pas risque d'humilier encore plus Jésus, dont vous semblez ici faire abstraction, noyant, pour ainsi parler, sa lumière dans vos ombres? Croyez-moi, recevez très-simplement toutes ces recommandations de vos frères. En les faisant, ils honorent votre état bien plus encore que vos personnes : ils font acte de foi : que leur foi provoque la vôtre et l'enflamme. A la bonne heure, sachez, confessez même que, quant à vous, vous n'êtes qu'impuissance; mais sachez, mieux encore, dites plus haut et plus volontiers qu'en Jésus, votre Époux céleste, vous pouvez toutes choses[2], et agissez en conséquence.

N'attendez pas d'ailleurs que le prochain se recommande

1. Etiam ea quæ non meremur, orando impetramus. S. Thom. Summ. 1a 2dæ. Q. CXIV, 9. ad 2. Quia meritum innititur justitiæ, sed impetratio innititur gratiæ. Ibid. 2da 2dæ. Q. LXXXIII, art. 16, ad 13.

2. Omnia possum in eo qui me confortat. Philipp. IV, 13.

lui-même. Outre qu'il y a toujours bon nombre de créatures dont vous savez actuellement la peine ou les nécessités, vous ne pouvez ignorer l'indigence générale des hommes. Le bon larron disait à Jésus : « Souvenez-vous de « moi quand vous serez dans votre royaume [1]. » Quand, sur l'appel de Dieu, vous êtes montées dans cet état royal de la vie religieuse, le monde a pu vous dire et, ne fût-ce que par quelques-uns de ceux que vous y avez laissés, il vous a réellement dit : Ma sœur, quand vous serez là-haut, gardez mon souvenir. — Vous êtes sur la montagne, entre les pures et chaudes clartés du firmament et les ombres tristes et glaciales de la vallée terrestre : il me semble que, des deux parts, votre âme doit se sentir étrangement pressée : d'en haut par l'ardente charité de Jésus [2], d'en bas par les périls, les douleurs, les clameurs de vos pauvres frères. Est-ce que l'amour du ciel ne pèse pas sur vos cœurs comme une nuée d'orage ? Il est si près de vous, le ciel ! Songez à ce qu'il y a d'amour actuel et de prière intense pour tous les hommes dans cette Eucharistie à quelques pas de laquelle vous vivez, que dix fois chaque jour vous priez, que plusieurs fois chaque semaine, peut-être tous les jours, vous mangez ! Unies à cette prière eucharistique, céleste, divine, toutes pleines de cette prière, faites-la jaillir vers Dieu. Demandez hautement, sans timidité, sans faiblesse.

Il ne s'agit pas ici de demander des riens. Je veux pourtant, en passant, excepter ceux que les enfants de Dieu se permettent parfois de désirer, soit pour les autres, soit pour eux-mêmes : j'entends ces petits plaisirs, ces facilités, ces accommodements, ces rencontres, ces succès, ces bonnes fortunes d'enfant, qui sont à notre vie ce que les fleurs des buissons sont aux routes, et vers lesquels le cœur s'incline

1. Domine, memento meî cum veneris in regnum tuum. Luc. XXXIII, 42.
2. Charitas Christi urget nos. II Cor. V, 14.

d'autant plus librement, que la volonté n'y a pas même l'ombre d'une attache. Ne vous faites point scrupule de demander à Dieu ces riens-là. Il est père pour les autres demandes; il est mère pour celles-ci; et comme on ne l'honore jamais mieux, comme on ne peut lui causer de plaisir plus exquis, qu'en croyant de tout cœur à sa maternité, jamais on ne l'entrevoit lui-même dans une lumière plus pure, jamais on n'a de lui des impressions plus vraies, plus profondes, plus dilatantes, plus sanctifiantes, jamais on ne goûte plus le charme infini de son commerce, jamais enfin on ne l'aime plus pieusement, plus filialement, plus tendrement, que quand on constate par l'expérience les extrémités de bonté et de condescendance où s'étend cette maternité adorable. Mais, hors de là, que vos demandes soient hautes, grandes, larges, dignes de celui à qui elles s'adressent, des titres que vous lui présentez et des âmes pour qui vous les faites. Ce n'est point pour obtenir quelques sous qu'on demande audience à un roi. Certes, la bonne Providence de Dieu s'étend à toutes choses; et partout où elle s'étend, la prière a le droit d'y aller. Ce ne sont pourtant pas les bas et passagers intérêts de la terre qui font l'objet spécial des promesses divines : ce n'est pas pour de telles fins que Jésus a versé son sang. A qui venait l'intéresser, elle ou ses sœurs, à des désirs vulgaires, sainte Thérèse répondait : « Ce n'est point pour demander de telles choses que sont fondées les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila ». Cela peut sembler fier; ce n'était que chrétien et religieux. Demandez donc à Dieu les choses divines; demandez-lui les salaires réguliers de la croix, les saintes larmes, les repentirs profonds, l'horreur du mal, les lumières célestes, le progrès des vertus, surtout du saint amour, les dons du Saint-Esprit, la force dans les combats, la victoire sur l'enfer et le monde, la patience dans l'épreuve, la persévérance dans le bien, la mort chrétienne, le ciel enfin. N'est-ce pas là

ce dont vos frères, tous vos frères ont un besoin réel, principal, incessant? J'y joins la protection de Marie, le secours des bons anges et l'amitié des saints. Ne demandez rien de tout le reste qu'autant qu'il se réfère à cela; mais cela, demandez-le directement, confidemment, hardiment, vous souvenant des promesses de Dieu si formelles et si souvent répétées. Si vous les méditez, vous comprendrez que saint Jacques interdise à la prière chrétienne l'ombre même d'une hésitation [1].

Sans doute, cette clairvoyante prière est très-humble dans ses audaces. D'avance elle est soumise aux décisions dernières et à toutes les conduites de cette très-sage et adorée souveraineté qu'elle invoque. Elle n'ignore pas non plus qu'elle doit être patiente; mais sachant avec qui elle traite, rien ne lui est plus aisé. Même quand on demande pour soi, il se peut qu'il y ait de longs délais à subir. La bonté de Dieu est trop profonde, pour que les voies qu'elle suit ne soient pas souvent mystérieuses. Ce serait bien assez pour expliquer ces retards, qu'ils fussent glorieux à sa grâce en en relevant le prix à nos yeux : ils nous sont de plus si salutaires! C'est si juste et si bon que, comme l'écrit saint Augustin, « nous apprenions à désirer grandement les grandes choses [1] »! Mais c'est surtout quand on prie pour autrui que la patience est indispensable. Une âme prie pour elle-même : rien qu'en priant, elle exerce mille vertus; elle s'élève, elle s'épure, elle se dilate : c'est faire en elle la place à Dieu. Sa prière, qui est un titre, est aussi une préparation. Mais je prie pour mon frère : n'est-il pas évident que les conditions sont tout autres? Il est libre, il peut donc résis-

1. Postulet in fide, nihil hæsitans. Epist.

2. Cum aliquandò tardiùs dat (Deus), commendat dona, non negat. Diù desiderata dulciùs obtinentur, citò autem data vilescunt. Petendo et quærendo, crescis ut capias. Servat tibi Deus quod non vult citò dare, ut et tu discas magna magnè desiderare. S. August. Serm. v, de verbis Domini.

ter. J'insisterai sans doute; mais que faire s'il s'obstine? Ne pas souffrir assurément que l'amour se fatigue ou que la foi défaille : que faire, néanmoins, sinon patienter [1]? Veux-je dire que tout ce que vous demanderez pour autrui, vous pouvez toujours espérer l'obtenir, sinon telle ou telle grâce, du moins celle du salut? Oui, tant que celui pour qui vous priez n'a pas quitté ce monde. Les promesses de l'Évangile semblent illimitées : la foi y est formellement déclarée toute-puissante [2], et Jésus dit à tous les siens : « Quiconque demande reçoit [3]. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera [4]. Tout « ce que vous voudrez, demandez-le, et il vous sera « accordé [5] ».

Priez donc, faites cette grande charité aux hommes de prier souvent pour eux.

Priez pour toutes vos sœurs, je ne dis pas dans la même mesure, ni avec une instance égale : si je vous ai montré qu'il y a, dans la dilection, des particularités et des inégalités légitimes, cela ne peut manquer d'avoir régulièrement sa conséquence dans la prière; cependant priez pour toutes, puisque toutes sont vraiment vos sœurs. Priez beaucoup pour celles qui vous semblent être les plus saintes, justement parce que, à ce titre, elles sont plus chères à Dieu, lui

1. C'est de ceci qu'il est écrit : Unus ædificans et unus destruens, quid prodest illis nisi labor? Unus orans et unus maledicens, cujus vocem exaudiet Dominus? Eccli. XXIII, 28, 29.

2. Omnia possibilia sunt credenti. Joann.

3. Omnis qui petit accipit, et qui quærit invenit. Luc. XI, 10.

4. Amen, Amam dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Joann. XVI, 23.

5. Si manseritis, in me et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis, petetis et fiet vobis. Ib. XV, 7. — Suarez traitant cette question de l'efficacité de la prière faite pour autrui, dit : Satis pia et probabilis videtur sententia quæ asserit promissionem esse universalem, sive unus pro se, sive pro aliis oret. Quam sententiam docuit (inter alios) Tolet. in cap. XVI. Joann. De Relig. Tr. IV, Lib. I. de Orat. in comm. cap. 27.

donnent plus de gloire, rendent plus de services à la communauté, et ont sur l'Église entière une plus grande influence. Priez aussi beaucoup pour celles qui paraissent être les plus infirmes, ou même les plus pécheresses, précisément parce qu'étant telles, elles sont plus dignes de compassion et ont plus besoin d'assistance. Prenez garde toutefois ici de ne jamais donner pour base à un acte de charité le moindre jugement téméraire.

Priez très-fréquemment, priez très-instamment pour tous vos supérieurs. Ils y ont un droit tout spécial, soit pour l'immense service qu'ils vous rendent en vous gouvernant, soit à raison des charges, souvent écrasantes, qui pèsent sur eux, et dont chacune de vous est une part; soit encore à cause des secours de toute sorte qui leur sont nécessaires, des vertus plus nombreuses et plus difficiles qu'il leur faut pratiquer, des périls de plus d'un genre auxquels l'exercice de l'autorité les expose, et enfin de ce double et redoutable jugement qui les attend infailliblement au sortir de ce monde [1].

Priez pour l'Ordre entier dont vous avez la grâce de faire partie. C'est votre famille spéciale dans cette immense famille surnaturelle qui se nomme la sainte Église. Plus élevés et plus saints sont les liens, plus étroitement ils obligent. Priez pour toutes les religieuses, pour tous les religieux, pour tous les prêtres, beaucoup pour les prêtres, pour les évêques, beaucoup pour les évêques, et par-dessus tout priez pour le Pape. Nous pourrons revenir là-dessus, en traitant de vos devoirs spéciaux envers l'Église, mais je ne pouvais omettre d'en dire un mot ici.

Enfin, priez pour tous. Souvenez-vous de ces dix oraisons si touchantes, que l'Église, éplorée et confiante, adresse

1. Judicium durissimum his qui præsunt fiet. Sap. VI, 6.

à Dieu dans sa grave liturgie du Vendredi Saint. Toute personne y est nommée, tout besoin représenté, toute misère exposée. C'est la prière universelle jaillissant du pied de cette croix, où s'immole l'hostie universelle qui expie tous les péchés et mérite toutes les grâces. Vous qui vivez sur le calvaire et dont la tente est régulièrement appuyée à la croix, vous surtout qui êtes contemplatives, et qui, à ce titre, êtes plus dévouées à ce grand ministère de l'intercession pour tous, entrez souvent, entrez de toute votre âme dans cette prière immense; servez-lui d'instrument; portez-la, ou plutôt portez le monde entier qu'elle embrasse jusqu'aux pieds de ce Dieu qui ne l'a créé que pour le bénir.

Au reste, il importe de vous le dire : vous pouvez remplir très-simplement ce divin office d'intercesseur, et, tout en y mettant une grande ferveur, y conserver aussi une aisance parfaite. Plusieurs âmes sont embarrassées dans leur vie intérieure par la difficulté qu'elles trouvent à concilier ce devoir, apparemment complexe, de prier pour tant de monde, avec la simplicité de leur voie et l'unité de leur oraison. Comprenez donc d'abord que vous pouvez largement payer votre dette au prochain rien qu'en lui donnant part à toute votre vie de prière, et surtout à ce que vous faites chaque jour de prières liturgiques. Pour cela il suffit d'une convention une fois faite avec Dieu et renouvelée aux occasions. Mais, de plus, Dieu voit tout; Jésus prie et mérite pour tous. Unies à Jésus, vous adressant à Dieu, n'oubliez donc jamais que, pour aboutir à tout en ceci, c'est assez d'un mouvement de l'âme, d'un regard, d'un soupir, d'un mot, d'un *Amen* dit cordialement à cette sainte et puissante prière que le souverain prêtre Jésus fait en vous pour tous ceux dont votre charité s'occupe. On y a moins de peine qu'à faire un pas : il y faut moins de temps que n'en met un éclair à déchirer la

nue. Convenez que ces éclairs de dilection active peuvent bien souvent, dans une journée, sillonner votre ciel intérieur, je ne dis pas sans que sa clarté soit moins vive, puisque l'éclair est encore une clarté, mais sans que son azur soit moins limpide et sa paix moins profonde.

Enfin nous arrivons aux œuvres, que nous avons dit constituer plus particulièrement le service du prochain. L'édification est un service ; la prière un service meilleur et plus grand : cependant il y faut joindre les œuvres, et il arrive souvent que le dernier succès de ces lèvres qui prient, c'est la bénédiction qu'elles obtiennent à la main qui opère. Les racines de notre vie sont au ciel. Que la prière y monte, comme pour les arroser et en tirer une séve plus abondante, c'est bien, c'est nécessaire ; mais cette vie pousse ses rameaux ici-bas, et, même après la racine arrosée, ces branches nombreuses, fragiles, souvent exposées, y ont besoin d'une culture spéciale. Une part très-principale en revient à la charité, et elle y pourvoit surtout par les œuvres. Dieu entend faire de notre activité un organe régulier de sa douce Providence. Au fait, il veut, en nous et par nous, continuer d'être le serviteur des hommes. C'est ce qu'il a été d'abord en Jésus, un serviteur public, un serviteur universel[1]. C'est ce qu'il a été ensuite dans les apôtres. Pierre, Paul, Jean, les douze, ceux que les douze élurent et envoyèrent, c'étaient *des serviteurs :* ils prenaient ce titre partout ; il n'y en avait pas un autre dont ils fussent aussi fiers[2]. Et par quelles œuvres ils justifiaient leur titre ! Leurs travaux étaient inouïs, incessants, héroïques. Ce n'était pas seulement leur temps qu'ils dévouaient, c'étaient leurs forces qu'ils dépensaient, leurs goûts hu-

1. Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. Matth. xx, 28.
2. Nos autem servos vestros per Jesum. II Cor. iv, 5. Cfr. II Petr. i, 1.

mains qu'ils immolaient, leur vie qu'ils répandaient, comme on verse une liqueur sacrée sur l'autel. Il est vrai, dit saint Paul, à vous servir comme nous faisons, nous mourons chaque jour; mais que ce progrès de notre mort soit l'accroissement de votre vie, c'est assez, tout est bien [1]. Le Christ est à Dieu, vous êtes au Christ, et nous, nous sommes à vous [2]. Tout en nous est à vous.

Vous qui vivez en religion, vous êtes de cette race; imitez ces exemples : n'ayez rien tant à cœur que de vous constituer *les servantes de tous pour Jésus*. Dieu vous donne du temps, dit saint Paul, travaillez donc au bien de tous, mais surtout à celui de vos frères et de vos sœurs dans la foi [3]. Labeur, souffrance, sacrifice, ne reculez devant rien; rien n'est de trop : le crucifix donne la tentation de dire que rien n'est assez. Il ne s'agit pas d'aimer de bouche, ni de paroles, ni d'intention, ni de sentiment; il faut, nous dit saint Jean, « aimer en œuvre et en vé« rité [4] ». S'il vous restait encore quelques-uns des biens qui sont la substance de ce monde, vous devriez les verser à pleines mains dans le sein des nécessiteux. Vous pouvez du moins, et toujours, leur donner cette substance qui est vous-même; donnez-la donc; car, continue l'Apôtre, comme la marque la plus signalée de la charité de Dieu, c'est qu'il a dévoué son âme et sacrifié sa vie pour nous, « de même nous devons, nous aussi, sacrifier notre vie

1. Quotidie morior per vestram gloriam, fratres, quam habeo in Christo Jesu. I Cor. xv, 31. Semper nos qui vivimus in mortem tradimur propter Jesum. Ergo mors in nobis operatur, vita autem in vobis. II Cor. iii, 22.

2. Omnia autem vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. I Cor. iv, 11.

3. Dum tempus habemus, operemur bonum ad omnes, maximè autem ad domesticos fidei. Gal. vi, 10.

4. Filioli, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate. I Joann. iii, 18.

« pour nos frères[1] ». Et encore si vous le faites, et quand vous l'aurez fait, ne manquez pas de dire, dites du cœur le plus convaincu, le plus sincère et le plus simple : Nous sommes des servantes inutiles. Dieu pouvait se passer de nous ; et si, parce qu'il a daigné nous employer, nous avons quelque peu travaillé et souffert, ne vantez pas notre charité ; il n'y a rien ici qu'une œuvre de justice. Ce que nous avons fait, c'est ce que nous devions faire ; heureuses même si Dieu trouve que notre devoir est pleinement rempli [2].

Faites d'abord l'œuvre spéciale de votre communauté. Quelle qu'elle soit, c'est certainement pour vous la meilleure. Elle constitue le programme authentique du travail principal que Dieu demande de vous au profit du prochain. Elle doit manifestement primer toutes les autres, et toutes les autres s'y doivent rapporter. Regardez comme une tentation toute pensée qui vous fait désirer ou rêver autre chose. Je le dis en faisant les réserves voulues pour certains attraits intérieurs qui se développent parfois après coup dans des âmes déjà vouées par état aux œuvres de miséricorde. Il faut bien se rendre compte que cela est toujours possible, et peut même être assez fréquent. Qu'on éprouve d'abord ces âmes et très-sérieusement, c'est justice, sagesse et charité pour elles. On n'y manquerait pas sans faute et sans dommage. Mais si l'épreuve est favorable, comme ce serait très-mal penser que de trouver dans cet appel supérieur autre chose qu'une grâce insigne, ce serait désobéir formellement à l'Église, et charger gravement sa propre conscience, que de gêner en quoi que

1. In hoc cognovimus charitatem Dei quoniam ille animam suam pro nobis posuit : et nos debemus pro fratribus animas ponere. Ibid. 16.

2. Sic et vos quum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : servi inutiles sumus : quod debuimus facere fecimus. Luc. XVII.

ce soit la liberté de ces élues, et de les dissuader d'aller où Dieu les veut. Il faut n'oublier pas toutefois que, si le désir d'embrasser un état encore plus parfait peut être un vrai appel de grâce, la pensée de redescendre à un état inférieur ne peut jamais être qu'un piége. Je ne le dis évidemment pas des postulantes et des novices, quoique, même pour elles, une telle pensée ne soit souvent qu'une tentation ; mais il le faut affirmer sans réserve de toutes celles qui déjà sont liées par des vœux.

Si vous avez cet honneur et cette grâce d'habiter en religion sur la cime même de la montagne, la cime où l'on contemple, la cime où l'on s'immole, ah! dévouez-vous, dépensez-vous à ce divin ministère : je dis celui de l'adoration, de la louange, de l'action de grâce; je dis celui de la satisfaction et de l'impétration ; je dis enfin celui de la rédemption et de la sanctification. Mettez-y le cœur et la voix ; mettez-y le corps avec l'âme. Consumez-vous le jour, consumez-vous la nuit, l'obéissance d'ailleurs réglant et sanctifiant ici toutes choses. Faites pénitence; et pour que ces pénitences deviennent des actes de charité et profitent toutes à vos frères, vivez de telle sorte que vous n'en ayez jamais besoin pour vous. Soyez toutes pures, marchez dans la lumière; allez si droit, si ferme, si constamment dans la loi de Dieu, que vous demeuriez, comme dit David, « tout immaculées dans la voie [1] ». C'est ce qui vous rendra tout à fait propres à votre office. Quand le champ est libre, bien préparé, bien sillonné, bien engraissé, c'est alors qu'il est bon d'y jeter la semence. Que le zèle de la maison de Dieu vous dévore. Il y a dans le monde une foule de cœurs qui sont à Dieu comme de durs métaux : pour qu'il les fonde, il lui faut trouver des fournaises; soyez-lui ces fournaises. Dieu est un être jaloux ; l'amour

1. Psalm. CXVIII, 1.

est jaloux comme l'enfer [1]. Vous êtes les réceptacles de ces jalousies divines ; soyez-en aussi les organes. Elles sont grandes, elles sont urgentes, elles sont dévorantes. Oh ! que Dieu a donc faim de délivrer son propre amour, en chassant de ce monde tout ce qui l'y enchaîne et arrête, en dégageant ses créatures, en les jetant dans les moules divins, en faisant d'elles ces princes, ces prêtres, ces dieux dont il entend peupler son ciel ! Ayez de votre monastère l'idée que Dieu en a : c'est un atelier de dieux. A la bonne heure que vous y acheviez de vous rendre vous-mêmes divines, c'est quelque chose, et il le faut ; mais c'est loin d'être assez. « Celle qui ne vient en religion que pour expier ses propres péchés, écrivait sainte Thérèse, je ne sais ce qu'elle fait au monde. » Il s'agit, en vous déifiant, de déifier aussi vos frères, d'aider le Christ à faire des dieux. C'est là votre œuvre. Or, le grand instrument ici, c'est la croix. Elle seule livre tout à fait la créature à Dieu, en finissant de l'ôter pratiquement à elle-même. La croix est la promulgation officielle, elle est la décisive installation de la souveraineté de Dieu dans sa créature : elle l'y fait pleinement libre, et c'est pourquoi, dès qu'une âme est vraiment crucifiée, Dieu commence inévitablement de faire par elle de si grandes choses. Adorez donc la croix, méditez-la, approfondissez-la, comprenez-la, aimez-la, embrassez-la, épousez-la ; je dirai mangez-la, car c'est un pain, une partie ou plutôt une forme de ce pain que l'Évangile nomme « super-« substantiel [2] ». Aux autres de porter la croix ; à vous d'y vivre attachées et clouées. Il est dit que les vierges suivent l'Agneau partout [3] ; je pense que les vierges martyres le

1. Fortis est ut mors dilectio; dura sicut infernus æmulatio. Cant. VIII, 6.

2. Matth. VI, 11.

3. Virgines enim sunt, hi sequuntur agnum quocumque ierit. Apoc. XIV, 4.

suivent de plus près que les autres. Si les premières lui sont un manteau, les secondes lui sont une ceinture. Soyez la ceinture de Jésus : vivez nouées sous son cœur. Vous avez sans doute à étudier et, en un sens, à mener la vie tout entière de Jésus; petites brebis de Dieu, ce pâturage vous est tout ouvert : n'en sortez jamais, mais allez-y partout. La sainte enfance du Christ est réellement pour vous la base de toute vertu : de plus elle vous rafraîchira merveilleusement dans vos fatigues. Sa vie cachée, silencieuse, solitaire, est comme la forme de la vôtre ; elle en est la lumière, le soutien, la consolation. Sa vie publique peut, par beaucoup de côtés, vous devenir un exemple. Cependant, vous à qui je m'adresse avant toutes, vous, l'élite de l'élite, vous, intimes entre les intimes, compagnes de Madeleine, sœurs germaines de Jean, filles aînées de Marie, Maries véritables, votre Jésus principal et spécial, c'est le Jésus du Cénacle et de Gethsémani ; c'est le Jésus du Calvaire : votre œuvre est l'œuvre qu'il fit là.

Que si, vous donnant une part dans son immolation, et vous demandant une mesure de contemplation, ce sans quoi une vie religieuse n'est même pas concevable, Dieu vous a surtout appliquées, par état, à cette œuvre de miséricorde qui surpasse toutes les autres et se nomme l'enseignement, quelle fonction est la vôtre ! C'est un ministère d'ange. Les anges sont d'office les messagers de Dieu. A eux de faire arriver aux hommes les rayons du soleil éternel, et de verser sur nous ces célestes rosées qui sont comme la libre évaporation de l'océan incréé. On dit que, dans le ciel, c'est au milieu des chérubins que s'assoient les docteurs. A vrai dire, pour trouver le type de ce que vous faites, il faut monter plus haut encore. Qu'est venu faire Jésus ? Sans nul doute, souffrir et mourir. C'était la fin de sa mission et le sommet de son œuvre. Mais d'abord qu'est-il venu faire ? Saint Paul le dit : « Il

« a apparu, nous enseignant, il est venu pour nous ins-« truire[1] ». Jésus est un *précepteur*. Dieu l'avait depuis des siècles annoncé sous ce nom : « Tes yeux, ô Israël, « verront ton précepteur, et celui qui t'enseignera, je ne « l'ôterai plus de devant toi[2] ». Jésus est un instituteur divin venant faire l'éducation des enfants les plus ignorants, les plus grossiers, les plus indociles, hélas ! parfois les plus pervers et trop souvent les plus ingrats. Heureuses êtes-vous d'une vocation qui vous rend si semblables à lui, et qui vous fait entrer si avant dans son œuvre. Son œuvre, vous la continuez. Dites-vous-le sans cesse, et que cette foi soit le flambeau qui guide tous vos pas. Je n'ai pas à vous rappeler comme Jésus aimait les enfants. Savez-vous bien pourquoi ? Certes, je ne dis pas qu'il fût insensible à leur charme : il est incontestable que leur innocence lui plaisait, que leur simplicité épanouissait son cœur, que leur si grande faiblesse excitait sa tendre sympathie. Parmi tant de créatures qu'il rencontrait ici et là, nulle, mieux que ces petits êtres, ne lui représentait ses bons anges. Mais la cause la plus profonde de sa prédilection pour les enfants, n'en doutez pas, c'est qu'ils sont des *principes*. Tout enfant est une source : source morale, source sociale, source d'actions sans nombre qui, en le menant lui-même à sa fin, influeront sur le monde, et pourront donner gloire à Dieu ; source aussi d'autres êtres dont, selon la chair ou selon l'esprit, dans la nature ou dans la grâce, il devra être le père. L'enfant, c'est une famille, puis une cité, puis tout un peuple. C'est là surtout ce qui touchait Jésus, quand il regardait ces humbles et fragiles créatures. Chacune d'elles était une semence dans laquelle il voyait, aimait, bénissait une moisson.

1. Apparuit erudiens nos. Tit. II, 11.

2. Non faciet avolare a te ultrà doctorem tuum, et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. Isaï. XXX, 20.

Vous qui élevez l'enfance, vous êtes aux sources, et en avez le soin. Telle vous ferez la source, tel sera le ruisseau; et tel le ruisseau, tel le fleuve. Où monte, où finit, où s'étend ce que vous commencez ? Il faut la science de Dieu pour le savoir. L'avenir de l'Église et du monde est, pour une portion, dans vos mains. O Dieu ! quelle charge maintenant, et tout à l'heure quels comptes ! Mais aussi, comme Dieu vous regarde ! Comme son cœur est près de votre cœur ! Avec quelle complaisance il vous voit, avec quelle fidélité tendre et puissante il vous aide ! Si, quand il s'est agi de construire un tabernacle extérieur, terrestre, où il ne devait jamais habiter qu'en figure, Dieu daigna cependant envoyer son Esprit aux deux enfants d'Israël à qui il voulut que fussent confiés les travaux [1], combien plus pensez-vous qu'il vous inspire et vous assiste, maintenant que, par son ordre, vous passez votre vie à lui bâtir des temples où il entend demeurer en substance et pour l'éternité ? Vous êtes les Béséléel et les Ooliab des âmes. Ayez confiance, et tirez tout de Dieu. Méditez constamment, aux clartés de l'Évangile, du crucifix, du tabernacle, la sublimité de votre état, la gravité de vos obligations, la manière de remplir pleinement vos devoirs. Vous verrez que tout se réduit pour vous à deux choses : montrer Jésus, former Jésus. Montrer Jésus, c'est toute l'instruction ; former Jésus, c'est toute l'éducation. Il faut faire voir Jésus partout, il faut former Jésus toujours. Et comme c'est le propre du Saint-Esprit d'illuminer Jésus ici-bas [2], c'est-à-dire de le rendre clair à nos intelligences, et de nous le découvrir jusqu'en ses profondeurs ; comme

1. Ecce vocavi Beseleel filium Uri, filii Hur de tribu Juda, et implevi eum Spiritu Dei, sapientiâ et intelligentiâ et scientiâ in omni opere. Exod. XXXI, 21.

2. Ille me clarificabit, quia de meo accipiet et annuntiabit vobis. Joann. XVI, 14.

c'est lui encore qui, de concert avec Marie, le forme comme Verbe incarné et le donne pour la vie du monde, une piété toute spéciale envers le Saint-Esprit et envers la sainte Vierge semble être une dévotion essentielle à toute communauté enseignante. Tout ce que je vous dis là voudrait de longs développements : hélas ! où nous en sommes venus de méconnaissance du mystère de Jésus, cela voudrait peut-être des preuves : nous ne pouvons que poser des principes, sans même leur donner d'autre justification que la lumière divine qu'ils contiennent. Pensez-y saintement, c'est-à-dire humblement et filialement, devant Dieu : vous en recevrez l'intelligence ; et quand vous l'aurez reçue, rien n'égalera votre ardeur, rien n'ébranlera votre courage, rien ne découragera votre patience. Vous braverez les obstacles, vous affronterez les ennuis, vous boirez les dégoûts, vous soutiendrez avec bonheur les inévitables angoisses de ce long et saint enfantement. Et quelle que soit votre part dans l'œuvre de votre religion, qu'elle soit directe ou indirecte, qu'elle aille à cultiver l'esprit des enfants, à sanctifier leur cœur, ou à soigner leur corps ; ne consistât-elle même qu'en ces concours indispensables qu'on nomme les bas offices d'une maison, offices qui sont, pour ainsi dire, le support de tous les autres, et que relèvent si haut la place et la sécurité qu'ils font à des occupations plus nobles, bénissez Dieu, soyez fidèles. En échange d'une si magnifique et méritante miséricorde, non-seulement Dieu vous donnera le salaire de ces miséricordieux qui auront procuré à leurs frères le pain, l'eau, le vêtement, l'abri ; mais en outre vous entrerez dans cette portion choisie de l'héritage céleste qu'il promet à tous ceux qui auront bien administré le saint Verbe de Dieu, c'est-à-dire qui, sous une forme quelconque, auront enseigné, expliqué, dispensé Jésus-Christ.

Que vous dirai-je enfin, à vous qui montez aussi, à vos heures, sur les cimes de la sainte montagne, et à qui nul n'interdit d'en atteindre les derniers sommets ; qui cependant vivez ordinairement dans la vallée, avec les hommes, avec la foule; vous qui dites comme Job : « Depuis les « jours de mon enfance la compassion et la bonté ont grandi « avec moi. Je n'ai pas pu soutenir de manger mon pain « tout seul ; je n'ai jamais répondu au pauvre par un refus ; « la veuve qui m'a regardé m'a tout de suite trouvé favo- « rable : j'ai été l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux [1] ». Que vous dirai-je, filles de la charité, sœurs des pauvres, servantes des malades ; vous qui, parce que les misères et les besoins de l'homme sont une légion, avez voulu constituer une armée? Celles qui contemplent sont la sainteté, celles qui enseignent sont la lumière, vous, vous êtes la miséricorde : toutes trois vous êtes l'amour; toutes trois vous êtes une forme de Jésus, toutes trois vous êtes Jésus. Les unes sont le sang de son cœur; les autres, le rayon de ses yeux; vous êtes la bénédiction de ses mains. Jésus qui, dans le secret, le silence et l'oraison, a traité avec son Père pour le salut du monde, Jésus qui, ayant souffert sans mesure, est mort sur l'autel de la croix, Jésus qui a enseigné les hommes et formé la famille de Dieu, il a, avant toutes choses, et comme pour fonder le reste, visité les petits, consolé les souffrants, nourri les affamés, guéri les malades, soulagé tous les misérables. « L'Esprit du Sei- « gneur est sur moi », disait-il au début de sa vie publique, en s'appliquant un passage du prophète Isaïe : « Il a versé « sur moi son onction; il m'a envoyé porter la bonne nou-

1. Ab infantiâ crevit mecum miseratio et de utero matris egressa est mecum... Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ exspectare feci : si comedi buccellam meam solus, et non comedit pupillus ex eâ... Job. xxxi, 16, 18. Oculus fui cæco, et pes claudo pater eram pauperum. Ib. xxx, 15.

« velle aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, « annoncer la rédemption aux captifs, rendre la vue aux « aveugles, enfin déclarer que le temps est venu où Dieu « est tout entier favorable à ses créatures, et va verser sur « elles ses grâces et ses dons[1] ». Son sacrifice, c'était comme l'automne de sa vie; son enseignement, ses prédications, c'en était l'été radieux; ses bienfaits semés partout, ses guérisons sans nombre, ses doux miracles qui le faisaient encore plus bénir qu'admirer, c'en était le printemps : cette vie n'a pas d'hiver. Or, vous à qui je parle, vous êtes vouées au printemps de la vie de Jésus. Vous êtes, par vos bonnes œuvres, les fleurs qui annoncez et préparez les fruits. Vous ouvrez les âmes à Dieu en soulageant les corps. Vous êtes des précurseurs : vous allez, comme Jean-Baptiste, devant la face de celui qui doit venir; vous frayez, vous aplanissez les sentiers de Jésus[2]. Vous démontrez la vérité en forçant de croire à l'amour. Vous êtes la forme humaine et compatissante de la foi, l'attrait sensible de la grâce. Vous dites le premier mot de la divine bonté; vous balbutiez le Verbe à des enfants incapables d'entendre encore toute sa parole; vous émiettez le pain de Dieu. La belle vie! la douce tâche! Allez donc à tous vos souffrants de la part de Jésus, avec les sentiments du cœur de Jésus; portez-leur les soins de ses mains, le sourire de ses lèvres, la tendre pitié de son regard, la vertu de ses saintes paroles. Étudiez-le sans cesse, ce miséricordieux par excellence; contemplez-le donné aux foules, *livré à tout le monde*, encombré de misérables, doux, calme, patient, bon envers tous. Regardez tout selon la foi, rien selon l'apparence. Ces malades, ces agonisants,

1. Spiritus Domini super me; evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem et cæcis visum, dimittere confractos in remissionem, prædicare annum Domini acceptum et diem retributionis. Luc. IV, 8. — Isaï. LXI, 1.

2. Marc. I, 2.

ces pauvres, ces délaissés, ces méprisés, ces prisonniers, ces pécheurs, ces vicieux même, dont la misère et l'abjection sont à la fois l'ouvrage et le châtiment, ce sont des crucifix vivants : ils sont l'image du grand coupable, du grand condamné, du grand souffrant, de l'homme qui, étant sans péché, se fit péché pour tous, de Jésus l'homme de douleurs. Ainsi allez-vous de Jésus à Jésus : de Jésus qui vous inspire, à Jésus qui vous sollicite ; de Jésus qui vous donne, à Jésus qui reçoit de vous ; de Jésus qui crée votre vertu, à Jésus qui l'exerce et en réclame le bénéfice. Tenez-vous toujours, et l'œil très-ouvert, entre ces deux termes divins, et que cette action, ce labeur, qui vont de l'un à l'autre, soient constamment divins aussi. Ce labeur, c'est votre pénitence; c'est l'instrument très-principal de votre sanctification, c'est le grand acte de votre religion, c'est votre manière d'être utile à l'Église. Que ce travail soit saint; que la nature ne le sécularise pas; que la routine ne le vulgarise jamais; qu'aucun intérêt humain ne le profane. Travaillez, non point comme des servantes du monde, non pas même comme des filles d'Adam, mais comme de vraies filles du Père céleste, comme de dignes sœurs, comme des épouses, comme des membres du Christ, comme de fidèles organes du Saint-Esprit. Je ne puis, vous le concevez, que vous indiquer l'esprit de votre vocation ; à vous de vous en remplir et d'en inspirer tous vos actes.

Après les œuvres de votre communauté, faites vos œuvres personnelles. Il y en a de particulières, comme celles qui résultent des charges et sont attachées aux emplois; il y en a de générales : ce sont celles que toute religieuse peut et doit faire en ces mille occasions que le train de la vie lui fournit chaque jour d'exercer la sainte charité.

Une grande œuvre de charité, un service capital, c'est le gouvernement. Tout le monde sait que c'est un service; je l'appelle aussi une œuvre très-éminente de charité, un

exercice royal de dilection. Ainsi l'entend Jésus. Le premier des gouvernements, le modèle et l'appui des autres, c'est celui de l'Église. Jésus l'a posé sur l'amour. « Pierre, « m'aimes-tu ? — Pais mes agneaux [1]. » Oh ! que nul ne s'ingère à gouverner ses frères : s'il en sent le désir, qu'il l'étouffe aussitôt, qu'il s'en fasse honte, qu'il s'en fasse peur. Mais si la volonté positive de Dieu vous y oblige, soumettez-vous très-simplement, consolez-vous, ayez confiance. Il y a souvent ici plus de vertu à accepter qu'à refuser, et il y a parfois aussi peu d'humilité à se croire d'assez grande conséquence pour entraver l'œuvre de Dieu, qu'à s'attribuer le talent de la faire réussir. Si Dieu est avec vous, tout ira bien : non pas sans travail, sans difficulté, sans angoisse : gouverner, du moins dans le Christ, c'est enfanter. Le roi, dans l'Église, c'est le Pape, c'est-à-dire le Père ; les supérieures, en religion, sont des mères. On n'enfante point sans souffrir : la peine est plus qu'une condition ici, elle est presque un moyen ; en tous cas, elle n'est point évitable ; mais au demeurant, je le répète, si Dieu est avec vous, tout ira bien ; et Dieu sera d'autant plus avec vous qui êtes en charge, que vous serez avec lui plus vraie, plus simple, plus confiante, plus abandonnée, plus enfant. Vous devez être très-prudente : c'est capital dans le gouvernement ; mais tenez pour certain que vous le serez toujours suffisamment avec les créatures, si vous êtes toujours absolument simple avec Dieu. La mère sage, c'est avant tout l'épouse fidèle ; et l'épouse est fidèle si elle est aimante, confiante, et dépendante. En somme, vous faites l'œuvre du Père céleste. Jésus aussi la faisait : qu'en disait-il ? « Mon Père « m'a envoyé, et il ne m'a pas laissé tout seul, mais il « demeure en moi pour y faire toutes mes œuvres [2]. » Tel

1. Joann. XXI, 15.

2. Et qui misit me mecum est, et non reliquit me solum. Joann. VIII, 29. Pater autem in me manens ipse facit opera. Id. XIV, 10.

est Jésus en vous. Votre fonction vous donne certainement une conformité de plus avec lui : elle vous met par suite avec lui en une relation nouvelle et plus étroite. De plus, vous êtes en demeure de travailler pour Dieu davantage, de lui mieux montrer votre amour, d'acquitter plus de dettes, d'exercer plus de vertus, d'amasser plus de mérites, d'étendre le saint royaume du Christ, toutes choses qui sont des titres à la félicitation plus qu'à la compassion. Soyez donc à votre noble tâche : ne vous y épargnez en rien, et efforcez-vous de vous oublier complétement vous-même. Dieu et les âmes, les âmes et Dieu ; Dieu qui, par vous, veut se donner aux âmes ; les âmes qui ont droit de recevoir Dieu par vous : Dieu, c'est-à-dire la vérité, la lumière, le conseil, le soutien, l'ordre, la force, la sainteté, la paix. Que l'orbite de votre vie se décrive tout entière entre ces deux pôles extrêmes : Dieu et les âmes.

Soyez juste, soyez ferme, sachez reprendre, corriger et au besoin punir. Oh ! que l'amour vrai est jaloux ! qu'il est saint ! qu'il est fort ! Souvenez-vous que le premier acte de ce divin Esprit envoyé par Jésus, ç'a été d'accuser le péché, de faire le procès au mal ; partant, de le condamner et de l'exterminer [1]. Tel est ici-bas le début de l'amour : il ne trouve rien de plus pressé. Inspirez-vous de lui. Jamais peut-être vous n'aurez montré plus d'amour, ni mieux servi l'amour, que le jour où l'on vous aura trouvée plus sévère. C'est compatir à la justice et être doux à Dieu, que de sévir contre ceux qui l'offensent [2]. Cependant il faut le

1. Et cum venerit ille, arguet mundum de peccato, et de justitiâ et de judicio. Joann. XVI, 8.

2. Nonne sicut compatiebamur fratri, ita ipsi justitiæ compatiendum est? S. Bern. Serm. II. De resurr. — Si vultis servare charitatem, ante omnia non putetis eam abjectam et desidiosam ; nec quâdam mansuetudine, imò non mansuetudine, sed remissione et negligentiâ servari charitatem. Non sic servatur... ferveat charitas ad corrigendum, ad emendandum... noli in homine amare errorem, sed hominem. S. August. Tr. VII, in Epist. Joann. 1am.

redire : donnant à la fermeté, ou même, si l'on vous y force, à la sévérité, toute la part d'alphabet qu'il faudra, gardez invariablement la bonté pour alpha et pour oméga. C'est l'ordre nécessaire; et, sous peine de ne ressembler point à Dieu, il faut s'y tenir.

Après cela, chacune dans votre emploi, faites le travail commun qui va au bien de tous. Il s'agit des postulantes à instruire, des novices à former, des malades à soigner; il s'agit du logis, de la table, du vestiaire; je ne parle point de la sacristie, dont le soin est saint et doux à rendre jaloux votre bon ange : autant d'œuvres d'amour auxquelles vous vous devez. Donnez-vous-y loyalement, généreusement, joyeusement. Enfin, que vous ayez ou que vous n'ayez pas d'emploi fixe, ne manquez pas d'abonder pour vos sœurs en toutes sortes de services, de secours, d'obligeances. Prenant toujours pour vous la plus grande part de peine, évitez-en à autrui tout ce que vous pourrez. Constituez-vous, dans la maison, la servante de toutes, prenant toutefois bien garde d'en avoir l'air. Oh! qu'il y a de parfum dans ces humbles petites fleurs de charité, qu'un esprit attentif à Dieu voit divinement semées à chaque pas de sa route, et qu'un cœur fervent fait germer dès que l'esprit les aperçoit! Quels présents de votre âme à Jésus : car c'est pour lui que l'amour fait tout, c'est à lui qu'il adresse tout; et en retour quels sourires de Jésus à votre âme! Je ne sais s'il y a rien qui puisse mieux entretenir en vous l'esprit de joie, que ce zèle assidu à rendre au prochain tous les petits services qui se présentent.

Et du reste, petits ou grands, rendez-les sans retour sur vous-même. Pas de commerce dans la charité; pas de profit cherché. Si la gratitude vous répond, transmettez-la tout de suite à celui de qui est venue la grâce; la grâce du service dont le prochain vous sait gré, et la grâce qui vous l'a fait rendre. Si la reconnaissance fait défaut, n'y pensez

point, passez outre, et abondez d'autant plus en bonté, qu'il semble cette fois que celui qui voit dans le secret[1] veuille, par amour pour vous, se réserver exclusivement le spectacle de ce que vous faites. Donnez pour donner; aimez pour aimer. « L'amour, dit saint Bernard, est son propre mérite; il est aussi sa propre récompense[2] ». Puisque l'amour, c'est Dieu, convenez qu'elle est assez belle.

III.

Il nous reste à parler du dernier devoir de l'amour : vous vous souvenez que nous l'avons nommé l'union. C'est ce que nous avions à dire de meilleur; c'est aussi, ou plutôt c'est donc ce que nous vous dirons le plus brièvement. Pour traiter du support, il fallait parler de nos misères : le moyen que cela fût court? Entreprendre de vous montrer comment l'amour paie ici-bas la dette de l'assistance, c'était s'obliger soi-même à vous exposer nos besoins; comment y éviter la longueur? Mais l'union, c'est chose céleste plus que terrestre; c'est fruit de vertu plus que vertu; c'est joie plus que devoir, salaire divin plus que travail humain. L'union, c'est le mot du bonheur. L'amour est la fin de la loi; l'union est la fin de l'amour. Ce cercle actif et infini de vie opulente, de lumière resplendissante, de bonté débordante qui s'appelle la nature divine, c'est dans l'union qu'il se termine. Le Père et le Fils s'unissant dans leur Saint-Esprit, c'est tout Dieu. Et si le ciel est le ciel, c'est-à-dire le lieu de la paix consommée et de la béatitude pure,

1. Matth. VI, 4.
2. Ipse meritum, ipse præmium sibi est amor : præter se non requirit causam nec fructum. Fructus ejus, usus ejus. Amo quia amo; amo ut amem. S. Bern. LXXXIII, in Cant.

c'est que, comme l'eau d'un lac dont rien n'altère la limpidité, et dont aucune brise ne vient rider la surface, reflète l'azur du firmament ; de même ce ciel reflète purement, il faut dire amoureusement, cette union incréée qui est la vie elle-même. Mais justement parce que telle est l'union et que, par suite, on en doit dire des paroles plus hautes et plus pleines, on en peut dire moins de paroles. C'est l'ordre. Dieu dit tout d'un seul mot, et l'âme ne se rapproche jamais de lui sans éprouver le besoin et trouver le secret d'abréger ses discours.

Mais encore que cette union soit comme le couronnement suprême que la grâce se donne à elle-même après s'être déployée dans la vertu, la vertu y a pourtant sa part. Elle y est patronnée et conduite, mais son concours y est indispensable; et si elle commence d'y savourer sa récompense, ce n'est qu'à la condition d'y apporter son dernier effort. En somme, l'union est un don de l'amour; vous avez à le recevoir; mais aussi elle est une dette envers l'amour; vous êtes tenues de l'acquitter, et votre titre de religieuses donne ici à Dieu et au monde une créance toute spéciale sur vous, une créance étendue et urgente.

Jésus est venu ici-bas pour rendre ses créatures heureuses. Il voulait que sa grande et sainte joie de Dieu s'écoulât en elles toutes, et que cette capacité immense qu'il leur avait donnée de jouir, fût définitivement remplie jusqu'au comble[1]. Il s'en suit qu'avant tout il venait faire l'union : celle de la création tout entière avec Dieu, et celle des créatures entre elles. Il était personnellement la substance de cette double union. Par son incarnation bénie, Dieu, en lui, épousait le monde; par sa miséricordieuse rédemption, Dieu, en lui, se réconciliait le monde pécheur[2] : les obstacles

1. Nunc autem ad te venio : et hæc loquor in mundo ut habeant gaudium meum impletum in semetipsis. Joann. XVII, 13.

2. Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi. II Cor. V, 19.

se trouvaient par là renversés, les distances comblées ; et parce que, étant ainsi le nœud entre Dieu et ses créatures, il était en même temps le chef-né de la création, c'est en lui, et en lui seul, qu'elle pouvait devenir un corps dont les parties seraient reliées entre elles et vivifiées par un même esprit. Ainsi, tout était un sans confusion, et Dieu, restant distinct de tout, était si bien uni à tous, qu'il était réellement « tout en tous et en toutes choses [1] ».

Vous savez le prière de Jésus à la cène. C'était *l'heure :* l'ombre avait commencé de descendre; encore quelques instants, et ce travailleur divin finirait sa journée. Ces instants, il est vrai, vaudraient des siècles de travail : il y faudrait donner ces coups décisifs sans lesquels Dieu avait décrété que l'œuvre n'aboutirait pas. Mais la main qui les devait porter était sûre d'elle-même ; le cœur avait tout regardé, tout mesuré, tout accepté; pour mieux dire, il avait d'emblée dévoré toute la tâche. Jésus avait donc le droit de parler comme ayant fini son ouvrage ; d'autant qu'en instituant l'Eucharistie, il s'était déjà sacrifié. C'est pourquoi, au cénacle, on l'entendit réclamer tout haut son salaire; humblement comme toujours, et sous la forme de la prière, mais avec une tendresse, une piété, une sécurité qui, si tout le reste avait manqué, eussent encore donné à sa demande l'irrécusable valeur d'un titre de justice : « Père saint », disait-il, « je ne suis déjà plus dans le « monde, et ceux-ci sont dans le monde, et moi, je viens à « toi. Garde-les en ton nom, ceux que tu m'as donnés, afin « qu'ils soient un comme nous... Je ne prie pas pour eux « seulement, mais pour ceux qui, sur leur parole, croiront « un jour en moi. Qu'ils soient tous un, ô Père, comme « tu es en moi et moi en toi ! Qu'eux aussi soient un en « nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé... Moi

1. Ut sit Deus omnia in omnibus. I Cor. xv, 28.

« en eux, toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans « l'unité [1] ». Ainsi l'union, l'union universelle, l'union de tous avec Dieu, l'union de tous en Dieu, l'union consommée, l'union jusqu'à l'unité, et jusqu'à l'unité la plus divine, tel est le vœu suprême du cœur de Jésus-Christ, tel est le prix régulier de sa vie et de sa mort.

La mission du Saint-Esprit fut la réponse du ciel à cette prière. Le Saint-Esprit en Dieu, c'est l'amour unissant ce qui est déjà uni par essence. C'est l'embrassement de l'indivisible, l'étreinte de l'inséparable, le nœud de l'indissoluble ; c'est l'unité de l'union, sa sainteté, sa fixité immuable et comme son sceau. En venant sur la terre, il y renouvelait si bien la face de toutes choses, qu'il se faisait par lui comme une seconde création [2]; mais lui-même ne changeait pas de nature ; et telle est sa nature, telle devait être aussi son action. Il était l'unité même de Dieu, semée par la main glorifiée de Jésus sur cette terre encore tout humide du sang répandu au Calvaire. Et cette semence, nul désormais ne l'enlèverait du sol humain ; rien ne pourrait l'y étouffer : elle germerait, elle s'épanouirait, et en s'épanouissant, elle inaugurerait parmi nous l'état céleste, et l'étendrait de plus en plus.

Dès que cet Esprit est envoyé, l'Église existe : elle a son âme, l'esprit de son âme, le foyer de sa vie, le centre de ses opérations : elle est une. Elle a bien plus qu'une unité de fait, elle a l'unité même : elle en possède inaltérablement l'essence inaltérable, et c'est cette possession qui est son fond. Aussi l'unité devient sa note distinctive, et son incontrefaisable caractère. Elle peut partir, aller dans le lieu, dans le temps, s'avancer partout, le cœur paisible, le front haut, le pied ferme, au milieu de ces mille églises fausses que la haine de l'enfer fera surgir ici et là le long des âges,

1. Joann. XVII. — 2. Psalm. CIII, 30.

employant à ce triste ouvrage l'orgueil, l'impureté et la folie humaine. Comme on reconnaît un corps vivant au milieu de fantômes éphémères; comme on distingue la pure lumière du jour des vaines phosphorescences qui sortent des grandes eaux, on distinguera, on reconnaîtra toujours l'Église; et son signe, le signe de Dieu sur sa face, en même temps que le trésor intérieur de sa vie et le secret de tous ses triomphes, c'est sa toute divine unité. Elle est une avec Dieu dans le Christ, une dans sa source, une dans sa fin, une dans sa loi, une dans ses dires, une dans sa foi, une dans ses espérances, une dans ses sacrements, une dans son âme, une dans son corps, une dans son chef invisible, et une encore dans son chef visible. Elle seule a l'unité, elle seule peut l'avoir. Et parce qu'elle en a l'essence, elle en a la vertu. L'unité est en elle à l'état de principe actif. Hors le contradictoire, comme le vrai et le faux, le bien et le mal, il n'y a rien qu'elle ne puisse unir. Elle défend les promiscuités, elle condamne toutes les confusions, elle exècre les amalgames; mais l'harmonie, l'union dans l'ordre, l'unité vraie, elle l'aime, elle la prêche, elle la fait. Aussi, le divers, le distant, tout ce qui, même étant contraire par l'apparence, reste semblable ou du moins assimilable par le fond, le Juif, le Grec, le Romain, le barbare, le docte, l'ignorant, le riche, le pauvre, le libre, l'esclave, le vieillard, le petit enfant, l'homme, la femme, ceux d'un temps, ceux d'un autre temps, enfin tout ce qui est ici-bas, tout ce qui vit, tout ce qui vient de Dieu, si épars qu'il semble et si altéré qu'il soit, elle le fait un, un dans le Christ [1], un selon l'esprit, par l'Esprit saint qu'elle

1. Induentes novum (hominem)... ubi non est Gentilis et Judæus, circumcisio et præputium, barbarus et Scytha, servus et liber, sed omnia et in omnibus Christus. Coloss. III, 11. Non est Judæus neque Græcus : non est servus neque liber; non est masculus neque femina, omnes enim vos unum estis in Christo Jesu. Gal. III, 28.

lui communique; un, même selon le corps, par la chair sacrée de Jésus dont elle le nourrit, et par son précieux sang dont elle l'abreuve[1]. Sans doute, ce n'est jamais ici qu'une unité qui se forme, et elle se forme trop laborieusement pour n'être pas très-imparfaite : c'est un ciel très-assurément, si on la compare à l'état permanent du monde en dehors d'elle; mais, comparée à ce qu'elle sera dans la Jérusalem d'en haut, ce n'est qu'un prélude et comme un élément. Ici, la semence qui vient du ciel, la culture qui se fait sous l'influence du ciel; au ciel seulement, la moisson : nous savons, nous acceptons, nous adorons cet ordre. Cependant pour qui sait voir, pour qui regarde avec les yeux éclairés de la foi, l'unité que l'Esprit de Dieu fait déjà dans l'Église est vraiment magnifique, au point d'être incontestablement surhumaine. Oh! que les chrétiens peuvent être fiers! Quels êtres *distingués!* Comme, apparemment cachés et perdus dans les flots innombrables, profonds, mouvants, de cette mer qu'on appelle la foule, ils y restent néanmoins séparés! Comme ils y sont saillants et éclatants!

Toutefois chacun sait qu'aux premiers jours où l'Esprit saint descendit sur la terre, il y eut dans l'Église une efflorescence, une vigueur, une perfection d'union, que le nombre, relativement restreint, des croyants rendait possibles et même faciles, et que la nouveauté du don et surtout la

1. Uno corpore, suo nimirum, omnes fideles benedicens per mysticam communionem, cum eos sibi, tum etiam inter se concorporales efficit. Quis enim eos, qui per unum illud sanctum corpus ad unitatem cum Christo conjuncti sunt, destituerit et à naturali inter se unione removerit? De unione verò spiritali dicemus nos omnes, accepto uno eodemque Spiritu, Sancto nimirum, commisceri quodam modo, et inter nos et cum Deo. Licet enim multi simus et in unoquoque nostrûm Christus Spiritum Patris ac suum inhabitare faciat, unus tamen est et indivisibilis : qui Spiritus, invicem distinctos, quatenùs singulariter subsistunt, in unitatem colligit per seipsum, et omnes velut unum quid cerni facit in seipso. S. Cyrill. Alexandr. in Joann. Lib. II.

nécessité de l'entourer d'éclat, pour le mieux signaler au monde, rendaient tout à fait opportunes. On vit alors, pleinement réalisée sur la terre, cette société parfaite que les génies les plus éclairés et les cœurs les meilleurs avaient à peine osé rêver. Tout y était si un au dedans, que tout y devenait commun au dehors. C'est le résumé de ce que saint Luc en raconte dans les premiers chapitres des Actes des apôtres. Mais je ne puis résister au plaisir de vous citer presque en entier le tableau vraiment ravissant que saint Clément de Rome retrace aux Corinthiens de ce qu'était naguère leur Église, telle que l'avaient formée les mains et le cœur de saint Paul. Outre que c'est l'une des plus belles pages de l'antiquité ecclésiastique, vous y retrouverez si bien ce que vous devez être et faire, surtout en matière de charité et d'union, que cette citation me paraît toute naturelle ici. « Vous étiez tous humbles de cœur et purs de tout orgueil, écrivait le saint Pape. On vous voyait plus prompts à obéir qu'à commander, plus heureux de donner que de recevoir. Le viatique de Dieu vous suffisait; vous viviez dans une attention continuelle à sa sainte parole. Votre cœur était vaste, et vos entrailles toutes dilatées; vous teniez les yeux ouverts et comme fixés sur la passion du Christ. Jouissant ainsi d'une paix profonde et abondante, vous aviez l'âme toute pleine d'un insatiable désir de bien faire. Aussi, c'était à flots que le Saint-Esprit se versait sur vous tous. Tout remplis de volontés saintes, le cœur ardent au bien et animé d'une confiance filiale, vous étendiez vers Dieu vos mains suppliantes, pour qu'il vous pardonnât ce que, sans le vouloir, vous auriez commis contre lui. Le jour, la nuit, vous étiez en souci pour la communauté entière des frères... Vous étiez vrais et simples; les petits torts mutuels ne laissaient pas même en vous la trace d'un souvenir; toute dispute, toute division vous faisait horreur; vous pleuriez les

péchés du prochain ; on eût dit que tous les manquements vous étaient imputables [1]. » Telle était, dès le début, l'œuvre du Saint-Esprit.

Mais l'Église se répandant bientôt dans tout l'univers, ni cette union complète, ni cette parfaite communauté ne demeuraient possibles. Non que l'Église n'eût en elle assez de force pour la produire ; mais le monde, même baptisé, n'aurait point la vertu nécessaire pour subir jusque-là, et surtout constamment, sa divine action. Quoi donc alors? Cette douce vision du ciel disparaîtrait-elle à jamais? Dieu, en regardant le monde, n'y serait-il plus consolé par cette belle image de lui-même, et le monde, en regardant l'Église, ne trouverait-il plus en elle cette éloquente beauté? Dieu voulut se garder cette joie; il voulut que ni cette preuve ni cette leçon ne manquassent jamais au monde. Seulement ce qui était le général dut devenir l'exception, et cette communauté parfaite fut réservée aux monastères.

C'est là leur raison d'être, leur signification, leur portée Ils sont le dédommagement de Dieu, sans cesse attristé des discordes de ce monde. Ils sont comme les cités de refuge du Saint-Esprit que tous ceux qui refusent d'aimer chassent et persécutent. Ils sont les oasis de Jésus, à qui la terre s'obstine à n'être si souvent qu'un désert. Ils sont l'honneur de la religion. Ils continuent, d'une manière très-victorieuse, la démonstration vivante de la foi. Ils sont la perfection évangélique en action et l'expression magistrale de la grâce. Ils forcent encore les hommes de la chair, du sang ou de la raison séparée, les hommes du siècle enfin, à s'écrier comme les païens leurs ancêtres : « Voyez comme ils s'aiment [2] ! »

Je vous disais qu'en envoyant ici-bas son Saint-Esprit,

1. S. Clem. Rom. Epist. 1a ad Corinth. cap. 2. Ed. Mign.
2. Vide, inquiunt, ut se invicem diligant... et ut pro alterutro mori sint parati. Tertull. Apolog. Cap. XXXIX.

le ciel avait exaucé Jésus ; ce n'était point assez : il fallait que la terre l'exauçât à son tour. Sans doute l'Église l'exauce toujours ; mais en ceci, c'est très-spécialement par ses religieux qu'elle le fait : je veux dire par cette union sainte et parfaite qu'ils ont entre eux, et qui fait de chaque ordre ou de chaque monastère une unité vivante et agissante dans la grande unité catholique.

Je ne dis pas que l'union est la joie des maisons religieuses, la chose est trop claire. « Être unis par le lieu sans l'être par le cœur, c'est un supplice, dit Hugues de Saint-Victor ; être unis par le cœur sans l'être par le lieu, c'est une vertu ; l'être par le cœur et par le lieu, c'est une félicité complète [1]. » Il n'est pas bon seulement, il est doux, il est délicieux pour des frères d'habiter ensemble, d'avoir le Cœur sacré de Jésus, le Saint-Esprit, l'unité enfin pour demeure [2]. Je ne dis pas non plus que l'union fait la beauté des monastères, qu'elle fait aussi leur force, qu'elle est la source de leurs victoires, le principe de leur fécondité, la cause de leur durée : tout cela, c'est l'évidence même. Mais je dis que l'union est la vérité de leur être, et qu'une communauté désunie n'est qu'un mensonge vivant. Elle ment à Dieu, elle ment aux hommes, elle se ment à elle-même. A l'extérieur, tout est commun chez vous ; si l'union n'est pas au dedans, qu'est ce dehors sinon un mensonge ? On prie dans le même chœur, on récite le même office, on a le même supérieur, on suit la même règle, on mange à la même table, on dort sous le même toit, en attendant que les corps reposent dans le même cimetière ; les vêtements sont pareils. Mais si les âmes sont disparates, distantes, isolées, si l'on ne vit pas de concert, qu'arrive-t-il sinon ce qui advint au

1. Loco unum esse et animo non esse, pœna est : animo, non loco, bonitas est; loco et animo felicitas est. Hug. a S. Victor. Cité par S Jure (L'homme religieux. Lib. II).

2. Ps. CXXII.

tombeau de Jésus après la résurrection? On venait y chercher le Christ, dit Richard de Saint-Victor; on n'y trouvait que des linceuls [1].

Je vous en ai dit assez pour vous faire comprendre la gravité de ce devoir et l'importance capitale qu'il y faut attacher. Il n'y a rien qu'on doive tant et si ardemment demander à Dieu, car, je le répète, c'est avant tout un don du Ciel, et un effet du Saint-Esprit de Jésus. « Dieu « est dans son sanctuaire », dit David; il est dans cette humanité sacrée qui est son temple; et c'est lui qui, en demeurant là, « fait que les hommes d'une même maison « n'ont qu'une seule âme et une seule vie [2] ». Mais il n'y a rien non plus qu'on doive surveiller avec plus de soin, défendre avec plus de zèle, cultiver avec plus d'industrie, d'énergie et de persévérance. C'est la matière d'un grand travail. S'il y a déjà tant de diversité dans la grâce, combien plus dans la nature? Quel que soit votre nombre, il n'y en a sûrement pas deux parmi vous dont l'esprit, le caractère et les goûts soient tout à fait pareils. Quand Dieu eut ordonné à Moïse de construire le tabernacle, l'Exode raconte que les Israélites apportèrent aux pieds du prophète de l'or, de l'argent, de l'airain, de l'hyacinthe, de la pourpre, de l'écarlate teinte deux fois, du lin, des poils de chèvre, des peaux de bélier teintes en rouge, d'autres, teintes en violet, des bois de Sétim, de l'huile, des aromates, des pierres d'onyx et toutes sortes de pierreries. « Or, de tout cela, « avait dit Dieu, on me fera un sanctuaire, et je demeure- « rai au milieu de ce peuple [3]. » C'est ainsi que, d'âmes

1. Servatur sub tunicâ unâ et veste simili cor varium et omnino dissimile, ita ut de religione antiquâ vix signa serventur, et venientibus ad sepulcrum Domini, quod claustrum est, et Christum quærentibus, sola linteamina pateant, id est habitûs forma. Rich. a S. Vict. De gradibus charit. IV.

2. Deus in sancto suo, Deus qui habitare facit unius moris in domo. Ps. LXVII, 7.

3. Hæc sunt autem quæ accipere debetis, aurum et argentum et æs,

fort dissemblables, inégales, et qui naturellement ne s'assortiraient jamais, il s'agit, la grâce aidant, de faire à Dieu une demeure unique et très-chère.

Une grande part de ce travail revient aux supérieures. Elles sont, par leur office, le signe, le principe et le centre de l'unité dans les maisons ou congrégations qu'elles régissent. Qu'elles évitent donc, jusqu'au scrupule, tout ce qui, dans leur conduite, risquerait d'altérer l'union. Qu'elles prennent garde, par des partialités, même apparentes, de froisser, je ne dis pas des susceptibilités légitimes : c'est à peine si j'ose convenir qu'il y en a de telles dans un monastère; du moins les susceptibilités trop réelles dont les âmes, même vertueuses, ont souvent peine à se défendre. Il est écrit de Dieu qu'il prend de tous un soin égal [1]. Cela ne veut pas dire qu'il fasse la même chose pour tous, et accorde à tous les mêmes dons : le contraire est évident, et ce n'est pas seulement le mode qui diffère ici, c'est encore le degré. Mais ce qui inspire toujours ces actes, d'ailleurs si divers, et ces dons si inégaux, c'est une charité sincère et très-grande pour chacun; et ce qui les règle invariablement, c'est une équité parfaite envers tous. Dieu donne précisément à chacune de ses créatures ce que réclament sa prédestination, sa grâce et même sa vraie et bonne nature. La sagesse fixe la mesure, mais c'est l'amour qui fait le don; et la bonté exquise qui le présente, ne permet pas qu'on s'y méprenne. Que les supérieurs imitent Dieu. Un grand secret ici, c'est d'agir en tout selon la règle, de commander au nom de la règle, de ranger tout le monde sous le niveau de la règle, s'y rangeant d'abord soi-même le premier. Qu'ils étouffent,

hyacinthum et purpuram... facientque mihi sanctuarium et habitabo in medio eorum. Exod. xxv, 3, 8.

1. Pusillum et magnum ipse fecit et æqualiter cura est illi de omnibus. Sap. vi, 8.

dès qu'ils les aperçoivent, les moindres germes de discordes; qu'ils poursuivent sans merci l'esprit de parti et de cabale; enfin que, dans leurs exemples et leurs discours, tout aille à maintenir, à recommander, à répandre l'affection mutuelle et l'union. Il faudrait que, comme on le raconte de saint Jean dans sa vieillesse, ils répétassent sans cesse et sous mille formes : « Aimez-vous, aimez-vous les uns les autres, car c'est le précepte du Seigneur; et si on l'observe, il suffit[1] ».

Mais il faut aussi que chaque sœur s'y prête pour sa part, et je dis mal en employant ce mot : il ne faut pas s'y prêter, mais s'y dévouer, mais s'y livrer et parvenir au but au prix de n'importe quels sacrifices. Défendez-vous absolument toute parole pouvant semer une discorde quelconque, ou même causer entre deux âmes le plus petit refroidissement. Si l'on vous en dit de telles, et que vous ne puissiez pas, d'autorité, fermer la bouche intempérante d'où elles sortent, refusez de les entendre, et qu'à tout le moins, votre oreille en soit le tombeau. Ce pourra être parfois en effet une charité prudente, que d'offrir, comme lieu de décharge aux discours d'une âme tentée ou immortifiée, une oreille condescendante, dont, sans qu'elle le soupçonne, on fera le sépulcre de ses confidences et de ses plaintes. Pas de railleries, pas d'indiscrétions, pas de soupçons communiqués, pas de critique faite ensemble, pas de rapports, hormis ceux que le bon ordre et l'intérêt de la communauté exigent. Que chacune arrache de son cœur jusqu'aux moindres racines d'où la désunion peut sortir. Saint Jacques disait à ceux du monde : « D'où viennent « parmi vous les guerres et les procès? N'est-ce pas de vos

1. Filioli, diligite alterutrum. — Magister, quare semper hoc loqueris? — Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit. S. Hieron. in Epist. ad Galat. c. VI, V. 10.

« convoitises[1] ? » Il arrive qu'on guerroie sans être armé d'un glaive, et il y a d'autres procès que ceux qu'on porte aux tribunaux. Or, la source de ces petits débats et de ces luttes déplorables, c'est toujours une passion mal réglée, c'est l'amour-propre, c'est la vie propre; combattez cet amour qui ne sert qu'à la haine, et détruisez cette vie qui ne va qu'à la mort. L'union ne vit que d'abnégation. Que, par amour pour sa communauté, chacune de vous vive plus haut qu'elle-même, dans la foi, dans la grâce, dans l'Esprit, en Jésus. « Dieu veut que les siens soient un, écrit saint Augustin, mais en lui; car en eux-mêmes, cela n'est pas possible[2] ». Surpassez-vous donc; effacez-vous selon la nature, perdez votre âme, comme dit Jésus. Que chacune recherche, non son propre intérêt, ni sa propre satisfaction, ni rien qui lui soit personnel, mais qu'elle tende, en toutes choses, à l'avantage et au plaisir d'autrui. Ne faites rien, ne dites rien par vaine gloire, rien par esprit de contention[3]. Ah ! « je vous en conjure, par le nom « de Jésus-Christ, écrivait saint Paul aux chrétiens, « dites tous la même chose, et qu'il n'y ait pas parmi vous « de divisions. Accordez-vous dans l'unité d'un même « esprit et d'un même sentiment. Ayez les mêmes goûts, « le même amour; n'ayez qu'une âme, n'ayez qu'une vie, « et mettez tous vos soins à conserver cette unité, en reliant « tout dans la paix[4] ». « Bienheureux les pacifiques », ceux

1. Unde bella et lites in vobis? Nonne ex concupiscentiis vestris? Jacob. IV, 1.

2. Vult suos esse unum, sed in ipso, quia in seipsis non possent. S. Aug. de Trinit.

3. Non quæ sua sunt considerantes, sed ea quæ aliorum; nihil per contentionem et inanem gloriam. Philipp. II, 4.

4. Obsecro vos, per nomen Domini nostri Jesu Christi, ut idipsum dicatis omnes et non sint in vobis schismata, sitis autem perfecti in eodem sensu et in eadem sententiâ. I Cor. I, 10. Implete gaudium meum, ut idem sapiatis, eamdem charitatem habentes, unanimes, idipsum sentientes. Philipp. II, 2. Solliciti servare unitatem in vinculo pacis. Ephes. IV, 3.

qui font et répandent la paix, dit Jésus, « car ils seront « appelés fils de Dieu [1] ». « Rien ne vous est meilleur, écrivait saint Ignace d'Antioche, que de demeurer dans une pure et inviolable unité, car c'est le moyen infaillible de participer toujours à Dieu [2] ». Participer à Dieu, c'est lui ressembler : or, il est l'amour et l'union, trois qui s'aiment et qui sont une seule et même divinité.

Vivez les unes près des autres, comme les cordes d'un instrument. Les Pères aiment à nommer Jésus le musicien par excellence. Il est bien plus que le musicien, il est la musique elle-même et la divine symphonie de toutes choses. Oh ! que la sainte Trinité a soif d'entendre sa voix ! Elle l'entend bien toujours et y prend d'ineffables délices; mais elle a soif de n'entendre qu'elle, et cela n'arrivera que quand tout sera consommé. Sachez que tous les cœurs unis chantent Jésus à Dieu [3]. Chaque âme est une lyre que Dieu confie à l'amour quand il la crée : à l'amour d'en accorder d'abord toutes les puissances ; à l'amour d'en tirer ensuite les divines mélodies des bonnes œuvres. Mais chacune de ces lyres vivantes fait elle-même partie d'un orchestre innombrable, et ces chants, qui viennent de partout, se fondent tous en un seul cantique très-saint et très-divin : ce cantique, c'est le Christ. Or, ce qui fait ce concert céleste, c'est l'union. Donc, soyez toutes unies, vivez d'accord, vivez d'amour. Ne vivez pas seulement les unes près des autres ; vivez les unes dans les autres, chacune entrant par sympathie dans la vie, dans les joies, dans

1. Beati pacifici quoniam filii Dei vocabuntur. Matth. v, 9.

2. Utile est in immaculatâ unitate vos esse, ut semper participetis Deo. S. Ignat. Epist. ad Ephes.

3. In consensu vestro et concordi charitate Jesus Christus canitur. Sed et singuli vos chorus estote, ut consoni per concordiam, melos Dei recipientes in unitate, cantetis voce unâ per Jesum Christum Patri. S. Ignat. Epist. ad Ephes.

les tristesses de toutes, et toutes dans celles de chacune [1]. Que vos cœurs, pleins du Saint-Esprit, soient semblables aux sources, dont la vie est de couler toujours; et que les cœurs de tous ceux qui vous entourent reçoivent incessamment ces effusions de charité divine. Allez aux âmes pour entraîner les âmes; aimez-les pour leur faire aimer Dieu, et l'aimer vous-même davantage en l'aimant avec elles. Soyez-leur de vraies sœurs, afin qu'elles soient à Dieu de parfaites épouses. Car vous comprenez bien que la fin normale, nécessaire et suprême de tout amour qui lie les créatures entre elles et de leur union en Jésus, c'est l'union avec Dieu. « Toutes choses vont là », dit saint Ignace martyr [2].

Étant chrétiennes et catholiques, vous ressemblez déjà aux raisins d'une même vigne, que la main du Père céleste a plantée dans son champ. Religieuses, vous devenez comme les grains d'une même grappe. L'union ici est beaucoup plus étroite ; les grains se touchent : cependant chaque grain y conserve sa forme, son individualité, sa vie propre. Il reste fermé aux grains qui l'environnent, et, si serrés qu'ils soient, l'un ne pénètre jamais l'autre. La règle, la vie commune, les supérieurs, les épreuves, les vertus, la grâce sous ses milles formes, la main de Jésus, son cœur, son saint et bienfaisant amour, pressent incessamment les grains de cette grappe bénie. La vie terrestre s'y passe ou plutôt s'y emploie. La forme particulière des grains se brise ainsi peu à peu ; le dedans vient dehors et sort comme de prison. On s'unit davantage, on se mêle, on devient comme une liqueur unique, un vin très-pur, très-doux, très-généreux, un vin de fête et de joie. Est-ce tout ? Non. Le maître de cette vigne est un prêtre : il peut,

1. Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus. Rom. XII, 15.
2. Omnia hæc ad unionem cum Deo. S. Ignat. Epist. ad Philadelph.

il veut tout consacrer. Consacrer, c'est dévouer, c'est approprier, c'est livrer une chose aux usages de Dieu ; mais les choses qui servent à Dieu, ses aliments surtout, veulent des transformations divines. Je dis ses aliments, car tout ce qu'on donne à Dieu devient un sacrifice, et toutes les hosties qu'il reçoit, Dieu les consomme. Jésus bénit donc ce vin : l'œil en haut, le cœur ému, il prononce des paroles sacrées. Alors ce vin n'est plus du vin, encore qu'il en garde l'apparence : dans son fond, c'est du sang, le sang même de Jésus ; et parce que désormais cette unité des âmes, qui était déjà très-sainte, est devenue une unité divine, Dieu se reconnait, Dieu sourit ; il boit ce sang de son Fils en qui le monde a passé : tout rentre ainsi dans son principe ; la création tout entière est consommée dans le Christ et le Christ est consommé en Dieu : toutes choses sont en Dieu et Dieu est en toutes choses : c'est la fin, c'est la paix dernière, c'est la grande fête céleste, c'est l'unité à son comble, l'ivresse infinie et la vie éternelle.

DE L'ÉGLISE

CONSIDÉRÉE COMME OBJET DE LA CHARITÉ

DANS SON TRIPLE ÉTAT

D'ÉGLISE TRIOMPHANTE, SOUFFRANTE ET MILITANTE.

DE L'ÉGLISE

CONSIDÉRÉE COMME OBJET DE LA CHARITÉ

DANS SON TRIPLE ÉTAT

D'ÉGLISE TRIOMPHANTE, SOUFFRANTE ET MILITANTE.

Rien ne se peut comparer à la beauté du monde où entre l'âme humaine, quand, pour la première fois, la grâce l'unit à Jésus-Christ. On devine et l'on sent, mieux qu'on ne saurait le dire, l'épanouissement qui se fit dans l'âme d'Adam, quand, sortant des mains de Dieu, et prenant conscience de lui-même, il se vit au milieu de cette harmomieuse création dont il naissait le roi. Ce n'était là pourtant qu'une figure de l'introduction de l'âme dans le monde de la grâce. Il est bien vrai que, d'ordinaire, l'âme n'en a pas conscience. Elle ne pourrait l'avoir sans miracle, à l'âge où régulièrement nous recevons le baptême; et même quand elle arrive à l'exercice de sa raison, elle est bien loin de comprendre les trésors surhumains dont le premier amour s'est si maternellement hâté de l'enrichir. Mais si elle voit moins clairement qu'Adam ce qu'elle possède, elle est, à plusieurs égards, beaucoup plus riche que lui. C'est assez

pour cela que nous ayons l'Eucharistie : elle n'était point au paradis terrestre.

L'âme justifiée entre, pour ainsi dire, dans la substance du ciel : elle naît à la vie qu'on y mène. Ses mérites viendront confirmer le droit et la puissance que la grâce lui a donnés d'y rester; ils l'y feront grandir elle-même; chaque bonne œuvre lui deviendra un titre à y posséder plus de choses, à y mieux jouir aussi de toutes choses! La gloire fixera tout, et rendra sa félicité inamissible en la rendant parfaite; mais dès le premier moment qu'elle est en grâce, cette âme a tout le fond de son état, de ses rapports et de sa fortune célestes.

Ce monde où elle est introduite la connait. Non-seulement Dieu la regarde avec une ineffable complaisance, comme une branche gracieuse et féconde, gratuitement entée sur cette tige incréée qu'il pousse éternellement, et qu'on nomme son Verbe ou son Fils; mais encore Jésus la contemple humainement, comme une sœur que son Père lui donne; Marie la considère avec tendresse : déjà cette âme lui est un Jésus. Tous les anges, qui sont des myriades, et tous les saints, que nul ne peut compter [1], saluent en elle une amie, une compagne, un membre vivant de ce corps tout divin dont ils font à jamais partie. Et parmi toute cette foule qui la voit, il n'y a personne qui ne l'aime; non pas même comme on aime ici-bas, mais d'un amour si pur, si vif, si tendre, si constant, si efficace, qu'on ne peut le concevoir, ni surtout le sentir, sans avoir l'évidence qu'il sort directement du sein de la divinité, et qu'il est l'amour même de Dieu écoulé dans ses créatures.

Cette âme est réellement en rapport avec tout. Il n'y a rien, dans cette patrie immense, qui lui soit étranger : il n'y

1. Apoc. VII:, 9.

a pas un seul être à qui elle soit indifférente. Elle prend comme une importance générale et une sorte d'état universel. Sa condition première est toute changée; et ce changement, c'est une élévation inouïe, jointe à une dilatation qui n'a pas de mesure. Une pauvre fille des champs, épousée par un roi, ne voit pas son état de vie si profondément modifié que l'est soudainement celui de cette âme bienheureuse. Nous n'avons point à dire ici jusqu'où elle est modifiée en elle-même, vous l'avez vu ailleurs; nous ne parlons que de ses relations. Devenue la fille du Père, en épousant le Fils dans l'unité du Saint-Esprit, elle se trouve d'abord liée à Dieu par des liens dont la force, l'intimité et l'ardeur dépassent tout ce que nous en pouvons concevoir : liens de lumière, d'amour et de vie; liens que Dieu a divinement formés à la ressemblance de ceux qui lient entre elles ses trois adorables personnes; liens librement issus de ces liens nécessaires, et ayant comme eux pour terme une union qui ne doit pas finir. Par suite, cette âme devient parente, au degré le plus proche, de cette immense famille que Dieu s'est donnée par la grâce. La terre n'offre rien d'analogue à ces rapports profonds : les membres d'un même corps, reliés par une même âme, n'en sont que l'image très-imparfaite : car, outre que notre corps étant naturellement passif, ses membres subissent l'union bien plus qu'ils ne la font, l'âme, qui les retient unis, n'est jamais qu'un esprit créé et de condition souvent plus que médiocre. Mais ici, dans ce corps divin, chaque membre a une vie propre, une intelligence qui connaît, un cœur qui s'affectionne, une volonté qui détermine, qui dévoue et qui livre : de plus, sous l'action incessante d'un esprit excellent et souverain, toutes ces forces vives s'emploient et s'appliquent; enfin, et c'est là le comble, l'esprit qui anime ces membres, qui les fait converger l'un vers l'autre, qui les pousse à s'unir,

et scelle leur union, c'est l'Esprit de Dieu, le lien du Père et du Fils, le nœud absolu, l'unité elle-même. Aussi quelle société, quel corps incomparable ! La vie y circule en reine, l'amour y est la grande loi ; il y est l'état propre, régulier, permanent, et comme l'acte vital de tous.

C'est là l'Église, telle qu'elle est dans la pensée divine [1], telle que Dieu la contemple aux deux pôles de cette sphère qui est son éternité ; le pôle de sa conception idéale qui n'a ni date ni commencement, et le pôle de sa conception réalisée qui pour nous datera de la clôture du temps et n'aura jamais de fin. C'est l'Église, telle qu'elle est déjà faite en Jésus et en Marie, principes primordiaux, types parfaits de ce mystère d'amour et de sainteté ; c'est l'Église, telle qu'elle est constituée ensuite par les bons anges et par les bienheureux : Église glorieuse et céleste à laquelle sont unies et vers laquelle gravitent incessamment et cette Église irrévocablement acquise à Dieu, mais que de douloureuses épurations préparent encore à jouir de lui ; et cette Église terrestre qui, avec l'assistance divine de ses deux sœurs, va se formant continuellement dans les entrailles du temps, parmi toutes sortes de labeurs, de combats et d'angoisses. Ces trois Églises n'en sont qu'une seule, mais dans des états fort divers. L'une, c'est la moisson déjà coupée et serrée dans les greniers du père de famille ; l'autre, c'est la moisson mûre et récoltée, mais non encore serrée ; la troisième, c'est la moisson naissant, grandissant, mûrissant peu à peu sous des soleils qui brûlent, au milieu de pluies qui inondent, parmi des ora-

1. Ecclesia tota intelligenda est, non solùm ex parte quâ peregrinatur in terris, à solis ortu usque ad occasum laudans nomen Domini et, post vetustatis captivitatem, cantans canticum novum ; sed et ex illâ quæ in cœlis semper ex quo condita est cohæsit Deo... Hæc in sanctis angelis beata persistit et suæ parti peregrinanti opitulatur sicut oportet. S. August. Enchirid.

ges qui renversent, et toutes sortes d'oiseaux ennemis qui dévorent, mais arrivant néanmoins à son terme et donnant journellement ses gerbes au moissonneur divin.

En ce triple état, l'Église est le grand prochain, et, à ce titre, elle devient l'objet sommaire et principal de cette sublime vertu théologale qui est l'amour donné à Dieu dans ses créatures. On comprend au premier coup d'œil que la mesure normale de cet amour sacré est la présence plus ou moins immédiate, abondante et efficace de Dieu dans un être, et l'amour plus ou moins grand qui, dans le cœur de Dieu, suit naturellement cette présence. Or, sans contestation, Dieu n'est nulle part comme dans l'Église, et dès lors, il n'y a rien qu'il aime autant qu'elle. Elle est sa manifestation créée, l'écrin des pierres précieuses où il lui a plu de graver à jamais ce qui se peut graver au dehors de ses perfections indescriptibles. Elle est sa vérité qui s'énonce, sa véracité qui rend témoignage, sa puissance qui s'exerce, sa sagesse qui se déclare, sa vie qui se répand, son amour qui se donne, sa sainteté qui reluit, sa gloire qui éclate. Elle est son chef-d'œuvre, ou plutôt son œuvre : car ce qui restera définitivement hors d'elle ne compte pas dans les ouvrages de Dieu : c'est là « ce rien » dont saint Jean dit « qu'il s'est fait sans le Verbe [1] ». L'Église est le repos de Dieu : quand elle est achevée, il s'arrête ; il clôt le temps qui n'a plus de raison d'être, et il ouvre son éternel et bienheureux sabbat. En somme, elle est Jésus. Lorsque Dieu dit Jésus, il dit déjà l'Église ; et quand il dit l'Église, il dit encore Jésus. Elle est Jésus librement et magnifiquement épanoui dans le temps, dans le lieu, dans le nombre. Elle est comme l'universalité extérieure de cet être excellent qui, dans son unité, équivaut à tout et à tous.

1. Sine ipso factum est nihil quod factum est. Joann. 1. Cfr. S. Thom Exposit. in Joann. cap. 1, Lect. 2, *d.*

Dieu, qui est si un au dedans, reste un, même au dehors. Il n'a pas des desseins nombreux, mais un seul qui en contient d'innombrables. Il n'a pas des amours divers, mais un amour unique, dans lequel il embrasse et s'unit tout ce qu'il veut aimer. Son amour, comme sa pensée, rayonne sans doute sur tous les points du cercle qu'il lui plaît de décrire en créant; mais d'abord il se pose en un centre, pour en jaillir comme d'un foyer; et ce foyer, ce centre, c'est Jésus. Jésus mérite, reçoit, occupe l'amour total du Père. C'est de Jésus que cet amour se répand sur l'Église; c'est pour Jésus et en Jésus seul que le Père aime l'Église, et c'est pourquoi, réellement, elle est son seul amour. Ce qu'il aime actuellement dans ces foules humaines qui n'en font pas partie, ou qui, faisant partie de son corps, n'ont point de part à cette vie qui en est l'âme, c'est qu'elles peuvent ou ressusciter à cette vie, ou entrer dans ce corps, et par là, devenir Jésus ou le redevenir; mais tous ceux qui, pour refuser d'être les membres vivants de ce corps, ne deviendront jamais Jésus, Dieu les tolère, il est vrai, sur la terre, et les fait même servir indirectement à ses fins : sous l'œil de la sagesse et la verge de la justice, ils travaillent, malgré eux, à l'œuvre de l'amour; ils édifient l'Église à leur manière, et font ainsi grandir Jésus. Mais, hors de ce monde, quand il n'y a plus de ressource, parce que l'épreuve est faite et que tout est conclu, Dieu ne les connaît plus, ni ne les aime : hormis qu'on veuille encore laisser le nom d'amour à cette miséricorde obstinée qui, même dans l'irrémédiable malheur où se sont plongés ces misérables, maintient toujours leur peine en deçà des extrémités où la pousserait la justice[1]. En tout cas, cette ombre de lui-même que Dieu projette encore en se retirant, cet

1. Etiam in eis (damnatis) misericordia locum habet, in quantùm citrà condignum puniuntur. S. Thom. Summ. Supplem. Quæst. XCIX, art. 2, ad 1.

écho du suprême adieu auquel le damné le condamne, ce vague, mais indestructible parfum que laisse dans ces infortunés le contact si prochain, si pressant et si persévérant des adorables mains qui les ont, durant tant d'années, disputés à la mort, tout cela est dû surtout à cet impérissable honneur qu'ils ont tous d'appartenir à une création déifiée par Jésus.

Cela vous explique suffisamment ce devoir si indispensable, et en même temps si doux, qui nous incombe à tous d'aimer la sainte Église. Cela vous dit l'origine de cette obligation, sa gravité, son étendue, sa sanction : et quel divin modèle on copie quand on accomplit cette justice ! Ce devoir naît de la grâce qui nous justifie, et il naît avec elle. Cette grâce nous lie à l'Église en nous communiquant la vie même de l'Église. En nous donnant ce prochain incomparable, elle met dans nos cœurs l'amour divin que nous devons avoir pour lui. En posant devant nous l'objet de cette charité sublime, elle en crée en nous la substance. Aimer tel ou tel membre de l'Église, en aimer un grand nombre, les aimer chrétiennement, religieusement, saintement, c'est beaucoup; ce n'est point assez. Il faut encore aimer l'Église en tant qu'Église. Même quand implicitement on remplit ce devoir, on n'a pas toujours bien conscience du degré où il oblige, et l'on ne sait pas toujours non plus de quelle manière on s'en peut acquitter. Il importe d'éclairer là-dessus les esprits, et, par là, de fixer les conduites. On ne voit guère que les ascétiques anciens aient spécialement traité ce sujet : voici que, de nos jours, on en parle volontiers partout. C'est un signe du temps, le signe d'un besoin peut-être, peut-être celui d'un danger; mais alors c'est aussi le moyen et de satisfaire à ce besoin, et d'échapper à ce péril. En tout cas, c'est la marque d'une très-grande grâce que Dieu accorde aux âmes.

La charité dont nous parlons embrasse évidemment

l'Église entière. Mais si c'est une même vertu qui nous la fait aimer en ses divers états de gloire, de souffrance et de lutte, il est clair qu'à raison de cette profonde diversité, elle incline cet amour unique à des actes et à des sentiments tout à fait distincts.

C'est ce que nous devons successivement rechercher : nous commençons par l'Église triomphante.

I.

L'esprit de l'homme est si troublé et son cœur si grossier, ses tendances les plus impérieuses, et par là même les plus suivies, sont d'ordinaire si basses, que les âmes qui ont pour le ciel un sincère amour de convoitise sont relativement peu nombreuses. Quoique les écrivains sacrés et les saints, leurs vrais commentateurs, nous parlent de la félicité d'en haut en termes magnifiques; quoique ce que nous savons de la nature de Dieu et du mystère du Christ suffise à nous faire entrevoir les abîmes de bonheur où Dieu plonge ses élus, et les montagnes de gloire au sommet desquelles il les place, on n'y réfléchit guère, on s'y applique très-peu, c'est à peine si l'on y pense. Il n'y a rien d'aussi nécessaire, incontestablement il n'y a rien d'aussi doux; il n'importe. Ce tout de notre vie trouve à peine une place en notre vie : heureux si aucun homme, si même aucun chrétien ne mourait sans y avoir du moins consacré son dernier quart d'heure ! La plupart n'ont même pas l'idée d'un bonheur spirituel, et le petit nombre de ceux qui en ont l'idée semble n'en faire qu'un cas médiocre. Ce n'est pas qu'on n'entende ici et là de grands soupirs : les âmes gémissent sous le fardeau ; elles appellent la fin du travail et surtout de la souffrance ; mais voir Dieu, jouir de Dieu, c'est ce qui

semble devoir toujours assez tôt venir. On se résigne à aller en paradis, mais avec une secrète envie que ce soit le plus tard possible; et que souvent on l'avoue tout haut sans scrupule! S'il arrive qu'éprise enfin de Dieu, une âme quitte visiblement la terre avec joie, ou si, ne devant pas mourir encore, elle laisse voir qu'elle en est impatiente, on s'en étonne. Les uns l'admirent et y voient le signe d'une vertu extraordinaire, sinon héroïque; d'autres s'en scandalisent. Cette âme, à les entendre, oublie bien aisément qu'elle était ici-bas entourée d'affection, et avait de grands devoirs à y remplir. Et lorsqu'ils devraient eux-mêmes rougir d'être si indifférents, à peine se défendent-ils de l'accuser d'être égoïste. Dieu reprochait aux Juifs de ne soupirer point après cette terre si désirable qu'il leur avait promise et préparée[1] : comment juge-t-il notre inqualifiable insouciance au regard de la patrie céleste?

Mais rendît-on au ciel cette justice, bien élémentaire, de l'appeler de ses vœux, on ne serait pas encore quitte envers lui. Je vous l'ai dit : le ciel n'est pas seulement le lieu de la paix et des délices, le don suprême de Dieu et l'éternelle installation des élus dans la gloire; c'est la réunion des aînés de la famille divine, la société de nos proches surnaturels, de nos amis les plus illustres, les plus dévoués, les plus puissants. A ce titre, ce n'est pas seulement le désir qu'il réclame, c'est l'amour : un amour vrai, profond, tendre, pratique. Qu'on prie les saints, c'est très-légitime, et il y a des gains infinis à le faire. Dieu entend qu'on ait recours à leur intercession. On l'honore quand on les invoque; c'est lui qu'on prie en eux. Mais peut-être que si les prières que nous leur adressons sont si rares ou si tièdes, et par suite si peu efficaces, cela tient principalement à ce que ces fleurs de supplication ne sortent pas de la racine

1. Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem. Psalm. cv, 24.

d'une vraie dilection. On fréquente volontiers les personnes qu'on aime. On a plus de peine en leur présence à se taire qu'à parler ; et si même on se tait, c'est un silence qui parle encore. Puis, si on leur demande une grâce qu'elles sont en mesure d'accorder, quelle certitude n'a-t-on pas d'être exaucé par elles ? Or, ce n'est pas seulement sur la terre que la grande lumière et la première vertu des prières est l'amour du suppliant pour celui qu'il implore. Une détresse qui s'accuse par un cri, émeut trop vivement le cœur pour n'en pas faire jaillir des actes de miséricorde ; mais le moindre besoin ou le simple désir exposé par quelqu'un qui aime beaucoup, fait que le cœur lui-même s'attendrit, s'écoule et se livre. Le ciel ne change pas cet ordre ; et du reste, nos instincts, qui, lorsqu'ils demeurent vrais, fondent nos habitudes régulières, ne sont jamais que les premiers vestiges des lois les plus élevées par lesquelles Dieu nous régit.

Il faut aimer les saints ; il semble que ce serait bien assez de le pouvoir. J'ouvre là devant vous un horizon très-vaste. L'amour des saints, c'est tout un monde de clartés sereines, de refuges assurés, de consolations inappréciables, de secours merveilleux, de poésie ravissante, de joies saintes et exquises, et de pressentiments célestes. Trouvez-vous que de tout ce que je vous dis là, rien soit de trop pour nous aider à bien porter les fardeaux de la route, ou même pour nous faire rendre à Dieu tout l'honneur que nous lui devons ? Qu'on repousse les adoucissements qui amollissent et qui rabaissent, c'est très-sage et plus que conseillé ; mais, de grâce, ne négligeons pas, ne méprisons pas surtout les saints adoucissements que Dieu lui-même nous offre. En nous charmant, ils nous épurent, ils nous délivrent, ils nous dilatent. Ce sont des dons divins qui font l'œuvre divine. Tel est l'amour des saints. Cette région de la patrie surnaturelle est trop peu explorée. Ne croyez pas d'ailleurs

qu'elle soit lointaine. En fait de réalités célestes, qu'est-ce qui est loin d'un chrétien dont le cœur est par état le séjour de Jésus? Oh! que la foi sert bien l'amour, et que, même en ce monde, l'amour sait rendre heureux! Mais qui a vraiment la foi? Qui sait ce qu'elle contient, ce qu'elle nous livre, et de quoi elle rend l'homme capable? Mon Dieu! saint Paul dit bien qu'un des premiers ouvrages de votre Saint-Esprit dans nos âmes, c'est de nous apprendre à connaître vos dons[1]. Vous seul donnez cette science.

Il me semble que ce qui nous rendra l'amour des saints facile, c'est de voir les raisons sur lesquelles il est appuyé; et, la première de toutes, c'est l'ineffable amour que Dieu leur porte.

Je ne pense pas qu'il y ait rien de touchant ici-bas, comme de voir l'amour singulier de Dieu pour certaines créatures. C'est une révélation de son cœur qui surpasse parfois ce qu'en découvrent des théologies d'ailleurs fort savantes, et même ce que l'Écriture en dévoile à la plupart de ceux qui l'étudient. On sent d'abord que cet amour que Dieu leur donne est pour lui comme un soulagement. Se soulager pour Dieu, c'est se donner davantage. Dieu, en lui-même, est un océan, dont la plénitude absolue fait la tranquillité immuable; à l'égard de ses créatures, il n'est qu'une effusion, les Livres saints disent un torrent[2]. Lui-même se fait les lits où il se verse; mais là où il s'est ouvert un lit large et profond, comme il s'écoule! comme il inonde! et alors, quels fleuves limpides, vivants, féconds, deviennent les âmes qu'il daigne emplir! Je les nomme des fleuves; il n'y a pas, dans la langue, un seul mot signifiant quelque chose de beau, de bon, d'aimable qui ne puisse leur être approprié, et aucun ne suffit à exprimer tout à fait

1. Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis. I Cor. II, 12.
2. Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. Psalm. XLV, 5.

leur grâce. Aussi, quand ces doux serviteurs de l'éternel amour, qui dirigent nos voies et que nous appelons les anges, nous font rencontrer dans le chemin un de ces Benjamins de Dieu, on ne peut dire l'impression que cette divine vision nous cause. C'est de la foi, c'est du respect, c'est une religion véritable, c'est une confiance très-humble et une tendresse sacrée. Ces âmes apparaissent toutes baignées dans l'onction, et radieuses d'une lumière qui n'éblouit personne. Elles exhalent des parfums que la nature ne connaît pas ; on pourrait dire qu'elles transpirent Dieu. Les aborder, c'est mettre le pied sur le seuil d'un sanctuaire ; les regarder, c'est faire oraison ; les écouter, c'est ouvrir toute son âme aux rosées de la grâce. Le sentiment qu'elles inspirent dépasse en perfection, en force, en suavité, en profondeur surtout, les sentiments de l'ordre purement naturel. On dirait qu'elles nous touchent au delà même du cœur. O belles âmes des saints voyageurs, vous êtes un grand don de Dieu ! Et peut-être que si d'abord Dieu se donne tant à vous, c'est afin de vous mieux donner ensuite à vos frères : il se sert de vous comme d'une main qu'il étend vers nous, pour nous saisir parmi nos ombres, et nous étreindre à la fin sur son sein. Toujours est-il que l'heure où l'on vous rencontre est bénie entre toutes les heures de la vie, et qu'un des plus signalés effets de l'amour qui nous chérit tous, c'est un lien de grâce avec vous.

Cependant ce que Dieu verse de lui dans les saints de la terre, n'est à l'amour dont il inonde le moindre de ses bienheureux, que ce qu'une rigole, creusée par un enfant, est au Gange ou à l'Euphrate. Ici-bas, même dans le cœur des saints, l'amour n'est jamais tout à fait délivré. Même quand la grâce a déifié ce vase fragile de notre vie, il reste incapable de résister à l'impétuosité et à l'ardeur naturelles de l'amour. La liberté complète de l'amour divin en nous,

ce serait trop la vie pour ne point devenir la mort; et s'il n'était pas notre prisonnier, nous serions prématurément ses victimes. Au reste, sa captivité obligée atteint même la partie de l'âme où la grâce le fait habiter. L'âme qui aime sent ces chaînes et vit entravée. C'est sous l'empire de cette souffrance, que sainte Catherine de Gênes disait à Jésus : « Amour, finis ton œuvre, et sortons tous deux de ce corps [1] ». Sainte Thérèse y était en proie quand elle écrivait ses Exclamations. Et encore, nous ne parlons ici que des bornes de notre chétive nature. On ne peut point n'y pas joindre ces limites artificielles, volontaires, actives, et souvent si resserrées, que nos péchés journaliers et notre inguérissable amour-propre opposent toujours plus ou moins aux envahissements divins. Jusque dans l'âme des saints, Dieu se heurte à quelques barrières. Là où il n'en trouverait plus, qui sait jusqu'où il se donnerait ? Sans doute il y aurait bien toujours une mesure à son don ; mais comme ce serait toujours celle dont parle le saint Évangile, « la mesure pleine, entassée, foulée, débordante [2] » !

Dans le bienheureux, au contraire, le vase est vide, il est dilaté, il est infrangible. Dieu s'y répand comme il le veut, il s'y étend, il y afflue; on peut dire qu'il s'y amoncelle. C'est une prise de possession ardente et absolue. Tout s'y fait incessamment comme s'il était à faire, et en même temps tout y est comme étant depuis longtemps parfait. C'est une activité et une plénitude d'union ineffables. Pensez au don toujours actuel, que les trois adorables personnes de la sainte Trinité font du Verbe à l'humanité sainte : certes, cela dépasse tout. La donation de Dieu à ses

1. Sappi ch'è tanto forte quant'è la sua possenza, et altro non fa che consumar quest'humana creatura di dentro e di fuori; quando poi sarà in tutto consumata, usciranno tutti due di questo corpo, e uniti cosi, ascenderanno alla patria. Sua vita, cap. XIV. Venez. 1601.

2. Luc. VI, 38.

saints est pourtant de la même nature : car si la grâce est déjà une vraie génération divine, et comme une extension de l'Incarnation du Fils de Dieu, combien plus la gloire, qui est la grâce consommée ! Ajoutez-y pourtant une nuance, je n'ose dire un surcroît. Et d'abord, essayez de deviner l'impétuosité d'amour infini avec laquelle la divinité se mit tout d'un coup à opérer dans la partie sensible de la très-sainte âme du Sauveur, puis dans son sacré corps, au moment où le mystère de la Résurrection succéda à celui de la Passion. La langue humaine fléchit sous le fardeau des réalités qu'on découvre. Dieu, justice souveraine et amour tout-puissant, dut alors enivrer de félicitation, de reconnaissance et de tendresse, cette créature si pure et si aimée qui, depuis trente-trois ans, n'avait fait autre chose que travailler, souffrir et s'immoler pour lui. Eh bien ! il y a quelque chose de cela dans l'amour que Dieu porte là-haut à ses saints. Eux aussi ont souffert pour Dieu ; et Dieu, qui s'en souvenait toujours, les en paie à cette heure : s'il était capable de passion, il en mettrait, et une très-ardente, à leur payer, en témoignages d'amour, ce que son cœur daigne estimer une dette envers eux. C'est comme une mère qui étreindrait son fils en le recevant enfin sur la rive, après une longue navigation entreprise pour l'amour d'elle, et dans laquelle, battu de mille tempêtes, il aurait failli mille fois sombrer et mourir.

Vous le voyez donc, Dieu les aime tous inexprimablement. C'est le premier de leurs titres à votre amour, le plus glorieux pour eux, mais aussi le plus honorable pour vous ; car de quoi l'homme a-t-il plus le droit d'être fier, que de pouvoir et de devoir partager les sentiments de Dieu et imiter ses actes [1] ? Entrez donc, par la foi, dans cet immense amour de Dieu pour ses saints. C'est chose éle-

1. Gloria magna est sequi Dominum. Eccli. XXXIII, 38.

vée, mais non difficile, puisque cet amour, c'est l'Esprit-Saint qui est personnellement en vous par la grâce. Pour vous acquitter de ce devoir, c'est donc assez de regarder les bienheureux dans la lumière de cet Esprit, et de livrer complaisamment votre âme à ses opérations.

Aimez les saints parce que Dieu les aime; aimez-les parce qu'ils aiment Dieu : c'est un second titre qui naît du premier, un titre sacré et très-puissant. Si un de vos semblables accomplit sous vos yeux un grand acte de justice, votre cœur n'en est-il pas sympathiquement ému ? Or, quelle justice que d'aimer Dieu! Les saints la lui rendent. Ils la lui ont rendue d'abord dans les jours de leur vie terrestre ; leur vie, c'était justement d'aimer Dieu. Lisez leur magnifique histoire : c'est comme un arbre du paradis qui pousserait mille et mille branches, couvertes simultanément d'un feuillage toujours vert, de fleurs qui ne se flétrissent jamais, de fruits pleins de saveur et dont la maturité est éternelle. Cependant tout cela sort d'une tige unique et vit d'une même séve : cette séve, c'est la grâce, et cette tige, c'est l'amour. Celui qui aimerait votre mère au point de la combler de joie, ne l'aimeriez-vous pas? Qui aime Dieu, fait bien davantage. Oh! n'eussent-ils passé en ce monde qu'en y faisant ce grand bien d'aimer Dieu, les saints mériteraient de vous et de tous une affection très-vive. En aimant Dieu ici-bas, ils ont honoré la vie présente, sacré le temps, sanctifié la poussière de vos voies, épuré l'atmosphère de vos âmes. En ce lieu de tant d'iniquités, ils ont sauvegardé la justice; en cette terre de mensonge, ils ont confessé la vérité ; parmi les générations des méchants, ils ont perpétué la race des justes. Ils ont été vos précurseurs; ils ont frayé vos routes, aplani vos sentiers, formé les anneaux d'or où vous viendriez plus tard vous souder pour vous relier à votre fin dernière. Oh! remerciez-les, aimez-les d'avoir ainsi maintenu sous le regard de Dieu le specta-

cle de son doux Fils Jésus, qui est tout ce qu'il a besoin de voir. Aimez-les de l'avoir obligé par là à sourire encore à la terre, et à bénir les fils d'Adam.

Mais en outre, aimez-les, parce qu'en récompense de leur amour militant, ils aiment Dieu désormais d'un amour de triomphe. Non, vous ne savez pas comme ils le dédommagent, ni à quelles profondeurs ils émeuvent de joie ses entrailles. Ils sont eux-mêmes ces cieux dans lesquels il fait son séjour [1]. Ils sont la sanctification vivante de son nom [2], son royaume immobile [3], sa volonté pleinement accomplie; ils sont son vêtement, sa parole et sa gloire! Nul n'est capable de dire les ravissantes ardeurs qui les brûlent, ni les transports sacrés qui, de leur fond, s'élèvent incessamment vers cette beauté toute bonne, dont le gratuit amour a guéri leur faiblesse, après avoir pardonné leurs péchés. Et, en ceci, ils deviennent pour nous de merveilleux consolateurs. Certes, s'il y a une peine amère, c'est de voir Dieu offensé. Hélas! hélas! où et quand cesse-t-on de voir cela sur la terre? Eh bien, pensons aux saints, regardons comme ils réparent, et nous serons alors indiciblement consolés. Quand tous les hommes se mettraient à blasphémer ensemble, est-ce que leurs cris impies ne seraient pas couverts par les acclamations des bienheureux? Les hommes d'une génération sont nombreux, les saints sont innombrables [4], et leur nombre croît à chaque instant. Si le bruit d'une cité expire presque à ses portes, si le fracas d'une bataille ne trouble pas au delà de quelques lieues le doux et profond silence où la nature repose sous le regard du Créateur, qu'est ce tumulte vain des paroles ou des actes coupables pour troubler l'harmonie des cieux; je veux dire la paisible, royale et victorieuse vie de l'amour au pays natal de

1. Psalm. II, 4. — 2. Matth. VI, 9. — 3. Hebr. XII, 28.
4. Apoc. VII, 9.

l'amour? Dieu entend tout, c'est vrai, mais les saints sont les seuls qu'il écoute. Que tout cela vous les rende chers.

Enfin aimez-les pour l'amour qu'ils vous portent, pour le bien qu'ils vous veulent, et qu'ils ont la joie infinie de pouvoir vous donner. Ah! si vous les voyiez sur le sein de la divinité, y puisant, non-seulement l'amour dont elle entend les enivrer, mais tout l'amour dont elle voudrait, dont elle veut enivrer toutes ses créatures! car ce n'est pas quelque chose de Dieu que boivent ces âmes bienheureuses, c'est Dieu lui-même, et Dieu, c'est l'amour, l'amour qui nous aime tous. En le buvant, elles boivent donc un amour infini pour nous. Cet amour passe en elles : il y vit, et elles en vivent.

Les saints de la terre ont admirablement parlé de cet amour des saints du ciel. Nébridius, l'ami d'Augustin, venait de quitter ce monde. Augustin le pleurait comme les chrétiens pleurent, et pensant à lui devant Dieu : « Il vit, mon Nébridius, disait-il, il vit, ô mon Seigneur, celui que vous avez d'abord affranchi, et dont vous avez fait ensuite votre fils. Le voilà dans ce séjour sur lequel il me faisait tant de questions, à moi, homme misérable et rempli d'ignorance. Il n'approche plus maintenant son oreille de mes lèvres, mais il tient la bouche de son âme attachée à votre source qui est la Sagesse, et il y étanche en liberté les ardeurs toujours renaissantes de sa soif, heureux d'un bonheur qui n'aura pas de fin. Et pourtant, je ne crois pas qu'il s'y enivre au point de m'oublier, puisque vous, qui êtes Celui qu'il boit, vous gardez notre souvenir [1] ». Non, continue le doux saint Bernard, « ce n'est pas la terre de

1. Ibi Nebridius meus vivit, dulcis amicus meus, tuus autem, Domine, adoptivus ex liberto filius; ibi vivit... ibi vivit unde me multa interrogabat homuncionem inexpertum. Jam non ponit aurem ad os meum, sed spiritale os ad fontem tuum et bibit, quantum potest, sapientiam pro aviditate suâ, sine fine felix. Nec sic eum arbitror inebriari ex eâ, ut obliviscatur meî, cum tu, Domine, quem potat ille, nostrî sis memor. S. August. Confess. Lib. IX, cap. 3.

l'oubli que cette terre où demeurent à jamais les vivants véritables. Ce ciel si large ne resserre pas les cœurs, il les dilate; il ne les aliène pas, il les épanouit dans la joie. Sa sainte lumière rend la mémoire sereine et limpide comme le jour; elle n'y fait point la nuit, elle n'y amasse point d'ombres. On y apprend ce qu'on ignorait; mais, ce que l'on savait, on ne peut pas le désapprendre [1] ». Et quand son frère, son confident, son bien-aimé Girard, vient de mourir : « Que suis-je pour toi maintenant, s'écrie-t-il, quels sont tes sentiments pour moi, l'unique de ton cœur, et maintenant si pauvre de toi ? Que je voudrais le savoir ! Est-ce que, nous ayant connus autrefois selon la chair, tu ne nous connais plus du tout à présent ? Est-ce qu'entré désormais dans les puissances de Dieu, et l'âme toute pleine du souvenir de sa justice, tu ne te souviens plus de nous ? Mais « celui qui adhère à Dieu n'a plus « avec Dieu qu'un esprit » (I Cor. vi. 17). Plein de Dieu jusqu'au comble, il ne peut plus rien sentir ou goûter hormis Dieu et ce que Dieu sent et goûte. Or, Dieu est amour. Il est vrai qu'il est impassible, mais il n'est pas sans compassion. Étant uni à la miséricorde, c'est donc une vraie nécessité que tu sois miséricordieux. Tes amours sont tout transformés, ils ne sont en rien diminués; tu as rejeté ce qu'ils avaient d'infirme; ce qui s'y trouvait de pieux et de bon, tu l'as conservé. En somme, « l'amour ne « meurt jamais » (I Cor. xiii). Éternellement, tu te souviendras de ton frère [2]. »

1. Non est terra oblivionis quam anima Victoris inhabitat; non terra laboris ut occupetur in eâ; non denique terra, sed cœlum est. Numquid cœlestis habitatio animas quas admittit indurat, aut memoriâ privat, aut spoliat pietate? Fratres, latitudo cœli dilatat corda, non arctat; exhilarat mentes, non alienat; affectiones non contrahit, sed extendit : In lumine Dei serenatur memoria, non obscuratur. In lumine Dei discitur quod nescitur, non quod scitur dediscitur. S. Bern. Serm. ii, de S. Vict.

2. At ego quid pro te? Quam vellem scire quidnam sentias nunc de

Les saints ne garderaient de nous que ce souvenir, ils n'auraient pour nous que cette bienveillante et tendre affection, les aimer serait une justice. Mais leur amour peut ce qu'il veut. Leur cœur abonde, leur main est riche en proportion, et, sans cela, comment seraient-ils bienheureux? Ils puisent en Dieu pour nous ce que Dieu leur fait voir qu'il veut verser sur nous. Ils prient parce qu'ils nous aiment, ils prient en nous aimant; ils prient comme on respire, simplement, nécessairement, incessamment. Ils sont aux usages de l'amour, d'abord pour demander, puis pour nous obtenir, et enfin pour nous transmettre les biens qu'il nous destine [1]. Car dans le Christ, qui est leur pouvoir, comme il est leur amour, ils sont médiateurs en même temps qu'intercesseurs [2]. Dieu les aime et les honore trop pour ne pas leur donner la joie d'être eux-mêmes les ministres des grâces que nous vaut leur prière. Ils deviennent tous ainsi les passages vivants et volontaires

me illo unico tuo, mediis nutante curis, destituto te, baculo imbecillitatis meæ! Si tamen licet adhuc cogitare de miseris, ingresso abyssum luminis, atque illo pelago æternæ felicitatis absorpto. Forte enim etsi nosti nos secundùm carnem, sed nunc jàm non nosti; et quoniam introisti in potentias Domini, memoraris justitiæ ejus solius, immemor nostri. Cæterùm « qui adhæret Deo unus spiritus « est », et in divinum quemdam totus immutatur affectum, nec potest jam sentire aut sapere nisi Deum, et quod sentit et sapit Deus, plenus Deo. Deus autem charitas est, et quantò quis conjunctior Deo, tantò plenior charitate. Porrò impassibilis est Deus, sed non incompassibilis... Ergò et necesse est misericordem te esse qui inhæres misericordi, quamvis jàm minimè miser sis... Affectus proindè tuus non est imminutus, sed immutatus... Quod infirmum est abjecisti, sed non quod pium. « Charitas denique nunquam excidit »; non oblivisceris me in finem. S. Bern. Serm. XXVI, in Cant. nº 5.

1. In ipso Deo positæ animæ ab ipso aliquid petere dicuntur, non quod quidquam desiderent quod ab ejus voluntate quem cernunt discordet, sed quò Deus ardentiùs mente inhærent, eò etiam de ipso accipiunt ut ab ipso petant quod eum facere velle noverunt. De ipso ergò bibunt quod ab ipso sitiunt, et modo nobis adhuc incomprehensibili, in hoc quod petendo esuriunt, præsciendo satiantur. S. Greg. Magn. Lib. II, in Job. cap. 4.

2. Spiritalis ascensûs et deificationis mediatores sunt martyres. S. Greg. Nazianz. orat. IV.

par où l'amour se précipite vers nous, les nuées aimantes d'où nous pleuvent les rosées célestes.

Nul n'est capable de calculer ce que l'amour spécial d'un bienheureux peut valoir de grâce à une âme travaillant encore sur la terre. Or, tous les saints nous aiment, tous nous veulent du bien ; tous sont puissants pour nous en faire, tous nous en font dans une mesure, et cette mesure, il ne tient qu'à nous de l'élargir sans cesse. Je dis tous; dites-vous-le bien aussi. On ne se tient pas à l'écart au royaume de l'amour; jamais on ne s'y récuse. Il s'y trouve certainement des diversités infinies d'états, d'opérations, d'influences; mais rien n'y reste oisif ; tout y agit, et y agit de concert. Le sacré Cœur de Jésus y donne le branle à tout ; tous les cœurs y battent comme le sien, avec le sien, et vraiment dans le sien. Ce cœur divin est l'unité, la vie et l'ardeur de ces cœurs. Jésus vous aime; donc, tous les habitants du ciel vous aiment, non-seulement les saints canonisés, mais tous les saints; non-seulement ceux dont vous connaissez la vie ou le nom, mais ceux-là même dont vous ne soupçonnez pas l'existence. C'est bien assez pour cela qu'ils vous connaissent et surtout qu'ils connaissent Jésus[1]. Saint Paulin de Nole écrivait à Augustin ces mots que le saint docteur ne put lire sans sentir ses paupières mouillées et sans baiser la page où ils étaient écrits : « Ce n'est pas une merveille si, séparés l'un de l'autre, nous sommes cependant si présents l'un à l'autre, et si, ne nous étant jamais vus, néanmoins nous nous connaissons. Car enfin nous sommes tous les deux membres d'un seul et même corps ; nous avons la même tête; la même grâce coule sur nous ; un même pain fait notre nourriture; nous marchons dans le même chemin,

1. Quisquis angelorum diligit hunc Deum, certus sum quod etiam me diligit. Quisquis in illo manet et potest humanas preces sentire, in ipso me exaudit. Quisquis ipsum habet bonum suum, in ipso me adjuvat. S. August. De verâ relig. Cap. 55.

nous demeurons au même séjour [1] ». Si c'est vrai de la terre à la terre, combien plus du ciel à la terre?

Au reste, puisque je vous dis tous les saints, je dis aussi ceux que vous avez connus ; car, pour peu que vous ayez d'âge, vous avez certainement vu mourir plusieurs prédestinés ; peut-être votre père et votre mère, peut-être votre frère et votre sœur ; peut-être le prêtre qui vous avait adoptées et conduites ; au moins avez-vous vu mourir quelques-unes de vos sœurs en religion, dont le salut, pour ne pas dire la sainteté, ne peut laisser en vous l'ombre d'un doute. Quelle facilité, et vraiment quelle félicité pour vous que de pouvoir aimer aussi ces âmes d'un si noble et si saint amour ! Je l'appelle saint : il l'est de tout point ; car par cela seul qu'elles sont dans le ciel, ces âmes de vos bien-aimés ont toutes droit à une part dans le culte que vous devez aux habitants du ciel. L'Église les comprend toutes dans cette commémoraison quotidienne qu'elle fait des saints, toutes les fois qu'un de ses prêtres offre le divin sacrifice. Elle les célèbre implicitement au jour de la Toussaint ; et si cette douce fête n'étend pas sa solennité extérieure au delà d'un tour de soleil, sachez qu'il en est d'elle comme de toutes les fêtes catholiques, comme du Vendredi saint, comme de Pâques, comme de la Pentecôte. Encore bien qu'ils s'épanouissent dans le temps, tous ces mystères, qu'on y honore, ont leurs racines dans l'éternité ; c'est pourquoi, dans leur fond, dans leur réalité divine, dans leur efficacité bienfaisante, ces jours-là durent toujours.

Aimez donc tous les saints, et cultivez soigneusement en vous cet amour. C'est une source sûre et abondante

1. Nec mirum si et absentes adsumus nobis, et ignoti nosmet novimus, cùm unius corporis membra simus, unum habeamus caput, unâ perfundamur gratiâ, uno pane vivamus, unâ incedamus viâ, in eâdem habitemus domo. S. Paul. Nol. Epist. ad August.

de progrès spirituels, une manière excellente de pratiquer la vie de foi, un salutaire et doux noviciat de la vie éternelle.

Vous pouvez bien avoir ici vos préférences, et, par suite, vos dévotions. Vous l'avez vu ailleurs, l'égalité absolue n'est ni dans les goûts de Dieu, ni dans l'esprit de l'Église. Usez donc de votre liberté, et suivez vos attraits. Si fort que vous aimiez l'un de ces saints, vous ne parviendrez jamais à exciter contre lui la jalousie des autres. Oh! comme saint François d'Assise sera content de vous voir tendrement aimer saint Dominique! Quelle joie vous causerez à sainte Thérèse, si vous avez une dilection spéciale pour sainte Gertrude! Quel crédit vous assure auprès de saint Pierre votre particulière dévotion à saint Paul ou à saint Jean ; et enfin, comme le ciel tout entier applaudit, si vous affectionnez si fort saint Joseph, que vous paraissiez presque oublier tous les autres! Je ne parle pas de Marie : ici, comme partout, elle a sa place à part. Allez donc où vous pousse la grâce et même la nature ; car, du moment que c'est aux saints qu'aboutissent ses pentes, la nature a bien le droit de vouloir qu'on les suive. Ai-je besoin d'ajouter qu'entre ces saints préférés, vos patrons de baptême ou de religion doivent occuper un rang d'honneur ?

Aimez les anges, ces magnifiques et ardents miroirs des perfections divines. Oh! pour bien parler d'eux, il faudrait plus qu'un long discours. Michel, Gabriel, Raphaël : chacun de ces noms contient toute une théologie ; chacun est un monde immense de lumière, d'amour et de grâce. Aimez vos anges gardiens. Les saints docteurs ont dit, à leur sujet, des choses ravissantes. Quels protecteurs! Quels guides! Quels intercesseurs! Quels amis! L'amour que Dieu leur donne pour nous, nous force à dire : quels serviteurs! Grâce à Jésus, la terre n'est pas stérile en dévoue-

ments ; aucun n'est comparable à celui de ces doux et complaisants esprits, pour les clients dont Dieu les charge. Le plus souvent, hélas! que reçoivent-ils des hommes en échange? C'est une honte! Au moins cela leur vaut-il cette gloire d'être des modèles achevés d'affection humble et désintéressée. Tâchons que, quant à nous, ce ne soit pas là leur seul salaire.

Formez avec les saints des intimités de grâce. Il y a de vraies constellations au firmament des âmes, des astres vivants et puissants que Dieu destine à être des centres, et autour desquels des étoiles, plus ou moins nombreuses et brillantes, viendront successivement se grouper, pour graviter ensemble dans une harmonie d'invention divine et former un système dans le système universel des cieux. Cela se fait au moyen d'affinités secrètes dont la gloire révèlera la raison, mais qui se sentent déjà très-bien dans la grâce. On en subit l'action, même à l'égard d'âmes vivant sur la terre. Souvent aussi c'est vers un bienheureux qu'elles tournent le cœur et la pensée. Elles se traduisent, sinon toujours par l'identité des états, du moins par la parité des attraits et la similitude des voies intérieures, d'où naît ordinairement une sympathie tendre et confiante pour la personne. Les mêmes vues font du bien ; on considère les choses sous le même jour ; on a faim des mêmes mets ; on parle le même idiome. C'est cela qui charme, épanouit et attire. Aussi on va à ces âmes tout droit, comme la fleur va au soleil; et à mesure qu'on les approche et qu'on traite avec elles, on devient plus paisible et l'on est simplifié. Il est rare qu'une âme sérieuse et intérieure ait lu pieusement un certain nombre de vies de saints, sans avoir ressenti pour l'un d'eux, sinon pour plusieurs, quelque chose de ce que nous disons là. Cette lumière ne fût-elle pas plus vive que la lueur du premier crépuscule, prenez garde de la négliger. En la suivant, l'âme mettra peut-être le pied dans

un sentier qui, plus vite et plus sûrement que tout autre, la mènera au haut de la montagne. Qu'elle se lie ensuite de plus en plus avec cet être bienfaisant vers lequel elle est attirée; qu'elle l'invoque, qu'elle aime à recourir à lui avec une confiance de sœur ou d'enfant; qu'elle lui parle dans ce lieu secret et sacré de la foi, comme on parle à quelqu'un dont un voile appendu empêche, il est vrai, de voir le visage, mais de la présence de qui on est indubitablement assuré. Qu'elle se livre aux mains de cet être, c'est-à-dire, à ses influences, les attirant sur elle par ses prières et sa piété. Qu'elle se pénètre de son esprit; qu'elle étudie ses goûts, ses œuvres, et se rende activement fidèle à lui ressembler comme il se peut.

Parlez souvent et volontiers des saints, non-seulement de vos intimes, mais des autres qui tous sont vos amis, et peuvent être ou devenir les intimes de vos sœurs. Parlez d'eux, non par manière de passe-temps, mais avec respect, humilité et piété, sans pédanterie, sans curiosité vaine, sans esprit de contention et de lutte; parlez d'eux comme vous pouvez concevoir qu'ils parlent là-haut les uns des autres. Le bon sujet d'entretien pour le temps des récréations, qui n'est peut-être l'occasion ordinaire de tant d'actes vertueux, que parce qu'il met inévitablement les âmes aux prises avec toutes sortes de petites difficultés délicates, et les expose à mille périls d'imperfections, sinon de fautes grièves!

Faut-il vous dire de célébrer amoureusement la fête de ces amis célestes? C'est une occupation très-douce et indiciblement profitable. Elle peut être presque perpétuelle, puisque, pour incomplet que soit leur catalogue, il reste encore si riche que chaque jour en présente un grand nombre à nos vénérations. C'est parfois le sujet d'une tristesse, surtout quand il s'agit d'un saint spécialement cher au cœur. La nécessité de passer si vite à un autre donne à l'âme une impression analogue à celle que nous

causerait une voiture implacable qui, partant chaque soir à heure fixe, nous emmènerait brusquement loin de l'ami avec lequel nous aurions passé la journée. Douces et saintes tristesses au demeurant, et dont les bienheureux doivent sourire; mais, pour vous, soyez d'autant plus ferventes à célébrer ces jours bénis qu'ils durent moins, et qu'incontestablement chacun d'eux apporte sa grâce propre.

Tout ce que nous venons de dire suppose deux choses : la première, qu'on lit la vie des saints; la seconde, qu'on les imite. Les connaître, c'est le fondement de l'amour qu'on leur doit porter; les imiter, c'en est le comble.

On ne peut pas trop vous conseiller de lire la vie des saints. C'est la grande école ; c'est l'Évangile vivant, c'est le christianisme en action, c'est la moisson sortant incessamment de ce grain de froment divin jeté en terre pour y mourir, et qui s'appelle Jésus. C'est le festin de l'Assuérus céleste, dressé sous des tentes magnifiques dans la cour même de ce palais où le souverain a son trône et garde ses trésors. C'est le poëme du Christ, et la gloire de la sainte Église. Après l'Eucharistie et la sainte Écriture, il n'y a rien qui, plus promptement et plus assurément, puisse former dans les âmes ce tempérament surnaturel qui est comme le fond de toute sainteté. La sainteté est une contagion; la vie des saints est l'atmosphère qui la transmet le long des âges. Rien n'éclaire mieux, rien ne détache davantage, rien n'allume tant de bons désirs, rien ne fait aspirer plus généreusement et plus haut, rien ne jette dans des confusions plus profondes et plus salutaires, rien ne maintient dans une plus sincère humilité, et, par là-même, rien n'encourage si puissamment, et n'ouvre l'âme à une plus grande confiance.

Quant à l'imitation des saints; on pourrait dire que c'est presque à quoi se réduit tout le christianisme, et puisque ce dont il s'agit surtout ici, c'est de l'amour qui

leur est dû, il est clair que cet amour ne serait ni vrai, ni utile, s'il n'aboutissait pas à cette ressemblance ; d'autant que rien ne saurait leur causer plus de joie.

Toutefois, soit pour l'imitation de leurs vertus, soit pour la lecture de leur vie, je vous dois un conseil d'une extrême importance. C'est une réserve, et cependant ne la redoutez point ; comme c'est la vérité qui la fait, elle ne va qu'au profit de l'amour.

Il s'agit, même en eux, surtout en eux, de chercher définitivement et d'imiter principalement Notre-Seigneur. C'est à lui seul que Dieu entend nous voir semblables. Jésus est l'image divine absolue, par suite le type universel, celui sur lequel nous sommes créés, celui sur lequel nous sommes régénérés. Aussi, saint Paul l'atteste : c'est notre conformité avec lui qui est la forme même de notre prédestination [1]. « Seigneur Jésus », lui chante chaque jour l'Église, en son hymne angélique, « vous êtes le seul saint [2] ». Les autres sont saints sans doute, mais d'une sainteté qu'ils lui empruntent et qui se mesure précisément à leur ressemblance avec lui. Ils sont ses manifestations authentiques ; mais aussi, je le dis, en exceptant Marie, ses manifestations très-imparfaites. J'oserais le dire de tous, en les prenant dans leur ensemble ; c'est bien plus vrai de chacun, si on le prend isolément ; surtout quand on le regarde à l'époque de sa formation, qui est le temps de sa vie terrestre et qui répond au seul état où nous connaissions les élus en ce monde. Ce n'est pas que, même en la restreignant ainsi, nous puissions jamais avoir ici-bas une connaissance parfaite des saints. Nous ignorons toujours une partie de leur beauté, et probablement la portion la plus divine de l'inénarrable histoire de

1. Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imagini filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. Quos autem prædestinavit, hos et vocavit... et justificavit... et glorificavit. Rom. VIII, 29, 30.
2. Tu solus sanctus. Hym. ang.

Dieu dans leur âme. Nous nous attendons, à bon droit, à ce que le ciel nous révèle un peuple immense de saints cachés. Soyez sûres qu'il nous garde, en outre, la suprême révélation de tous les saints déjà manifestés. J'estime que les plus connus d'entre eux sont des sanctuaires à triple enceinte. L'histoire nous ouvre la première; l'oraison et la vie d'oraison nous mènent parfois au seuil de la seconde; la troisième est la part de Dieu, et un secret qui ne se dira pas avant l'éternité. Mais aussi, combien nous sommes loin de savoir toutes leurs misères! Comment se flatter, en effet, de connaître tout ce qui s'est passé dans leur homme extérieur et terrestre; tout ce que, malgré la grâce et leur correspondance à la grâce, la triple convoitise, dont nul n'était exempt, leur fragilité propre, la malice de ce monde, et celle plus grande encore du démon, ont souvent dérobé à Dieu de leur être, de leur vie, et même de leur vouloir? Leur nature nous paraît domptée; oui elle l'était, et plus encore que domptée; elle était transformée; mais après combien de temps, au prix de quels efforts, de quelles alternatives dans le combat, et parfois de quelles défaites? C'étaient des hommes exquis, supérieurs, héroïques, divins même si l'on veut; au demeurant, c'étaient des hommes, et aucun d'eux n'aurait pu, sans une énorme présomption, supprimer, même un jour, une seule des trois dernières demandes de l'oraison Dominicale : « Père, « remettez-nous nos dettes, ne nous induisez pas en tenta- « tion, délivrez-nous du mal ». La terre n'est jamais qu'un chantier, et l'heure où l'ouvrier divin juge l'ouvrage fini, est, d'ordinaire, l'heure où il l'emporte. Comme on nous propose les saints pour modèles, il est simple que leurs historiens ne soient pas toujours bien jaloux de nous montrer les ombres qui se mêlaient encore à leur lumière. Une certaine candeur en ceci irait sans doute à la gloire de Dieu, à l'honneur de la grâce, et à l'encouragement des

pauvres âmes; mais il reste que la règle suprême en cette matière, c'est une sage et toute charitable discrétion; et nul ne trouve mauvais que le biographe d'un saint soit un peu son panégyriste.

D'ailleurs, n'y eût-il dans leur vie aucune de ces taches presque inévitables, on peut être admirable sans être absolument parfait, même de cette perfection relative qui est possible à une créature. On peut avoir des vertus prodigieuses, sans les posséder toutes au même degré, et surtout sans savoir les exercer simultanément, en les maintenant toujours dans cet imperturbable équilibre, dans cette mesure exacte, dans cette pleine harmonie qui est le caractère propre et surhumain des vertus de Jésus. C'est ce qui arrive toujours plus ou moins dans les saints. On sent en eux les incomparables écoliers de Jésus; mais ce sont des écoliers qui n'atteignent jamais leur maître.

Ajoutez que, fussent-ils tous parfaits dans leur genre, encore resteraient-ils limités par leur genre. Il n'y a que Jésus et Marie qui soient des saints universels, et que, partant, on puisse toujours et complétement imiter. Chacun des autres est un mot d'un discours infini, une note d'une symphonie immense. Chacun d'eux a son sens propre, sa place, sa fonction, sa portée. Transposé ou reproduit exactement ailleurs, il perdrait sa valeur, et pourrait troubler beaucoup de choses. A raison de son caractère, du temps où il a vécu, du milieu où il s'est trouvé, de son état, de sa mission spéciale, tel saint a fait mille choses que nul autre ne devait refaire; encore que tous doivent faire ce que celui-ci faisait au fond, qui était de se tenir humblement, amoureusement et totalement à la merci de Dieu pour lui obéir en toutes choses. Hors de ce fond commun, essentiel, sacré, qui fait le fond de Marie même et de Jésus, et dans lequel on peut dire que toutes les vertus ont leur racine, il faut être très-réservé à

copier les actions des saints, et ne jamais entrer de soi-même dans les sentiers particuliers où ils ont marché sur la terre. Et cependant, ainsi sommes-nous faits, que, souvent, ce sont précisément ceux-là qui nous attirent le plus. Défiez-vous de ces attraits pour les voies rares et singulières. On ne les suit pas inconsidérément sans s'exposer à de grands périls. On risque de fausser sa route, de perdre son temps à l'ouvrage d'autrui, en négligeant le sien propre ; d'entreprendre une tâche impossible où la grâce fera toujours défaut, de s'acheminer à la déception pour y trouver le découragement et aboutir peut-être au désespoir.

Allez donc au fond de tout. Sous ces mille et mille formes gracieuses et radieuses, regardez toujours, regardez principalement cette forme première et souveraine qui est Jésus, l'idéal de Dieu. Où il vous semble ne le trouver point, passez; où vous le trouvez, demeurez, ne vous attachant définitivement qu'à lui seul. L'abeille qui se repose successivement sur les fleurs d'un parterre, n'y cherche rien que son butin : le butin pris, elle s'envole ; faites ainsi pour les saints; ils sont les fleurs du jardin de Dieu : butinez-y Jésus. Vous ne pouvez leur faire ni un honneur plus grand, ni une joie plus exquise, ni tirer de vos rapports avec eux un profit plus intelligent. Ils ne regardent que lui; ils ne se regardent qu'en lui; ils ne vous appellent à eux que pour vous mener à lui : il est leur unique titre à réclamer votre attention, votre piété, votre étude ; et il n'y en a pas un seul qui ne vous dise avec saint Paul : « Imitez-moi, mais comme moi-même « j'imite Jésus [1] ». Car, en somme, c'est de Jésus seul qu'il s'agit au ciel et sur la terre : il est l'Alpha et l'Omega, le principe et la fin, la gloire de Dieu et celle des hommes, leur joie commune et éternelle.

1. Imitatores mei estote sicut et ego Christi. I Cor. IV, 16.

II.

Encore qu'il y ait apparemment bien loin du ciel au purgatoire, l'amour est très-habitué à franchir cette distance. C'est sans interruption qu'aux chants de triomphe par lesquels elle célèbre le peuple entier de ses saints, l'Église fait succéder les gémissantes supplications qu'elle adresse à Dieu pour obtenir de lui la délivrance des âmes souffrantes. Entre la commémoraison des bienheureux, que le prêtre fait chaque jour à l'autel, et celle qu'il y fait aussi des fidèles défunts, la liturgie sacrée ne donne de place qu'à cette divine consécration qui rend présente et qui immole la victime du sacrifice. C'est les unir et non les séparer. A vrai dire, il y a ici bien plus de différence entre les états que de distance entre les personnes. Les personnes sont toutes dans l'Église; elles constituent l'Église, et l'Église n'est qu'un corps qu'anime un seul esprit. C'est ce qui rend si facile à l'amour ce voyage dont je vous parlais, et que, sous sa conduite, nous devons faire à cette heure.

Cette Église souffrante est manifestement votre prochain; toutes les âmes du purgatoire sont vos sœurs; il faut aimer cette Église, et soulager ces âmes; car ici, vous le comprenez, l'affection doit être active, et l'amour n'y a la paix que s'il se transforme en assistance.

Les motifs d'assister sont puissants, les moyens de le faire sont innombrables et sous la main de tous.

Avant tout, ces âmes souffrent; elles souffrent inexprimablement. On a essayé parfois de raconter leurs supplices : presque tout ce qu'on en lit sent l'effort, et l'effort à

peu près stérile d'un esprit qui cherche à deviner ce que Dieu ne lui a point appris, ou à représenter ce qu'aucune image à nous connue n'est capable de rendre. A part les points de doctrine définis (et ici ils sont peu nombreux), la théologie du purgatoire est l'une des pages les plus humiliantes de la science sacrée : je veux dire l'une de celles où notre ignorance et notre insuffisance sont le plus impitoyablement constatées. Et cependant, plût au ciel que du peu qu'il nous est donné en ceci de voir ou d'entrevoir, nous tirassions tout ce qui s'y trouve de fruit pratique! Non-seulement notre charité et notre zèle en recevraient d'heureux accroissements; mais le cercle de nos idées sur les perfections de Dieu en demeurerait fort élargi, et nous aurions sur le péché, spécialement sur le péché véniel, des sentiments autrement vifs que ceux dont on nous voit d'ordinaire affectés.

Ce qui frappe tout d'abord quand on cherche à se rendre compte de l'état de ces pauvres âmes, c'est qu'elles souffrent tout à fait autrement qu'on ne souffre en ce monde. Il suffit pour cela qu'elles vivent séparées de leur corps, ce qui constitue un état dont nous n'avons naturellement ni l'expérience, ni même l'idée; mais comme, quel qu'il soit d'ailleurs, cet état est transcendant, leur douleur aussi est transcendante [1].

Saint Augustin, saint Thomas, saint Bonaventure, Suarez, sainte Catherine de Gênes qu'on peut sans témérité mettre, pour cette question du purgatoire, au rang des docteurs, sont unanimes à enseigner qu'à considérer sa nature, cette peine du purgatoire est analogue à celle de l'enfer. Ils veulent dire qu'en l'un comme en l'autre, il y a cette peine indicible qui est la privation de Dieu, et cette souffrance qui résulte du feu et qu'on appelle la peine du

1. Cfr. Suarez. de Purgator. Disput. XLVI, sect. 3.

sens [1]. Sans doute, l'état de grâce où sont ces âmes et la certitude absolue qu'elles ont de leur salut creuse un abîme immense entre elles et les damnés, et c'est une joie sans nom qui remplit cet abîme. Mais sainte Catherine de Gênes affirme que « leur inexprimable plaisir ne diminue en rien leur tourment [2] »; et quoique d'abord on puisse ne pas voir bien nettement comment cela peut aller ensemble, la réflexion nous fait au moins sentir, sinon comprendre, qu'il en doit être ainsi. Du reste, la Sainte ajoute que tel est ce tourment que, « non-seulement aucune langue ne le saurait raconter, mais qu'à moins d'une illumination spéciale de Dieu, il n'y a pas d'entendement capable de le concevoir [3] ». Je ne sais si cela vous dira plus ou moins que ce qu'affirment doctrinalement saint Augustin [4] et saint Thomas [5], à savoir que la plus petite des peines du purgatoire dépasse toutes les peines qui se peuvent ressentir en ce monde. Où cela nous mène-t-il, et quels spectacles de telles doctrines découvrent-elles à notre foi?

Au fond, c'est Dieu lui-même qui est à douleur à ces âmes : d'où il suit que, par un côté du moins, c'est personnellement à lui que leur souffrance se mesure. L'essence de leur peine en effet, c'est l'amour qu'elles lui portent : amour maintenant très-libre et très-pur, qu'avive d'ailleurs immensément la connaissance bien plus parfaite qu'elles ont de lui. Il est inévitable que cet amour rayonne en désirs infinis de le voir et de le posséder. Mais comment nomme-

1. In purgatorio erit duplex pœna : una damni, in quantùm scilicet retardantur à divinâ visione : alia sensûs, secundùm quod ab igne corporali puniuntur. S. Thom. Supplem. Quæst. C. art. 3.

2. Traité du Purgatoire.

3. Ibid.

4. Gravior tamen erit ille ignis quàm quidquid potest homo pati in hâc vitâ. S. August. Enarrat. in Psalm. XXXVII, v. 2.

5. Ideò oportet quod pœna purgatorii, quantùm ad pœnam damni et sensûs, excedat omnem pœnam istius vitæ. S. Thom. Supplem. ubi suprà.

rons-nous ces désirs ? C'est une faim, c'est une soif, c'est une fièvre : faim de Dieu, soif de Dieu, fièvre de Dieu. Le besoin emprunte ici quelque chose de la grandeur et de la nécessité de son objet, si bien que son intensité et son urgence sont tout à fait incalculables. Tout l'être y entre et s'y concentre. Tout l'état, toute la vie, toute l'occupation de ces âmes, c'est d'avoir faim de Dieu : elles ne font et ne peuvent point faire autre chose.

Elles sont toutes converties en faim; ce sont des faims vivantes. Or, ce pain dont elles sont affamées, cette eau qu'elles brûlent de boire, cet indispensable bien qu'elles convoitent, cet être enfin qui est toute leur vie, tout leur repos, tout leur bonheur, et vers lequel elles se tendent comme pour l'étreindre, il est absent, il est lointain. Il n'y a pas à dire que ce n'est la après tout que le prolongement de cet exil où elles ont vécu sur la terre, et que si, même ici, elles en sentaient le poids, ce chagrin leur laissait néanmoins assez de liberté pour goûter mille et mille plaisirs. Outre que leur état personnel n'est plus du tout le même, c'était l'ordre en ce monde, que cette absence de Dieu; après la mort, c'est un désordre. Ce n'est plus Dieu qui alors tient la créature à distance : au contraire, c'est l'heure régulière où il devait l'attendre; il la réclame donc, il l'attire, il tient devant elle ses bras et son sein tout ouverts : l'âme le sait, quoiqu'elle ne le voie pas; elle le sent; tout en elle s'élance, et c'est une nécessité qu'elle demeure immobile. Cette nécessité vient du dedans, et la tient par dedans. L'immobilité de ces âmes, c'est avant tout leur impuissance. Comme le paralytique au bord de la piscine, elles sont complétement hors d'état de s'aider elles-mêmes. Elles ne peuvent ni faire pénitence, ni mériter, ni satisfaire [1], ni gagner d'indulgences. Elles sont

1. Animæ purgatorii non sunt in statu satisfaciendi propriè, sed satispatiendi. Suarez de Purgat. Disput. 3, s. 47, de Pœnit. Sect. II.

privées des sacrements; elles n'ont point de sacramentaux, elles ne sont plus sous la juridiction miséricordieuse du vicaire de Jésus-Christ [1]. Si on ne les secourt, elles restent là, dénuées et incapables de tout, hormis de demeurer passivement livrées à ce fleuve de pleurs et de feu qui, dans son cours imperceptible, les entraîne peu à peu à l'océan du paradis.

En un sens, je vous le dirai, l'âme veut et aime ces chaînes d'état qui la retiennent captive; mais pour être si sage et si saint, son amour n'en est que plus ardent, et c'est précisément cette ardeur inapaisée qui fait son supplice. Peut-être que c'est de là même que sort principalement ce feu mystérieux qui la brûle. Bossuet dit de celui qui punit les pécheurs : « Dieu ne l'enverra pas de loin contre vous; ce feu prendra dans votre conscience... et ce seront vos péchés qui le produiront [2] » : ce qui n'empêche point qu'il les enveloppe après les avoir intérieurement dévastés. N'en va-t-il pas de même, en un sens, du feu du purgatoire? Sainte Catherine le nomme un feu d'amour [3]; ce qui est sûr, c'est qu'il y a du feu. « Il se sauvera, dit saint Paul, mais non « sans passer par le feu [4]. » C'est là une autre peine, peine secondaire, mais pourtant formidable. Qui dira donc jamais ce qu'elles souffrent?

C'est quelque chose de bien vaste qu'une âme humaine; c'est bien profond aussi : profond comme plusieurs abîmes. Voyez ce que la plus vulgaire peut contenir de notions, rassembler de souvenirs, enfanter de pensées, sentir d'affections, produire de déterminations. Or, dans le purgatoire, non-seulement tout est pour ainsi dire à vif dans l'âme, à raison de son état d'*esprit séparé*, mais encore tout ce qui

1. P. Faber, Tout pour Jésus, ch. IX, du Purg. 5.
2. Sermon pour le 3e Dim. de l'Avent, sur la nécessité de la pénitence. Part. I. — Cfr. Ezech. XXVIII, 18.
3. Traité du Purgat.
4. I Cor. III.

est d'elle et en elle s'ouvre à la douleur et y donne prise. La douleur couvre tout, inonde tout, pénètre tout, remplit tout jusqu'au comble. L'âme y vaque tout entière; elle la boit de partout, elle en est enivrée. Sa paix, qui est d'abord son amour, c'est aussi cette ivresse.

Quelle étrange existence! il n'y a plus là ni distraction, ni occupation proprement dite. Où sont ces âmes d'abord? On ne sait rien d'absolument certain sur leur séjour[1]. La théologie accorde et l'histoire prouve que, pour des raisons que Dieu connait, elles peuvent parfois errer ici et là dans notre monde, s'y tenir en un lieu déterminé, hanter même nos demeures ; mais c'est là l'exception, et probablement elle est rare. Elles ont certainement un séjour régulier[2] : quel qu'il soit, c'est un lieu bas, vaste comme un abîme, profond comme un gouffre et nu comme un désert. Et là où elles sont, que voient-elles? Assurément rien de sensible ; pas de firmament étoilé, pas d'horizon radieux, pas de vertes prairies, pas d'eaux vives, pas de fleurs, ni d'ombrages. Elles voient des âmes, et encore des âmes. C'est beau ; celles-là surtout sont belles. Aussi, à ne considérer que cela et l'amour qui les lie entre elles, on trouverait bien dans ce spectacle l'élément d'une consolation; mais parce que ces âmes, qu'on voit et qu'on aime tant, souffrent toutes et de si grandes douleurs, ce qui consolerait ailleurs n'est ici qu'un surcroît de chagrin. Enfin à quoi se passe leur vie? Qu'est-ce qui la mesure? Quel rapport a-t-elle avec le temps? Y a-t-il là quelque différence entre une minute et une heure, entre une heure et une journée? En tous cas, heure, journée ou minute, aucun

1. De loco purgatorii non invenitur aliquid expressè determinatum in Scripturâ, nec rationes possunt ad hoc efficaces induci. S. Thom. Suppl. Quæst. c. art. 2. — Suarez (loco cit.) dit exactement la même chose. Cfr. Bellarm. Controv. de purgator. Lid. II, c. 6.

2. C'est le dire de saint Thomas et de tous les scholastiques.

soleil n'en marque la durée : il n'y a point de printemps succédant à l'hiver, ni d'été couronnant le printemps. On n'y connaît point le sommeil : l'âme veille inexorablement dans cette nuit inexorable. Y a-t-il pour elle quelque ressentiment des fêtes du ciel ou dela terre? On aime à le croire; et, loin de nous le défendre, tout l'ensemble de la théologie tend à nous le persuader. Mais qui sait? Les sons de fête s'échappant par les portes fermées d'un palais, font-ils autre chose, dans le cœur de l'étranger qui passe ou du mendiant qui se tient dehors, que d'y jeter de la tristesse en y produisant un regret? Dans ces fêtes du ciel, ces pauvres âmes jouiraient; elles mériteraient dans celles de la terre : l'un et l'autre leur est également impossible. Elles peuvent certainement produire des actes particuliers, et tous ceux qu'elles produisent sont bons. Elles peuvent aimer, bénir, louer, adorer, prier, se souvenir, espérer; mais de manière ou d'autre, tout ce qu'elles font implique une souffrance, et leurs actes en sont imprégnés comme leur être : ce qui ramène à dire que ce qu'elles font en somme, c'est de souffrir. D'autant que, si intense que soit cette souffrance, elles la peuvent toujours supporter. Ici, à un certain degré, la douleur nous fait évanouir. Ce peut être un danger; mais, d'abord, c'est un repos. Une âme ne s'évanouit jamais. Celles-ci restent inconsomptibles dans ce feu qui les brûle; elles sont inaltérables dans ces angoisses qui les déchirent : rien ne les dépasse, rien ne les surmonte, rien ne les fait fléchir. Étant d'ailleurs en état de grâce et pleinement possédées par la grâce, elles sont divinement trempées, elles persistent comme l'éternel et résistent comme l'immuable.

Je vous ai dit qu'elles sont très-belles; elles sont très-dignes aussi; leur valeur est immense; et, quoiqu'inégalement saintes, toutes possèdent une vraie sainteté : autant de titres nouveaux à notre respectueuse condoléance et à notre efficace assistance. On ne peut guère entrer dans une

prison sans être ému de pitié pour les malheureux qu'elle renferme. Si toutefois parmi ces captifs on rencontre une personne d'une grande beauté, d'un grand nom, d'une très-noble race, portant d'ailleurs avec dignité une infortune si grande, encore bien qu'elle soit méritée, la compassion est nécessairement plus vive et plus profonde. Vous vous rappelez l'émotion de saint Grégoire le Grand, voyant sur le marché de Rome ces beaux esclaves du Nord qu'il eût pris pour des anges. C'est de cette sympathie d'un Pape pour la beauté souffrante qu'est sortie l'évangélisation de l'ingrate Angleterre. Les merveilleuses et chères créatures dont nous parlons font penser à cette douce histoire. Il y en a là sans doute qu'on dirait tout à l'heure échappées de l'enfer, comme on voit certains malades revenus des portes du tombeau. Il apparaît assez qu'une longue et cruelle maladie a fait pâlir leur teint, allongé leurs traits, voilé leur regard, allangui leur maintien, énervé leur démarche; leur beauté naturelle n'est point cependant altérée dans son fond. Elles gardent, sous leur langueur, l'harmonie native et la grâce de leur visage. D'autres, au contraire, ont une beauté si ravissante, qu'on se demande ce qui leur manque pour pouvoir entrer dans la gloire. Les premiers feux du jour céleste les dorent, pour ainsi parler, et les font resplendir. Mais les moins belles le sont encore assez pour qu'en les regardant, on ne pût pas plus se retenir de les admirer que de les plaindre. Elles croient, elles vivent, elles aiment. Toutes sont un trône à la sainte Trinité, toutes sont un membre à Jésus-Christ, un membre inamissible. Toutes possèdent au fond d'elles-mêmes la forme éternelle, la beauté infinie, l'image et le caractère de la substance du Père. Et étant si belles dans leur langueur, elles cachent d'immenses trésors sous leur apparente détresse.

Elles ont en elles, comme capital divin, les richesses in-

finies de la rédemption de Jésus, les dons de Dieu, les grâces, les vertus ; puis des mérites, et souvent des mérites sans nombre. Elles ont mille et mille capacités pour réfléchir les perfections divines, mille titres aux effusions les plus tendres de l'amour incréé, mille raisons d'être applaudies des anges, et d'inspirer de l'amour à tous les saints du paradis. Les moins puissantes ont pourtant sur le front des rudiments de couronne; leur main tient la racine d'un sceptre, et il y a dans tout leur être l'élément d'une majesté, et le principe d'un pouvoir auxquels rien de terrestre ne ressemble. La moins grande de toutes est encore un vrai monde, d'où la gloire de Jésus éclatera éternellement. La moins précieuse vaut mieux que tout l'univers physique, mieux que tout le genre humain, et même que l'armée entière des anges, supposé que Dieu n'eût doté ni l'un ni l'autre de la grâce sanctifiante. Enfin chacune est sainte; non-seulement elle est hors du péché, morte au péché, et à jamais impeccable, mais elle vit à la vérité, à la justice, à Dieu. Elle aime Dieu souverainement, totalement, nécessairement ; et Dieu ne peut pas plus désormais cesser de l'aimer que cesser d'être. Aussi, quand Jésus la regarde, il estime qu'il ne s'est pas mépris, et qu'elle valait vraiment son sang.

Mais ce qui met le comble à la sainte compassion que ces âmes inspirent, c'est leur douceur parfaite, leur quiétude imperturbable, leur silence religieux, profond, continuel ; c'est l'humble docilité et l'abandon plénier avec lequel elles souffrent. Le patient qui proteste contre un mal justement imposé, trouble plus qu'il ne touche : s'il va jusqu'au murmure et au blasphème, il indigne ; s'il s'obstine en sa rébellion, il soulève l'âme et fait horreur. Au contraire, celui qui avoue sa faute, qui s'humilie, qui s'accorde avec la justice, qui s'y livre, s'y complaît et paraît la bénir, touche le cœur jusqu'à l'intime. On voudrait être la mi-

séricorde et se changer en pardon pour se verser en lui tout entier, et lui enlever toute sa peine. Il faut se faire une sorte de violence pour accepter qu'un acquiescement si complet ne désarme pas la justice; et l'union qu'on garde intérieurement avec elle, en triomphant ainsi de sa propre sensibilité, est un des hommages les plus élevés qu'on puisse lui rendre. Je pense que le mot par lequel la miséricorde s'est fait jour à elle-même pour inonder le cœur du bon larron, ç'a été ce cri qu'elle en a tiré : « Ah! pour nous, « on nous traite suivant nos mérites; mais lui, Jésus, quel « mal a-t-il fait [1] ? » Volontiers on partagerait des maux si bien portés, et on sent qu'il en sort un parfum, qu'excepté Dieu, nul n'est tout à fait digne de respirer.

Or, c'est ce qui se trouve partout en purgatoire et dans une perfection qu'on peut dire absolue. Tout y est dans une paix grave, totale et immuable. On comprend qu'il y a des soupirs; on n'y entend point un seul cri. Ces âmes gravitent dans leur douleur comme les astres dans leur orbite, sans interruption, sans secousse et en silence : L'Église nomme leur état le *sommeil de la paix* [2]. Elles veillent pourtant, je vous l'ai dit; mais quand elles dormiraient, elles ne seraient pas plus paisibles. Le sommeil d'un petit enfant n'offre certainement pas l'image d'un tel repos. La douleur les prend, les plie et les roule, pour ainsi parler, comme le vent fait des feuilles, quand les premiers frimas les ont fait tomber et sécher. Elles s'écoulent sous son souffle comme la neige tardive sous les tièdes haleines du printemps. La douleur est leur reine : une reine dont le sceptre n'est pas seulement respecté, mais aimé, mais baisé, mais couvert de baisers. Toutes ensemble sont comme ces eaux d'avant le premier jour sur les-

1. Luc. XXIII, 41.
2. Dormiunt in somno pacis. Lit. Missæ.

quelles l'Esprit de Dieu planait suavement et librement [1]. On dirait un lac immense, limpide, tranquille, reflétant fidèlement, et jusque dans son fond, les nuages que la justice divine fait successivement passer dans l'atmosphère nocturne qui le domine et l'enveloppe. Car, je le répète, elles sont dans la nuit. L'Église implore pour elles le jour comme un rafraîchissement [2]; mais leur nuit n'est point orageuse; je ne puis même me figurer qu'elle soit tout à fait noire : il y a là tant d'amour! Peut-être que ces âmes en sont justement les étoiles; il se peut que chacune soit ténèbres à ses propres yeux; qui sait si elle n'éclaire pas les autres?

C'est là que la justice et la paix se tiennent embrassées [3]. En enfer, la justice subsiste; elle y règne, mais la paix n'y est point. En paradis, la justice et la paix n'ont plus à s'accorder, elles sont identifiées. Sur la terre elles se rencontrent inévitablement, mais rarement elles s'embrassent. Encore que la justice y soit toujours détrempée de miséricorde et que la grâce y fasse partout pénétrer son onction, elle nous trouble; on dirait parfois qu'elle nous offense; elle risque souvent de nous scandaliser. Ah! certes, il y a des âmes qui plient sous elle en l'adorant. C'est bien assez pour cela de la pensée des droits de Dieu si augustes et vraiment si doux, des sûretés de sa providence, de la fidélité de son amour, du souvenir des péchés commis, et surtout de l'humble vie humaine de Jésus! Mais, au demeurant, combien est petit le nombre de ceux qui sont pratiquement épris de la justice divine!

Au purgatoire, tout cède. A ce que la justice dit, à ce qu'elle veut, à ce qu'elle fait, la paix répond toujours et répond toute seule. Elles vont inséparablement unies et

1. Gen. I, 2.
2. Locum refrigerii, lucis et pacis. Lit. Missæ.
3. Justitia et pax osculatæ sunt. Psalm. LXXXIV, 11.

comme dans les bras l'une de l'autre. L'*Amen* que les bienheureux disent à Dieu qui les glorifie, ces âmes le disent à Dieu qui les épure ! Elles ont une dévotion inexprimable aux mains de Dieu : elles sont dans ces mains, elles s'y tiennent, elles s'y attachent. Leur religion envers la sainteté divine est tout à fait sans mesure, et c'est ce qui se conçoit de plus fondamental en leur état. Elles sont liées et se lient incessamment elles-mêmes, avec des liens d'amour et de feu, sur l'autel de cette sainteté, et s'y immolent, en son honneur, avec d'ineffables délices. Leur état, leur vie, tout leur être fait un écho doux, plein et perpétuel à ce cantique qui ne s'interrompt jamais dans le ciel : « Saint, « Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des armées[1] ». Dieu en reçoit une gloire admirable. Ce qu'est la basse dans une symphonie, cette mélodie si grave et si constante de leur hymne vivant, l'est dans le concert universel que la création sanctifiée donne à Dieu. Oh ! qu'elles souffrent noblement et sont pures d'égoïsme ! Elles ont une joie sans nom de voir que Dieu est une lumière si sainte, que l'ombre même d'une ombre empêche les créatures d'être consommées en lui. Cette évidence les réjouit beaucoup plus que leur supplice ne les afflige. Elles ne voudraient pour rien que ce supplice fût moins intense et moins long qu'il ne doit l'être. Si elles demandent à être délivrées, et parfois avec tant d'instances, c'est bien plus par amour pour Dieu que pour échapper à la peine[2]. Elles sont d'ailleurs si reconnaissantes à la miséricorde de daigner les aimer assez, pour avoir préparé des moyens de purification si

1. Liturg. Miss.

2. Horrent et refugiunt pœnas et requiem quærunt, quatenùs eas considerant ut malas et naturæ contrarias; et tamen eas simul libenter admittunt et tolerant, quatenùs considerant eas ut instrumenta per quæ purgantur... Non quærunt quæ sua sunt, sed honorem Dei: cupiunt enim liberari ut possint magis ac meliùs Deum laudare. Bellarm. de Purgator. Lib. II, c. 3.

énergiques, qu'en achevant de satisfaire celui dont le contentement est la substance de leur félicité, ils leur rendent, à elles-mêmes, toute cette divine beauté qui mérite et fixe à jamais le regard de l'éternel amour.

Que de raisons et quelles raisons de vous affectionner à ces âmes, d'exercer largement et habituellement la miséricorde envers ces âmes ! Elles sont tant votre prochain ! Elles vous sont si parentes ! Ce que fait l'unité de sang entre frères, l'identité d'esprit le fait entre elles et vous. Comme l'idée divine est en elles ! Comme Jésus y est déjà présent, formé, vivant ! A vrai dire, il n'a plus à y augmenter son être : ce qu'il y sera éternellement, il l'est dès maintenant : il y a son âge et sa taille; il n'a besoin que d'y changer d'état. Mais il faut qu'il en change ; il est là enveloppé, contraint, caché, il entend apparaître. Sa pleine apparition, c'est toute la gloire de l'âme. Vous pouvez glorifier cette âme, en y dégageant Jésus. C'est définitivement Jésus que votre acte regarde. Si, en parlant du dernier des pécheurs, il dit : « Ce que vous lui ferez, c'est « à moi que vous l'aurez fait[1] », comment le dit-il de ses saints, et partant de ces chères âmes souffrantes ? Elles sont à lui : il n'y a plus moyen qu'elles s'en aillent et par suite qu'il les perde. L'épreuve est faite, le temps passé, Satan vaincu. Jésus les a conquises, il les tient, il les gardera. On travaille donc ici à coup sûr : on ne risque pas de se méprendre; on ne perd pas sa peine auprès d'êtres indignes. C'est un encouragement puissant. Ah! saint, nécessaire et béni à jamais, est l'amour qui travaille à tirer les âmes du péché! Jésus veut ce travail, qui n'est que la continuation du sien; il l'inspire, l'assiste, le féconde : il le payera magnifiquement. Cependant où va souvent, ici-bas, tout ce zèle qu'on dépense? On gagne

1. Matth. xxv, 40.

une âme aujourd'hui, où sera-t-elle demain ? On poursuivra cette fugitive : j'admets qu'on la ramène ; combien de temps restera-t-elle au bercail ? Reviendra-t-elle seulement y mourir? Hélas ! hélas ! que de fois ce noble et divin labeur n'aboutit qu'à faire des ingrats, c'est-à-dire, à la fin des damnés plus coupables, et par là même plus malheureux ! Ici, rien ne se perd. La terre où l'on sème est invariablement fidèle : pour chaque grain qu'on y jette, le ciel récolte un fruit. C'est ce qui fait dire à plusieurs que, si excellente que soit l'œuvre de la conversion des pécheurs, celle de la délivrance des âmes du purgatoire la surpasse encore en bonté [1].

Le fait est qu'à beaucoup d'égards, cette miséricorde semble n'avoir pas sa pareille. L'aumône qu'on y fait au prochain, c'est Dieu même ; non pas Dieu caché, ni aperçu à distance, ou pouvant disparaître après être apparu, mais Dieu vu face à face et possédé à jamais. En outre, c'est au ciel tout entier qu'on fait une charité insigne. On verse une joie immense en cet abîme de joie ; on fait poindre un nouveau soleil en ce monde de lumière ; on ajoute une mélodie vivante à ce concert de vie. Dante a un mot sublime. Il montre une âme entrant au paradis : aussitôt les élus s'écrient : « Voici qui accroîtra nos amours [2] ». Qui tire une âme du purgatoire fait pousser ce cri aux bienheureux. Il réjouit les neuf chœurs des anges ; il paie Marie de ses larmes ; il fait fleurir la croix et rayonner le calvaire. Il glorifie le précieux sang et met un degré de plus au trône de l'Agneau céleste. Il donne à l'humanité sainte un surcroît de voix pour louer le Père ; enfin, et c'est tout dire, il

1. P. Faber, Tout pour Jésus, ch. 9, du Purgatoire. § 2.

2. Si vid'io ben più di mille splendori,
Transi ver noi, ed in ciascun s'udia :
Ecco chi crescera li nostri amori !
Paradiso, Canto v.

complète à Dieu son Jésus. Il n'y a pas de plus grand bienfait.

Du reste en faisant un tel bien à ces âmes, au ciel, à Dieu, on s'en fait tant aussi à soi-même! Le nerf de la charité envers les âmes du purgatoire, c'est certainement une foi vive à leurs souffrances et la fréquente contemplation de leur état qui suit naturellement cette foi. Or, je cherche s'il y a dans le christianisme un ordre d'idées plus efficacement sanctifiantes. Quelle théologie en effet que l'état de ces âmes! Quels miroirs pour voir Dieu, le bien, le mal, la fin, la voie, l'obstacle, la valeur de la grâce, la malice du péché, la fermeté de la loi, la profondeur de la passion de Jésus, la profondeur plus grande et l'invincible bonté de son cœur, le sens et le prix des croix, la nécessité du travail, la gravité de la vie, l'inanité de ce qui passe, l'inexplicable folie du monde, l'immense bonheur d'appartenir à la sainte Église catholique. On raconte des choses merveilleuses des vertus et des œuvres de personnes qui, si elles n'étaient pas revenues de ce douloureux séjour, avaient eu du moins quelque vision de ce qui s'y passe. La crainte et l'amour les possédaient de concert et les livraient incessamment à l'action immédiate des attributs divins. Aussi passaient-elles ici-bas, libres, pures, triomphantes, mortes à tout ce qui n'est pas la vraie vie, prêtes à tout bien, intrépides aux souffrances, affamées de mérites. Tels sont les fruits principaux et ordinaires d'une dévotion intelligente aux âmes du purgatoire; et pour comprendre qu'il y en a mille autres, c'est assez de se rappeler la générosité avec laquelle Dieu se plaît à récompenser nos moindres services; ou même de se rendre compte que les âmes délivrées par nous demeurent liées envers nous par une gratitude immortelle; et qu'ayant sous la main tous les trésors de Dieu, leur besoin le plus urgent est d'y puiser, pour s'acquitter, comme elles le peuvent, envers leurs libérateurs. Cela com-

mence même avant qu'elles soient en paradis ; car il n'est pas douteux qu'elles prient, là où elles souffrent ; il ne l'est pas davantage que leur prière soit très-efficace : et comment se persuader que, si elles ne savent pas précisément, avant d'être entrées dans la gloire, à qui elles doivent leur soulagement (ce qui n'est rien moins que prouvé et paraît assez improbable), elles prient du moins habituellement et principalement pour leurs bienfaiteurs, quels qu'ils soient ? « Quand je veux obtenir sûrement une grâce, disait sainte Catherine de Bologne, j'ai recours à ces âmes souffrantes, afin qu'elles présentent ma requête à notre Père commun, et, d'ordinaire, je sens devoir à leur intercession le succès de ma prière[1] ». Comme on comprend donc bien que des âmes divinement éclairées, dévouent et passent leur vie à soulager ces créatures ! Comme il est aisé de concevoir que des confréries se soient partout formées depuis des siècles, et que même, à présent, des congrégations se fondent avec le but spécial de leur venir en aide ! Comme on s'explique la prodigalité de la sainte mère Église à dépenser en leur faveur le trésor de ses indulgences ! Comme on trouve naturelle cette tendre sollicitude qui lui inspire d'imposer leur souvenir à chaque prêtre qui monte à l'autel, et de l'en occuper au cœur même du saint sacrifice ! Elle ne veut pas, vous le savez, que dans la psalmodie publique ou la récitation privée de l'office, on termine une seule heure, sans que les millions de voix qui s'y sont employées implorent la paix pour ces amis de Jésus. On dirait que ce cri de sa charité est le refrain de ses prières : c'est comme la fleur de son oraison ; et n'est-ce pas pour en rendre l'offrande plus agréable, qu'elle choisit, pour la faire, le moment où le

1. Quando cupio ab æterno Patre gratiam aliquam impetrare, recurro ad animas in locis purgatoriis existentes, ut nomine meo apud ipsum legatione fungantur, atque interventu earum me exaudiri sentio. Ap. Boll. 9 Mart.

cœur d'où elle sort a fini d'être épuré et embrasé par la louange divine ?

Convenez qu'en considérant toutes ces choses, il devient simple et doux de se dépouiller, au profit de ces âmes, d'une partie ou même de la totalité de ses satisfactions, y compris celles dont on pourrait bénéficier dans l'autre monde. Toutefois, si on se dépouille ainsi, qu'on prenne la peine de réfléchir et de consulter. Qu'on se rende compte de ce qu'on donne, et, partant, de ce qu'on abandonne, et du redoutable surcroît de peines qui peut en être la conséquence forcée. Il n'est pas rare de voir des âmes agir en ceci avec un empressement qui dénote sans doute en elles un grand zèle, mais qui laisse aussi quelque doute sur la clarté et l'étendue de leur intelligence des choses divines. Rien ne ressemble moins à un jeu que cet acte de renonciation, et l'Église n'agit point étourdiment en acceptant qu'on le nomme *héroïque*. Qu'on ne le fasse donc jamais par entraînement, ni par manie d'imitation; puis, suivant librement en ceci ses attraits vérifiés, qu'on respecte toujours inviolablement ceux des autres. Rien n'est moins selon Dieu que cet esprit enthousiaste, exclusif et indiscret, qui prétend imposer à tout le monde les préférences de sa piété, et les formes de sa dévotion. Je sais des âmes ainsi affectées que, pleines d'admiration pour ces sortes de générosités, elles ont définitivement plus de goût à laisser aux mains de Jésus leurs satisfactions, et leurs mérites, et leur vie, et tout leur être, sans vouloir convenir d'avance avec lui de l'emploi qu'il en devra faire; également disposées qu'elles sont à ce qu'il en use à son gré, soit pour d'autres, soit pour elles-mêmes, sans jamais lui demander un compte, ni lui adresser même un pourquoi. Il peut sembler probable que les âmes du purgatoire ont plus de gratitude pour les premières; je ne voudrais point répondre qu'elles n'aient pas pour les autres une nuance de sympathie de plus.

Quoi qu'il en soit, et quant à vous, faites beaucoup pour ces pauvres âmes ; d'autant que votre pouvoir est plus grand, que cette assistance vous est plus facile qu'à bien d'autres, et que votre titre de religieuses semble plus spécialement vous y dévouer.

Je ne m'étonne pas, en un sens, que le ciel se décharge à peu près complétement sur la terre du soin d'aider ce monde souffrant. La terre a reçu pour cela tant de pouvoirs ! Qu'était à côté de celle du moindre des chrétiens la puissance de Joseph dans la maison du Pharaon d'Égypte ? Ce n'est pas à des distributions de grains, ni à des échanges de terres que les enfants de l'Église sont préposés. Tous sont les intendants du roi Jésus et les dispensateurs de ses trésors. Ils ont d'office à distribuer ses sueurs, ses larmes, son sang. Chacun d'eux, vînt-il d'éclore à la raison, peut tremper dans ce sang divin, non pas l'extrémité de son doigt, comme le demandait le mauvais riche, mais sa main tout entière, et en verser beaucoup plus que des gouttes dans ces brasiers d'amour où brûlent leurs frères. Ils peuvent envoyer là mille rayons consolants, faire des jours divins dans ces ombres, relâcher ces liens de feu, amener ces portes à s'ouvrir. C'est là une des prérogatives essentielles et un des actes réguliers de ce sacerdoce initial qui leur est conféré au baptême. Et pour cela, qu'ont-ils à faire ? Quel est le point d'appui qui sert à soulever ces mondes ? Et ces âmes sont plus que des mondes, et c'est jusqu'au sein de Dieu qu'il s'agit de les soulever ! Le point d'appui, sans doute, c'est d'abord la croix de Jésus : sans elle rien ne se ferait et ne serait même possible ; mais pour nous qui vivons de la vertu de cette croix, comme les branches vivent de la séve du tronc qui les porte, qu'est-ce que ce point d'appui ? A peu près tout ce que nous voulons, presque rien, l'acte le plus aisé, sinon le plus vulgaire, des choses que le premier chrétien venu peut faire du matin jusqu'au soir, un

acte quelconque de vertu, un regard intérieur, un soupir, un signe de croix, une bouchée de pain sacrifiée, un sou mis dans la main d'un pauvre, un devoir d'état accompli, un travail nécessaire, une contrariété acceptée, une occupation basse, comme manger, boire ou même dormir. Bien mieux encore : ce peut être ce qu'il y a au monde de plus doux, et c'est là précisement ce qui vaut davantage ; par exemple une messe entendue, la communion reçue. Voyez-vous ce marché ? O âme ! fille de Dieu, plonge-toi dans les délices divines, et voici que, pour t'en payer, Dieu fait fondre cette montagne de peines sous laquelle celui que tu aimes était tout à l'heure écrasé. O amour ! ô puissance, ô industrie, ô bonté de l'amour ! O inventions du cœur de Jésus ! O richesses de son sacrifice ! Quel système ! Quelle législation ! Quelles communications ! Quelle union ! Où vont nos actes, s'ils sont surnaturels, et il n'y en a pas un seul qui ne puisse l'être si nous le voulons ! A quelle hauteur ! A quelle profondeur ! Avec quelle force ! Avec quelle efficacité ! Qu'est la lumière jaillissant si impétueusement du soleil pour éclairer notre atmosphère, auprès de ces jaillissements de compassion et d'allégeance qui, du fond de nos bénis sanctuaires et de nos cœurs afferventés, arrosent sans cesse le purgatoire et pourraient l'inonder ? Rien n'est si prompt, rien n'est si sûr. Connaissez donc votre pouvoir ; et parce qu'étant si magnifique, l'exercice en est cependant si facile, usez-en pour ces précieuses âmes. Usez-en très-souvent en faveur des plus saintes : elles sont plus chères à Dieu ; et la théologie la plus vraie enseigne qu'à beaucoup d'égards, elles souffrent plus que les autres[1]. Usez-en aussi souvent pour les plus délaissées, puisque, par d'autres côtés, elles ont un titre à une pitié plus vive et

1. Hi dolores et tristitiæ majores et intensiores sunt in illis animabus qui sunt sanctiores, etiam si minus debitum minoremve reatum habeant. Suarez de Purgat. Disp. XLVI, sect. I.

plus active. Étant plus parfaites par état, vous êtes assurément tenues à surpasser vos frères du monde, mais surtout, je pense, sur ce point de la charité. En outre, rien qu'en suivant votre règle, vous faites, dans une journée, tant d'actions méritoires et par là même satisfactoires, vous pouvez gagner tant d'indulgences, que, sans vous imposer d'autre surcroît qne celui d'un peu d'attention et d'une intention renouvelée de temps en temps, vous êtes en mesure de donner à ces âmes des secours innombrables. Enfin n'oubliez pas qu'en ceci, comme en tout, vous êtes d'office les suppléments du monde. Or, le monde, même celui qui croit, prie déplorablement peu pour les morts. D'abord sa foi est faible, sa charité tiède, sa mémoire peu fidèle, son esprit léger et distrait, sa vie multiple et dissipée. Mais, de plus, vous n'en êtes pas à avoir remarqué que, si sévère d'ordinaire à l'égard des vivants, il a une facilité étonnante à canoniser les défunts : habitude fort complexe, où l'on peut aisément discerner autre chose que de la bienveillance ou que le désir naturel de se donner à soi-même une consolation. A vous de réparer ces torts et de combler toutes ces lacunes.

III.

Enfin, nous en venons à l'Église dans son état temporel, terrestre et militant, à l'Église que nous voyons, entendons et touchons, à l'Église qui est l'atelier, le séminaire et comme le noviciat du ciel. Elle est moins belle que la triomphante, moins glorieuse surtout : son soleil ne meurt jamais; jamais même il ne s'éclipse, mais il est souvent

voilé par des nuages. Elle a ses hivers, des hivers rigoureux, hélas! et, en plus d'un lieu, des hivers séculaires. Dieu n'a encore ni arraché les ronces de son champ, ni enlevé les pierres de sa route, ni essuyé les larmes de ses yeux. Son sang arrose fréquemment les sentiers où elle passe, elle traîne après elle, elle porte sur ses épaules, dans ses bras, dans son sein, des pécheurs, des ingrats, des impies, des parjures. Elle porte en elle des morts, tout un peuple de morts, dont plusieurs, il est vrai, ressusciteront un jour à la vie, mais dont beaucoup aussi ne ressusciteront pas, se séparant eux-mêmes pour jamais de ce corps divinement vivifiant, où ils n'ont su ni voulu vivre : morts mille fois volontaires, morts obstinés, morts détestables, mais que l'Église ne se guérit jamais ici-bas d'aimer inexprimablement. Sa marche est nécessairement aggravée par tant et de si lourds fardeaux, sans parler des délais amers que mille causes hostiles lui imposent. Elle est pure jusqu'à être sans tache, et pourtant ses vêtements sont bien souvent souillés. Elle est une, intacte, inviolable; il n'est pourtant pas rare que sa robe soit en lambeaux. Elle est riche à enrichir mille et mille créations, et elle a quelquefois les dehors d'une mendiante. Qu'elle est belle cependant! Son front porte une couronne telle qu'aucun autre front n'en ceignit jamais sur la terre : couronne de reine, de vierge, d'épouse, de mère; couronne qui signifie toutes les supériorités et résume toutes les excellences. Ses yeux lancent de tels rayons, que les pleurs, qui les mouillent toujours, en tempèrent à peine l'éclat; et pourtant il en coule tant de larmes, qu'il n'y a pas une seule âme au monde qui n'en soit arrosée. Ses lèvres sont infaillibles : la vérité en sort immaculée, claire, pleine, ferme, triomphante, et en même temps toujours aimante, toujours discrète, et ne s'énonçant jamais qu'aux moments opportuns. C'est le bon qui dit le vrai; c'est l'amour qui enseigne, ordonne et corrige. Ses mains

sont innocentes; elles ne s'étendent que pour bénir, travailler, donner et pardonner. Elles sont prêtes à tous les services, ardentes à tous les dévouements, inépuisables dans leurs largesses : il en ruisselle des baumes à la vertu desquels aucun mal ne résisterait, si ceux à qui elle les offre daignaient seulement en faire usage. Ses pieds sont forts, agiles, et ne cheminent jamais que dans des routes droites. Sa dignité est incomparable. Comme le cèdre s'élève entre les arbres d'un jardin, elle surpasse toutes les puissances et les majestés de la terre. Et en même temps, elle hait et fuit la pompe; les vains semblants lui font horreur; l'arbitraire lui est inconnu, toute violence lui est antipathique. Elle a la douceur des agneaux, la simplicité des colombes, la candeur des petits enfants. Son humilité est inouïe; sa longanimité n'a point de bornes; rien ne lasse sa patience; sa miséricorde est sans mesure; sa tendresse est immense, inaltérable, universelle. Même à ne regarder que le dehors, nul ne pourrait compter ses bienfaits. Qui dira sa beauté, sa vertu, son action intérieure? car c'est là qu'est vraiment toute sa gloire [1]. Qui dira ses amours, ses ambitions sacrées, ses désirs, ses oraisons secrètes, ses sacrifices cachés, ses martyres inconnus; et sa religion, et sa piété, et ses adorations, et ses louanges, et cet océan de grâce où elle baigne, et cet Esprit-Saint qu'elle aspire, et ce Verbe de Dieu qui est sa forme, sa loi, sa vertu et sa vie, et ce Père qui est son principe et la racine de toutes ses œuvres? Certes, il n'y a que le ciel qui puisse être plus beau qu'elle, et qu'est-elle vraiment autre chose que le ciel présent ici-bas sous ces voiles qu'on appelle le temps, le lieu, les phénomènes et tout l'ordre des signes sensibles?

Moins glorieuse qu'en paradis, elle est, à plusieurs égards, moins souffrante qu'en purgatoire. A part des états

1. Psalm. XLIV, 14.

trop miraculeux pour n'être pas très-rares, ses membres ne connaissent point, par expérience, les ineffables peines des âmes séparées. Mais si elle n'a pas celles-là, mon Dieu! qu'elle en a d'autres! et d'autres dont ces âmes sont à tout jamais délivrées! Le deuil de Rachel refusant toute consolation, la douleur de David pleurant son ingrat Absalon, les lamentations de Jérémie sur les ruines de la ville sainte, ne sont que des images très-pâles des chagrins infinis de l'Église ici-bas. Le travail ne serait rien. En lui-même il n'est point une peine. Nous l'avons déjà dit, Adam innocent travaillait. Le travail est la loi : il remplit le temps et le féconde : il forme la créature en l'ajustant successivement aux pensées éternelles de Dieu. Qu'est-il d'ailleurs autre chose que le rayonnement actif de ces magnifiques puissances dont, selon la nature et selon la grâce, le Créateur nous a dotés? Le travail, c'est la vie qui se déploie et la gloire qui se prépare. C'est trop noble pour être pénible, trop normal pour n'être pas doux. Ce qui s'y mêle, chez nous, d'amer et d'accablant n'est que l'effet du péché et son premier salaire. Mais, même ainsi aggravé, le travail resterait une joie pour l'Église. L'amour la soulève mille fois plus qu'un labeur quelconque ne la charge.

J'en dirai presque autant du combat, quoiqu'il soit d'ordinaire plus rude que le labeur. Ce que le travail est à l'activité, la lutte l'est au courage. Certes, le courage est une perfection; à ce titre, il ne saurait manquer à l'Église; elle les a toutes, mais très-particulièrement celle-là. Le courage est dans son essence et tient à son état. Elle est fille du Dieu des armées; elle est l'épouse et l'aide du Christ, qui est un lion autant qu'un agneau. L'Église ne hait donc pas le combat; encore moins le redoute-t-elle : elle est si bien armée et si sûre du triomphe! D'ailleurs son amour s'y déclare, sa vertu s'y entretient, son mérite y

grandit, sa mission divine s'y démontre. Elle ne subit donc point son nom de militante : elle s'en pare et s'en glorifie. Soyez-en sûres : si elle n'avait à combattre que le mal, ou même ces êtres perdus qui, pour l'avoir voulu, en sont devenus la personnification, je veux dire Satan et ses anges, vous la verriez combattre les yeux secs et des chants joyeux sur les lèvres. Mais si le combat la fait peut-être sourire, combien la fait inexorablement pleurer la qualité des combattants ! Les combattants, ce sont ses fils. A la bonne heure, beaucoup de ses ennemis étant hors de son sein, ou pour n'y être jamais entrés, ou pour n'y être pas restés, on semble avoir le droit de dire qu'ils ne font pas partie de sa famille ; mais outre que, trop souvent, ses propres membres lui font la guerre, en principe et en droit quel homme lui est étranger ? Nommez-moi celui dont Jésus n'est pas le créateur, le seigneur, le rédempteur, le chef et le frère, vous aurez trouvé celui avec qui l'Église n'a pas de lien. De sorte que cette guerre, qu'elle doit soutenir, qu'elle ne fait que soutenir, car d'elle-même elle ne combat jamais les personnes, c'est bien pis qu'une guerre civile ; c'est une guerre domestique, une guerre parricide, sans compter qu'elle est sacrilége. Concevez-vous cette douleur immense d'être forcée à se battre dans de telles conditions ? Encore, si c'était tout ! Si cette guerre ressemblait aux autres ! Les autres sont bien horribles, surtout quand leur cause est injuste. Cependant on s'y pique mutuellement d'une certaine loyauté : on y observe certaines règles ; on y respecte certaines limites ; les trêves y sont possibles ; il y a du moins toujours une heure où les batailles finissent, et où il redevient permis d'avoir de la pitié. Rien de tout cela ne subsiste dans la guerre qu'on fait à l'Église. C'est une guerre plus qu'inique, plus qu'ingrate, plus qu'insensée ; mais en outre, c'est une guerre systématiquement déloyale, une guerre incessante, univer-

selle, acharnée, implacable. C'est quelque chose d'unique au monde, et qui, naturellement, ne saurait s'expliquer. C'est une histoire à part dans l'histoire : l'humain y est partout dépassé.

Ajoutez que chaque coup qu'on l'on porte à cette mère du genre humain, retentissant d'abord dans le cœur de ce Dieu qu'elle aime tant, et qui en serait blessé s'il était vulnérable, retombe ensuite inévitablement sur le malheureux qui l'a porté; et que, s'il ne le tue pas, il lui fait toujours une blessure. Cette mère sait cela, elle voit cela; il n'y a pour elle ni un lieu ni une heure où il lui soit possible de se soustraire à ce spectacle. Et même ceux que, par la force de sa grâce, elle a déjà gagnés dans le combat, ceux même qu'elle n'a pas eu à conquérir parce qu'ils n'ont pas cessé d'être à elle, ses fidèles, ses soldats, ses chefs et jusqu'à ses héros, ceux qui l'ont honorée par mille exploits et couronnée de cent victoires, ils restent toujours fatalement pour elle l'objet d'une vive et douloureuse sollicitude. Lorsque les mères ont enfanté, elles ont tant de joie, dit l'Évangile, qu'elles en oublient toutes leurs angoisses[1]. Ce n'est pas absolument vrai pour l'Église; ou, du moins, c'est une joie qui ne lui est pas promise pour ce monde, car elle n'y a jamais fini d'enfanter. La vraie naissance de tous ces fruits qu'elle porte en ses entrailles, c'est seulement leur mort, quand elle est sainte. Jusque-là, leur vie définitive est toujours en question. Il n'y a pas un instant où ses plus fermes colonnes ne puissent être ébranlées, ses étoiles tomber du ciel, ses vierges se souiller, ses prêtres prévariquer, ses évêques la trahir. Ses papes eux-mêmes, infaillibles dans leur enseignement, demeurent faillibles dans leur conduite : de sorte que, pour ce qui est des individus, tout est toujours en train, toujours fragile, toujours

1. Joann. XVI, 21.

menacé, et que jusqu'à la fin, rien n'est sûr. Quant à elle, sans doute, elle ne s'égarera jamais, elle ne péchera jamais ; jamais elle ne mourra ; mais de tous ceux qu'elle porte et qu'elle aime, il n'y en a pas un seul qui ne puisse toujours pécher, et par là même toujours se perdre.

O chère et sainte mère Église ! comment vous connaître et ne vous aimer pas, et comment ne pas vous connaître ? Vous êtes partout, mêlée à tout, distincte de tout, et ornée de signes si divins, que nul ne peut les contrefaire, encore que, depuis six mille ans, on ne se rebute point de l'essayer. Vous êtes positivement Jésus continué ici-bas, et dans sa forme la plus touchante, car vous êtes Jésus travaillant, luttant et s'immolant pour nous. S'il est déjà présent et si reconnaissable en chacun de vos membres, dès qu'ils sont dignes de l'être et vivent de votre esprit, combien l'est-il en vous, ô corps sacré qui êtes sa plénitude ! Il n'y a pas un seul de ses traits que vous ne reproduisiez ; rien ne vous manque de son humanité, rien non plus de sa divinité ; il vit totalement par vous sous nos yeux ; vous êtes au milieu de nous sa source toujours coulante. Aussi, de tant d'amours dont notre tout aimant Créateur a semé la puissance en nos âmes, il n'y en a pas un seul auquel vous n'ayez droit : non-seulement nos amours de tout ordre, de tout nom, de toute forme, depuis l'amour sublime et saint qu'on rend aux choses divines et qui, surgissant de la foi, s'épanouit dans le culte, jusqu'à l'amour si tendre, si abandonné et si joyeux du petit enfant pour sa mère ; et non-seulement tous ces amours, mais encore toutes leurs nuances, tous leurs degrés, toutes leurs délicatesses, toutes leurs expressions, tous leurs actes. Le cœur peut se verser ici jusqu'au fond, et se verser sans cesse ; il ne fera jamais qu'accomplir la justice. Fût-il vaste et comblé comme celui de Marie, ce ne serait point un excès que de le vouer tout entier à l'Église. Elle est la somme des mani-

festations et des donations de Dieu ; il est simple que l'amour qu'on lui porte soit la somme de tous nos amours. Ce qui est écrit, que « l'amour est la plénitude de la loi [1] », s'entend excellemment de celui-ci, qui est comme le confluent de l'amour de Dieu et du prochain.

Prenez ces vérités comme un flambeau pour vous éclairer beaucoup de choses. Je pourrais dire ceci aux simples baptisés : comment vous le dirai-je à vous qui êtes religieuses? Que de fois vous l'ai-je répété ! Si votre justice n'abonde pas, atteint-elle sa mesure ? Si, par l'intention du moins et la tendance, vous n'êtes pas plus parfaites que ceux du monde, avez-vous votre poids ? Si vous avez plus reçu, ne devez-vous pas donner davantage ? Or, qui a reçu de l'Église plus que vous ? Elle vous garde son meilleur lait, vous entoure de ses plus beaux langes ; vous avez ses plus doux sourires, vous savez ses plus hauts secrets, ses trésors vous sont tous et tout grands ouverts. Puis, je vous le redirai encore, vous êtes d'office les suppléments du monde. Où il se tait indument, c'est à vous de parler ; s'il refuse de travailler, vous devez faire l'ouvrage à sa place ; ses oublis sont pour vous la raison d'un souvenir plus assidu, votre ferveur doit compenser ses indifférences, votre amour doit noyer ses haines. Or, je vous prie, quelles lacunes, quels abîmes de vide en ce qui regarde l'Église ! On a pu le dire toujours, mais que dira-t-on aujourd'hui ? Laissez même, si vous le voulez, tant d'ennemis qui la persécutent ; comptez les enfants qui la méconnaissent, l'abandonnent ou la déshonorent. Tout ceci vous regarde, vous qui êtes l'élite de la famille. Vous devez des dédommagements à la mère navrée de ces prodigues ; il faut que vous vous serriez auprès de cette grande abandonnée, avec des surcroîts de respect et des redoublements de tendresse.

1. Rom. XIII, 10.

Aimez donc cette Église ; faites-vous un cœur pur, large, ferme, ardent pour l'aimer ; aimez-la comme Dieu même qui est son type, son auteur, son chef et son âme ; aimez-la de tout votre esprit, de toute votre volonté, de tout votre cœur et de toutes vos forces : de tout votre esprit, c'est la croire en toutes choses ; de toute votre volonté, c'est lui obéir toujours ; de tout votre cœur, c'est sentir avec elle et comme elle ; de toutes vos forces, c'est la servir en toutes manières, et sans cesse, et avec dévouement, c'est l'aider de tout votre pouvoir et coopérer à son œuvre.

Aimez-la de tout votre esprit : c'est une obligation majeure et sacrée. L'Église est avant tout une autorité intellectuelle. Jésus, de qui elle tire ses pouvoirs, ou plutôt de qui elle-même est tout entière tirée, c'est le Verbe, la Raison, la Vérité, la Sagesse même. C'est comme lumière qu'il vient ; c'est par la lumière qu'il gouverne ; par suite, c'est d'abord la foi qu'il réclame. David, ou plutôt l'Esprit-Saint, le déclare : Jésus est un roi enseignant et prêchant[1]. Et quand, envoyé par son Père, il envoie à son tour son Église, il commence par lui dire : « Allez, enseignez. Qui « vous écoute, m'écoute ; qui vous reçoit, me reçoit[2]. » Elle est donc la lèvre du Verbe et vraiment sa lèvre infaillible. Lorsque vous adhérez à la sainte parole de l'Église, vous êtes aussi réellement unies au Verbe, que vous l'êtes au corps de Jésus lorsque vous communiez à l'hostie consacrée. Cette parole, humaine en sa forme, mais divine en son fond, est le sanctuaire auguste où votre humble et débile esprit contracte authentiquement mariage avec la lumière éternelle. Est-ce une gloire assez grande ? Vous voyez bien que, quand il parle de la foi comme d'un abaissement de l'esprit, le monde est un ignorant, un fou

1. Ego autem constitutus sum rex ab eo... prædicans præceptum ejus. Psalm. II, 6. — 2. Luc. X, 16.

ou un menteur. Votre esprit soumis à l'Église, c'est votre front intérieur ceint d'une couronne plus que royale. Avez-vous jamais vu le front d'un homme rougir, parce qu'il est surmonté d'une couronne ? Et quelle couronne est comme celle-ci? Du front où elles sont posées aujourd'hui, les couronnes extérieures peuvent tomber demain : ce sont d'ailleurs de purs signes, ne modifiant en rien la personne qu'ils décorent, et surtout ne s'identifiant jamais avec elle. Mais cette splendeur divine des affirmations de l'Église, elle vous pénètre par la foi, comme la lumière pénètre l'atmosphère : elle fait le jour en vos entendements ; elle en devient la sûreté, la fermeté, la liberté, l'honneur ; elle en devient la forme divine, car « qui adhère à Dieu, « dit saint Paul, devient avec lui un même esprit[1] ». Elle vous fait voir toutes choses à la manière de Dieu, et commence de vous faire entrevoir Dieu lui-même. Que si d'ailleurs vous ne vous en retirez point, ce jour, qui a eu son aurore, n'aura pas de couchant ; c'est un jour éternel.

Oh ! croyez donc l'Église, soyez heureuses et fières de soumettre pleinement vos esprits à l'Église. Il ne peut être question ici de révoltes intérieures contre des enseignements de foi ; je n'ai pas à vous prêcher de ne devenir point hérétiques ; mais je vous dis d'être en tout et toujours des croyantes parfaites, c'est-à-dire sincères, aimantes et empressées. Je vous dis de vous tenir aux écoutes pour deviner jusqu'aux moindres sentiments de votre institutrice céleste, afin de garder intact, de rendre de plus en plus délicat et de posséder enfin dans sa plénitude ce que saint Paul appelle si bien « le sens du Christ[2] ». Le secret n'en est pas du tout dans le génie ; il n'est pas non plus dans la science ; il est dans la pureté de l'âme et de la vie, dans

1. I Cor. VI, 17.
2. Nos autem sensum Christi habemus. I Cor. II, 16.

l'humble docilité du cœur; il est dans la piété filiale envers la mère surnaturelle. Donc, qu'il n'y ait jamais chez vous de nouveautés profanes ou autres, jamais de témérités, jamais de singularités. Défendez-vous des opinions peu sûres et mal notées : fuyez les doctrines louches qui peut-être, il est vrai, ne sont pas condamnées, mais dont il est si aisé de savoir qu'elles sont condamnables. Oh! quel refuge à l'esprit propre que ces systèmes particuliers, et généralement ces réserves contre tout ce qui n'est pas strictement défini comme de foi! Quelle retraite à l'orgueil, et par suite quel nid à Satan, quel germe d'égarement et de ruine pour les âmes, et dans l'Église, quel foyer d'obscurcissement et de ténèbres! Filles de l'Église, j'oserai dire ses filles aînées, ne gardez jamais en vous, et, si vous êtes en charge, ne souffrez jamais dans vos maisons des sentiments que vous savez n'être pas approuvés par le Saint-Siége. S'il arrive que, parmi vous, une âme ait le malheur d'être ainsi affectée, qu'on ne manque du moins jamais de la traiter comme une malade, et qu'on s'efforce de la guérir. En définitive, regardez Rome; pensez, jugez, parlez comme Rome : c'est là qu'est la boussole, le gouvernail et le pilote; c'est là qu'est le foyer d'où partent les vrais rayons; c'est là que jaillit la source d'où coulent les eaux limpides. Croyez en tout la sainte Église romaine, mère et maîtresse de toute l'Église, aimez-la de tout votre esprit.

Aimez l'Église de toute votre volonté; vous le ferez en lui obéissant toujours. Comme elle formule des dogmes, elle décrète des lois. L'Église dogmatisant, c'est Jésus qui enseigne; l'Église rendant des ordonnances, c'est Jésus qui gouverne. La foi aux dogmes vous rend vraies, l'obéissance aux lois vous rend bonnes, et c'est par où votre être prend racine en la vie divine. Je n'ai pas à m'étendre ici, ayant longuement parlé ailleurs de ce sujet; mais puisque l'obéissance fait tellement le fond de votre état, qu'elle de-

vient, pour ainsi parler, l'esprit principal de vos actes, donnez souvent à vos soumissions ce lustre et ce mérite de les rendre à la sainte Église par une intention positive et spéciale. C'est d'elle que vous tenez vos Règles et vos Constitutions, puisque, quels qu'aient été vos fondateurs, rien de ce qu'ils ont rédigé ou conçu n'a valu que sous son contrôle et par son approbation. Aimez tout dans vos Règles, à cause de cette source sacrée d'où elles émanent et de cette garantie divine qui les consacre. Même en dehors de vos Règles, aimez tout ce que l'Église prescrit, faites tout ce qu'elle conseille, suivez en tout ses directions. L'amour y est la substance de tout, et qu'est-ce qui est petit dans l'amour ? Mettez votre conscience et votre cœur à garder fidèlement les plus humbles cérémonies, et observez jusqu'à un iota les moindres rubriques.

Soumettant ainsi vos vouloirs à cette reine, que l'amour vous rende absolument sympathiques à cette mère. Soyez comme elle, très-douces à supporter les injures qu'on lui fait, soyez promptes à les pardonner, mais avant tout très-délicates à les sentir. Épousez toutes ses causes, entrez dans tous ses intérêts, partagez ses désirs, jouissez de ses succès, glorifiez-vous de ses triomphes. Ayez son calme imperturbable et saint, sa confiance invincible, sa dignité humble et compatissante vis-à-vis des méchants, sa fierté mâle et dédaigneuse à l'égard des biens et du bien-être, sa promptitude aux dépouillements, son aisance à mourir [1]. Mais aussi, ressentez ses peines : hélas ! c'est par la compassion surtout que se devra déclarer cette sympathie que je vous demande. Souffrez donc lorsque l'Église souffre, et de tout ce qui la fait souffrir : le péché, les âmes, l'outrage de Dieu, les ombres jetées sur sa gloire, les entraves mises à

1. Tertullien nommait les chrétiens : « Expeditum mori genus. » Apolog.

ses desseins, et les nuits qui en résultent, et les ruines qui s'en suivent; voilà ce qui brise incessamment le cœur de notre mère, et ce dont le vôtre doit être au moins ému. Sa route, au fond, vous l'avez vu, c'est la voie douloureuse : suivez-la dans cette voie comme vos devancières ont suivi Jésus-Christ : pieuses, éplorées, aimantes. A l'heure de ses Gethsémani, ne faites pas comme les trois apôtres, la fleur des douze pourtant, les préférés : à quelques pas de cette grotte où Jésus suait le sang, ils dormaient. Veillez, vous autres, veillez courageusement, priez fervemment, pleurez abondamment. Si on l'amène au Sanhédrin, et vous pouvez bien voir s'il est rare qu'on l'y traîne, ne restez point à la porte comme firent Pierre et Jean : entrez. Où n'entre pas la foi ? Où ne pénètre pas l'amour? Entrez et demeurez; et si là, quelque main impie se lève pour souffleter cette fille de Dieu, tendez la joue pour qu'on vous soufflette avec elle. Du Sanhédrin, elle ira très-souvent au prétoire. Au prétoire, elle prendra sa croix et montera jusqu'au calvaire : cette histoire recommence toujours, et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Que voulez-vous? Jésus est immuable : c'est une loi que rien ne viendra modifier. Satan est obstiné : c'est un fait qui jamais ne recule. Comprenez donc, et dites-vous à l'avance ce qui en doit fatalement résulter : tenez-y vos âmes toujours prêtes; et, quand la chose prévue arrive, n'en soyez ni scandalisées, ni même profondément troublées. Seulement, soyez alors plus empressées que jamais à suivre religieusement cette Église qu'on persécute. Reconnaissez-la sous les ignobles vêtements dont on l'affuble ; confessez sa beauté, quand sa face est souillée de crachats; rendez-lui plus d'hommages à mesure qu'on lui fait plus d'insultes, et ne l'honorez jamais tant comme divine, que quand vous la voyez par terre. Soyez-lui Véronique et les autres saintes femmes, soyez-lui le Cyrénéen; soyez-lui Jean, Madeleine, ou même Marie,

dans la mesure où vous le pouvez être. Du moins, restez là, debout, près de cette croix dressée, mêlant vos larmes et votre amour au divin sacrifice qui continue de s'y offrir. Ce sera plus que consoler la victime qui y est immolée; ce sera déjà l'aider, et partant commencer de remplir ce suprême devoir que Dieu vous impose envers elle, et qui est de l'aimer de toutes vos forces.

Aidez l'Église, vous le devez : c'est une merveille déjà que de le pouvoir, car son œuvre est l'œuvre même de Dieu, son chef-d'œuvre : et pour un être quel qu'il soit, quelle grâce c'est que d'y concourir ! Avant tout je vous dirai : sanctifiez-vous pour elle. Oui, avant tout, car c'est là le concours le plus certain, le plus important et le plus urgent que vous lui puissiez apporter. Croyez-vous qu'elle ait définitivement besoin d'autre chose que de saints ? Tout ce qu'elle semble désirer et demander d'ailleurs, elle ne le désire et ne le demande que pour avoir des saints. Faire des saints, c'est tout son but; elle n'existe pas pour autre chose. Un saint de plus, ou même un degré de plus de sainteté dans le plus petit d'entre ses membres, c'est en elle un accroissement de vie, de force, de beauté, d'honneur et de joie; c'est Jésus devenu en elle plus présent, plus libre, plus actif; et de quoi vit-elle si ce n'est de Jésus? Ce que saint Paul disait : « Vivre pour moi, c'est le Christ [1] », nul ne le dit comme elle : c'est une loi divinement gravée au plus profond de son essence; c'est le cri de son cœur. Donnez-lui donc cette vie, vous le pouvez plus que bien d'autres. Soyez saintes dans l'Église, soyez saintes aussi pour l'Église.

Vous vous rappelez cette grande parole du Christ : « Je « me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient sanctifiés dans la

1. Philip. I, 21,

« vérité[1] ». Ceux qu'il veut ainsi sanctifier, c'est justement l'Église. Mais qu'est-ce à dire qu'il se sanctifie pour elle, lui qui est la sainteté ? C'est d'abord qu'il se réserve et se met à part pour l'Église, qu'il se voue, s'applique et se livre à l'Église d'une manière tout à fait exclusive. Voyez-le en effet : rien de profane, hors ce qu'il peut et veut sacrer, n'obtient un regard de ses yeux, ni un souci de son cœur, ni une seconde de son temps. Il refuse tout concours aux affaires séculières ; il « laisse les morts ensevelir les « morts[2] » ; si même sa mère semble le réclamer, il répond que son affaire à lui, c'est l'Église ; que tout le reste y doit être subordonné, et au besoin sacrifié[3]. C'est ce que signifie d'abord qu'il se sanctifie pour nous. Mais, de plus, il veut faire entendre qu'étant, avec le Père, le principe du Saint-Esprit, il en inonde incessamment sa sainte humanité. De là vient, en effet, que cette humanité, qui est toute divine dès l'origine, le paraît davantage encore à mesure qu'elle se déploie et en elle-même et dans ses actes ; à mesure que, dans l'ordre des faits, elle se dédie et se livre de plus en plus à la divinité qui la possède toujours ; à mesure qu'elle la sert en des desseins plus grands, qu'elle accomplit par elle et pour elle des œuvres plus excellentes ; et qu'enfin, par le progrès de son sacrifice, elle appartient à Dieu à plus de titres, et mérite de mieux en mieux cette prise de possession éclatante que Dieu fera d'elle après sa passion, et qui est son état final et éternel. C'est là encore cette sanctification dont il dit qu'il s'occupe. Or, tout cela va à son Église. « Je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, « sanctifiés dans la vérité » ; afin qu'ils aient la grâce d'abord et puis la gloire ; afin que, souffrant sur la terre avec moi, ils soient béatifiés dans le ciel avec moi[4], étant par-

1. Et pro eis sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate. Joann. XVII, 19.
2. Matth. VIII, 22. — 3. Ibid. XII, 47. — 4. Rom. VIII, 17.

tout un avec moi, comme je suis un avec mon Père. Voyez donc, nous dit-il au livre de l'Ecclésiastique, que « si j'ai « travaillé, ce n'a pas été pour moi seul[1] ».

Faites comme lui : réservez-vous, consacrez-vous, restez pures, devenez plus saintes, tenez-vous de plus en plus séparées de Satan, du péché et du monde. Avancez de plus en plus dans la science, dans l'amour et dans l'imitation du Christ. Par cela seul vous donnerez à l'Église un concours admirable. Étant membre de ce grand corps, votre être devient le sien ! Ne souffrez pas qu'en votre personne on le mutile, on l'amoindrisse, on l'aliène. Au contraire, faites tout pour que cet être divin soit sans cesse augmenté, intégralement employé, et, si Dieu daigne vous faire cette grâce, finalement sacrifié. O Dieu ! n'enviez aucun état, et que les plus hauts ministères ne vous rendent point jalouses. Il ne s'agit jamais que de mettre Jésus au monde et de l'y faire grandir jusqu'à sa perfection. Certes, les opérations officielles ont ici une grande part. C'était chose trop indispensable, pour que Dieu la laissât tout entière aux chances de nos libertés, si fragiles, même avec la grâce. Donc Jésus s'est créé des issues authentiques et que rien ne pourrait fermer. Ce sont les actes sacerdotaux. Le péché n'y fait rien, quant à la valeur essentielle. Judas prêche, Judas absout, Judas consacre, et c'est tout à fait adorable. Mais il reste que le principal en ceci, c'est l'amour qui le fait. « Ce- « lui qui demeure en moi, et moi en lui, dit Jésus, « celui-là porte beaucoup de fruits[2] ». Ainsi ce qui fait définitivement la fécondité, c'est l'union : or, ce qui fait l'union, c'est l'amour. Que ne pouvez-vous donc pas ici ? Où sont les castes, les barrières, les réserves ? Où sont mêmes les limites ? Aimez beaucoup, vous valez beaucoup ;

1. Videte quod non soli mihi laboravi. Eccli. XXIV, 47.
2. Joann. XV, 5.

aimez toujours, vous servez toujours ; celui de tous qui sert le plus, c'est en somme celui qui aime le mieux.

Un autre concours nécessaire, important, facile, un concours qui d'ailleurs sort du premier dont j'ai parlé comme le parfum sort de la fleur, je vous l'ai dit, je vous le répète encore ici, c'est la prière. Parmi les devoirs de votre état, je ne sais pas s'il y en a de plus fondamental que de prier pour la sainte Église. Plusieurs Ordres sont très-principalement institués pour cela. C'est l'une des gloires du Carmel tel que l'a réformé sainte Thérèse, et on peut le dire à peu près de tous les Ordres contemplatifs. Priez donc, mais spécialement pour le clergé, et d'abord pour le Pape. Tout ce que la piété envers Jésus, envisagé comme prêtre, comme pasteur et comme père, peut inspirer à une âme éclairée par la foi, se résume, quant à un certain ordre affectif et pratique, dans la piété envers le Pape. Faber a dit : la *dévotion ;* il a parfaitement dit. Si on a de la dévotion aux anges, Pierre est positivement l'ange visible de toute l'Église. Si on a de la dévotion aux saints, Pierre est la source terrestre de la sainteté catholique, et on le nomme *Sa Sainteté*. Si c'est une chose toute simple que d'être dévot aux Écritures, Pierre est la Bible vivante et parlante. Si c'est une vraie justice que d'être dévot aux sacrements, Pierre n'est-il pas le sacrement de Jésus, par cela seul qu'il est son vicaire? Ayez donc une grande dévotion à saint Pierre, je dis ce Pierre qui ne meurt jamais, et qui, sous divers noms, vivra jusqu'à la fin du monde. Mais que votre piété envers le Pape s'épanouisse en prières pour lui. Vénérez-le, sa majesté est si céleste ; aimez-le, ses bienfaits sont si grands ; mais surtout priez pour lui, ses fardeaux sont si lourds ! N'est-ce pas doux de savoir qu'on peut, pour sa petite part, être un étai à cette colonne qui soutient tout le reste ? Entrez donc souvent et de tout cœur dans cette suprême et toute spéciale prière que Jésus a faite ici-bas pour le Pape : « Simon, Simon, Satan a demandé le

« congé de vous passer tous au crible, dit-il ; mais moi, « j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point [1]. » Dans une mesure et pour des desseins adorables, Dieu a exaucé Satan, l'histoire l'atteste. Comment exaucera-t-il son Fils, et ceux qui prient dans l'esprit de son Fils ?

Priez pour les évêques : pour tous en général, et pour le vôtre en particulier. Chacun d'eux porte des charges à faire fléchir des épaules d'anges. Et vous, vierges placées dans leurs diocèses, et qu'eux-mêmes ont dû consacrer, vous leur êtes officiellement données pour appui. Priez pour les prêtres. Ils sont la grande et incessante préoccupation de Jésus, parfois sa grande douleur. Je vous parlais des prédilections de Jésus pour l'enfance, et je vous en donnais cette raison, que les enfants sont des principes. Mais qui est plus principe que le prêtre ? Chaque prêtre est ici-bas une tige qui fleurit Dieu. Ah ! que c'est donc soulager Jésus, que c'est donc bien mériter de l'Église que de prier beaucoup pour les prêtres, de travailler à leur formation, à leur progrès, à leur sainteté, et d'attirer sur leur ministère ces bénédictions qui font tout réussir !

Soyez fidèles aussi, soyez ferventes à prier aux intentions ordinaires du Souverain Pontife, c'est-à-dire pour tous les grands intérêts catholiques. Le Saint-Siége y tient tant qu'il en fait une condition expresse pour gagner la plupart des indulgences plénières. Soutenez d'ailleurs vos prières par l'action, avivez-les par la pénitence, accréditez-les par vos vertus. C'est toute votre vie qui doit prier, c'est tout ce que vous faites qui doit servir, c'est tout ce que vous êtes qui doit aimer. Tout pour l'Église, afin que tout soit pour Jésus.

« Demandez », s'écriait David, « obtenez, procurez tout « ce qui va à la paix de Jérusalem, et que tous ceux qui

1. Luc. XXII, 31.

« l'aiment demeurent dans l'abondance [1]. » A travers celle que voyaient les yeux du saint prophète, sa foi en découvrait une autre, « celle d'en-haut », comme parle saint Paul, celle qui est « notre mère [2] ». Et c'était déjà pour celle-là que le Psalmiste exhortait à prier. Demandez donc « ce qui « va à la paix de Jérusalem ». O sainte Église de Dieu, cité où Dieu demeure, « cité qui va s'élevant et se dilatant « chaque jour, que la paix se fasse par ta force » ! Règne pour que l'ordre se fonde et que l'harmonie soit partout. Que d'invincibles remparts protégent, contre tous tes ennemis ces saintes richesses que la munificence de Dieu t'a faites, et qui sont la substance de notre sécurité. Parce que je regardais tous les hommes comme « des proches », parce que je ne voulais voir en eux tous que « des frères » et désirais leur félicité, « je ne disais de toi, ô sainte Église, que « des choses pacifiantes », et c'était assez pour cela de ne dire que des choses vraies. Je n'avais pas dans mon cœur un désir plus ardent que celui de te voir paisible ; et en dévouant ma vie à chercher tout ce qui t'est bon et favorable, je témoignais à Dieu mon amour ; je travaillais efficacement à la gloire de ce Christ qui est « sa maison » royale et son sanctuaire parmi les hommes, et par là, « je m'ac- « quittais presque envers lui ». Que le même Esprit-Saint qui inspirait au Roi-Prophète ces magnifiques paroles, crée et conserve toujours en vos cœurs les sentiments divins qu'elles expriment.

1. Psalm. CXXI. — 2. Hebr. XII, 22.

TABLE ANALYTIQUE

TABLE ANALYTIQUE

IX.

DE LA SAINTE PAUVRETÉ. 3

INTRODUCTION.

Des conseils évangéliques. — L'homme a besoin d'être divinement conseillé. — Jésus-Christ a posé des préceptes. — Ils sont le fondement du christianisme, et lui impriment son caractère obligatoire. — Jésus-Christ a-t-il aussi donné des conseils ? — *L'Esprit de conseil* est sur lui. — Il répand cet Esprit dans l'Église. — Cela suffisait-il ? — Jésus-Christ a positivement formulé des conseils. — En quoi ils diffèrent des préceptes. — Discrétion de Dieu dans le gouvernement des hommes. — Caractère propre de la nouvelle alliance. — Tous entendent les conseils, mais tous n'ont pas la grâce de les suivre. — Nombreux conseils que l'on trouve dans l'Évangile. — Il y en a trois principaux. — Leur théorie. — La vie est dans l'amour : c'est pourquoi l'amour est la grande loi. — Les conseils, nous étant donnés pour nous faire observer parfaitement les préceptes, tendent tous à l'amour. — Ils guérissent le mal qui le tue ; ils brisent les liens qui l'entravent; ils assurent son dernier triomphe. — Le mal de l'amour, c'est la triple concupiscence; les trois conseils évangéliques vont à la détruire. — Les servitudes de la vie terrestre gênent l'amour ; les trois conseils vont à les supprimer. — Ce qui rend l'amour libre, le rend maître, et c'est ainsi que les trois conseils lui assurent le triomphe. — Analogie entre l'état où la grâce de l'immaculée conception met la sainte Vierge, et celui où les vœux religieux mettent les âmes qui s'y sont engagées.

Le premier conseil évangélique regarde la pauvreté.

Division du traité. — I. Nature de la pauvreté religieuse. — Obligations qu'elle impose et conduites qu'elle inspire. — II. Motifs sur lesquels se fondent la pratique et l'amour de la sainte pauvreté.

PREMIÈRE PARTIE. 15

Nature de la pauvreté religieuse.
Obligations qu'elle impose et conduites qu'elle inspire.

Définition de la pauvreté. — Pauvreté qui est de précepte. — Pauvreté qui n'est que de conseil. — Différence du vœu et de la vertu de pauvreté. — Des divers degrés et, par suite, des divers vœux de pauvreté religieuse. — En quoi consiste le vœu le plus parfait. — En quoi consiste le moins parfait. — Règle générale touchant la pratique de la pauvreté vouée. — Règles plus particulières applicables aux divers vœux par lesquels on peut s'obliger. — Des péchés contre le vœu de pauvreté. — Nature de ces péchés.

Le vœu est pour la vertu. — Des actes de cette vertu. — Retranchement du superflu. — La vie commune est le grand exercice de la pauvreté religieuse. — De la privation accidentelle du nécessaire. — Sentiments et paroles des saints à ce sujet. — Pauvreté dans l'usage des choses indispensables. — État d'une âme vraiment pauvre. — Elle est soigneuse, confiante, surtout si elle est en charge. — Devoirs spéciaux des supérieurs en cette matière de la pauvreté. — Des aumônes. — Des affaires. — L'âme vraiment pauvre est laborieuse. — Elle est constante en sa pauvreté, la gardant en maladie aussi bien qu'en santé.

Pauvreté à l'égard des biens spirituels. — Explications. — Opérations de Dieu pour appauvrir les âmes. — Leurs merveilleux effets dans les âmes dociles et livrées.

DEUXIÈME PARTIE. 23

Motifs sur lesquels se fondent la pratique et l'amour de la sainte pauvreté.

Il y en a six principaux.

1° Le plus grave intérêt du monastère où l'on est entré. — Ce qu'une religieuse doit de piété filiale à sa communauté. — Le premier devoir de cette piété est d'empêcher qu'on ne nuise à la famille dont on est membre. — Dommage que cause à sa maison et à son Ordre toute religieuse infidèle à la pauvreté. — Doctrine de saint François de Sales. — Graves et terribles paroles que les fondateurs d'Ordre ont dites à ce sujet.

2° Le haut degré où la pauvreté importe à la perfection morale et religieuse. — Ce que Jésus nous apprend de ceci, en faisant de la pauvreté volontaire la première des huit béatitudes. — Etude sur la captivité où la richesse a coutume de réduire les âmes. — Dangers qui en

résultent au point de vue du salut.— Effets contraires de la pauvreté. —Sa parenté avec l'humilité.— Elle traduit notre état le plus essentiel et le plus nécessaire à connaître, à savoir l'*indigence*.—Par suite, elle tient l'âme dans la vérité.— Parole de Notre-Seigneur à la bienheureuse Angèle de Foligno.— L'âme pauvre n'est plus qu'une capacité de Dieu.— La pauvreté, source de patience et de tranquillité;— de douceur et de chasteté.— Influence de la pauvreté sur l'esprit.— Place que la pauvreté fait dans l'âme à l'espérance.— Liberté qu'elle donne pour l'amour. — Enseignements donnés par Dieu à sainte Catherine de Sienne.

3° La pauvreté établit entre l'âme et Dieu des relations toutes spéciales et admirables. — Ce que nous en apprennent les divines Écritures.— Relations du Verbe incarné avec les pauvres.

4° La pauvreté fait que l'âme ressemble à Dieu.—Dieu est-il riche ou pauvre? Il est à la fois l'un et l'autre, selon qu'on le considère sous tel ou tel aspect. — Comment le pauvre évangélique l'imite expressément, devenant riche comme lui, parce qu'il se fait pauvre à sa manière.—Le pauvre prend les mœurs de Dieu.—Dieu devient son trésor et lui remplace tout ce dont il s'est volontairement dépouillé.— Combien souvent Dieu a mis la nature au service de ses pauvres.— Combien souvent, par suite, les saints pauvres ont reçu le don des miracles.

5° La pauvreté est la part que Jésus s'est choisie sur la terre. — État régulier et tendance essentielle des créatures sensibles à l'égard de Jésus.— Rapport où Jésus les maintient.— Parfaite convenance de la pauvreté avec le caractère et la mission du Sauveur. — Pour être si convenable, sa pauvreté n'en était ni moins réelle, ni moins étendue, ni moins rude. — Les dépouillements de Jésus. — Jésus, même enlevé dans la gloire, trouve le secret de demeurer pauvre au milieu de nous.— Sa pauvreté dans l'Eucharistie.— Sa pauvreté dans l'Église.— Puissance de ce motif.

6° La pauvreté nous fait coopérer à l'œuvre de Jésus.—Œuvre de réparation et de rédemption;— d'illumination et de sanctification;— de réconciliation universelle dans la vérité et dans l'amour.—Réparation des péchés sans nombre que la cupidité fait commettre. — Comment le pauvre éclaire et sanctifie les hommes par le seul fait de sa pauvreté volontaire. — Les pauvres n'ont pas cessé et ne cessent jamais de travailler à la paix de l'humanité. — Ils ont parfois sauvé l'Église. — Ils pacifieraient le monde, si le monde le voulait. — Supposé l'esprit des pauvres de Jésus répandu partout sur la terre, toutes les difficultés sociales se trouveraient aplanies; la vraie fraternité s'établirait parmi les hommes; la terre ne serait plus que le vestibule du ciel.

X.

DE LA CHASTETÉ.

INTRODUCTION.

Importance en morale des questions qui regardent le corps. — Rapports intimes et nécessaires de l'âme avec le corps. — Place du corps et de sa vie dans la vie de l'humanité. — Le christianisme enseigne la dogmatique du corps; il en formule la loi morale; il en raconte l'histoire; il en explique l'état; il en révèle la destinée.

Un mot résume tout l'ordre que la loi morale prescrit à l'âme dans ses relations avec le corps : c'est le mot de *chasteté*. — La chasteté se rattache à la tempérance.— Ce qu'elle est en elle-même. — C'est une vertu austère; — forte; — mâle; — jalouse; — délicate; — difficile; — pleine de délices.

Chasteté de précepte. — Chasteté plus excellente qui n'est que de conseil. — Ce que le vœu ajoute à la vertu de chasteté. — Chasteté spirituelle.— Pratiquement, la chasteté est le respect religieux que l'âme a pour son corps, par amour pour Dieu à qui elle doit s'unir. — La chasteté spirituelle étend ce respect et cette sainte réserve à l'être humain tout entier.— Les développements techniques ne sont nullement nécessaires ici.

Division du traité. — I. Considération de l'être humain au point de vue du respect qui lui est dû et qu'on lui rend par la chasteté. — II. Étude des perfections de Dieu qui, gagnant et fixant notre amour, assurent en nous la chasteté.

PREMIÈRE PARTIE. 82

Considération de l'être humain au point de vue du respect qui lui est dû et qu'on lui rend par la chasteté.

L'homme est la propriété de Dieu. — Excellences de cette propriété divine.— Caractères dont elle revêt l'homme, et titres qu'elle fonde en lui au respect et à la chasteté.

L'homme, divinement possédé, est, de plus, divinement aimé. — Nouvelle raison pour qu'il se traite lui-même et qu'on le traite avec égards. — Apologue de Nathan. — Tout amour sacre son objet. — Combien plus l'amour de Dieu rend-il les créatures sacrées.

Cet amour de Dieu pour l'homme est actif et fécond. — Destinée qu'il nous fait et dont, à chaque instant de notre vie, il prépare en nous l'accomplissement. — Comment considérer un être qui doit être si grand, et dont Dieu lui-même attend et procure la grandeur.

D'autant que tout n'est pas futur ici.— Par le baptême, Dieu prend

surnaturellement possession de l'homme, et sème en lui la gloire à venir.—Tout homme baptisé porte un Dieu dans son sein.— Culture divine de cette semence. — Aliment de cette vie divine. — Les sacrements et surtout l'Eucharistie. — Ce qui ressort de cette union de grâce avec Dieu quant au devoir de la chasteté.

La grâce nous fait être encore autre chose que le bien propre de Dieu : nous devenons par elle les membres de Jésus-Christ. — Réalité et profondeur de cette incorporation à Jésus, et solidarité effrayante qu'elle constitue entre le chef et les membres. — Dans ces conditions, qui sont celles de tous les chrétiens, tout acte impur est un *sacrilége*.

Comme, en vertu de cette union surnaturelle, Jésus a pris sur lui nos péchés, nous participons à ses grâces et, par suite, à ses états et à ses relations. — Nous sommes, comme lui, la résidence de Dieu et, partant, de vrais temples.—La chasteté prêtresse de ce temple, selon Tertullien.

Le chrétien est fils de Dieu dans le Christ et comme le Christ.—A quoi une telle naissance oblige. — Tout fils de Dieu doit être *fils de lumière*.

Fils du Père, nous devenons les épouses du Fils. — Comment le Christ est l'*Époux*. — Toute âme en état de grâce est à la fois sa sœur et son épouse. — Degrés et différences dans cette union conjugale des âmes avec Jésus.—Place éminente que donnent ici les vœux de religion. — Double aspect et double type de cette union avec le Christ.— La chasteté revêt ici le caractère de la *fidélité*; d'où il suit que pour tous les chrétiens, mais surtout pour toutes les personnes consacrées par des vœux, le péché contre cette vertu devient un *adultère*.—Perfection de pureté que la conscience d'être l'épouse du Christ doit régulièrement produire en toute âme fidèle.

Dans l'union du Verbe avec la nature humaine, la dot que l'Époux donne à l'Épouse, c'est l'Esprit-Saint. — Doctrine des Pères. — Proportion gardée, il en va de même dans l'union de Jésus avec nous par la grâce : Jésus nous donne en dot son Saint-Esprit.— Possédant cet Esprit et possédés par lui, nous devenons ses agents et ses organes.— Il est le principe intérieur et permanent de toutes nos œuvres surnaturelles. — Cette possession nous met en mesure et en demeure de n'*opérer jamais qu'en Dieu*. — C'est là la chasteté parfaite.

DEUXIÈME PARTIE. 107

Étude des perfections de Dieu, qui, gagnant et fixant notre amour, assurent en nous la chasteté.

Tout acte qui viole la chasteté, vient, en principe, d'un égarement du cœur. — Pourquoi la chasteté est appelée aussi la *continence*. — Son office est de contenir l'amour et par là l'âme tout entière.

Ce qui entraîne le cœur hors de l'ordre, c'est: 1° ou une beauté qui l'a séduit; 2° ou un amour qui l'a blessé; 3° ou une joie dont le sentiment ou le pressentiment l'enivre.—Si Dieu est la beauté parfaite, l'amour infini, la joie absolue, et que l'âme en soit convaincue, sa chasteté peut-elle faillir et surtout périr? — La vie de la chasteté, c'est la charité.

1° Dieu est la beauté même. — Passion naturelle de l'homme pour la beauté. — Cet amour du beau est en nous une note *spécifique*. — Il est, de plus, un moyen pour nous élever vers Dieu, dont la beauté paraît à nos yeux sous le voile des créatures;—et par là même aussi la bonté, dont la beauté n'est que la forme naturelle.—Le moyen devient souvent l'obstacle ici, et les beautés créées sont les trop heureuses rivales de la beauté divine. — Ce fait n'est qu'un désordre. — La nature révèle Dieu; et la raison, la foi surtout, nous conduisent à le voir dans ses œuvres.

Chercher la beauté de Dieu dans le monde visible qui porte ses *vestiges*. — La chercher dans le monde spirituel où reluit son *image*. —Les anges. —Les âmes.—Chercher la beauté de Dieu en elle-même. — Beauté de son intelligence. — Beauté de son caractère. — Interroger, non-seulement la nature, mais la Bible. — Étudier les perfections divines, dont chacune est, pour nous, comme un aspect nouveau de la divine beauté. — La beauté de Dieu n'est pas seulement morale, mais physique, et en quel sens. — Il a sa forme consubstantielle, qui est la forme absolue du bien.

Si cette contemplation est trop haute, considérer la beauté divine incarnée en Jésus. — La nature et l'art sont dépassés ici.—Sainteté de la beauté de Jésus et conditions requises pour la voir. — Ayant soin de purifier son cœur, regarder la beauté du Christ. — Sa beauté intérieure. — Sa beauté extérieure. — L'Épouse des Cantiques. — Cri d'amour de sainte Agnès.

2° Quelle que soit la force de la beauté pour ravir et fixer le cœur, elle ne le fait guère avec sûreté que si l'amour qu'elle provoque est agréé et partagé.—Il faut que la beauté soit bonne; — et qu'en se particularisant et en s'appliquant, cette bonté devienne de l'amour.

Ainsi en est-il de la beauté divine. — Dieu nous aime de tous les amours, mais spécialement et définitivement il nous aime d'un amour d'époux. — Comment ce dogme nous montre la grandeur, la puissance et la souveraineté de l'amour. — Il implique l'appropriation de l'universel. — Le Cantique des Cantiques. — L'Eucharistie. — Effet régulier de cet amour divin témoigné jusque-là. — L'âme prise ainsi est plus que chaste; elle est vierge et commence de devenir sainte.

1° La beauté est le parvis de l'amour; la joie en est le sanctuaire.— La joie est la fin que nous voulons nécessairement.—L'âme la cherche à travers tout.

Dieu est la joie en lui-même.—Sa joie est communicable.—La révélation nous apprend que Dieu veut la communiquer. — En fait de

joie, tout est-il ajourné pour l'homme ? — Joies laissées ici-bas, même après le péché : — dans l'ordre naturel; dans l'ordre supérieur de la grâce. — Le christianisme n'est que joie. — L'Église ne travaille qu'à répandre la joie sur la terre. — Sa vie est une fête perpétuelle, d'où vient qu'elle chante. — Quelle autre société le fait et le pourrait faire ? — Dieu nous fait une recommandation et comme un précepte de nous réjouir. — Joies des enfants de Dieu.— Elles sont innombrables; — variées; — vives; — pures, et, en un sens, inaltérables. — Telle est la joie chrétienne, qu'elle domine même la douleur et en sort comme un fruit. — Parce que Dieu est la joie par nature, plus on participe à cette nature, par cette similitude qui est la grâce et la sainteté, plus aussi, et nécessairement, on a part à sa joie. — Jusqu'où peut aller, dans la vie présente, l'expérience de ces joies divines. — Mais, même à son plus haut degré, cette joie n'est que l'ombre de celle qui nous attend au ciel.

XI.

DE L'OBÉISSANCE. 135

INTRODUCTION.

Ce qui se passa dans l'âme de Notre-Seigneur au premier moment de son existence, qui fut celui de son union avec le Verbe.— Union de volonté et d'amour imitant d'aussi près que possible l'union hypostatique.— Cet acte d'amour dut être éminemment un acte d'adoration. — Attitude primordiale et foncière que prit l'âme de Jésus au regard de la divinité.— Jésus, premier sujet et serviteur de Dieu. — Comme il a été *fait chair*, Jésus a été *fait obéissant*. — Cette obéissance de Jésus ne regarde pas seulement la souveraineté essentielle de Dieu, qui est pour lui un objet de culte; elle regarde cette souveraineté en tant qu'elle s'exerce sur lui. — Il se livre à tous les droits, à toutes les volontés, à tous les desseins de son Père. — Ce que la vue de la violation de ces droits divins par le péché ajoute à l'obéissance du Sauveur. — Il ne se fait pas seulement obéissant, mais *obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix*.

La vie entière de Jésus n'est que l'épanouissement successif de ce premier acte de religieuse obéissance rendu par lui à Dieu dès son entrée en ce monde.— Valeur et vertu de cette obéissance du Christ. — Elle devient le grand exemplaire de la vie chrétienne. — Tout, pour nous, se réduit à l'obéissance. — Précepte que Jésus nous en fait. — Conseil qu'il y ajoute. — Passage du saint Évangile où ce conseil nous est donné. — Comment cette obéissance, conseillée par Jésus, n'a pas cessé d'être pratiquée dans l'Église, où elle forme la base de l'état religieux.

Division du traité. — I. Principes qui fondent et règlent l'obéissance. — II. Grâces qu'elle renferme et profits qu'elle assure. — III. Devoirs qu'elle impose.

PREMIÈRE PARTIE. 145

Principes qui fondent et règlent l'obéissance.

Il y a deux formes de la souveraineté : le pouvoir, la loi. — Sous chacune de ces formes elle réclame l'obéissance.

Souveraineté de Dieu considérée en elle-même; — dans son exercice. — Comment la bonté de Dieu, sa sagesse et sa puissance sont unies dans l'exercice qu'il fait de sa souveraineté.— L'acte de la souveraineté divine va tout entier à ramener les créatures à Dieu, leur fin dernière.

Dieu ne garde pas secret le dessein qu'il a éternellement conçu de consommer ses créatures en lui.— La déclaration qu'il en fait s'appelle *dogme*, en tant qu'elle fonde nos croyances et éclaire nos pensées.— Elle se nomme *loi*, en tant qu'elle s'impose à notre volonté et règle nos conduites. — Pourquoi le nom de *loi* est-il plus spécialement donné aux états principaux et successifs de la religion en ce monde.— La loi est définitivement le *verbe* et le *sacrement* de la souveraineté. — Elle contient et communique ce qui entre, comme élément constitutif, dans cette souveraineté.— Elle est pour nous le moyen de communier à la bonté, à la sagesse et à la puissance de Dieu.— La loi est bonne et rend bons ceux qui l'accomplissent. — Elle est lumière, et devient comme le soleil où se condense et se précise pour nous toute la lumière morale.— Elle est l'oracle de l'infinie sagesse et la formule de la raison absolue.— Elle est une force aussi.— Charmes de la loi pour cette volonté supérieure de l'homme qui est, comme disent les scolastiques, notre *appétit rationnel et libre.* — Force secondaire de la loi, qui est sa sanction.— Son bienfaisant empire sur l'homme.— Témoignage des saintes Écritures.

Tout cela s'entend d'abord et très-principalement du pouvoir souverain de Dieu et de la loi divine, soit naturelle, soit positive.

Dieu étend et propage hors de lui le pouvoir et la loi.— Non-seulement il veut déifier ses créatures, mais il les associe elles-mêmes à l'œuvre de leur déification. — Causes secondes agissant dans tout l'univers par le mouvement et sous le contrôle de la cause première. — De même, entre l'autorité souveraine de Dieu et nous, il y a des autorités secondaires, des pouvoirs délégués.— Hiérarchie.— Ce que c'est d'après saint Denys.— Divinité essentielle du pouvoir.— Ce qui peut survenir d'humain dans son origine et sa constitution historiques n'altère en rien cette divinité.— Dieu délègue sans abdiquer.— Il a des ministres, non des remplaçants.— Fonctions toutes divines

du pouvoir *institué* — Dieu reste toujours l'auteur premier et nécessaire de tout ce que la hiérarchie opère en son nom et par sa vertu.

Chaque pouvoir institué par Dieu a, comme Dieu, le verbe qui lui est corrélatif. — Ce verbe du pouvoir humain est la loi humaine. — Tout homme revêtu du pouvoir est un *père*. — Tout prince est un *principe*. — Tout ici est à l'image de Dieu et reproduit le mystère intime de son être.

Avant tout la hiérarchie confesse, adore, promulgue, commente, intime et applique la loi divine.— Régner sur les hommes, c'est d'abord servir Dieu. — Théorie de la loi humaine. — Sa subordination aux lois divines. — Limites où la loi humaine est par là maintenue. — Il n'y a définitivement qu'un pouvoir et qu'une loi : Dieu, souveraineté absolue, et sa volonté, règle suprême de nos actes.

Exposé, d'après saint Denys, de l'action déifiante de Dieu par le moyen de la hiérarchie.

Inutile de rechercher si un autre ordre de choses était possible : c'est celui-ci qu'il a plu à Dieu d'établir. — Nous n'en concevons aucun qui fût plus digne de Dieu et plus conforme à la nature de l'homme. — Le mystère qui est au fond de la loi est le même que celui qui est au fond de la grâce. — Ce fond commun, c'est la bonté et l'amour. — La loi qui vient de l'amour, et va toute à produire l'amour, finit par se consommer en lui et s'identifier avec lui.— Éloge divin de la loi dans le Psaume CXVIII.— Raisons pour lesquelles l'Église oblige les clercs à la récitation quotidienne de ce Psaume. — Comme il est important de conserver l'idée vraie de l'autorité pour s'entretenir dans l'obéissance.

Nécessité et grandeur de l'autorité. — La combattre, et surtout la détruire, est la grande *impiété*. — Crime et châtiment des révolutionnaires. — Leur lien avec Satan, d'où vient leur caractère tout diabolique.

Comment ces vues et ces certitudes de la foi allument dans certaines âmes la passion de l'obéissance. — Les pouvoirs et les lois qui régissent la généralité des hommes ne leur suffisent point. — Il leur faut des pouvoirs plus proches, plus actifs, plus pressants et des liens plus serrés.— De là le sacrifice que ces âmes font de leur volonté, en se liant, par un vœu, à l'obéissance religieuse, perfection de l'obéissance chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE. 164

Grâces que contient l'obéissance et profits qu'elle assure.

Le premier gain de l'obéissance religieuse, ou même chrétienne, est qu'elle rapproche l'homme de Dieu et établit entre eux des communications très-libres, très-sûres et d'un prix infini.

Fierté très-légitime qu'inspirait aux Juifs leur rapport authentique et prochain avec Dieu. — Combien ce rapport avec Dieu devient plus intime dans le christianisme. — Vie humaine de Jésus.— Présence et don de Jésus dans l'Eucharistie. — L'obéissance établit entre l'âme et Dieu une relation, sinon plus profonde, du moins plus intelligible que l'Eucharistie, et qui peut être aussi bien plus fréquente. — Analogie entre le mystère de la consécration eucharistique et l'investiture régulière du pouvoir. Dieu descend dans le supérieur et y réside pour gouverner les âmes sur lesquelles il lui donne puissance.— Les apparences sont conservées, mais la réalité foncière n'est plus la même. — Comparaison entre l'Eucharistie et l'autorité. — Double besoin de l'humanité par rapport à Dieu. — Il lui faut des *dieux domestiques.* — Elle les trouve dans l'autorité.— La parole divine, dont nous avons si souvent besoin, est par là rendue plus *humaine :* par suite elle devient plus saisissable à notre intelligence qu'elle ne l'est dans l'Eucharistie. — Le recours à l'autorité est plus facile aussi et peut être beaucoup plus fréquent que la communion sacramentelle.

Le second profit de la sainte obéissance est qu'elle nous fait communier à ce Dieu dont elle nous rapproche. — *La vie est dans la volonté de Dieu.* — Le secret de la vie du monde est dans sa dépendance de cette volonté sainte — Nulle trace de *volonté propre* dans l'univers physique. — Comme la soumission fatale des êtres sans raison les fait vivre de la vie dont ils sont capables, l'obéissance fait vivre les raisonnables de la vie que Dieu veut pour eux.— De là vient que pécher, c'est *se tuer.* — *Les commandements de Dieu, c'est la vie éternelle.* — Observer ces commandements, c'est donc vivre et entretenir sa vie : ce qui est la fin de toute communion.— *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.*— Dieu est une communion perpétuelle à l'âme qui fait sa volonté.— Quand nous obéissons aux pouvoirs délégués, cette volonté divine est, comme la substance du corps du Christ dans l'Eucharistie, cachée sous des *espèces;* mais ce qu'il y a d'humain dans celui qui commande est un pur *accident.* — Marque touchante que Dieu nous donne de sa bonté en établissant sur nous des supérieurs, et en les dévouant à nos intérêts spirituels. — Tout supérieur est une victime dont le caractère et le mandat divin dévorent intérieurement la substance. — Étant les victimes de Dieu, ils sont, pour leurs subordonnés, les organes de la vie divine. — Ils transmettent Dieu ; et qui leur obéit le reçoit, le mange et se l'assimile. — Ce que saint Ignace de Loyola dit, à ce propos, des effets de l'obéissance.

Biens sans prix dont l'obéissance est la source. — Elle nous fait accomplir d'emblée toute la justice chrétienne. — Elle met l'âme à l'abri du péché.— Ce qu'en ont écrit saint Jérôme, saint Grégoire le Grand et saint Jean Climaque. — Elle est la mère et la gardienne de toutes les autres vertus.— Elle suppose et couronne les vertus *négatives,* qui vont à détruire en nous le *vieil homme.*— Elle est le fonde-

ment des *positives,* qui tendent toutes à former *l'homme nouveau.* — Comme toutes les vertus semblent se résumer dans l'obéissance. — Elle simplifie la vie. — Elle aplanit la route et la rend toujours sûre. — Elle fonde la paix. — cette vie qu'elle simplifie et rend paisible, elle la féconde aussi. — Comme la *volonté propre* corrompt tout, l'obéissance sanctifie tout. — Elle donne la liberté. — Fausses idées de la liberté, si communes de notre temps. — Comment l'obéissant est le vrai libre. — Fin dernière de la liberté. — Sa fin prochaine et immédiate. — Vraie notion de la liberté. — Le péché est justement le contraire de la liberté; d'où vient que tout pécheur est *esclave.* — Le religieux ne rompt pas seulement avec le mal, qui est l'esclavage : en se séparant de la grande occasion du péché, qui est *le monde,* il se rend aussi libre qu'il est possible sur la terre, pour accomplir toujours sa loi, et aller droit et vite à sa fin. — Admirable éloge que sainte Catherine de Sienne fait de l'obéissance.

TROISIÈME PARTIE. 189

Devoirs de l'obéissance et qualités qu'elle doit avoir.

La doctrine catholique du pouvoir et de la loi est la raison de l'obéissance, et par là même devient sa règle. — L'obéissance doit être : 1° *divine,* quant à l'intention; 2° *universelle,* quant à l'extension; 3° *totale,* quant à la soumission.

1° L'obéissance doit être *divine* quant à l'intention : c'est-à-dire qu'en obéissant à ses supérieurs, c'est à Dieu qu'on doit avoir l'intention d'obéir. — Cela est de l'essence de l'obéissance même chrétienne. — Combien fréquemment on manque à ce devoir. — Doctrine de saint François de Sales. — Dommages qui résultent de ces manquements. — Raisons des défauts que Dieu laisse souvent subsister dans les supérieurs. — Comment agissent les supérieurs éclairés et prudents. — Exemple de Notre-Seigneur. — Faiblesse de notre foi. — Se renouveler dans l'esprit de foi à la présence de Dieu dans tous les supérieurs. — Principe de l'obéissance de Jésus-Christ. — La foi nous met en possession de ce principe. — La fidélité des supérieurs à cet esprit de foi en facilite les actes aux inférieurs.

2° L'obéissance doit être *universelle* quant à l'extension : c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à toute personne revêtue de l'autorité légitime, et à tout ce que ces personnes commandent légitimement. — Exposition pratique de ces devoirs. — Changement et diversité des personnes qui commandent. — Pouvoirs délégués ou subdélégués. — Dans une mesure et à leur rang, ils restent *le pouvoir,* et ont le droit d'être obéis. — L'obéissance s'étend à toutes les choses légitimement ordonnées. — S'il est jamais question d'obéir *à tort et à travers.* — Règles données par la théologie. — Ordres des supérieurs

concernant les emplois; — les dispenses. — Difficultés qu'on a coutume de soulever sur ces deux points. — Conduite qu'il faut tenir. — Faire tout ce qui est commandé en la manière qui a été commandée. — Importance des détails et soin qu'il en faut prendre. — Exemple de Jésus-Christ. — Obéir, quels que soient la forme et le degré du commandement.

3° Il faut enfin que l'obéissance soit *totale* quant à la soumission. — Ce que disait David touchant la soumission à Dieu. — Un supérieur qui ordonne, c'est Jésus qui *frappe à la porte.* — Prescription de Dieu à Moïse rapportée dans le livre des Nombres.— Application de ce texte à l'obéissance. — Doctrine des saints, spécialement de saint Benoît. — Les religieux comparés aux oiseaux. — Citation de saint Bernard.— Fidélité, promptitude, ponctualité dans l'obéissance extérieure.

Adhésion de la volonté : là est l'âme de l'obéissance. — Précieux conseil de saint Grégoire le Grand. — Illusion qu'il faut craindre.

Obéissance de l'esprit et soumission du jugement. — Ce qu'en disent saint Ignace et saint François de Sales.— Objection et réponse. — Explications touchant la pratique de cet indispensable devoir. — Combien sont raisonnables les motifs sur lesquels il se fonde, et combien il est réellement facile de l'accomplir. — Des représentations faites par les inférieurs en matière d'obéissance. — Résumé du traité.— Exhortation de saint Ignace martyr aux fidèles d'Ephèse.

XII.

DE LA CHARITÉ ENVERS DIEU. 219

INTRODUCTION.

Le terme du voyage que la foi nous fait entreprendre est la charité envers Dieu.— Elle est la fin des préceptes et même des conseils.— Paroles de saint Paul aux Corinthiens.

Dieu veut qu'on l'aime. — Comment l'amour couronne et conclut tout. — Identité de l'amour et de la sainteté. — Prière de Jésus à la cène. — L'amour dont Dieu nous aime est la règle et le modèle de celui dont nous le devons aimer.

Dieu est amour. — Trois aspects de cette vérité. — Cet amour s'aime lui-même. — Il aime aussi tout ce qu'il fait. — Mystère et certitude de cet amour.— Là est l'exemplaire que nous devons reproduire.

Division du traité.— I. Amour dont Dieu nous aime.— II. Amour que nous devons lui rendre.

PREMIÈRE PARTIE. 226

Amour de Dieu pour nous.

Cet amour a quatre caractères ou excellences : il est 1° actif; 2° éternel; 3° total; 4° généreux.

1° Activité de l'amour de Dieu pour nous. — Cet amour a tout créé. — En quel sens Dieu se repose après la création. — *Le Père opère toujours,* dit Notre-Seigneur, *et moi aussi j'opère.*— Description abrégée de cette opération continue et universelle de l'amour.

2° Éternité de l'amour divin.— Prix que la durée ajoute à l'amour. — Besoin qu'a l'amour de se croire et d'être immortel.— Recherche passionnée et obstinée des hommes pour trouver l'amour qui ne finit jamais. — Déception inévitable et salutaire de quiconque cherche cet amour hors de Dieu.— Fragilité des amours qui n'ont pas Dieu pour principe et pour règle. — L'amour chrétien, qui peut ne pas finir entre deux créatures, a pourtant et nécessairement commencé. — Tel n'est pas l'amour que Dieu nous porte.— Son amour précède le temps et le domine : il est sans commencement; il est immuable. — Comme le Père nous pense dans le Verbe qu'il engendre, il nous aime dans le Saint-Esprit qui procède de lui. — L'amour en Dieu est *sans vicissitude.*— Nous changeons, mais Dieu ne change point. — Explications sur cette immutabilité du divin amour.

3° Dieu nous aime d'un amour total. — Dieu n'est pas divisible : quand il aime, il aime tout entier. — Doctrine de saint Bernard. — Liberté de Dieu dans ses donations et inégalité manifeste de ses dons. — Comment cela s'accorde avec la totalité, la simplicité et l'unité de son amour pour tous. — Doctrine de saint Thomas.

4° Générosité de l'amour de Dieu pour nous. — Cet amour est essentiellement désintéressé.— Il est libéral jusqu'à la magnificence. — Mais, de plus, tout don, depuis le péché, supposant un pardon, Dieu paie lui-même à sa justice le bien que son amour nous fait. — Il nous donne en se dépouillant. — Il nous sanctifie en s'immolant. — Droits humains du Verbe incarné. — Sacrifice qu'il en fait dans tout le cours de sa vie terrestre. — Surabondance et prodigalité de ce sacrifice. — Et il le fait pour des pécheurs, c'est-à-dire pour des ennemis.

DEUXIÈME PARTIE. 242

De l'amour que nous devons rendre à Dieu.

Nous devons imiter Dieu en l'aimant :

1° D'un amour actif. — Le propre de la charité est bien plus d'aimer que d'être aimé. — *Il est plus heureux,* et plus saint, *de donner*

que de recevoir. — Illusion que nous nous faisons souvent sur ce point, spécialement dans nos relations avec Dieu. — Le siége de la charité n'est point la sensibilité, mais la volonté.— Belles paroles de saint Vincent de Paul.— De l'amour *affectif.*— Sa valeur.— Peut-on s'en dispenser? — Opinion de certains théologiens. — Merveilleuse indulgence de Dieu. — Ce qu'enseigne ici la vraie doctrine. — Mais la nécessité de cet amour n'infirme aucunement celle de l'amour *effectif.* — Que faire donc pour imiter l'activité du divin amour?— Faire beaucoup d'actes d'amour. — Conseils pratiques. — Diversité des formes que l'amour de Dieu peut prendre en nous et des actes qui le peuvent traduire. — Faire beaucoup d'actes pour l'amour. — Différence de l'activité indiscrète et du zèle. — L'amour vrai est toujours zélé.— La gloire de Dieu et les intérêts de Jésus sont sa préoccupation continuelle. — Ce qu'il fait sous l'empire de cette sainte préoccupation. — Faire tous ses actes par amour. — En devenant le motif de toutes nos œuvres, l'amour deviendra l'âme de toute notre vie.

2° Comment imiter l'éternité du divin amour? — Nous sommes forcément vaincus et dépassés ici.— Notre amour n'est jamais qu'une réponse. — Avons-nous même rendu à l'amour tout le temps qu'il nous a donné? — Y a-t-il quelque secret pour ressaisir un passé qui ne peut plus revenir? — L'amour en a un : ce sont les larmes. — Il faut, de plus, assurer l'avenir. — Besoin de réparer qu'inspire la conscience des années perdues.— S'aliéner soi-même, en se donnant à Dieu pour toujours. — Des vœux particuliers. — Conduite à tenir en cette matière.— Demeurer ferme et inébranlable dans son amour. — En exclure l'alternative.— Par elle-même et par les vertus qui en découlent, la grâce rend notre *homme intérieur* immuable.— L'extérieur seul doit être soumis à la vicissitude, qui est sa condition en ce monde. — Défi de saint Paul.

3° Nous devons rendre à Dieu un amour total. — La loi est formelle. — Dieu demande tout en nous : l'esprit, le cœur, l'âme, les forces. — Aimer Dieu de tout son cœur, c'est-à-dire l'aimer sans partage et sans réserve. — Dieu, qui ne souffre pas le partage, ne demande ni ne permet l'exclusion. — L'amour de Dieu ne détruit pas en nous, tant s'en faut, les affections d'abord légitimes, qu'il y domine. — Il faut aimer Dieu sans réserve, ne gardant rien pour soi. — Ce que disent, à ce sujet, saint Bernard et saint Jean de la Croix.

4° Notre amour envers Dieu doit être généreux.— Est-ce possible? — En quoi consiste la générosité. — Pour être généreux ici, il faut trois choses : nous oublier, nous prodiguer, nous laisser prendre.— *Pense à moi, je penserai à toi.*— L'amour est *extatique.*— Comment le plus pur désintéressement de la charité, et partant la générosité, se concilie avec la loi de l'espérance. — Occasions que nous avons de pratiquer la générosité. — Saint Jean de la Croix. — Se prodiguer; donner sans calcul. — L'amour ne vit que de ce qu'il donne. — Sa

source, en nous, est l'amour infini, l'Esprit-Saint. — Enfin, il faut se laisser prendre et immoler : générosité suprême et dernier mot de l'amour. — L'amour est un feu qui veut une proie; — Jésus, un prêtre à qui il faut des victimes. — Droits et besoins des perfections divines par rapport à ce monde, et spécialement aux âmes consacrées.— Profondeur de cet être humain que l'amour doit successivement conquérir. — Consentir à ce que Dieu nous prive de ce que nous lui avons livré. — Reconnaître pratiquement que le droit de Dieu sur nous est sans limites, c'est, dans une âme, une générosité réelle et très-grande. — Admirable prière de saint Thomas de Villeneuve.

XIII.

DE LA DOULEUR CHRÉTIENNE. 267

INTRODUCTION.

Difficulté de comprendre l'homme qui marche dans la vie sans la lumière et le secours de la foi. — Questions pleines d'angoisse qui se lèvent pour lui de toutes parts. — Impossibilité où il est d'en trouver la solution.— Le fait de la douleur est l'une de ces questions. — Un autre fait se dresse en face de celui-ci : sujet, pour l'incrédule, non plus de scandale, mais d'étonnement : la patience des chrétiens. — Avant tout, les chretiens sont des gens *consolés*. — Vains efforts de l'antiquité païenne pour trouver le secret de la consolation. — Étranges lettres de Sénèque. — Les anciens manquent absolument de ce qui abonde chez nous : l'*onction*. — Ce que c'est que l'onction.

Toutefois la grâce, maintenant si commune, de la consolation, n'explique pas complétement la patience des chrétiens. — Il faut qu'ils aient dans l'esprit la solution *dogmatique* du problème de la douleur. — La douleur reste pour eux l'*épreuve;* mais elle est celle de leur cœur, bien plus que celle de leur esprit : le contrôle de leur amour, plus que l'exercice de leur foi. — Ce qui en est de la douleur dans les états parfaits, et comme elle y est assortie, dans de très-grandes proportions, avec des joies exquises.

La douleur étant pour tous la principale épreuve, il y a lieu de travailler à y secourir les hommes. — Objet de ce traité.

Division. I. Exposition de la doctrine catholique sur la loi de la douleur. — II. Vertu que Dieu a mise dans la douleur et merveilleux effets qu'avec la grâce, elle produit dans les âmes.— III. Conditions requises pour que la douleur soit chrétienne et produise ces effets.

PREMIÈRE PARTIE. 276

Exposition de la doctrine catholique sur la loi de la douleur.

Pour faire comprendre la loi de la douleur, il est nécessaire et il suffit d'en raconter l'histoire, montrant dans cette histoire la part de Dieu et celle de l'homme.

Comment, en ouvrant son œil intérieur, Adam vit simultanément Dieu; — lui-même; — et le rapport qui l'unissait à Dieu. — Cette relation était toute déterminée par la fin que, très-librement, Dieu avait assignée à l'homme.— Adam connut cette fin qui, appuyée pour lui sur une promesse divine, lui était, quant à Dieu, infailliblement assurée. — Si grandes que fussent les lumières qu'il avait sur cette fin, elle restait pour lui un objet de foi et, partant, un mystère. — Tout était, et demeure encore à présent, subordonné à cette fin.— Il faut toujours partir de là, quand on traite des rapports de Dieu avec l'homme.— La douleur n'est pas dans cette fin.— Ce qui s'y trouve exclusivement, c'est le contraire de la douleur, c'est-à-dire l'infini bien-être et la joie absolue.

Il se pouvait que cette fin bienheureuse fût mise pour nous au prix de la souffrance. — Ce qui ressort, en cette question, de la condamnation de Baïus. — Ce que montre jusqu'à l'évidence, la pratique journalière et universelle des hommes.— Est-ce là l'ordre que Dieu a établi? — La douleur, qui n'est point *au terme*, devait-elle être *dans la voie* qui y conduit? — Le travail, un travail facile et plein de joie, était la loi de l'homme à l'origine. — L'homme, hormis qu'il pêchât, ne devait point connaître la douleur.— Adam au paradis terrestre. — Sa condition extérieure. — Son état intérieur. — La vie de l'homme sur la terre n'était que l'apprentissage de la félicité du ciel.— N'oublier jamais ce point de départ, lorsqu'on traite de la douleur.

La douleur n'est pas de Dieu. — Elle est le fait des créatures, et vient principalement de la fausse relation que le péché établit entre elles et Dieu. — La douleur, possible dans l'état de nature pure, mais n'existant pas, en fait, dans l'état de justice originelle, ne pouvait venir pour nous, comme pour les anges, que de la libre transgression de notre loi. — De la douleur des animaux. — Hypothèses plausibles.

La douleur est un châtiment, et la source de ce châtiment est dans le cœur du coupable.— Ce que c'est que la justice de Dieu, et comment la perfection absolue de l'être divin devient indirectement la cause de la punition et de la damnation du pécheur. — Notre peine et notre perte viennent de nous. — Ce qui est au fond de la *colère* et de la *vengeance* que l'Écriture attribue à Dieu.— Raison de la part que les

créatures animées ou inanimées prennent parfois à l'exécution des vengeances divines.

Le péché une fois né, et le malheur avec lui, Dieu pouvait ordonner que les choses suivissent simplement leur cours. — La douleur, qui vengeait Dieu, était plus que justifiée ; elle était sainte et digne de louanges.— Si, au lieu de laisser aller seulement sa justice, Dieu avait décrété que la douleur expierait la faute, qu'elle deviendrait même un mérite et un principe de bonheur céleste, cet ordre eût été, pour l'homme pécheur, l'effet d'une grande et magnifique miséricorde. — Cet ordre était parfaitement possible.—Doctrine certaine des théologiens. — Est-ce là le dessein auquel Dieu s'est arrêté?

Inconcevable amour de Dieu, le poussant à des actes inconcevables. — Il décide que, la douleur étant désormais la part de l'homme, elle deviendra sa part à lui.— Il trouve le secret de s'approprier la douleur, et y descend personnellement.—Profondeur infinie de sa compassion. — La douleur est comme identifiée à la nature qu'il prend en Marie : il épouse l'une en s'unissant à l'autre. — Il se fait, dans la douleur, une part de Dieu, y avançant jusqu'à des excès dont nul que lui n'était capable, et y étant le premier comme il l'est en toutes choses.—Ce qu'il nous dit quand nous souffrons, et s'il nous reste une réponse possible, hormis l'adoration et la patience.— Conclusion. Quoique ces doctrines puissent suffire, il est utile d'approfondir les fruits que Dieu a cachés, pour nous, dans la douleur.

DEUXIÈME PARTIE. 297

Des merveilleux effets et des profits de la douleur.

Étonnement de la reine de Saba devant la sagesse et les trésors de Salomon.— On ne peut, non plus, mettre le pied dans le sanctuaire de la douleur chrétienne et en considérer les richesses, sans être saisi d'une vraie stupeur. — Nous résumerons pourtant ces biens dans trois mots.

La douleur : 1° expie; 2° elle forme; 3° elle transforme.

I. La douleur expie : ce qui veut dire : 1° qu'elle satisfait; 2° qu'elle purifie; 3° qu'elle restaure; 4° qu'elle acquitte; 5° qu'elle délivre.

1° Elle satisfait. — Profondeur qu'a, dans nos âmes, le sentiment de la justice.— De cet amour inné vient le remords.— Tourment du remords et sentiments qui en naissent.— La douleur est le remède à ce mal si redoutable. — Toutes les âmes l'éprouvent, et surtout les plus avancées.—La douleur est la proclamation de la souveraineté des droits de Dieu. — Elle en est, dans la créature, la reconnaissance volontaire ou forcée.— Elle rend à Dieu toute la place que le péché lui a fait perdre. — Enfin elle *satisfait,* ce qui veut dire qu'elle *fait*

assez.— Quel bien c'est là, et comment, par cela seul, la douleur est déjà éminemment bienfaisante.

2° Elle épure. — Effets du péché dans les âmes.— État effroyable de l'âme qui a péché.— Sa laideur.—Son inertie.— Infection qu'elle exhale.— C'est là ce que la théologie nomme la *tache* ou la *souillure* du péché. — Prix de la pureté de l'âme. — La douleur efface cette souillure et refait cette pureté.

3° Elle restaure l'âme.— Lui ôtant le mal qu'elle a contracté par sa faute, elle lui rend le bien qu'elle a perdu : — la grâce sanctifiante; —les vertus.— Elle rétablit tous les rapports altérés ou brisés.— Le ciel et la terre redeviennent favorables.— Tout commence de sourire à qui vient de pleurer.

4° Elle rend la paix, en acquittant la dette.—Ce que c'est qu'une dette envers Dieu.— Science qu'ont sur ce point les âmes du purgatoire. — Enseignement de la théologie. — Valeur de nos douleurs présentes.

5° Elle libère l'âme. — Tout péché forge une chaîne, et quelle chaîne! — Satan en tient le bout.—Force tyrannique de l'habitude. — La douleur nous remet en liberté et nous rend notre essor intérieur.

II. La douleur forme l'homme moral; développe ses puissances; perfectionne ses vertus.

1° Action de la douleur sur l'intelligence; — elle l'éclaire. — Qui n'a pas souffert, ignore fatalement beaucoup de choses.—La douleur rend l'œil simple et ramène l'homme à la vérité. — Illusions et mirages de la vie, surtout dans les jours prospères. — Aveuglement qui en résulte.—La douleur chasse les fantômes.—Elle fait voir que l'on s'est trompé. —Elle nous donne notre vraie mesure.— Elle vient en aide à la conscience. Elle nous inculque la science très-précieuse du péché.— Elle inaugure les jugements de Dieu.—Elle porte Dieu, ce qui est porter la lumière. — Comme elle est justement nommée la *visite de Dieu.*

2° Action de la douleur sur la volonté. — C'est dans la volonté surtout qu'est l'homme moral.— Le péché rend la volonté faible et lâche. — Universalité de ce grand vice, qui est la paresse. — On manque d'énergie, non-seulement devant la douleur, mais encore devant le travail.—Il ne faut pas se méprendre sur l'apparente énergie des mondains dans la poursuite qu'ils font des biens terrestres.— Le vrai travail est celui qui fait, non la position temporelle de l'homme, mais l'homme. — Paresse de l'humanité au regard de la vertu.— Reprise que fait la douleur.—Elle prend la volonté corps à corps et la force au combat.—Elle abat les forces factices ou perverses. —Elle dégage et augmente les vraies forces.—Supériorité morale de la patience sur le travail. — Différence d'estime que nous inspirent instinctivement ces deux vertus.— *La patience a l'œuvre parfaite.*— Elle nous fait *posséder nos âmes.*— Elle est le triomphe de la volonté,

parce qu'elle est celui du renoncement. — Elle chasse l'homme de lui-même.

3° Action plus merveilleuse encore de la douleur sur notre cœur. — Différence des souffrances et de la douleur. — Supériorité de Jésus et de Marie sur nous tous par la capacité immense qu'ils avaient au regard de la douleur. — La douleur rend le cœur humble. — Le cœur fond sous la douleur. — Les larmes. — L'homme qui pleure se rapproche de ses sentiments d'enfance. — Les orgueilleux ne pleurent point, ou rougissent de pleurer. — Prix des larmes. — Elles assortissent les âmes entre elles. — Elles les assortissent à Dieu. — Nous devenons bons par la douleur. — Ce qui nous met à même de sentir et de consoler la douleur d'autrui. — Heureux qui rencontre un cœur *sachant l'infirmité;* heureux surtout le cœur qui a cette science.

4° Action de la douleur sur l'âme entière de l'homme. — La douleur est le champ de bataille des vertus. — Son influence sur le caractère. — Pour une large part elle fait les héros et les saints.

Le sentiment que, plus ou moins confusément, nous avons de ces choses, fait que nous ne nous bornons pas à compatir à la douleur; nous l'*honorons.* — Respects et égards qu'on a naturellement, et comme inévitablement, pour les affligés.

III. La douleur transforme l'homme. — Belles et très-véritables pensées de *Blanc Saint-Bonnet* sur la douleur. — Son action dans l'humanité. — Feu sacré retrouvé dans la boue au temps de Néhémie.

Jésus, forme suprême et divine de l'âme. — Dieu nous veut cette forme et ne nous *reconnaît* que quand nous en sommes revêtus. — La douleur nous la donne, ou nous la rend quand nous l'avons perdue : et c'est là la *transformation,* au moins dans son principe. — Tout consiste à *suivre Jésus.* — Comment c'est *en portant sa croix* qu'on le suit. — L'amour est le vrai lien; mais en perfectionnant l'amour, la douleur rend ce lien plus serré et plus fort. — Comment l'amour de Jésus pour nous ne pouvant pas grandir, il y a cependant un progrès dans les manifestations par lesquelles il l'a déclaré. — Le terme de ces manifestations, c'est sa Passion. — Communiant à cette Passion déifiante par la foi et les sacrements, nous achevons d'y communier par la douleur. — Chaque douleur est comme un baiser que le crucifix nous donne, et un nouveau trait de ressemblance que nous avons avec Jésus.

La douleur nous retrempe dans nos origines, et par là nous ramène à notre principe divin, ce qui est nous rapprocher de notre idéal éternel. — Le caractère propre de la Passion de Jésus, c'est *qu'elle le livre.* — La Passion est le cœur des mystères de Jésus : elle-même a un cœur. — Ce qu'on apprend, ce qu'on entend, ce qu'on reçoit dans cet *intime dedans* du crucifix. — D'autant que c'est un lieu *solitaire,* où la foule ne vient jamais. — C'est donc le lieu propre des confidences et des épanchements. — Isolement de Jésus dans la souffrance.

La douleur a ses ascensions comme l'amour. — Trois sanctuaires

superposés dans le temple de la Passion du Christ : souffrances de son corps ; douleurs de son cœur ; désolations divines de son âme. — Qui suit Jésus jusque-là, *entre dans ses puissances.* — Force triomphante des âmes crucifiées. — Leur fécondité, tant pour elles-mêmes que pour les autres. — Deux principes de vie dans l'Église : le sacrifice mystique de Jésus-Christ, et son sacrifice historique continué dans ses membres : la messe et le martyre. — Raison des persécutions que subit la sainte Église. — Le sang qui coule chez nous, c'est la vie qui circule. — L'action est nécessaire : la souffrance l'est bien davantage. — Les *agissants* sont les bras de l'Église; les *patients* en sont les artères.

Enfin toute âme qui souffre est une victime dont Jésus est le prêtre, comme il l'est de sa propre humanité. — En unissant à son oblation ces offrandes secondaires, il en fait un seul et même sacrifice qu'il offre à la Trinité adorable, et par là il consomme ses frères avec lui dans le sein de son Père. — La *vie éternelle*, les *nouveaux cieux*, la *nouvelle terre* sont l'œuvre et le fruit de la douleur.

TROISIÈME PARTIE. 331

Conditions requises pour que la douleur produise en nous tous ses effets.

Ce qui est dit précédemment de la douleur, et surtout de ses fruits, n'est absolument vrai que de la douleur chrétienne. — La douleur n'est pas bonne par elle-même : elle n'est bonne qu'à ceux qui sont bons. — En somme, pour que la douleur soit bonne, il faut bien souffrir. — Mystère figuré par les trois crucifiés du Calvaire.

Le fondement de tout ici, c'est l'*état de grâce.* — Hors de cet état, la douleur peut n'être pas inutile, mais elle ne compte pas pour le ciel.

Trois manières de sanctifier ses douleurs : 1° se résigner à la souffrance; 2° se surmonter et opérer pendant qu'on souffre; 3° souffrir avec joie et aimer à souffrir.

1° La résignation est obligatoire, et le moins qu'on puisse rendre à Dieu quand on souffre. — En quoi elle consiste. — Elle est parfaitement compatible avec la répugnance. — États miraculeux de certains martyrs. — Fausse vertu des stoïciens. — Mot très-doux et très-vrai de saint Augustin. — Manière *humaine* dont Jésus a voulu porter la douleur. — Son agonie et sa prière. — S'aider en ceci de la considération des droits, de la fidélité et de l'infinie bonté de Dieu. — Il faut se résigner à toute douleur. — C'est parce que Dieu veut tout béatifier en nous, qu'il commence par tout y crucifier.

2° Se résigner, c'est déjà se surmonter. — Si on ne reste pas *inactif* dans sa souffrance, on se surmonte bien davantage. — C'est ce qu'il

convient de faire. — Exemple de Jésus-Christ. — Prix du temps où l'on souffre, et trésors qu'on y peut amasser. — Faire des actes de foi; — d'espérance; — d'humilité; — de force et de courage; — de religion.— Entrer dans les dispositions intérieures de Jésus à l'égard de son Père et de la sainte justice divine.— Faire des actes d'amour. — Combien leur valeur est ici rehaussée.—Rendre grâces.— Sainte parole du Père de Ravignan. — Se taire.— Prix du silence dans la douleur.— Rendre service au prochain.— L'édifier. —Lui faire l'aumône de ses souffrances. — Nous avons eu besoin des douleurs de Jésus, il daigne avoir besoin des nôtres.— Trésors dont nous disposons dès que nous souffrons avec lui.

2° Aimer la souffrance. — Dispositions éminentes du cœur de Jésus-Christ à l'endroit de la douleur.— Sa soif de souffrir.—Ce zèle pour la croix se répand dans l'Église. — Éclaircissement nécessaire touchant l'amour de la souffrance. — Il y a un amour qui est *impossible*, et qu'on chercherait vainement à ressentir. — La charité seule explique tout et mène à tout. — Prendre exclusivement cette voie et s'y tenir. — Sainteté de ces sommets où l'âme aime assez Jésus-Christ pour aimer à souffrir avec lui, pour lui et comme lui. — Si hauts qu'ils soient, ils demeurent accessibles. — Garder l'ordre. — La croix ici; la joie là-haut; l'amour partout.

XIV.

DE L'ABANDON A DIEU. 347

INTRODUCTION.

Ce que saint Paul écrit aux Corinthiens à propos des *grâces gratuites*, et des *dons meilleurs* qu'il faut leur préférer.—Après la charité envers Dieu, et la douleur qui, chrétiennement portée, éprouve et perfectionne l'amour, y a-t-il quelque *don meilleur* à poursuivre ? — Les trois cieux de l'Écriture.— Trois cieux aussi dans ce ciel unique qui est l'amour; l'amour pur et simple; l'amour qui souffre et qui aime à souffrir : l'amour qui n'aime et ne veut plus rien, sinon le bon plaisir de Dieu; l'amour qui *s'abandonne*.— C'est de ce troisième ciel qu'est parti ici-bas Jésus-Christ.—Sa première parole en entrant dans ce monde. — Il y pose son premier principe, et tout le fondement de l'œuvre qu'il vient accomplir. — En venant faire tant de choses, il n'en vient faire qu'une seule : *la volonté de son Père.*

Division du traité de l'abandon à Dieu.— I. Fondements du saint abandon. — II. Sa nature et la manière dont il convient de le réduire en pratique.— III. Ses fruits principaux.

PREMIÈRE PARTIE. 335

Fondements du saint abandon.

Deux vérités certaines sur lesquelles l'abandon se fonde. — La première est que la volonté de Dieu est la cause souveraine de tout ce qui arrive en ce monde.

Distance qui sépare, en chacun de nous, la connaissance *spéculative* de la conviction *pratique*. — Souverain empire de la vérité dans l'état originel de l'homme. — Déchéance de l'état présent. — Combien ce mal est remarquable à l'égard de la vérité dont il s'agit ici. — Spéculativement, nous n'avons aucun doute sur ce point. — Lumière dont la raison l'éclaire. — Ce que la foi et le témoignage des Écritures y ajoutent de certitude. — Combien notre conduite dément notre conviction, et comment les volontés divines, cachées dans les événements de ce monde ou dans les volontés créées, nous affectent. — Dieu nous montre cependant par la Passion de Jésus-Christ, que sa volonté peut être et est très-véritablement dans des faits qui, selon l'apparence, lui sont absolument contraires. — Dieu *donne ce calice* à Jésus, et Jésus dit à son Père : *non comme je veux, mais comme vous voulez*.

La seconde vérité qui sert d'appui à l'abandon, est que la volonté de Dieu, quoi qu'elle fasse ou permette, est toujours bonne et bienfaisante.

Ce que c'est en Dieu que *la volonté*. — Pour vouloir quelque chose en dehors du bien infini, qui est Dieu même, cette volonté ne change point de nature. — Quelle que soit la forme sous laquelle cette volonté divine se propose à nous et nous atteint, elle reste identique à elle-même, et n'est aucunement modifiée. — *La volonté de Dieu, c'est notre sanctification :* ce qui revient à dire : tout notre bien.

Cette bonté, aisément admise pour la volonté essentielle de Dieu et même pour sa volonté générale sur le monde, paraît-elle aussi claire dans ses volontés particulières ? — Dieu ne se dément point. — Comment chaque volonté particulière de Dieu est comme un fruit de ses perfections. — Comment chacune d'elles sort du Père, passe par le Fils, nous vient dans le Saint-Esprit, et ce qu'elle emprunte de chacune des adorables personnes divines. — Comment cette volonté, issue de Dieu, est reçue d'abord par Jésus-Christ, médiateur universel et chef de l'humanité. — En quel sens et de quelle manière Jésus-Christ l'accomplit. — Marie imite Jésus. — Honneurs que les anges et les saints rendent à cette volonté divine, selon qu'ils la connaissent. — C'est ainsi qu'elle arrive et se propose à nous. — Toute volonté de Dieu est donc bonne.

DEUXIÈME PARTIE. 366

Nature de l'abandon, et comment nous le pouvons réduire en pratique.

Différence qui existe entre l'abandon et l'obéissance. — L'abandon est autre chose que la résignation; — que l'acceptation; — que l'acquiescement.— Il dit plus que la conformité à la volonté de Dieu. — Il se distingue de l'indifférence.

Ce que c'est que s'abandonner. — Parole des Cantiques. — Doctrine de saint François de Sales. — L'abandon est la *pâque* de l'âme. — Dieu seul est l'objet direct de l'abandon. — Importance de ce point de vue. — Ce n'est même pas aux choses voulues de Dieu qu'il s' git de s'abandonner, mais à Dieu même. — Immensité des droits de Dieu. — Il est nécessaire de bien savoir ce qu'on fait en s'y livrant.— Plusieurs, en ceci, se montrent téméraires, parce qu'ils sont ignorants ou irréfléchis. — Il y a une quantité de droits que Dieu n'exerce en fait sur nous, qu'autant que nous lui en avons donné le congé, encore qu'il les possède et puisse toujours les exercer, si bon lui semble. — Attraits que gardent, malgré tout, ces droits extrêmes de Dieu, et confiance avec laquelle il convient qu'on s'y livre. — L'acte d'abandon confesse et honore tous ces droits. — Ce qu'en dit Bossuet. — Etat, sentiments et œuvres admirables d'une âme vraiment abandonnée.

Le dernier mot de cet état, c'est la *sainte enfance spirituelle*.— Prix et beauté de l'esprit d'enfance. — Il tue l'orgueil bien plus sûrement que l'esprit de pénitence.— Le mystère de Bethléem se réduit presque à l'abandon. — L'abandon est la grâce propre de la nouvelle alliance.

En face de Dieu, la créature n'est jamais qu'un enfant.— L'humanité de Jésus, qui est la reine de toutes choses, n'est et ne sera jamais qu'un enfant au regard de la divinité.

TROISIÈME PARTIE. 377

Fruits du saint abandon.

1° La liberté, 2° la paix, 3° la joie.

1° Prix de la liberté. — *Si vous êtes fils, vous serez vraiment libres.* — Ce que Dieu permet à ses enfants.— L'abandon est le tombeau des scrupules. — Activité de l'âme abandonnée dans les voies divines. — Le secret de la force et de la constance des saints a été l'abandon. — Liberté que l'abandon donne au cœur. — Largeur et simplicité des

voies où il nous établit.—La vertu consommée ramène l'âme à l'innocence, et lui en rend les priviléges.

2° L'abandon donne la paix. — Textes de la sainte Écriture. — Le Psaume *vingt-deuxième* est le vrai cantique de l'abandon.— Causes de nos troubles. — L'abandon les détruit. — Ce que c'est la paix, et comment l'abandon l'assure. — Il inaugure en nous l'état du ciel.

3° L'abandon est la source de la joie spirituelle. — Besoin qu'a l'homme de trouver et de goûter la joie.— S'il est défendu de chercher la joie véritable. — Cette recherche est plutôt commandée. — Honneur que la joie des chrétiens rend à Dieu. — Comment elle prouve la divinité du christianisme et attire les âmes à l'embrasser.— Maux sans nombre que produit la tristesse.—La joie est une grâce, mais elle est aussi une vertu, et une vertu très-haute. — On y arrive par l'abandon. — Imitant l'approbation que Dieu donne à tous ses ouvrages, l'abandon nous fait ressentir quelque chose de la joie intime de Dieu en regardant sa création.

Courte mais touchante histoire d'un religieux nommé Bernard.

XV.

DE LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN

ET DES DEVOIRS QUI EN DÉCOULENT. 391

INTRODUCTION.

La question des rapports avec le prochain est capitale dans la vie spirituelle.— Au point de vue moral, tout consiste pour nous dans le règlement de notre cœur. — C'est d'abord à l'égard de Dieu que ce cœur doit être réglé. — Cela peut être difficile. — Pour les chrétiens cette difficulté n'est pas grande : d'autant que si le *défaut* en ceci n'est que trop possible, l'*excès* ne l'est point.

Autre est la question de nos rapports avec les créatures. — Ces rapports sont inévitables.— L'homme n'est seul nulle part : ni dans son origine, ni dans sa voie, ni dans sa fin. — De plus, ces relations sont innombrables, diverses et compliquées. — Le péril est de tous les côtés, puisqu'ici on doit toujours se maintenir entre le trop et le trop peu. — Ce que dirait la nature. — Ce qu'ordonne la loi. — La condition des religieuses est pareille en ceci à la condition des simples chrétiens. — Occasions qu'elles ont toutes de pécher par excès. Occasions plus nombreuses de pécher par défaut. — Importance d'établir les vraies règles.

Division du traité. — I. Objet, fin et principe de la charité fraternelle. — II. Des trois premiers devoirs qui découlent de la loi de charité.

PREMIÈRE PARTIE. 396

Objet, fin et principe de la charité fraternelle.

1° La charité envers le prochain, vertu surnaturelle et, de plus, *théologale.* — L'homme peut-il et surtout doit-il être l'objet d'un amour théologal, c'est-à-dire divin? — *Réalité divine* qui, en nous, correspond à un tel amour : être surnaturel de l'homme; l'homme dans le Christ et le Christ dans l'homme. — Est-ce vraiment aimer l'homme que d'aimer le Christ en lui? — Quel est le vrai mot de *la grâce* touchant *la nature?* — Ce qui est écrit partout de leur antagonisme. — La nature à laquelle la grâce est hostile, c'est la nature *dénaturée.* — La nature *vraie*, que Dieu a faite, la grâce l'aime. — Toutes deux sont étroitement et indissolublement unies dans les desseins et dans l'amour de Dieu. — La grâce aime la nature comme la nature ne s'aimera jamais elle-même. — Ce que la grâce est pour la nature, quand elle la trouve tout à fait hors du Christ. — Ce qu'elle est et ce qu'elle fait pour ceux qui, ayant reçu d'abord la vie surnaturelle, l'ont perdue par le péché, ou même par l'infidélité. — Ce qui en est de la charité au regard des damnés. — En dehors du fait *certain* de la damnation, la charité persiste. — Elle aime tout l'homme et tous les hommes. — Voyant Jésus en tous, elle est unique et universelle, s'étendant même, par surabondance, aux créatures inanimées. — Saint François d'Assise.

2° L'objet de la charité étant le Christ dans l'humanité et l'humanité dans le Christ, sa fin, c'est Dieu le Père, fin suprême de toutes choses et même du Christ, comme l'enseignent saint Paul et l'Évangile. — Fin de la vie terrestre de Jésus. — En quel sens il était *au terme*, et en quel sens il marchait *dans la voie.* — Ce *progrès* très-réel qu'a eu Jésus dans sa vie *historique*, il l'a aussi dans sa vie *mystique.* — En lui ou dans ses membres, sa vie est identique et subit les mêmes lois. — La grâce est un *sabbat* qui en annonce et en prépare un autre. — L'*idée divine* en nous est progressive. — Notre baptême n'est qu'une naissance. — En somme, notre vie n'est qu'une ascension vers le Père. — En nous aussi, Jésus veut et doit *retourner à son Père.* — Son œuvre en nous comme roi; comme conquérant; comme prêtre. — La charité aime cette œuvre, ce retour, ce progrès. — Son ambition, son zèle, sa jalousie. — La croix étant le grand secret de notre *retour à Dieu* et de notre *consommation en Dieu,* la charité ne recule jamais devant les sacrifices requis. — Elle les impose au besoin, imitant en toutes choses la conduite qu'a tenue le Père

céleste à l'égard de son Fils, forme de tous les prédestinés. — La charité sait bien que le dernier mot de la mortification et de la mort est la vie et la vie éternelle.

3° Le principe de la charité théologale envers le prochain, c'est le Saint-Esprit : d'où vient que cet amour est *divin* par tous les côtés. — La charité est dans l'âme quelque chose de créé ; mais son principe présent, vivant et opérant dans l'âme qui aime, c'est l'amour incréé en personne. — Pas de substance intermédiaire entre l'âme qui est en grâce et l'Esprit-Saint, auteur et source de cette grâce. — Ce que la transparence est entre la vitre et la lumière, la grâce l'est entre l'âme et le Saint-Esprit. — Le don du Saint-Esprit est permanent de sa nature. — Nous devons ce don à Jésus : c'est notre frère qui nous envoie Dieu. — Obligation résultant de ce don sans pareil. — La loi de charité est souveraine dans le christianisme. — Elle ne souffre point de dispense. — Texte de saint Augustin. — La charité est la marque propre et nécessaire des vrais enfants de Dieu. — Importance d'établir les véritables théories. — La vérité ne décourage jamais. — Dieu ne prétend nous gagner qu'en se manifestant. — Ses manifestations sont accessibles à tous.

DEUXIÈME PARTIE. 416

Des trois premiers devoirs qui découlent de la loi de charité.

1° La foi ; 2° le respect ; 3° la dilection.

1° Il en est de nos rapports avec le prochain comme de nos relations avec Dieu : la foi y est la base de tout. — Pour voir l'homme, il faut l'œil d'un Dieu. — C'est surtout quand il s'agit d'aimer, que ce regard de foi est nécessaire. — La nature trop changeante pour mériter et soutenir un amour qui ne change point. — La charité pour le prochain naît de la foi au prochain. — Pour voir la réalité divine qui est au fond du prochain, il faut un œil pur ; — un œil appliqué. — Toutes les réalités divines sont saintes. — On ne les voit pas parce qu'on le veut ; on les voit parce qu'on le mérite. — Moïse et le buisson ardent. — L'application se doit joindre ici à la pureté. — L'enveloppe à percer est épaisse. — Le divin est très-souvent caché en nous à de grandes profondeurs ; — dérobé même sous d'innombrables misères. — Dieu ne demande pas que nous nous trompions sur le prochain : *voir* est une perfection. — Dieu demande que nous regardions nos frères dans la clarté de son plein jour à lui, et non dans le demi-jour ou le jour faux de notre jugement humain. — L'œil de la convoitise découvre la moisson dans la semence et la jouissance dans l'or qui la procure ; l'œil de la charité sera-t-il moins perçant ? — Unité

du regard de l'Épouse du Cantique. — *Ne plus connaître personne selon la chair.* — Raisons particulières qu'ont les religieuses de s'entre-regarder dans la foi.

2° Le respect est nécessaire; la foi le rend aisé. — Importance du respect pour que la charité se maintienne et s'exerce. — L'âme du respect, c'est l'*estime;* son corps, ce sont *les égards.* — En quoi consiste l'estime dont nous parlons ici. — Ses raisons et ses fondements. — Estime de Dieu pour ses créatures. — Conseils pratiques. — Nécessité des égards. — Éviter à tout prix le *sans-gêne.* — Des manières du monde, et si tout y est à blâmer. — De la politesse. — Saintes coutumes gardées en religion. — Honneurs que, selon les prescriptions de l'Église, les clercs se rendent mutuellement dans le sanctuaire. — Grandes leçons de respect. — Application. — Devoirs des supérieurs en cette matière.

3° La foi et le respect ne sont que les serviteurs et les précurseurs de l'amour. — Différence de la charité et de la dilection. — Il y a dans l'amour autre chose que *la volonté du bien* de celui qu'on aime. — L'union est le fond de l'amour. — Il faut plus que ne vouloir et ne point faire de mal au prochain; plus même que lui vouloir du bien et lui en faire; il faut positivement l'*aimer.* — Cette charité en acte, c'est la dilection.

Effroi qu'a coutume de causer aux âmes la pensée qu'on est obligé d'aimer *tout le monde.* — Deux raisons de cet effroi : le sentiment de la disproportion du cœur avec un tel devoir; la répugnance qu'on ressent instinctivement pour un amour *égal,* qui, dès lors, nous semble *banal.* — Ce qui en est en nous de la puissance d'aimer, quand, par la grâce, nous possédons l'Amour lui-même. — S'il s'agit d'aimer chaque personne *en particulier.* — Doctrine de saint Thomas. — En quoi consiste cette *universalité* que notre charité doit avoir.— Ce qui en est de l'*égalité* dans la dilection. — Elle n'est point requise. — Elle ne serait pas juste. — Saint Thomas dit qu'elle est *impossible.*— L'équité est partout dans les œuvres de Dieu; l'égalité n'y est nulle part. — Le christianisme, qui implique l'amour de Dieu pour tous, est tout entier fondé sur une prédilection unique, celle que Dieu a pour Jésus, le premier-né de son cœur. — Jésus, qui aime l'Église entière au point de donner sa vie pour elle, aime Marie par-dessus toutes les autres créatures. — Prédilections humaines de Jésus déclarées dans le saint Évangile. — Considérée de notre côté, l'égalité est *contre nature.* — La patrie, la famille, l'amitié, l'amour. — La grâce élève et perfectionne cet ordre, mais ne le détruit point. — Même dans la grâce, l'ordre et le degré de la sainteté ne sont pas la règle absolue de l'amour. — Explications lumineuses du Docteur angélique. — Ce qui se trouve dans la grâce se retrouve aussi dans la gloire. — Des prédilections dans le ciel.

Qu'en est-il, en religion, des amours naturels? — Qu'y deviennent l'amour de la famille, l'amitié, l'amour?

Ce que disent certains auteurs touchant les affections de famille en religion.— En quoi cela est fondé.— En quoi cela peut ne pas l'être.— Si ces sortes de considérations sont les plus vraies, et surtout les plus efficaces.

Il faut, en religion, aimer *mieux* tous ceux qu'on aimait dans le monde, mais n'aimer *moins* qui que ce soit. — Transformer l'affection ; ne la point supprimer. — Entrer dans les manières d'aimer des bienheureux. — Des relations des bienheureux avec la terre. — De l'amour qu'ils nous gardent et des services qu'ils nous rendent. — Là est l'exemplaire des religieuses. — Un autre modèle est Jésus-Christ, conversant quarante jours avec les hommes après le mystère de sa résurrection. — Il en va, pour ceci, des amis comme des parents.

Toute prédilection nouvelle est-elle interdite en religion? — Il y en a qui le sont. — D'abord toutes celles qui le seraient ailleurs. — Puis celles qu'on nomme ordinairement *les amitiés particulières.* — Caractères de ces amitiés. — Leurs effets détestables.

Des affections et unions de grâce. — S'il convient de les désirer, et surtout de les rechercher. — Voies ordinaires de Dieu. — Illusions qu'il faut craindre ici. — Raisons qui déterminent à traiter ce sujet difficile. — Certaines prédilections peuvent certainement être voulues de Dieu, même en religion. — Unions de grâce dont l'histoire des saints nous offre l'exemple, et fruits abondants qu'on les y voit produire. — Règles très-sûres pour discerner en ceci la volonté de Dieu et les mouvements de son Saint-Esprit. — Marques et effets des unions contractées par grâce et dans la grâce. — Leur influence ordinaire sur l'âme. — Leurs conséquences heureuses dans la vie de communauté.

En dehors de toute prédilection, il y a un grand devoir de dilection commune. — Éviter tout ce qui peut altérer la charité. — La cultiver toujours. — Doctrine de saint François de Sales. — Témoigner, selon qu'il convient, l'amour que l'on ressent. — Ce que fut, dans ses manifestations extérieures, l'amour apparu sur la terre, Jésus-Christ dans sa vie mortelle.

XVI.

DES TROIS DERNIERS DEVOIRS

DE LA CHARITÉ FRATERNELLE. 457

INTRODUCTION.

Combien est digne de remarque la place occupée par le cœur dans l'organisme humain. — Ce que la science complète du cœur, organe

central de l'homme, pourrait nous révéler sur le système universel des choses. — Quoi qu'il en soit, le cœur forme une espèce de centre entre : *les épaules*, destinées à porter les fardeaux; *les bras*, instrument naturel du travail; et *la poitrine*, lieu mystérieux de l'embrassement et de l'union. — C'est le symbole exact des conditions imposées ici-bas à l'amour. — Tout finit à l'amour; mais l'amour lui-même ne finit point. — Il est, et très-spécialement sur la terre, le commencement de beaucoup de choses. — L'action de l'amour ici-bas est nécessairement laborieuse. — L'amour y est pénitent, et combien c'est justice. — Il y est de plus le grand ouvrier et le premier coopérateur de Dieu. — Il doit enfin mener les âmes tout près du but.

Division du traité. — Trois mots disent les trois derniers devoirs de la charité fraternelle : 1° le support, 2° le service, 3° l'union.

PREMIÈRE PARTIE. 463

Du support.

Nécessité du support et recommandations que Dieu nous fait à ce sujet dans l'Écriture. — Combien ces recommandations sont humiliantes pour nous, nous montrant si clairement que nous nous sommes de vrais *fardeaux* les uns aux autres. — Le péché semble ce qui devrait nous être surtout une charge. — Sentiment qu'en ont certaines âmes. — Mais en réalité ce n'est pas le péché qui est pour nous la plus grande matière du support. — Le péché étant surtout, quant à ses effets, un mal intérieur et divin, reste pour l'homme un mal caché. — Il ne modifie pas apparemment notre fond naturel. — Notre insensibilité au regard des choses divines fait que ce support ne nous est que trop aisé.

Il est plus difficile de supporter les offenses personnelles; — surtout la personne même de l'offenseur. — Mais, en définitive, la principale matière du support, ce sont *les défauts*. — Ils sont innombrables. — De plus, ils sont relatifs. — Mille choses nous choquent en autrui qui, devant Dieu, ne sont point mauvaises. — Besoin que nous avons de trouver la perfection partout. — Signe de notre grandeur, mais source de mille souffrances. — D'autant que chacun entend la perfection à sa manière. — Le champ du support se trouve par là *illimité*. Persistance des défauts. — Dieu même semble tenir à ce qu'ils ne se corrigent que peu à peu, et ne disparaissent jamais complétement en ce monde — Raisons du peu d'effet que paraissent produire les sacrements quant à la correction des défauts. — Exemple de support que Dieu nous donne en ceci. — Devoirs des supérieurs quant au support. — Sens moral des pierres précieuses où le grand-prêtre de l'ancienne loi portait gravés les noms des douze tribus.

Donc, supporter le prochain. — Supporter tout de tous, et le supporter jusqu'au bout. — La dilection, secret du support. — La mère et le petit enfant. — Souffrances de Jésus causées par les défauts de ceux avec qui il traitait durant sa vie mortelle. — Son support. — Ce que Dieu supporte de chacun de nous. — Le serviteur de l'Évangile. — Trois degrés dans le support : le suffisant, le louable, le généreux. — Viser au généreux. — Support sincère et, partant, intérieur. — Support humble. — Est-il permis de passer à côté de la charge imposée? — En quoi cela consiste, et en quel cas il convient de le faire. — Le mieux est de se mettre *sous la charge*. — De quelques âmes ainsi affectées qu'elles se croient la victime de tous. — Ce qu'il faut faire dans les rencontres où le support devient plus difficile. — La perfection est d'imiter Jésus, qui ne supportait pas seulement, mais rendait le bien pour le mal.

DEUXIÈME PARTIE. 477

Du service.

L'amour a besoin d'opérer pour le bien de celui qu'il aime.— Entre tant de services que la charité peut et doit rendre au prochain, il y en a trois principaux : 1° l'édification, 2° la prière, 3° les œuvres proprement dites.

1° Ce que c'est qu'*édifier*, au sens vulgaire; — au sens chrétien.— La création est un temple. — Le temple de Dieu, c'est d'abord Jésus. — Dieu lui-même s'*édifie* ce temple, avec le concours de Marie. — Ce temple, qui est Jésus, s'étend dans le lieu et dans le temps et devient la sainte Église. — Édifier, c'est coopérer à la construction de ce temple et, par conséquent, *faire* ou *former Jésus*. — Tout y peut concourir.

Cette édification, qui est une grande charité, est aussi un grand devoir. — Textes des Écritures. — Ce devoir n'est pas difficile.

Rien qu'en étant ce qu'il doit être, le chrétien édifie. — Citation de saint Denys. — Un chrétien est une lumière, — une fleur, — une force. — A tous ces titres et sous tous ces aspects, il agit et fait du bien hors de lui. — La foi à la grâce sanctifiante, grand principe d'édification. — Prendre garde de trahir la lumière qu'on porte en soi. — Être soigneux de ne scandaliser personne. — Faire à l'édification tous les sacrifices nécessaires. — Travailler à édifier positivement le prochain. — Montrer en tout de la vertu. — Exhaler le parfum de la présence intime du Christ.—Faire voir Jésus à travers soi. — On n'a besoin que de Jésus, et d'abord de le voir.

2° Le second service, c'est la prière. — Parler des hommes à Dieu, avant même de parler de Dieu aux hommes. — Prier Dieu pour ses créatures, c'est le réjouir et l'aider dans ses desseins sur elles. —

Grand secret pour n'avoir qu'un seul cœur avec Dieu. — Place que tient la prière dans la sainte vie de Jésus. — Si sa prière allait d'abord à adorer son Père, elle allait ensuite et tout de suite à l'implorer pour nous. — Cette double prière a duré toute sa vie. — La dernière parole de Jésus sur la croix fut un hommage à Dieu ; la première fut un cri pour obtenir notre grâce. — La prière de Jésus dans le ciel. — S'unir à cette sainte prière de Jésus, priant *par lui, avec lui* et *en lui*.— Ne jamais nous récuser, quand on se recommande à nos prières. — Valeur de la prière chrétienne. — Elle vaut, même quand elle est faite dans l'état de péché ; combien plus quand elle sort d'une âme en état de grâce. — N'attendre pas que le prochain se recommande lui-même à nous. — Ce qu'une religieuse sait toujours des besoins de ses frères et du monde ; conditions favorables où son état la met pour prier. — Il ne s'agit pas de demander à Dieu *des riens*. — *Riens* que les enfants de Dieu lui demandent pourtant parfois comme à une mère, et comme on a raison d'en agir ainsi avec lui. — Hors de là, les demandes des chrétiens, et surtout des religieux, doivent être dignes de Dieu à qui elles s'adressent et de la fin dernière à laquelle la prière chrétienne est ordonnée. — Réponse de sainte Thérèse. — Biens qui sont l'objet régulier de la prière chrétienne. — Humilité qu'il convient de garder en priant. — Délais apparents ou réels de Dieu à accorder les grâces demandées. — Raisons divines de ces retards. — Complication qui s'y peut joindre quand on prie pour autrui. — En somme, prier pour le prochain avec patience, mais avec espérance. — Prier pour ses sœurs en religion ; — pour les plus saintes ; — pour les plus faibles ; — pour les supérieurs ; — pour l'Ordre dont on fait partie ; — pour toutes les familles religieuses ; — pour le clergé. — Enfin, prier pous tous. — Les dix oraisons du Vendredi saint : prière universelle. — Comment, sans se charger de prières vocales ni de souvenirs particuliers, on peut très-simplement et aisément satisfaire à beaucoup d'intentions, servir toutes sortes d'intérêts et acquitter des dettes nombreuses.

3° Les œuvres. — L'activité humaine, organe de la Providence de Dieu. — Les apôtres étaient les *serviteurs* des hommes. — Les imiter. — Travailler au bien de tous, mais surtout de sa famille religieuse.— Faire l'œuvre propre de sa communauté : programme certain du travail que Dieu demande à ceux qui la composent. — Se défier des tentations qui vont à faire désirer autre chose. — Explications et conseils pour les âmes qui, après l'entrée en religion, ont des doutes sur leur vocation.

Si l'on est dans un Ordre principalement contemplatif, se dévouer sans réserve à tous les ministères que la vie contemplative implique. — Faire pénitence pour ceux qui ne le font point, s'efforçant de n'en avoir pas besoin pour soi-même. — Servir de réceptacle et d'instrument aux jalousies divines. — Un monastère est un atelier de dieux. — On s'y déifie, mais aussi on y travaille à déifier ses

frères. — Le moyen capital de cette déification, c'est la croix. — S'en servir. — S'y unir. — Y vivre attaché et cloué. — Les vierges tiennent la tête du cortége de l'Agneau; les vierges martyres marchent les premières dans cette élite des vierges. — Étudier la vie tout entière de Jésus. — Mais le Jésus des contemplatives, c'est surtout celui du cénacle, du Gethsemani et du Calvaire.

Si la religion dont on fait partie est vouée à l'enseignement, on remplit un ministère d'ange. — On participe à la vie de Jésus *précepteur* des hommes. — Amour de Jésus pour les enfants. — Raisons de cet amour. — La première de toutes est que ces enfants sont des *principes*. — Élever l'enfance, c'est prendre soin *des sources*. — Ce que Dieu a donné d'assistance à ceux qu'il appelait à lui bâtir un tabernacle extérieur et périssable. — Les enseignants sont les Ooliab et les Béséléel des âmes. — Appui qu'ils peuvent et doivent prendre en Dieu. — *Montrer Jésus*, c'est toute l'instruction. — *Former Jésus*, c'est toute l'éducation. — Comme c'est le Saint-Esprit et Marie qui ont formé Jésus en lui-même, il sied que ceux qui le doivent former dans les âmes aient une dévotion toute spéciale à l'Esprit-Saint et à la sainte Vierge. — Efficace de ces pensées de foi. — Magnifiques récompenses promises à quiconque se dévoue et s'emploie à cette œuvre, quels qu'y soient son rang et sa part.

Religieuses qui font les œuvres de charité proprement dites. — Touchantes paroles de Job. — Les contemplatives sont la sainteté; les enseignantes sont la lumière; celles-ci sont la miséricorde. — Toutes sont l'amour et une forme de Jésus. — Jésus, qui a racheté le monde par sa prière et son sacrifice, qui a éclairé les hommes par sa prédication, a fait premièrement des œuvres de miséricorde. — Prophétie d'Isaïe le désignant par ce caractère. — Son sacrifice est l'automne de sa vie; ses prédications en sont l'été; ses œuvres de miséricorde en sont le printemps. — On ouvre les âmes à Dieu en soulageant les corps. — On prépare les voies à Jésus. — On démontre la vérité en forçant de croire à l'amour. — Porter dans toutes ses œuvres l'esprit de Jésus et les sentiments de son cœur. — Les pauvres et les affligés sont d'autres crucifix. — Qui fait la charité, va de Jésus riche et bon qui assiste, à Jésus indigent et souffrant qui reçoit. — Le travail est la pénitence des sœurs de charité. — Que leur travail soit toujours *saint*. — Qu'elles travaillent en épouses et coadjutrices du Christ.

Après les œuvres de la communauté, les œuvres personnelles. — Charges et emplois. — Le gouvernement est un service hors ligne et une œuvre éminente de charité. — Ce que Jésus dit à Pierre. — Lumière, consolations et conseils à ceux qui portent le fardeau de l'autorité. — Dieu et les âmes sont les deux pôles de la vie d'un supérieur. — Savoir punir. — Punir est une œuvre d'amour. — Travaux particuliers. — Profiter avec soin de toutes les occasions qui se présentent de rendre service. — Et cela, sans retour sur soi et avec

grand désintéressement intérieur. — L'amour est sa récompense à lui-même.

TROISIÈME PARTIE. 512

De l'union.

L'amour, fin de la loi; l'union, fin de l'amour.—La Trinité divine. — Le ciel.

L'union est une grâce; mais la vertu y a sa grande part. — *Don* de l'amour, elle est aussi un *devoir* envers l'amour. — Jésus, voulant la joie pour tous, est venu faire l'union de tous. — Fin de l'incarnation et de la rédemption. — Prière de Jésus à la cène. — Mission du Saint-Esprit, réponse du ciel à cette prière. — Ce qu'est le Saint-Esprit et quelle est son action sur la terre. — Unité divine de l'Église. — Quoique déjà merveilleuse et manifestement surhumaine, cette unité est encore imparfaite ici-bas. — Elle se forme dans le travail et, relativement à celle du ciel, elle reste toujours à l'état de prélude.

Perfection de l'union qui marqua les premiers jours de l'Église chrétienne en ce monde. — Tout y était si un au dedans, que tout y devenait commun au dehors. — Admirable tableau que le Pape saint Clément a tracé de l'Église de Corinthe, telle que saint Paul l'avait formée. — L'Église se propageant dans l'univers, cette union et cette communauté cessaient d'être possibles au même degré. — L'Église avait bien toujours la force de les produire; mais le monde, même chrétien, n'avait plus la vertu nécessaire pour les porter. — Dieu voulut néanmoins que ce spectacle fût conservé parmi les hommes. — C'est là une des raisons de l'institution des monastères.—Ils sont le dédommagement de Dieu, affligé des discordes de la famille humaine; — les cités de refuge du Saint-Esprit.

L'union est la joie des maisons religieuses; — leur beauté; — leur force. — Elle est la vérité de leur être : si bien qu'une communauté désunie est un mensonge vivant. — Hugues et Richard de Saint-Victor.

Demander à Dieu l'union. — La maintenir. — La cultiver. — Nombre et variété des objets qui entrèrent dans la construction du premier Tabernacle. — De tant de personnes, et si diverses, l'union forme une communauté. — Ce que les supérieurs ont à faire en ceci. — Conseils utiles. — Devoirs des inférieurs. — Ce qu'il faut s'interdire. — Ce qu'il convient de faire. — Recommandations salutaires.

Vivre les unes près des autres, comme les cordes d'un même instrument. — Jésus est *la musique de Dieu.* — Chaque âme est une lyre dont Jésus est la mélodie régulière. — Chaque lyre entre dans un concert immense : et ainsi, par l'union, se fonde la grande harmonie.

Vivre les unes dans les autres : — par sympathie ; — par unité de pensées et d'affections. — S'unir aux âmes pour les unir, et s'unir avec elles, à Dieu.

Étant chrétiennes et catholiques, les âmes sont déjà entre elles comme les raisins d'une même vigne. — Religieuses, elles deviennent comme les grains d'une même grappe.—Union plus étroite, où l'on se touche, en gardant cependant son individualité tout entière. — Durant le cours de la vie religieuse, Jésus, par le moyen de la règle, des supérieurs et des événements, presse ces grains les uns contre les autres pour n'en faire plus qu'une même liqueur : vin de fête et de joie. — Puis, étant prêtre, il consacre ce vin et le transforme pour en faire un breuvage à Dieu. — Le Père boit cette liqueur, qui est le sang de son Fils. — Tout rentre ainsi dans son principe, et c'est là l'unité consommée.

XVII.

DE L'ÉGLISE

CONSIDÉRÉE COMME OBJET DE LA CHARITÉ, DANS SON TRIPLE ÉTAT D'ÉGLISE TRIOMPHANTE, SOUFFRANTE ET MILITANTE. 529

INTRODUCTION.

Beauté du monde où entre l'âme humaine quand, pour la première fois, la grâce l'unit à Jésus-Christ.—Épanouissement de l'âme d'Adam, quand, au sortir des mains de Dieu, il contempla la création. — Image de l'introduction de l'âme dans le monde de la grâce. — L'âme naît là à la vie du ciel. — Le monde où elle entre la connaît. — Jésus, Marie, les anges, les saints, la considèrent et l'aiment. — Nul ne lui est étranger dans cette patrie immense, et elle n'y est elle-même indifférente à personne. — Relations où elle se trouve engagée. — Cette société divine dont elle fait partie, c'est l'Église. — L'Église telle qu'elle est dans la pensée de Dieu, et déjà réalisée en Jésus et Marie, avec la foule innombrable des anges, des bienheureux, des âmes du purgatoire et des fidèles vivant sur la terre. — Triple état de cette Église unique.

En ce triple état, l'Église est notre grand prochain, et devient, à ce titre, l'objet sommaire et principal de la charité théologale, en tant qu'elle est donnée à Dieu dans ses créatures. — L'Église est le repos de Dieu ; — son chef-d'œuvre ; — son Jésus : Jésus épanoui ; Jésus avec l'universalité de ses membres ; Jésus amour unique du Père.

Devoir d'aimer la sainte Église. — Plus que jamais aujourd'hui

l'Esprit de Dieu pousse à en parler. — Les actes de cet amour se diversifient selon la diversité même des états de l'Église.

Division du traité. — De l'amour que nous devons : — I. à l'Église triomphante ; — II. à l'Église souffrante ; — III. à l'Église militante.

PREMIÈRE PARTIE. 538

De l'amour que nous devons à l'Église triomphante.

Le nombre des âmes qui ont pour le ciel un sincère amour de convoitise est relativement fort petit. — La possession de Dieu n'inspire à la plupart des hommes qu'un désir très-médiocre. — Ce que le monde pense de ceux que ce désir passionne.

Le ciel ne doit pourtant pas seulement être l'objet suprême de nos désirs ; il est la société de nos proches surnaturels, notre famille divine : à ce titre il réclame l'amour. — On doit prier les saints, mais aussi on les doit aimer. — Trésors trop peu connus que contient pour nous cet amour.

La première raison de l'amour que nous devons avoir pour les saints, c'est l'amour que Dieu leur porte. — Amour singulier et manifeste de Dieu pour certaines créatures vivant sur la terre. — Impression que cause la vue de ces Benjamins de Dieu. — Grâce que contient pour nous leur rencontre. — Combien est plus grand, au moins dans sa manifestation, l'amour que Dieu donne aux bienheureux du ciel. — Tous les obstacles sont renversés ; la liberté de l'amour est entière. — Donation de Dieu pleine et incessante. — Dédommagements que Dieu se donne ici à lui-même, à raison des conditions qui ont précédé sa liberté. — Entrer, par la foi, dans l'amour de Dieu pour les saints.

Seconde raison pour les aimer : l'amour qu'ils ont pour Dieu. — Justice d'aimer Dieu. — Les saints rendent à Dieu cette justice. — Ils la lui ont rendue dans le cours de leur vie terrestre, et quel bien c'était là. — Maintenant ils aiment Dieu davantage encore. — Ce qu'est pour Dieu cet amour. — Consolations qui en découlent pour nous.

Enfin les saints nous aiment : nouvelle raison de les aimer. — Ce que les saints de la terre ont dit de cet amour des saints du ciel. — Saint Augustin. — Saint Bernard. — Puissance des saints pour nous témoigner leur amour, et bienfaits dont ils nous comblent. — Chaque saint nous aime. — Lettre de saint Paulin de Nole à saint Augustin. — Les saints que nous avons connus. — Bonheur de pouvoir aimer d'un amour si sacré des êtres qui, en ce monde, nous ont été si chers. — Notre amour pour eux est devenu un *culte*.

Aimant tous les saints, on peut néanmoins avoir ses préférences. — Saints patrons. — Saints de dévotion. — Les anges. — Les anges gardiens. — Former avec les saints des intimités de grâce. — Comment elles naissent, et quels fruits on en doit tirer. — Parler des saints. —

Célébrer leurs fêtes. — Lire leur vie. — Grande utilité de cette lecture. — Imiter les saints. — Réserve nécessaire et conseil important. — Chercher surtout Notre-Seigneur dans les saints, et l'imiter principalement, comme étant le suprême modèle et le seul saint qui soit *universel*. — Limites de la sainteté des saints. — Leur imperfection. — Singularité providentielle de leur mission et de leur caractère. — Aller à celui qu'ils ont eux-mêmes copié, et ne s'arrêter qu'à lui, selon le mot de saint Paul : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.*

DEUXIÈME PARTIE. 560

De l'Église souffrante.

Cette Église est manifestement notre prochain. — L'amour pour cette Eglise est spécialement actif et se traduit par l'*assistance*. — Les raisons d'assister les âmes du purgatoire sont nombreuses ; les moyens, pour le faire, sont innombrables et dans la main de tous.

Ces âmes souffrent. — Efforts à peu près vains des auteurs qui ont voulu décrire ces souffrances. — La science humaine est fort bornée ici. — Le peu qu'on sait est pourtant fort utile. — On souffre au purgatoire autrement qu'en ce monde : la douleur y est *transcendante*. — Ces âmes souffrent, comme en enfer, la double peine du *dam* et du *sens*. — L'inexprimable joie que leur causent l'état de grâce où elles sont et la certitude de leur salut, ne diminue pas leur tourment ; et, de l'aveu unanime des saints et des docteurs, ce tourment est inexprimable. — C'est à Dieu, en un sens, que la douleur de ces âmes se mesure. — Leur désir de posséder Dieu dépasse tout ce qui s'en peut dire. — Ce Dieu, dont elles ont faim, est absent et lointain. — Ce n'est plus l'ordre, comme ici-bas, qu'elles ne jouissent pas encore de lui : l'ordre radical serait au contraire qu'elles lui fussent unies dans la gloire, puisqu'elles ont fini leur vie voyagère.—Impuissance et dénuement où elles sont. — C'est leur amour surtout qui les brûle. — Sainte Catherine de Gênes. — Ces âmes sont tout entières ouvertes à la douleur. — Elles ne *vaquent* pas à autre chose. — Étrangeté de leur existence. — Où elles sont. — Ce qu'elles voient. — A quoi leur vie se passe. — Comment elles apprécient le temps. — Elles ne dorment jamais. — Quel sentiment elles ont des fêtes du ciel et de la terre. — Pour vive que soit leur douleur, elles ont toujours la force de la subir.

Beauté de ces âmes. — Leur richesse. — Leur sainteté. — Leur douceur dans la peine. — Leur silence. — Leur entier abandon. — Leur paix. — C'est en elles que *la justice et paix se tiennent embrassées*. — La religion de ces âmes envers la sainte justice divine. — Joie que leur

cause la sainteté de Dieu. — Leur amour. — En quel sens elles souhaitent leur délivrance.

Combien ces âmes nous sont parentes. — A quel point Jésus vit en elles. — En travaillant pour elles, on travaille à coup sûr. — Supériorité, à cet égard, du travail dont elles sont l'objet sur celui qui s'emploie à la conversion des pécheurs. — La miséricorde qu'on exerce envers elles est *insigne* à tous les points de vue. — Mot sublime du Dante. — Ce qu'on fait pour le ciel et pour Dieu en délivrant une âme du purgatoire. — Bien qu'on se fait aussi par là à soi-même. — Fruits de la dévotion aux âmes du purgatoire. — Sollicitude touchante de l'Église pour ces âmes. — De l'*acte héroïque* par lequel on leur abandonne toutes ses satisfactions. — Magnificence des ressources que Dieu a mises entre nos mains pour venir en aide à ces âmes. — Exhortation à en user. — Devoir particulier qu'ont en ceci les religieuses.

TROISIÈME PARTIE. 579

De l'Église militante.

L'Église militante est le séminaire et le noviciat du ciel. — Moins belle, moins glorieuse surtout que la triomphante. — Description de l'état de l'Église en ce monde. — Elle est, à certains égards, moins souffrante que dans le purgatoire; mais en revanche elle souffre de maux que l'on n'y connaît plus. — Le travail ne lui serait rien. — Le combat, s'il se passait pour elle dans des conditions ordinaires, ne lui causerait ni effroi, ni chagrin. — Son courage. — Mais la guerre qu'on lui fait est odieuse, épouvantable, et ne ressemble en rien aux autres guerres. — L'humain y est dépassé. — L'Église voit toutes les conséquences de cette guerre sur ceux qui la lui font et qu'elle aime comme des fils. — L'Église, ici-bas, n'a jamais fini d'enfanter, ni de craindre pour ceux qu'elle enfante. — Amour qu'elle nous doit inspirer. — Devoirs des chrétiens. — Devoirs spéciaux des religieuses.

Aimer l'Église *de tout son esprit.* — Elle est avant tout une *autorité intellectuelle.* — Elle dit : *la parole de Dieu.* — Dignité et grandeur de la foi que commande cette parole. — De la soumission d'esprit à l'Église. — Des opinions peu sûres et mal notées. — Donner une pleine et cordiale adhésion à toutes les décisions et doctrines du Saint-Siége.

Aimer l'Église *de toute sa volonté.* — Obéir à ses lois comme on croit à ses dogmes. — Perfection où il convient de porter cette obéissance.

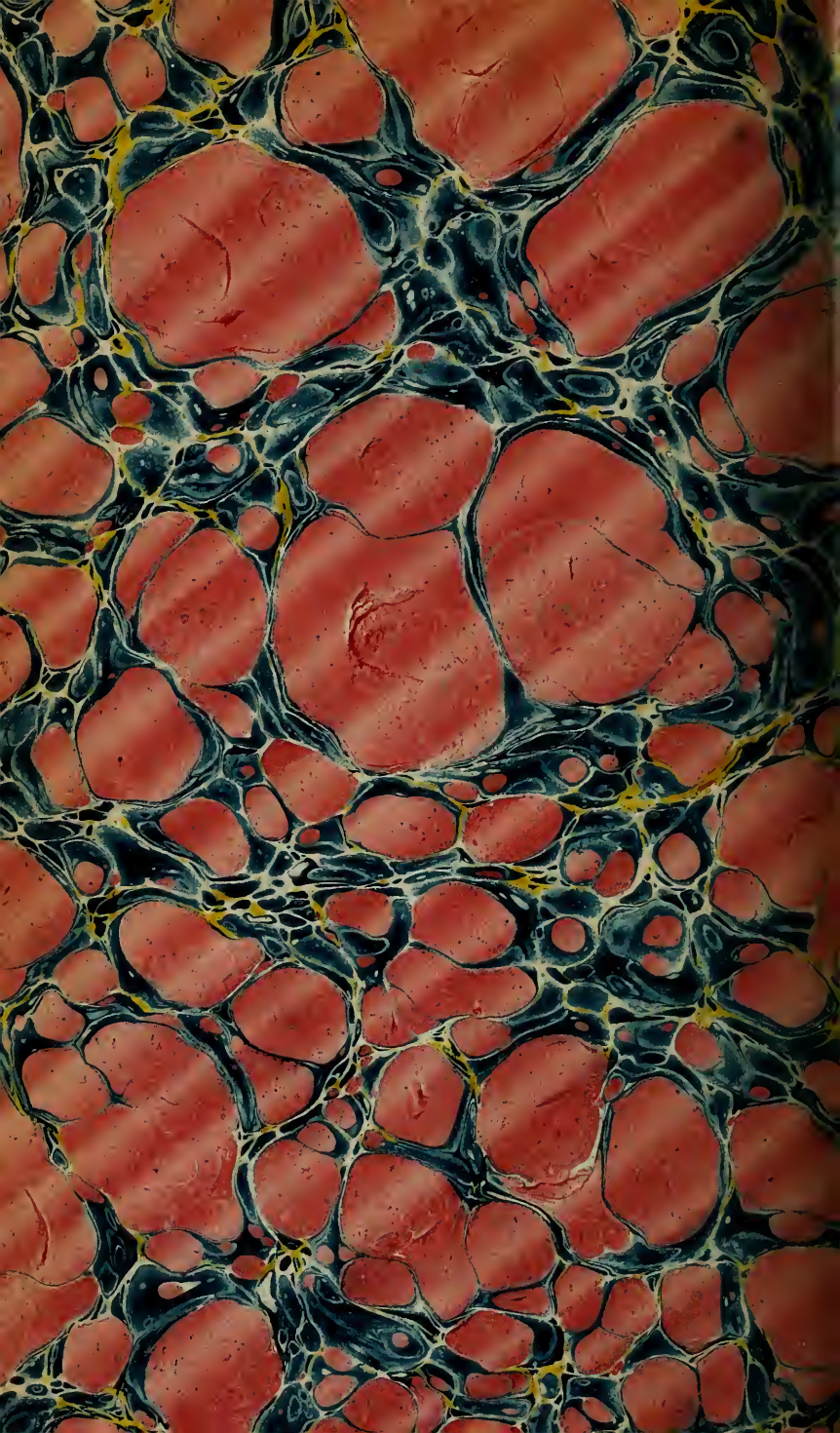
Aimer l'Église *de tout son cœur.* — Épouser ses intérêts. — Être sensible à tout ce qui la touche ; — sympathique à toutes ses douleurs.

Aimer l'Église *de toutes ses forces* ; l'aider. — *Se sanctifier* pour elle. — Nature et importance de ce devoir. — Exemple de Jésus-Christ. — Prier pour l'Église : spécialement pour son chef, qui est le Pape.

— De la piété envers le Pape. — Raisons et pratique de cette piété. — Prier pour les évêques; — pour les prêtres; — pour tous les grands intérêts catholiques.

Demander, comme David, et procurer, autant qu'on le peut, *tout ce qui va à la paix de Jérusalem.* — Courte paraphrase du Psaume CXXI.

TABLE DES TRAITÉS.

IX. — De la sainte Pauvreté. 3
X. — De la Chasteté. 71
XI. — De l'Obéissance. 135
XII. — De la Charité envers Dieu. 219
XIII. — De la Douleur chrétienne. 267
XIV. — De l'Abandon à Dieu. 347
XV. — De la Charité envers le prochain et des devoirs qui en découlent. 391
XVI. — Des trois derniers devoirs de la Charité fraternelle. 457
XVII. — De l'Église considérée comme objet de la charité, dans son triple état d'Église triomphante, souffrante et militante. 529
Table analytique. 599

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI OUDIN.